UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04998918 9

RE & GRAVEL,
Libraires,
e St. Vincent,
IONTREAL.

TRANSFERRED

COURS
D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES
I

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cie, RUE DU BAC, 30

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

COURS
D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

PRÊCHÉES

DANS LA METROPOLE DE MILAN

PAR ANGE RAINERI

TRADUITES DE L'ITALIEN

PAR M. L'ABBÉ CHARBONNIER

8e ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE

TOME PREMIER

JACQUES LECOFFRE ET Ce, LIBRAIRES

PARIS
9, RUE BONAPARTE, 90

LYON
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES

1865

FEB - 4 1957

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

D'ANGE RAINERI

Ange Raineri, et par l'usage qu'il a fait de son noble génie, et par ses rares vertus, est un homme digne de passer à la postérité; et comme prêtre, on peut le proposer pour modèle à tous les ecclésiastiques. Voilà pourquoi j'ai entrepris de publier ce peu de détails qu'il m'a été possible de recueillir sur sa vie; faible, mais sincère tribut d'admiration pour cette intelligence élevée et pour ce noble cœur.

Il naquit à Milan, dans le mois de février 1761, de Jean-Baptiste Raineri et de Joséphine Perelli. Je n'ai trouvé aucun détail sur la manière dont il se conduisit pendant son cours de collége et de théologie : je me contenterai de dire qu'il fut élevé dans nos séminaires diocésains, et que jusqu'à la fin de sa vie, il parlait souvent et avec affection de ses premiers maîtres, surtout de François Mazucchelli, sous lequel il avait étudié la rhétorique, et qui lui avait appris à estimer le Père Segneri; et qu'il professait aussi une profonde reconnaissance pour la Congrégation des Oblats, *toujours composée*, disait-il, d'hommes très-estimables. C'est à eux, ajoutait-il, qu'il était redevable d'avoir été bien dirigé dans ses utiles et paisibles études. Je ne sais qui cette reconnaissance honore davantage de l'élève ou des maîtres.

Il trouva tous les moyens pour s'instruire sur la théologie et le droit-canon, à l'université de Pavie où, laissant de côté les subtilités et les vaines disputes de l'école, il s'appliqua uniquement à enrichir son esprit d'une profonde érudition. Nous avons une preuve de sa science théologique dans ses œuvres et dans les lettres pastorales qu'il écrivit et publia au nom du Cardinal-Archevêque,

parmi lesquelles il suffit de citer celle qu'il fit paraître à l'avènement de Pie VIII au pontificat, en 1829.

Après avoir achevé ses études à Pavie avec un brillant succès, et avoir été fait docteur dans cette université, il fut ordonné prêtre le samedi saint de 1786, par Monseigneur Reina, évêque d'Ispahan ; puis sur la fin de 1788, il fut nommé vicaire de l'église métropolitaine de Milan ; et c'est à dater de cette époque qu'il commença sa pénible et honorable carrière dans la direction des âmes.

Monsieur Joseph de Rosales, prêtre illustre par sa naissance et plus encore par les qualités de l'esprit et du cœur, venait précisément d'être nommé curé de la métropole. C'était un de ces prêtres dont l'église de Milan pouvait se glorifier et que Monseigneur l'archevêque Visconti avait appelés auprès de lui pour l'aider de leurs lumières et de leur coopération dans ces temps qui commençaient à être et qui furent surtout plus tard si orageux pour la religion, à cause des évènements politiques qui ne tardèrent pas à éclater, et qui amenèrent durant trois ans le gouvernement républicain.

M. Rosales affectionnait singulièrement le jeune Raineri, en qui il remarquait des talents peu communs, joints à une grande pureté de mœurs, à une rare modestie et à un zèle ardent pour le salut des âmes. Ce fut lui qui l'encouragea vivement à écrire ses homélies sur les évangiles du dimanche, son premier ouvrage ; il les écrivit toutes dans les premières années de sa carrière ecclésiastique, mais il ne s'en occupa plus depuis lors, et même depuis 1800, il cessa complètement d'écrire dans ce genre d'éloquence. J'ai publié la plupart de ces homélies ; mais par respect pour la vérité, je dois dire que j'y ai retranché par-ci par-là quelques saillies de jeunesse. Toutes sont parfaitement calquées sur le texte sacré, commentées successivement mot à mot, réduites à un point d'unité avec une facilité admirable et avec une grande justesse d'applications morales, et écrites avec beaucoup de clarté et de simplicité de style ; en un mot, elles sont encore, si je ne me trompe, un beau monument de cet heureux génie ; et peut-être plus d'une pourra être méditée avec fruit par les jeunes prêtres qui voudront apprendre à bien expliquer non pas un passage isolé, mais toute la série des évangiles et à en tirer d'utiles applications pour la réforme des mœurs.

Il écrivit encore, à cette même époque, quelques *sermons de charité* qu'il prononça à Saint-Raphaël. J'en ai publié trois, précédés d'un discours *sur le but* de cette pieuse confrérie, lequel avait été

composé par le curé Mazucchelli dont j'ai parlé plus haut, mais que j'ai retrouvé parmi les papiers de Raineri, qui le conservait comme un précieux souvenir de son *cher maître*. Je n'ai point pu trouver de renseignements sur cette pieuse confrérie ; peut-être qu'à peine établie, elle fut détruite par les évènements politiques qui survinrent alors, et qu'elle ne fut plus rétablie.

Les sermons et les homélies qu'il écrivit dans sa jeunesse, nous fournissent une preuve certaine qu'il aurait parfaitement réussi dans le ministère de la prédication ; car il était abondamment pourvu de toutes les qualités nécessaires à l'orateur sacré : zèle ardent pour le salut des âmes, pureté de vie, profonde connaissance du cœur humain, sensibilité très-vive, instruction solide, éloquence chaleureuse ; rien ne lui manquait. Mais depuis 1800, ayant abandonné le genre des homélies, il ne s'appliqua plus qu'à composer des instructions familières en forme de catéchisme, qu'il n'interrompit plus le reste de sa vie, les corrigeant continuellement, les développant et les polissant chaque fois qu'il revenait sur les mêmes matières. Exemple rare, mais bien propre, non-seulement à faire rougir ceux qui, étant chargés par devoir du ministère de la prédication, remplissent cette fonction avec négligence ; mais encore à exciter l'ardeur pour l'étude dans les années de l'expérience et de l'âge mûr ; et à ne pas se borner aux premiers travaux de la jeunesse que l'on répète toute la vie sans y rien changer.

Cependant, grâce à cette application persévérante au travail, son *Cours d'Instructions familières* devint un ouvrage vraiment remarquable sous tous les rapports, propre à lui faire une brillante et durable réputation dans la postérité, et à servir de guide et de modèle aux catéchistes. C'est encore un ouvrage à placer dans toutes les familles chrétiennes qui aiment à posséder un livre fondamental sur la religion. Abondance de doctrine, ordre et liaison des matières, clarté des idées, finesse de critique, éloquence facile, douce, vive, éloquence qui pénètre les esprits et remue les cœurs : tout se trouve heureusement réuni dans cet ouvrage. Raineri y embrasse et y expose en détail les principaux dogmes de la religion ; il y résout avec une sage assurance les questions de morale ; il s'étend même dans le champ de la théologie ascétique ; enfin il termine chacune de ses instructions par quelques traits et quelques pensées rapides, mais vives, pénétrantes et efficaces pour porter ses auditeurs au bien.

Il avait coutume de dire que le catéchiste a plus de facilité que l'orateur pour déterminer à la pratique de la vertu la volonté opiniâtre des chrétiens, et que les courtes, mais vives exhortations produisent bien plus d'effet, lorsque l'esprit des auditeurs a été bien éclairé par les lumières de la vérité évangélique, exposée d'une manière simple et familière, et avec l'abandon d'un ami qui parle à un ami, plutôt qu'avec le ton d'un orateur qui se livre aux déclamations et aux artifices de l'éloquence. Raineri avait parfaitement raison ; nous en avons pour preuves les vives émotions qu'il produit et dans ses auditeurs et dans ses lecteurs par ces pathétiques conclusions.

Un autre exemple bien digne de nos éloges et de notre imitation, que je ne dois pas omettre ici, c'est l'occupation que se donnait Raineri pour se délasser utilement des travaux du saint ministère. Il consacrait le temps qui lui restait à la littérature qu'il étudiait, non pas dans des ouvrages futiles et de pure curiosité, mais dans des auteurs graves et choisis. Il se plaisait surtout à lire les prosateurs et les poètes latins, même du cinquième siècle, dont il réunit petit à petit les meilleures éditions, et qu'il montrait souvent avec complaisance à ses amis, comme sa plus chère société, comme une société au milieu de laquelle il n'était jamais seul ni oisif. Nourri de la lecture continuelle et réfléchie de ces auteurs, il se perfectionna le goût, acquit un vif sentiment du beau et parvint à écrire des lettres latines d'une manière fort élégante, alors que, par sa charge de chancelier archiépiscopal, il avait besoin d'écrire dans cette langue, ce qui arrivait assez souvent.

Je rappelle volontiers cet amour de Raineri pour les belles-lettres et surtout pour la littérature latine, parce que je le regarde comme un beau modèle à proposer à l'imitation de mes confrères dans le sacerdoce. Rien, en effet, n'est beau et édifiant comme le spectacle d'un prêtre qui, modeste, ami de la retraite, éloigné de toute pensée d'ambition, au lieu d'aller, pendant les heures consacrées au repos du corps et de l'esprit, promener son oisiveté dans les maisons des grands, se recueille dans la paix de l'étude, cherche à se délasser par d'agréables et utiles lectures qui, tout en ornant son intelligence et en embellissant son esprit, le rendent toujours plus utile au prochain, et lui méritent aussi toujours plus l'estime et le respect des peuples. Si jamais il y a eu un temps où le clergé a dû se montrer savant et érudit, même dans les sciences profanes,

c'est assurément aujourd'hui : cette vérité est évidente pour quiconque considère l'état présent de la société.

Mais en voilà assez sur les études de Raineri ; disons maintenant quelques mots de ses qualités morales et religieuses. Je me plais avant tout à rappeler que, pouvant aisément obtenir la fortune et les dignités, il ne les rechercha jamais ; c'est par ce désintéressement surtout qu'il montra la grandeur de son âme, en même temps qu'il donna un noble et rare exemple de modestie. Il eut pour amis les hommes les plus illustres et les plus saints de son temps qui, souvent, recoururent à ses conseils et à ses lumières. Il fut choisi, sur la fin de 1811, pour aider Monseigneur Gambarana dans sa charge de chancelier archiépiscopal, puis il lui succéda en 1818.

Dans cette nouvelle dignité, il se montra par caractère étranger aux intrigues, uniquement et continuellement occupé de ses fonctions, ne favorisant que le mérite, mais le faisant toujours avec un vif empressement et une admirable générosité.

Ses manières étaient simples et franches, sa conversation abondant en traits et en saillies agréables, mais il avait par-dessus tout un cœur droit, simple et bon ; et ce qui est étonnant, c'est que cet homme qui, dans la plupart de ses instructions, montre une connaissance si profonde du cœur humain, ne se défiait ensuite, dans le commerce de la vie, d'aucun de ceux qui l'approchaient, et regardait tous les hommes comme francs et sincères ; cette confiance, plus d'une fois trompée par la malice et l'hypocrisie, nous révèle toute la bonté de son cœur.

Raineri mena toujours une vie très-pure : cette vie fut un modèle de toutes les vertus sacerdotales ; mais celles qui brillèrent en lui avec le plus d'éclat, furent sa piété et son zèle pour le bien des âmes. Je ferai remarquer, avant de finir, une chose que les hommes du monde regardent comme frivole, mais qui est très-édifiante pour les âmes pieuses ; je veux parler de sa dévotion particulière pour l'immaculée conception de Marie ; il ne manquait jamais d'en parler chaque année à ses auditeurs, le jour de sa fête.

Après avoir passé sa vie dans la pauvreté, il mourut le 7 mai 1840, et en mourant il ne laissa d'autre héritage que ses chers livres et ses manuscrits. Sa bibliothèque se composait de plus de deux mille volumes, judicieuse et patiente collection dans laquelle il y avait surtout une foule de bons ouvrages sur les matières ecclésiastiques, auxquels il avait joint les meilleurs classiques latins et italiens.

L'examen de ses papiers et de quelques lettres de ses amis, qui nous sont restés comme par hasard, le petit nombre de personnes avec lesquelles il fut intimement lié et qui lui ont survécu, ne m'ont pu fournir d'autres détails qui méritassent d'être relatés ici. Mais cet abrégé suffira, je pense, pour transmettre à la postérité la vie laborieuse et modeste d'un homme si remarquable par sa science et sa vertu.

G. D.

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR LA DEUXIÈME ÉDITION.

Il y a à peine six mois que nous avons publié en français le *Cours d'instructions de Raineri*, magnifique commentaire du catéchisme du concile de Trente, et déjà cette première édition se trouve épuisée. Pour répondre à cet accueil si empressé du public, nous avons dû revoir et corriger avec le plus grand soin la seconde édition que nous publions aujourd'hui : nous l'avons fait avec toute l'attention qu'exige un ouvrage de cette importance, et nous espérons en avoir fait disparaître les principales imperfections qu'une critique bienveillante avait daigné nous signaler. Cependant nous éprouvons le besoin de prévenir le lecteur que nous avons laissé les textes de l'Ecriture-Sainte et des saints Pères tels qu'on les trouve dans la première édition, en corrigeant néanmoins les fautes d'impression. L'auteur cite l'Ecriture à la manière des Italiens, tantôt en choisissant dans un texte les deux ou trois mots qui font preuve, tantôt en donnant aux paroles qu'il cite une autre construction que celle qu'elles ont dans les auteurs sacrés, tantôt en remplaçant un pronom par le nom dont ce pronom tient la place dans le texte même. Mais la pensée des livres saints et des Pères de l'église se trouvant toujours parfaitement rendue, ces rectifications nous ont paru d'une très-minime importance. Nos lecteurs ne nous sauront donc pas mauvais gré d'avoir donné, dans notre traduction, les textes de l'Ecriture tels que nous les avons trouvés dans l'original italien.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

L'ouvrage dont nous avons entrepris de publier la traduction a eu un succès immense au-delà des Alpes et surtout dans la haute Italie. Nous n'exagérons rien en disant qu'il n'y a pas un seul ecclésiastique, dans tout le nord de la Péninsule, qui ne l'ait dans sa bibliothèque. Il est considéré dans ce pays comme le cours d'instructions familières le plus parfait et le plus complet qui ait encore paru dans cette langue. Son auteur, Ange Raineri, qui remplissait tout à la fois la charge de chancelier archiépiscopal et de vicaire dans l'église métropolitaine de Milan, prêcha pendant quarante-cinq ans ce cours d'instructions, et toujours avec de nouveaux applaudissements et de nouveaux fruits de sanctification, devant un auditoire ordinairement choisi et rassemblé de toutes les paroisses de cette ville populeuse. L'enthousiasme inouï qu'elles excitèrent alors, et qui, au lieu de se refroidir, alla sans cesse en augmentant, et surtout l'impression qu'elles ont laissée dans tous ceux qui les ont suivies, est le plus grand éloge qu'on

en puisse faire. Un pareil succès avait excité l'attente de tout le diocèse de Milan et particulièrement du clergé. Tout le monde, prêtres et fidèles, désirait vivement que des instructions qui avaient produit tant de fruits, ne fussent pas victimes de la modestie de leur auteur, et, comme il arrive souvent, ensevelies avec lui dans la tombe. Plusieurs personnes avaient engagé Raineri à les livrer au public de son vivant; un de ses amis avait même cherché à lui arracher à cet égard une promesse formelle de le faire, mais il fut toujours impossible de vaincre sa modestie, et sa réponse fut de nature à ôter toute idée de revenir à une pareille proposition. Fort heureusement ses manuscrits lui survécurent, et Antoine Vittadine, un de ses amis, fut chargé de les revoir avec soin et de les donner au public. Cet ouvrage fut à peine imprimé qu'il fallut en faire une seconde et une troisième édition.

La simple lecture d'une seule de ces instructions suffit pour justifier un pareil succès. Nous ne craignons pas d'être démenti en disant que nous ne possédons rien en français d'aussi parfait, malgré les nombreux et excellents cours d'instructions publiés dans notre langue. Pureté de doctrine, exactitude et précision dans le langage théologique, clarté dans les idées, sage distribution des matières, judicieux emploi des textes, facilité d'élocution, marche naturelle, franche et rapide du discours: voilà des qualités que l'on ne peut contester à notre auteur, et qui feront accueillir son ouvrage avec empressement, non-seulement de ceux qui veulent s'instruire, mais encore de ceux qui désirent une méthode pour instruire les autres.

Nous ferons remarquer ici que quoique l'auteur ait donné à son ouvrage le modeste titre de catéchisme, cependant ce n'est pas simplement un livre élémentaire

à l'usage des fidèles, ni un simple répertoire à l'usage du clergé. C'est bien plutôt une théologie dogmatique et morale complète, mise à la portée du peuple et adaptée aux besoins des pasteurs des âmes. Les prêtres y trouveront tout à la fois ce qu'ils doivent savoir eux-mêmes et ce qu'ils sont obligés d'enseigner aux autres.

Toutes les parties de la religion y sont traitées avec le plus grand détail, avec la plus exacte précision et dans un esprit également éloigné d'un rigorisme outré et d'un relâchement condamnable; on s'aperçoit facilement, en lisant ces instructions, qu'elles n'ont pas été faites par un auteur qui n'a étudié la théologie que dans son cabinet, mais par un prêtre qui a blanchi dans les travaux du saint ministère et passé sa vie dans la direction des âmes.

Dans la traduction que nous donnons de cet excellent ouvrage, nous nous sommes appliqué à reproduire autant que possible la manière de l'auteur. Nous nous sommes rapproché du texte, autant que le comporte le génie des deux langues, sans cependant nous asservir à la lettre, de manière à laisser subsister des tournures qui paraîtraient plutôt italiennes que françaises.

L'auteur a adopté le plan de saint Augustin, qui divise toute la religion en trois parties : *Deus fide, spe et charitate colendus;* à ces trois parties il en a ajouté une quatrième, où il traite des sacrements. En effet, toute la religion est renfermée dans ces quatre parties : la foi et les vérités que nous devons croire, ou l'explication de la foi et du symbole; l'espérance et les biens que nous devons demander à Dieu, ou l'explication de l'espérance et de la prière et surtout de l'oraison dominicale; la charité et les préceptes que nous devons pratiquer, ou l'explication de la charité et du Décalogue; enfin les

moyens établis de Dieu pour répandre dans nos cœurs l'habitude surnaturelle de ces trois vertus, si nous ne les avons pas; pour les accroître si nous les possédons déjà; et pour les recouvrer si nous les avons perdues: *Per quæ omnis justitia vel incipit, vel cœpta augetur, vel amissa recuperatur*, ou l'explication des sacrements; voilà toute la religion, et voilà aussi le plan le plus simple, le plus naturel et le plus complet que l'on puisse suivre, et pour l'étudier soi-même, et pour l'expliquer aux peuples. Raineri a rempli ce plan avec un rare bonheur. Toutes les vérités dogmatiques et morales y sont traitées avec le plus grand détail. Ses instructions sont en général courtes; l'auteur embrasse peu de matières à la fois et il les expose avec tant d'ordre, de clarté et de détail, qu'il est impossible à l'intelligence la plus bornée de ne pas les comprendre et les retenir.

Nous terminerons cette préface par une observation qui nous paraît importante; c'est que notre auteur a su parfaitement établir et prouver les vérités de notre sainte religion; et, lorsque son sujet l'exige, réfuter solidement les attaques de l'incrédulité, sans cependant jamais faire de la chaire catholique une chaire de pure controverse. Il avait compris que notre époque est plus ignorante qu'incrédule, et que le meilleur moyen de la ramener à l'estime et à la pratique du christianisme, c'est de le lui faire connaître. Nous pensons donc rendre un véritable service à notre pays, en publiant dans notre langue un ouvrage qui répond si bien aux besoins des fidèles, et nous espérons que le clergé auquel nous avons l'honneur de l'offrir, trouvera, dans ce *Cours d'Instructions*, un excellent guide à suivre pour l'instruction des peuples qui lui sont confiés.

COURS

D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

Première Partie.

INTRODUCTION

A LA DOCTRINE CHRÉTIENNE.

Le mot doctrine chrétienne, dans sa signification propre, ne signifie autre chose qu'un traité abrégé de toutes les vérités que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a enseignées

Avant tout, il faut supposer que parmi toutes les religions qui existent dans le monde, une seule est véritable, une seule honore Dieu de la manière dont il veut être honoré. Etant incapables de connaître cette religion par nos seules lumières naturelles, il appartenait à Dieu seul de nous apprendre le culte qu'il exige de nous. Dès le commencement du monde et dans la suite des siècles, il a daigné nous révéler ce corps de doctrine, ce système de religion qui règle le culte que nous devons lui rendre. Mais il l'a fait de différentes manières, nous dit saint Paul : dans les premiers temps, il parla au peuple hébreu par Moïse et par les autres prophètes envoyés successivement et tous divinement inspirés : *Olim Deus loquens patribus in prophetis* ; mais dans ces derniers temps il a daigné nous parler par la bouche de son

propre Fils, qui s'est incarné, et qui est venu habiter et converser parmi nous : *Diebus istis locutus est nobis in Filio* (Hebr. I. 2.).

Oui, dit le Concile de Trente, Dieu nous a donné Jésus-Christ non-seulement pour être notre Rédempteur, mais encore pour être notre Maître, maître que nous devons écouter avec respect. Et il ne pouvait pas être notre Rédempteur, sans être notre Maître, puisque en qualité de Rédempteur, il devait détruire le péché et toutes les conséquences du péché, parmi lesquelles une des plus funestes est, sans contredit, l'ignorance des choses les plus essentielles; et cette ignorance, il devait la dissiper par les lumières de sa céleste doctrine.

En effet, le Père éternel l'établit notre Maître, le jour de la Transfiguration sur le Thabor, en l'environnant de gloire et de majesté, et en ordonnant à tous les hommes de prêter une oreille attentive à ses divins enseignements : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui ; ipsum audite.* Aussi Jésus-Christ passa-t-il les trois dernières années de sa vie à enseigner sur les places publiques, dans le temple, dans les synagogues, allant de ville en ville, de village en village, selon le récit des Evangélistes. Puis, avant de partir de ce monde, il fonda l'Eglise, lui donna des Apôtres, des Evangélistes et des Docteurs, pour continuer, sous son assistance, cette fonction de l'enseignement, et transmettre fidèlement aux hommes les vérités qu'ils avaient reçues de lui.

Ce sont là tout autant de vérités certaines et incontestables que je suppose pour le moment, et que j'expliquerai en temps et lieu.

D'où je conclus que la doctrine chrétienne reconnaît Jésus-Christ pour son auteur, ou qu'elle est la doctrine de Jésus-Christ. Il est le seul et unique Maître qui nous enseigne; les autres ne sont que les instruments dont il se sert pour nous instruire. Le but auquel tend cette doctrine, c'est de nous faire connaître la fin sublime pour laquelle nous sommes créés, et en même temps, les moyens nécessaires pour y parvenir.

Quant à notre *fin*, elle nous enseigne que nous ne pouvons trouver un vrai et solide bonheur, hors de Dieu ; que Dieu est le bien infini, le seul capable de nous contenter; que nous sommes faits pour lui, et destinés à jouir de lui et à le posséder éternellement.

Quant aux *moyens*, elle nous apprend que le temps nous est donné pour gagner le ciel, et que le seul moyen essentiellement nécessaire pour y parvenir, est de nous unir à Dieu par la Foi, l'Es-

pérance et la Charité, en croyant avec une humble soumission les vérités qu'il lui a plu de nous révéler; en espérant en sa bonté et en lui demandant avec confiance les biens qu'il nous a promis; en l'aimant de tout notre cœur et en observant sa sainte loi. Ces trois vertus constituent cette justice, cette sainteté qui doit nous conduire à la vie éternelle. Mais cette justice, cette sainteté, nous ne pouvons nous la donner nous-mêmes. Elle nous vient de Dieu qui nous l'accorde miséricordieusement par les mérites de Jésus-Christ. Or ces mérites nous sont appliqués par le moyen des sacrements et par la vertu de la prière.

Voilà en effet les quatre divisions ordinaires de la doctrine chrétienne.

La première partie regarde les mystères et les vérités que nous devons croire par la *Foi*; ces mystères et ces vérités sont renfermés dans le Symbole des Apôtres, vulgairement appelé le *Credo*.

La seconde concerne les biens que nous devons attendre par l'Espérance et demander par la *prière*; ils sont renfermés dans l'*Oraison dominicale*.

La troisième traite des préceptes que nous devons observer par la *Charité*; ils sont renfermés dans les *Commandements* de Dieu et de l'Eglise.

La quatrième, des Sacrements que nous devons recevoir et qui sont les moyens établis de Dieu, pour répandre dans notre âme les habitudes surnaturelles de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Les sacrements sont les canaux qui transmettent la grâce à ceux qui ne l'ont pas encore, qui l'augmentent en ceux qui la possèdent déjà, et qui la font recouvrer à ceux qui l'ont perdue: *Per quæ omnis justitia, vel incipit, vel cœpta augetur, vel amissa recuperatur*, dit le saint Concile de Trente.

Le peu que j'ai dit jusqu'ici doit suffire pour faire voir clairement à chacun de vous l'excellence et la nécessité de la doctrine chrétienne; puisque, considérée dans son objet, elle est la science du salut et de la vie éternelle: *Porro unum est necessarium*. Si vous regardez comme une affaire très-importante pour vous de vous instruire et de vous perfectionner dans tout ce qui regarde votre profession particulière, quelle qu'elle soit, de légiste, de médecin, de négociant ou d'artisan, combien doit-il vous paraître encore plus important de bien apprendre la première de toutes les professions, celle à laquelle toutes les autres se rapportent et de laquelle toutes dépendent? A quoi sert-il de savoir tout le reste

si vous n'apprenez pas avant tout à être chrétien et à vivre chrétiennement ! Aussi ai-je une profonde compassion pour cette foule de personnes que je vois s'appliquer avec ardeur aux diverses branches des sciences humaines, et qui, au milieu de toutes leurs connaissances, restent dans une honteuse ignorance sur tout ce qui regarde la religion et le christianisme. Je ne désapprouve pas les autres études; mais ce que je désapprouve et condamne hautement, c'est de voir la science des vérités les plus nécessaires, la science de la vertu et du salut, tellement méprisée et négligée qu'il n'est pas rare de trouver des gens du peuple, des artisans et des femmes mêmes, qui, sur la religion, sont plus instruits que certains savants qui jouissent d'une grande réputation de science dans le monde.

Ceci, Chrétiens, doit vous faire sentir la préférence que vous devez donner à la science du salut. Et n'allez pas vous imaginer que cette science soit une chose trop simple pour mériter beaucoup de travail et de soin. Nous savons, me direz-vous peut-être, le *Credo*, le *Pater*, le *Décalogue*, le nombre *des sacrements*, que voulez-vous de plus? Je veux, vous répondrai-je, que vous ne vous contentiez pas d'en savoir la lettre, mais que vous en compreniez bien le sens. Il est bien vrai que toute la religion est renfermée dans ces trois ou quatre choses; mais elle n'y est pas d'une manière parfaitement claire, et elle ne peut le devenir sans une étude et un travail qui développent tout ce qui est contenu en abrégé dans ces courtes formules.

Il ne suffit pas de savoir réciter le *Credo;* il faut comprendre l'esprit et la substance de chaque article, si vous voulez vous former une idée juste de ce que Dieu est en lui-même, et de ses adorables perfections; de ce qu'il est en qualité de Créateur, de Rédempteur, de Sanctificateur et de ce qu'il sera un jour comme rémunérateur et vengeur. Plus on connaît à fond ces vérités, plus on les estime et on les aime, tandis que les ignorants blasphèment et méprisent ce qu'ils ignorent, comme dit l'apôtre saint Jude : *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant*(Jud. 10.).

Pour ce qui est du Décalogue, vous voyez bien que chaque précepte est renfermé dans deux ou trois mots : *Adorer un seul Dieu; — ne pas le nommer en vain; — ne pas voler; — ne pas faire de faux témoignage;* mais sous la brièveté de ces paroles saintes, que de devoirs ne nous impose-t-il pas d'un côté, et que de fautes ne nous défend-il pas de l'autre? Or pour bien observer la loi de Dieu, il

est nécessaire d'en avoir une connaissance suffisante. Si vous connaissiez bien tous les devoirs renfermés dans chaque commandement, et toutes les fautes qui lui sont opposées, vos confessions ne seraient pas aussi insignifiantes, aussi nulles et aussi vides qu'elles le sont communément. Dans ces confessions vous ne savez qu'accuser, tandis que vous êtes chargés de péchés, c'est-à-dire que, selon le proverbe, vous éprouvez la disette au sein de l'abondance.

Peu importe que vous sachiez réciter le *Pater noster*, si vous ne comprenez pas le sens de ces belles demandes que Jésus-Christ vous met dans la bouche; demandes qui renferment un trésor d'instructions et qui, bien comprises, donnent tant de lumières à l'intelligence et tant d'ardeur à la volonté.

Enfin, si vous ne voulez pas profaner les sacrements, il est de la dernière importance d'en bien connaître la nature, de savoir les effets qu'ils produisent et les dispositions qu'ils exigent. Je n'ajouterai plus qu'une chose : peut-on avoir une idée plus étroite, plus fausse et plus singulière que celle qu'ont la plupart des chrétiens, du plus nécessaire et du plus usité des sacrements ; du sacrement de la réconciliation, ou de la confession ? Ils la font consister dans une pure routine, où le cœur est tout-à-fait étranger, et qui ne produit jamais le moindre changement dans la conduite de la vie.

Pour en finir en deux mots, le petit catéchisme qu'on enseigne aux enfants, donne une instruction suffisante pour cet âge ; mais pour les adultes, il faut quelque chose de plus. Ces premiers éléments sont comme une semence confiée à la terre, non pour qu'elle reste toujours telle qu'on la jette, mais pour qu'elle se développe, qu'elle croisse et arrive à une parfaite maturité. Ainsi à mesure que l'âge avance, que le jugement se développe, nous devons aussi étendre et affermir notre instruction religieuse, sans nous flatter si facilement d'en savoir assez.

Mais nous avons la douleur de remarquer tout le contraire dans la pratique : nous voyons un grand nombre d'adultes rougir d'assister aux instructions ; ils regardent cette occupation comme puérile et comme l'affaire des enfants ; et ainsi ils en viennent à oublier même les premiers éléments qu'ils ont appris dans leur enfance, et à n'avoir plus idée de religion. Les confesseurs croiraient manquer aux pénitents d'un certain rang et d'un certain âge, en les interrogeant sur les vérités les plus essentielles ; et par conséquent,

par un certain respect, ils s'en abstiennent ; mais s'il leur arrive parfois de le faire, ils les trouvent tout-à-fait ignorants et incapables d'absolution.

Oh ! que d'ignorance il y a dans le christianisme, en matière de religion ! Combien qui vivent à l'aventure sur ce point, et tandis qu'ils en savent même trop sur tout ce qui regarde les intérêts et les affaires temporelles, ils sont dans la plus profonde ignorance sur les plus importants mystères de notre foi, et sur leurs obligations les plus graves et les plus essentielles. Ils ne savent pas faire les actes les plus nécessaires du christianisme, les actes de Foi, d'Espérance et de Charité ; ils ignorent ce que c'est que la messe, l'Incarnation, la grâce de Jésus-Christ, la Rédemption, la malice et l'énormité du péché et les moyens de s'en préserver. Ils s'engagent quelquefois dans le redoutable état du mariage, et par le mariage ils vont se mettre à la tête d'une famille, sans avoir la première teinture du christianisme. Ils arrivent souvent à la fin de la vie, avec la plus profonde ignorance, et les moments si précieux qu'il faudrait employer à toute autre chose, le prêtre, qui les assiste, est obligé de les consacrer à les instruire et à les catéchiser.

A chaque instant aujourd'hui, on entend les pères de famille se plaindre des désordres de leurs enfants ; mais le plus souvent, c'est à eux-mêmes qu'ils devraient s'en prendre, eux qui les laissent dans l'ignorance, sans leur donner l'instruction nécessaire. Lorsqu'ensuite sera arrivé l'âge où les passions se développent et où l'exemple contagieux et la séduction des mauvaises compagnies a tant d'influence sur eux, allez leur parler de religion, d'instruction et de catéchisme. Ils ont alors un intérêt positif à s'en tenir éloignés; ils détestent tout ce qui pourrait les troubler dans la carrière du vice où ils se sont engagés ; de manière que cette ignorance qui avait été d'abord un simple malheur dû à la négligence des parents, devient, dans la suite, pour eux, une ignorance volontaire, criminelle et systématique, d'où il est impossible de les sortir. Voilà, ô parents, les funestes et irréparables suites de votre première négligence.

Une autre chose dont tout le monde se plaint, c'est la prodigieuse multiplication de tant d'individus dangereux, qui troublent le repos et la tranquillité publique, d'escrocs, de voleurs, d'assassins, et de mauvais sujets de toute espèce.

Mais comment pourrait-il en être autrement ? Ce sont pour la plupart des gens qui n'ont d'autre idée, qui ne connaissent d'autres besoins et d'autres intérêts que ceux de la vie présente, des gens

sans principe de religion, sans règle de conduite, sans aucun frein moral. Avec de pareilles gens, chacun comprend que les lois humaines, les menaces et les châtiments de l'autorité publique, tout reste inutile et sans effet; car, pourvu qu'il puissent espérer de rester inconnus, il n'y a pas d'atrocités et de crimes qu'ils ne soient disposés à commettre, se moquant audacieusement des lois, des prisons, des bagnes et de la potence même. N'est-ce pas cela?

Le Saint-Esprit dans les divines Ecritures attribue à l'ignorance des vérités de la religion, cet épouvantable déluge de péchés et de crimes qui inondent la terre : *Non est scientia Dei in terrâ*, dit-il par la bouche du prophète Osée; voilà pourquoi *maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum et adulterium inundaverunt terram* (C. IV. 2). Je sais que notre intelligence peut être très éclairée, et malgré cela notre volonté et notre conduite mauvaises; mais jamais notre volonté ne sera droite, jamais notre conduite ne sera bonne, si notre intelligence est aveugle. On peut bien s'égarer avec des yeux sains et ouverts; mais si on est aveugle, il est impossible de ne pas s'égarer. Il y a encore ici une grande différence entre les uns et les autres, c'est que, quand une mauvaise vie est en opposition avec nos lumières et nos connaissances, il y a toujours lieu d'espérer un retour et un changement; mais si, à la corruption et au dérèglement de la conduite, on joint encore l'ignorance, alors le mal est sans remède.

Toutes ces réflexions doivent suffire pour vous convaincre de l'importance et de la nécessité de bien vous affermir dans la connaissance des choses de la religion, de votre âme et de votre salut.

Jeunes gens studieux qui m'écoutez, cultivez avec beaucoup de soin les diverses sciences que vous avez embrassées; mais ne négligez jamais l'étude de la religion, c'est l'étude de la véritable sagesse; gardez-vous d'en rougir comme d'une chose vile et indigne de vous. Notre sainte religion ne craint qu'une chose, l'ignorance, aussi cette religion bien étudiée et bien comprise vous servira de préservatif contre l'incrédulité qui domine dans le monde, et de rempart contre le vice; elle sanctifiera vos études et les rendra utiles à votre salut.

Quant à vous, âmes simples et bornées, qui n'avez pas d'autres moyens pour vous instruire, assistez avec grand soin aux instructions. Ceux qui savent lire, peuvent s'instruire par la lecture des livres qu'ils ont entre les mains; mais pour vous qui ne savez pas lire et qui peut-être ignorez les vérités et les devoirs les plus indispensa-

bles de la religion, les instructions sont l'unique moyen qui vous reste pour les apprendre. Il y a ici pour vous une obligation plus rigoureuse, elle peut être telle qu'elle vous oblige, sous peine de péché mortel ; cette obligation peut être même plus rigoureuse que celle d'entendre la messe les jours de fête.

Et vous, chefs de familles, pères et mères, rappelez-vous que, par devoir d'état, vous devez être les premiers maîtres de votre famille. Mais comment apprendre aux autres ce que vous ignorez? Instruisez-vous donc autant que possible. Ce serait encore pire si, négligeant votre devoir sur ce point, vous oubliiez d'envoyer vos enfants au catéchisme, les privant ainsi de toute instruction ; puisqu'ils n'en recevraient ni de vous ni des autres. Ce que je dis des enfants doit s'appliquer aux domestiques, car eux aussi sont à votre charge, maîtres qui m'écoutez ! Réglez donc les heures de leur travail, de telle manière qu'ils aient le temps d'aller à l'église, si vos moyens ne vous permettent pas de les faire instruire chez vous.

Je recommande généralement à tous l'assistance aux instructions. Comprenons bien le prix de cette grâce spéciale que Dieu nous a faite de préférence à tant d'autres, en nous appelant à la vraie religion, et en nous offrant les moyens de gagner le bonheur éternel; ne la rendons pas inutile par notre faute; ce serait aggraver notre damnation. Appliquons-nous à correspondre avec soin aux desseins miséricordieux que Dieu a sur nous ; et comme nous ne pouvons faire tout ce que Dieu exige en matière de croyance et de conduite, si nous ne le connaissons pas, que notre première coopération aux desseins de Dieu soit l'amour, le désir, l'avidité de nous instruire et de nous éclairer toujours davantage dans les voies du salut; profitons avec empressement de ce moyen que Dieu nous a préparé dans l'Eglise.

Vous suivrez donc tous, avec une grande application, chrétiens, ce cours d'instructions que je commence aujourd'hui. Vous y puiserez la plus belle, la plus consolante, la plus nécessaire de toutes les sciences.

1° *La plus belle.* En effet, quel est l'objet de cette science? C'est Dieu, l'être infini et ses rapports avec les créatures; Dieu, la source et le centre de toute beauté et de toute perfection. Tout ce que vous découvrez de beauté, de perfection, de grandeur et de majesté dans les créatures n'est qu'un faible rayon, une faible émanation, une ombre de la beauté, de la perfection, de la grandeur et de la majesté infinie de Dieu. Devant lui, toute science n'est qu'igno-

rance, toute beauté que laideur, toute puissance que faiblesse, toute grandeur que néant, toute perfection en un mot qu'imperfection. La science de la religion est la science de l'infini. Que sont toutes les sciences humaines en comparaison de cette science sublime et admirable? Vous êtes un savant mathématicien, vous connaissez la science des nombres, vous savez calculer les forces; mais si vous n'avez pas la science de la religion, vous ne connaissez pas celui qui réunit tous les nombres dans son unité, et toutes les forces dans sa toute puissance; vous êtes un homme vain : *Vani sunt homines in quibus non subest scientia Dei.* Vous êtes un savant naturaliste, vous avez enrichi votre esprit de la connaissance d'une multitude innombrable d'êtres de tous les règnes, qui, chacun dans leur genre, renferment des merveilles admirables; mais si vous n'avez pas la science de la religion, vous ignorez le plus beau et le plus parfait de tous les êtres, celui qui a enrichi l'univers de ces milliers de plantes et d'animaux, vous êtes un homme vain : *Vani sunt homines.*

J'en dirai autant de toutes les sciences, si elles ne partent pas de la science de la religion et si elles ne s'y rapportent pas, comme à leur principe et à leur fin.

2° *La plus consolante.* Tous les hommes, sur cette terre, sont destinés à boire au torrent des chagrins, des ennuis, des souffrances et des douleurs; mais tout cela, sans la science de la religion, est une énigme inexplicable, la source du plus affreux désespoir et des plus horribles blasphèmes. Si je ne suis éclairé de cette lumère divine, j'ignore le principe et la fin de ces épreuves, je n'y vois aucun but. Tandis que si je possède la science de la religion, elle me console en m'apprenant la cause de mes souffrances qui est le péché que j'ai commis en Adam; non-seulement elle m'en découvre la cause, mais elle m'en fait connaître l'utilité et les avantages; elle m'apprend que ces souffrances sont une dette que je paie à la justice divine, et un moyen de satisfaire en ce monde pour les supplices éternels que j'ai mérités, si je sais en faire un bon usage; elle m'enseigne de plus que ces souffrances finiront bientôt, et que le bonheur qui en sera la récompense ne finira jamais; qu'elles ne méritent pas d'être comparées avec le poids éternel de gloire qui en sera le prix, et que plus j'aurai souffert en ce monde, plus ma récompense sera grande dans l'éternité. Toutes ces pensées me fortifient, me consolent et me font surabonder de joie au milieu de toutes les tribulations de

la vie : *Surabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.* La science de la religion est donc la science la plus consolante et la seule même qui puisse nous soutenir dans les épreuves de la vie, parce qu'elle nous en découvre le principe et la fin.

Celui qui n'a pas la science de la religion souffre autant et plus que moi ; mais, ne sachant pourquoi il souffre, rien ne le console au milieu de ses peines, il maudit son sort et se prepare par ses souffrances passagères des souffrances éternelles. Ses souffrances donc, au lieu d'être une source de mérites, ou un moyen d'expiation, sont une source de nouveaux péchés et de châtiments éternels.

3° *La science la plus nécessaire*, puisque sans elle il est impossible de se sauver. Une seule chose est nécessaire à l'homme, c'est d'opérer son salut. Or, pour se sauver, il faut connaître, aimer et servir Dieu. Mais c'est la religion qui nous instruit de ces devoirs et nous apprend à les remplir ; d'où il suit évidemment que l'ignorance de cette divine science met l'homme dans l'impossibilité de faire son salut. D'ailleurs, Dieu lui-même ne nous dit-il pas : *Nosce et scire me, hoc est omnis homo;* et Jésus-Christ : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum et quem misisti Jesum Christum.*

Pour se convaincre de cette vérité avec la dernière évidence, il suffit de se rappeler que pour se sauver il faut croire et pratiquer les vérités de la religion ; mais il est impossible de croire des vérités qu'on ne connaît pas, et de pratiquer des devoirs qu'on ignore. Or, la connaissance de ces vérités et de ces devoirs, n'est autre chose que la science de la religion. Il est inutile de donner plus de développement à cette matière ; ces simples réflexions préliminaires suffisent abondamment pour nous porter à étudier la religion avec tout le zèle et toute l'ardeur dont nous sommes capables.

DE LA FOI.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Nécessité de la Foi.

Après les observations préliminaires que je vous ai faites dans ma dernière instruction sur la nature, l'importance et la nécessité de la connaissance de la religion, je vais maintenant vous expliquer les diverses parties qui la composent.

Lorsqu'on veut construire un édifice, la première chose dont on s'occupe, c'est de placer de bons et solides fondements; parce que si les fondements ne sont pas solides, l'édifice ne le sera pas non plus, il sera mal assuré et s'écroulera. Or, je vous le demande, quel est le fondement sur lequel doit être assis tout l'édifice spirituel de notre sanctification et de notre salut? La foi, chrétiens, oui, sans doute, la foi; je commence donc mes instructions par cette vertu.

La foi est un don surnaturel par lequel nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise nous propose de sa part. Cette courte définition renferme beaucoup de choses et des choses très essentielles. Il faut les développer et les expliquer chacune en particulier, et, pour procéder avec ordre, il est nécessaire avant tout, de bien distinguer dans la foi, l'*habitude* et *l'acte*. Je m'explique : lorsque nous avons été baptisés, nous avons reçu de Dieu, avec la grâce sanctifiante et les dons du Saint-Esprit, l'habitude de la foi, de l'espérance et de la charité.

Qu'est-ce que c'est que cette habitude? Ce sont, d'après les théologiens, certaines dispositions, certaines tendances ou inclinations qui doivent nous faciliter les actes de ces vertus, lorsque nous serons arrivés à l'âge de raison. Car l'exercice de ces actes est tellement au-dessus de nos forces; et, d'un autre côté, il est tellement

essentiel au chrétien, que pour nous donner les moyens de les pratiquer, le Seigneur en a, dès notre enfance, imprimé l'habitude dans notre âme. Me bornant ici à parler de l'habitude de la foi, ou de la foi habituelle, je dis :

Cette habitude est à proprement parler ce qui nous fait chrétiens et catholiques, et ce qui nous distingue des infidèles et des hérétiques. Une fois que nous l'avons reçue, elle reste en nous jusqu'à ce que nous la perdions par quelque acte formel d'infidélité. Pour cela, cependant, il n'est pas nécessaire de renier tous les articles de notre foi, il suffit d'en nier un, quel qu'il soit, pourvu que ce soit un article que nous savons être enseigné par l'Eglise catholique romaine. Quand on l'a perdue, on peut la recouvrer; mais pour cela, il ne suffit pas d'abjurer l'erreur et de revenir à la vraie croyance : c'est là une condition requise, mais elle n'est pas suffisante. Il faut de plus recevoir le sacrement de pénitence en réalité, ou en désir avec la contrition parfaite; car l'habitude de la foi n'est jamais répandue dans notre cœur sans la grâce sanctifiante.

Par conséquent, si nous commençons à considérer cette foi habituelle reçue avec la grâce sanctifiante, qui ne voit qu'elle est un pur don de Dieu auquel nous n'avons eu aucune part? C'est un don tout-à-fait gratuit, un don particulier, extraordinaire, très-spécial, qui nous est accordé à nous catholiques, par une grâce et une miséricorde singulières; puisque nous l'avons reçue à l'heureux moment de notre baptême, étant encore enfants, incapables de rien mériter; et nous l'avons reçue sans aucun mérite, sans aucun effort et sans nulle coopération; nous l'avons reçue de préférence à tant d'autres qui sont nés et qui demeurent dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité. Cette grâce devrait donc être pour nous un des plus puissants motifs de reconnaissance envers Dieu et de fidélité à le servir.

Jusqu'ici nous avons parlé de la foi habituelle. Mais cette foi suffit-elle pour notre salut? Non certainement. Elle suffit pour les enfants qui meurent avant l'âge de raison; mais elle ne suffit pas pour nous adultes; il faut de plus, de notre part, une parfaite et constante adhésion de notre intelligence et de notre volonté aux vérités que Dieu nous a révélées. Si Dieu a répandu en nous dès notre enfance la foi habituelle, c'est afin qu'enrichis, éclairés et fortifiés par ce don, nous puissions à l'âge de raison croire fermement en lui. Or, cette croyance est ce qu'on appelle *foi actuelle*. C'est la foi que, dans l'état présent de nos connaissances et de notre raison, nous

devons pratiquer, nourrir et cultiver ; foi qui est aussi un don de Dieu, en tant qu'elle provient de la grâce ; mais don cependant qui n'exclut pas notre coopération puisqu'il doit aussi être le fruit de notre arbitre.

Ces deux vérités nous sont expressément enseignées par le Concile de Trente, lorsqu'en parlant de la foi qui est la première condition pour notre justification, il dit que nous, *divinâ gratiâ adjuti et excitati, liberè movemur in Deum, credentes vera esse quæ divinitùs revelata sunt.* Par ces paroles, il veut nous apprendre que notre intelligence ne se détermine pas à croire, si elle n'est mue par notre volonté ; mais que notre volonté ne soumet pas non plus notre intelligence à la foi, si elle n'est pas mue et excitée par la grâce divine. La raison en est que les vérités de la foi, quoique incontestables en elles-mêmes, sont cependant toujours obscures de leur nature et que jamais elles ne se présentent à notre esprit avec cette clarté et cette évidence, qui entraînent et subjuguent notre assentiment; autrement croire serait un acte nécessaire de notre intelligence et non un acte libre ; il serait par conséquent sans mérite, comme dans les démons qui croient par la force même de leur conviction.

Quoiqu'il soit donc vrai que notre foi est raisonnable et que nul ne peut la rejeter sans crime, il sera cependant toujours vrai aussi que, pour croire, il nous faut l'impulsion d'une grâce qui plie doucement notre intellect et notre volonté. C'est précisément là cette pieuse motion, cette pieuse affection de foi que les théologiens appellent *pius credulitatis affectus*, qui est tout-à-fait essentielle à la foi, et qui est produite par le concours de notre volonté, fondement de tout mérite, et par la grâce de Dieu, seul principe de tout acte surnaturel.

Après ces observations préliminaires qu'il fallait nécessairement donner, pour l'intelligence de ce qui nous reste à dire, rappelons-nous que lorsqu'il est question de la foi, on entend toujours parler de cette foi actuelle que nous devons pratiquer en cette vie. Sur cette matière, il y a plusieurs choses à examiner : 1° sa nécessité ; 2° son objet, ou les vérités que nous devons croire ; 3° le motif pour lequel nous devons les croire ; 4° les fondements de crédibilité sur lesquels repose notre foi ; 5° l'obligation d'en faire des actes devant Dieu, et de la professer devant les hommes par nos paroles et par nos œuvres ; 6° les péchés qui se commettent contre cette vertu et 7° enfin les moyens de la conserver et de l'augmenter en nous. Nous allons expliquer successivement tous ces points.

Il est nécessaire avant tout de bien nous convaincre de la nécessité de la foi.

La foi est tellement nécessaire que, sans elle, personne ne peut se sauver. Pouvons-nous en effet nous sauver sans plaire à Dieu? Assurément non ; donc nous ne pouvons nous sauver sans la foi, puisque l'Apôtre nous dit formellement que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu : *Sine fide, impossibile est placere Deo.* (Hébr. II. 6.) C'est le premier culte que Dieu exige de nous, le premier pas que nous devons faire pour nous approcher de lui : *Credere oportet accedentem ad Deum* (*ibid.*). Conformément à cette doctrine, le concile de Trente nous dit que la foi est le principe, le fondement et la source de notre justification : *Initium, fundamentum et radix.*

Mais il faut bien comprendre la signification et la force de ces expressions. Que veulent dire ces paroles : « Il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, la foi est le fondement de toute justice et de toute sainteté ? » Cela signifie que la foi est la source première d'où dérivent la valeur, le prix et l'efficacité des bonnes œuvres, et que par conséquent il n'y a et il ne peut y avoir d'œuvre vraiment bonne, salutaire et méritoire pour la vie éternelle, si elle n'est accompagnée de la foi et fécondée par ce germe divin. « De même, dit saint Jean Chrysostôme, qu'une pièce de monnaie qui ne porte pas l'effigie du prince, ne peut avoir cours dans le commerce, quelque précieuse qu'elle soit par elle-même ; de même une œuvre, quelque honnête et louable qu'elle soit de sa nature, n'a aucune valeur pour le salut, si elle ne porte l'empreinte de la foi. Ainsi, faites tout le bien que vous voudrez, pratiquez tout ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait, si la foi en vous n'est pas intacte, vous bâtissez sans fondement, vous construisez sur un sable mouvant, parce que *sine fide impossibile est placere Deo.* »

Combien ne trouve-t-on pas, en effet, parmi les païens, les mahométans et dans les diverses sectes séparées de nous par le protestantisme, de personnes qui surpassent de beaucoup un grand nombre de catholiques, par la bonne foi dans les contrats, par la justice, par la charité, par l'honnêteté, par la tempérance ? Mais, hélas ! que dire de tant de bonnes œuvres qu'ils ont semées hors de la vraie foi ? « Il ne faut pas, dit saint Augustin, les compter parmi les œuvres surnaturelles et méritoires pour la vie éternelle, dès qu'elles ont précédé la foi et qu'elles en sont dépourvues ; puisque c'est par la foi que commence toute

bonne œuvre : *Nemo computet bona opera sua ante fidem ; ubi fides non erat, bonum opus non erat.*

Cela ne veut pas dire que toutes les œuvres des infidèles soient des péchés, comme l'ont prétendu certains hérétiques justement condamnés par l'Eglise ; non, sans doute. Car si un infidèle, avec les seules lumières de la raison, ou par un sentiment naturel d'honnêteté, qui l'un et l'autre viennent de Dieu qui les a gravés dans l'esprit et le cœur de l'homme ; si cet infidèle remplit ses devoirs à l'égard de ses parents, s'il soulage charitablement le prochain dans ses besoins, s'il évite les vols, les injustices, les fraudes, on ne saurait, sans la plus monstrueuse absurdité, dire que ces œuvres sont des péchés. Ces œuvres sont louables et moralement bonnes ; et, comme telles, elles ont été quelquefois récompensées par des faveurs temporelles. Or, Dieu certainement ne récompense pas le péché. Mais quelque bonté morale qu'elles aient par elles-mêmes, ces œuvres ne sont pas bonnes de cette bonté surnaturelle qui peut les rendre agréables à Dieu, dans l'ordre du salut ; parce que, je le répète avec saint Paul : *Sine fide impossibile est placere Deo.*

Comprenez maintenant, chrétiens, quelle est la nécessité de cette vertu; vous ne pouvez espérer être sauvés sans le mérite des bonnes œuvres ; mais vos bonnes œuvres n'auront jamais aucun mérite devant Dieu sans la foi. Je ne dis pas que tout leur mérite consiste dans la foi; mais je dis que c'est par elle qu'il doit commencer, et que sans elle il manque par la base.

Concluez de là quelle reconnaissance vous devez à Dieu pour un tel don ; puisque, en vertu de ce don, si vous souffrez quelque chose, vous pouvez espérer de ne pas souffrir inutilement ; mais concluez-en surtout avec quel soin vous devez conserver votre foi saine et intacte ; puisque c'est d'elle que tout le reste dépend et que c'est d'elle aussi que le symbole de saint Athanase dit que : *Nisi quisque integram inviolatamque servaverit, absque dubio in æternum peribit.*

Cet avis est de la dernière importance, surtout aujourd'hui que l'affaiblissement de la foi est si général, et qu'une foule prodigieuse de chrétiens font ostentation d'incrédulité, et tournent en ridicule les mystères et les vérités de la religion, se moquent de ceux qui croient, traitent tout cela de fanatisme, de faiblesse d'esprit et de superstition : grands mots qui leur tiennent lieu de grand savoir. Mais il ne faut pas s'étonner de cela, puisqu'on ne voit pas ombre de christianisme dans leur conduite. L'absence de toute pratique

religieuse et la scandaleuse corruption de leur vie justifient assez leur apostasie.

Ce qui est étonnant, c'est de voir des gens qui donnent bien des marques d'une religieuse piété, se montrer très-peu fermes dans la foi. Oui, comme il y a beaucoup de chrétiens qui ont la foi sans en faire les œuvres, de même il ne manque pas de chrétiens qui font les bonnes œuvres sans avoir la foi. Vous comprenez tous facilement la première de ces propositions ; mais peut-être la seconde vous surprendra-t-elle. Comment, en effet, direz-vous, pratiquer les œuvres de la religion et du culte, sans la foi ? visiter les églises, assister à la messe, s'approcher des sacrements, sans la foi ? Et cependant c'est une vérité incontestable. Mais sur quel fondement avancé-je cette proposition? Je ne parle pas de toutes ces personnes distinguées par leurs connaissances et leurs lumières, qui s'attachent à certaines opinions erronées, contraires aux décisions de l'Eglise qui est la règle de foi établie de Dieu ; ni de ces chrétiens qui prétendent, je ne sais comment, avoir la sainteté de la vie, sans la véritable orthodoxie, la bonté des œuvres, sans la bonté de la foi. Pour ne parler que du commun des fidèles, je dis que ce qui m'autorise à juger mal de votre foi, ce sont certaines propositions qui vous échappent à vous-mêmes quelquefois, relativement à certaines vérités, et spécialement sur celles qui regardent nos destinées éternelles. « Qui sait, disent un grand nombre de personnes qui prétendent être chrétiennes et faire les œuvres du christianisme, qui sait comment vont les choses dans l'autre vie ? personne n'en est revenu pour nous le dire; » et autres semblables.

Ces discours sont la lumière qui me découvre les véritables sentiments de votre cœur, c'est-à-dire, un fond secret d'incrédulité, ou au moins d'hésitation et de doute, qui pour l'effet est la même chose que la véritable incrédulité ; puisque une foi incertaine et douteuse n'est pas la foi que Dieu exige de nous ; ce n'est plus du tout la foi, comme nous le verrons bientôt.

Oh ! gardez-vous bien de vous faire illusion sur un point de cette importance. Quand il s'agit de la foi, il s'agit du fondement, de la racine. Si le fondement n'est pas bien assis, l'édifice n'est pas solide ; si la racine est mauvaise et impure, les fruits qui en proviennent ne sauraient être bons. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul qui nous a dit peu auparavant, *sine fide impossibile est placere Deo*, nous exhorte à bien nous examiner sur ce point, à sonder avec soin notre intérieur, pour connaître si nous sommes dans la

foi, pour voir quelle est en nous la vivacité de cette vertu fondamentale, et nous assurer si nous sommes fermes et inébranlables dans la vraie croyance, *vosmetipsos tentate si estis in fide. — Videte ne sit in aliquo vestrûm cor malum incredulitatis.* (I. Cor. XII, 6. — Hébr. III, 12.) Autrement vous ferez des prières, des aumônes, des jeûnes, des mortifications, vous assisterez à la messe, vous fréquenterez les sacrements, vous serez exacts à remplir vos devoirs, tout cela vous donnera de belles apparences de justice et de vertu; mais tout cela sera rejeté de Dieu qui découvre en vous un vice radical : le manque de la foi requise.

Avant tout donc et par-dessus tout, conservez soigneusement la foi en vous, et pour exciter davantage votre ardeur, je vous ferai observer en finissant une chose très remarquable : c'est que cette foi inviolablement conservée, deviendra pour vous un puissant motif d'espérer et d'obtenir miséricorde de Dieu dans les derniers moments de votre vie, lors même que cette vie n'aurait pas toujours été bonne et irréprochable.

C'est une vérité que je trouve clairement exprimée dans les prières mêmes que l'Eglise récite auprès du lit de mort de ses enfants. Recommandant l'âme à Dieu par la bouche du prêtre qui l'assiste en ce moment suprême, elle dit au Seigneur : Vous savez bien, Seigneur, que cette créature, par un effet de la fragilité et des misères humaines, a eu le malheur de vous offenser; mais si elle a péché contre vous, contre le Père, contre le Fils et le Saint-Esprit, souvenez-vous, Seigneur, qu'au milieu de ses égarements, elle n'a jamais renoncé à la vraie foi, elle n'a jamais cessé de croire en vous : *Licèt enim peccaverit in Patrem et Filium et Spiritum Sanctum, tamen non negavit, sed credidit.* Souvenez-vous qu'elle a toujours eu du respect, de la vénération et du zèle pour votre religion; qu'elle l'a toujours professée en vous adorant par la vraie foi : *Et zelum Dei habuit, et Deum qui fecit omnia, adoravit.*

Et voilà, chrétiens, comment de l'intégrité de la foi fermement conservée par nous, l'Eglise tire un motif pour toucher le cœur de Dieu sur les fautes que nous avons commises. Prétend-elle par là que vous ne deviez avoir d'autre inquiétude que de conserver votre foi, et que la possession de cette vertu doive vous encourager à vivre mal, à persévérer dans le péché, et à négliger les œuvres du salut? Non, sans doute; ce serait là une erreur très-funeste et bien éloignée de sa pensée. Elle veut seulement vous faire con-

naître l'excellence et le mérite de la foi, et vous apprendre que si cette vertu ne suffit pas toute seule pour nous sauver, elle peut quelquefois suffire pour nous obtenir de Dieu la grâce de la contrition.

Mais quels sont les vérités et les articles qu'en qualité de chrétiens et catholiques, nous devons croire par la foi, c'est un second point que je renvoie à l'instruction suivante.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Objet de la Foi.

Après vous avoir démontré la nécessité de la foi, qui est le fondement de tout le christianisme et la première pierre de notre édifice spirituel, voyons maintenant quelles sont les vérités que nous devons croire.

L'objet de notre foi, ce sont toutes les vérités qui nous sont proposées par l'Eglise, comme révélées de Dieu. Remarquez bien ; je ne dis pas simplement les vérités révélées de Dieu, quoique la révélation divine, comme nous le verrons par la suite, soit le motif formel sur lequel doit s'appuyer notre foi : mais je dis : *les vérités que l'Eglise nous propose comme révélées de Dieu*, pour bien vous faire comprendre que le canal, l'organe, le moyen ordinaire dont le Seigneur se sert pour nous faire connaître les vérités qu'il a révélées, c'est l'enseignement de l'Eglise fondée et continuellement assistée par lui, pour nous diriger sûrement dans la foi.

Et ici, admirons d'abord la sagesse de Dieu dans le choix d'un tel moyen, du moyen sans contredit le plus facile, le plus simple et le plus à la portée de tout le monde.

Le Seigneur en effet aurait pu, absolument parlant, nous instruire par lui-même, au moyen d'une révélation intérieure ; mais ç'aurait été là multiplier les miracles sans aucune nécessité, et ensuite donner lieu à mille erreurs absurdes et à mille illusions qui en auraient été la conséquence inévitable, puisque chacun aurait pu prêcher ses lumières et ses révélations particulières. Je sais que Dieu s'est quelquefois spécialement communiqué à quelques âmes privi-

légiées ; mais ç'a toujours été là un trait extraordinaire de bonté que nous ne pouvons présumer pour nous. Il nous aide intérieurement à croire ; mais, dans la voie ordinaire, les vérités à croire doivent nous être enseignées par un maître extérieur : *Fides ex auditu*, dit saint Paul.

Aussi Jésus-Christ voulant soumettre le monde à la foi, ordonna-t-il à ses apôtres de se répandre dans tout l'univers pour prêcher l'Evangile : *Euntes prædicate Evangelium omni creaturæ.* Bien plus, Saul, persécuteur des chrétiens, est miraculeusement converti par Jésus-Christ sur le chemin de Damas ; mais le Sauveur ne l'instruit pas lui-même, il lui ordonne d'aller se faire instruire par l'apôtre saint Pierre ; *fides ex auditu.* De même, pour l'instruction qui nous est nécessaire, Dieu nous renvoie à l'enseignement de l'Eglise et de ses ministres.

Mais au moins, me direz-vous peut-être, le Seigneur nous ayant laissé les divines Ecritures qui renferment sa parole infaillible et le dépôt des vérités qu'il a révélées, ne pouvait-il pas nous y renvoyer ? —Que dites-vous là ? qui ne voit qu'un tel moyen aurait été impraticable pour la plus grande partie des hommes ; puisque les trois quarts d'entre eux se composent de personnes ignorantes et bornées ? Et puis, même parmi les personnes instruites, qui peut se se flatter de bien entendre l'Ecriture, sans péril d'erreur ? Supposons que nous n'eussions pas d'autre règle de foi, qu'arriverait-il ? Comme l'Ecriture sainte est pleine de sens profonds et mystérieux et par conséquent très-difficiles à comprendre, l'un l'entendrait d'une manière et l'autre de l'autre ; celui-ci croirait une chose, celui-là une autre ; il y aurait bientôt autant de religions différentes que de têtes, et toutes opposées et contraires ; en un mot, il en résulterait un chaos, une confusion, une véritable Babel.

Nous en avons un exemple palpable chez les protestants qui, précisément pour ne vouloir d'autre règle de foi que les divines Ecritures, interprétées par chacun en son sens particulier, se sont divisés en mille erreurs et en mille sectes différentes, sans pouvoir trouver un point d'union et de ralliement. De là, eux-mêmes, vivement effrayés et épouvantés de voir chaque jour tant d'opinions diverses et de disputes interminables, ont été contraints de revenir à l'autorité, en prescrivant la soumission et l'obéissance aux décisions de leurs synodes ; avouant ainsi, par leur conduite, le tort qu'ils avaient eu de se soustraire à l'autorité de l'Eglise et en même temps leur folie de vouloir substituer à ce tribunal divin et infail-

lible un tribunal humain et sans autorité. L'Ecriture ne peut donc être la règle immédiate de notre foi.

Ce que je dis de ce moyen, doit s'appliquer à plus forte raison à l'autre règle de foi que les théologiens appellent *Tradition*, et qui est le résultat du témoignage constant et perpétuel des saints Pères, des conciles et des fidèles. Passant par tant de canaux divers, il est encore plus difficile de pouvoir la saisir et la déterminer.

Or, le Seigneur n'a pas voulu nous jeter dans une telle confusion. Il a agi d'une manière digne de lui et de sa sagesse infinie. Les matières de la foi ne pouvant dépendre de la révélation particulière ni du sens privé et du jugement de chacun, il les a fait dépendre de l'enseignement vivant et perpétuel de l'Eglise. Il a chargé cette Eglise de nous transmettre la révélation sans péril d'erreur et d'illusion. Comme les princes de la terre, en donnant un code de lois à leurs sujets, n'en abandonnent pas l'interprétation aux caprices de chacun, mais qu'ils établissent un tribunul permanent pour les expliquer et en faire l'application aux cas particuliers, et que chacun doit s'en tenir irrévocablement aux décisions de ce tribunal, quoiqu'il ne soit pas infaillible; ainsi Dieu a établi l'Eglise pour être la dépositaire et la gardienne de ses divines Ecritures et de la Tradition; il lui a conféré l'infaillibilité pour en interpréter le vrai sens, et nous enseigner, avec certitude, les mystères et les vérités qu'il a révélées. En conséquence, il exige que nous nous en rapportions à son enseignement dans tout ce qui concerne la foi, afin que nous soyons tous unis dans une seule et même croyance; sous peine, si nous refusons de l'écouter, d'être regardés comme des païens et des publicains : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (Matth. XVIII, 17.)

Pour nous, nous devons donc bien croire tout ce que Dieu a révélé; mais il n'appartient qu'à l'Eglise de le fixer et de le déterminer; aussi disons-nous qu'il faut croire tout ce que l'Eglise propose comme révélé de Dieu, parce que, sans l'interprétation et l'enseignement de l'Eglise, la révélation divine ne serait pas assez claire pour nous, et par conséquent nous deviendrait inutile.

Après avoir établi cette doctrine qui constitue la nature et l'essence de la foi chrétienne, je reviens au sujet principal que je me suis proposé : toutes les vérités que l'Eglise nous enseigne, sont l'objet de notre croyance. Que ces vérités soient claires, évidentes et à la portée de notre intelligence; qu'elles soient obscures,

mystérieuses et inintelligibles ; que ce soit des vérités spéculatives qui regardent la foi, ou des vérités pratiques qui règlent notre conduite, de quelque nature qu'elles soient, nous devons les croire toutes, sans en excepter aucune.

J'ai dit *sans en excepter aucune*, autrement, il faudrait mettre aussi au nombre des fidèles les juifs et les hérétiques ; puisqu'ils sont d'accord avec nous sur beaucoup d'articles et qu'ils admettent beaucoup de vérités admises par nous catholiques ; malgré cela, cependant leur foi est défectueuse, parce qu'ils ne croient pas toutes les vérités révélées.

Cette vérité résulte clairement de tout ce que nous venons de dire. Pour que la foi soit vraie, elle doit être fondée sur la règle établie de Dieu, c'est-à-dire, sur l'Eglise. Mais si vous ne croyez pas tous les articles de la révélation, vous ne vous en tenez plus à cette règle infaillible qui vous les propose toutes également. En croyant ce qui vous convient et en rejetant ce qui ne vous convient pas, vous prenez pour règle de votre croyance votre caprice et votre volonté; par conséquent vous n'avez plus la vraie foi, pas même sur les points que vous faites profession de croire. D'où il faut conclure que pour détruire la foi, il est indifférent de rejeter un article ou de les nier tous. Elle est nécessairement une et indivisible.

Mais quelle sorte de croyances devons-nous donner aux vérités enseignées par l'Eglise? Est-il indispensable, pour les croire, de les savoir et de les croire toutes explicitement ? ou bien, suffit-il de les croire en général et implicitement, sur la foi de l'Eglise ?

Ni l'un ni l'autre, vous répondrai-je. D'abord on ne demande pas de nous une connaissance distincte et formelle de toutes les vérités professées et définies par l'Eglise.

Une instruction aussi étendue est moralement impossible pour le commun des fidèles, et d'ailleurs elle n'est pas nécessaire au salut. En effet, Dieu n'exige pas de vous que vous soyez des docteurs et des théologiens consommés ; mais que vous soyez de bons chrétiens, et vous pouvez être de très-bons chrétiens sans connaître toutes les vérités professées par l'Eglise.

Mais autre chose est d'être obligé de les connaître toutes, autre chose de les ignorer toutes, ou au moins de se borner à la foi implicite renfermée dans la croyance à l'Eglise. Ce sont assurément là deux choses bien différentes. La foi expresse et distincte de certaines vérités particulières a toujours été nécessaire au chrétien.

Il y en a qu'il faut savoir et croire de *nécessité de moyen*, et

d'autres qu'il faut savoir et croire de nécessité de *précepte*, comme parlent les théologiens. La nécessité de moyen est cette nécessité si absolue et si indispensable que l'ignorance de ces vérités, même involontaire et non coupable, nous exclut du ciel.

Tels sont les principaux mystères de notre sainte religion. Vous devez donc croire qu'il y a un Dieu, que ce Dieu récompense les bons et punit les méchants. Saint Paul nous l'atteste formellement, lorsqu'après avoir dit : *Sine fide impossibile est placere Deo*, il ajoute immédiatement : *Credere oportet accedentem ad Deum quia est, et inquirentibus se remunerator sit ;* c'est-à-dire que nous ne devons pas croire seulement qu'il y a un Dieu, mais de plus qu'il récompense généreusement ceux qui l'adorent et le cherchent. En outre, après la promulgation de l'Evangile, il a toujours été nécessaire de croire expressément le mystère de la sainte Trinité, c'est-à-dire, d'un Dieu unique, subsistant en trois personnes distinctes et égales en toutes choses, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; enfin l'Incarnation, la passion et la mort de notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, notre rédempteur et notre réparateur.

Aucune espèce d'ignorance ne saurait excuser de la croyance expresse de ces mystères, que cette ignorance soit volontaire ou involontaire, vincible ou invincible ; parce qu'elle est aussi nécessaire au salut que le baptême lui-même. Bellarmin en donne une raison évidente : « Pour se sauver, dit-il, un adulte doit au moins connaître son premier principe et sa dernière fin, et aussi les moyens d'arriver à cette fin. »

Or le mystère d'un seul Dieu et d'un Dieu rémunérateur du bien, nous fait connaître notre premier principe et notre dernière fin : le mystère d'un Dieu fait homme et mort pour notre salut, nous fait connaître le moyen unique et indispensable pour l'atteindre ; puis le mystère de la sainte Trinité est inséparable de celui de l'incarnation. Jésus-Christ lui-même a renfermé tout cela dans ces paroles : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.* (Joan. XI 3.) Dieu est la dernière fin et le souverain bien de l'homme; et Jésus-Christ est l'unique moyen pour arriver à la possession de Dieu : *Nemo venit ad Patrem nisi per me.* (Ibid. XIV 6.)

La connaissance de ces mystères est si indispensable, que l'Eglise déclare incapable d'absolution tout pénitent qui ignore ces vérités essentielles. D'où vous devez inférer que vous seriez dans un

état de damnation, si étant vous-mêmes dans cette ignorance, vous ne travailliez pas aussitôt à les apprendre. Vous ne pouvez vous excuser sur ce que vous les saviez bien autrefois, mais que vous les avez perdues en avançant en âge. Car il ne suffit pas de les avoir sues, il faut les savoir toujours. Si la mort venait à vous surprendre dans cet état, cette ignorance seule, sans autre péché, suffirait pour vous perdre éternellement.

Parents chrétiens, concluez donc, de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, quel zèle vous devez déployer pour apprendre de bonne heure à vos enfants ces vérités essentielles. A peine donnent-ils quelques marques d'intelligence, enseignez-leur à connaître le Dieu qui les a créés, qui veille sur eux et les conserve, et dont vous n'êtes vous-mêmes que les instruments; apprenez-leur, par le moyen du signe de la croix, l'unité de Dieu et la Trinité des personnes; montrez-leur sous vos pieds l'enfer où sont punis les méchants et en haut sur votre tête, le paradis où les bons sont récompensés; et enfin, par le moyen de l'image visible du crucifix que vous placerez sous leurs yeux, faites pénétrer dans leur esprit la connaissance du divin Sauveur.

Pour ne pas mettre leur salut en danger, il vaut mieux donner cette instruction trop tôt que trop tard. N'est-il pas vrai en effet que, dès le moment qu'ils arrivent à l'âge de raison, ils sont obligés de savoir et de croire ces vérités, sous peine de damnation? Mais cet âge ne pouvant être fixé d'une manière absolue, et arrivant dans les uns plus tôt et dans les autres plus tard, on ne peut pas non plus fixer avec une certitude absolue le moment où commence pour eux cette importante obligation. Il faut donc anticiper l'instruction nécessaire, parce que, quand il n'est question de rien moins que du salut éternel, on doit prendre le parti le plus sûr; et ici le parti le plus sûr, c'est d'avancer l'instruction des enfants.

Et pour vous mieux convaincre de cette nécessité, je n'ai qu'à vous présenter un cas très-fréquent dans la pratique. Il arrive assez souvent que, nous prêtres, nous sommes appelés pour assister ces enfants atteints d'une maladie grave, précisément à cet âge douteux et incertain, c'est-à-dire, entre six et huit ans. Mais c'est là un grand embarras pour nous : d'un côté ils ne sont pas, dans cet état, capables de recevoir l'instruction ordinaire, le plus souvent même il est impossible de leur arracher une parole, d'un autre côté ils pourraient avoir été capables de fautes graves; on ne peut donc les laisser mourir sans les secours spirituels. Que faire en pareille circonstance? Il ne

reste d'autre parti à prendre que de les absoudre sous condition. C'est bien : mais vous savez que ce sacrement est nul, ou de nulle valeur, s'ils ignorent les choses essentielles ; d'autant plus, qu'avec cette ignorance, ils sont dans l'impossibilité d'avoir les dispositions requises pour recevoir un sacrement quelconque. Les voilà donc exposés à la damnation éternelle, si une telle ignorance a été accompagnée d'une malice suffisante pour commettre un péché mortel.

Comprenez-vous maintenant la nécessité de les instruire de bonne heure ? Quel mal y a-t-il à hâter leur instruction ? Quoi qu'il arrive, cette instruction ne leur serait-t-elle pas toujours avantageuse ? Ou ils sont capables de comprendre les vérités surnaturelles, ou non. S'ils en sont incapables, votre peine ne sera pas perdue pour cela, parce que, avec l'âge, ils attacheront facilement un sens aux choses qu'ils avaient d'abord apprises d'une manière purement machinale. Et s'ils en sont capables, vous leur éviterez le péril de se damner, et vous vous déchargerez vous-mêmes d'une terrible responsabilité.

Outre les mystères dont je viens de parler et qu'il faut savoir de nécessité *de moyen*, tout chrétien est obligé de nécessité de *précepte*, de savoir : 1° tous les articles du Symbole, au moins quant à la substance ; 2° les sacrements et la manière de les bien recevoir, ceux du moins qu'il est obligé de recevoir ; 3° les commandements de Dieu et de l'Eglise ; 4° l'oraison dominicale et les actes des vertus théologales de Foi, d'Espérance, de Charité, et enfin de savoir faire un acte de contrition.

Pour ces choses qui sont seulement de nécessité de précepte, l'ignorance invincible excuse. J'appelle ignorance invincible, celle qui vient de l'incapacité, par exemple, dans une personne tellement bornée qu'elle ne peut les apprendre ; ou de l'impossibilité, par exemple, dans celle qui en est capable, à la vérité, mais qui ne peut avoir quelqu'un pour l'instruire. Mais cette ignorance, si elle est volontaire, n'excuse pas de faute grave ; or, elle est volontaire dans tous ceux qui négligent les moyens qu'ils ont pour en acquérir une connaissance suffisante.

Voilà les choses que vous devez savoir expressément de nécessité de moyen et de nécessité de précepte. Pourvu que vous connaissiez bien toutes ces choses, il vous suffira pour le reste, que vous soyez disposés à croire en général tout ce que croit la sainte Eglise catholique.

Mais pour faire un acte de foi, il ne suffit pas de croire en

général ou en particulier les vérités révélées ; il faut de plus les croire sur le motif qui constitue notre foi et en fait une vertu surnaturelle. Quel est ce motif et quelles sont les qualités qu'il doit avoir? Nous le verrons dans la prochaine instruction.

INSTRUCTION III.

Motifs et caractères de la Foi.

Je vous ai parlé dernièrement de l'objet matériel de notre foi ou des choses que nous devons croire, soit explicitement, soit implicitement, tant de nécessité de *précepte* que de nécessité de *moyen*. Mais pour bien croire, il ne suffit pas d'adhérer à tous les articles dont j'ai parlé, il faut encore y adhérer par le motif qui seul peut rendre notre foi *surnaturelle* et *divine*. Comme la contrition de nos péchés serait inutile, si elle n'était excitée par le motif qui doit la produire ; de même, la croyance à tous les articles de la foi ne sert de rien, si elle n'est fondée sur le motif qui doit nous porter à croire. Comme c'est principalement le motif qui donne de la valeur à la contrition, de même c'est le motif qui donne de la valeur à la foi. Voyons donc pourquoi nous devons croire, et par là nous parviendrons facilement à connaître les *caractères* et les *qualités* que doit avoir notre foi.

Le seul motif sur lequel doit être fondée notre croyance, c'est Dieu, sa parole divine, son autorité infaillible. Nous devons croire uniquement parce que Dieu l'a dit, l'a enseigné, comme s'exprime l'acte de foi renfermée dans le catéchisme. Voilà le motif qui élève notre croyance à l'état de vertu théologale, surnaturelle et divine : En soumettant notre raison à croire des choses obscures, incompréhensibles, sur la seule parole de Dieu, nous le reconnaissons par là même pour ce qu'il est, c'est-à-dire, pour un Dieu infiniment sage, et incapable de se tromper, et pour un Dieu infiniment vrai et incapable de nous tromper. Cet hommage que nous rendons à la suprême et infaillible vérité de Dieu, constitue la partie principale du culte que nous devons à Dieu.

Si au contraire nous croyons par tout autre motif, sans rapport à Dieu et à sa parole divine, notre croyance n'est plus la foi, c'est

tout au plus une foi humaine et naturelle, et par conséquent incapable d'honorer Dieu. Croire parce qu'on veut croire, c'est caprice; croire une chose parce qu'on nous l'a enseignée, c'est préjugé d'éducation; croire parce que les autres croient, c'est une foi humaine. Toutes ces espèces de foi ne glorifient nullement Dieu; parce que Dieu n'y entre absolument pour rien. Mais, au contraire, il est très-honoré de notre foi, lorsque nous lui disons : *Je crois*, sur votre parole, que vous êtes un seul Dieu, en trois personnes; que vous vous êtes incarné et fait homme pour nous; que vous êtes présent dans le très-saint-Sacrement de l'autel, avec tous les trésors de votre divinité et de votre humanité. J'avoue que ces vérités sont tout-à-fait incompréhensibles pour moi; mais vous les avez révélées, et cela me suffit : *Scio cui credidi, et certus sum.* (II. ad Tim. I. 12.)

Retenons donc bien que la raison pour laquelle nous devons croire les vérités que l'Eglise nous enseigne, ce n'est pas parce que nous sommes nés dans son sein, ou que nous avons été nourris de son lait, ce n'est pas non plus parce que les curés, les confesseurs et les prêtres nous les enseignent; mais uniquement parce que Dieu les a révélées à la sainte Eglise, et par son Eglise, nous les a révélées à nous-mêmes. Dieu, pour nous faire connaître les vérités à croire, se sert, comme nous l'avons dit, de la sainte Eglise, et l'Eglise, de ses ministres, des évêques, des pasteurs et des prêtres : mais notre foi, en dernière analyse, doit reposer sur Dieu, vérité première et essentielle.

Puisque le seul motif de notre croyance est la parole et le témoignage de Dieu, il nous est facile de connaître de quelle manière nous devons croire. Quelle croyance doit-on à un Dieu qui parle? Une croyance, répond saint Augustin, digne de lui : *Credulitas digna Deo*, digne de cette sagesse et de cette véracité infinie qui nous préservent sûrement de toute erreur. Or, pour être telle, notre foi doit avoir nécessairement ces deux caractères : elle doit être 1° *ferme*, 2° *aveugle*; comprenez-moi bien.

Elle doit être en premier lieu *ferme* et exclure tout doute et toute hésitation. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un vient vous raconter une chose, n'est-il pas vrai que vous le croyez plus ou moins, selon qu'il vous conste plus ou moins qu'il est bien informé et qu'il ne se trompe pas, que d'ailleurs c'est un homme honnête, sincère et incapable de vouloir vous tromper. Ainsi votre foi est toujours plus ou moins grande, selon les caractères du témoignage

sur lequel elle repose. Cela supposé, comme le témoignage sur lequel nous nous appuyons pour croire, est la sagesse et la véracité infinies de Dieu, ainsi notre foi, pour être digne de Dieu, devrait être infinie, si cela était possible. Tout au moins devons-nous croire avec cette fermeté qui exclut toute hésitation et tout doute volontaire, au point de regarder comme plus certaines et plus infaillibles les vérités que la foi vous enseigne, que celles que vous connaissez par l'évidence, que vous voyez de vos yeux et que vous touchez de vos mains; vous devez croire avec une fermeté si grande, que ni la force des raisons, ni les menaces des tourments, ni la vue de la mort même : rien ne soit capable de vous ébranler. Quelque soit votre assentiment, s'il ne s'élève pas à ce degré de solidité et d'immobliité, il est défectueux, injurieux à Dieu et destructeur et la foi.

C'est là un point d'une haute importance, et que je vous prie de bien remarquer; parce que c'est un point contre lequel on pèche facilement. On ne va pas ordinairement jusqu'à nier ouvertement les articles de la foi, on s'en ferait un grand scrupule, comme d'un péché évidemment grave; mais douter, hésiter, chanceler, croire en quelque sorte à moitié, oh! c'est là une chose qui n'est pas rare et dont communément on ne rougit guère. Sachez cependant qu'en matière de foi, douter ou nier positivement, c'est tout un.

J'entends *douter volontairement*, et je m'explique. Il peut arriver, il arrive en effet souvent que vous ne vous sentez pas cette fermeté inébranlable dans la foi, que vous désireriez et que, contre votre volonté, vous êtes attaqués par des obscurités, des doutes, des objections, qui d'ailleurs vous peinent et vous fatiguent. Jusque-là il n'y a pas de mal, il n'y a pas de péché pour vous. Ce n'est qu'un défaut négatif, un manque de perfection qui affaiblit votre foi, mais qui ne la détruit pas : ce peut être encore une épreuve que Dieu permet pour vous fournir l'occasion de plus grands mérites.

Mais si, de propos délibéré et avec réflexion, vous mettez en doute un article quelconque de la foi, disant en vous-même par exemple, qui sait si la chose est vraiment ainsi; si elle est aussi vraie et infaillible qu'on le dit? ou bien si, assailli par quelque doute, au lieu de le rejeter promptement, vous vous y arrêtez, vous hésitez entre le oui et le non, vous mettez en question ce qui est hors de doute : dans tous ces cas, vous péchez gravement; car, par votre seul doute, vous faites une grave injure à Dieu et vous devenez

hérétique, selon cette règle généralement admise par les théologiens, *Dubius in fide infidelis est.*

Ce doute, soit qu'il soit excité volontairement en nous, soit simplement qu'il ne soit pas rejeté, détruit la foi habituelle, infuse dans nos cœurs, et rend le catholique semblable aux infidèles. Par où vous voyez combien il importe de bien veiller sur nous afin que notre foi ne manque jamais de la fermeté nécessaire, et de nous tenir fortement en garde contre les tentations et les doutes; puisqu'en matière de foi, toute hésitation est une chute, et que quiconque chancelle, est déjà tombé.

Mais d'où viennent tant de doutes, d'incertitudes et de répugnances en matière de foi? Ordinairement de la curiosité à vouloir trouver la raison des vérités que nous devons simplement croire et non comprendre, autre injure que nous faisons à la parole de Dieu; puisque c'est sur elle seule que nous devons nous appuyer pour croire et non pas sur nos lumières et nos raisonnements.

C'est pourquoi je disais en second lieu que la foi doit être *aveugle;* nous gardant bien de chercher le comment et le pourquoi de ces adorables vérités que l'Eglise nous propose à croire. Nous ne devons pas assurément moins de déférence à Dieu qu'aux hommes. De même que lorsqu'un personnage d'un grand poids, un homme savant et honorable, nous parle, quoique nous ne comprenions pas parfaitement ce qu'il dit, nous le croyons pourtant sans hésitation, et nous regarderions comme un outrage de lui demander des raisons, des preuves, des garanties de sa parole; ainsi, et à plus forte raison, lorsque Dieu nous parle et nous révèle des vérités, devons-nous les embrasser aveuglément, incliner humblement la tête, et nous fier entièrement à lui qui est la sagesse et la vérité même : *Scio cui credidi et certus sum.* Autrement notre foi ne serait pas assez respectueuse et assez soumise à Dieu qui nous parle. Ce serait la foi de l'incrédule saint Thomas, qui, pour croire, voulait voir, sentir et toucher; ce qui est la destruction même de la foi que saint Paul appelle : *Argumentum non apparentium.*

Il est bien vrai que nous ne comprenons pas ces grands et sublimes mystères que la foi nous propose; mais il faut bien nous persuader que nous ne devons pas non plus les comprendre, puisque notre raison n'est pas un juge compétent en matière de foi. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait, avec les yeux du corps, voir les choses invisibles, comme le vent, l'air, les odeurs, les esprits? Vous le traiteriez d'insensé, et avec raison. Or, dit saint

Augustin, vouloir *comprendre des choses incompréhensibles*, c'est prétendre *voir les choses invisibles*, c'est prétendre pénétrer avec les lumières naturelles de la raison, les vérités surnaturelles de la foi. Mais comme l'œil ne saurait aller jusqu'à voir les choses invisibles; de même notre intelligence et notre raison n'ont pas la force suffisante pour pénétrer les secrets de la foi. Avez-vous la prétention de comprendre Dieu et ses divines opérations ? Ignorez-vous donc la distance infinie qu'il y a de vous à lui; de vos faibles lumières à l'intelligence, à la grandeur, à la puissance infinie de Dieu ?

Mais parce que vous ne comprendrez pas ces grandes vérités, en seront-elles moins croyables ? non, sans doute. L'obscurité d'une chose, ne l'empêche pas d'être très certaine; autrement il y aurait bien peu de choses, même en ce monde, que nous devrions admettre, si nous ne devions admettre que celles que nous comprenons et dont nous pouvons rendre raison. Car les choses que nous connaissons parfaitement sont bien peu nombreuses, en comparaison de celles que nous ne savons expliquer.

Tout dans l'ordre naturel n'est-il pas plein de mystères, que les sages et les savants de ce monde cherchent et travaillent vainement à expliquer ? Et sans parler de mille choses qui nous sont étrangères, nous-mêmes ne sommes-nous pas un mystère incompréhensibles pour nous ? Qui est jamais parvenu à expliquer l'union de ces deux substances, le corps et l'âme, les rapports et les communications de l'une avec l'autre, les diverses opérations de chacune ? Cependant, nous admettons tout cela sur l'évidence même du fait, sans savoir ni le comment, ni le pourquoi ! Or, s'il y a des mystères dans l'ordre naturel, à combien plus forte raison doit-il y en avoir dans l'ordre surnaturel ? Et si nous admettons les premiers sans les comprendre et appuyés sur la seule évidence du fait, pourquoi refuserions-nous de croire les seconds, lorsque nous sommes appuyés sur la parole de Dieu. La parole de Dieu est-elle un fondement moins solide que l'évidence d'un fait ?

L'incompréhensibilité d'un dogme n'est donc pas un motif pour ne pas le croire. Elle ne nous prouve qu'une chose, c'est que notre intelligence est bornée et que Dieu peut faire et fait, dans l'ordre naturel et plus encore dans l'ordre surnaturel, des milliers de choses que nous sommes incapables de comprendre : *Demus Deum aliquid posse*, dit saint Augustin, *quod nos fateamur investigare non posse*.

Enfin nous aurions droit de nous plaindre, si Dieu nous ordonnait de comprendre ce qui surpasse notre capacité ; mais ce n'est pas cela : Dieu nous commande seulement de croire sur sa parole : ce qui est bien différent, ce qui d'ailleurs est tout-à-fait conforme et à la gloire de Dieu et à notre bien. A *sa gloire*, puisque, étant tout entiers de Dieu, il était juste que nous lui fussions entièrement soumis dans toutes les puissances de notre âme ; non-seulement quant à la volonté, en nous soumettant à sa loi et en pratiquant ce qui répugne à nos inclinations ; mais encore quant à l'intelligence, en assujettissant notre raison à la foi, en croyant ce qui surpasse ses lumières. C'est en cela que consiste la gloire due à Dieu, c'est aussi là que se trouve notre bien, puisque c'est dans cette soumission que consiste le grand mérite de la foi. Quel mérite y aurait-il en effet à croire ce que nous voyons de nos propres yeux, ou ce que nous connaissons clairement et distinctement ? Ceci ne s'appelle plus foi, mais science ou connaissance ; dans ce cas nous sommes persuadés malgré nous, notre conviction ne nous coûte ni effort ni travail, et par conséquent n'est nullement méritoire. Le mérite consiste à s'humilier et à croire sur la parole de Dieu, tout ce que l'on ne comprend pas ; aussi Jésus-Christ dit-il : *Beati qui non viderunt et crediderunt.* (Joan. xv, 29).

Gardons-nous donc bien de scruter curieusement les matières de la foi et de rechercher comment telle ou telle chose peut être, comme font tant de personnes qui veulent tout soumettre à leur examen, à leurs calculs, non-seulement les choses humaines, mais encore les choses divines. Notre foi ne souffre pas tant de spéculations et de subtilités ; elle demande un cœur docile, un esprit humble et prompt à croire les vérités qu'il ne comprend pas, par respect pour Dieu qui les a révélées.

Mais je prévois la difficulté que vous allez me faire et je ne dois pas la dissimuler. Si nous devons, me direz-vous, tout croire aveuglément, notre foi sera donc une foi folle et insensée, et non une foi prudente et raisonnable, comme il convient à des êtres doués de jugement et de raison ? C'est en effet précisément là ce que ne cessent de nous objecter les incrédules tant anciens que modernes, appelant pour cela, par dérision, la foi des chrétiens, la vertu du vulgaire crédule et ignorant, comme si cette foi excluait tout usage de la raison et tout espèce d'examen. Mais rien de plus faux, rien de plus absurde et de plus contraire à la religion même qui, par la bouche de saint Paul, nous ordonne d'offrir à Dieu un hommage et

une foi conformes aux lumières de la raison : *Rationabile obsequium vestrum.*

Comment donc concilier ensemble ces deux choses, une foi aveugle et en même temps raisonnable ; ceci ne semble-t-il pas une contradiction évidente ? Nullement : il suffit de bien s'entendre et de bien distinguer chaque chose : c'est ce que je vais faire.

Autre chose est de chercher la raison et les preuves pour connaître parfaitement le fond et la nature des mystères que la religion nous propose à croire, ce qui nous est défendu ; autre chose, de chercher les raisons et les preuves qui établissent la divinité de cette religion qui les propose à notre croyance. Ici nous pouvons raisonner et discuter ; ici il est avantageux de le faire, pourvu que nous le fassions bien ; c'est-à-dire sans suspendre l'assentiment de notre intelligence à la divinité de la religion que nous connaissons déjà, et uniquement dans le but de nous affermir dans la foi de cette divine religion.

Dès que nous sommes assurés de la divinité de la religion par des preuves infaillibles, tout examen doit cesser et il ne nous reste d'autre parti à prendre que de nous humilier et de croire. Ce serait en effet une révoltante et insupportable témérité, une témérité condamnée par la raison elle-même, que de vouloir examiner et discuter les vérités que la religion propose à notre croyance. Quelques difficultés que nous offre tel ou tel article, qu'il soit incompréhensible et qu'il répugne à notre raison, nous devons le croire sans hésitation, et nous avons toute raison de le croire, étant appuyés sur la divinité de cette religion qui nous les propose et qui nous parle par la bouche de Dieu même.

Et voilà comment notre foi peut être tout à la fois aveugle et raisonnable. Elle est aveugle en elle-même, c'est-à-dire quant au fond et à la nature des mystères, qu'il n'est pas permis de discuter ; mais elle est raisonnable extrinsèquement, c'est-à-dire, quant aux motifs sur lequels reposent sa vérité et sa divinité.

Et n'est-ce pas précisément la conduite que l'on tient dans les choses humaines ? Si, par exemple, vous vous trouvez atteint d'une maladie dangereuse, vous cherchez des raisons pour vous soumettre au traitement de tel médecin plutôt qu'à celui de tel autre : ces raisons sont la plus grande réputation de celui-ci et les cures plus heureuses qu'il a opérées. Mais une fois que vous avez fait un choix prudent, vous vous abandonnez totalement entre ses mains, vous prenez tous les remèdes qu'il vous prescrit, et vous tâchez de vous en appliquer la vertu, sans chercher

à en connaître la nature. Dans ce cas, votre obéissance est aveugle quant au régime qui vous est prescrit et à la nature des remèdes ; mais aussi elle est prudente et raisonnable ; puisque vous avez mis une recherche diligente et un grand soin pour vous assurer le choix d'un bon médecin.

Ainsi en est-il dans le cas qui nous occuppe ; pour que notre foi soit prudente il n'est pas nécessaire d'en comprendre les articles ; mais il faut que nous ayons des preuves convaincantes que ces articles nous sont proposés par une religion vraiment divine. Une fois assurés sur ce point, ce serait une folie d'en douter; car il est évident qu'une religion qui vient de Dieu ne peut nous enseigner l'erreur.

Il nous restera donc à examiner quelles sont les preuves et les marques que Dieu nous a données pour nous faire connaître que c'est de lui que vient la religion dépositaire des mystères et des vérités que nous devons croire. Ce sera la matière de ma prochaine instruction.

INSTRUCTION IV.

Fondements et preuves de la Foi.

Nous avons vu dans la dernière instruction, que le seul motif pour lequel nous devons croire les vérités de la foi, c'est la parole de Dieu, le témoignage de Dieu, la *révélation* divine : d'où nous avons conclu que notre foi doit renfermer deux qualités essentielles : elle doit être : 1° *ferme* et exclure tout doute; 2° *aveugle* et exclure toute recherche et tout raisonnement curieux.

Les incrédules trouvent dans cette seconde qualité une occasion de taxer notre foi de croyance stupide, sans fondement, contraire à la raison et au bon sens ; comme si tout examen nous était interdit : nous réfuterons leurs blasphèmes en leur disant, ou qu'ils ne nous comprennent pas, ou bien qu'ils ne veulent pas nous comprendre.

L'examen nous est défendu seulement sur la nature des mystères; mais il ne nous est pas défendu de rechercher si la religion qui est dépositaire de ces vérités et qui nous les propose à croire est vrai-

ment divine, si elle vient réellement de Dieu. Qu'on examine donc ce point tant qu'on voudra, *ut rationabile sit obsequium vestrum* (Rom. XII. 1), comme dit saint Paul; mais une fois certains à cet égard, le même apôtre nous avertit de nous en tenir là et de nous abstenir de toute recherche ultérieure : *Non plus sapere quam oportet sapere* (Ibid. XII. 3) : c'est-à-dire, que, pour les vérités que la religion nous enseigne, il ne nous reste plus d'autre parti (et c'est le seul raisonnable) que celui d'une foi simple et docile, d'une soumission entière, appuyée sur la parole de Dieu.

Il s'agit donc de savoir quels sont les preuves, les marques et les témoignages que Dieu nous a donnés pour nous assurer que notre religion vient de lui. Je ne finirais pas si je voulais tout dire sur ce point et le traiter selon son importance. Je me bornerai donc à vous exposer les preuves principales et les plus sensibles : et même pour celles-là, je ne les développerai qu'autant qu'il est nécessaire pour vous en donner une connaissance suffisante.

La première preuve se tire des *prophéties* qui ont annoncé notre foi. Prédire avec certitude les évènements futurs et éloignés qui dépendent de la libre volonté de l'homme, est une chose qui n'appartient qu'à Dieu, à qui tout est également toujours présent, le futur aussi bien que le passé. Or, nous savons que les mystères de notre religion furent annoncés bien des siècles avant leur accomplissement; nous savons que plusieurs personnages de l'ancienne loi ont parlé avec une certitude absolue de Jésus-Christ, fondateur de notre religion; qu'ils en ont parlé avec une exactitude et une précision telles, qu'ils ont marqué les moindres circonstances de sa vie; et toutes ces choses se sont accomplies littéralement en lui.

Il suffit de confronter l'ancien Testament avec le nouveau, pour en voir l'accomplissement avec la dernière évidence; et pour reconnaître clairement les rapports entre ce qui a été prédit du Messie et ce qui s'est vérifié en lui; entre la manière dont devait naître, vivre et mourir le Messie, et la naissance, la vie et la mort de Jésus-Christ. Mais si les lumières prophétiques ne peuvent venir que de Dieu, nous sommes forcés d'avouer que c'est Dieu qui a révélé aux prophètes ces vérités, que c'est Dieu même qui a parlé par leur bouche, et que par conséquent cette foi que Dieu nous a révélée est la vérité même.

C'est l'argument dont se servait fréquemment Jésus-Christ lui-même pour confondre l'incrédulité des Juifs : « Consultez les prophéties, leur disait-il, et reconnaissez qu'elles ont leur entier ac-

complissement en ma personne : *Scrutamini Scripturas; ipsæ testimonium perhibent de me.* (Joan. v. 39.)

La seconde preuve, ce sont les miracles sans nombre opérés en faveur de cette religion par Jésus-Christ, par les apôtres et par leurs successeurs; miracles de tous genres, miracles publics, éclatants, miracles que les ennemis de Jésus-Christ furent eux-mêmes forcés de reconnaître. Or, le miracle est proprement la voix par laquelle Dieu parle et se manifeste; parce que d'un côté lui seul peut l'opérer, et que de l'autre, il est certain que Dieu ne saurait attester l'erreur par des miracles; autrement il serait lui-même fauteur du mensonge, ce qui répugne à sa bonté et à sa véracité infinie. Dieu ayant prouvé notre foi par des miracles évidents, ce qui est incontestable, il s'ensuit que cette foi est vraie.

La troisième preuve se tire des *martyrs* qui ont donné leur vie au milieu des tourments, pour attester la vérité de la religion. Ce fait, revêtu de toutes ces circonstances, nous montre encore visiblement le doigt de Dieu. Car ce n'est pas dix, vingt, trente; mais des milliers et des milliers de martyrs, qui se sont laissés torturer et mettre à mort pour la foi, comme nous le voyons dans les anciennes histoires et dans les actes dressés par les païens eux-mêmes : ce sont des chrétiens de tout état, de tout sexe, de toute condition, de tout pays, qui furent livrés à l'épreuve des plus cruels supplices que la barbarie la plus raffinée sut inventer, et qui tous souffrirent avec une intrépidité, une constance et une joie si extraordinaires, qu'elles étonnèrent et même souvent convertirent leurs bourreaux et leurs persécuteurs. Or, il est évident que cette force et ce courage surhumain ne pouvaient leur venir que du ciel : et Dieu ne les leur aurait certainement pas communiqués, si la foi qu'ils soutenaient n'avait été la vraie foi. Il faut donc en conclure, par une conséquence nécessaire, que le témoignage miraculeux des martyrs en faveur de la vraie foi, est une preuve invincible de sa vérité.

Mais où le bras de Dieu se montre encore avec plus d'évidence, c'est dans la *propagation merveilleuse* de cette foi dans l'univers, malgré tous les obstacles qui rendaient une telle entreprise humainement impossible. En effet, pour planter la foi dans le monde, il fallait détruire l'idolâtrie qui régnait partout, avec tous les vices qu'elle traînait à sa suite; il fallait lui substituer une religion obscure dans ses dogmes, et difficile dans ses préceptes. Il semble donc qu'elle ne devait pas recevoir un grand accueil; on voit qu'elle devait rencontrer, comme il arriva, des contradictions et des

persécutions violentes. Cependant, malgré toutes les puissances conjurées contre elle, la religion de Jésus-Christ devint, en peu de temps, maîtresse du monde; elle fut embrassée partout, quoique l'embrasser ce fût s'exposer à perdre la fortune, les honneurs, la liberté et la vie même. Et par quel moyen fut opéré un tel changement? Par un petit nombre d'apôtres de Jésus-Christ, pêcheurs de profession, hommes simples et ignorants, sans considération, dénués de talents, de richesses, d'autorité et de toutes les qualités propres à les rendre recommandables aux yeux du monde. Or, qui ne reconnaît pas dans une telle œuvre le bras de Dieu?

Mais si c'est à Dieu seul qu'on peut attribuer la propagation si rapide de la foi par tout l'univers, c'est encore à lui seul qu'il faut attribuer sa perpétuelle conservation, durant le cours de dix-huit siècles, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, pendant lesquels elle a toujours été la même, sans la moindre variation dans ses dogmes et sa croyance, au milieu de tant de persécutions, de tant d'hérésies, de tant de schismes, de tant de scandales dont elle n'a cessé d'être assaillie au dedans et au dehors. Cette *perpétuité* de la foi ne nous prouve-t-elle pas qu'elle est l'œuvre de Dieu, œuvre éternelle et immuable comme son auteur?

Oh! que de preuves évidentes et irréfragables Dieu nous a données pour nous démontrer la vérité de sa religion! Chacune d'elle prise à part est déjà invincible et péremptoire; mais leur union produit de plus une telle évidence, qu'il faudrait avoir perdu la raison pour ne pas s'y rendre. Par conséquent, ou notre religion est vraie, ou il n'y en a aucune dans le monde qui le soit. La nôtre est appuyée sur tant de miracles que si, par impossible, elle était fausse, Dieu lui-même, dit un saint Père, serait la cause de notre erreur: *Domine, si error est, quem credimus, a te decepti sumus.*

Voilà ce que devraient sérieusement méditer nos incrédules et nos philosophes. Au lieu d'attaquer cette religion par des objections vagues, insignifiantes et sans suite, au lieu de tourner en ridicule tantôt une chose, tantôt une autre, par leurs plaisanteries et leurs sarcasmes, qu'ils nous présentent, s'ils le peuvent, une autre religion appuyée sur un corps et une suite de preuves semblables. Qu'ils nous en trouvent une, puisqu'ils reconnaissent la nécessité d'une religion quelconque. Mais en attendant qu'ils la trouvent, et ils ne la trouveront jamais, nous aurons droit de garder la nôtre et de la tenir pour seule vraie et seule divine.

Tirons maintenant des conséquences pratiques de tout ce que nous venons de dire. Convaincus par les preuves précédentes que notre religion est l'œuvre de Dieu, ne cherchons plus à comprendre les vérités qu'elle renferme ; mais croyons-les aveuglément. Quelque obscures qu'elles soient en elles-mêmes, la raison sur laquelle nous les admettons n'en est pas moins évidente ; car la raison intrinsèque est la parole même de Dieu, et la raison extrinsèque est la divinité de la religion qui nous les enseigne. Je ne comprends, ni ne puis comprendre la nature de tel ou tel mystère ; mais ce que je comprends et ce que je dois bien comprendre, c'est qu'elle ne peut m'enseigner l'erreur, cette religion qui vient de Dieu, qui a été prédite par tant de prophètes, attestée par tant de miracles, scellée par le sang de tant de martyrs, qui est née, s'est répandue et s'est conservée miraculeusement ; cela suffit pour que ma foi, quoique incompréhensible en elle-même, soit néanmoins prudente et raisonnable et que je ne puisse la rejeter sans crime.

Cependant, s'il vous survient quelques doutes contre la foi (je parle des doutes qui ont quelque apparence de fondement), comment devez-vous vous conduire ? Devrez-vous par hasard examiner, raisonner et discuter en vous-même entre le oui et le non sur cet article ? Non sans doute, puisque sur la nature de cette vérité, tout examen vous est inderdit. Dieu exige de vous sur ce point une foi aveugle ; autrement, comme je vous l'ai déjà dit, vous pécherez gravement, supposé toutefois que l'advertance soit suffisante. Comment donc vous délivrer de ce doute ? Invoquez d'abord le secours de Dieu, et ensuite, au lieu d'examiner tel article en particulier, réfléchissez un instant sur les motifs que je viens d'exposer et qui donnent évidemment toute crédibilité à votre foi ; rappelez-vous en passant cette série de preuves plus claires que le jour et qui vous démontrent incontestablement la divinité du christianisme. Devant tant d'évidence, croyez-moi, tous vos doutes et toutes vos incertitudes s'évanouiront, comme les nuages devant les rayons du soleil.

Mais pour faire cela, il faudrait encore que vous, simples fidèles, vous comprissiez suffisamment la gloire, le prix et les prérogatives de la religion dans laquelle vous avez eu le bonheur de naître. Oui, cela est nécessaire pour dissiper vos doutes et pour vous donner une estime convenable de cette foi. Il y a beaucoup de chrétiens, permettez-moi de le dire, qu'on pourrait appeler chrétiens par accident, c'est-à-dire, qui sont attachés à la religion, uniquement

parce qu'ils sont nés dans un pays chrétien. Ils ont pour leur religion l'attachement qu'on a pour sa patrie et le pays où l'on a reçu le jour. Mais ce n'est pas là la raison pour laquelle vous devez suivre votre religion et votre foi : autrement le protestant, le juif, le mahométan aurait la même raison de tenir à la sienne.

Vous devez suivre et aimer votre religion, non pas simplement parce que vous êtes né dans son sein; mais parce qu'en choisissant celle-là de préférence à tant d'autres, vous avez choisi la seule et unique véritable religion. De sorte que, lors même que vous ne l'auriez pas héritée de vos parents, vous l'auriez pareillement embrassée vous-même et vous voudriez vivre et mourir dans son sein. Voilà ce qu'on appelle être chrétien par conviction et par affection, estimer comme on le doit le bienfait que Dieu nous a accordé, en nous faisant naître dans un pays chrétien et sucer la vraie foi avec le lait.

Il est bien vrai que, même ceux qui sont nés hors de la vraie religion sont inexcusables, s'ils ne l'embrassent pas dès qu'ils la connaissent suffisamment; cependant, il faut avouer que c'est toujours un grand malheur et une chose bien déplorable que d'avoir à combattre les préjugés de la naissance et de l'éducation. Aussi, quoique absolument parlant, on puisse parvenir à les vaincre, il est toujours assez rare et assez difficile qu'on y arrive. Combien il est plus facile de finir sa vie dans la religion où on l'a commencée! N'est-il pas bien probable que la même chose nous arriverait, si nous nous fussions trouvés dans les mêmes circonstances? Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas à Dieu pour l'inappréciable bienfait de la foi!

Mais, me direz-vous, si la religion et appuyée sur des preuves si convaincantes, comment se fait-il donc que tant de personnes qui ont été élevées dans son sein, renoncent à la foi? et ce qui est plus étonnant encore, que ce soit précisément celles qui, par leurs talents et leur science, devraient mieux connaître cette religion, la vénérer et l'estimer davantage? Cela n'est que trop vrai; mais cela ne signifie rien. Cependant, je dois vous expliquer le secret de cette conduite qui est peut-être pour vous une tentation assez dangereuse. Ecoutez-bien.

Toutes les preuves que j'ai apportées pour établir la vérité et la divinité de la religion, quoique décisives, victorieuses et incontestables, sont incapables de nous donner et de nous conserver la foi, sans le secours d'une grâce d'en-haut, qui nous rende dociles à ses enseignements. *Nemo venit ad me*, n'oublions jamais cette parole

de Jésus-Christ, *nisi Pater qui misit me, traxerit eum:* personne ne peut venir à moi par la foi, et croire en moi, si mon Père ne le conduit par les lumières surnaturelles de sa grâce. Les ténèbres qui enveloppent notre intelligence, et les passions désordonnées qui tyrannisent notre volonté sont telles, qu'il nous faut absolument être attirés par la grâce. Il faut donc demander instamment cette grâce au Seigneur et nous débarrasser de ces mauvaises dispositions, soit de l'esprit soit du cœur, qui peuvent être un obstacle à cette grâce et nous en rendre indignes.

Cette doctrine incontestable, bien établie, il est facile d'ôter le scandale que vous recevez en voyant tant de peronnes savantes et instruites, qui ne croient rien et même qui se font un orgueil et une gloire de ne rien croire. Vous pensez que leur incrédulité vient de la supériorité de leurs lumières et de leurs connaissances qui, leur faisant mieux comprendre les choses, leur découvre la faiblesse, le peu de fondement et même l'absurdité de la religion et de la foi que vous professez; de là vous êtes ébranlés dans votre croyance et vous l'attribuez à l'ignorance et à la simplicité. Mais rassurez-vous: ce n'est pas la supériorité de leurs lumières qui est la cause de leur incrédulité, comme ils voudraient le faire croire. Autrement, que devrons-nous dire de tant d'autres non moins nombreux, ni moins instruits, souvent même bien supérieurs en science, qui ont étudié la religion à fond, et qui pour cela même sont très soumis et très-attachés à leur foi? pourquoi, je vous prie, ne sont-ils pas incrédules?

Il faut donc trouver une toute autre cause à l'incrédulité des premiers: ce n'est pas précisément leur science; la science par elle-même ne porte pas à l'incrédulité; mais la vraie cause, c'est l'abus de la science produit par l'orgueil de l'esprit et par la corruption du cœur: oui, *l'orgueil de l'esprit* qui porte à vouloir se singulariser et à se distinguer des autres. Par suite de ce vice, on rougit de penser comme le peuple, de suivre la croyance du peuple; on cherche à se donner la réputation de bel esprit, d'esprit fort et supérieur aux préjugés vulgaires. Mais la cause première, c'est la corruption du cœur, l'esclavage des passions et des vices, qui ne peut manquer de faire détester une religion qui gêne, trouble, effraie par ses menaces perpétuelles de l'éternité et de l'enfer: voilà les deux sources ordinaires de l'incrédulité. Si vous les ôtez, vous ne trouverez plus un seul incrédule parmi vous. Voilà la vraie raison pour laquelle tant de gens instruits abandonnent la religion, et s'attirent

de la part de Dieu un funeste aveuglement : *Spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates.* Si nous voyons des personnes instruites qui sont aveugles en fait de religion, tandis que nous trouvons des personnes du peuple, des gens ignorants, bien plus éclairés sur ce point, sachez que ce n'est pas autre chose que la confirmation de cet oracle du ciel : *Abscondisti hæc a sapientibus, et revelasti ea parvulis* (Matth. XI. 26) ; le Seigneur cache ces vérités aux sages orgueilleux et corrompus du siècle, et il se plaît à les révéler aux petits, mais qui ont l'esprit humble et droit.

L'incrédulité de ces gens-là n'est donc pas le résultat de leurs lumières et de leur savoir, mais elle est le fruit du désordre de leurs mœurs. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer que ceux qui se vantent de leurs lumières, ont coutume d'y renoncer à la fin de la vie. Alors ils abandonnent leurs opinions, ils se rétractent, ils cherchent à se réconcilier avec cette religion qu'ils ont jusque-là outragée et baffouée. Nous en avons une foule d'exemples dans les coryphées de l'impiété qui se sont fait un nom et ont acquis de la célébrité dans le monde ; tandis que vous ne pourriez pas citer un seul exemple d'un vrai croyant qui se soit rétracté à la mort.

Ne vous laissez donc pas séduire par leur exemple, et gardez-vous bien de perdre le respect que vous devez avoir pour votre foi. Qu'ils se vantent et se glorifient tant qu'ils pourront de leur incrédulité ; pour nous, au lieu de les admirer comme de grands penseurs et de sublimes génies, regardons-les avec un œil de compassion, comme des hommes que Dieu a frappés d'aveuglement, et qui vivent au hasard sans savoir ni d'où ils viennent, ni où ils vont ; qui n'ont ni foi, ni loi, ni règle de conduite, ni fin, ni destinée : *Quorum vita est tenebræ et lubricum* (Ps. XXXIV, 6), selon le langage des divines Ecritures. Regardez au contraire comme mille fois plus sages tant de pieux fidèles, même du bas peuple, qui, sans être instruits, en savent cependant assez pour être chrétiens, et qui, avec cela, adorent leur Dieu, le servent, lui rendent le culte qui lui est dû, observent ses préceptes, et mettent en lui toute leur espérance pour la vie à venir. Oh ! oui, ceux-là sont mille fois plus sages !

En voilà assez, chrétiens, pour vous prémunir contre un scandale qui malheureusement produit une très funeste impression sur beaucoup de personnes, et pour vous convaincre toujours plus que la foi est le fruit précieux de la grâce de Dieu. Cette grâce ne nous sera certainement pas refusée, si au lieu d'imiter ceux dont nous avons parlé, nous conservons en nous la soumission de l'esprit et

la droiture du cœur, l'humilité intérieure et la pureté de vie : seules voies qui puissent nous conduire à la foi et nous y conserver inébranlablement.

INSTRUCTION V.

Obligation de professer notre foi devant Dieu.

Après vous avoir dit dans l'instruction précédente ce que c'est que *la foi* en elle-même ou quels sont les principes essentiels de cette vertu, je vais maintenant vous parler des obligations qu'elle impose. Or, il y en a deux : elle nous oblige premièrement à la confesser devant Dieu par des actes formels et positifs; secondement, à la professer aussi devant les hommes par nos paroles, non moins que par nos œuvres. Commençons par la première.

Il est certain et incontestable, dit saint Thomas, que nous sommes obligés, par la loi de Dieu, de faire de temps en temps des actes de foi : *De actibus fidei dantur præcepta in lege divina.* La disposition intérieure où nous devons être à tous les instants de notre vie, de croire immuablement toutes les vérités de la foi, voilà la première disposition requise en nous ; mais elle ne suffit pas, ou, si vous voulez, elle suffit pour n'être pas infidèle ; mais l'honneur et le culte que nous devons au Seigneur, exigent que nous fassions quelquefois, par des actes formels, des protestations de cette croyance qui est habituellement en nous, comme l'obéissance due au prince exige que non seulement ses sujets lui restent toujours fidèles, mais que, de plus, ils lui fassent, en certaines circonstances, serment de fidélité.

Nous aussi, nous devons renouveler de temps en temps la confession formelle des principaux articles en particulier et de tous en général, montrant ainsi à Dieu la soumission de notre cœur et la ferveur de notre esprit, étant prêts et disposés à tout souffrir plutôt que de révoquer en doute une seule des vérités qu'il nous propose à croire. Celui donc qui laisserait écouler un temps considérable, sans faire des actes de foi, ne serait pas exempt de faute grave.

Mais la grande difficulté, c'est de fixer les circonstances où ce précepte oblige gravement. Car la foi, en tant que précepte *négatif*,

LIBRARY

nous défendant de nier aucune vérité et même de nous arrêter à un doute réfléchi, peut et doit s'observer toujours et à tout instant ; mais en tant qu'*affirmatif*, et nous obligeant à produire des actes de foi, chacun voit aisément qu'il ne saurait obliger en tout temps. Quelles sont donc les circonstances où il oblige? C'est une chose difficile à déterminer ; je dirai cependant ce qui est regardé comme certain par le commun des théologiens.

1° La première circonstance, c'est lorsque l'homme est arrivé à l'âge de raison et qu'il peut connaître suffisamment les mystères et les vérités de la foi ; car il est bien juste que ses premiers pas et ses premières affections soient rapportées à son Créateur, à son rédempteur, à son premier principe et à sa dernière fin ; ce qui ne peut se faire que par la *foi actuelle*. Remarquez bien cela, pères et mères, remarquez l'obligation qui vous est imposée de commencer de bonne heure à graver dans l'esprit de vos petits enfants l'idée de Dieu, et de les tourner vers lui par des actes de foi, d'espérance et d'amour ; autrement vous seriez vous-mêmes coupables de leur omission.

2° La seconde circonstance, c'est lorsque nous sommes tentés contre la foi. Il suffit, il est vrai, de détourner son esprit de la tentation et de l'occuper d'autre chose ; mais le meilleur moyen de la repousser et de la faire cesser, c'est un acte de foi positif, élevant notre esprit vers Dieu pour l'assurer de notre croyance ; comme ferait un sujet dévoué que l'on cherche à porter à la révolte et qui va se présenter à son prince pour l'assurer de sa fidélité.

3° La troisième circonstance, c'est lorsqu'on est tombé dans l'hérésie ou dans un doute volontaire contre quelque vérité de foi. Dans ce cas, l'acte formel et explicite est nécessaire pour obtenir la justification et réparer l'injure qu'on a faite à Dieu.

4° La quatrième circonstance, c'est à l'article de la mort, aux derniers moments de la vie, moralement parlant ; car c'est alors qu'il y a une obligation plus rigoureuse de tendre à Dieu et de l'honorer par les actes de la piété chrétienne.

Dans ces divers cas le précepte oblige directement et par lui-même ; mais il peut aussi obliger quelquefois indirectement ou par accident, c'est-à-dire, lorsqu'un tel acte est nécessaire pour l'accomplissement d'un autre commandement qu'on ne peut observer sans cela, ou pour triompher d'une tentation qu'on ne peut vaincre par d'autres moyens ; car celui qui est tenu à la fin, est aussi tenu à prendre les moyens nécessaires pour y arriver.

De là il faut conclure la nécessité de ranimer sa foi par des actes particuliers lorsqu'on doit s'approcher des sacrements ou entendre la sainte messe les jours de fête : il ne paraît pas en effet qu'on puisse accomplir ces devoirs bien chrétiennement sans un acte de foi.

De même aussi dans certaines tentations, l'unique moyen pour en triompher, c'est, comme le conseillait l'apôtre saint Paul, de saisir promptement le bouclier de la foi, et de repousser les traits de l'ennemi infernal par la pensée de l'enfer, du paradis, des souffrances de Jésus-Christ : *In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possimus omnia tela nequissimi ignea extinguere.* (Ephes. VI. 16.)

Dans toutes ces circonstances, je le répète, les théologiens reconnaissent communément qu'il y a une obligation directe ou indirecte de faire des actes de foi. Mais cela ne veut pas dire que cette obligation se borne à ces divers cas. Car outre ces circonstances, il est certain qu'il y en a d'autres, et en grand nombre, où un chrétien est tenu de faire des actes de foi. Je ferai remarquer ici, pour ne pas le répéter, que ce que je dis de la foi, doit aussi s'appliquer à l'espérance et à la charité : il n'y a rien en effet de plus recommandé dans les saintes Ecritures que la pratique de ces vertus.

Pour que vous puissiez bien comprendre ce que j'ai à dire sur ce point, je commence par établir une chose peu remarquée, mais très-importante. Il y a quelques préceptes qui obligent sous peine de faute grave, quoiqu'on ne puisse déterminer d'une manière précise les circonstances où on doit les accomplir ; par exemple : la charité que nous nous devons à nous-mêmes et à nos âmes, nous oblige à prendre les moyens nécessaires pour nous préserver du péché ; et ces moyens consistent à nous recommander intérieurement à Dieu, à assister aux instructions, à méditer quelques-unes des maximes de l'Evangile, à nous approcher souvent des sacrements. Mais toutes ces pratiques n'obligent pas par elles-mêmes dans un temps plutôt que dans un autre ; par conséquent, absolument parlant, vous n'êtes pas tenus d'entendre les prédications à chaque fête, ni à méditer chaque jour une vérité, ni à vous confesser et à communier tous les mois, de telle manière que, si vous laissez passer ces époques, on puisse dire de suite que avez fait un péché. Cependant il n'est pas moins vrai que vous êtes obligés de prendre ces moyens aussi souvent que l'exigent les besoins spirituels de votre âme : et, comme la négligence de ces moyens longtemps pro-

longée, vous expose d'une manière prochaine à pécher et à vous perdre, par cette omission, vous vous rendez donc gravement coupables, surtout si vous êtes sujets à de fortes tentations, ou dominés par quelque passion violente, ou par quelque habitude mauvaise, ou exposés à des occasions dangereuses.

Il faut raisonner de la même manière pour le cas qui nous occupe. Les vertus de foi, d'espérance et de charité obligent tous les fidèles à en faire de temps en temps des actes ; cependant, si l'on excepte les circonstances que je viens de citer, elles n'obligent, par elles-mêmes, en aucun temps déterminé ; mais elles obligent aussi souvent que l'exigent l'importance de ces actes et les besoins de notre âme.

Comme l'Eglise en vous imposant l'obligation d'assister à la messe les jours de fêtes, vous laisse la liberté d'y assister à l'heure qui vous convient ; de même ces vertus, en nous imposant l'obligation de faire des actes positifs de foi, d'espérance et de charité, nous laissent la liberté de faire ces actes tel ou tel autre jour. Et comme en manquant la messe vous pécheez, non parce que vous n'y assistez pas à telle ou telle heure, mais parce que vous n'y assistez pas du tout, de même ici votre péché ne vient pas de ce que vous omettez ces actes aujourd'hui ou demain ; mais le péché a lieu lorsque vous laissez passer un mois, un an sans en produire ; et cette omission est un péché mortel.

L'importance et, par conséquent, la nécessité de faire souvent des actes des trois vertus théologales, se prouve clairement par le prix et l'exellence de ces mêmes vertus. Nous les appelons théologales ou surnaturelles parce qu'elles tendent directement à Dieu qui en est l'objet immédiat, et aussi parce qu'elles ont pour motif une des perfections divines; tandis que toutes les autres vertus sont appelées morales parce qu'elles ont pour objet immédiat les bonnes mœurs. La foi nous unit à Dieu en tant que vérité suprême et infaillible, de qui nous recevons avec une parfaite soumission, avec amour et reconnaissance, tout ce qu'il a daigné nous révéler. L'espérance nous unit à Dieu comme à notre félicité souveraine, unique et infiniment désirable. Sachant qu'il est fidèle et qu'il veut, qu'il est tout-puissant et qu'il peut tenir sa parole, nous espérons jouir un jour de lui dans le ciel et en recevoir les secours qu'il nous a promis pour y arriver. La charité enfin nous unit à Dieu comme à notre bien suprême, uniquement et souverainement aimable. Cette vertu nous unit d'une manière très-étroite à lui par le lien d'une bienveil-

lance mutuelle par laquelle il réside en nous, et nous aime comme ses amis et ses enfants, et de notre côté nous l'aimons comme notre ami et notre père.

Si l'on excepte ces trois vertus, aucune autre ne se rapporte immédiatement à un objet aussi noble et aussi excellent. Les autres, en effet, n'ont pas Dieu pour objet immédiat, mais seulement les œuvres qu'il nous a prescrites. Ainsi la justice a pour objet de rendre à chacun ce qui lui est dû; la miséricorde, de soulager les misères de ceux qui souffrent; la religion même qui est la première des vertus morales, n'a pas Dieu pour objet immédiat, mais seulement le culte intérieur et extérieur que nous devons lui rendre. Si ces vertus morales nous élèvent à Dieu et nous unissent à lui, ce n'est que par la force même des vertus théologales; puisque, si elles ne sont en quelque sorte produites et animées par la foi, ou par l'espérance, ou par la charité, elles restent des vertus humaines et ne deviennent jamais surnaturelles, ni dignes de la vie éternelle. Les vertus théologales sont donc à proprement parler celles qui distinguent et forment le chrétien catholique.

Or, puisque telle est l'excellence de ces vertus, il est facile de comprendre la nécessité d'en faire souvent des actes, *soit par rapport à Dieu, soit par rapport à nous-mêmes.*

Par rapport à Dieu, parce que c'est principalement par ces actes que nous lui rendons l'honneur, l'adoration et le culte qui nous est prescrit par le premier commandement du décalogue. Ce culte consistant dans l'ensemble des saintes affections qui nous unissent à lui, il est donc d'une manière spéciale renfermé dans la pratique de ces vertus; puisque ce sont elles qui nous unissent immédiatement à Dieu: *Deus fide, spe et charitate maximè colitur*, dit saint Augustin. Or, je vous le demande: l'adoration de Dieu n'est-elle pas la première occupation du chrétien et le devoir de toute sa vie? Dites en donc de même de la pratique des actes qui en sont inséparables.

J'ai ajouté: *par rapport à nous-mêmes;* je veux dire pour développer et conserver la vie spirituelle. Cette vie consiste uniquement dans l'union de notre âme avec Dieu; et, par une conséquence nécessaire, dans l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité. Comprenez bien ceci, chrétiens: la vie chrétienne, la ferveur, et l'avancement dans la vertu, sont toujours proportionnés à la foi, à l'espérance, à la charité qu'il y a en nous Si ces vertus sont faibles, languissantes et assoupies, tout le reste sera faible, languissant et

assoupi ; si au contraire elles sont vives, ardentes et bien enracinées, nous servirons dignement le Seigneur dans la justice et la sainteté ; nous ne tomberons pas facilement dans le péché, et si nous avions ce malheur, nous ne tarderions pas à en sortir. Ceci vous prouve que nous ne devons rien avoir plus à cœur que de nous fortifier dans les habitudes des trois vertus théologales.

Or, quel est le moyen de nous y fortifier ? Comme les habitudes naturelles s'acquièrent par la répétition des actes, ainsi la conservation et l'accroissement des vertus dépendent de la répétition des actes ; car le feu qui n'est pas entretenu par de nouveaux aliments ne tarde pas à s'éteindre. Chacun comprendra facilement, par tout ce que nous venons de dire, que négliger ces actes pendant un temps considérable, c'est manquer en matière essentielle au culte que nous devons à Dieu et aux besoins de notre âme. Ce qu'on ne peut excuser de faute grave.

Persuadez-vous donc bien que ces vertus sont votre plus précieux trésor, que c'est en cela, comme dit le concile de Trente, que consistent principalement la justice et la sainteté chrétiennes, et que c'est aussi spécialement à elles que doit correspondre notre récompense dans le ciel ; puisque, pour prix de notre foi, il nous sera donné de voir Dieu, pour prix de notre espérance, de le posséder, pour prix de notre charité, d'en jouir éternellement; ce doit donc être là l'exercice le plus familier au chrétien.

Je ne puis comprendre la conduite de certaines personnes qui ont de la dévotion pour toute sorte d'autres prières et qui négligent ordinairement les actes de ces vertus. Toutes les autres pratiques sont bonnes ; mais il serait très utile et souverainement méritoire de commencer par celles-ci. Qu'elles fassent partie de vos prières journalières; faites-les lorsque vous entrez dans les églises, lorsque vous assistez à la sainte messe, lorsque vous vous approchez des sacrements. N'oubliez pas que, pour vous porter à répéter souvent les actes de ces vertus, les souverains pontifs ont enrichi cette pratique de beaucoup d'indulgences que nous ne devons pas négliger.

Heureux si, pendant la vie, nous contractons la sainte habitude de ces actes : car c'est de là que dépendra principalement notre salut à l'article de la mort. Je dis ceci en toute vérité et sans exagération. Qu'est-ce en effet que bien mourir ? Est-ce mourir muni des sacrements, un prêtre à ses côtés, accompagné des prières et des bénédictions de l'Eglise ? Non, ce n'est pas précisément en cela que consiste la bonne mort. Ce sont là des dispositions, des secours,

des moyens, mais la bonne mort ne consiste pas essentiellement en cela. En quoi donc ? A sortir de ce monde avec des sentiments d'une foi vive, d'une ferme espérance et d'une ardente charité, de cette charité qui renferme toujours la vraie contrition de nos péchés. Si vous avez ces sentiments dans le cœur, lors même que la providence permettrait que la mort vous surprît dans un lieu désert et abandonné, et privés de tout secours, vous ferez une mort sainte et précieuse et par conséquent tout lieu et tout temps vous seront toujours bons. Mais si votre cœur est dépourvu de ces sentiments, persuadez-vous bien que tout le reste, les sacrements, la présence du prêtre, toute la charité et le zèle de l'Eglise vous seront tout-à-fait inutiles. Voilà donc les armes dont vous devez vous munir pour ce combat suprême où le démon ne manqmera pas d'ébranler votre foi, d'affaiblir la confiance que vous devez à Dieu, de refroidir votre cœur et de l'éloigner de sa fin dernière, de Dieu son souverain bien, vers lequel, en qualité de chrétiens, nous devons tendre constamment.

Mais comment manier ces armes, si vous ne vous y êtes pas exercés d'avance ? N'est-ce pas l'exercice qui donne de l'habileté en tout ? Comment donc vous flatter de bien faire dans ce moment suprême, une chose à laquelle vous n'étiez pas habitués pendant la vie ? Je veux que le prêtre vous suggère à l'oreille les actes de ces vertus ; mais iront-ils jusqu'à votre cœur ? En serez-vous véritablement pénétrés? Ignorez-vous que les formules extérieures ne servent à rien, que les plus belles expressions et les plus belles protestations sont inutiles, si le cœur y est étranger, s'il n'en est touché et pénétré ?

Tout cela prouve toujours plus la nécessité de répéter ces actes souvent, pendant la vie, et de les répéter de manière que notre cœur sente en lui-même une tendre et douce affection pour Dieu. Exerçons-nous-y souvent maintenant, pour nous en faciliter la pratique au moment du plus grand besoin, au moment décisif pour nous.

INSTRUCTION VI.

Obligation de professer sa foi devant les hommes.

Croire de cœur et confesser de bouche, voilà, selon saint Paul,

deux choses nécessaires ; la première pour obtenir la justification, et la seconde pour la conserver et faire son salut : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (Rom. x, 10.) Ainsi, après avoir parlé de l'obligation de confesser notre foi devant Dieu par des actes formels et positifs, il me reste encore à expliquer l'obligation de la professer pareillement devant les hommes, par nos paroles, non moins que par nos œuvres.

Nous devons cette profession extérieure à Dieu et aux hommes. A Dieu, afin qu'il soit davantage honoré et glorifié ; car le culte que nous lui devons ne doit pas être seulement intérieur, mais encore extérieur ; aussi il n'agréerait pas une croyance purement intérieure et dépourvue de toute manifestation extérieure et sensible. Aux hommes, parce que vivant en société, nous devons nous édifier mutuellement par le bon exemple, et nous unir par la même foi, en un seul corps de religion ; ce qui ne peut se faire sans le secours de quelques démonstrations extérieures.

C'est ici que le plus grand nombre se rend coupable. On trouve assez de chrétiens qui ont dans le cœur la foi et la persuasion intérieure de ces vérités ; mais qu'ils sont rares ceux qui ont le courage et la générosité de se montrer chrétiens dans leur langage et dans leurs actions ! Sur ce point on ne voit que crainte, lâcheté et faiblesse ; on veut être disciple de Jésus-Christ, mais secrètement ; tandis qu'on veut être ouvertement ami du monde, chose impossible. Ecoutez-moi donc bien.

Le précepte de professer notre foi est en même temps négatif et positif ; autrement, il comprend deux choses, une défense et un commandement.

Il défend de faire ou de dire rien qui implique la négation de la foi ; il ordonne de plus de la montrer formellement, de la montrer par nos discours et nos œuvres ; ces deux obligations se trouvent clairement enseignées par Jésus-Christ dans l'Evangile ; le commandement dans ces paroles : *Si quis confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est* : et la défense, dans celles-ci, qui viennent immédiatement après : *Si quis negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est.*

Cependant l'un et l'autre doivent être expliqués dans un sens différent. Car le précepte négatif oblige toujours et à tout instant. Il n'est jamais permis de nier sa foi, même d'une manière purement extérieure, et quoique l'on conserverait les mêmes

sentiments intérieurs dans son intelligence et dans son cœur. Or remarquez qu'on peut renier sa foi de plusieurs manières; d'abord en l'abjurant extérieurement et en affectant une autre foi que celle que l'on professe; ou bien simplement en cachant et dissimulant la sienne.

Je dis en premier lieu, *en l'abjurant extérieurement*; ce qui arrive quand on débite des principes et des maximes contraires à la foi, comme quelques-uns le font assez facilement, par bizarrerie, par vanité de vouloir passer pour esprit fort, pour se signaler et se distinguer des autres; pareillement, quand on tient certains discours qui donnent lieu de douter si réellement on a la foi. Tels sont certains axiomes qui sont dans toutes les bouches : Qu'il faut passer dans la joie le peu de jours qu'on a à vivre; — qu'il ne faut pas être si scrupuleux dans les choses spirituelles; — que Dieu est bon et indulgent et qu'il se contente de peu. Il faut dire de même des plaisanteries sur les choses saintes; du ridicule jeté sur les personnes pieuses; des discours de raillerie et de mépris sur les ecclésiastiques et les religieux; des plaisanteries sur leurs défauts vrais ou supposés; enfin de ces interrogations malignes faites aux personnes simples sur les vérités de la foi, de ce sourire moqueur relativement aux espérances et aux châtiments de l'autre vie; toutes ces façons de parler donnent bien à suspecter votre foi. Vous n'êtes peut-être pas intérieurement aussi impie, je veux bien le croire, que votre langage; mais votre langage sent l'infidélité et se traduit en une négation extérieure de la foi. Vous faites donc un péché.

Ce n'est pas seulement par les discours, mais encore par les actions que l'on renie sa foi, dit saint Paul; et ils tombent dans cette apostasie de fait, ceux qui s'abandonnent effrontément et passionément à toutes sortes de vices : *Deum factis negant* (Tit. I. 16.) Car tant que le péché reste dans certaines limites, on l'attribue à la fragilité et à la faiblesse humaine; mais quand il passe les bornes, il équivaut à une secrète abjuration de la foi. Telle est au moins l'opinion publique : puisque, quand on voit quelqu'un se montrer dans sa conduite habituelle, dépourvu de toute religion et livré au libertinage, on dit tout de suite : c'est un impie, il ne croit et ne craint rien, il n'a plus ni foi, ni religion, ni conscience.

2° On renie la foi en *affectant* une autre foi que celle que l'on professe; il est impossible en effet de feindre une autre religion, sans rejeter la sienne propre. Cette dissimulation aurait lieu, si nous adoptions en pratique les rites, les signes, les actions, les

cérémonies qui sont le caractère propre et distinctif des autres sectes et des autres religions.

Tel fut le péché des premiers chrétiens qui, dans les persécutions, offraient de l'encens aux idoles et fléchissaient le genou devant les fausses divinités du paganisme, pour se soustraire aux supplices et à la mort. Quelque haine et quelque mépris qu'ils eussent intérieurement pour ces idoles muettes et insensées, et quelque vive que fut leur foi au vrai Dieu, cependant ces marques extérieures n'étaient pas moins des protestations qu'ils embrassaient l'idolâtrie et des marques préjudiciables à la vraie foi de Jésus-Christ. Aussi l'Eglise les considérait-elle comme apostats et déserteurs de la vraie religion; elle ne les reconnaissait plus pour ses enfants, elle ne les admettait plus à la communion, qu'ils n'eussent auparavant expié leur apostasie par une sévère pénitence.

Au contraire le livre des Machabées fait le plus grand éloge du saint vieillard Eléazar. Le roi Antiochus lui ayant fait présenter à manger des viandes défendues par la loi de Moïse, en haine de cette loi, et l'ayant menacé de la mort s'il refusait d'obéir, il refusa inébranlablement d'y toucher, il préféra s'exposer à souffrir toutes sortes de supplices plutôt que d'enfreindre la loi, quoique quelques-uns de ses amis, animés d'un faux zèle pour lui, le prenant à part, lui proposassent un expédient pour conserver sa vie. Cet expédient consistait à substituer adroitement d'autres viandes aux viandes défendues, afin qu'il les mangeât comme si elles étaient défendues. Ainsi en apparence il aurait obéi au tyran; et en même temps sauvé sa vie, sans transgresser la loi.

Ce conseil venait d'un cœur animé de bons sentiments pour lui; mais il n'était pas conforme à la saine Théologie; aussi le saint vieillard leur répondit-il avec indignation : « Eh quoi ! vous voulez donc que je me montre, même en apparence, violateur de la loi, et que j'apprenne, par mon exemple aux jeunes gens à abandonner la religion de nos pères ? Non, jamais ! » Et il préféra mourir plutôt que d'accepter leur proposition. Voilà une conduite et une fermeté qui méritent justement nos éloges et notre admiration; mais il était rigoureusement obligé à une telle fermeté, dans les circonstances où il se trouvait, et il ne pouvait s'en dispenser, sans apostasier extérieurement par la simulation qu'on lui suggérait et sans se rendre coupable d'un crime énorme. Dieu exige aussi de nous la même fermeté, pour accomplir les devoirs de notre foi. A la vue d'un pareil exemple, que devons-nous dire de certains chrétiens qui

non pour sauver leur vie, mais par la crainte d'une parole, d'une raillerie, se laissent aller, dans certaines maisons et certaines sociétés, à violer les saintes lois du jeûne et de l'abstinence. Je vous en laisse juges. Concluez de tout cela que vous devez en toute rencontre, vous abstenir de tout ce qui est ordinairement regardé comme signe ou marque d'une autre religion ou d'une autre croyance.

3° On renie souvent sa foi uniquement en *la dissimulant* ou en la cachant, et cela dans les circonstances ou dans les occasions où la dissimulation et le silence équivalent à une négation formelle de la foi; par exemple, vous entendez quelqu'un énoncer en votre présence des propositions impies, hérétiques et injurieuses à la foi, et vous gardez le silence, ayant vraisemblablement raison de craindre que votre silence ne soit pris pour une approbation tacite de l'erreur, vous péchez contre le commandement qui défend de renier sa foi; car il est évident, que dans ce cas, ne pas vous déclarer en sa faveur, c'est vous déclarer contre elle. Combien de fois n'arrive-t-il pas en effet que l'indifférence et la froideur à écouter certaines propositions, sans nullement s'émouvoir, paraît un vrai consentement qui tend à fortifier toujours plus le libertinage dans les autres, au mépris de la vraie foi?

Mais si on répond, direz-vous, on donne occasion d'en dire encore davantage. — Cela pourrait arriver; cependant pour l'ordinaire c'est là un vain prétexte : car il ne s'agit pas d'entrer en dispute, ce n'est pas votre affaire; il s'agit uniquement de faire voir que vous désapprouvez ces sentiments et que vous en avez horreur.

Un mot ou deux peuvent suffire et suffisent le plus souvent pour fermer la bouche à un impie ou à un libertin. Mais si vous ne pouvez pas toujours parler, vous pouvez toujours opposer un maintien grave et sérieux par lequel vous manifesterez assez votre horreur pour de tels discours, et cela suffit pour que vous ayez fait votre devoir.

Une autre dissimulation de fait, également pernicieuse, c'est celle de certaines personnes qui ne donnent jamais signe de religion. On ne les voit jamais faire un seul acte de piété, lors même que leur vie se passe sous les yeux du public, et qu'elle est remarquée, ce qui fait que plusieurs doutent et de leur foi et de leur religion. Vous êtes, par exemple, père de famille, vous avez une femme, des enfants, des domestiques; mais jamais les gens de votre maison n'ont pu découvrir quels sont les jours de l'année où vous vous approchez des sacrements, ni quel est votre

confesseur, ni quels sont les moments du jour que vous consacrez à la prière ; on ne s'aperçoit pas que vous assistiez jamais à aucune des cérémonies auxquelles les autres ont coutume d'assister. Qu'est-ce que cela veut dire ? peut-être ne manquerez-vous pas aux devoirs de chrétien, et trouverez-vous, sans que les autres le sachent, le moment de les remplir. Mais pourquoi, je vous demande, voulez-vous faire un mystère de votre religion ? Vous faites parler de vous et non sans raison ; votre conduite donne fortement à suspecter votre croyance. Vous péchez donc contre l'obligation de professer la foi, et vous êtes obligé, sous peine de damnation, de faire cesser un scandale si funeste à la religion et de donner des marques publiques et ostensibles de votre piété et de votre foi.

Vous y êtes d'autant plus obligés, que le précepte de professer la foi ne nous défend pas seulement de la renier, mais qu'il nous commande de plus de la montrer ouvertement dans nos discours et dans nos œuvres.

Vous devriez la manifester par vos paroles, dans le cas où vous seriez interrogés par ceux qui ont sur vous une autorité légitime, comme il arrivait dans le temps des persécutions, aux premiers chrétiens cités devant les juges païens ; dans ce cas vous devriez, sans rougir, donner une réponse précise et professer votre foi, au péril même de votre vie. Mais ce cas ne saurait se présenter aujourd'hui que, grâce à Dieu, nous n'avons plus de persécuteurs et de tyrans, devant lesquels nous ayons à répondre de notre foi. Cependant il ne manque pas d'occasion de le faire ; et c'est toutes les fois que la gloire de Dieu et l'avantage du prochain l'exigent : *Cum per omissionem hujus confessionis subtrahitur honor Deo debitus, vel utilitas proximo impendenda*, dit saint Thomas. Et combien ces occasions sont fréquentes et journalières ! S'il n'y a plus aujourd'hui de persécuteurs et de tyrans, il ne manque pas de mauvais chrétiens, de railleurs et d'ennemis des maximes et des vérités de l'Evangile. Nous devons nous déclarer contre ceux-là et parler avec une sainte liberté, toutes les fois que nous pouvons le faire utilement, ce qui a lieu dans bien des circonstances. En conséquence, si par une lâche faiblesse, par respect humain, par crainte des sarcasmes et des railleries, nous nous laissons fermer la bouche, nous nous rendons coupables, dit Jésus-Christ, d'une apostasie pratique de la foi, en nous faisant justement soupçonner de n'avoir point de religion et en fortifiant les autres dans leur

impiété. Parlons donc, lorsque la nécessité l'exige, avec prudence à la vérité, sans émotion et sans colère ; mais enfin parlons. Sur ce point, il ne faut pas tant craindre : un chrétien faible, qui a peur que les mondains et les libertins ne le traitent de bigot, est un bien mauvais chrétien, c'est un chrétien qui est toujours sur le bord du précipice.

Mais si nous ne sommes pas toujours tenus de montrer notre foi par nos paroles, nous sommes toujours obligés de la manifester par nos œuvres, en menant une vie en tout conforme aux maximes de la foi ; de sorte qu'en nous voyant, chacun puisse nous reconnaître pour de vrais disciples de la religion que nous professons. Autrement, si notre conduite est mauvaise, elle rend notre foi méprisable aux autres. Je m'explique. On trouve dans les villes catholiques des juifs, des calvinistes, des luthériens, des sectateurs de tous les cultes. Ils observent notre conduite avec beaucoup d'attention, pour voir la différence qu'il y a entre eux et nous, et savoir quel jugement ils doivent porter sur la religion catholique. Mais s'ils voient parmi nous catholiques, les mêmes vices et de plus grossiers encore que chez les païens mêmes ; les vengeances, les injustices, les fraudes, les fourberies, les voluptés de toute espèce et les plus révoltantes infamies : sont-ce là, disent-ils, horriblement scandalisés, les disciples de l'Evangile et de la vraie religion ! De là ils conçoivent de l'éloignement et de l'aversion pour la vraie foi et se fortifient toujours davantage dans leurs erreurs.

Il est bien vrai qu'en la jugeant ainsi, ils la jugent très mal, et qu'ils ne seront pas excusables, s'ils n'embrassent pas la vraie religion de Jésus-Christ, qui ne laisse pas d'être sainte et seule véritable, quoique déshonorée par beaucoup de mauvais chrétiens ; mais il n'en est pas moins vrai que, par le scandale de notre conduite, nous mettons un grand obstacle à leur conversion ; tandis qu'au contraire la bonté et la sainteté de notre vie serait pour eux un motif de se convertir, de reconnaître la vérité de notre religion et d'abjurer les erreurs de leurs sectes.

Mais encore, sans parler des hérétiques scandalisés par la mauvaise conduite des catholiques, n'est-il pas vrai que, parmi les catholiques mêmes, l'incrédulité dominante et le libertinage public viennent de la vie scandaleuse du grand nombre ? N'est-ce pas à cause de cela et par l'influence d'un exemple si contagieux, que les pécheurs restent affermis et endurcis au point de ne plus faire aucun compte de la religion et de la foi ? La chose n'est que trop

claire et trop évidente : le monde est une sentine d'impiété et de corruption, il se jette dans un précipice toujours plus affreux, parce que le mauvais exemple et le scandale triomphent ouvertement de toute part. Comprenez donc le tort immense que les mauvais chrétiens font à la foi, et par conséquent la nécessité de vivre de manière que le prochain voie l'éclat de nos bonnes œuvres, qu'il en soit édifié et que Dieu en soit glorifié : *Ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.*

Mais la nécessité des bonnes œuvres, sans parler de l'obligation de professer notre foi par ce moyen, est encore un article fondamental de notre religion. Elle repose sur d'autres principes dont je vous parlerai bientôt. Retenez bien en attendant la double obligation que je viens de vous expliquer, de laquelle dépend, selon la parole de Jésus-Christ, notre salut ou notre damnation éternelle.

Un jour viendra certainement, chrétiens, et peut-être n'est-il pas éloigné, où nous nous trouverons dépouillés de tout, seuls et tremblants au tribunal de Dieu, dans l'attente du jugement qui fixera notre sort pour toujours. Quel sera ce jugement? Qui le sait, me dites-vous, et qui peut le savoir? Mais oui, vous répondrai-je, on peut le savoir avec quelque probabilité. Si, pendant cette vie, nous prenons en main les intérêts de la religion, qui sont les intérêts même de Jésus-Christ, en nous montrant chrétiens en toute circonstance, et en ne nous laissant jamais détourner par le respect humain de l'accomplissement de ce devoir, Jésus-Christ nous reconnaîtra alors pour ses disciples : *Si quis confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est.* Si au contraire nous rougissons en ce monde de paraître chrétiens, et si nous nous laissons intimider par les hommes jusqu'à trahir notre devoir, nous ne pouvons que nous attendre à être méconnus de lui. *Si quis negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo.* (Matth. x. 33.) Vous avez rougi de moi, vous dira-t-il, et moi je rougis de vous, je ne vous connais pas, éloignez-vous de moi pour toujours : *Non novi vos.* O ciel! que ce coup sera terrible, que ces paroles seront foudroyantes pour nous! Ayons-les toujours présentes pour nous animer d'un saint courage en toute occasion, et ne jamais démentir, ni par nos paroles, ni par nos œuvres, la profession de foi que nous avons jurée sur les fonts sacrés et pour laquelle nous avons été oints dans le baptême et la confirmation, afin de nous montrer toujours intrépides soldats de Jésus-Christ.

Chose étonnante ! Les serviteurs ne rougissent pas de leur livrée, les soldats de leur drapeau, les fonctionnaires publics de leurs insignes ; et nous, nous rougirons de paraître chrétiens ! Bien plus : le turc, le mahométan, le juif montre tant d'attachement et de zèle pour la fausse religion qu'il professe, et nous, n'en aurons-nous pas pour le moins autant pour la seule vraie religion à laquelle la divine miséricorde nous a appelés ? C'est ici surtout qu'il faut être ferme et décidé : Soyons bien persuadés que nous ne pouvons être en même temps amis de Dieu et du monde, qu'il faut nécessairement prendre un parti et se déclarer pour l'un des deux.

INSTRUCTION VII.

Des péchés contre la Foi.

Je vous ai expliqué les deux obligations que nous impose la foi : la pratiquer devant Dieu par des actes et la professer devant les hommes par notre langage non moins que par nos œuvres. On ne peut manquer à ces devoirs sans se rendre coupable contre la foi. Mais il y a encore d'autres péchés et d'autres vices opposés à cette vertu. C'est de quoi je vais vous entretenir.

Le premier péché opposé à la foi est l'*infidélité*. C'est le péché de ceux qui, étant nés hors de la vraie religion : par exemple, parmi les juifs, les mahométans, les païens, refusent de l'embrasser *quoiqu'elle leur soit suffisamment proposée*. Remarquez bien ces dernières paroles : elles doivent me fournir l'occasion de m'expliquer sur un point qui scandalise beaucoup de personnes, parce qu'elles le comprennent mal.

Si la religion catholique, disent quelques-uns, est seule véritable, quel sera donc le sort de tant de personnes qui naissent et meurent hors de son sein ? Tant de peuples qui ne sont pas chrétiens seront-ils donc damnés sans autre faute que de n'avoir pas connu la vraie foi ! C'est là une pensée qui leur fait tourner la tête et d'où ils prennent occasion d'accuser la Providence ou de croire que toutes les religions sont indifférentes au salut. Eclaircissons bien les choses et toute difficulté disparaîtra.

Ou ceux qui vivent hors de notre religion, en ont une connaissance

suffisante, ou non; s'ils en ont une connaissance suffisante et qu'ils ne l'embrassent pas, malgré les caractères évidents de vérité qu'elle porte en elle-même et tous les arguments qui parlent hautement en sa faveur, alors ils sont inexcusables en demeurant dans leur état; et leur infidélité devient volontaire, coupable et peccamineuse.

Il est vrai que les préjugés de la naissance et de l'éducation forment un grand obstacle à leur conversion : aussi nous, chrétiens, devons-nous rendre de sincères actions de grâces à Dieu de nous avoir fait naître dans le sein de l'Eglise et de nous avoir fait sucer la foi avec le lait; car autrement Dieu sait comment les choses auraient tourné pour nous. Cependant ces préjugés ne sont pas insurmontables, et beaucoup en effet les surmontent. Les preuves en faveur de la religion chrétienne sont trop évidentes pour qu'on puisse la rejeter sans crime : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (Psal. LXCII. 5.) S'il leur était nécessaire de s'assurer quelle est la vraie religion, pour assurer, non le salut de leur âme en l'autre vie, mais leur fortune temporelle en ce monde, ils ne manqueraient certainement pas d'examiner sérieusement, et cet examen les conduirait à se faire chrétiens. Je le répète donc, ceux-là sont inexcusables de persévérer dans leur infidélité.

Mais s'il est question de ceux qui n'ont aucune connaissance de notre religion, comme il arrive à tant de peuples sauvages, leur infidélité est purement négative, et celle-ci n'est pas un péché et ne saurait être la cause de leur damnation. S'ils se perdent, ce n'est pas par défaut de foi, mais par la transgression de la loi naturelle qu'ils sont obligés d'observer. Ils se perdent par leurs péchés actuels de vol, de vengeance, d'homicide, de sensualité; sans ces fautes Dieu les éclairerait par quelque moyen.

Il n'est pas croyable en effet que Dieu, créateur et père de tous les hommes, veuille leur refuser toute espèce de lumière, s'ils n'y mettent pas obstacle par une mauvaise vie; et qu'il ne supplée pas, par sa parole intérieure, à la parole des prédicateurs de l'Evangile, en leur faisant au moins connaître qu'ils ne peuvent prudemment rester dans leur religion. Dès qu'un infidèle observerait exactement la loi que nous enseigne la raison naturelle, d'après le sentiment du concile de Trente et d'une foule d'auteurs très-graves, Dieu, dans ce cas, ne manquerait pas de l'éclairer par quelque moyen extérieur ou intérieur, pour le conduire à la connaissance de la vérité. Nous en avons un exemple dans le saint homme Job. Quoi-

que né au milieu des idolâtres, et n'appartenant pas au peuple hébreu, cependant, parce qu'il était *vir rectus et timens Deum*, fidèle observateur de la loi naturelle, Dieu ne l'abandonna pas dans les ténèbres de l'infidélité; mais il lui donna la foi au divin Rédempteur dont il parle plus clairement que les Hébreux mêmes : *Scio quod Redemptor meus vivit.* (XIX. 23.) Si donc les infidèles, dont nous parlons, restent dans la voie de perdition, c'est uniquement par leur faute.

En voilà assez pour que vous ne vous formiez pas une idée étroite et monstrueuse de Dieu qui est essentiellement la justice et la bonté même. Il est dit de lui dans les divines Ecritures, que *illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, et ailleurs que *vult omnes homines salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire.* (Joan. I, 9. — I. Tim. XX, 4.) Ces passages sont trop clairs pour offrir la moindre difficulté. Le moyen dont Dieu se servira pour cette fin pourra nous être inconnu, au moins quant à l'application spéciale qu'il en fera à chacun en particulier; mais cette vérité n'en est pas moins évidente et certaine. Les desseins de la divine Providence peuvent être au-dessus de notre faible intelligence; mais ils sont toujours justes et saints : et un jour nous verrons clairement que, si tant de personnes ont ignoré la véritable voie, ce n'est pas la faute de la providence de Dieu, mais de leur mauvaise volonté.

Un autre péché opposé à la foi, c'est l'apostasie, péché qui consiste à renoncer à la vraie religion que l'on professe pour en embrasser une fausse. Ce péché n'est plus guère de mode : l'apostasie dominante aujourd'hui consiste à secouer tout joug de religion et de morale, et à embrasser, en pleine liberté, les maximes et les mœurs qui conviennent aux passions. Or, celle-là n'est pas autre chose qu'un véritable athéisme. Nous en parlerons dans le premier article du symbole.

Un autre péché contre la foi, c'est l'hérésie, péché de ceux qui ayant reçu la vraie foi dans le baptême, embrassent ensuite une ou plusieurs erreurs contraires à cette même foi, et les défendent avec opiniâtreté. Tels sont les Calvinistes, les Luthériens et les autres sectes séparées de nous. Cependant ce péché ne leur sera pas imputé, si leur erreur est involontaire, si elle est l'effet de la bonne foi et d'une ignorance invincible, comme cela peut arriver à tant de personnes ignorantes.

Tel est encore le péché de ceux, parmi les catholiques, qui

nient quelque vérité de foi. Pour être hérétique, il n'est donc pas nécessaire d'être au milieu des Calvinistes de Genève ou des Luthériens d'Allemagne ; comme au milieux d'eux on peut être bon catholique, de même au sein du catholicisme on peut être un véritable hérétique. Pour cela, il suffit de rejeter un article quelconque que vous savez être enseigné comme de foi par la sainte Eglise catholique. Et qu'importe que vous restiez extérieurement uni au corps des fidèles, que vous vous réunissiez avec eux aux mêmes églises, que vous assistiez aux mêmes cérémonies? Puisque votre erreur volontaire et opiniâtre vous sépare réellement d'eux, vous cessez d'être membre de l'Eglise, tant que vous demeurez dans votre erreur.

Je parle toujours d'une erreur volontaire et opiniâtre, puisque ce qui constitue l'hérésie, ce n'est pas l'erreur, mais l'obstination dans l'erreur; or, il y a obstination toutes les fois qu'on résiste à l'enseignement de l'Eglise suffisamment connu. Tout homme peut se tromper et tomber dans l'erreur; cependant nul ne peut être traité d'hérétique, s'il croit mal, non par mauvaise volonté, mais par erreur matérielle, par ignorance, étant d'ailleurs disposé à bien croire dès qu'il sera suffisamment instruit de la vérité.

On pèche encore contre la foi par les *doutes*. En vous parlant de la fermeté avec laquelle nous devons croire, je vous ai déjà dit que le doute volontaire et délibéré est une faute grave et qu'il vous rend infidèle, *dubius in fide hæreticus est*. Rappelez-vous donc tout ce que j'ai dit sur ce sujet.

J'ajouterai seulement ici une chose assez importante, c'est qu'une foule de chrétiens, quand ils ont de semblables doutes, les gardent habituellement et volontairement cachés dans leur cœur. En effet, quelle est la croyance de certains chrétiens sur tant d'articles qui regardent la vie à venir, par exemple, l'immortalité de l'âme, sa citation immédiate au tribunal de Dieu pour être jugée, la future résurrection des corps, l'existence de l'enfer, l'éternité des peines? Si ces gens-là voulaient s'interroger sincèrement eux-mêmes, ils ne sentiraient que trop qu'ils conservent enseveli dans leurs cœurs un fond de doute qu'ils se dissimulent à eux-mêmes pour n'être pas obligés de se le reprocher, quoique le doute se manifeste souvent aux autres par certaines expressions qui leur échappent involontairement de la bouche.

Et, ce qui est plus surprenant, c'est que ces chrétiens qui vivent ainsi dans le doute, ne laissent pas de pratiquer la vertu et de faire

diverses œuvres de piété. Mais d'ou vient cela ? De ce qu'ils portent en eux-mêmes comme un double cœur : si l'un leur dit que ce qu'on leur prêche pourrait ne pas être vrai, l'autre leur dit que ce pourrait être la vérité. Ils pensent donc se conduire avec prudence en agissant de la sorte et en faisant le bien conditionnellement.

Mais qui ne voit qu'ils sont dans une continuelle opposition avec la foi, qu'ils pèchent contre cette vertu, et d'autant plus dangereusement qu'ils s'en aperçoivent moins ? Qui ne voit l'inutilité de leurs bonnes œuvres ? Ces œuvres ne sont plus bonnes, puisqu'elles partent d'une foi qui n'est plus la vraie foi. Ah ! si malheureusement vous êtes de ce nombre, je vous avertis que, si vous ne travaillez à vous affermir solidement dans la croyance des articles dont nous avons parlé, Dieu permettra que cette foi incertaine et hésitante vous accompagne jusqu'à la fin de votre vie, et, qu'alors, vous accomplissiez encore conditionnellement vos devoirs de chrétien, vous laissant conduire et vous conformant à tout ce qu'on exigera de vous ; mais qu'en mourant avec une pareille foi, vous mouriez en réprouvés.

Enfin on pèche contre la foi en s'exposant au danger de la perdre. La même loi qui nous défend l'erreur, nous défend aussi tout ce qui peut nous y conduire. Vouloir s'y exposer, c'est toujours une témérité coupable. Or. il y a deux dangers principaux pour notre foi, les *discours et les livres.*

Et d'abord la fréquentation des hérétiques ou bien des catholiques dont les discours sont mauvais et licencieux, comme on en rencontre partout. Oh ! qu'il est difficile de conserver la foi intacte quand on fréquente familièrement de semblables gens, des gens qui tiennent des discours impies, qui rient et plaisantent sur les articles les plus respectables de notre foi ! Qu'il est facile de prendre peu à peu les mêmes maximes et les mêmes sentiments ! L'amitié l'affection, l'estime et souvent aussi l'intérêt particulier que l'on prend à certaines maximes par suite de ses mauvaises mœurs : tout contribue à gâter l'esprit.

C'est pour prévenir ce danger que le Seigneur avait rigoureusement défendu aux Hébreux de se mêler aux infidèles et de contracter aucune alliance et aucune amitié avec eux : *Cave ne unquam cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias.* (Exod. XXXIV, 12.) C'est aussi en vue d'un tel danger que l'Eglise défend aux chrétiens de contracter des mariages avec les infidèles, et qu'elle annule le mariage légitimement contracté entre deux païens, lorsqu'un

des deux reçoit le baptême et que l'autre reste dans l'idolâtrie : toutes ces mesures ont pour but d'éviter la séduction et la perversion qui sont si faciles. Il est évident que la fréquentation de certaines sociétés et de certaines personnes, les entretiens familiers avec elles sans aucun motif légitime et sans aucune nécessité d'état ou d'emploi, mais uniquement par choix, par plaisir et par passe-temps, sont un péché contre la foi et une désobéissance au précepte que Dieu nous a imposé par la bouche de saint Paul : *Hæreticum hominem devita.* (Tit. III, 10.)

Outre que c'est un scandale, puisque nous donnons au prochain sujet de penser mal de nous, il y a toujours danger d'altérer et de corrompre notre foi. Si vous ne craignez pas ce danger, si vous ne le voyez pas, c'est un mauvais signe, c'est une preuve que vous êtes déjà infectés des mêmes principes que les autres ; ils ne peuvent plus vous nuire, parce que vous avez déjà éprouvé tout le mal que vous étiez capables de recevoir.

Sur ce point, je voudrais que les chefs de famille fissent de sérieuses réflexions. Que vous servira la bonne éducation, l'éducation chrétienne que vous procurez, à si grand frais, à vos enfants, si ces enfants vont s'associer à de mauvais compagnons qui sont déjà pervertis ou prêts à l'être ! Ah ! qu'il leur faudra peu de temps, avec leurs mauvaises leçons, pour les changer totalement, et annuler tous les soins que vous leur avez prodigués. Si vous ne voulez pas perdre vos soins et vos enfants, si vous désirez les préserver de leur ruine et de la corruption, appliquez-vous, autant que possible, à les préserver d'une si funeste contagion, en veillant avec un soin extrême sur leurs liaisons.

Mais le second danger, celui qui provient de la lecture des livres impies, hérétiques et contraires à la religion, est encore infiniment plus à craindre, aujourd'hui surtout que, pour notre malheur, ces livres sont si multipliés.

Le danger de ces lectures résulte de deux choses, de la qualité des livres et de la qualité des lecteurs. De la qualité des livres : ils sont extrêmement insidieux. Ce n'est pas, comprenez-le bien, que notre religion ait à craindre d'être mise en comparaison avec la doctrine qu'ils renferment : non, ce n'est pas le poids et la valeur intrinsèques de ces livres qui les rendent dangereux; ce n'est pas non plus le motif pour lequel la lecture en est défendue ; mais c'est la séduction et les mensonges dont ils sont remplis et contre lesquels les lecteurs ne sont pas assez en garde. En effet, ce sont des livres

médités, arrangés et composés dans le but de pervertir. Pour arriver à ce but, rien n'est épargné; artifices, fraudes, mensonges, ornements, attraits de toute espèce : tout est mis en œuvre. Pour ne pas en recevoir une fâcheuse impression, celui qui les lit aurait besoin d'une étude et d'une connaissance extraordinaire de la religion; il lui faudrait beaucoup de science afin de ne pas se laisser prendre par tant de sophismes et de subtilités captieuses. Or voilà précisément le grand danger. D'un côté, dans les livres, la ruse et la malice les plus raffinées, et de l'autre, dans les lecteurs, une ignorance et une simplicité incroyables.

Les lecteurs, pour la plupart, ne sont pas des personnes judicieuses, solides et éclairées; ce sont des personnes légères et superficielles qui connaissent à peine les premiers éléments de la religion; ou, si elles ont quelque instruction, et quelque science, c'est une science toute séculière et profane, et non pas une science religieuse et théologique, comme il faudrait pour ces lectures. Je conviens que ces lecteurs peuvent être des oracles en physique, en géométrie, en mathématique, en jurisprudence, en médecine; mais à quoi servent ces connaissances pour décider une question de religion et ne pas se laisser tromper en cette matière? Si tout homme sage s'abstient de porter un jugement sur les choses qui sont étrangères à ses études, pourquoi, quand il est question de la religion, la plus difficile et la plus importante de toutes les sciences, s'écarter de cette règle de justice et de prudence, et prétendre s'établir juge des questions et affronter tout ce qu'il y a de plus spécieux et de plus séduisant dans les écrits des incrédules, sans avoir un fond suffisant d'instruction? Qu'attendre donc de ceux qui lisent de pareils écrits? sinon qu'ils suceront insensiblement le venin qu'ils renferment et qu'ils arriveront peu à peu au doute et enfin à l'apostasie.

Ce serait bien pire si, au défaut d'instruction, ces lecteurs joignaient un cœur corrompu et gâté par le vice : c'est alors qu'ils recueilleraient avec avidité tout ce qui est capable de les délivrer du joug de la religion, des menaces et des terreurs de la foi, et de rassurer leur conscience au milieu de leurs désordres. Tout alors prend les couleurs de la vérité, tout persuade, tout convainc, parce que le cœur, d'accord avec l'intelligence, embrasse volontiers les erreurs qui flattent ses penchants déréglés.

Voilà par quelle voie tant de chrétiens se précipitent chaque jour dans l'abîme de l'irréligion et de l'incrédulité; et voilà aussi le

motif pour lequel l'Eglise défend à ses enfants la lecture de ces livres empoisonnés sortis de l'enfer ; précaution bien sage ! vouloir l'en blâmer, ce serait blâmer un gouvernement parce qu'il prohibe l'introduction dans l'état et la vente des denrées nuisibles à la santé de ses sujets. Concluez de là que, si un livre est défendu, qu'il soit dangereux pour vous ou non, ce sera toujours une grave désobéissance de le lire, au mépris de la défense, puisque c'est résister en matière grave à une autorité légitime et respectable.

Mais lors même que ces livres ne seraient pas défendus, ou bien qu'étant défendus, vous auriez la permission de les lire, je dis cependant que vous ne devez pas les lire, ni vous prévaloir de cette autorisation, dès que vous vous apercevez que cette lecture fait chanceler votre esprit et votre cœur, et vous jette dans un océan d'incertitudes et d'obscurités, au risque évident de perdre la foi. Une telle lecture vous est défendue dans ce cas, par les lois naturelles et divines, dont ne peut vous dispenser l'autorité ecclésiastique qui ne s'étend qu'aux lois de l'Eglise. Et qu'importe que le médecin me permette telle ou telle nourriture ? Si je m'aperçois que l'usage m'en devient nuisible et pernicieux, je suis obligé de m'en abstenir ; or nous sommes précisément dans le même cas.

Sur ce point encore qui est de la plus grande importance, que les parents soient bien vigilants et bien sur leurs gardes. Un grand nombre d'entre eux sont d'une ignorance profonde ; ils ont cependant assez d'aisance et de fortune pour diriger leurs enfants dans la carrière dispendieuse des sciences. Voilà qui est très bien ; mais quelle sollicitude et quelle vigilance apportez-vous à choisir les livres dont se servent vos enfants pour leurs études ? N'oubliez-vous pas que la curiosité, la légèreté et la vanité des enfants les portent à prendre sans réserve les plus mauvais ? Oh ! quelle responsabilité pour vous devant Dieu ! Si vous n'êtes pas capables de juger ces livres, faites-les examiner par des personnes capables, afin d'ôter de leurs mains les livres obcènes et irréligieux qui ne sont bons qu'à leur inoculer le vice et l'erreur. Autrement vous croirez et vous vous flatterez d'avoir des docteurs et des savants dans votre maison, et vous n'aurez que des libertins et des impies qui deviendront le scandale, la désolation et la croix de votre famille.

Terminons : si vous avez à cœur, chrétiens, de conserver intacte votre foi, préservez-la soigneusement des deux dangers dont je viens de parler : les mauvaises compagnies et les mauvais

livres. Quand il est question de la foi, il est question du fondement de tout. Si la foi est intacte en vous, lors même que vous auriez le malheur de tomber dans le péché, on peut espérer que tôt ou tard ses maximes et ses lumières vous arracheront au vice et vous rendront à Dieu. Les passions peuvent bien étouffer pendant quelque temps la voix de la foi; mais si cette foi se conserve, un jour ou l'autre, sa voix se fera sentir. Une disgrâce, un revers, une maladie vous obligera à vous souvenir de Dieu, vous fera rentrer en vous-mêmes; et voilà en effet le principe salutaire qui détrompe et sauve tant d'âmes.

Mais si cette précieuse lumière de la foi est éteinte en vous, votre mal est comme incurable; car par quel autre voie, par quel autre moyen pourrez-vous arriver à détester le péché et vous convertir, puisque les maximes de la foi qui devraient opérer cet effet, ne sont à vos yeux que des chimères, des erreurs et des fables? Sur quel terrain pourrai-je combattre pour vous gagner et vous ramener à Dieu? Surtout si à cette incrédulité qui ne croit plus rien, vous joignez une ignorance telle que vous soyez incapable d'être instruits. Oh! non, il n'y a pas, par rapport au salut, d'état plus déplorable que celui-là!

Les fléaux les plus terribles sont incapables d'ébranler ces sortes de personnes, ou bien ils ne produisent tout au plus qu'une crainte naturelle, stérile et sans effets; parce qu'elles attribuent tout au hasard et aux circonstances, et jamais elles ne veulent voir une puissance supérieure qui agit et qui frappe pour opérer un retour salutaire. Faut-il s'en étonner! Il n'y a plus que la nuit et une nuit profonde, plus que ténèbres et obscurité.

Comprenez donc que le plus grand malheur qui puisse arriver à un chrétien, c'est la perte de la foi; voyez combien il importe, par conséqnent, de la préserver soigneusement de tout danger, et de prendre tous les moyens pour l'accroître et la fortifier. Le moyen le plus sûr et le plus efficace, ce sera celui que je vous enseignerai dans la prochaine instruction, par laquelle je terminerai tout ce que j'avais à dire sur cette matière.

INSTRUCTION VIII.

Moyens pour conserver et fortifier la foi.

La foi et les bonnes œuvres sont les deux instruments de notre salut : ces deux choses sont tellement inséparables que l'une doit nécessairement servir de fondement à l'autre.

Après vous avoir parlé en détail de la vertu de foi, je ne puis donc mieux terminer cette matière qu'en vous expliquant quelle est l'influence des bonnes œuvres sur la foi et par conséquent la nécessité de ne pas séparer ces deux choses. Cette instruction vous fera connaître quel est le plus grand obstacle à la foi et quel est le meilleur moyen de la conserver et de l'accroître.

Je prends pour fondement de cette doctrine le célèbre texte de l'apôtre saint Jacques : il affirme que la foi qui n'est pas accompagnée des œuvres, est une foi morte : *Fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsâ* (Jac. II, 17). Cette proposition peut avoir deux significations : 1° elle peut s'entendre en ce sens, que la foi sans les œuvres est inutile et insuffisante pour le salut : en ce sens, cette proposition est toujours vraie pour tout le monde ; 2° on peut encore l'entendre en ce sens que, sans les œuvres, la foi même s'éteint et se perd totalement. Sous ce rapport, la proposition se vérifie pour un grand nombre, si ce n'est pas pour tous. En quelque sens que vous l'entendiez, la nécessité des bonnes œuvres est évidente. Je reprends.

J'ai dit premièrement que sans les œuvres la foi est *inutile*. Croyons-nous par hasard que Dieu ne nous ait donné la foi que pour être un stérile ornement de notre intelligence, sans nous obliger à rien, ou bien nous obligeant uniquement à croire et rien de plus? Non sans doute : il nous l'a donnée pour qu'elle soit la base et le fondement d'une vie chrétienne. Or, ce sont les bonnes œuvres qui donnent à cette vie sa forme et sa perfection Que diriez-vous d'un homme qui, après avoir posé les fondements d'un grand édifice, et être arrivé au beau milieu, laisserait son œuvre imparfaite? Vous l'appelleriez fou et insensé, et vous lui appliqueriez justement ce reproche de l'Evangile : *Hic homo cœpit ædificare et non potuit*

consummare ; car on ne jette pas des fondements pour qu'ils restent seuls, mais pour qu'ils servent de soutien à quelque chose, à l'édifice même.

Ainsi en est-il dans notre cas : la foi est la pierre fondamentale du christianisme ; mais sur cette pierre nous devons élever l'édifice de notre sanctification et de notre salut. Si elle nous apprend que nous sommes les créatures de Dieu, qu'il est notre souverain maître, notre premier principe et notre dernière fin ; elle n'a en tout cela d'autre but que de nous le faire craindre et respecter, et de nous porter à accomplir sa volonté. Si elle nous montre une autre vie, un jugement, un enfer, un paradis, une éternité heureuse ou malheureuse qui nous attendent, n'est-ce pas évidemment pour nous détourner efficacement du péché et nous exciter au bien ? Si elle nous propose les mystères si touchants de la rédemption, n'est-ce pas pour nous porter à nous unir à Jésus-Christ notre sauveur, à l'imiter et à profiter de ses mérites ? en un mot, les bonnes œuvres sont la fin et la perfection de la foi. Elle n'est pas seulement une règle de croyance, mais encore une règle de conduite; et si la conduite est en opposition avec la foi, cette foi seule ne peut nous sauver. C'est pour cela que saint Jacques dit que la foi sans les œuvres est morte, c'est-à-dire, inutile au salut : *Fides sine operibus mortua est.*

C'est cependant là un désordre très commun. Si on considère la plupart des chrétiens, on ne peut trouver une plus grande contradiction entre la foi et la conduite. En effet, s'ils n'avaient point de foi, ou si cette foi leur enseignait tout le contraire, vivraient-ils autrement ? Elle est donc le plus souvent une foi inerte, oisive, une foi qui ne donne plus signe de vie.

Mais si elle devient inutile par notre faute, elle ne sert alors qu'à nous rendre plus coupables. En effet, plus on est instruit, plus on est coupable, si on ne vit pas conformément à la foi et aux devoirs que l'on connaît; on pèche avec plus de connaissance et par conséquent avec plus de malice. C'est pourquoi, si ç'a été pour nous un très grand bonheur d'être nés dans le sein de la vraie religion, ce serait aussi un malheur d'autant plus grand d'y trouver notre perte. Si ce malheur nous arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, il aurait mieux valu pour nous être nés au milieu des Turcs et des païens, parce qu'un supplice et une damnation infiniment plus rigoureuse sont réservés au chrétien qui tombe en enfer avec l'abus de la vraie foi, qu'au païen qui ne l'a pas connue.

Néanmoins on ne peut pas nier que la foi, même sans les bonnes

œuvres, ne soit une source de salut, parce que, un jour ou l'autre, elle peut nous rappeler à la vertu. Mais le grand point, c'est de la conserver ; car la foi séparée des bonnes œuvres, s'éteint, s'annule et se perd : et c'est là le second sens de la proposition de saint Jacques : *Fides sine operibus mortua est.* Si cet effet ne se produit pas dans tous, il se réalise néanmoins dans un grand nombre.

Les saints Pères expliquent par diverses comparaisons l'efficacité des bonnes œuvres pour la conservation de la foi. La foi, dit saint Jérôme, est une cité de refuge, une citadelle; mais les bonnes œuvres sont les fortifications extérieures qui la défendent. Abattez les fortifications et les remparts, la place est exposée à l'invasion et au pillage. La foi, ajoute saint Augustin, est une plante qui sort de terre, croît et grandit heureusement ; mais les bonnes œuvres sont la rosée céleste et les sucs terrestres qui la nourrissent. Privez une plante de ces deux aliments, bientôt vous la verrez desséchée. La foi, dit aussi saint Ambroise, est une lampe ardente, mais les bonnes œuvres sont l'huile qui l'entretient. Enlevez l'huile à une lampe, aussitôt elle s'éteint. Telles sont, parmi bien d'autres, quelques-unes des figures dont les saints Pères se servent, pour nous montrer combien la pratique des bonnes œuvres est nécessaire à la conservation et à l'accroissement de la foi. En effet, on voit par l'expérience que la foi s'affaiblit dès qu'on néglige les bonnes œuvres qui la rendent pratique.

Consultez l'expérience et vous verrez que l'affaiblissement de la foi produit toujours plus d'éloignement et de dégoût pour les bonnes œuvres ; et ainsi s'augmentent sans cesse le relâchement et le libertinage de la vie. A mesure que se fortifient le relâchement et le libertinage de la vie, la foi déjà faible et mourante s'éteint totalement. N'est-ce pas là la progression naturelle des choses ? Toutes les fois que vous transgressez un de vos devoirs de chrétien, votre foi reçoit un coup, une secousse, tandis que l'accomplissement soigneux de ces devoirs vous affermit toujours plus dans cette vertu

Cet avis est surtout applicable aux œuvres de religion qui sont de *précepte positif;* par exemple, la confession annuelle, la communion pascale, la sanctification des jours de fête, l'observation du jeûne et de l'abstinence au temps prescrit. Avec le temps, la transgression habituelle de ces obligations ne se distingue plus de l'incrédulité positive. Combien il est rare, en effet, de trouver parmi les personnes qui n'observent plus ni pâques, ni jeûne, ni fête.

quelqu'un qui n'ait pas totalement perdu la foi? De la négligence de ces œuvres essentielles de religion, on passe à la perte de la religion elle-même.

Et cet avis regarde encore ces œuvres de piété qui ne sont pas de précepte positif, mais de *simple conseil;* comme les visites au Saint-Sacrement, la dévotion à tel ou tel Saint, les mortifications volontaires. Je ne dirai pas que la négligence de ces pratiques conduise toujours et immédiatement à la perte de la foi, comme elle ne nous conduit pas toujours et immédiatement à la perte de la grâce; mais je prétends que la négligence habituelle de ces moyens, surtout si elle s'étend à toutes ou à presque toutes les pratiques de dévotion, produit insensiblement une telle indifférence pour le salut, un tel dérèglement dans la conduite, qu'elle peut conduire à l'abîme de l'irréligion. J'éclaircirai ma pensée par une comparaison.

Une maison qui a des fondements et des murs peu solides, ne se soutient qu'au moyen de clefs et d'étais. Si vous considérez chacun de ces appuis séparément, vous ne direz pas que tous soient tellement nécessaires que, si on en ôte un ou deux, tout l'édifice doive aussitôt s'écrouler et tomber en ruines; cependant vous avouerez que c'est de la réunion de tous ces appuis que résulte sa solidité, et que, si vous en enlevez le plus grand nombre, il deviendra tellement caduc, qu'il ne tardera pas à s'écrouler entièrement. Appliquez cette comparaison à notre cas: les bonnes œuvres, même de surérogation, sont ces clefs qui tiennent lié l'édifice de la grâce et de la foi; édifice trop faible de sa nature, s'il reste abandonné à lui-même. Or, négliger tantôt une pratique de piété, tantôt une autre, ne suffira peut-être pas pour le renverser; cependant je dis que l'union et la fréquence de ces saintes pratiques est ce qui le soutient et le fortifie et que, si vous abandonnez ces exercices de piété en tout ou en grande partie, il n'ira pas loin que vous ne soyez morts à la vie de la grâce et même morts à la foi, ou tout au moins notablement affaiblis dans cette vertu.

Et voilà, si je ne me trompe, la raison pour laquelle tant de gens se plaignent d'avoir peu de foi, et prétendent justifier par là la tiédeur de leur vie, comme si ce défaut n'était pas volontaire en eux. Il vient de la négligence à conformer leurs œuvres à leur foi. On n'a jamais vu quelqu'un s'appliquer soigneusement à faire le bien, sans devenir en même temps ferme et solide dans la foi. Un tel prétexte n'est donc pas recevable. Quoique la foi soit un don de Dieu, c'est cependant toujours votre faute si vous en avez peu, parce que Dieu

en accorde toujours à proportion de nos efforts, de notre ferveur et de notre coopération.

Si l'omission ou la négligence des bonnes œuvres peut conduire jusqu'à perdre la foi, à combien plus forte raison, une vie mauvaise, criminelle et dissolue? Saint Paul le dit en termes assez clairs: parlant de la bonne conscience, c'est-à-dire, de la vie réglée à laquelle nous sommes obligés, il ajoute qu'en la négligeant, on arrive à faire naufrage dans la foi : *Quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt.* (I. Tim. I, 19.)

Je ne nie pas que l'on ne puisse être bon chrétien par la croyance, quoique l'on soit mauvais chrétien dans la conduite; car autre chose est de soumettre sa raison à croire ce que l'Eglise enseigne, autre chose d'assujettir sa volonté à pratiquer ce que la religion prescrit. Le premier peut exister sans le second, et c'est un article de foi décidé par le concile de Trente, qu'il n'y a que le péché d'infidélité qui détruise la foi. Mais je prétends qu'une vie déréglée conduit peu à peu à ce malheur, et, qu'en quittant la bonne voie pour la conduite, on perd aussi la bonne route pour la foi.

Cela est facile à comprendre pour quiconque veut se donner la peine de réfléchir à l'énorme opposition qu'il y a entre les articles de la foi et une mauvaise vie, et en conséquence, à l'état de violence affreuse et de guerre avec lui-même, dans lequel se trouve le méchant; état qui ne peut durer longtemps, parce que l'homme est naturellement porté à vivre dans le repos et la tranquillité.

Donnez-moi en effet une personne chargée du bien d'autrui par mille acquisitions injustes, une personne dominée par de mauvaises habitudes, par l'amour du monde, par la vanité, par le feu et l'emportement des passions; si cette personne au milieu de ses désordres conserve une foi saine et intacte, dans quelles angoisses n'est-elle pas? Elle est obligé de croire qu'elle est en très mauvais état, que sa vie amasse sur sa tête des trésors de vengeance devant Dieu qui est le témoin et qui sera le juge et le vengeur de ses crimes; qu'elle peut être au premier moment surprise en ce mauvais état et précipitée en enfer, sans espérance d'en sortir jamais. Mais ces réflexions, excitées par la foi, quelle tempête, quelle agitation et quels tourments ne doivent-elles pas produire dans son cœur?

Le vrai et unique moyen pour recouvrer la paix, ce serait de renoncer à sa mauvaise conduite et de revenir à Dieu; mais elle ne peut se résoudre à faire ce pas; la violence de ses passions, la force de ses mauvaises habitudes, l'attachement invétéré aux biens

et aux plaisirs s'opposent trop fortement à cette démarche. Que fera-t-elle donc ? Vivre toujours ainsi, toujours en guerre avec soi-même, toujours dans le remords et l'ennui, est-ce une chose possible? L'unique parti qui lui reste à prendre, c'est de se débarrasser de la foi, de renoncer à cette foi qui est devenue pour elle la source funeste de tous ses remords et de toutes ses inquiétudes. Elle commence donc par douter et finit par nier positivement les vérités de la foi, *Quia nolunt converti ad optima, recreari volunt ab infidelitate.*

Voilà, chrétiens, ce qui arrive dans la pratique. Vivre mal et bien croire sont deux choses qui ne peuvent aller longtemps ensemble. Il faudra ou que la foi avec ses remords maîtrise, enchaîne les passions, ou que les passions l'emportent sur la foi, l'obscurcissent et l'éteignent totalement. Voilà la vraie raison pour laquelle il y a, parmi les chrétiens, tant d'incrédulité ouverte et secrète. Elle ne vient pas d'une autre source que de la mauvaise conduite : *Everso benè vivendi opere, etiam robur fidei dissipatur.* Tant que ces chrétiens ont mené une vie irréprochable, qu'ils se sont tenus loin du vice, qu'ils ont été fidèles à Dieu, assidus aux pratiques de la piété, ils ont respecté la religion, et jamais il ne leur est venu à la pensée d'en douter ; mais ils ont commencé à se livrer au vice, ils ont voulu y rester malgré les réclamations de la foi, ils ont fini et ont dû finir par devenir incrédules : *Everso benè vivendi opere, etiam robur fidei dissipatur.*

Et quelle gloire, pour l'observer ici en passant, quelle gloire et quel triomphe pour notre religion et pour notre foi, de pouvoir dire qu'il n'y a que ceux qui n'ont plus ni honnêteté, ni vertu, ni mœurs, qui puissent l'abandonner et qui l'abandonnent effectivement ; qu'elle n'ait d'autres ennemis que les avares, les usuriers, les impudiques, les sensuels, les insignes mauvais sujets et les esclaves des passions les plus effrénées et surtout des plaisirs des sens ? Ah ! de tels ennemis ne peuvent qu'honorer et honorent infiniment notre sainte religion ; parce qu'enfin, c'est là déclarer, par le fait même, qu'elle est pure et sainte, et que, par conséquent, s'ils la haïssent, ce n'est pas qu'elle soit suspecte d'erreur dans les vérités qu'elle enseigne, mais c'est qu'elle est gênante et pénible dans les devoirs qu'elle impose.

Mais laissons de côté ces sortes de gens, et pour notre édification, tirons l'importante conclusion qui est le but de mon instruction. De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, vous devez conclure que le grand moyen de conserver et d'augmenter la foi, c'est de la culti-

ver par la pratique des bonnes œuvres. Oui, ces deux choses, la foi et les bonnes œuvres se fortifient mutuellement. Il faut bien croire pour bien agir : c'est une vérité incontestable ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut bien agir pour bien croire, et comme l'arbre naît de la semence, et la semence de l'arbre, et que l'une et l'autre se reproduisent ; ainsi en est-il de la foi et des œuvres. La foi est le principe et la racine des bonnes œuvres ; mais aussi, c'est de celles-ci que la foi reçoit sa force, son accroissement et sa vigueur.

Je dois donc vous le dire : ayez la foi pour bien agir, entretenez-la toujours aussi vive et aussi actuelle que possible. Le juste dit l'Ecriture, vit de la foi : *Justus ex fide vivit.* (Hébr. x, 18.) C'est-à-dire, que pour vivre saintement, il faut régler toutes nos actions et nos entreprises d'après les lumières de la foi. Mais comment cela se pourrait-il, sans la pensée continuelle de ses maximes et de ses vérités ? De même que la lumière est inutile pour nous bien diriger dans notre marche, si nous la tenons cachée ; de même que les yeux ne servent de rien, si nous les tenons fermés ; ainsi la foi, qui est la lumière et l'œil du chrétien, ne sert de rien pour notre conduite, si nous ne la prenons pour guide dans toutes les circonstances de notre vie,

Mais je dois ajouter : appliquez-vous à faire le bien avec soin et avec ferveur, si vous voulez avoir une grande foi, une foi très vive ; car c'est par la pratique des bonnes œuvres qu'elle s'augmente toujours plus, qu'elle s'éclaire, se perfectionne et se fortifie. Plus vous vous efforcerez d'en suivre les maximes, de purifier votre cœur des affections vicieuses, de pratiquer les devoirs et les vertus de votre état, d'être assidus à l'oraison, aux œuvres de piété, plus vous sentirez la foi grandir en vous. Dès-lors vous n'éprouverez plus tant d'incertitudes, de doutes et d'obscurités.

Enfin ne cessons de prier Dieu qu'il daigne affermir dans nos esprits et dans nos cœurs, cette sainte religion par laquelle il a daigné dans son amour nous distinguer de tant d'autres, cette aimable et divine religion qui seule peut faire notre bonheur pendant la vie, à la mort et pendant toute l'éternité. Il n'y a jamais eu de temps où il ait été aussi nécessaire d'adresser à Dieu cette prière avec plus de ferveur, qu'à présent ; car en considérant les mœurs de nos jours, on ne voit que trop visiblement l'affaiblissement de la religion et de la foi. Que signifie en effet cette multitude de crimes et de scandales, dont on ne rougit presque plus, et qui passent en système ? un to

endurcissement dans le mal, malgré les fléaux de Dieu; cet air d'indifférence de joie et de bonheur qu'on remarque partout, au milieu de tant de motifs que l'on a de se livrer à des pensées graves et sérieuses : tout cela n'est-il pas un signe évident d'une foi morte, ou prête à s'éteindre totalement ? Prions donc Dieu de nous retenir sur le penchant d'un abîme aussi affreux, le plus affreux de tous : prions-le pour nous et prions-le aussi pour les autres. Mais pour nous, soyons fermes et ne nous laissons pas entraîner par le courant; rappelons-nous sans cesse que nous devons paraître chacun à notre tour au tribunal de Dieu, et que l'exemple, la coutume, la mode, rien ne nous excusera devant lui.

SYMBOLE.

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

Sur le Symbole.

Les principales vérités, que tout chrétien doit savoir et croire, sont renfermées dans le Symbole des apôtres, vulgairement appelé le *Credo*. Avant de vous en expliquer en détail la substance et les articles, il convient de faire sur ce sujet quelques observations générales auxquelles je me bornerai pour l'instruction d'aujourd'hui.

Le *Symbole* est un abrégé des vérités les plus essentielles que Dieu a révélées à son Eglise. Les vérités révélées sont très nombreuses; mais quoique nous devions les croire toutes également sans exception, nous ne sommes cependant pas obligés de les connaître toutes distinctement et en particulier; il suffit de connaître les vérités premières et *fondamentales*. Il fallait donc recueillir ces vérités essentielles dans une courte formule qui pût servir de guide et de règle aux chrétiens et qui, par sa brièveté et sa simplicité, fût à la portée des plus ignorants et des plus bornés.

Or, cet abrégé, nous l'avons dans le Symbole, qui renferme en peu de mots toutes les vérités nécessaires à croire. Il traite principalement de deux choses, de *Dieu* et de son *Eglise*. La première partie qui traite de Dieu est divisée en trois parties qui regardent les trois personnes de la sainte Trinité : le Père et l'œuvre de la création ; le Fils et l'œuvre de la redemption; le Saint-Esprit et l'œuvre de notre sanctification,

La seconde qui traite de l'Eglise, nous fait connaître les marques qui distinguent la vraie Eglise de Jésus-Christ de toute autre, et les biens que nous procurent la qualité de membres de cette Eglise. Et ici remarquez-bien une chose : c'est que, quoique toutes les vérités révélées ne soient pas renfermées dans le Symbole, nous les croyons

toutes cependant, par là même que nous croyons à l'Eglise dont nous reconnaissons la vérité et l'autorité dans le neuvième article, lorsque nous disons : *Je crois la sainte Eglise catholique,* puisqu'il est impossible de croire à l'Eglise, sans adhérer aux vérités qu'elle nous enseigne.

Mais ce qui est plus important, c'est que le Symbole a été fait par les apôtres eux-mêmes : c'est pour cela qu'on l'appelle Symbole des apôtres. Ayant reçu de Jésus-Christ l'ordre de se disperser par tout le monde pour annoncer l'Evangile, *Euntes docete Evangelium omni creaturæ* (Marc. XVI, 15), ils composèrent tous ensemble, avant de se séparer, cette formule de foi, selon le témoignage de saint Clément pape, disciple des apôtres.

Ils firent ce symbole pour plusieurs raisons : 1° afin qu'il y eût dans leur enseignement la plus parfaite uniformité, non-seulement dans la doctrine et les sentiments, mais encore dans les paroles et les expressions ; 2° pour que les peuples convertis, quoique séparés les uns des autres par la diversité des climats et la distance des lieux, n'eussent, en fait de croyance, qu'un seul et même langage, comme ils ne devaient avoir qu'une seule et même foi ; 3° pour faciliter au commun des fidèles, qui ne sont pas capables de longues études, la connaissance des vérités nécessaires, au moyen d'une formule courte, claire, à la porté de chacun, propre à bien régler leur croyance et à les préserver des erreurs qui devaient s'élever par la suite.

Tels furent les motifs pour lequels ces premiers fondateurs de l'Eglise composèrent, de concert, cet exellent traité que nous possédons. Mais que chacun ait composé son article, par exemple : saint Pierre le premier, saint André le second, saint Jacques le troisième et ainsi des autres, c'est une question très-douteuse et très-insignifiante. Ce qui est certain et incontestable, c'est qu'il est l'œuvre des apôtres ; et qu'en conséquence, nous devons le considérer et le recevoir comme l'ouvrage de Dieu même. En effet, les apôtres étaient inspirés de Dieu; ils ne mirent donc dans cette formule que les vérités que leur dictait intérieurement le Saint-Esprit, maître de toute vérité ; celles qu'ils avaient apprises de la bouche même de la sagesse incarnée, vérités qu'ils ne cessèrent de prêcher de vive voix et qu'enfin ils ont scellées de leur sang par le martyre.

De là il est facile de comprendre que ce traité est justement appelé Symbole. Le mot symbole signifie une marque, un signe qui sert à distinguer une personne ou une chose d'une autre ; il signifie que, comme le soldat se reconnaît à sa consigne, le servi-

teur à sa livrée, de même le chrétien se reconnaît à cette profession de foi renfermée dans le Symbole ; elle le distingue de tous ceux qui ne sont pas chrétiens : des idolâtres, des juifs, des hérétiques. La raison en est que nul ne peut être chrétien, s'il ne professe la foi enseignée par Jésus-Christ ; mais la foi enseignée par Jésus-Christ est celle qui nous a été transmise par les apôtres. Or, celui qui croit le Symbole, croit la doctrine des apôtres, la doctrine de Jésus-Christ même, et par conséquent se montre chrétien et l'est réellement ; tandis que celui qui le rejette en tout ou en partie, rejette la doctrine des apôtres, la doctrine de Jésus-Christ et par conséquent ne lui appartient pas. Le Symbole est la devise du chrétien, et tellement sa devise, que si quelqu'un, fût-ce un ange descendu du ciel, dit saint Paul, venait enseigner une doctrine contraire, vous devriez par là même le regarder comme un hérétique, un excommunié et un infidèle : *Si angelus de cœlo evangeliset præterquàm quod evangelisavimus vobis, anathema sit.* (Gal. I, 8.)

Il est bien vrai que l'Eglise, outre le Symbole des apôtres, en reconnaît deux autres, celui de Constantinople, que le prêtre dit à la messe et celui de saint Athanase qu'il récite à l'office. Mais ces deux symboles, quant à la substance, ne diffèrent pas de celui des apôtres ; ils ne sont qu'une explication plus claire et plus développée de certaines vérités qui avaient été plus spécialement attaquées par les hérétiques des premiers siècles.

Voyons maintenant, d'après ce que nous avons dit jusqu'ici, quels sont les devoirs du chrétien par rapport au Symbole.

Le Symbole nous a été donné premièrement, pour nous enseigner les vérités les plus essentielles de la religion. C'est donc un devoir pour nous de l'apprendre et de le savoir de mémoire. Le même précepte, dit saint Thomas, qui nous oblige à croire, nous oblige pareillement à savoir et à croire tous les articles du Symbole des apôtres : car la foi confuse, générale et implicite, ne suffit pas pour le salut ; il faut de plus la croyance formelle et explicite de certaines vérités. Aussi l'Eglise ne donna jamais le baptême aux catéchumènes, sans leur faire réciter publiquement le Symbole des apôtres ; et cela se pratique encore aujourd'hui, pour les enfants que l'on présente sur les fonts sacrés, pour lesquels les parrains et les marraines répondent. Celui qui ignorerait le Symbole ne pourrait être exempt de faute grave ; son ignorance ne pouvant venir que d'une grave négligence et du mépris des devoirs qui lui sont imposés par son

titre de chrétien. Tel est le sentiment de saint Thomas et tel est aussi celui de saint Charles dans ses *Instructions aux confesseurs*, où il ordonne de refuser l'absolution aux pénitents qui ne sauraient pas les articles du Symbole.

Lorsque je dis qu'il faut savoir le Symbole, je ne prétends pas qu'il suffise de savoir la lettre ; mais il faut de plus en comprendre le sens. En effet, on peut le savoir de mémoire et être d'une ignorance crasse en matière de foi. Or, à quoi sert cette science matérielle qui ne donne ni instruction ni lumière ? Il vaudrait bien mieux en ignorer les mots et en savoir le sens. C'est pour cela que quoique le Symbole se récite ordinairement en latin, il est très important de le savoir aussi en langue vulgaire, comme il vous est donné par le catéchisme ; vous vous appliquerez ensuite à en bien pénétrer le sens par la lecture et l'étude assidue de l'explication qui en est donnée dans le catéchisme.

Le Symbole nous a été donné en second lieu pour être, dans notre bouche, une solennelle profession de foi, et en même temps un bouclier contre les tentations et le péché. C'est donc un second devoir de le réciter souvent, comme l'Eglise nous l'apprend par son exemple, en le faisant réciter plusieurs fois chaque jour dans l'office divin. Nous aussi, nous devons le réciter souvent, pour honorer Dieu par ce témoignage authentique de notre foi et nous défendre contre les diverses tentations auxquelles nous sommes exposés. Quiconque croit fermement les vérités proposées dans le Symbole : un Dieu tout puissant, maître souverain, à qui tout est soumis, la vérité des souffrances de Jésus-Christ pour l'expiation du péché, la vérité d'une autre vie, celui-là ne se laissera pas facilement aller au péché, et il se soutiendra aisément contre tous les assauts des tentations. Voilà le bouclier que saint Paul nous exhorte à saisir promptement pour émousser tous les traits du tentateur : *In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possimus omnia telà nequissimi ignea extinguere.*

Mais pour que la récitation du symbole soit agréable à Dieu, et nous soit profitable à nous-mêmes, il faut qu'elle soit accompagnée de certaines dispositions. Et, ici, permettez-moi une réflexion que j'aurai peut-être encore plusieurs fois l'occasion de répéter, c'est que l'usage fréquent de certaines choses convertit l'or en boue ; je veux dire que par là nous gâtons, nous rendons complètement inutiles les plus saints exercices et les plus salutaires pratiques de la religion. On ne peut nier, en effet, que le Symbole ne soit en lui-même un

excellent acte de foi ; mais récité comme il l'est généralement, je vous le demande, est-ce un acte de foi ! Oui, sans doute, si le cœur était d'accord avec les lèvres, si la confession du cœur était unie aux protestations de la bouche. Mais comme, pour l'ordinaire, on le récite sans nulle attention aux paroles que l'on prononce, comme on le récite avec distraction, par habitude et par formalité, cette récitation n'est plus qu'un acte de foi purement matériel, qui ne saurait procurer aucun honneur à Dieu et aucun avantage à nous-mêmes ; elle nous est plutôt nuisible ; car, étant indubitablement obligés de le réciter quelquefois, en le récitant de cette manière, nous ne satisfaisons pas à notre obligation, d'après cette règle générale qu'un acte purement extérieur ne saurait être un acte de religion.

Habituez-vous donc à le réciter dignement et saintement ; je veux dire, avec une attention sérieuse, avec une foi vive, avec une tendre et fervente dévotion.

Avec une sérieuse attention ; vous appliquant non-seulement à bien prononcer les paroles, mais encore à réfléchir au sens et aux grandes vérités qu'elles renferment.

Avec une foi vive ; soumettant intérieurement votre esprit à croire fermement ce que vous dites de bouche.

Enfin, *avec une tendre dévotion*, accompagnant cette récitation de ces saintes affections de piété, de respect, d'amour et de reconnaissance envers Dieu, que doit naturellement vous inspirer la foi en un Dieu créateur, rédempteur, sanctificateur et plus tard votre rénumérateur, autant du moins qu'il dépend de lui.

Ces pieux mouvements de notre cœur vers Dieu, sont exprimés par ces premiers mots du Symbole : *Je crois en Dieu.* Car, comme l'enseignent les théologiens après saint Augustin et saint Thomas, croire en Dieu, ce n'est pas simplement croire qu'il existe, ni seulement ajouter foi à sa parole ; les démons vont jusque-là, puisque, selon saint Jacques, *credunt et contremiscunt* ; eux aussi croient, mais sans soumission, ils croient avec mépris, ils croient forcément, de cette foi qui épouvante et non de la foi qui console. Croire en Dieu, c'est le regarder comme notre souverain bien, mettre en lui toute notre confiance et nous attacher cordialement à lui par un sentiment vrai de piété : telle est la foi du vrai chrétien. Mais cette pieuse élévation de notre cœur vers Dieu n'est autre chose que la tendre dévotion dont je vous parlais tout-à-l'heure.

Voilà les dispositions avec lesquelles vous devez réciter le Sym-

bole, si vous voulez accomplir votre devoir, glorifier Dieu par ce tribut d'adoration, et en retirer pour vous-mêmes des fruits de sainteté et de salut. Je vous expliquerai dans la suite chaque article du Symbole en particulier, et je vous ferai voir les trésors de connaissances qu'ils renferment. Vous verrez la multitude des vérités contenues dans ces courtes paroles.

INSTRUCTION II.

PREMIER ARTICLE DU SYMBOLE.

Existence de Dieu.

Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre. »

Tel est le premier article du Symbole ; il renferme, dans ces quelques mots, un grand nombre de vérités : l'existence de Dieu, son unité, la distinction des personnes en un seul Dieu, les attributs de Dieu, la création de toutes choses : voilà la matière abondante dont je dois vous expliquer en détail les diverses parties.

La première parole : *Je crois*, ne s'applique pas seulement à ce premier article, mais elle s'étend à tous les autres : il faut donc la dire intérieurement et la supposer toujours quoiqu'on ne la répète pas au commencement de chacun. Cette parole signifie que nous tenons pour certain, pour très vrai, pour infaillible, tout ce que renferment ces articles ; parce que Dieu, la vérité suprême, l'a révélé aux apôtres, que les apôtres l'ont enseigné à l'Eglise et l'Eglise à nous. En prononçant donc cette parole : *Je crois*, nous voulons exprimer l'assentiment ferme et inébranlable que nous donnons à la parole de Dieu renfermée dans le Symbole ; nous protestons que nous assujétissons immuablement notre raison et notre jugement à croire toutes les vérités quelque obscures, quelque impénétrables, quelque contradictoires même qu'elles nous paraissent ; et à les croire avec une certitude absolue et plus fermement que nous ne croyons les vérités que nous connaissons par l'évidence, les choses que nous voyons de nos yeux ou que nous touchons de nos mains. Vous voyez donc que cette parole : *Je*

crois, doit venir du cœur, d'un esprit solide et fortement enraciné dans la vraie foi. Mais après tout ce que nous avons déjà dit sur cette vertu de foi, il serait inutile d'ajouter ici autre chose. Avançons et expliquons, les unes après les autres les vérités que nous professons de croire.

La première, celle qui est le fondement et la base de toutes les autres, c'est l'existence de Dieu exprimée par ces paroles, *Je crois en Dieu* : ce qui veut dire : Je crois qu'il y a dans le monde un Etre suprême, distinct de toutes choses, maître et gouverneur du monde. Voilà la première de toutes les vérités ; car si nous ne commençons pas par croire l'existence de Dieu, comment croirons-nous les autres choses qui n'ont de certitude que par la parole infaillible de Dieu qui les a révélées. Or, c'est là une vérité que nous prêchent également la voix de la foi, la voix de la raison et celle de la nature même.

La voix de la foi, puisque les divines Ecritures, à chaque instant, nous parlent de Dieu, nous expliquent ses perfections et nous déclarent sa volonté. Dieu lui-même nous l'atteste, en plusieurs endroits, et de sa propre bouche : *Ego sum Dominus Deus tuus*, je suis le Seigneur votre Dieu ; c'est donc une vérité révélée par lui, et qui est aussi certaine et aussi incontestable que la révélation dont nous avons médité les preuves en parlant de la foi.

Mais, lors même que cette vérité ne nous serait pas enseignée par la foi, les seules lumières de la *raison* nous la démontrent avec la dernière évidence. Il suffit d'ouvrir les yeux et de contempler l'univers : Le ciel, la terre et toutes les choses qu'ils renferment proclament la sagesse et la toute-puissance d'un architecte suprême, quoique invisible ; toutes nous prêchent d'une voix unanime qu'il y a un Dieu par qui tout a été fait et par qui tout subsiste : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.*

Ainsi, mes chers auditeurs, de même que la simple vue de ce temple, de ce grand et magnifique édifice, si bien ordonné et composé de tant de parties, admirablement unies et liées ensemble pour former un seul tout, découvre de suite à notre esprit le dessein et la pensée du savant architecte qui en a conçu le plan et dirigé la construction ; et que nous regarderions certainement comme un insensé celui qui prétendrait que toutes ces pierres se sont unies ensemble, qu'elles se sont distribuées et disposées avec tant de symétrie, purement par hasard, sans le secours ni la direction de personne : ainsi devons-nous raisonner par rapport à la vérité dont je parle ;

et avec d'autant plus de raison, que les travaux les plus etonnants de l'art n'ont rien de comparable à la beauté, à la magnificence, à l'ordre et aux prop rtions qui éclatent dans la structure du monde, soit que nous le considérions dans son ensemble, soit que nous le considérions dans ses moindres parties.

A la vue de ce grand édifice de l'univers, de ce ciel, de ce pavillon tout parsemé et tout resplendissant d'astres si admirables par leur grandeur, par leur beauté et par leur éclat, de ces deux grands luminaires du firmament, le soleil et la lune, si réguliers et si constants dans leurs révolutions, de la terre si fertile en toute espèce de productions, de cette multitude et de cette variété prodigieuse d'oiseaux, de poissons et d'animaux, du cours périodique des saisons se succédant invariablement les unes aux autres ; à la vue de cet ensemble merveilleux de toutes choses, quiconque n'est pas stupide et insensé, est forcé d'avouer qu'il y a une intelligence suprême, un esprit invisible, un architecte plein de sagesse et de puissance, de qui tout vient et qui préside à tout. Or, cette intelligence, cet esprit infiniment sage et infiniment puissant, n'est autre que Dieu, ce Dieu dont les cieux, selon l'expression des saintes Ecritures, racontent la gloire et dont le firmament publie la puissance : *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* (Ps. XVIII, 1.)

Ce que nous disons de l'univers entier, nous pouvons le dire aussi de la formation de l'homme, de cet être si merveilleux ; on peut le dire des êtres les plus petits et les plus méprisables, comme serait un insecte, un papillon, une fleur, une feuille dans lesquels n'éclate pas moins la sagesse du Dieu créateur. Aussi de toutes les erreurs et de toutes les folies de l'esprit humain, la plus inconcevable, sans contredit, est celle qui refuse de reconnaître une cause première, pour attribuer tout au hasard, tandis que toutes les créatures proclament Dieu, rendent témoignage de Dieu et nous attestent l'existence de Dieu.

Ne venez donc pas me dire qu'on ne voit pas Dieu et qu'il ne se montre pas à nos yeux. Devons-nous chercher Dieu avec les yeux du corps ? Avec les yeux du corps, on voit les choses corporelles, tandis que les choses spirituelles se conçoivent, mais ne se voient pas. Et puis, que de choses que vous croyez et que vous ne voyez pas ! Vous ne voyez assurément pas l'âme qui anime votre corps, et cependant vous douteriez de tout plutôt que de douter d'avoir une âme. Pourquoi cela ? parce que lors même que vous ne la

voyez pas de vos yeux, elle se fait assez connaître par ses effets, par la pensée, par la parole, par ses opérations et ses œuvres.

Quelle est donc votre folie, dit à ce sujet saint Augustin ? Les opérations du corps vous prouvent l'existence de votre âme; et les œuvres de la création ne vous font pas connaître l'existence de Dieu? *Stultè, ex operibus corporis agnoscis viventem, et ex operibus creaturæ non potes agnoscere creatorem.* Ainsi, quoique Dieu soit invisible en lui-même, il se manifeste cependant, dit saint Paul, par les œuvres sorties de ses mains, dans lesquelles il est impossible de ne pas le reconnaître : *Invisibilia enim ipsius, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.*

Cela est si vrai qu'il n'y a jamais eu dans le monde de nation si barbare ni si sauvage, qui n'ait admis une divinité quelconque présidant aux choses de ce monde. On a vu, à la vérité, les peuples varier dans l'idée qu'ils se formaient de la divinité, les uns admettant plusieurs dieux, les autres attribuant la divinité à des créatures corporelles et insensées ; on en a vu varier dans leurs rites, dans leur culte et dans leurs pratiques religieuses, qui étaient différentes selon la diversité des pays ; mais tous s'accordaient à reconnaître un Dieu et à lui offrir leurs prières, leurs offrandes, leurs sacrifices et leurs vœux. Or, le consentement général de tous les peuples à admettre un Dieu, lors même que sur tout le reste ils sont divisés d'opinion, est une seconde preuve infaillible de l'existence de Dieu ; car cette persuasion constante et universelle, ne peut venir que de Dieu qui l'a gravée dans le cœur de tous les hommes, ou de la conviction invincible que produit sur eux le spectacle de la création.

Cependant, me direz-vous, ne rencontre-t-on pas des personnes qui nient l'existence de Dieu, qui disent ou qui croient qu'il n'y en a point, et qui sont généralement connues sous le nom d'athées? Cela est vrai, puisque l'Ecriture le dit formellement : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* ; mais ces paroles mêmes nous montrent assez l'absurdité et la fausseté d'un tel sentiment.

D'abord l'Ecriture donne à ces personnes le nom d'*insensés* : *Dixit insipiens* ; nous apprenant par là que ce sentiment est une extravagance, un délire, une folie qui ne sauraient entrer dans la tête d'un homme qui jouit de sa raison.

Ensuite elle ajoute que ces personnes nient Dieu dans leur cœur: *Dixit insipiens in corde suo.* Cela ne signifie pas qu'elles pensent et parlent de la sorte par suite d'une vraie et intime persuasion, mais seulement que tel serait leur désir.

Mais qu'il y ait des athés de bonne foi, il est assez difficile de le supposer : car l'idée de Dieu est tellement gravée dans notre âme, qu'il est impossible de la détruire entièrement; toujours elle se manifeste de temps à autre en nous, malgré nous-mêmes, par certains mouvements et par certaines affections indélibérées. Que signifient, en effet, ces vifs remords que nous éprouvons en nous-mêmes après certaines actions mauvaises, et qui nous forcent de nous condamner en secret, sans avoir ni accusateurs ni témoins ! Ne prouvent-ils pas qu'il y a un être suprême à qui rien n'est caché, et à qui nous devons rendre compte de nos péchés ? — Que signifie encore cet instinct naturel, qui, dans les dangers soudains et dans les frayeurs imprévues, nous fait lever les yeux au ciel, et implorer son assistance et son secours ? Ne nous prouve-t-il pas qu'il y a dans le ciel un Dieu de qui tout dépend et qui pourrait nous secourir ? Ces sentiments, je le répète, qui sont communs à tous les hommes, que signifient-ils ? Par là même qu'ils sont universels, vous êtes forcés de convenir qu'ils ne sont pas un préjugé d'éducation.

Non, certainement; mais c'est ici la force même de la vérité gravée dans nos cœurs ; c'est cette inclination naturelle qui nous reporte vers Dieu, ou pour parler avec Tertulien, c'est le témoignage d'une âme naturellement chrétienne : *Testimonium animæ naturaliter christianæ.*

Cependant, s'il n'y a point d'athée de conviction, il n'en manque pas, parmi les chrétiens mêmes, qui cherchent à se persuader qu'il n'y a point de Dieu, afin de se délivrer de tout frein, de toute crainte, et de vivre comme les bêtes, au gré de leurs désirs. Comme l'idée d'un Dieu suprême implique la nécessité d'un culte, d'une loi, d'une religion et par conséquent la croyance des peines et des récompenses, cette idée les déchire et les tourmente. Si on leur proposait à croire un Dieu indifférent sur leur conduite, et qui leur permît de faire tout ce qui leur plaît, ils ne trouveraient pas la moindre difficulté à admettre son existence ; or, comme en admettant un Dieu, il faut nécessairement reconnaître qu'il est la règle juste et sainte de nos actions, qu'il est l'ami de l'ordre et l'ennemi du désordre et du péché, le juge et le vengeur du mal, sans quoi il ne serait pas; la crainte de ces terribles conséquences est ce qui les rend si mal disposés envers Dieu. De là, dans le transport de leurs désirs insensés, ils voudraient pouvoir croire qu'il n'existe pas, et pour se tran-

quilliser ils en viennent à se flatter et à se dire dans le secret de leur cœur qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* Mais c'est en vain qu'ils s'efforcent de s'aveugler sur une vérité qu'il est impossible d'arracher entièrement de notre esprit ; il leur reste toujours au moins la crainte et le doute, et avec cela, les remords, l'inquiétude et l'agitation.

Ceci nous prouve, chrétiens, à quel dégré de malice et de corruption le vice et l'amour du vice conduisent ; jusqu'à arracher du cœur de l'homme, cet instinct naturel qui le porte vers Dieu, et lui faire nier ce Dieu de qui il a reçu l'être et qui le lui conserve avec tant d'amour. Ceci nous montre, de plus, qu'il n'y a pas d'erreur si révoltante ni d'impiété si monstrueuse qu'on n'embrasse lorsqu'on est intéressé à le faire ; car, selon l'expression de saint Augustin, personne ne nie Dieu que celui à qui il serait utile et avantageux qu'il n'y en eût point : *Nemo Deum negat, nisi cui expedit Deum non esse.*

D'où il faut conclure que si l'on ne veut être athée ou tenté de le devenir, il faut vivre saintement et réprimer courageusement certaines passions naturelles.

Une fois qu'on a rejeté la foi en Dieu et par conséquent toute dépendance de lui, on ne peut manquer de tomber dans la plus révoltante dépravation ; c'est le Saint-Esprit lui-même qui nous l'assure, lorsqu'après les paroles déjà citées, *Dixit insipiens*, etc., il ajoute aussitôt : *Corrupti sunt, abominabiles facti sunt in voluntatibus suis.* Quel frein pourrait vous retenir et vous empêcher de tomber dans les plus horribles excès et dans les fautes les plus énormes, lorsque vous n'êtes plus retenus par la crainte d'un Dieu qui vous voit, qui veille sur vous et qui ne laissera pas impunie même une pensée mauvaise, pas plus qu'une action criminelle ? Toutes les autres digues : les lois humaines, le regard des hommes, sont trop faibles et trop impuisantes, comme nous le prouve l'histoire de tant de crimes atroces qui se commettent chaque jour.

De tout cela nous sommes encore forcés de conclure que l'athéisme est non-seulement l'erreur la plus absurde et la plus monstrueuse, mais encore la plus funeste et la plus pernicieuse aux bonnes mœurs, à l'ordre et à la tranquillité publique ; et qu'au contraire la croyance en Dieu, pour mille raisons évidentes, est nécessaire et très utile, et qu'il est de notre intérêt de la conserver.

Mais quel est ce Dieu dont nous devons croire l'existence? Vous me faites-là une question à laquelle il ne m'est pas possible de faire une réponse juste, adéquate et satisfaisante. Dieu est un être que nous ne pouvons ni mesurer, ni comprendre; mais son incompréhensibilité sera-t-elle, par hasard, un motif suffisant pour refuser de croire à son existence? Misérable et frivole prétexte sur lequel s'appuient certaines personnes, sans faire attention qu'elles croient, en ce monde, mille autres choses également incompréhensibles, et cependant très certaines et incontestables.

Autre chose est donc de pouvoir comprendre parfaitement Dieu, et autre chose de pouvoir le connaître et en avoir une idée quelconque. Dieu étant un être infini et immense, et nous des esprits faibles et bornés, nous ne pouvons en avoir une idée parfaite; si nous pouvions le comprendre, ou il ne serait pas ce qu'il est, ou nous ne serions pas ce que nous sommes.

Néanmoins cela n'empêche pas que nous ne puissions nous former quelque idée de lui, imparfaite, à la vérité, mais assez exacte cependant, assez claire, pour concevoir ce qu'il est par rapport à nous et ce que nous sommes par rapport lui; pour en parler dignement et avoir une intime conviction de son existence, de sa sagesse, de sa bonté, et de sa justice. Cela suffit chrétiens, et il n'en faut pas davantage pour bien régler notre conduite et notre vie.

Je vous parlerai une autre fois de l'essence de Dieu et de ses divines perfections; nous verrons qu'il est unique, et nécessairement unique, qu'il ne peut y avoir d'autre Dieu et d'autres maître que lui: seconde vérité que nous faisons profession de croire dans le premier article du symbole.

INSTRUCTION III.

Essence et perfections de Dieu.

Ce Dieu dont le premier article de notre symbole et toutes les lumières de la raison nous enseignent l'existence, bien qu'infiniment au-dessus de notre intelligence affaiblie, ne nous est pas néanmoins entièrement inaccessible; et nous pouvons le connaître en quelque

sorte, autant qu'il est nécessaire pour bien nous conduire et bien régler notre vie.

Je vais donc vous parler de l'essence de Dieu, et vous exposer, au moins en abrégé, ses principaux attributs. Vous pourrez en déduire avec évidence son unité, aussi bien que son existence que nous professons dans le premier article.

Pour comprendre ce que c'est que Dieu, nous pouvons nous servir des preuves que la raison nous fournit pour nous convaincre de son existence. Nous sommes forcés d'avouer qu'il existe un Dieu; car, comme toutes les autres choses n'ont pu se donner l'existence par elles-mêmes, il faut nécessairement recourir à un premier principe qui leur ait donné l'existence, à un principe qui ne reconnaisse pas lui-même d'autre principe, enfin à un principe nécessaire et incréé qui ne peut être autre que Dieu. Mais cette vérité doit nous conduire, par une conséquence nécessaire, à découvrir les admirables prérogatives et les perfections de ce Dieu : car si Dieu existe nécessairement et par lui-même, s'il est la cause productrice de tout, il est donc l'être le meilleur et le plus parfait que nous puissions concevoir.

En effet, Dieu parlant à Moïse de lui-même, ne se donne pas d'autre nom, que celui d'Etre nécessaire : *Ego sum qui sum ;* je suis celui qui suis, c'est-à-dire, l'être par excellence, l'être qui existe nécessairement et qui ne peut pas ne pas exister, l'être par qui tout existe et sans lequel rien n'existerait. Aussi le Symbole ne dit autre chose de Dieu sinon qu'il est tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ; parce que sachant qu'il est incréé, principe et source de toutes choses, nous pouvons parfaitement arriver à la connaissance de ses divines perfections.

Mais quelles sont ces perfections ? On n'en finirait pas si on voulait parler de toutes ; laissant donc de côté les abstractions et les subtilités de l'école, qui ne sont pas à la portée du plus grand nombre d'entre vous, et qui seraient déplacées dans la bouche d'un prêtre qui n'entend pas vous parler en philosophe ou en théologien, mais en simple catéchiste, je vous dirai que Dieu est un pur esprit, très simple, éternel, indépendant, immuable, immense : en un mot, infiniment parfait.

Je dis premièrement que Dieu est un pur esprit, un esprit très simple ; je veux dire, une intelligence, une volonté, une substance spirituelle qui n'a ni corps, ni figure, ni couleur, et par conséquent, qui ne peut tomber sous nos sens. Si Dieu était un com-

posé de parties comme nous, il serait sujet à changer, à s'altérer, à se corrompre, ce qui répugne à la nature divine.

Il y a cependant certaines expressions dans la sainte Ecriture, qui semblent attribuer à Dieu des bras, des yeux et des pieds, comme s'il avait un corps semblable au nôtre ; ces expressions ne doivent pas s'entendre à la lettre, mais en figure. L'Esprit saint emploie ce langage, pour se conformer à notre faiblesse ; mais par cette manière de s'exprimer il veut seulement nous faire connaître les diverses perfections de Dieu ; par exemple : par les bras, sa toute-puissance ; par les yeux, son intelligence ; par les pieds, sa présence.

J'ai dit en second lieu qu'il est éternel, je veux dire qu'il a toujours été et sera toujours, qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura jamais de fin. Existant par la nécessité de sa nature il ne peut avoir reçu l'être de personne ; on ne peut donc concevoir un instant où il n'ait pas existé, ni où il puisse cesser d'exister. Cet attribut ne convient qu'à lui ; toutes les autres choses en dehors de lui, sont tout-à-fait indifférentes à l'être ou au non-être. Et en effet, le monde ayant eu un commencement, les créatures ont eu un perpétuel non-être avant la création, et après que l'univers aura été consumé par le feu, elles auront un non-être perpétuel à l'avenir.

Il est bien vrai que nos âmes sont immortelles et vivront éternellement ; mais c'est là un effet de la Providence et de la puissance divine, et non une condition essentielle à leur nature. Si Dieu cessait de les conserver par la puissance de son bras, comme il le fait, elles retomberaient immédiatement dans leur premier néant. Dieu seul est donc l'être nécessaire existant par lui-même ; il renferme donc nécessairement en lui tous les temps et toutes les durées, ou, à parler proprement, il n'y a en lui ni passé, ni avenir ; il n'y a qu'un immuable, continuel et invariable présent.

J'ai dit en troisième lieu qu'il est *indépendant ;* je veux dire que Dieu ne dépend de personne ; il fait ce qu'il veut et quand il veut ; il n'est jamais nécessité, ni forcé dans ses opérations. Dieu ne tenant son être que de lui-même, il se suffit aussi à lui-même, il n'a besoin d'aucune de ses créatures, tandis que celles-ci sont dans une continuelle dépendance de lui.

Ce qu'on appelle indépendance, dans les grands de ce monde, n'est qu'une véritable faiblesse et une plus grande dépendance ; parce qu'en réalité, ils dépendent de tous ceux dont ils ont besoin

pour se faire servir ; ils sont donc bien plus dépendants que les autres hommes, parce qu'il leur faut de plus grands secours pour se soutenir. Mais Dieu est parfaitement indépendant, il n'a besoin du secours, des soins, ni du concours de personne pour exécuter toutes ses volontés.

J'ai dit en quatrième lieu que Dieu est *immuable*, je veux dire qu'il n'est sujet à aucun changement, qu'il est toujours le même et dans le même état ; étant infini en tout genre de perfections, il ne peut rien perdre, ni rien acquérir. Toutes les choses de ce monde, par leur nature changent et varient, sans jamais rester dans le même état. Nous-mêmes, nous sommes sujets à des changements continuels : changements d'état, de pensée, de volonté, d'inclination ; changements innombrables dans l'âme et dans le corps. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu : *Ego Dominus et non mutor. — Tu autem idem ipse.* Il est toujours inaltérablement le même dans son être, ses pensées, ses volontés, ses affections.

Tous les changements qui nous semblent arriver ou être arrivés en Dieu, comme d'avoir créé le monde, d'avoir fait l'homme, d'avoir produit chaque jour tant d'évènements extraordinaires, toutes ces choses et bien d'autres qui nous semblent nouvelles, ne produisent en Dieu aucun changement, parce qu'il ne se fait pas en lui une nouvelle délibération qui change la précédente ; mais qu'une simple et immuable détermination exécute successivement dans le temps ce qu'il a décrété et réglé de toute éternité ; le changement se fait donc dans les créatures et non dans Dieu.

De là il vous sera facile de comprendre en quel sens vous devez entendre les expressions de la sainte Ecriture qui attribuent à Dieu des passions et des affections, semblables aux passions humaines, en disant qu'il s'attriste, qu'il s'enflamme de colère, qu'il nous oublie. C'est encore ici une manière de parler figurée, par ressemblance à ce que nous éprouvons et à ce que nous sentons nous-mêmes dans diverses circonstances. Ainsi on dit que Dieu s'attriste, lorsque nous l'offensons par le péché ; qu'il se met en colère, lorsqu'il nous punit ; qu'il nous oublie, lorsqu'il nous laisse sans secours temporels. Mais il ne peut y avoir en lui ni trouble, ni émotion, parce qu'il est immuable : *Ego Dominus et non mutor.*

J'ai dit en quatrième lieu qu'il est *immense*, je veux dire que le Seigneur par son essence est présent en tout lieu, dans le ciel, sur la terre et dans les plus profonds abîmes. Il remplit tout de lui-même, sans être renfermé par aucun lieu. Aussi le psalmiste disait

il : *Quò ibo à spiritu tuo et quò à facie tuâ fugiam* ? Où irai-je pour me dérober à votre esprit, et où fuirai-je pour me cacher à vos regards ?

N'allez pas croire, cependant, que Dieu soit présent partout à la manière de l'air qui est répandu en tout lieu, mais de manière que celui qui est dans un endroit, ne se trouve pas également dans d'autres. Non sans doute, car Dieu, comme nous l'avons dit, est infiniment simple, et il n'est pas composé de parties, par conséquent, il est tout entier partout où il est, à la manière de notre âme qui est tout entière dans tout le corps et dans chacune de ses parties. Comme l'âme remplissant le corps, le soutient, le conserve, lui communique la vie, le mouvement et l'action ; de même la présence de Dieu en toutes choses n'est pas oisive, mais elle est toujours active.

Dieu est intimement présent aux créatures pour les maintenir et les conserver, tellement que, s'il cessait un seul instant de le faire, elles cesseraient à l'instant même de subsister. C'est pour cela que l'Apôtre dit : *In ipso vivimus, movemur et sumus;* nous avons en Dieu la vie, le mouvement et l'être ; de sorte que, sans son secours actuel, nous ne pourrions pas même remuer un doigt. Vérité importante, chrétiens, qui, bien méditée, devrait être un frein puissant pour nous préserver du péché ! Dieu nous est toujours présent avec toute la gloire de sa majesté et avec toute la force de sa puissance ! Qui pourrait avoir la légèreté, l'audace, la fureur de pécher et d'offenser Dieu, s'il pensait à cette vérité ?

Mais quoique Dieu soit essentiellement présent en tous lieux, les divines Ecritures nous disent cependant qu'il a établi sa demeure dans le ciel : *Deus in cœlo paravit sedem suam*, et cela pour deux raisons : 1° parce que c'est dans le ciel qu'il se manifeste plus spécialement, avec une plus grande pompe extérieure, en élevant les bienheureux à la contemplation de son être ; ainsi l'on peut dire que c'est proprement dans le ciel qu'est son siége royal, que c'est là qu'il déploie toute la magnificence de sa cour ; 2° pour nous donner une idée grande et sublime de cette souveraine majesté qui, étant assise par-dessus tous les cieux, ne nous regarde de là que comme de misérables et petits vers de terre.

J'ai dit enfin que Dieu est *infiniment parfait* en tout genre de perfections. Quelle perfection en effet pourrait manquer à celui qui possède la plénitude de l'être et par qui tout existe ? Il doit donc être infiniment vrai, infiniment juste, infiniment sage, infini-

ment puissant, infiniment miséricordieux, infiniment saint : ou, pour parler plus exactement, il est la vérité, la sagesse, la justice, la puissance, la miséricorde, la justice même. Tout ce qu'il y a de perfections dans les créatures n'est qu'un faible écoulement de celles qui résident en Dieu à un degré infini : et même il ne peut y avoir de perfection dans les créatures qu'autant qu'elles ont quelque ressemblance avec celui qui est le modèle, la règle et la source de toute perfection, la perfection par essence. Pour ne pas être trop long, je ne vous expliquerai pas chacun de ces attributs que je viens de nommer ; ils sont d'ailleurs assez clairs et assez faciles à comprendre. Cependant je ne pourrai me dispenser de vous parler dans la suite, en particulier, de la puissance et de la providence de Dieu.

Voilà l'idée que nous pouvons nous former de Dieu. Au reste après avoir dit de lui tout ce que nous pourrons imaginer de plus grand et de plus sublime, nous n'aurons rien dit; parce que Dieu est infiniment supérieur à tout ce que nous pouvons sentir, imaginer ou concevoir. Nous pouvons le croire, l'adorer et l'aimer ; nous pourrons même le posséder un jour ; mais en avoir une connaissance parfaite, jamais, du moins, durant la vie présente. Si nous avons le bonheur d'être sauvés un jour, alors le voile qui nous le cache sera déchiré, et nous le verrons tel qu'il est en lui-même, nous le verrons face à face et à découvert : *Videbimus eum sicuti est* (I. Joan. III, 2.)

Le peu que nous avons dit de Dieu et de ses perfections, suffit pour vous faire connaître une autre vérité essentielle, c'est qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il est impossible qu'il y en ait plusieurs. Nous exprimons cette vérité par ces paroles du Symbole : *Credo in Deum*, par lesquelles nous faisons profession de croire qu'il y a un Dieu, qu'il est le seul vrai, et qu'il ne peut y en avoir d'autre que lui, comme l'explique plus clairement le symbole de la messe : *Credo in unum Deum.*

Cette vérité est fondée sur la foi et sur la raison. *Sur la foi*, qui nous l'atteste dans plusieurs passages des divines Ecritures : *Videte quòd ego sim solus, nec sit alius Deus præter me.* (Deuter. XXXII, 39.) De là, la nécessité pour nous d'offrir à lui seul nos adorations et notre culte : *Unum Deum adorabis et illi soli servies. Sur la raison*, car Dieu renfermant en lui-même tous les biens possibles sans mesure aucune, il doit être nécessairement un ; autrement il ne serait rien, il ne serait pas Dieu. Dites-moi, je vous prie, pour-

riez-vous vous appeler maître absolu dans votre maison, s'il y avait un autre maître que vous? Son autorité ne serait-elle pas une limite et un obstacle à la vôtre? Supposons un instant qu'il y eût plusieurs dieux : ils devraient être tous égaux, parce que, si l'un était inférieur, il ne serait plus Dieu ; d'un autre côté s'ils étaient tous égaux, aucun ne serait souverainement parfait; parce que l'un n'aurait pas les perfections de l'autre ; aucun ne serait vraiment souverain et absolu, parce qu'ils dépendraient les uns des autres ; aucun ne serait immense, parce que là où serait l'un, l'autre n'y serait pas ; aucun par conséquent ne serait Dieu. Par où vous voyez qu'en Dieu, l'unité est aussi essentielle que l'indépendance, l'immensité, l'infinité, que vouloir multiplier Dieu, c'est le détruire, et qu'admettre plusieurs dieux, c'est n'en reconnaître aucun : *Deus si unus non est, non est*, disait Tertullien.

Il est donc incontestablement établi qu'il n'y a qu'un Dieu, et qu'il est nécessairement unique : et dans cette unité parfaite, comme dans un abîme sans fond, il renferme toutes les perfections. Quoique nous divisions ces perfections par les abstractions de notre pensée, à cause de la faiblesse de notre intelligence, qui est incapable d'embrasser toute l'essence de Dieu, d'un seul regard, cependant elles ne sont qu'une seule essence infiniment simple ; et il n'y a pas réellement en Dieu des perfections distinctes les unes des autres ; tout ce qui est en Dieu est Dieu même.

Le fruit que nous devons tirer de cette instruction, c'est de nous appliquer à imprimer dans notre esprit une très haute idée de ce grand Dieu, notre premier principe et notre dernière fin, le maître absolu de toutes choses. *Domine, quis similis tibi?* s'écriait le Prophète-Roi, tout absorbé dans la contemplation de l'être divin ; ô Seigneur, qui pourra jamais vous ressembler, qui pourra être mis en comparaison avec vous! Vous êtes essentiellement tout, et nous, essentiellement rien. Chacun de nous en effet peut être appelé un pur néant par rapport à l'universalité des créatures, ou tout au plus, peut-on dire qu'il est comme un grain de sable que personne ne regarde, dont nul ne fait cas, et qui, s'il disparaît, ne laisse aucun vide par son absence : que sera-ce donc de chacun de nous en comparaison de Dieu, de ce Dieu devant qui l'immensité du monde, et mille mondes sont comme s'ils n'étaient pas! *Omnes gentes, sic sunt ante te, quasi non sint.* (Isaï, XL, 17.)

De cette considération attentive de Dieu dépendent l'hommage, le culte et l'obéissance continuelle et cordiale que nous devons lui

rendre en respectant son immensité qui nous entoure, en adorant sa providence qui nous gouverne, en aimant sa bonté qui nous bénit et nous supporte, en craignant sa justice qui peut nous frapper et nous perdre.

De là aussi la résignation totale et absolue à sa sainte volonté, bien persuadés que tout vient de lui et que tout se rapporte à lui selon les fins très droites, mais inconues de sa divine sagesse : de là encore ce calme et cette tranquillité imperturbable au milieu de toutes les vicissitudes de la bonne ou de la mauvaise fortune, et cet abandon universel à ses dispositions, nous laissant conduire en tout par la main de notre Maître, à l'exemple de David qui disait de lui-même : *Velut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum.* (Ps. LXII, 29.)

De là en outre, l'obligation de rapporter tout à lui, nous avec tous nos biens ; reconnaissant que nous avons tout reçu de lui pour que tout retourne à lui et à sa gloire ; en conséquence, de lui consacrer sans réserve notre corps, notre âme, nos talents, nos biens, notre vie, notre santé, et toutes les occupations qui nous sont imposées par les besoins passagers de ce monde.

De là enfin le mépris des choses d'ici-bas qui passent si vite et s'évanouissent comme l'ombre et la fumée, pour nous attacher uniquement à Dieu, vrai et souverain bien, bien immuable, indéfectible et éternel. *Omnes sicut vestimentum veterascent ; tu autem idem ipsees et anni tui non deficient.* (Ps. CI, 27.)

Oh! quel puissant besoin nous sentirions en nous-mêmes de nous porter incessamment vers Dieu, si nous avions de lui l'idée que nous devons en avoir. Aussi saint Augustin ne demandait-il à Dieu qne cela : *Noverim te, noverim me ;* faites, Seigneur, que je connaisse bien ce que vous êtes et aussi que je connaisse bien ce que je suis. La connaissance de Dieu conduit à la vraie connaissance de soi-même ; et cette double connaissance produit une conduite toujours droite et vertueuse dans le chemin de cette vie.

Méditons-le donc, chrétiens, méditons-le souvent, ce grand Dieu, pour nous exciter et nous animer continuellement à l'aimer et à le servir ; de la sorte, ce Dieu qui est aujourd'hui l'objet de notre foi et de notre culte, sera un jour pour nous l'objet d'une vision claire et béatifique, l'objet de notre amour, de notre joie et de notre éternelle félicité.

INSTRUCTION IV.

Trinité de Dieu. — Sa toute puissance.

Après avoir dit dans le premier article : *Je crois en Dieu*, nous ajoutons : *le Père tout-puissant.* J'entreprends de vous expliquer aujourd'hui ces deux mots et je commence par le premier.

Par ce nom de père que nous donnons à Dieu, nous professons, selon la doctrine du catéchisme romain, le mystère adorable et incompréhensible de la très sainte Trinité. Ce Dieu que nous avons dit être unique et infiniment simple dans sa nature, renferme en lui-même trois personnes réellement distinctes; et, quoique la première ne soit pas la seconde, ni la seconde, la troisième, cependant, ces trois personnes ne sont qu'une seule nature, une seule essence, un seul Dieu.

Cette Trinité des personnes dans une seule nature est tout ce qu'il y a de plus admirable en Dieu. C'est un mystère que nous ne serions jamais parvenus à découvrir sans les lumières de la révélation. Qu'il y ait un Dieu, un être très-parfait, premier principe de toutes choses, qui a l'existence par lui-même et de qui tous les autres êtres la reçoivent, que ce Dieu soit nécessairement un, nous pouvons nous élever jusque-là par les seules lumières de notre raison; mais que ce Dieu unique existe en trois personnes, réellement distinctes, n'ayant entre elles qu'une seule nature, qui par là même exclut toute supériorité, toute dépendance, toute différence de temps, de dignité et de perfection : voilà le mystère que la foi seule nous découvre.

Mais quoique ce mystère soit obscur et impénétrable, on ne pourra cependant jamais prouver qu'il renferme quelque répugnance ou quelque contradiction. Il y aurait contradiction, si nous devions croire que trois personnes ne font qu'une seule personne ou que trois dieux ne font qu'un Dieu ; mais ce n'est pas cela. Nous croyons un Dieu dans l'essence divine, et nous ne croyons pas qu'il y a trois dieux dans cette essence ; par conséquent nous croyons un seul Dieu et non trois dieux. Ensuite nous disons qu'il est trin en personne ; nous ne disons pas que dans ces trois personnes

il n'y en a qu'une. Nous croyons donc trois personnes et non une seule personne. Mais comment peut-il se faire que le même Dieu qui est un dans sa nature, soit trin en personnes; voilà ce que nous ne savons ni ne pouvons comprendre, parce que nous n'avons pas une idée claire et distincte de ce que c'est qu'une nature et de ce que c'est qu'une personne. C'est donc un mystère; mystère que nous devons adorer humblement et non pas chercher à comprendre, pas plus que tant d'autres mystères également impénétrables.

Maintenant, quelles sont ces personnes? Ce sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Jésus-Christ lui-même nous l'a révélé par la bouche de son disciple bien-aimé l'évangéliste saint Jean : *Tres sunt, qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum et Spiritus Sanctus.* (I. Joan. v, 7.) Mais dans notre article il n'est positivement question que de la première; je me bornerai donc à parler de celle-ci.

Nul ne peut recevoir le nom de père, s'il n'a au moins un fils. Puisque nous appelons la première personne *Père*, il doit donc avoir un fils vrai et naturel engendré de sa propre substance. Et en effet Dieu le Père a un fils : et ce Fils est la seconde personne, nous en parlerons dans l'article suivant : *Et in Jesum Christum Filium ejus unicum.*

Or, comment se fait dans la première personne cette génération qui lui donne le nom de Père, c'est-à-dire qui engendre, et le distingue du *Fils* qui est engendré? Arrêtons-nous là, chrétiens, et ne cherchons pas à en savoir davantage : *Generationem ejus quis enarrabit.* (Isa. LIII, 8.) S'il y a une matière sur laquelle nous devions éviter tout raisonnement, toute curiosité et nous en remettre entièrement à la foi, c'est sans contredit celle dont je vous parle. Il doit nous suffire de savoir qu'il y a en Dieu une véritable génération par laquelle celui qui engendre s'appelle *Père*, et celui qui est engendré, s'appelle *Fils*, parce que l'un et l'autre est clairement exprimé dans les divines Ecritures, sans chercher à comprendre le comment d'une telle génération, dont rien dans tout l'univers ne saurait nous offrir de modèle ou de ressemblance pour nous aider à l'expliquer. Je ne laisserai cependant pas de vous exposer ce qu'en disent les saints Pères et les théologiens pour vous donner quelque idée de ce mystère. Dieu étant infiniment parfait, se connaît nécessairement lui-même de toute éternité, et en se contemplant dans le miroir très pur de sa divinité, il produit une image parfaitement semblable à lui. Or,

cet être qui se connaît lui-même, c'est le Père qui ne procède d'aucun autre, et qui est le principe des autres personnes ; ensuite cette connaissance par laquelle Dieu se connaît lui-même est le Fils qui procède du Père et qui est engendré par lui. De l'un et de l'autre, par voie d'amour et de volonté réciproques, procède le Saint-Esprit, comme nous le verrons au huitième article.

Vous voyez donc que le Père engendre le Fils, d'une manière tout-à-fait incompréhensible, tout-à-fait différente de la génération humaine, et par la seule vertu de son intelligence ; et en l'engendrant, il lui communique toute sa nature avec toutes ses perfections ; le Père est donc de la même nature que le Fils, et il ne peut être ni plus parfait, ni plus ancien que lui. Il ne peut être plus parfait, puisqu'en l'engendrant, il lui communique toute sa substance; il ne peut être plus ancien, parce qu'une telle génération est éternelle, puisque le Père n'a pas été un seul instant sans se connaître et par conséquent sans engendrer son divin Fils. Il n'y a donc entre ces personnes d'autre différence, sinon que la première personne s'appelle Père, parce qu'elle engendre, et que la seconde s'appelle Fils, parce qu'elle est engendrée. De même aussi le caractère distinctif de la troisième personne, comme nous le verrons en son temps, consiste en ce qu'elle procède du Père et du Fils par voie d'amour.

Puisque que je vous parle d'un mystère, j'espère que vous ne m'accuserez pas d'obscurité ; mais parce que c'est un mystère, devrons-nous omettre d'en parler ? Non sans doute, puisque c'est le principal article de notre foi. Nous devons rendre grâces à Dieu pour tout ce qu'il a daigné nous faire connaître sur ce point ; et pour tout ce que nous ne pouvons comprendre, nous devons le croire très humblement et l'adorer, espérant et vivant de manière à voir un jour se dissiper le nuage sacré qui dérobe à nos yeux la gloire inaccessible de Dieu, sa nature et le mystère de sa fécondité dans la procession des personnes divines.

Quoique le nom de Père que nous donnons à Dieu dans le premier article du Symbole, se rapporte principalement à son Fils unique, à son Fils par nature, et soit par conséquent le caractère distinctif de la première personne, cependant ce titre convient aussi à Dieu par rapport à nous, ses créatures.

Outre donc qu'il est par nature père de son Fils unique, il est aussi notre Père à titre de création et d'adoption. Sous ce rapport, le titre de père n'appartient pas seulement à la première personne,

mais il est encore commun aux deux autres ; parce que toutes les œuvres extérieures de Dieu, relativement aux créatures, ne sont qu'une seule et indivisible opération de la très sainte Trinité. Il est Père par la création, c'est-à-dire parce qu'il a donné l'être à toutes choses, qu'il les soutient et les conserve sans cesse, jusqu'à fournir la nourriture et la subsistance aux plus vils et aux plus petits insectes. Ce soin paternel qu'il prend de toutes choses fait qu'on peut l'appeler père de toutes les créatures, surtout des créatures raisonnables telles que les hommes qui sont faits à son image et à sa ressemblance.

Mais il est notre Père à nous chrétiens, d'une manière particulière, non plus seulement par création, mais encore par adoption ; parce que, dans l'heureux moment de notre baptême, il nous a adoptés pour ses véritables enfants, il a gravé sur nos âmes cet auguste caractère ; et, par cette qualité d'enfants de Dieu, il nous a donné un vrai droit avec Jésus-Christ à l'héritage céleste : *Ipse Spiritus testimonium reddit Spiritui nostro, quod sumus Filii Dei, si autem Filii et hæredes.* (Rom. VIII, 16.) Adoption qui se renouvelle en nous chaque fois que nous recouvrons, par la pénitence, la grâce que nous avions perdue par nos péchés. Et quelle adoption, chrétiens ? c'est une adoption qni nous élève à un ordre surnaturel, qui nous rend, dit saint Pierre, participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ* (II Petr. I. 14), en vertu de laquelle nons devenons par grâce ce qu'est Jésus-Christ par nature. Nous ne sommes pas, il est vrai, les fils de Dieu par nature, comme Jésus-Christ ; mais qu'importe, puisque Dieu nous regarde comme ses enfants et nous appelle à partager son royaume, en notre qualité de frères de Jésus-Christ ? Et que sont toutes les dignités, tous les titres et toutes les grandeurs de ce monde, en comparaison de cette divine filiation ? Si nous en étions bien pénétrés, si nous en comprenions bien le prix, nous l'estimerions au-dessus de tout et par conséquent nous ferions tous nos efforts pour la recouvrer, lorsque nous l'avons perdue par le péché et pour la conserver, lorsque nous avons le bonheur de la posséder. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter expressément ce sujet.

Avançons donc, et après vous avoir expliqué le titre de père que nous donnons à Dieu, et ses diverses significations, expliquons le mot suivant. Nous ajoutons donc *Tout-puissant*, sur quoi nous avons deux choses à examiner.

Voyons d'abord pourquoi on attribue au Père la Toute-Puissance.

Serait-ce parce que cette perfection réside en lui seul et qu'elle n'est pas commune aux deux autres ? Non sans doute, puisque toutes les trois ont la même puissance, comme elles ont la même nature. Cependant on attribue plus spécialement la puissance au Père, comme on attribue la sagesse au Fils et la bonté au Saint Esprit. La raison de cela se tire de l'ordre nécessaire des divines émanations. Je m'explique : on donne la toute-puissance au Père, parce qu'il est le principe des deux autres personnes ; la sagesse au Fils, parce qu'il est engendré par l'intelligence du Père ; et la bonté au Saint-Esprit, parce qu'il est l'amour substantiel et réciproque du Père et du Fils. Du reste, chaque personne est également puissante, sage et bonne, parce qu'elles n'ont toutes trois qu'une seule et même nature indivisible.

Vous me demanderez peut-être pourquoi le Symbole ne fait mention que de la toute-puissance ? C'est parce que de toutes les perfections de Dieu, c'est la plus sensible, la plus frappante et la plus adaptée à l'intelligence des hommes. Tous ne comprennent pas également, quand il est question de Dieu, ce que c'est qu'être infini, immense, immuable, indépendant ; mais les personnes les plus ignorantes et les plus bornées, comprennent ce que c'est que pouvoir faire tout ce qu'on veut sans obstacle et sans difficulté

En outre, cet attribut est le plus propre à nous faire croire tout ce qu'on nous proposera dans la suite de grand et de merveilleux. Supposée la foi en un Dieu tout-puissant, nous n'aurons plus de peine à croire la production instantanée de toutes choses, l'union de deux natures infiniment distantes l'une de l'autre, je veux dire de la nature divine et avec la nature humaine, dans la seule personne de Jésus-Christ, sa résurrection et son ascension triomphantes dans le ciel, la miraculeuse résurrection des corps à la fin du monde, et tant d'autres vérités ineffables et sublimes contenues dans le Symbole. Toute la raison de tout cela n'est autre chose que la puissance du Créateur : *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.* (Luc. I, 37.)

Maintenant, en quoi consiste cette toute-puissance ? Je l'ai dit : Dieu est appelé tout-puissant, parce qu'il peut faire tout ce qu'il veut ; parce que rien ne peut s'opposer à lui, rien ne peut contrarier sa volonté, ni lui résister ; parce que pour lui, faire, c'est vouloir, parce qu'il est le maître absolu de toutes choses, parce que enfin tout est soumis à son domaine. Telle est l'idée que nous devons

nous former de sa toute-puissance : *Omnia quæcumque voluit fecit.* (Ps. CXIII, 12.)

Mais quoique Dieu soit tout-puissant, vous ne devez pas croire pour cela qu'il puisse faire ce qui répugne à sa nature. Ainsi il ne peut pas pécher, il ne peut pas mentir, il ne peut pas mourir. Il ne laisse cependant pas pour cela d'être tout-puissant, et même c'est précisément, parce qu'il est tout-puissant, qu'il ne peut faire aucune de ces choses; car tout cela est l'effet de l'imperfection et de la faiblesse, et non pas de la vertu, de la puissance et de la force. En un mot les attributs de Dieu doivent se concilier ensemble et ne pas se détruire les uns les autres. S'il pouvait pécher, où serait sa sainteté? s'il pouvait mentir, où serait sa véracité? et s'il pouvait mourir, où seraient son éternité et son immutabilité? Dieu peut donc tout ce qu'il veut, mais il ne peut vouloir ce qui répugne à son être.

Pour terminer mon instruction par quelques conclusions utiles et analogues à mon sujet, j'ajouterai que ces deux paroles que je vous ai expliquées, le *Père tout-puissant*, doivent nous inspirer une grande confiance en Dieu, unie à une crainte religieuse et salutaire.

Il est notre Père, il est donc plein de bonté et de tendresse pour nous, très-enclin à nous faire du bien, à nous aider et à nous secourir : aussi Jésus-Christ nous dit, que personne sur la terre, ne doit être appelé père : *Patrem nolite vocare vobis quemquam super terram* (Matth. XXIII, 9); parce que, vis-à-vis de lui, personne ne mérite ce nom. Mais comme père, et père le plus tendre, il veut nous secourir, et comme tout-puissant, il peut le faire, parce que tout lui appartient et qu'il peut disposer de tout selon son bon plaisir.

Pouvons-nous donc avoir quelque sujet de défiance, d'inquiétude et de crainte? Quel que soit l'état d'angoisse, de peine et d'oppression où nous nous trouvions, fussions-nous dans un état désespéré et humainement sans ressource, ne perdons jamais courage pour cela. Recourons à lui comme à notre père, exposons-lui tous nos besoins, nos périls, nos maux corporels et spirituels; et il ne manquera certainement pas de nous consoler et de nous faire sentir les effets de sa bonté paternelle et son pouvoir divin.

Le grand point, c'est de nous conduire avec lui comme ses vrais enfants; autrement, non-seulement nous perdons tout droit de nous confier en lui comme en notre père, mais de plus nous nous exposons au danger de provoquer contre nous sa toute-puissante colère; ce qui devrait nous remplir de frayeur et d'épouvante.

Je ne sais vraiment si l'on doit rire ou pleurer, en voyant la hardiesse et la témérité avec laquelle certains pécheurs osent lever la tête et se dresser contre Dieu, selon l'expression de l'Ecriture : *Contra potentem roboratus est*, en violant sa loi, en l'offensant audacieusement et avec le dernier mépris. Comment! vous qui, en comparaison de Dieu, êtes bien moins qu'une fourmi n'est par rapport à vous, puisque cette fourmi est quelque chose par rapport à vous, tandis que vous et tout l'univers, vous n'êtes rien devant Dieu : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt ante te ;* vous, dis-je, vous avez l'audace de vous en prendre à lui et la prétention de prévaloir contre lui ? Mais ne peut-il pas, quand il le voudra, vous atteindre et vous accabler de ses vengeances ? Ne peut-il pas vous réduire à la mendicité, vous clouer sur un lit, vous consumer lentement par la maladie et les douleurs, vous frapper d'une mort funeste et prématurée, vous pulvériser et vous anéantir de cent manières ? Et s'il ne le fait pas toujours, est-ce parce qu'il manque de force et de puissance ? N'est-ce pas là un effet de sa longue patience et de sa miséricorde infinie qui veut nous traiter en père plutôt qu'en vengeur suprême ? Et cette réflexion, loin de nous le faire mépriser, ne doit-elle pas au contraire nous le faire vénérer et aimer davantage.

Eh quoi ! chrétiens, si le péché était immédiatement suivi du châtiment, si Dieu à l'instant même desséchait la langue du blasphémateur, paralysait le bras de l'assassin et du voleur, brisait les membres de l'impudique, comme il l'a fait quelquefois pour inspirer une salutaire terreur du crime, il serait bien plus respecté, et chacun éviterait le péché avec bien plus de soin, ou du moins serait bien plus réservé. Mais, parce qu'il aime à se montrer bon et patient plutôt que juste et sévère ; parce qu'il se tait, qu'il supporte et dissimule tout; au lieu d'en prendre un motif de l'aimer, on en prendra au contraire sujet de l'offenser avec plus d'assurance ! Quelle indignité et quelle ingratitude !

Mais enfin, rappelons-nous que la patience irritée se convertit en fureur, et que quand on lasse la divine Bonté, on accumule sur sa tête des trésors de colère et de vengeance, dont on ressentira tôt ou tard les terribles effets.

Ainsi, chrétiens, si les autres motifs ne suffisent pas pour vous retenir dans le devoir, que la toute-puissance de Dieu, toujours accompagnée et dirigée par sa justice, vous retienne et vous fasse craindre de le provoquer contre vous. *Humiliamini sub potenti manu Dei.* (I. Petr. v, 6.) Humilions-nous sous la main puissante du

Seigneur. Jésus-Christ lui-même nous avertit, dans l'Evangile, de ne pas craindre les hommes qui peuvent tout au plus nous enlever la vie du corps, mais de craindre plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme pour l'éternité : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potiùs timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* (Matth. x, 28.).

Dans les diverses circonstances de la vie, et alors surtout que nous sommes tentés de nous révolter contre Dieu, disons-nous à nous-mêmes, avec le prophète-roi : *Quis te non timebit, ô Rex gentium?* Qui ne vous craindra, ô grand roi des nations? Répétons-nous à nous-mêmes ce qui disait le chaste Joseph pour résister aux sollicitations de la femme de Putiphar : *Quomodo possum hoc malum facere et peccare in dominum meum?* Comment pourrais-je m'abandonner à faire ce mal et à pécher contre mon seigneur! Ou bien avec la chaste Suzanne, sollicitée aussi par les deux infâmes vieillards et menacée, si elle ne consentait à leurs désirs, d'une accusation humiliante qui devait lui faire perdre tout à la fois la vie et l'honneur : *Melius est mihi absque opere, incidere in manus vestras, quàm peccare in conspectu Domini.* Oh! il vaut mille fois mieux pour moi que je tombe entre vos mains, victime innocente de votre calomnie, que de tomber coupable, dans les mains de Dieu.

Telles sont les conséquences pratiques à déduire de la foi que vous professez en un Dieu tout-puissant; tels sont les sentiments qu'elle doit produire en vous : d'une part une confiance inébranlable, sans borne et sans mesure, puisque Dieu est notre père; mais aussi de l'autre, une crainte et une terreur salutaires, afin de ne jamais l'irriter, parce qu'il est tout-puissant. Heureux si vous savez toujours bien régler votre conduite d'après ces maximes et ces principes!

INSTRUCTION V.

Création de l'univers.

L'effet qui nous manifeste le plus clairement la puissance de Dieu,

c'est la création de toutes choses. Aussi, aux paroles que j'ai expliquées dans la précédente instruction, le *Père tout-puissant*, le Symbole ajoute immédiatement, *Créateur du ciel et de la terre.*

Je vais vous parler aujourd'hui de cette grande œuvre de la création. J'entrerai dans peu de détails ; je me bornerai aux points essentiels et nécessaires à savoir, laissant de côté les questions obscures et les considérations abstraites dont abonde une pareille matière et qui ne pourraient qu'embrouiller mon sujet. Je commence d'abord par vous avertir que l'œuvre de la création est attribuée au Père, dans le même sens que la toute-puissance, c'est-à-dire parce qu'il est le principe des autres personnes et par conséquent la source de toute puissance. Du reste je vous ai déjà dit que toutes les œuvres extérieures sont communes aux trois personnes, parce qu'elles ont toutes les trois la même nature indivisible.

Cela posé, le mot *créer*, veut dire faire de rien, donner l'être à ce qui n'existe pas. Or du néant à l'être, il y a une distance infinie : créer est donc une œuvre d'une puissance infinie, une œuvre qui ne convient qu'à Dieu. L'homme peut bien faire une chose avec d'autres choses : ainsi il peut élever un bâtiment avec des pierres, du ciment et du bois, toutes choses qui existent déjà, en les réunissant dans un ordre nouveau ; mais créer, jamais. Tous les monarques de l'univers réuniraient leurs forces, qu'ils ne pourraient tirer du néant un brin d'herbe, ni un grain de sable. Dieu seul peut tirer du néant, comme d'une mine féconde, des milliers de créatures, sans autre secours que sa parole ou qu'un simple acte de sa volonté. La raison en est que possédant seul la plénitude de l'être, lui seul aussi il peut le donner aux autres.

Or, c'est ce que le Seigneur a fait au commencement, comme nous le professons par les paroles déjà citées : *Créateur du ciel et de la terre.* Par ces paroles nous professons de croire que tout ce qui existe en dehors de Dieu, vient de lui, et si nous ne nommons que le ciel et la terre, c'est que ces deux mots comprennent toutes choses grandes, petites, visibles et invisibles. Nous professons de croire, que remontant les siècles, il fut un temps où rien, absolument rien de ce qui existe, n'était, excepté Dieu, et qu'au moment où il plut à Dieu, tout commença à exister, tout sortit du néant, sans autre instrument sans autre matière que l'ordre adorable de sa parole : *Ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt.* Que tout soit fait, puis, et à l'instant tout fut fait. Et le prophète Baruch, parlant de la

création, nous représente les créatures, comme si elles eussent été animées, répondant à la voix de Dieu, lui disant avec un air de joie et de bonheur, nous voici : *Vocatæ sunt et dixerunt : Adsumus ; et luserunt ei cum jucunditate.*

Il est vrai que notre raison ne comprend guère comment Dieu a fait, en un instant, sortir ce vaste univers du néant. Mais d'abord, c'est un article de foi clairement révélé dans la sainte Ecriture, qui commence par ce premier fait de la création : *In principio creavit Deus cœlum et terram.* Le Psalmiste ajoute : *Tui sunt cœli et tua est terra ; orbem terræ et plenitudinem ejus tu creâsti;* et saint Paul : *Omnia per ipsum et in ipso creata sunt.* Il est inutile d'ajouter tant d'autres témoignages ; il s'agit donc de croire et non de comprendre.

En second lieu, il faut nécessairement admettre une de ces deux hypothèses : ou le monde a été créé de Dieu, ou il a toujours existé ; il n'y a pas de milieu. Mais quelque difficile qu'il soit de comprendre la création, n'est-il pas encore plus incompréhensible de supposer le monde éternel ? Pour comprendre la création de toutes choses, il suffit d'admettre un Dieu dont le pouvoir est illimité et infini, et qui peut faire mille choses que nous ne pouvons comprendre. Mais supposer un ciel, une terre, un monde enfin tel que nous le voyons, sans un Dieu créateur, oh ! voilà une chose tout-à-fait incompréhensible. Car, comment ce monde matériel a-t-il pu exister éternellement par lui-même et se gouverner ? S'il était incréé et indépendant de Dieu, il serait un autre Dieu, distinct de celui que nous adorons, ce serait une chaîne de contradictions infinies. C'est un fait reconnu que le monde a passé par diverses révolutions, comme le prouve le développement successif et le perfectionnement des sciences et des arts : cela suffit pour démontrer qu'il n'est pas éternel et pour condamner le système des athées les plus décidés à dévorer tout ce qu'il y a d'absurde dans l'affreux parti qu'ils ont pris de nier l'existence de Dieu. Il est donc aussi conforme à la raison qu'à la foi, de croire un premier principe du monde, une véritable création. En remontant de cause en cause, de génération en génération, on arrive forcément à ce principe unique et dernier dont Moïse a dit : *In principio creavit Deus cœlum et terram.*

Si vous désirez savoir quel ordre et quelle méthode il a plu à Dieu de suivre dans cette création, les voici d'après la sainte Ecriture qui seule peut nous l'apprendre.

Dieu créa premièrement le ciel et la terre, c'est-à-dire, tous les matériaux qui devaient servir à l'un et à l'autre; mais tout cela n'était encore qu'un immense chaos, un amas de choses informes, imparfaites et confuses. — Le Seigneur employa ensuite six jours à coordonner la matière, à donner à chaque chose sa forme et sa perfection, et à produire les différentes espèces de créatures; semblable à un peintre qui conçoit d'abord l'idée de son tableau, en trace l'ébauche d'un seul trait, et ensuite le perfectionne peu à peu. Ainsi, la création du monde, quant à la substance, fut l'œuvre d'un instant; mais quant à sa dernière perfection, elle fut l'ouvrage de six jours.

Ne soyez pas étonnés que Dieu ait mis plus de temps à coordonner la matière qu'à la créer, sous prétexte qu'il est, en soi, plus difficile de tirer du néant que de mettre en ordre.

Par là même précisément que Dieu a créé en un instant le ciel et la terre, vous devez comprendre que, s'il a ensuite employé six jours à organiser son ouvrage, ce ne fut pas l'effet de la faiblesse et de l'impuissance. Ayant fait le plus difficile en un seul instant, il pouvait également faire le plus facile; mais ce fut plutôt, comme disent les saints Pères, un mystère et une instruction pour nous: il voulut que cette production successive des êtres nous manifestât plus clairement la volonté toute-puissante, pleine de bonté et de sagesse du Créateur; il voulut nous rendre plus attentifs aux grandes merveilles de sa puissance et de sa bonté sur nous, et par là, nous fournir des motifs de renouveler nos sentiments d'admiration et d'amour pour lui. Voilà pourquoi il a voulu diviser son ouvrage et nous le montrer en quelque sorte par parties. Du reste, quoique nous disions qu'il a employé six jours, n'allez pas croire qu'il se soit fatigué à son ouvrage, comme un ouvrier qui travaille du matin au soir. La création fut successive, mais toujours elle fut un effet instantané de cette seule parole : *Fiat* répétée.

Voyons donc par ordre les choses que Dieu fit successivement dans ces six premiers jours si mémorables du monde. Le premier jour, après avoir fait le ciel et la terre, il appela la lumière à éclairer l'univers, *fiat lux*; et par cette lumière il donna la vie au monde qui, sans elle, n'était qu'un cadavre, un tombeau, un chaos obscur et ténébreux. Cette lumière cependant n'était pas le soleil que Moïse nous dit avoir été créé seulement le quatrième jour, avec les autres planètes; néanmoins elle eut, comme le soleil, un mouvement régulier; et par sa naissance, son accroissement et son déclin, elle

commença à fixer la mesure du temps et à diviser le jour d'avec la nuit.

Le second jour Dieu fit le firmament, au milieu des eaux, qui toutes enveloppaient la terre; il créa, selon l'interprétation commune, la région moyenne de l'air, ou l'espace qui s'étend de nous jusqu'au ciel. Par ce moyen il divisa toutes les eaux en deux parties ; il en réduisit une partie en vapeurs qui s'éleva au-dessus du firmament, et il laissa l'autre plus dense et plus pesante sur cette terre. Malgré cette séparation des eaux supérieures et des eaux inférieures, la terre cependant en était encore toute couverte.

Le troisième jour il réunit ces eaux dans certains réservoirs qu'il avait préparés et surtout dans les gouffres profonds des mers auxquelles il prescrivit des bornes infranchissables. Il dessécha ainsi cette partie de la terre qu'il avait destinée à notre habitation. Mais cette terre paraissait en dehors des eaux, nue, aride et sans un brin d'herbe ; aussi le Seigneur la revêtit le même jour d'une agréable verdure, et d'une multitude de fleurs et de plantes de toute espèce.

Le quatrième jour il forma d'un seul coup, le soleil, la lune, les planètes et la multitude innombrable des étoiles ; il régla leur mouvement particulier et périodique, afin qu'ils éclairassent la terre et qu'ils distinguassent les jours des nuits et les diverses saisons de l'année.

Le cinquième jour il commanda aux eaux de produire les poissons et les oiseaux ; et à la voix de Dieu les eaux fourmillèrent de poissons de toute espèce, et le ciel d'oiseaux innombrables.

Le sixième jour il ordonna à la terre de produire les divers genres d'animaux et de reptiles ; et à l'instant même la terre se trouva peuplée de toutes sortes de bêtes et d'insectes.

Mais le chef d'œuvre que Dieu avait réservé pour le dernier jour et par lequel il devait mettre le dernier complément à ses œuvres, ce fut l'homme, pour qui il avait fait tout le reste. Il fut créé avec un plus grand appareil et avec des circonstances très particulières et très remarquables. Aussi, je me réserve de traiter plus tard spécialement ce sujet.

Ainsi fut achevé le grand ouvrage de la création tel que Dieu l'avait conçu de toute éternité. A la vue de ces merveilles de la main créatrice de Dieu, qui de nous n'admirera pas les trésors immenses de sa sagesse et de sa puissance ! Nous admirons avec enthousiasme la puissance des monarques de la terre, lorsque nous les voyons bâtir des cités, aplanir des montagnes, ouvrir des canaux et des routes dans le sein des rochers mêmes, réunir des

armées nombreuses, démanteler des forteresses, ravager des provinces. Ah ! qu'au milieu de tant de grandeurs, leur pouvoir est petit et borné ! Dieu seul, par un simple acte de sa volonté, a produit toutes choses ; par un seul *fiat* miraculeux il a étendu sur nous la voûte de ce vaste firmament, il a assis la terre sur ses bases, élevant les montagnes, abaissant les vallées, étendant les plaines, et l'arrosant par le moyen des rivières et des sources d'eaux bienfaisantes qui la rendent féconde en toute sorte de productions. A sa parole toute puissante, tout prit existence, vie et fécondité : *Ipse dixit*, répétons-le encore, *et facta sunt ; ipse mandavit et creata sunt.*

Ne me demandez pas pourquoi, Dieu ayant résolu de créer le monde, a attendu si tard, et pourquoi il ne l'a pas fait plus tôt. Cette question serait tout à la foi téméraire et ridicule. *Téméraire*, parce que nous ne devons pas chercher à entrer dans les desseins cachés de Dieu ; *ridicule*, parce que si le monde, au lieu de compter six mille ans d'existence, en comptait cinquante ou cent mille, vous pourriez toujours me faire la même demande. Dieu donc a voulu de toute éternité créer le monde ; mais il a exécuté sa volonté dans le temps qui a paru le plus convenable à ses desseins.

Demandez-moi plutôt quel but Dieu s'est proposé en le créant. Oh ! voilà une curiosité bien placée, puisque les œuvres de Dieu ne peuvent manquer d'avoir un but très-élevé et très-digne de son infinie sagesse. A cette question je vous répondrai avec la sainte Ecriture, qu'il l'a créé pour lui-même, pour manifester ses divines perfections, et être glorifié par ses créatures : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* (Prov. XVI, 4.)

Ceci cependant a besoin d'être bien compris. Dieu n'a aucun besoin de ses créatures, il ne peut en retirer aucun avantage intrinsèque. Non, sans doute, rien ne peut ajouter à la gloire et à la félicité intrinsèque de Dieu; il est infiniment riche en toute sorte de biens, il est essentiellement heureux par lui-même; mais il peut acquérir une augmentation de gloire et de bonheur extrinsèques ou accidentels qui consiste à voir ses créatures répondre à son amour, accomplir ses adorables intentions et remplir leur fin et leur destination sur la terre. Voilà la gloire accidentelle que Dieu a voulue et qu'il s'est proposée pour fin essentielle de toutes ses œuvres ; c'est en ce sens et non autrement que *universa propter semetipsum operatus est Dominus.*

Mais aucun de ces êtres innombrables qu'il a créés ne peut, à proprement parler, lui procurer cette gloire, excepté l'homme. Les créatures matérielles et privées de raison auxquelles il a donné l'existence, manifestent et exaltent bien dans leur muet langage, par leur beauté, leur ordre et leur symétrie, la puissance et la sagesse de Dieu, *Cœli enarrant gloriam Dei;* mais, à proprement parler, elles ne peuvent connaître leur auteur et offrir le tribut de leurs louanges et de leur amour à la main qui les a formées. Voilà pourquoi le Seigneur a aussi créé des êtres spirituels et raisonnables, comme nous, qui apprissent par ses œuvres à le connaître, à le louer et à le glorifier, et, à l'imitation des trois jeunes Hébreux dans la fournaise, invitassent toutes les créatures à le bénir : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.* Pareillement le Seigneur a voulu faire toutes les autres choses pour l'homme afin qu'elles servissent à nos usages et à nos plaisirs. Tout ce qu'il y a dans le monde de créatures, depuis le plus haut des cieux jusqu'au plus profond de la terre, tout ce qu'il y a dans la nature de beau et de bon, a été destiné par lui, au service de l'homme. Aussi la première parole que le créateur fit retentir à l'oreille de l'homme, après sa création, fut ce royal *Dominamini*, par lequel il l'établit Roi de l'univers : et c'est à cette parole que fait allusion le Prophète Roi quand il dit : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.*

Par conséquent toutes les créatures ont été faites pour nous et nous, nous avons été faits pour Dieu : de sorte que par nous, tout se rapporte à Dieu et à sa gloire.

Et voilà l'importante conclusion pratique que nous devons tirer de cette instruction. C'est donc un devoir rigoureux pour nous, de nous consacrer tout entiers à la gloire de Dieu, et non-seulement nous, mais encore tout ce qui nous entoure : Dieu veut que toutes ces choses, en même temps qu'elles servent à notre usage, servent aussi à le glorifier par notre organe. Ainsi, comme ce serait un grand désordre, si les autres créatures refusaient de nous servir : par exemple, le soleil de nous éclairer, le feu de nous réchauffer, la terre de nous nourrir ; de même ce serait un vrai désordre, le renversement même de l'ordre, si nous refusions de rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Ce serait encore bien pire, si, au lieu de nous servir des créatures comme d'autant d'échelons pour nous élever à lui, pour l'adorer et l'aimer, nous en faisions des instruments de péché pour l'outrager, si nous en abusions pour satisfaire nos passions mauvaises.

Toutes les créatures sont exactes à correspondre avec la plus parfaite obéissance et la plus grande ponctualité aux desseins de Dieu; elles suivent invariablement les lois qu'il leur a prescrites, et quoique cet hommage soit l'effet de la nécessité et non d'un choix libre, ne devrait-il pas être pour nous un puissant motif de respecter aussi en tout et partout cette suprême volonté qui nous a créés; puisque nous seuls pouvons rendre à Dieu un hommage digne de lui. Nous seuls pouvant lui offrir un culte libre, raisonnable et volontaire, oserions-nous le lui refuser? Nous serions donc les seules créatures désobéissantes et en révolte contre Dieu, au milieu de ce respect et de cette soumission de tous les êtres à ses saintes volontés?

Parce que Dieu nous a distingués et enrichis d'une intelligence, d'un cœur et d'une volonté libre, sera-ce, par hasard, un titre pour nous soustraire à son souverain domaine, et pour vivre dans l'indépendance et ne suivre que nos caprices? Ah! arrêtons-nous; je vous laisse à méditer une pareille monstruosité; on ne saurait en imaginer une plus révoltante et plus visible aux yeux de tout le monde. J'aurai occasion de revenir bientôt et d'insister sur ce point, lorsque je vous expliquerai spécialement la création de l'homme et la fin que Dieu s'est proposée en le créant. Il suffit d'avoir indiqué cette conclusion comme fruit de mon instruction d'aujourd'hui.

INSTRUCTION VI.

Providence de Dieu.

Dans ma dernière instruction, je vous ai expliqué en général l'œuvre de la création, dont la foi nous est ordonnée par ces paroles du premier article du Symbole, *Créateur du ciel et de la terre*. Avant de vous parler en particulier des deux premiers et principaux de ses ouvrages, qui sont l'ange et l'homme, il se présente à nos réflexions un point très-important et intimément lié à la foi de la création et même inséparable de cette croyance. Je vous le demande, Dieu, après avoir créé le monde, l'a-t-il abandonné à lui-même pour ne plus s'en occuper? l'a-t-il livré à l'aventure et au hasard? Ce

serait une folie, et une folie énorme de le croire ! La même volonté toute-puissante, qui l'a tiré du néant, le gouverne constamment. Si Dieu cessait un seul instant de conserver et de garder son ouvrage, tout retomberait à l'instant même dans son premier néant. Car, comme l'existence de l'univers n'a pas d'autre raison que Dieu, il en est de même de sa durée et de sa conservation. L'article que nous expliquons n'en parle pas expressément, mais il l'indique assez, en disant que Dieu a créé le ciel et la terre; car l'idée de créateur implique nécessairement l'idée d'une providence permanente et continuelle qui dirige tout. Et en effet, quel est le prince qui ne gouverne pas ses sujets, qui ne s'intéresse pas à ses états, quoiqu'il n'en soit que le maître et non le créateur? Et Dieu ne devra-t-il pas s'occuper et prendre soin de ses créatures, lui qui, par son immensité, est partout, et qui, en sa qualité d'être nécessaire, est le soutien de tous les autres êtres ?

Ainsi la foi et la raison, qui nous obligent à croire un Dieu Créateur, nous obligent également à admettre un modérateur suprême, c'est-à-dire, à croire qu'il y a, en Dieu, une Providence qui dirige tout. Le nier, ce serait nier la sagesse, la bonté, la justice et le domaine de Dieu; ce serait par conséquent nier Dieu même.

Oui, chrétiens, cela est vrai : gravez donc bien avant dans votre cœur cette vérité que j'entreprends de vous expliquer aujourd'hui en peu de mots. Tout est sorti de la main de Dieu, et sa providence règle et dirige tout.

Et d'abord, c'est elle qui maintient continuellement et sans le moindre trouble l'ordre physique de ce monde : comme le mouvement périodique et régulier des planètes, le retour continuel du jour et de la nuit, la succession invariable des saisons, l'incessante reproduction des hommes, des animaux, des plantes, des végétaux, elle préside à tout; les objets, même les plus imperceptibles, n'échappent pas aux soins de cette providence qui, selon l'Ecriture, fournit les aliments et la nourriture aux oiseaux du ciel, et la parure aux lis des champs. C'est elle qui règle et dirige tous les évènements d'ici-bas, non pas seulement ces grands et terribles évènements qui changent la face du monde, tels que la chute et la fondation des royaumes et des empires, les changements et les révolutions politiques, les maux et les calamités de la guerre, de la peste, de la famine, des inondations : mais encore les évènements les moins importants et les plus inaperçus qui arrivent chaque jour, jusqu'à la chute même d'une feuille. C'est en ce

sens que l'Evangile nous dit qu'un passereau même ne tombe pas sur la terre sans l'ordre de Dieu : *Nonne duo passeres asse veneunt : et unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro* (Matth. x. 29.) ?

Mais si Dieu préside ainsi à tous les êtres et à tous les accidents matériels, oubliera-t-il l'homme, la plus noble de ses créatures, celle pour laquelle il a fait tout le reste et dont il est spécialement le Dieu, le Maître et le Père? Je vous le demande : s'il y a en Dieu un soin, une providence spéciale, ne sera-ce pas pour nous? C'est en lui, dit saint Paul, que nous avons le mouvement, l'être et la vie : *In Deo vivimus, movemur et sumus*; c'est lui qui ménage toutes les circonstances qui composent notre existence sur cette terre, même les plus insignifiantes, comme la perte d'un cheveu, *capillus de capite vestro non peribit.* (Luc. XXI. 18.) C'est lui qui donne l'impulsion à toutes nos actions morales, sans cependant porter aucune atteinte à notre liberté qu'il respecte toujours : de là pour nous des ordres et des lois à observer, et en même temps des châtiments et des récompenses à mériter.

Il y a plus : le péché même, quoiqu'il ne le commande, ni ne le veuille, mais seulement qu'il le permette et ne l'empêche pas, le péché entre aussi dans les vues de sa providence ; il se sert de la malice des hommes pour l'exécution de ses desseins, comme il me serait facile de vous le montrer par mille exemples.

Voilà donc cette Providence universelle qui dirige tout, qui veille sur tout, qui préside à tout et qui conduit chaque chose à sa fin, d'une manière également douce et efficace : *Attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Sap. VIII. 1.).

Et ne dites pas que c'est ravaler et avilir la majesté du Seigneur, que de le faire descendre à tant de petits détails et à des choses si minutieuses, ou que ce soit le surcharger d'un fardeau accablant. Ce sont là des impiétés et des sottises qui seraient à peine supportables dans la bouche de personnes grossières et ignorantes, et que cependant ne rougissent pas de débiter des gens qui se parent du nom de philosophes. Si Dieu n'a pas cru s'abaisser en donnant l'existence aux créatures, comment oserait-on dire qu'il s'abaisse en les gouvernant? Comment serait-ce une peine et un travail de les régir, quand leur création ne lui a coûté aucune fatigue? Voulons-nous juger de Dieu par nous-mêmes? Les souverains de la terre ont besoin pour régir leurs peuples de beaucoup de ministres, d'une multitude d'employés, il leur faut continuellement

de nouvelles ordonnances et de nouvelles lois. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu ; il est présent partout, et tout l'univers est plein de sa présence : aussi le soin du monde ne peut lui causer aucun embarras. Il n'a pas non plus besoin de multiplier ses actes : par un seul acte très-simple et éternel, il a tout vu, tout coordonné, tout voulu et tout disposé ; et la série des évènements qui se déroulent successivement et peu à peu sous nos yeux, n'est que l'exécution du décret éternel qui comprenait et coordonnait toutes choses. Voilà l'idée que nous devons nous former de l'Etre suprême.

Or, non-seulement cette pensée doit nous affermir dans la foi en sa providence ; mais de plus elle doit la justifier pleinement à nos yeux. Je m'explique : on trouve beaucoup de personnes qui élèvent la voix contre le ciel et trouvent à redire sur la conduite de Dieu, prétendant que les choses d'ici-bas ne vont pas de la manière qui, selon elles, serait la meilleure, sans jamais réfléchir à l'énorme différence qu'il y a entre les vues de Dieu et les nôtres. Nos vues sont bornées, nous ne voyons qu'une seule chose, nous ne voyons que nous et notre intérêt personnel, et nous n'envisageons que la vie présente ; tandis que les vues de Dieu, dans le gouvernement du monde, embrassent l'univers entier, elles ne peuvent avoir d'autre but que sa gloire et notre salut ; elles ne s'arrêtent pas à la vie présente ; mais elles s'étendent encore et principalement à la vie future. Cette seule observation devrait suffire pour fermer à jamais la bouche à tous les blasphémateurs.

Combien de choses, par exemple, que Dieu a créées, que vous trouvez défectueuses, imparfaites et même nuisibles, et que vous auriez sans doute bannies du monde, si vous aviez été appelés dans les conseils de Dieu ? Mais pour juger ainsi, connaissez-vous bien tous les rapports qu'ont ces choses avec le plan général que Dieu s'est proposé ?

Chose étonnante ! si vous voyez une machine très-compliquée, faite par un habile ouvrier, lors même que vous ne connaissez pas la destination de tant de ressorts et de tant de pièces qui la composent, et qui vous paraissent peut-être inutiles et même nuisibles à son mouvement, vous vous abstenez de critiquer l'ouvrier, bien persuadé qu'il peut vous rendre raison de tout, et vous prouver que tout contribue à la fin qu'il s'est proposée. Et vous oseriez critiquer la providence sur tant de choses, quoique vous ne connaissiez ni la grandeur ni l'étendue de ses desseins !

Que trouverez-vous sur la terre de si pernicieux et de si nuisible

d'un côté, qui de l'autre n'offre pas quelque utilité ou quelque avantage. Il n'y a pas jusqu'aux poisons, aux tempêtes, aux inondations qui, d'après les physiciens, ne soient d'une très grande utilité. Ce qui paraît mal à nos yeux, ou ne l'est pas réellement, ou se change en bien ; vous ne pourrez jamais bien juger d'un tableau tant que n'en verrez qu'une partie.

Une chose qui vous choque et vous révolte, surtout en ce monde, c'est l'inégalité des états et des conditions. Mais n'est-ce pas précisément cette inégalité qui rassemble et unit les hommes en un corps de société, par le besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres, les pauvres des riches, et les riches des pauvres, les grands des petits, et les petits des grands ? S'il n'y avait pas divers membres et diverses opérations dans notre corps, dit saint Paul, comment ce corps pourrait-il subsister ! Si tout était œil, où seraient l'ouïe et l'odorat ? *Si totum corpus oculus*; *ubi auditus*, *ubi odoratus*? (I. Cor. XII 17.)

Cependant, me direz-vous, comment justifier cette grande diversité de fortunes et de biens ? les uns nagent dans l'abondance de toutes les commodités de la vie, et les autres languissent dans la misère et l'indigence la plus extrême ?

Ici entrons dans une autre ordre de choses. Dieu qui est le souverain maître et le distributeur des richesses, a imposé aux riches la charge rigoureuse d'avoir soin des pauvres; il les a traités largement, il les a faits les ministres de sa providence ; et si les riches donnent aux pauvres occasion de blasphémer la providence, ils se damneront infailliblement. Dieu veut qu'ils se sauvent principalement par l'exercice de la charité. Mais si les riches manquent de charité, Dieu n'entend pas que les pauvres manquent de patience ; car dans ses desseins, c'est aussi pour eux la voie du salut. Quelqu'un serait même réduit à mourir de faim, qu'il n'aurait pas droit pour cela de se plaindre de lui. Il est le maître absolu de la vie, il n'a pas plus excepté ce genre de mort que tout autre ; et peu importe au chrétien que sa mort soit produite par la faim ou le fer, par le feu ou la maladie ; pourvu qu'il meure dans le Seigneur, tout espèce de mort sera toujours à son avantage et à la gloire de Dieu. Mais ce qui vous révolte le plus, c'est de voir ordinairement en cette vie, les méchants heureux et les bons malheureux. Vous ne savez comment concilier cela avec la justice de Dieu.

Ici encore vous avez tort. Que Dieu doive récompenser chacun selon ses mérites, personne n'en doute, puisqu'il est infiniment

juste. Mais comment prouverez-vous qu'il doive toujours le faire en cette vie? Dieu nous donne en ce monde ces exemples de la vertu malheureuse et de l'impiété triomphante, afin que nous comprenions bien que tout ne finit pas avec cette vie; mais qu'il y en a une autre dans laquelle chacun recevra la récompense due à ses mérites.

Supposé la foi à une autre vie, on trouve parfaitement raisonnable le plan de la providence dans la distribution des biens et des maux temporels. Remarquez en effet qu'il n'y a personne de si méchant qu'il ne fasse encore quelque espèce de bien, et personne de si saint, qu'il n'ait encore quelque défaut ou quelque imperfection. Or Dieu ne laisse aucun bien, quelque petit qu'il soit, sans récompense, comme il ne laisse aucun péché, quelque léger qu'il soit, sans châtiment. Il récompense donc ordinairement les méchants en ce monde du peu de bien qu'ils font, se réservant de les punir de leurs crimes dans l'éternité. Il purifie les seconds, sur la terre, de leurs fautes légères, se réservant de les récompenser éternellement de leurs mérites. Or, je vous le demande, quelle absurdité et quelle injustice y a-t-il dans ce système? N'y voyez-vous pas au contraire une souveraine équité?

Le temps de la moisson, dit Jésus-Christ, n'est pas le temps présent. Dieu permet qu'ici-bas les justes et les pécheurs vivent confondus ensemble; il permet tant de scandales, d'iniquités, de crimes, il laisse souvent tout cela impuni; il permet sur cette terre l'oppression des bons et le triomphe des méchants; mais la foi en une autre vie explique parfaitement bien toutes ces choses qui nous donnent l'occasion de penser mal de Dieu et de sa providence.

Notre erreur vient donc de ce que nous arrêtons nos vues à la vie présente; de là nous voudrions que Dieu se manifestât et se fît sentir à l'instant même par les coups de sa divine justice; mais lui, il attend l'heure qu'il appelle la sienne, et cette heure de Dieu n'est autre chose que l'interminable éternité.

J'omets, pour ne pas être trop long, une foule d'autres observations qu'il me serait facile d'ajouter ici sur la prétendue félicité des méchants et le malheur des bons. Cela n'est pas généralement vrai; il y a sur ce sujet plus d'apparence que de réalité, au moins l'un et l'autre sont singulièrement exagérés. Je dis donc en finissant que lors même que nous ne trouverions pas l'explication de tout, ce ne serait pas une raison pour nier la providence de Dieu, ou pour en douter. Vous dites : je ne comprends pas telle chose, donc Dieu n'est pas juste. Mauvais raisonnement! Renversons la proposition

et disons : Dieu est essentiellement bon et juste, donc telle et telle chose est juste, quoique je ne la comprenne pas. Voilà qui est conséquent. La seule idée de Dieu, d'un être infiniment parfait que nous ne pouvons nier, sans nier l'existence de Dieu même, cette seule idée doit nous faire conclure la sainteté et la justice de sa conduite, même dans les choses cachées à notre vue faible et bornée. Il y en a tant où éclate visiblement cette providence, qu'elles doivent bien suffire pour justifier à nos yeux celles que nous ne comprenons pas, et pour nous faire écrier avec saint Jean : *Quàm mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens! justæ et veræ viæ tuæ.*

En un mot, dans l'état présent, toutes les voies de la divine providence ne peuvent nous être connues. Nous voyons souvent les œuvres de Dieu comme une broderie que nous regarderions à l'envers. Si vous examinez une broderie à l'envers, vous n'y pouvez rien comprendre, vous n'apercevez qu'une confusion de points, de lignes et de fils sans aucun ordre et sans aucun dessein. C'est ainsi que dans une foule de choses, nous restons incertains et déconcertés, parce que nous ne voyons pas les desseins de Dieu et les voies secrètes de sa providence. Mais un jour viendra où il étalera au grand jour le plan qu'il a suivi dans le gouvernement du monde, et alors chacun sera forcé de confesser qu'en toutes choses, il a agi en Dieu infiniment sage et infiniment juste : *Omnia in sapientiâ fecisti; omnis iniquitas oppilabit os suum.*

Voilà donc évidemment le fruit que nous devons retirer de cette instruction. La foi de la divine Providence doit premièrement nous faire adorer dans toutes les circonstances de la vie, générales et particulières, ses divines dispositions toujours dirigées par une sagesse, une justice et une bonté infinies, quoique souvent elles soient impénétrables pour nous. Nous devons donc nous abstenir soigneusement de toute espèce de murmure, de plainte, de blasphème et de malédiction ; mais ce n'est pas assez.

Cette foi doit en outre nous inspirer un saint abandon entre les mains de Dieu, une entière et pleine résignation à ses ordres, et une parfaite et douce confiance dans tous nos besoins, nos périls et nos malheurs. Certains d'un côté que Dieu nous aime et de l'autre, que rien ne peut nous arriver sans une permission ou une volonté formelle de sa part, nous devons bannir toute défiance et toute crainte.

Craignons le péché seul ; c'est la seule crainte que nous devions

avoir : car si nous sommes fidèles à Dieu, il ne permettra certainement pas que rien ne puisse nous nuire; mais tout, au contraire, tournera à notre plus grand bien : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* Cette vérité nous est confirmée dans l'Ecriture par l'histoire d'Abraham, de Joseph, de Moïse, de Daniel, de Job, de Tobie et de tant d'autres saints personnages. Ces exemples nous montrent que la divine Providence nous éprouve bien quelquefois, mais qu'elle nous fortifie aussi; qu'elle nous afflige, mais qu'elle nous console; qu'elle nous expose au combat, mais pour nous donner la victoire : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

Que la divine Providence soit donc toujours exaltée, bénie et glorifiée; mais aussi appliquons-nous toujours à bien accomplir sa sainte volonté.

INSTRUCTION VII.

Création des anges.

Parmi les êtres que Dieu a créés, deux méritent de notre part une attention spéciale : les anges qui sont les plus nobles créatures du ciel, et les hommes qui sont les plus nobles créatures de la terre. Commençons par les premiers. Leur histoire ne saurait nous être indifférente, à cause des grandes instructions qu'elle nous fournit, et des conséquences qui en découlent pour notre état présent. Nous allons le faire voir.

Qu'il y ait de purs esprits appelés *anges*, c'est un article incontestable de notre foi; car il a dans les divines Ecritures des milliers de textes où il est question d'eux, de leur ministère, de leurs fonctions et de leurs apparitions. Il est aussi de foi que c'est Dieu qui les a créés comme nous et aussi bien que toutes les choses visibles et matérielles. Nous professons par ces mêmes paroles du symbole, *Creatorem cœli et terræ*, de croire que Dieu a tiré du néant tous les êtres corporels et spirituels. Ces vérités se trouvent encore plns clairement exprimées dans le symbole que nous récitons à la messe, lequel, aux paroles précédentes, ajoute ces mots, *visibilium et invisibilium*, les choses invisibles, c'est-à-dire les anges.

Mais quand ont-ils été créés, en quel instant, en quel jour de la création du monde ? Nous ne pouvons le savoir d'une manière sûre. Car, quoique Moïse fasse souvent mention des anges dans ses livres, néanmoins dans l'histoire qu'il nous a laissée des œuvres que Dieu a faites pendant les six jours, nous ne les trouvons pas nommés expressément. Le jour précis de leur création reste donc incertain : les uns la placent à ce premier instant où Dieu créa le ciel et la terre, pensant que par le mot *ciel*, il a compris les anges qui en font l'ornement et la perfection ; les autres pensent que c'est le premier jour, lorsqu'il fit la lumière; et ceux-là, par le mot *lumière*, entendent non-seulement la lumière corporelle et visible, mais encore la lumière spirituelle et angélique. Quoi qu'il en soit de cette question, nous devons croire que les anges furent créés dans le commencement du monde avec toutes les autres choses visibles et corporelles.

Dieu en fit une multitude innombrable, comme nous le voyons dans les divines Ecritures qui les divisent en tant d'ordres et de hiérarchies : il les créa pour assister autour de son trône et former son cortége, pour les envoyer sur la terre exécuter ses volontés, pour en faire ses ministres et ses coopérateurs dans la conduite et le gouvernement de ce monde.

En les créant il les enrichit et les orna de beaucoup de prérogatives de la nature et de la grâce. Quant aux qualités naturelles, Dieu les créa purs esprits, dégagés de toute matière et parfaitement semblables à lui-même qui est un pur esprit, dégagé de toute matière. S'ils ont apparu quelquefois revêtus d'un corps, comme l'ange Gabriel à Marie, l'ange Raphaël à Tobie, ces corps leur étaient étrangers et ils ne les avaient pris que pour se rendre visibles. De plus, Dieu les fit impassibles et immortels ; ils n'étaient sujets ni aux souffrances, ni à la corruption, ni à la mort; mais ils étaient doués d'une vie qu'aucune force naturelle n'était capable de détruire. Ils les fit intelligents, je veux dire enrichis d'une science éminente, d'un entendement très-subtil, d'un savoir profond, et enfin d'une puissance supérieure à celle de toutes les autres créatures.

Quant aux dons de la grâce, ils furent créés dans la justice, la sainteté et l'innocence; revêtus des habitudes surnaturelles de la foi, de l'espérance et de la charité; élevés à une fin surnaturelle, et destinés à jouir éternellement de Dieu. Telle fut leur condition primitive et originelle.

Cet état cependant, quoique excellent, quoique privilégié et si favorisé de Dieu, n'était ni fixe, ni permanent, ni immuable comme celui des saints dans le ciel, lesquels ne peuvent plus pécher ni par conséquent perdre la grâce. Et si nous disons qu'ils furent créés dans le ciel, cela ne doit pas s'entendre rigoureusement du ciel, où les bienheureux jouissent de la contemplation de Dieu; mais d'une région supérieure à la nôtre, et dans laquelle ces esprits étaient heureux d'un bonheur naturel correspondant à leur dignité, comme l'était à proportion Adam dans le paradis terrestre; mais non de ce bonheur surnaturel qui consiste dans la possession et dans la vision intuitive de Dieu; autrement ils n'auraient pu pécher et se perdre.

En un mot, ils furent aussi pendant quelque temps voyageurs comme nous; Dieu leur avait destiné un certain temps d'épreuve. pendant lequel ils étaient libres d'opérer le bien ou le mal, de faire un bon ou un mauvais usage de leur liberté, de la grâce et des dons qu'ils avaient reçus de lui, et par ce moyen mériter ou perdre la vie éternelle.

Mais ce temps d'épreuve fut très-court, et si court qu'il était déjà terminé avant la chute de nos premiers parents Adam et Eve. Lucifer qui était le premier et le plus noble des anges se révolta contre Dieu, et entraîna dans sa rébellion une grande multitude de partisans. Les Ecritures nous disent que leur péché fut un péché d'orgueil: *Initium omnis peccati superbia.* (Eccl. x, 15.)

Mais quel fut l'objet de cet orgueil? On ne saurait le déterminer avec certitude. Les uns pensent que ce fut une vaine complaisance en leur propre perfection qui les porta à vouloir s'égaler à Dieu; les autres, qu'ils prétendirent exercer sur les créatures inférieures un domaine souverain, et indépendant de Dieu; d'autres enfin, qu'ils refusèrent d'obéir à quelque commandement de Dieu. Sur ce point, c'est une opinion assez généralement admise, parmi les théologiens, que Dieu ayant révélé aux anges la future incarnation du Verbe divin, ceux-ci, apprenant qu'il devait s'unir d'une union hypostatique avec la nature humaine si inférieure à la leur, et que par conséquent ils seraient obligés de rendre hommage à une telle nature, à raison de son union avec la nature divine, en conçurent une telle rage et une telle jalousie, qu'ils lui refusèrent l'adoration, l'obéissance et le service.

Ce sont là tout autant de conjectures plus ou moins probables. Ce qui est certain, c'est qu'il péchèrent par orgueil, soit présomption,

soit arrogance, soit refus de soumission et d'obéissance : orgueil d'autant plus coupable et d'autant plus criminel de leur part, qu'ils avaient plus de lumière pour s'en défendre. Le châtiment suivit immédiatement la faute ; car Dieu sans leur accorder le moindre délai pour se repentir, les précipita du ciel, les condamna à l'enfer, et d'esprits si nobles qu'ils étaient, il les changea en autant de démons. Terrible et mémorable exemple de justice que Dieu nous a donné dès le commencement du monde pour nous faire comprendre combien l'orgueil est abominable à ses yeux, combien est grande la malice d'un péché mortel, même de pensée, et combien nous devons craindre et nous défier de nous-mêmes. Et en effet, qui ne tremblera pas en voyant que Dieu n'a pas épargné des créatures si excellentes, le chef-d'œuvre de ses mains ? *Si enim Deus*, dit saint Pierre, *angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos* (II. Petr. II, 4), que sera-ce de nous qui par nature leur sommes si inférieurs ?

Or, comme le premier acte de révolte suffit pour jeter ces infortunés dans le dernier des malheurs, sans espérance de miséricorde, ainsi les premières preuves de fidélité suffirent pour confirmer les autres en grâce et les mettre en possession du bonheur qui les attendait. Tous ne se révoltèrent pas contre Dieu ; une grande partie et probablement le plus grand nombre d'entre eux demeurèrent fidèles à Dieu, soumis, humbles et reconnaissants de ses dons.

A leur tête fut le glorieux saint Michel qui, de concert avec ses compagnons, soutint la gloire du Seigneur et combattit vaillamment contre Lucifer et ses partisans, comme saint Jean l'a décrit dans l'Apocalypse ; c'est pourquoi il reçut le titre de prince de la milice céleste, et tous ensemble, en récompense de leur fidélité, ils furent admis sans retard à la possession de Dieu.

Ainsi cette armée presque infinie d'anges que Dieu avait créés pour être éternellement heureux avec lui, fut divisée en deux camps, à jamais séparés l'un de l'autre. Les bons anges furent élevés à la gloire, et les mauvais anges condamnés pour toujours à l'enfer avec le nom de démons, de diables, d'esprits malins, d'esprits de ténèbres ; leur chef et leur prince reçut le nom de Satan.

Le Seigneur avait, comme je l'ai dit au commencement, créé tous ces esprits pour être aussi ses ambassadeurs et ses ministres sur la terre, comme l'indique leur nom d'ange. C'est pourquoi, même après leur chute, ils continuent à s'occuper de nous ; mais la fonction des uns et des autres est bien différente. Il nous reste

donc à voir l'occupation des bons et des mauvais anges à notre égard.

L'occupation continuelle des anges rebelles, c'est de faire la guerre à Dieu, de tenter les hommes, de les solliciter au péché, pour les rendre compagnons de leur supplice en les rendant imitateurs de leur infidélité. Ils sont excités à cette horrible et diabolique fonction par la rage qu'ils ont conçue contre Dieu qui les a chassés du ciel, et par la jalousie qu'ils ont contre nous en voyant que le Seigneur nous a destinés à occuper les siéges qui leur étaient préparés.

Aussi on ne saurait dire avec quelle ardeur ils travaillent, et comme ils déploient toutes les ruses de leur esprit angélique, pour détourner les hommes de l'adoration, du culte et de la connaissance de Dieu, pour les rendre leurs complices et les entraîner avec eux dans le malheur et la damnation. Pour nous en donner quelque idée, l'Ecriture nous représente le démon, tantôt comme un serpent rusé qui se cache sous l'herbe pour nous surprendre et nous tuer par son venin mortel ; tantôt comme un lion affamé qui rôde continuellement autour de nous pour trouver l'occasion de nous dévorer : *Adversarius vester diabolus tanquàm leo rugiens, circuit quærens quem devoret.* C'est lui qui a causé la ruine du genre humain, par le péché de nos premiers parents, et par eux, la ruine de tous leurs descendants.

Ces esprits tentateurs existent-ils donc réellement ? Oui sans doute. Ce n'est pas là une illusion, mais une vérité incontestable, clairement établie par les divines Ecritures ; c'est donc une erreur que de dire, comme l'avancent quelques-uns, que le démon, qui nous tente, n'est autre que nos mauvaises inclinations. Car, outre cet ennemi domestique que nous portons en nous, outre le monde qui est notre ennemi extérieur, nous devons en reconnaître un troisième, distinct des deux premiers, le démon qui se sert de ceux-là pour nous perdre.

Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas voulu, pour notre instruction, être tenté dans le désert par le démon sous une forme humaine, s'étant fait pour nous en tout semblable aux pécheurs, excepté le péché ; n'a-t-il pas voulu de plus se soumettre à toutes les épreuves et à toutes les infirmités auxquelles nous sommes nous-même sujets? Et dans le baptême, n'a-t-on pas exigé de nous un renoncement formel au démon et à ses suggestions ? *Abrenuntias satanæ ?* Et dans les divines Ecritures, n'est-il pas, à tout instant, parlé de lui,

de ses artifices, de ses piéges et des précautions dont nous devons user? On ne peut donc révoquer en doute cette vérité, sans révoquer en doute l'Ecriture même qui est toujours également infaillible, quelles que soient les choses qu'elle propose à notre croyance, grandes ou petites, dogmatiques ou morales.

Mais comment, me dira quelqu'un, est-il possible que les démons viennent nous tenter, puisque vous avez dit tout-à-l'heure qu'ils sont condamnés aux supplices éternels? A cela je réponds que, quoique les démons souffrent les peines de l'enfer, cela n'empêche pas un grand nombre d'entre eux d'infester la terre, et de se répandre çà et là, cherchant par mille artifices à nous nuire et à nous perdre; c'est pour cela qu'ils sont appelés par saint Paul, esprits malins : *Spiritualia nequitiæ in cœlestibus.*

Je n'ignore pas que certaines gens, qui veulent passer pour exempts de préjugés, se rient de ces choses et les traitent de superstitions et de fables bonnes à raconter à des femmes; mais sans vouloir faire injure à ces gens-là, je leur dirai que l'Evangile doit avoir plus d'autorité sur moi et sur vous, que leurs platitudes et leurs sarcasmes. Or, l'histoire évangélique nous parle beaucoup des obsédés et des possédés du démon : ces possessions n'ont pas cessé entièrement aujourd'hui, quoiqu'elles soient plus rares à cause du pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses disciples pour chasser les démons. Une autorité plus grande encore que la leur, c'est la pratique de l'Eglise, incontestablement plus éclairée que ces prétendus savants, laquelle a institué et pratiqué, et pratique encore des bénédictions, des prières et des exorcismes pour préserver ou délivrer des atteintes de l'esprit malin les personnes, les maisons, les fruits de la terre.

Ce sont là tout autant de preuves péremptoires de la funeste influence qu'ils exercent sur nous. Ce n'est donc pas une puérilité que de croire ces choses, mais plutôt c'est manquer de foi que de penser autrement. Il est bien vrai qu'il ne faut pas croire trop légèrement tout ce que l'on dit et que l'on raconte des opérations du démon; mais faudra-t-il pour cela tout nier, surtout nier l'existence et la puissance du démon, et ranger cette vérité parmi les préjugés et les fables? Autre chose est de tout admettre et autre chose de s'obstiner à ne rien croire; l'un et l'autre excès sont également condamnables.

Mais enfin me demanderez-vous encore, pourquoi Dieu permet-il aux démons de nous tenter et de nous tendre des embûches? Ne

pouvait-il pas les en empêcher? — Oui, sans doute, il le pouvait, et il les en empêche en effet jusqu'à un certain point : car malheur à nous si les démons pouvaient exercer librement leur rage et leur malice! Mais le Seigneur les tient assujettis à sa puissance, et ils ne peuvent agir à leur volonté, comme nous le voyons par l'histoire du saint homme Job.

Cependant Dieu ne les retient pas en tout, et il leur permet quelquefois de nous assaillir et de nous tenter. Et pourquoi? pour nous obliger à veiller sur nous et à nous attacher à lui; pour ne pas nous priver du mérite de les combattre et de la gloire de les vaincre avec le secours de sa grâce, ce qui tourne à notre avantage. Aussi pour nous encourager, il doit nous suffire de savoir qu'ils ne peuvent rien sans la permission expresse de Dieu, et que si Dieu leur permet de nous tenter, il nous donne toujours des forces suffisantes pour triompher, si nous ne sommes pas infidèles. Saint Paul nous en assure par ces consolantes paroles : «Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; mais avec mesure, de manière que vous puissiez sortir vainqueur de ce combat : » *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum* (I Cor. x. 13.) Nous devons considérer les démons, disent les saints, comme un chien enchaîné; il peut bien aboyer et jeter les cris les plus horribles, mais il ne peut mordre que ceux qui le veulent.

Ne craignez donc pas, vous dirai-je en terminant, les fantômes et les spectres; mais craignez plutôt ces ennemis de votre salut et de votre âme, et armez-vous contre eux des armes que vous suggère l'Evangile, c'est-à-dire de la vigilance, de la prière et du jeûne. Avec ces moyens nous serons toujours forts et prompts à repousser leurs assauts pendant le cours de notre vie, et nous mériterons la grâce de les vaincre au moment si terrible de notre mort. C'est en cette circonstance, dit Jésus-Christ, que le démon nous attaquera avec plus de fureur, sachant qu'il lui reste peu de temps pour nous gagner et nous rendre sa proie pour toujours.

Rappelons-nous ensuite que la divine Providence nous a donné pour nous défendre contre eux, le ministère et le secours des bons anges qui ne sont pas moins puissants et moins utiles pour nous secourir, que les mauvais ne sont terribles et pernicieux pour nous nuire. Quels sont les services que nous devons attendre des bons anges, quel est leur amour, leur sollicitude et leur constance à notre égard, nous le verrons dans la prochaine instruction qui terminera ce que nous avons à dire sur cette matière.

INSTRUCTION VIII.

Des saints anges gardiens.

Si Dieu a permis que les anges prévaricateurs chassés du ciel, et convertis en démons, fussent pour nous autant d'ennemis implacables et de tentateurs, dressant continuellement des piéges à nos âmes, il a aussi daigné, par un effet de sa providence et de son amour, nous donner pour nous défendre contre eux, le secours des bons anges qui, ayant déjà triomphé dans le ciel de la perfidie de leurs frères, continuent à les vaincre sur la terre en combattant pour nous et avec nous : *Ad tutelam nostram*, dit saint Chrysostôme, *constituit exercitus angelorum.*

Après vous avoir donc parlé dans ma dernière instruction de l'occupation des mauvais anges, je vais aujourd'hui vous parler de l'occupation des bons. Ceci me fournira l'occasion de vous inspirer de l'estime pour une dévotion bien négligée, tandis qu'elle devrait être la dévotion spéciale de tous les chrétiens et que nous devrions la mettre au nombre de nos premières pratiques de piété.

Quoique les saints anges ne soient pas tous égaux en puissance et en dignité, Dieu ayant établi entre eux divers ordres subordonnés les uns aux autres, tous cependant, comme dit saint Paul, sont les messagers du Dieu vivant, envoyés par lui pour exercer leur ministère auprès de ceux qui doivent être les héritiers du salut : *Omnes administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hæreditatem cupient salutis.* C'est pourquoi les uns sont envoyés pour la garde des nations et des provinces, les autres des cités, ceux-ci des églises et des autels, ceux-là des maisons et des familles, comme l'insinuent une foule de textes sacrés.

Mais ceux avec lesquels nous avons les plus fréquents rapports, ce sont nos anges gardiens, ainsi appelés parce qu'ils sont chargés spécialement par la divine bonté de nous garder, de nous défendre et de nous protéger. Que chacun de nous soit confié à la garde d'un ange, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter, vérité clairement exprimée dans une foule de textes des divines Ecritures, universellement enseignée par les saints Pères, qui ont

pris de là occasion de nous faire admirer la grandeur de l'amour de Dieu pour nous, le prix de notre âme, l'importance de notre salut éternel, et le respect que nous devons à tous les hommes quelque méprisables et quelque vils qu'ils soient. *Angelis suis Deus mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis.* (Ps. XC, 11.) Dieu, non content de cette providence universelle avec laquelle il veille continuellement sur nous, nous a de plus confiés à la garde des anges, leur ordonnant de nous accompagner et d'avoir soin de nous. Aussi à peine sommes-nous conçus dans le sein de nos mères, que ce guide céleste est placé à côté de nous pour ne plus nous abandonner durant tout le cours de notre vie. Mais en quoi, direz-vous, consiste cette garde ? Elle comprend tous les bons et les pieux offices dont est capable un aide et un gardien surnaturel : comme de nous éclairer, de nous donner des conseils, de nous défendre, de nous fortifier, et autant qu'il dépend de lui, de nous guider et de nous sauver. Tout ce que, au rapport des Ecritures, nous voyons opéré visiblement par les anges en faveur de Loth, d'Agar, de Jacob, de Judith, de David, de Tobie et de tant d'autres, s'opère invisiblement par cet ange en notre faveur. Et quoiqu'il y ait certaines faveurs spéciales, certaines grâces plus signalées qui sont le fruit de notre correspondance à leurs inspirations et de notre reconnaissance pour eux, cependant ils ne refusent pas leur assistance aux plus ingrats ; il leur suffit pour nous assister avec tant de soin, de l'ordre qu'ils en ont reçu de Dieu, dont ils sont les fidèles ministres, de l'amour qu'ils ont pour nos âmes, dont ils connaissent le prix et l'excellence, et du désir qu'ils ont de remplir les siéges que les anges rebelles ont laissés vacants dans le ciel. C'est pour tous ces motifs qu'ils ne cessent jamais de nous faire du bien, quelque indignes que nous en soyons.

Pour s'arrêter à quelque chose de précis, on peut diviser en deux espèces les services qu'ils nous rendent : ceux qui regardent le corps et ceux qui regardent l'âme. *Pour le corps* ; ils nous défendent de tous les périls auxquels est exposée notre vie.

Et qui pourrait les énumérer ? Périls dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge viril, dans la vieillesse ; péril de l'eau, du feu, des chutes, des précipices ; périls en voyage, sur la mer, périls des maladies, des mauvaises rencontres et de mille accidents imprévus. Il n'y a peut-être aucun de nous qui, durant le cours de sa vie, ne se soit trouvé quelquefois dans de graves dangers. Mais qui nous a délivré et nous délivre de tant de périls dont toute

notre vigilance ne saurait nous préserver, n'est-ce pas notre bon ange gardien qui, selon l'expression du Psalmiste, nous a porté et nous porte dans sa main ? *In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum* (Ps. xc, 12).

Non-seulement il prend soin de notre vie ; mais encore de notre réputation, de nos biens et du succès de nos entreprises. Nous en avons un exemple frappant dans les malheurs de Tobie. Pour nous, nous avons coutume d'attribuer à notre industrie, aux circonstances et au hasard, tout ce qui nous arrive de bonheur et de prospérité : pourquoi ne l'attribuerions-nous pas au secours bienfaisant de notre ange gardien ? En jugeant d'après les apparences, Tobie aussi pouvait s'imaginer aisément que tout ce qui lui arriva d'heureux dans son voyage en Médie ; sa délivrance de la gueule d'un poisson monstrueux sur le point de le dévorer, et qui servit ensuite de remède pour rendre la vue à son père ; la prompte reconnaissance de la dette contractée par Gabelus et son mariage avec Sara, qui tira sa famille de la pauvreté extrême où elle était réduite ; l'expulsion du démon de la maison de Raguel : tout était l'effet du hasard. Mais lorsque l'archange Raphaël qui l'avait accompagné sous la forme d'un beau jeune homme qui avait pris le nom d'Acarias, se fit connaître, alors Tobie reconnut bien qu'il lui était redevable de tout, et que c'était lui qui avait tout fait : *Bonis omnibus per eum repleti sumus :* Aveu que nous répèterions nous-mêmes chaque fois que la Providence répand quelque bien sur nous, si nous avions foi à la salutaire assistance de notre ange gardien.

Mais comme les anges ont été députés à notre garde, principalement pour nous aider à sauver notre âme, aussi est-ce à elle qu'ils consacrent leurs plus grands soins. Il n'est pas croyable en effet qu'ils soient moins zélés pour nous sauver, que le démon pour nous perdre. Aussi quel amour et quelle industrie ne déploient-ils pas pour nous retirer du péché et nous porter à la vertu ? Notre ange gardien parle de mille manières à notre cœur, il excite en lui les remords et le repentir, il éclaire à propos notre esprit, il donne de salutaires impulsions à notre volonté, il fait naître, pour arriver à ses fins, mille combinaisons et mille circonstances favorables. Nous ne pouvons rien faire de méritoire sans le secours de Dieu ; mais ce secours, dit saint Thomas, nous arrive par la main des anges, qui sollicitent toutes les grâces auprès de Dieu et qui en sont les dispensateurs immédiats.

Ce sont eux qui nous défendent contre les tentatives du démon ;

tantôt en éloignant leurs attaques et en chassant ces esprits malins en vertu de la puissance qu'ils ont sur eux et qui nous est assez clairement signifiée par l'expulsion du démon homicide de la maison de Raguel, par l'archange Raphaël; tantôt en répandant dans notre esprit une vive lumière pour nous découvrir ses ruses et ses mensonges, et dans notre cœur l'énergie et le courage pour les vaincre. Ainsi profitons donc de cette assistance, par une fidèle coopération; c'est notre faute, si les tentations prévalent et nous font succomber.

Services spirituels. Ils ne manquent pas de nous défendre des autres périls où nous pouvons être exposés involontairement à perdre la vie spirituelle par le péché. Je parle des dangers involontaires, remarquez-le bien, parce qu'il y a une espèce de dangers contre lesquels ils ne nous gardent pas, Dieu lui-même leur en ayant fait la défense, ce sont les dangers volontaires auxquels nous nous exposons témérairement. Pour ceux-là, nous ne devons pas compter sur la protection des anges, pas plus que sur la protection de Dieu : *Qui amat periculum, in illo peribit.* Et ce que je dis des dangers de l'âme doit également s'appliquer à ceux du corps, auxquels on ne doit pas non plus s'exposer imprudemment.

S'il nous arrive parfois de tomber dans le péché pour vouloir plutôt écouter le démon et nos passions, que les inspirations de notre ange gardien, il ne s'éloigne pas pour cela de nous; il ne nous abandonne pas à nous-mêmes et à notre triste sort; mais il intercède avec bonté pour nous auprès de Dieu, lui offrant de ferventes prières, pour nous obtenir le temps de faire pénitence et la grâce de notre conversion et de notre résurrection spirituelle. Aussi, les saints Pères le comparent au vigneron de la parabole évangélique; ayant reçu de son maître l'ordre absolu de couper le figuier parce qu'il est stérile et sans fruit : *Succide ergo illam; ut quid terram occupat* (Luc. XIII, 7), il s'interpose auprès de lui, il fait tant, il parle si bien, qu'il obtient un délai d'un an pour le cultiver et le faire fructifier. C'est ainsi que souvent notre saint ange suspend par ses prières les coups du Seigneur prêt à nous frapper, et pendant ce temps, il déploie tout son zèle pour nous réveiller, nous tirer de la mort du péché, et nous ramener à Dieu.

Tout cela ne doit pas nous étonner, puisqu'en vertu de la fonction qui leur a été confiée, les anges gardiens sont nos intercesseurs continuels auprès de Dieu; ils sont dans un mouvement perpétuel, tantôt montant au ciel pour offrir à Dieu nos prières et nos bonnes

œuvres, tantôt descendant auprès de nous pour nous en apporter la récompense, avec de nouvelles grâces et de nouveaux secours, charitable exercice qui nous est représenté par l'échelle mystérieuse montrée à Jacob, laquelle de la terre touchait au ciel et par laquelle les anges ne cessaient de monter et de descendre : *Angelos ascendentes et descendentes.*

Je pourrais énumérer encore une foule de services et vous parler spécialement des forces célestes et toutes-puissantes que nous pouvons en attendre dans les diverses tribulations de cette vie; nous avons un exemple de ce que j'avance, dans les vies des saints et surtout de sainte Françoise et de sainte Sidonie. Je pourrais ajouter que leurs soins ne cessent pas même avec notre vie et qu'ils sollicitent encore de diverses manières notre délivrance des flammes du purgatoire : mais je m'arrête là pour ne pas être trop long.

En somme, les bienfaits que nous recevons par le ministère invisible de ces saints anges sont infinis; bienfaits de toute espèce, corporels et spirituels, bienfaits journaliers, en tout temps, à toute heure, en tout lieu et en toute circonstance. Ce n'est que dans l'autre vie que nous en pourrons découvrir distinctement la chaîne merveilleuse; mais pour n'être maintenant ni visibles ni évidents, ces services n'en sont pas moins très-certains et très-réels, puisque la foi nous en assure.

Combien donc un tel ami, un tel compagnon doit nous être cher, lui qui s'intéresse si vivement à nous et à notre bien. Et Cependant, il faut l'avouer, je ne sais s'il y a un seul saint auquel nous pensions moins qu'à cet ange à qui nous devons la plus grande reconnaissance. Chacun a sa dévotion particulière, l'un à un saint, l'autre à un autre ; je ne condamne certainement pas ces pratiques; faites-vous des amis dans le ciel. Ce que je condamne, c'est l'oubli habituel de celui qui nous rend le plus de services, qui veille d'une manière plus spéciale sur notre âme, et qui est spécialement chargé de nous secourir et de nous aider. Or, ce n'est pas là suivre l'ordre des choses et leur donner le rang qu'elles doivent occuper par leur nature.

Comprenez donc bien les devoirs que vous devez pratiquer envers votre ange gardien, je les trouve résumés en trois mots par saint Bernard : *Reverentiam pro præsentiâ, devotionem pro benevolentiâ, fiduciam pro custodiâ.*

1° Nous lui devons le respect, *reverentiam pro præsentiâ*, parce qu'il se tient sans cesse à nos côtés. Ce respect nous oblige à nous

tenir toujours avec modestie et réserve, évitant avec soin la moindre indécence et la moindre chose qui puisse l'offenser. En effet, si la présence d'un personnage respectable et même du dernier des hommes suffit, en tant de circonstances, pour nous arrêter et nous tenir dans le devoir ; ne devons-nous pas au moins avoir les mêmes égards pour un prince de la cour céleste, pour un esprit d'une telle excellence et d'une telle sainteté ? De quelle audace oserions-nous faire sous la sainteté de ses regards, ce que nous rougirions de faire en présence du plus méprisable des hommes ? Peut-être me direz-vous que vous ne pensez pas à lui : c'est précisément là ce qui aggrave davantage votre faute, de l'avoir continuellement près de vous et de ne jamais daigner penser à lui, mais de vivre toujours dans l'oubli de sa présence. Rappelez-vous donc souvent son souvenir, rendez-vous sa présence familière, elle vous servira de frein pour vous retenir, elle vous rendra purs et exempts de fautes, et par là vous procurerez votre bien plus encore que son honneur.

2° Nous lui devons un amour très-tendre à cause de l'affection qu'il a pour nous : *Devotionem pro benevolentiâ.* S'il est vrai, comme on ne peut en douter, que tout bienfait exige la reconnaissance, l'assistance infatigable, constante et amoureuse qu'il nous donne, ne nous impose-t-elle pas l'obligation rigoureuse de l'aimer et de lui témoigner la plus vive et la plus tendre reconnaissance ? Cet amour et cette reconnaissance doivent nous porter à penser souvent à lui, à le remercier souvent de ses bienfaits, à l'honorer chaque jour par quelque hommage, et surtout à obéir avec promptitude et docilité à ses avis et à ses inspirations, en un mot à faire tout ce que nous croyons lui être agréable.

3° Enfin, nous lui devons une grande confiance pour la protection dont il nous entoure et dont nous pouvons tout attendre *Fiduciam pro custodiâ.*

Si nous avions, en ce monde, un ami qui d'un côté nous aimât passionnément et qui de l'autre eût un grand pouvoir, quelle confiance n'aurions-nous pas en lui ? Or, voilà ce qu'est par excellence notre ange gardien. C'est un protecteur qui est plein d'amour pour nous et qui a le pouvoir et la volonté de nous secourir en toute rencontre. Nous devons donc avoir pour lui l'estime qu'il mérite, recourir à lui avec confiance dans les périls, dans les doutes, dans les affaires, dans l'adversité et principalement dans les diverses tentations dont nous sommes assaillis. Plus notre confiance en lui sera vive, plus nous éprouverons les effets de sa protection sur nous.

C'est là, mes chers frères, une des dévotions que je vous recommande le plus. Après Dieu, Jésus-Christ et Marie, notre premier culte doit être pour notre ange gardien. Si nous désirons véritablement de bien faire ce grand et terrible passage de ce monde à l'immuable éternité, à ce moment extrême où l'ennemi infernal renouvellera tous ses efforts pour nous perdre, et où nous aurons besoin des plus grands secours, tâchons de nous le rendre aujourd'hui propice et favorable.

Il est certain qu'employant tous ses soins pour nous durant cette vie, il ne manquera pas de les redoubler à la mort : *Quanto magis cum viderit appropinquantem diem.* Mais il est vrai aussi que, par une disposition de la Providence, ces soins seront toujours proportionnés au culte plus ou moins assidu que nous lui aurons rendu. Si donc nous avons à cœur par dessus tout de nous préparer à ce grand pas, à ce passage qui doit décider de notre sort éternel, ne négligeons rien pour nous mériter la protection de notre ange gardien ; et il ne manquera pas de nous assister dans ce moment suprême, de nous soutenir dans ce terrible combat, et de nous conduire à une mort de prédestiné; par ce moyen nous éviterons l'affreuse mort que le démon tentera de nous procurer. Figurez-vous avec quelle joie il présentera aux pieds du trône de Dieu notre âme sauvée, fruit précieux et chéri qui avait été confié à sa garde, et quelle sera notre reconnaissance à nous qui devrons principalement à cet ange notre salut éternel !

INSTRUCTION IX.

Création de l'homme.

Nous avons parlé dernièrement de l'ange qui est la plus noble créature du ciel, je vous parlerai aujourd'hui de l'homme qui est la plus noble créature de la terre : matière importante, chrétiens, aussi importante que la connaissance de nous-mêmes. Nous verrons donc l'origine de l'homme, son bonheur au moment de la création, sa chute et la nôtre et enfin les conséquences de cette chute. Tout cela nous servira comme de clef pour arriver à tant

d'autres vérités et surtout à la nécessité de ce rédempteur dont il est parlé dans les articles suivants. Après que le Seigneur eut créé toutes les autres choses, il en vint à celui pour qui il avait fait tout le reste, je veux dire à l'homme, et il voulut réunir en lui les diverses propriétés qui brillent dans les créatures et en faire en quelque sorte un abrégé de la création. En effet, toutes les créatures qu'il avait formées jusque-là, étaient ou spirituelles et invisibles comme les anges, ou corporelles et visibles, comme le ciel la terre, les plantes ? Or, Dieu réunit ces deux substances si opposées, par un lien incompréhensible, mais cependant très-sensible et très-réel, et il en forma cet être merveilleux qu'on appelle l'homme, espèce de créature tout à la fois corporelle et spirituelle; spirituelle par l'âme qui est un pur esprit, doué d'intelligence et de volonté, capable de connaître le bien et le mal, et de choisir librement entre l'un ou l'autre ; corporelle par son corps qui est de la même nature que toutes les choses matérielles. Ainsi par son âme, il est supérieur à toutes les choses terrestres; mais par son corps, il est d'un degré inférieur aux anges.

Mais voyons la conduite de Dieu dans la création de ce grand ouvrage. Nous la trouvons racontée dans la sainte Ecriture : «Faisons, dit le Seigneur, faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.» Il prit donc un peu de terre et il en forma le corps humain, et ensuite, soufflant sur cette statue froide et inanimée, par ce souffle vivifiant il lui communiqua l'âme et la vie : *Et factus est homo in animam viventem.* Ainsi fut placé dans le monde, Adam le premier des hommes.

Mais Dieu voulait en faire le chef et le père du genre humain, et il le destinait à peupler la terre d'habitants. Il lui donna donc peu après une compagne, une épouse. Pour cela il envoya à Adam un doux et profond sommeil; et, pendant ce sommeil, il tira, sans la moindre violence, une de ses côtes, et il en forma un corps qu'il unit à une âme raisonnable. Ainsi fut créée Eve, la mère de tous les vivants.

Telle est l'histoire de notre origine. Cette histoire nous montre deux choses : la grande bonté de Dieu envers l'homme et en même temps l'excellence et la dignité de l'homme lui-même.

Remarquons d'abord cette parole mystérieuse, *faciamus,* que Dieu prononça quand il voulut créer l'homme, parole que nous ne lui voyons employer que dans cette occasion. Quand il s'agit de créer tout le reste, il dit au singulier, *fiat;* mais quand il est question

de créer l'homme, il prend le nombre pluriel : *faciamus*, et pourquoi? Pour montrer, dit saint Ambroise, que *majori quodam studio hominem, creavit ;* pour montrer l'attention spéciale de Dieu dans la création de l'homme, et le concours particulier des trois personnes de la sainte Trinité. Il semble qu'elles se réunissent pour se consulter et s'entendre sur la manière de le créer. Le Père veut déployer ici sa puissance, le Fils sa sagesse, et l'Esprit saint sa bonté J'ai dit : *Il semble ;* ce n'est pas assurément que Dieu fût dans le doute et l'hésitation, ou qu'il pût y avoir aucun désaccord entre les trois Personnes divines ; mais c'est que Dieu voulait nous faire comprendre le cas qu'il faisait de l'homme et nous montrer sa création comme une œuvre qui exigeait, si l'on peut s'exprimer ainsi, une sérieuse réflexion et une grande application de sa part.

Une seconde réflexion à faire, c'est que tant de belles et nobles créatures qui remplissent le monde, n'ont pas été produites immédiatement par lui-même : mais il les a fait produire à la terre, comme les herbes, les arbres et les animaux, ou aux eaux, comme les oiseaux et les poissons. Tandis que, quand il s'agit de la création de l'homme, il voulut le former de sa propre main, et non-seulement pour l'âme qu'il devait tirer du néant, et qui ne pouvait avoir d'autre principe immédiat que lui-même ; mais encore pour le corps, dont il voulut être lui-même l'ouvrier et l'architecte, quoiqu'un simple signe de sa part eût suffi pour le faire produire aux autres créatures. Il est vrai qu'il le forma de terre et de boue, pour nous apprendre à nous humilier en voyant dans notre corps la bassesse de notre origine ; mais cet argile de notre corps fut pétri de sa main divine : *manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me.* (Ps 118. 73). Or, n'est-ce pas une chose bien surprenante que de voir Dieu tout occupé autour de cet argile pour en faire le corps de l'homme et en arranger des diverses parties, et ensuite s'incliner sur lui pour lui communiquer, par son souffle divin, cette âme qui est comme une portion de sa propre substance ? *Inspiravit, in faciem ejus spiraculum vitæ.* Quoique ces expressions ne doivent pas s'entendre à la lettre, comme si Dieu, pour animer l'homme, avait pris une forme humaine, elles montrent cependant la bonté paternelle de Dieu envers l'homme, elles nous montrent dans cet homme l'œuvre de Dieu, par excellence, une œuvre exécutée avec la plus sérieuse attention.

Aussi, quoique la matière de ce corps fût vile et grossière, le

travail n'en fut pas moins parfait et divin. La seule constitution matérielle de l'homme, ce corps si bien organisé dans ses divers membres, cet ordre si parfait des parties qui le composent, suffisent pour nous prouver l'existence d'un Dieu ; c'est une œuvre si merveilleuse qu'elle est bien au-dessus de la sagesse et de la puissance humaine.

Enfin, Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance ; *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* C'est comme s'il disait : Dans les œuvres que j'ai déjà créées, on ne voit qu'un rayon des perfections divines, faisons l'homme de manière que toutes ces perfections brillent en lui et qu'il soit une image vivante de nous-mêmes. Or, en quoi consiste notre ressemblance avec Dieu ? Est-ce dans le corps ou dans l'âme ? Ce n'est certainement pas dans le corps, quoiqu'il ait été formé avec tant de perfection par le divin Architecte ; mais c'est dans l'âme, c'est l'âme qui représente proprement Dieu par la vie surnaturelle de la grâce sanctifiante, comme nous le verrons plus tard, et aussi par sa vie et ses perfections naturelles.

Les perfections par lesquelles l'âme ressemble à son Créateur, sont au nombre de six :

1° Comme Dieu, elle est un pur esprit, un esprit invisible aux yeux du corps et indivisible pour le lieu où elle est; elle est tout entière dans tout le corps et dans chaque partie de ce corps, comme Dieu est tout entier dans tout l'univers et dans chaque partie de l'univers.

2° Comme Dieu, elle est immortelle ; quoiqu'elle soit unie à un corps mortel, sa vie ne dépend pas de lui, mais elle lui survit éternellement.

3° Quoique substance unique, elle est douée de trois nobles facultés, la mémoire, le jugement et la volonté, comme Dieu est un dans son essence et trin en personnes.

4° Elle a un libre arbitre semblable à celui de Dieu ; elle est parfaitement libre de vouloir ou de ne pas vouloir, selon qu'il lui plaît ; de sorte qu'il n'est pas possible de la forcer contre son inclination.

5° Elle est capable de vertu, de sagesse, de grâce et par conséquent d'une gloire et d'un bonheur éternels ; Dieu seul peut la contenter, comme Dieu seul peut se contenter lui-même.

6° Elle est par sa dignité et son domaine au-dessus de toutes les créatures visibles et corporelles ; toutes lui sont inférieures et

toutes sont faites et travaillent pour elle, image frappante du souverain domaine de Dieu sur toutes choses.

Toutes ces propriétés intrinsèques à notre âme, nous prouvent combien il est vrai que l'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Quoiqu'il ne soit pas aussi parfait que lui et même qu'il en soit à un degré infini ; cependant il lui ressemble parfaitement par sa nature. Oh ! combien nous sommes donc redevables à ce Dieu, qui nous a enrichis de tant de dons et nous a distingués avec tant d'amour de toutes les autres créatures.

Comme le premier homme fut créé de la main de Dieu, c'est encore la même main qui nous a formés nous-mêmes dans le sein de nos mères.

Quant à l'âme, qui est la partie principale de nous-mêmes, c'est Dieu qui nous l'a donnée immédiatement, nos parents n'y ont aucune part. Quant au corps, il est vrai qu'ils contribuent à sa formation ; mais si on réfléchit bien à sa merveilleuse organisation, on ne peut nier qu'il ne soit encore l'ouvrage de la main invisible de Dieu : *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me.* Nos parents y ont concouru, il est vrai, mais d'une manière tellement aveugle, qu'ils peuvent bien nous répéter ce que la pieuse mère des Machabées disait à ses enfants ; *Nescio qualiter in utero meo apparuistis.* (II Mac. VII, 27.) Vous êtes bien le fruit de mes entrailles, mais je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein. Ce n'est certainement pas moi qui vous ai donné l'esprit qui vous anime ; ce n'est pas moi non plus, qui ai rassemblé tous vos membres ; tout cela est l'ouvrage de Dieu, du Créateur du monde, de celui qui a donné la vie à l'homme.

Nous devons donc reconnaître que nous tenons nous aussi, l'existence de Dieu, et le remercier de tout notre cœur, du grand bienfait de la création, fondement de tous les biens que nous avons déjà reçus par le passé et que nous espérons recevoir à l'avenir. Nous devons surtout le remercier de nous avoir donné l'existence, de préférence à tant d'autres qu'il a laissés dans le néant, et qui auraient bien mieux correspondu à ses desseins.

Oui, parmi tant de créatures possibles qui se présentaient à la pensée de Dieu, il a bien voulu fixer ses regards sur moi et me préférer à tant d'autres, se complaire en moi et me choisir : et pourquoi ? Ce n'est pas à cause de mes mérites, puisque je n'existais pas encore, mais c'est par un pur effet de sa bonté qui l'a porté à m'aimer, de toute éternité et à me créer dans le temps ;

In charitate perpetuâ dilexi te. Reconnaissons donc la grande obligation que nous lui avons pour ce choix gratuit et amoureux par lequel il nous a tirés du néant. C'est là une obligation qui double à chaque instant; puisqu'à chaque instant il nous conserve cette existence qu'il nous a donnée, et que nous perdrions aussi à chaque instant, s'il cessait de nous soutenir et retirait la main qui nous conserve.

Mais de tout ce que nous avons dit jusqu'ici de notre création, nous devons en tirer deux conséquences très-propres à bien régler notre vie.

La première, c'est que Dieu, en qualité de Créateur, a sur nous un domaine entier et absolu, puisque nous sommes sa propriété. Si l'ouvrier est le maître de son ouvrage, le sculpteur de ses statues, le peintre de ses tableaux, quoiqu'ils n'aient pas donné l'existence à ces objets, mais seulement la forme et la figure; à combien plus forte raison, Dieu ne sera-t-il pas notre maître, lui qui nous a donné l'existence et qui nous la conserve!

De là, comme nous le verrons encore plus clairement dans la suite, l'obligation générale de le servir et de consacrer entièrement à sa gloire tout ce que nous avons reçu de lui, notre corps, notre âme, nos affections et nos facultés. De là, en particulier, l'obligation d'une parfaite résignation et d'une entière soumission à toutes les dispositions de Dieu à notre égard. S'il est notre maître souverain, il peut donc nous commander et nous défendre tout ce qui lui plaît; il peut nous élever ou nous abaisser, nous enrichir ou nous appauvrir, nous donner la santé ou nous l'ôter, nous conserver la vie ou nous envoyer la mort; et nous sommes obligés de nous soumettre à lui, sans murmures dans tous les états où il lui plaît de nous mettre : *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* Si les hommes méditaient quelquefois cette vérité, on n'entendrait pas tant de plaintes, de murmures et de blasphèmes contre la conduite de la divine Providence.

La seconde conclusion, c'est que Dieu, en nous créant, nous ayant composés de deux substances si différentes et, après le péché d'Adam, si opposés l'une à l'autre, je veux dire l'âme et le corps, nous devons soumettre la partie inférieure à la partie supérieure; il faut que le corps obéisse à l'âme et que celle-ci conserve toujours son rang et son autorité.

Agir autrement, c'est un vrai désordre, c'est intervertir les choses, puisque c'est donner la préférence à ce qui vaut le moins.

Quel est en effet celui d'entre vous qui ayant une pierre précieuse dans un étui, préfère cet étui, quelque beau et quelque élégant qu'on le suppose, à la perle qu'il contient? Or n'est-ce pas votre folie de tous les jours? Quelle comparaison peut-il y avoir entre votre corps qui n'est que cendre et poussière, et l'âme qu'il renferme, cette âme qui est un rayon de la divinité, une image et une participation de Dieu? Et pourquoi donc, au préjudice de cette âme, vous appliquez-vous uniquement à contenter votre corps et ses mauvaises inclinations?

C'est agir comme les animaux qui, étant privés de raison, ne suivent que leurs aveugles instincts; c'est faire par choix ce que les bêtes font par nature; conduite abominable, que l'Ecriture flétrit par ces paroles: *Homo, cùm in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis* (Psal. XLVIII, 13); l'homme placé si haut n'a pas compris son élévation, il s'est comparé aux bêtes et il s'est rendu semblable à elles. Quelle honteuse et humiliante dégradation!

Enfin, c'est dénaturer l'œuvre de Dieu et souiller son image qui est imprimée dans notre âme. Quelle horreur, je vous le demande! Quelle horreur ne serait-ce pas de déchirer et de barbouiller un tableau de Raphaël ou du Titien? Or, ces péchés innombrables dont vous souillez votre âme, ne sont-ce pas autant de taches hideuses que vous imprimez sur l'image vivante et véritable de Dieu? Hélas, combien y a-t-il d'âmes dans lesquelles Dieu ne peut plus reconnaître sa ressemblance, ni ses traits divins, qui sont tous défigurés par le vice et par des abominations révoltantes: *Facti sunt abominabiles, sicut ea quæ dilexerunt* (Osée, IX, 10.)

Considérez donc, chrétiens, la grandeur, la noblesse et la dignité de votre âme: *Cognosce dignitatem tuam*, dit saint Chrysostôme; d'autant plus que cette âme, qui est faite à l'image de Dieu, est encore destinée à jouir de lui dans l'éternité. Ne vous ravalez donc pas à des choses viles et terrestres; ce serait une indignité révoltante, vous ressembleriez au fils d'un grand roi qui, étant destiné à porter la couronne, s'abaisserait à un métier vil et méprisable.

La volonté de Dieu en nous créant semblables à lui par notre nature, c'était que nous nous appliquassions à lui devenir semblables par la grâce, pour lui être un jour parfaitement semblables dans la gloire, alors que nous serons tous transformés en lui, et que l'amour et la vision béatifique nous rendront une même chose avec lui; *Scimus quoniam, cùm apparuerit, similes ei erimus.* (Joan. III, 2.)

Or, ne devons-nous pas travailler de toutes nos forces à cette fin que Dieu nous a préparée dans son amour? Ne devons-nous pas y travailler en estimant notre âme et en la sanctifiant? Il doit nous suffire pour cela de savoir que cette fin est pour nous la seule affaire véritablement importante; car, si nous faisons notre salut, nous sommes en possession de tous les biens, et si nous nous perdons, nous sommes en proie à tous les maux. Mais cette vérité sera plus clairement établie dans la prochaine instruction, dans laquelle je vous parlerai de la fin que Dieu s'est proposée en créant l'homme.

INSTRUCTION X.

De la fin pour laquelle Dieu a créé l'homme.

Nous avons parlé dernièrement de la création de nos premiers parents, et dans cette création je vous ai fait admirer le bienfait de la nôtre. Mais avant de vous décrire l'heureux état où ils étaient quand ils sortirent des mains de Dieu, il est nécessaire de vous expliquer la fin que Dieu s'est proposée en créant l'homme; fin sublime et surnaturelle, d'où il est déchu par le péché, mais dans laquelle il a été miséricordieusement rétabli par les mérites de Jésus-Christ. Cette fin est toujours la même, soit dans l'état d'innocence, soit dans l'état de la nature déchue et pervertie par le péché originel. Nous allons voir: 1° quelle est cette fin; 2° quelle est son importance.

Lorsque dans votre enfance on vous demandait pourquoi vous avez été créés, vous répondiez aussitôt: pour servir Dieu en cette vie et jouir de lui en l'autre. Parfaitement; voilà donc les deux fins que Dieu s'est proposées en nous tirant du néant. La première se rapporte à la seconde et lui sert de moyen, c'est-à-dire que servir Dieu en cette vie est le moyen pour arriver à jouir de lui dans l'autre: *Habetis fructum vestrum in sanctificationem; finem vero vitam æternam.* Mais il ne suffit pas de savoir cette vérité en spéculation, il faut s'en bien pénétrer. Les jeunes gens ne la comprennent pas par défaut de jugement et les personnes âgées par défaut de réflexion.

Notre première fin donc, notre fin immédiate, c'est de servir Dieu

en cette vie en observant sa sainte loi, en accomplissant sa volonté divine. Dieu pouvait bien ne pas nous créer; mais, supposé qu'il nous créât, il ne pouvait se proposer d'autre fin que lui-même et sa propre gloire : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Comme il est le seul principe de notre être, il veut aussi en être la seule fin; il veut que nous consacrions entièrement à son honneur cette existence que nous avons reçue de lui. Ce n'est cependant pas qu'il ait besoin de nos hommages pour être heureux; mais c'est que son souverain domaine sur nous, lui donne un droit essentiel, inaliénable, d'exiger de nous ses créatures, dépendance, hommage et service. Nous ne contestons pas ce droit aux princes de ce monde, pourquoi donc le contesterions-nous au Roi des rois ! C'est pour cela qu'il nous a formés presque égaux aux pures intelligences des anges : *Minuisti eum paulò minùs ab angelis ;* c'est pour cela que, de préférence à tant d'autres créatures, il nous a doués d'une intelligence capable de le connaître, d'un cœur capable de l'aimer; c'est pour cela enfin qu'il nous a donné sa sainte loi et les grâces nécessaires pour l'observer.

Telle est la première obligation de l'homme ici-bas. Nous ne sommes proprement en ce monde ni pour nous y faire une fortune temporelle, ni pour acquérir l'estime et la réputation de nos semblables, ni pour jouir des plaisirs et des satisfactions de la terre. Tout cela n'est pas, tout cela ne peut être notre fin ici-bas. Nous y sommes pour servir, honorer et glorifier Dieu.

C'est à cette fin que doivent se rapporter toutes les actions diverses auxquelles nous oblige notre état. Elles peuvent toutes servir à cette fin principale, et elles y serviront en effet, si nous les accomplissons pour Dieu et pour sa volonté ; mais elles ne sont pas notre fin par elles-mêmes; notre fin, c'est de servir Dieu par le moyen de cet emploi et des devoirs qu'il nous impose. En un mot servir Dieu est l'affaire de tous les hommes sans exception, quels que soient leur état et leur condition. C'est l'affaire de l'artisan dans son atelier, du commerçant dans son magasin, du magistrat dans le barreau, du soldat dans les camps; l'affaire du souverain et des sujets, du maître et du serviteur, du riche et du pauvre. Il n'est pas nécessaire que vous soyez dans une carrière plutôt que dans une autre; mais quel que soit le poste que vous occupiez en ce monde, il est nécessaire que vous serviez Dieu : *Hoc est enim omnis homo*, dit le Seigneur. Jésus-Christ lui-même, pendant tout le cours de sa vie mortelle, ne s'est proposé d'autre fin que d'accomplir la volonté de son

divin Père ; aussi protestait-il que c'était uniquement pour cela qu'il était descendu du ciel sur la terre ; *Quæ placita sunt ei facio semper. Descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* Et après cela nous croirons pouvoir nous dispenser d'un tel devoir ?

Concluez de là que quiconque s'occupe ici-bas de tout autre chose que de servir Dieu, mène une vie inutile ; vie qui n'est qu'erreur et désordre. Une chose n'a de valeur qu'autant qu'elle sert à sa fin. Qu'est-ce qu'une belle horloge qui ne me donne pas l'heure ? Une belle paire de lunettes qui ne vont pas à ma vue ? A quoi sert un couteau qui ne coupe pas ? une clef qui n'ouvre pas ? Si nous nous éloignons donc de notre fin, en négligeant le service de Dieu, toute notre vie et toutes nos actions ne sont bonnes à rien.

Il peut bien se faire que le monde nous trouve du courage, de l'esprit et de l'adresse, parce que, par notre industrie, nous savons améliorer et augmenter notre fortune ; mais si au milieu de tous nos soucis et de toutes nos agitations, nous négligeons le service de Dieu et notre salut, le Seigneur ne nous regarde et ne peut nous regarder que comme des serviteurs paresseux et inutiles, et même comme des sujets désobéissants et révoltés, puisque nous nous opposons à ses desseins et que nous nous révoltons contre lui, en lui refusant le service essentiel que nous lui devons.

Mais lors-même que nous ne serions pas obligés de le servir par devoir, je veux dire parce qu'il est notre créateur, notre conservateur et notre maître, ne devrions-nous pas au moins le servir par intérêt, comme notre souverain rémunérateur? Oui, certainement. Pourquoi en effet Dieu veut-il que nous le servions pendant le cours si rapide de cette vie ? Pour nous rendre dignes de jouir de lui dans l'autre. C'est là proprement que se trouve notre dernière fin ; et ici je ne sais qu'admirer davantage, de la bonté de Dieu, ou de l'aveuglement et de l'insensibilité de l'homme.

Dieu étant notre maître absolu, pouvait certainement nous obliger à le servir sans nous promettre aucune récompense, et nous aurions dû encore nous tenir trop honorés d'une semblable obligation. Il aurait bien pu aussi ne nous promettre qu'une récompense temporelle et limitée, comme cent ans ou mille ans de bonheur dans le paradis terrestre, et cette récompense aurait été bien suffisante pour nous. Mais non ; le Seigneur, qui est riche en

miséricordes, a voulu, pour les quelques jours consacrés à son service, nous promettre un bien, une récompense éternelle, une récompense qui n'est rien moins que la possession et la jouissance de lui-même : *Ego ero merces tua magna nimis*. Telle est la fin sublime à laquelle nous sommes destinés, à vivre avec lui, à régner avec lui, à être heureux avec lui, et cela, non pas pour quelques jours, mais pendant toute l'éternité. Peut-on imaginer une fin plus noble et plus excellente? C'est la fin de tous les anges, de tous les saints, de la sainte Vierge; bien plus, c'est la fin de Dieu lui-même, car Dieu n'a pas d'autre fin que la jouissance de lui-même.

Voyez donc combien nous sommes redevables à Dieu, de nous avoir créés de préférence à tant d'autres, et de préférence à tant d'autres encore de nous avoir élevés à cette fin surnaturelle. Sans le bienfait de l'existence il ne pourrait y avoir pour nous ni grâce ni gloire, comme il n'y en aura jamais pour ceux qui resteront éternellement ensevelis dans le néant. Mais cette obligation qui est commune pour tous les hommes, est bien plus rigoureuse pour nous chrétiens, qui avons bien plus de moyens que les autres pour arriver à la fin pour laquelle nous avons été créés. Oui, on peut dire de tous les hommes, avec vérité, qu'ils sont l'ouvrage de ce Dieu qui *vult omnes homines salvos fieri*, et que Dieu les a créés pour le servir en ce monde et jouir de lui en l'autre. Cependant, pour un grand nombre de peuples, nous ignorons quelles sont les voies dont la Providence se sert pour leur fournir les moyens d'opérer leur salut, quoiqu'il soit certain d'un autre côté que sa bonté ne permettra pas que nul ne se damne si ce n'est par sa propre faute. Mais pour nous chrétiens, il n'y a sur ce point ni obscurité, ni mystère, puisque de préférence à tant d'autres, Dieu nous a évidemment et incontestablement placés sur la grande et la seule et véritable route qui conduit à lui, qu'il nous a fait naître dans le sein de la vraie Eglise, qu'il nous a, par le baptême, adoptés pour ses enfants, et qu'enfin il nous a munis de tant de sacrements, de tant de grâces et de secours.

Quelle ne devrait donc pas être notre application à coopérer aux desseins de Dieu et à nous assurer cette heureuse fin à laquelle il nous a destinés? Quel culte, quels hommages pourrons-nous rendre au Seigneur, qui ne soient infiniment au-dessous de la récompense qu'il nous a préparée? Or, c'est précisément ici que notre conduite envers la bonté de Dieu est vraiment monstrueuse :

nous oublions entièrement cette fin, nous nous occupons de toute autre chose que de cette fin, vivant comme les païens; bien plus, nous lui préférons des choses de rien et nous nous exposons à chaque instant à la perdre. Nous ne lisons jamais sans surprise et sans étonnement dans les saintes Ecritures, la sottise et la folie d'Esaü qui vendit à son frère Jacob son droit d'aînesse, pour un plat de lentilles. Mais n'est-ce pas encore une folie plus grande pour un chrétien de renoncer à la possession du ciel pour un vil intérêt, pour un infâme plaisir, pour une misérable satisfaction? *Propter pusillum hordei et fragmen panis?* Nous n'y pensons pas maintenant: Esaü non plus ni pensait pas d'abord: *abiit parvi pendens quod primogenita vendidisset;* mais comme cet infortuné en réfléchissant ensuite au funeste marché qu'il venait de conclure, se mit à hurler et devint inconsolable, *irruit clamore magno;* de même, viendra un jour où, nous aussi, nous nous livrerons à un inutile désespoir et à de vains gémissements pour une si grande perte.

Méditons donc sérieusement en second lieu l'importance de notre fin, et travaillons avec ardeur à l'atteindre.

Fin dernière et bonheur, disent les théologiens, sont deux mots qui signifient la même chose. Car notre fin dernière, c'est proprement ce qui peut rassasier nos désirs, ce qui seul peut nous contenter, et sans quoi rien n'est capable de satisfaire notre cœur. Or, quels sont les biens temporels qui soient capables de remplir l'immensité du cœur de l'homme? Plaisirs, honneurs, richesses, et tout ce que le monde estime et recherche, tout cela n'est pas le vrai bien, tout cela laisse le cœur vide, tout cela ne procure pas un solide contentement, comme chacun le sent et comme l'éprouva, parmi tant d'autres, l'homme le plus heureux du monde, le roi Salomon; lui qui, au milieu de l'abondance de tous les biens d'ci-bas, s'écriait cependant: *Vanitas vanitatum et omnia vanitas et afflicio spiritûs.*

Non, rien de créé ne saurait rendre heureuse notre âme; elle est trop au-dessus de toutes les choses de la terre, et en conséquence aucune créature ne peut être sa fin dernière. La capacité de notre cœur est telle que Dieu seul, notre bien infini, est capable de la remplir. Il n'y a que le service de Dieu et la vertu qui puissent procurer ici-bas une véritable paix au cœur de l'homme; c'est là qu'est le plus grand bonheur de la vie présente, et plus tard, ce sera la possession de Dieu seule qui formera, dans l'autre, la com-

plète satiété de ses désirs. *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* Dieu seul est donc sa véritable fin et il lui importe autant de l'obtenir qu'il lui importe de posséder son vrai, son unique, son souverain bien, et de satisfaire une bonne fois cette soif continuelle et inextinguible de bonheur qu'il éprouve en lui-même.

Mais ce n'est pas tout encore, si au moins en perdant Dieu et le bonheur éternel, nous n'avions rien autre chose à craindre! mais ne savez-vous pas qu'il n'est pas possible de perdre le souverain bien sans encourir le souverain mal, je veux dire la damnation éternelle! Dieu désire si ardemment que nous arrivions à jouir de lui, qu'il menace du malheur éternel ceux qui n'y arriveront pas. Il nous a placés entre deux éternités; il faut inévitablement choisir l'une ou l'autre, ou être éternellement heureux ou être éternellement malheureux, ou toujours dans la joie ou toujours dans les tourments, ou toujours avec Dieu dans le ciel, ou toujours avec les démons dans l'enfer : *Unum de duobus, aut semper gaudere cum sanctis, aut semper torqueri cum impiis.* Oh! l'affreuse alternative! Mais si cette alternative est inévitable, si notre choix décide de tout, qu'y a-t-il donc de plus important pour nous?

Concluez de là que servir Dieu en cette vie et jouir de lui dans l'autre, est proprement cet unique nécessaire dont nous parle Jésus-Christ dans l'Evangile : *Porro unum est necessarium*, nous déclarant que si nous venons à le perdre, tout est perdu pour nous, et que l'acquisition du monde entier serait incapable de nous en dédommager : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur.* Aussi ajoute-t-il que pour ne pas perdre cet unique nécessaire, il faut plutôt sacrifier tout le reste, son œil, ses bras et ses pieds : *Erue, abscinde, projice*; et qu'enfin, pour assurer ce bien, il ne faut rien épargner, il faut tout souffrir, même la mort : *Agonizare pro animâ tuâ.*

En effet, n'est-ce pas à nous assurer cet unique nécessaire que tendent toutes les souffrances que Jésus-Christ a endurées sur la terre? Toute l'économie de la grâce; les ministres qu'il a établis pour nous diriger, et les sacrements qu'il a institués pour nous sanctifier, et les lumières surnaturelles, et la garde des anges, et la protection des saints, et le saint sacrifice et les indulgences; quel est le but de tout cela, sinon de nous aider à parvenir à notre fin?

Voilà donc une série, une chaîne et un ensemble de vérités simples, palpables, évidentes, toutes renfermées dans ces courtes paroles que vous récitez sans jamais les approfondir : *Servir Dieu*

en cette vie pour jouir de lui dans l'autre. Quel fruit retirons-nous de cette vérité fondamentale ?

Il y a certains chrétiens, ou esclaves de leurs passions, ou paresseux et ennemis de toute violence, qui n'en retirent d'autre fruit qu'un secret désespoir, allant jusqu'à se plaindre de l'existence qu'ils ont reçue et de n'avoir pas été laissés dans le néant. Ce sentiment, qui serait injuste et déraisonnable dans la bouche d'un païen, est une véritable impiété et un blasphème sur les lèvres d'un chrétien. Vous regardez donc comme un malheur que Dieu, en vous tirant du néant, vous ait destinés à un bonheur éternel et qu'il vous ait donné à vous plus de moyens qu'à tout autre pour y arriver? Sans doute, ce ne serait pas un malheur, me répondrez-vous, si je pouvais arriver à le posséder ; mais je vois bien que je me damnerai. Et moi je vous dirai que votre perte, si elle arrive, n'arrivera que par votre faute et qu'il faudra vous l'attribuer tout entière : *Perditio tua tantummodo ex te.* Un idolâtre qui se damnera devra s'attribuer à lui-même son malheur; et un chrétien ne le devra pas? Sachez qu'il n'y a aucune puissance ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer qui puisse vous empêcher d'acquérir la félicité éternelle, si vous n'êtes pas vous-mêmes assez insensés pour opérer votre ruine de vos propres mains et creuser sous vos pieds un enfer par vos propres péchés. Dieu ne veut pas le péché, il vous aide au contraire à l'éviter, et il vous a si fortement prémunis contre le mal, que lui-même, quoique tout-puissant, ne peut vous contraindre à en commettre un seul, si vous ne le voulez et ne le choisissez librement.

Ce sentiment n'est donc pas le fruit que vous devez retirer de cette vérité ; vous devez en retirer un fruit tout différent. Quel sera donc ce fruit? Le voici : je le trouve dans les trois conséquences légitimes que je tire de toute cette instruction.

La première, c'est que vous devez penser souvent à la fin pour laquelle vous êtes ici-bas, et l'avoir sans cesse sous les yeux, afin qu'elle soit le flambeau qui vous éclaire et le motif qui vous aide pour bien régler toute votre vie : *Respice finem.* Vivre au hasard et marcher à l'aventure est le propre des êtres privés de raison. Quelle est en effet la source de tous nos égarements, sinon l'oubli de notre fin? Voilà en effet la raison pour laquelle l'homme qui est fait pour Dieu, ne vit que pour lui-même, ne s'occupe que des choses de ce monde, des biens matériels et sensibles, et a toujours les yeux collés à la terre comme s'il était fait uniquement pour cette terre.

La seconde, c'est de considérer les choses d'ici-bas, non pas comme notre fin, mais uniquement comme des moyens que Dieu nous a donnés pour arriver à cette fin ; et comme les moyens n'ont de prix qu'autant qu'ils conduisent à leur fin, et qu'ils sont funestes s'il s'en détournent; ainsi nous ne devons désirer et rechercher les biens de la terre qu'autant qu'ils nous aident à atteindre notre fin et jamais pour eux-mêmes.

Il suit de là, par une conséquence rigoureuse, que nous devons recevoir de Dieu, avec calme et indifférence, tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer, santé ou maladies, prospérité ou adversité, plaisirs ou afflictions; parce que chacune de ces voies peut nous conduire à notre fin, et que nous devons toujours regarder comme plus sûre pour nous la route dans laquelle Dieu nous a placés et nous veut. Et même, comme nous sommes ignorants et que nous ne savons pas ce qui est bien ou mal pour nous ; ainsi nous devons nous en rapporter pleinement à son bon plaisir et le supplier de nous envoyer ce qui nous est le plus avantageux, par conséquent de nous ôter la santé, les richesses et la prospérité, si ces choses doivent être un obstacle à notre salut, et au contraire de nous envoyer la maladie, la pauvreté et les tribulations, si ces moyens sont la route qui doit nous conduire à lui : *Hìc ure, hìc seca, hìc non parcas ut in æternum parcas.*

La troisième et dernière conclusion, c'est de haïr et d'éviter autant que possible notre grand ennemi, celui qui seul peut nous faire perdre notre fin, je veux dire le péché. Toutes les autres choses, la pauvreté, les maladies, les persécutions, tous les malheurs même de ce monde ne sauraient être un obstacle à notre fin ; tout cela au contraire peut nous aider à y arriver.

Il n'y a que le péché qui puisse nous faire perdre le bonheur auquel Dieu nous appelle, car lui seul nous rend ennemis de Dieu et dignes de ses châtiments.

Fuyons-le donc avec le plus grand soin, si nous ne voulons nous exposer à une perte si affreuse. Telles sont les conclusions pratiques à tirer, pour notre bien spirituel, de la vérité que nous avons méditée aujourd'hui. Lorsque nous serons arrivés à la fin de notre vie, alors que s'évanouira à nos yeux la figure trompeuse de ce monde, oh ! combien alors nous sentirons le vide et le néant de toutes les choses qui nous ont tant occupés ici-bas et au contraire l'importance de la fin pour laquelle nous avons été créés et placés en ce monde! Quelle vive lumière nous éclairera dans ce moment suprême,

lumière bien consolante pour nous, si nous avons sérieusement travaillé à notre fin; mais lumière de regret et de désespoir inexprimables, si nous nous sommes occupés de toute autre chose. Alors tout sera fini pour nous, aussi bien les jouissances et les plaisirs, que les mortifications et la pénitence; mais cette âme que nous aurons sauvée ou perdue ne finira jamais; mais les conséquences de notre conduite bonnes ou mauvaise dureront éternellement.

Pensons-donc à notre fin dernière pendant qu'il en est temps, si nous ne voulons alors être accablés d'un désespoir inutile.

INSTRUCTION XI.

Adam innocent, puis pécheur.

En parlant de la création de l'homme, nous n'avons examiné que sa constitution naturelle, nous l'avons considéré comme un être composé d'un corps et d'une âme. De cette vérité, nous avons conclu sa noblesse et son exellence singulières. Mais il nous faut maintenant examiner l'état particulier d'Adam, au moment où il sortit des mains de Dieu, afin de comprendre, par les priviléges que nous avons perdus, le malheur que nous a attirés le péché originel, péché dont le souvenir serait bien amer pour nous, si nous n'avions pour nous en consoler la pensée de la réparation surabondante que Jésus-Christ en a opérée par la rédemption.

Ce serait une erreur grossière de croire que Dieu ait créé l'homme dans l'état de misère corporelle et spirituelle où nous le voyons aujourd'hui. Non, Dieu n'a pas fait une œuvre aussi misérable et aussi imparfaite. La sainte Ecriture nous apprend que Dieu fit l'homme droit : *Deus fecit hominem rectum*, c'est-à-dire sans défauts et sans dérèglement, et orné de toutes les qualités qui le rendaient parfait, et pour le corps et pour l'âme.

Parmi les dons que reçurent nos premiers parents, nous pouvons en distinguer deux sortes : les dons naturels et les dons surnaturels.

Dans l'ordre surnaturel il faut comprendre la grâce sanctifiante dans laquelle Dieu les avait créés, les grâces actuelles pour persévérer dans la justice originelle et leur destination à l'héritage céleste et éternel.

A l'ordre naturel se rapporte tout ce qui constitue ce que les théologiens appellent *intégrité originelle*, et qui n'est autre chose que l'ensemble d'une foule de qualités corporelles et spirituelles.

1° Il faut considérer ici le séjour de nos premiers parents dans le paradis terrestre où Dieu les avait placés. Ce paradis était un lieu où le Seigneur avait réuni toute sorte de délices, un air salubre, des saisons d'une chaleur tempérée, des fruits exquis, en un mot tout ce qui était capable de contribuer au bien-être et aux plaisirs de la vie. Le nom même de paradis ou de lieu de délices qui lui fût donné, nous indique assez la félicité de cet heureux séjour.

2° L'empire et l'autorité qu'il leur avait accordés, et sur la terre et sur tous les animaux; sur la terre qui, docile et obéissante, aurait abondamment rendu à Adam son travail. Cependant cette culture de la terre n'était pas comme aujourd'hui pénible et fatigante, mais agréable et facile, c'était plutôt une occupation qu'un travail. Ensuite sur les animaux qui, tous, même les plus indomptables et les plus féroces, lui étaient soumis et obéissants. Nous-mêmes nous conservons encore aujourd'hui un reste de cette souveraineté.

3° L'exemption de toute douleur, de toute incommodité et de toute maladie, même de la mort. En effet, quoique mortels par nature, nous aurions été cependant immortels par un privilége de notre Créateur. C'est pour cela que le Seigneur avait planté au milieu du paradis terrestre l'arbre de vie. Il lui avait donné ce nom, parce que son fruit avait la vertu de préserver de la mort, de conserver et de renouveler les forces, et de maintenir l'homme dans la plus florissante jeunesse. Mais, après avoir passé quelque temps sur la terre, nous aurions été transportés tout vivants dans le ciel.

4° La science prodigieuse de son intelligence. Dieu avait donné à Adam toutes les lumières dont il avait besoin pour connaître les créatures et le Créateur, le monde et Dieu; sa science était telle que, si l'on excepte Jésus-Christ, aucun homme n'en a jamais eu et n'en aura jamais de semblable.

5° La droiture de sa volonté, qui sans effort et sans difficulté, pouvait s'abstenir de ce qui était défendu, et jouir sans abus et sans excès de ce qui était permis; elle pouvait agir en tout pour Dieu sa fin dernière et se tenir sans cesse unie à lui. Cette facilité

venait de ce que, dans l'homme, les sens étaient soumis à la raison et la chair à l'esprit; il était, en conséquence, exempt de ces combats et de ces luttes violentes que nous éprouvons nous-mêmes pour éviter le péché et pour pratiquer la vertu.

Tels furent les dons et les priviléges dont Adam fut enrichi au moment de sa création, et nous en serions encore nous-mêmes en possession, s'il se fût conservé fidèle à Dieu.

Or, que devait-il se faire pour se conserver fidèle à Dieu, S'abstenir d'un fruit, pas autre chose. C'était le seul précepte que Dieu lui eût imposé en signe de sa souveraineté, la seule marque d'obéissance qu'il eut exigé d'Adam, pour qu'il conservât et transmît à ses descendants les dons gratuits qu'il avait reçus. Le Seigneur lui dit : Je te permets de manger de tous les fruits de ce jardin; mais garde-toi bien de toucher au fruit de la science du bien et du mal. Il lui avait donné ce nom à cause des mauvais effets qu'il devait produire et qu'il produisit en effet. *Ex omni ligno paradisi comede, de ligno autem scientiæ et boni mali ne comedas.* Pour celui-là je te défends d'y toucher; puis il ajoute, pour le cas d'une transgression, la menace suivante : *Quocumque die comederis ex eo, morte morieris.* Ces quelques paroles renfermaient bien d'autres menaces; c'est comme si le Seigneur avait dit : Au moment où tu désobéiras, tu perdras tous tes priviléges; père coupable, tu n'engendreras plus que des enfants malheureux; tu transmettras ton péché à tous tes descendants, et au lieu des dons que je t'ai accordés, tu ne leur laisseras pour héritage que les suites funestes de ta faute, la nécessité de souffrir, de combattre et de mourir, voilà ce qu'il voulait encore lui faire entendre par cette menace.

Or, s'il convenait à l'honneur de Dieu et à la condition de l'homme que le Seigneur lui imposât quelque précepte, pouvait-il lui en imposer un plus doux, plus modéré et plus facile? Il ne s'agissait que de s'abstenir d'un seul fruit; et cela lui était d'autant plus facile qu'il y avait une foule d'autres fruits très-beaux, excellents et exquis que Dieu lui avait permis de manger. Etait-il possible que nos premiers parents voulussent manger celui-là, n'ayant encore en eux-mêmes aucune propension au mal. Il semble impossible d'expliquer comment, avec tant de facilité d'observer ce précepte, ils l'ont néanmoins transgressé. Mais enfin ils n'étaient pas impeccables; et ensuite Dieu pouvait réparer le désordre que le péché causerait dans le monde et en tirer un si grand bien, qu'il jugea à propos de permettre cette chute.

Mais comment arriva cette chute? Je laisse de côté une foule

de détails qui me mèneraient trop loin et j'arrive à la substance même du fait. Le démon jaloux du bonheur de l'homme, et caché sous la figure du serpent, tenta Eve, l'assurant que la menace de Dieu ne se réaliserait pas, lors même qu'elle mangerait du fruit défendu ; il lui promit même que son état et sa condition changeraient et qu'elle serait égale à Dieu en science. La malheureuse femme ajouta foi aux paroles du tentateur et se laissa persuader ; elle porta la main sur ce fruit, en cueillit et en mangea : *Tulit et comedit.* Si au moins elle était restée seule dans son péché ; Adam le vrai père du genre humain étant demeuré fidèle, peut-être le péché de notre première mère n'aurait-il pas été funeste à ses enfants ; peut-être ceux-ci au contraire auraient-ils hérité de la vertu de leur père. Mais Eve une fois pervertie, voulut rendre son mari complice de sa prévarication. Elle sollicita Adam qui n'eut pas la force de résister ; il en mangea par complaisance et lui aussi se rendit coupable : *Deditque viro suo qui comedit.*

Les voilà donc tous les deux transgresseurs du précepte divin, et coupables envers Dieu d'une désobéissance d'autant plus grave que l'observation de ce précepte était plus facile ; d'une désobéissance qui, au dire des saints Pères, renferme la malice d'une foule d'autres péchés, surtout de l'orgueil, de la gourmandise et de l'infidélité. Les voilà donc déchus des précieux avantages dont ils jouissaient dans l'état d'innocence. Dès ce moment fatal, tout changea pour eux et au dedans et au dehors. Ils éprouvèrent immédiatement les tristes effets de leur faute ; ils sentirent de suite leur intelligence s'obscurcir, leurs passions se soulever contre eux ; ils se virent tout-à-coup chassés du paradis terrestre et condamnés aux douleurs, au travail, aux infirmités et à la mort. Telle est la science qu'ils acquirent en punition de leur péché ; ce ne fut pas cette science que le père du mensonge leur avait promise ; mais la triste connaissance du bien qu'ils avaient perdu et du mal qu'ils avaient encouru : *Et aperti sunt amborum oculi.*

Mais le péché de nos premiers parents ne s'arrêta pas à eux-mêmes ; par une disposition de Dieu, il s'étendit encore à toute leur postérité. Dieu avait en quelque sorte remis notre sort entre leurs mains. S'ils avaient été fidèles au Seigneur, nous aurions hérité tout à la fois, de leur justice et des avantages de leur état ; mais étant devenus coupables, nous avons aussi hérité de leur péché et de toutes les funestes suites de ce péché, et quant au corps et quant à l'âme. Quant au corps, le travail, les maladies,

les afflictions et la mort ; quant à l'âme, l'ignorance de l'intellect, la dépravation de la volonté, la répugnance pour le bien, l'inclination au mal, la révolte de la chair contre l'esprit, la perte de la grâce et l'exclusion du bonheur éternel.

Tous les hommes naissent-ils donc véritablement pécheurs ? Oui, sans doute ; tous les hommes qui ont existé, qui existent et qui existeront, si on excepte Jésus-Christ par nature et sa sainte Mère par grâce, portent, dès le sein de leur mère, la tache du péché originel. Pour Adam, ce péché a été un péché actuel et personnel ; mais pour nous, on l'appelle originel, c'est à-dire de naissance, ou de la nature humaine qui a péché en Adam. Malgré cela cependant c'est, dit le Concile de Trente, un péché qui est propre et inhérent à chacun de nous : *Unicuique proprium.* Quelque dure, quelque incompréhensible et quelque humiliante que soit cette vérité pour nous, ce n'en est pas moins une vérité fondamentale du christianisme. Détruisez cette vérité, vous ne comprenez plus rien à la religion chrétienne, vous ne voyez plus qu'obscurité et ténèbres. Pour ne pas trop m'étendre sur ce sujet, qu'il me suffise du célèbre passage de saint Paul aux Romains : comme le péché est entré dans le monde par un seul homme et par le péché, la mort ; ainsi la mort s'est étendue à tous les hommes, parce que tous ont péché en un seul : *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit.*

Mais ici notre orgueilleuse raison se révolte et elle ne peut admettre un tel mystère. Comment, me direz-vous, pouvons-nous être coupables d'un péché commis tant de siècles avant nous et auquel notre volonté fut complètement étrangère ?

Que ce péché nous ait été réellement transmis, c'est une vérité incontestable. Lors même que la révélation ne serait pas claire sur ce point, nous en aurions encore une preuve évidente dans la dégradation de la nature humaine, visible, palpable et connue même des gentils, je veux dire dans la multitude des misères auxquelles nous sommes sujets et surtout dans cet ensemble de contradictions que nous remarquons en nous-mêmes.

D'un côté des désirs nobles, élevés et divins, de l'autre des passions viles, animales et honteuses ; d'une part, l'estime et l'amour de la vertu, et en même temps une violente inclination au vice, de l'autre. Quelle lutte et quel combat continuel en nous, entre l'homme raisonnable et l'homme sensuel ; entre les sens et la raison ! Ne remarquons-nous pas, dès la plus tendre enfance, des signes évi-

dents de cette perversité naturelle et innée, par le développement si rapide des germes du vice ? Or, comment expliquer cette contradiction et ce combat de notre nature, sans l'existence et la croyance du péché originel ?

Je ne vous dirai pas en quoi consiste sa nature, ni comment il se transmet aux descendants du premier homme : ce sont là deux choses que nous ne devons ni comprendre ni chercher à pénétrer ; mais qu'il faut croire et adorer dans les décrets de Dieu. Ces décrets, dit saint Ambroise, peuvent bien être cachés à notre raison ; mais ils ne seront jamais injustes : *Cujus judicia atque concilia occulta sunt, iniqua autem nunquam.* Vérité juste et incontestable que nous ne devons jamais perdre de vue, lorsque notre faible raison ne parvient pas à expliquer certaines choses et surtout en cette matière, où toutes les explications que l'on peut donner, nous laissent toujours dans les ténèbres et dans la nécessité de recourir à la foi et aux jugements de Dieu, profonds et impénétrables à la vérité, mais toujours justes et droits.

Je ne laisserai cependant pas de vous faire quelques réflexions capables de vous faire revenir, au moins en partie, de votre étonnement.

1° Les priviléges que Dieu avait accordés à Adam étaient gratuits. Quel droit les hommes avaient-ils à la justice originelle et au bonheur dans lesquels le premier homme avait été créé. N'était-ce pas purement un effet du bon plaisir, de la bonté et de la libéralité de Dieu ? Dieu a donc pu sans injustice en priver les enfants en punition de la désobéissance de leur père. N'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours pratiqué par la justice humaine ! Ne voyons-nous pas certains crimes punis par la confiscation des biens, la privation des titres et des honneurs, en un mot, par des peines qui n'atteignent pas seulement le coupable, mais toute sa famille et tous ses descendants? Nous ne devons donc pas être étonnés si, en punition du péché de notre premier père, nous sommes dépouillés des priviléges qui lui avaient été accordés par une grâce entièrement gratuite.

2° Comme le péché originel n'est pas une simple privation des dons qui n'étaient pas dus à notre nature, ni une simple transmission de peine, car alors ce ne serait plus un mystère, mais une faute qui est transmise en nous ; ainsi il faut faire ici une seconde réflexion plus solide et plus importante que la première, c'est qu'il ne faut jamais séparer le dogme du péché originel, du dogme de la rédemption par Jésus-Christ. Ce sont là deux articles qui vont ensemble et qui se soutiennent mutuellement. C'est donc une doctrine établie par saint

Paul, que le Seigneur n'aurait jamais permis la chute d'Adam et de sa postérité, s'il n'avait dû retirer un bien de ce mal. Et comment? en substituant au premier ordre si beau de la création en Adam, un ordre meilleur encore de la restauration de l'homme en Jésus-Christ; en nous rachetant par un mystère aussi glorieux pour Dieu qu'avantageux pour nous. De quoi donc pouvons-nous nous plaindre? Pourrions-nous nous plaindre de quelqu'un qui nous aurait brisé un vase d'un travail exquis, lorsque nous l'aurions vu le rétablir dans un état plus parfait encore que celui qu'il avait auparavant? Non certainement : or, c'est précisément notre cas. « Un homme et une femme nous ont fait un grand mal, dit saint Bernard; mais loué soit le Seigneur qui, par un autre homme et une autre femme, a remis toutes choses dans un meilleur état. » — « Nous avons bien plus gagné par Jésus-Christ, dit saint Paul, que nous n'avons perdu par Adam : *Non sicut delictum, ita et donum.* (Rom. v, 15.)

Mais, me direz-vous, où sont ces avantages, puisque maintenant encore nous sommes sujets, comme avant l'incarnation, à l'ignorance, à la concupiscence, aux misères et à la mort? Il est bien vrai que nous n'avons plus les priviléges de l'état d'innocence, et que ces priviléges sont perdus pour toujours; mais à la place de ceux-là, nous en avons reçu d'autres infiniment plus précieux.

Et d'abord les dons surnaturels qui sont les plus importants, je veux dire la grâce sanctifiante et le droit à l'héritage céleste, nous ont été rendus par Jésus-Christ, dont les mérites nous sont appliqués par les sacrements.

Quant au reste, nous sommes sujets, il est vrai, aux infirmités et aux souffrances; mais nous pouvons pratiquer la patience, la mortification, la pénitence et tant d'autres vertus qui nous auraient été inconnues dans l'état d'innocence; et ces vertus valent infiniment mieux que l'exemption des souffrances dont jouissaient nos premiers parents.

Or, toutes ces misères nous ont été laissées pour être un souvenir perpétuel et sensible du triste état du péché, d'où Jésus-Christ nous a tirés, pour nous préserver de tomber dans de nouveaux péchés et enfin pour nous exercer à la vertu.

Nous sommes sujets à la mort, il est vrai; mais cette mort a été adoucie par celle que Jésus-Christ a soufferte sur la croix pour nous; mais il est bien plus glorieux pour nous de sortir vivants du sein de la mort et de triompher de cette mort à l'exemple de Jésus-Christ, que de ne jamais tomber dans son empire.

Nous n'avons plus l'arbre de vie, cette plante vivifiante qui devait nous donner l'immortalité; mais quelle comparaison y a-t-il entre l'arbre de la vie et la sainte eucharistie dont il était la figure et dans laquelle Jésus-Christ nous nourrit de sa propre chair, pour nous communiquer une immortalité bien meilleure encore.

Nous n'avons plus la science de l'intelligence; mais Dieu y a substitué le mérite et la simplicité de la foi, et Jésus-Christ a pu dire : *Beati qui non viderunt et crediderunt.* Notre volonté est portée au mal; mais Jésus-Christ nous a mérité des secours et des grâces puissantes; et si nous savons en bien user, elles nous feront triompher, avec bien plus de mérite, de notre propre faiblesse. Nous en avons pour preuve l'exemple de ces milliers de saints de toute condition et de tout état, et tout ce qu'ils ont fait de grand et d'héroïque, quoique enfants d'Adam comme nous, et sujets aux mêmes misères que nous.

De quoi donc, je le répète, pouvons-nous nous plaindre, puisque dans l'état présent, si nous le voulons, tout peut contribuer à nous conduire à une plus haute sainteté et en conséquence à un plus grand bonheur? Si nous ne considérons que les maux que nous a causés le péché d'Adam, assurément nous avons bien sujet de nous plaindre et de gémir; mais si nous considérons les biens que Jésus-Christ nous a procurés, nous avons encore plus sujet de nous consoler et de nous écrier avec l'Eglise : Heureuse faute qui nous a mérité un tel Rédempteur : *O felix culpa quæ talem meruit Redemptorem!*

Cependant, malgré tout cela, je comprends parfaitement que nous gémissions de nous voir exposés, dans l'état présent, à tant de misères et à tant de malheurs. Il nous semble qu'il vaudrait bien mieux pour nous rentrer dans l'innocence originelle et dans le premier état de joie et de repos où l'homme fut créé : cet état nous paraît bien plus heureux. Mais je vous le demande : est-ce à nous ou à Dieu qu'il appartient de juger de ce qui vaut mieux pour nous? Ce sentiment est l'effet de cet amour propre qui est ennemi de toute souffrance; mais il est contraire aux vues et aux desseins de Dieu. Le Seigneur dans le nouvel ordre de réparation qui est la conséquence de la chute d'Adam, nous veut semblables à Jésus-Christ notre réparateur; il ne veut plus que nous nous formions sur l'image du premier Adam, heureux et tranquille dans le paradis terrestre, mais sur l'image de Jésus-Christ, le second Adam, souffrant et crucifié pour nous : *Conformes imaginis Filii sui* (Rom. VIII, 20), comme dit saint Paul.

Or, Jésus-Christ pour nous racheter ne s'est-il pas assujetti autant et plus que nous aux misères, ne les a-t-il pas toutes prises, excepté le péché ? N'a-t-il pas été tenté et éprouvé en toute manière? N'a-t-il pas voulu se soumettre à la mort même? Et l'homme aurait la prétention d'en être exempt? Serait-il convenable que notre condition fût différente de celle de Jésus-Christ qui est l'innocence et la vérité même? Ainsi, au lieu de nous livrer à des plaintes inutiles sur les maux que nous a attirés notre premier père, et de soupirer inutilement après un état qui ne reviendra jamais, pensons à bien profiter du nouvel ordre de choses où nous nous trouvons, je veux dire de la rédemption abondante de Jésus-Christ. Par les mérites de cette rédemption, nous pouvons, après un temps fort court de tribulation et d'épreuve, nous élever comme tant de saints qui nous ont précédés, à une gloire et à une félicité bien supérieure à celle qui nous attendait dans l'état d'innocence.

Voilà l'unique et la solide conclusion qu'il faut tirer de tout ce que j'ai dit jusqu'ici. C'est de cette précieuse rédemption divine qui a détruit l'empire du démon, qui nous a réconciliés avec Dieu et nous a de nouveau ouvert les portes du ciel, que nous allons parler dans les articles suivants.

INSTRUCTION XII.

Second article du Symbole. Explication de ces paroles : Et en Jésus-Christ son fils unique.

Et en Jésus-Christ son fils unique notre Seigneur. Dans le premier article du symbole, je vous ai parlé de Dieu et de la première personne de la sainte Trinité; dans ce second article je commence à parler de la seconde personne et des mystères qui la regardent, autre matière bien importante qui va nous découvrir un nouvel ordre de chose, je veux dire l'œuvre de l'incarnation divine et de notre rédemption qui est une œuvre bien supérieure à celle de la création que j'ai expliquée dans l'article précédent. Dieu n'en a jamais fait, il ne saurait en faire de plus grande. Il faut donc bien connaître

ce Jésus-Christ, de qui nous tirons notre nom de chrétiens; ce Jésus-Christ, qui, pour nous, est la source de tout bien et sans qui nous ne pouvons être sauvés : *Hoc est vitæ æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.*

Procédons avec ordre et clarté. Cet article nous propose deux choses à croire : premièrement, nous devons croire que le Père dont nous avons parlé, dans le premier article, a un Fils unique, vrai et naturel qui est la seconde personne de la sainte Trinité. Comme la première personne s'appelle le Père, parce que de toute éternité elle engendre de sa propre substance, la seconde personne; de même cette seconde personne s'appelle le Fils parce qu'elle a été engendrée de toute éternité par la première personne qui est le Père.

L'Ecriture nous fournit deux comparaisons pour nous donner quelque idée de la génération éternelle du Fils de Dieu. Nous les trouvons dans ce texte de saint Paul : *Cùm sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus* (Hébr. I, 3). La première est tirée du soleil qui est la source de toute splendeur et de toute lumière. Comme le soleil produit la lumière, et qu'il n'est jamais sans répandre cette lumière, ce qui fait que celle-ci, quoique venant du soleil, est cependant aussi ancienne que lui; de même le Père par son intelligence, qui est le soleil incréé, produit le Fils comme une véritable lumière, et jamais il n'a été sans engendrer ce Fils unique. L'autre comparaison est tirée de l'image de nous-mêmes qui est réfléchie dans un miroir. Dès que nous nous présentons devant une glace, cette glace réfléchit une image de nous-mêmes parfaitement ressemblante. Ainsi Dieu le Père, en se regardant en lui-même avec l'œil de son intelligence, comme dans un miroir, produit de toute éternité une image parfaitement semblable à lui. Et comme Dieu a communiqué à cette image toute sa substance, tout son être, ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes en nous regardant dans un miroir, ainsi cette image est le vrai Fils de Dieu, consubstantiel à Dieu, et un seul Dieu avec lui.

Mais il est inutile de vouloir expliquer cette matière par des comparaisons! car je vous ai déjà dit ailleurs que toutes les comparaisons ne peuvent exprimer que très-imparfaitement un tel mystère. En effet, ce ne serait plus un mystère, si l'on pouvait le comprendre et l'expliquer au moyen des idées grossières que nous avons des choses de ce monde. La génération du Fils de Dieu, dit Isaïe, est tout-à-fait ineffable et incompréhensible : *Generationem ejus quis*

enarrabit ? Qu'il nous suffise de savoir qu'en Dieu il y a une vraie génération par laquelle celui qui engendre s'appelle père et celui qui est engendré s'appelle fils ; que cette génération est éternelle et que, par conséquent, le père fut toujours père et qu'il ne fut jamais sans son fils, que le père en engendrant le fils, sans rien perdre, lui communique toute sa nature et toutes ses perfections, d'où le fils est en tout égal au père, et un même Dieu avec lui ; mais cependant il est une personne distincte du père, parce que le père conserve toujours la qualité de père, et le fils la qualité de fils ; enfin que la filiation, dans la seconde personne, n'implique ni postériorité de temps ni infériorité de puissance, comme dans la première, la qualité de père, n'implique ni priorité de temps, ni supériorité de puissance. Voilà ce que la foi nous enseigne sur ce point, et voilà ce que nous devons nous contenter de croire et d'adorer.

On ajoute *Fils unique*, parce que lui seul est engendré de la propre substance du Père. L'Esprit saint, comme nous le verrons plus tard, a bien la même substance que le Père et le Fils desquels il procède comme d'un seul principe ; malgré cela il n'est pas et ne peut s'appeler fils, parce qu'il ne procède pas par voie de génération, mais de spiration ; quelle que soit d'ailleurs la différence entre l'une et l'autre émanation, il n'a pas plu à Dieu de nous la faire connaître. L'Esprit saint est donc de la même substance ; mais il n'est pas engendré.

Au contraire, nous chrétiens, nous avons été créés par Dieu, il nous appelle ses enfants et nous reconnaît pour tels ; mais nous sommes ses enfants uniquement par adoption et non par nature. Dieu, par les mérites de Jésus-Christ son Fils unique, nous a adoptés pour ses enfants et nous a élevés par grâce au titre que Jésus-Christ possède par nature.

Il n'y a donc en Dieu qu'un seul fils véritable et par nature, il n'y a non plus qu'un seul père ; or la qualité de père n'appartient qu'à la première personne, et la qualité de fils n'appartient qu'à la seconde.

Mais avançons et voyons en quel sens le Fils de Dieu est appelé Jésus-Christ. Ici, vous le voyez, nous commençons à découvrir le mystère de l'incarnation divine ; ce Fils de Dieu qui a toujours été Dieu égal au Père, s'est fait homme sans cesser d'être Dieu. En tant qu'homme il a été engendré de la vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit. En conséquence, si, comme nous le verrons dans l'article suivant, il n'a point de mère en tant que Dieu, mais seulement

un Père qui est la première personne, en tant qu'homme, il n'a point de père, mais seulement une mère qui est la très-sainte Vierge ; si en tant que Dieu il est égal en tout à son père éternel ; il lui est inférieur en tant qu'homme ; si en tant que Dieu il a toujours été, en tant qu'homme, il a eu un commencement comme nous. Or, ce divin Fils, en tant qu'il est Dieu simplement, s'appelle le Fils unique du Père, la Lumière, la Sagesse, le Verbe éternel ; en tant que Dieu et homme tout ensemble, il s'appelle Jésus-Christ, deux noms qui expriment admirablement son excellence et la grande fonction qu'il est venu remplir sur la terre. Voyons la signification de ce nom

Le premier et le principal nom par lequel on distingue le Fils de Dieu incarné, c'est le nom adorable de Jésus, dénomination qui lui fut donnée, non par hasard et par accident, mais par l'ordre et le commandement de Dieu même. Vous concevrez dans votre sein, dit l'archange Gabriel à Marie, et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus : *Ecce concipies et paries Filium et vocabis nomen ejus Jesum.* Or, que signifie ce nom de Jésus ? Il signifie Sauveur, libérateur, rédempteur ; c'est l'interprétation qu'en donna le même Archange quand il apparut à saint Joseph et qu'il lui dit : *Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum ;* vous l'appellerez Jésus, parce qu'il sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés.

Il est donc Jésus, parce qu'il est notre Sauveur. En général on peut appeler Sauveur quiconque nous délivre d'un grand danger ou d'un grand malheur qui nous menace. Par exemple si un de vos amis se jetait au milieu des flammes ou de l'eau pour vous délivrer d'un incendie ou d'un naufrage, vous l'appelleriez votre Sauveur. C'est en effet en ce sens qu'on a donné le nom de Sauveur à certains grands personnages de l'Ancien Testament : aux uns, pour avoir délivré le peuple d'une longue captivité ; aux autres, pour l'avoir soustrait aux désastres de la guerre, ou aux horreurs de la famine. Mais Jésus-Christ seul est le vrai libérateur et le Sauveur par excellence, puisqu'il nous a délivrés du seul vrai mal, je veux dire du péché, et de ses conséquences, et que personne autre que lui ne pouvait nous sauver : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. IV, 12).

Pour bien comprendre le besoin extrême que nous avions d'un Sauveur, il faut nous rappeler le malheureux état où l'homme était tombé et la double mort qu'il avait méritée, la mort du péché et la mort de la peine éternelle.

Nous avions mérité la première, et par le péché originel et par les péchés actuels, que nous avons ajoutés nous-mêmes à ce premier péché lorsque nous sommes arrivés à l'âge de raison, et c'est ainsi qu'à cette vieille dette que nous avons héritée de notre premier père, nous en ajoutons sans cesse de nouvelles. Cette première mort à la vie de la grâce, devait produire la seconde, je veux dire la damnation éternelle ; telle était notre destinée inévitable, à moins d'une réparation ou d'un Sauveur.

La raison en est que l'homme ne pouvait avec ses propres forces se délivrer du péché. En effet, pour l'expier il fallait offrir à Dieu la juste satisfaction qu'il exigeait de nous. La grandeur d'une injure se mesure sur la qualité de la personne offensée, et au contraire la grandeur de la satisfaction se mesure sur la grandeur de la personne qui l'accomplit. Dans notre cas, celui qui a reçu l'injure, c'est Dieu ; et celui qui offrirait la satisfaction, ce serait l'homme. Entre Dieu et l'homme il n'y a aucune proportion. Quelque sainte, quelque parfaite, quelque excellente que fût une simple créature, elle serait toujours inférieure à Dieu ; par conséquent quel que fût l'hommage, la pénitence, la satisfaction que cette créature lui offrît, elle serait toujours bien au-dessous de l'offense qu'il a reçue.

Etant donc dans l'impuissance de payer la dette de nos pêchés, il ne nous restait d'autre perspective que d'en porter éternellement la peine. Telle était notre triste condition ; nous étions esclaves du péché, sans avoir la force et les moyens d'en sortir, nous précipitant d'erreur en erreur, de crime en crime, jusqu'au moment où nous serions enfin tombés dans l'abîme de la damnation éternelle.

Mais Dieu ne voulut pas nous abandonner dans cet état, comme il avait abandonné les anges rebelles ; il eut compassion de notre malheur et il tira de son propre sein un libérateur tout-puissant. Et de quelle manière ? Pour une satisfaction d'une valeur infinie, il fallait une personne divine. La seconde personne de la très-sainte Trinité s'offrit donc pour satisfaire à notre place ; le Père et le Saint-Esprit y consentirent également ; car ce que veut une personne, l'autre le veut aussi, puisqu'en Dieu il n'y a qu'une seule volonté, Mais comment le Fils de Dieu pouvait-il satisfaire pour nous, tant qu'il n'avait que la nature divine ? Pour satisfaire, il faut s'humilier, souffrir et mourir ; or tout cela répugne à la nature divine. Voici donc l'admirable invention de la sagesse éter-

nelle, invention qui frappa d'étonnement toutes les hiérarchies célestes : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Le Fils éternel de Dieu, sans cesser d'être Dieu, se fit homme, afin qu'il pût souffrir et mourir dans son humanité, et par sa divinité donner un prix infini à ses souffrances, qui, en vertu de l'union hypostatique, devenaient les souffrances d'une personne divine.

Voilà ce mystère d'amour et de bonté ineffable que saint Paul appelle : *Magnum pietatis Sacramentum ;* mystère figuré par le prophète Elisée, lorsque par une inspiration divine, il ressuscita le fils de la Sunamite. S'étant approché du lit où gisait ce cadavre inanimé, il s'étendit sur lui de tout son corps, se rapetissant de manière à s'ajuster parfaitement au petit corps de cet enfant et à joindre du mieux possible, sa bouche à la bouche, ses yeux aux yeux, ses mains aux mains, ses pieds aux pieds de ce cadavre. Par ce contact, il commença d'abord à réchauffer cette froide dépouille, puis à la remuer, à l'arracher comme d'un sommeil, enfin à lui ouvrir les yeux et à la rappeler à une nouvelle vie. Qui ne voit dans ce fait une figure frappante du mystère de l'Incarnation ?

La nature humaine, par l'effet du péché d'Adam, était non-seulement malade, mais elle était morte spirituellement, comme le fils de cette veuve. Tout le temps qui s'était écoulé jusqu'à l'Incarnation, soit sous la loi de nature, soit sous la loi écrite, n'avait pas suffi, dit saint Paul, pour lui rendre la vie : *Si enim data esset lex, quæ posset vivificare, ex lege esset justitia*, de la même manière que le bâton d'Elisée entre les mains de son serviteur Giézi, avait été incapable de ressusciter cet enfant. Pour nous rendre la vie que nous avions perdue, il fallait un nouvel Elisée, je veux dire le Fils unique de Dieu, envoyé dans la loi de grâce par son divin Père. Mais comment nous a-t-il rappelés à la vie ? Précisément comme le Prophète, en se rapetissant, en s'anéantissant, jusqu'à adapter à notre bassesse sa majesté infinie et à notre néant, sa souveraine grandeur : *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens. Verbum caro factum est.*

Ayant pris ainsi la forme humiliante de l'homme et de l'esclave, il put prendre et il prit en effet la forme plus humiliante encore du pécheur, en se chargeant des péchés du monde entier. Quoique impeccable par nature, il prit, dit saint Paul, nos péchés, sinon quant à la coulpe, du moins quant à la peine : *Qui peccatum non noverat, peccatum pro nobis fecit.* Il devint donc le h^ost de tous

les coups de la justice divine irritée ; Dieu ne vit plus en lui son innocence et sa sainteté essentielles, mais uniquement l'abominable qualité de pécheur qu'il venait de prendre, et il exigea de lui, avec la dernière rigueur, le paiement de toutes les peines que nous avions méritées nous-mêmes : *Factus pro nobis maledictum.* Par le paiement de ses peines, par sa passion et par sa mort atroce, il nous mérita la rémission de tous nos péchés, avec la chaîne de tous les secours et de toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour commencer, continuer et obtenir notre salut éternel. Après avoir été pour nous une victime d'expiation sur le Calvaire, il continue d'être à tout jamais dans le ciel, une hostie pacifique et un gage de salut pour tous les hommes : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris.*

Voilà en quel sens on donne au Fils de Dieu fait homme, le titre de Sauveur ; et voilà aussi comment ce titre lui est tellement propre et personnel, qu'il ne peut proprement convenir à personne autre. Il est le Sauveur véritable, unique et universel.

Véritable. — Car il ne nous délivre pas de la pauvreté, des maladies et des autres calamités temporelles ; mais du péché qui est le seul vrai mal et la source empoisonnée de tous les autres maux.

Unique. — Nul autre qu'un Dieu fait homme ne pouvait satisfaire pour nous et suppléer à notre impuissance.

Universel. — Personne ne s'est sauvé et ne se sauvera jamais que par lui. Les saints mêmes de l'Ancien Testament, qui ont précédé sa venue, se sont sauvés par les mérites de Jésus-Christ qui leur étaient appliqués d'avance, par la foi au réparateur promis, à ce réparateur dont Dieu, par anticipation, acceptait les mérites en expiation de leurs péchés.

Mais, chrétiens, est-il possible que vous entendiez une semblable doctrine, sans comprendre, en même temps, quelle reconnaissance vous devez à ce divin rédempteur, qui est pour vous la source de toutes les bénédictions ? Quelle confiance ne devons-nous pas avoir dans ses mérites ! Non, jamais cette confiance ne sera trop grande, pourvu qu'elle soit bien dirigée et qu'elle ne tombe pas dans la témérité et la présomption. Je dis bien *dirigée ;* car ce serait bien mal correspondre à un tel bienfait, que de s'en servir pour se livrer à une confiance téméraire et présomptueuse.

Il est très important que je m'explique ici sur cet énorme abus ; car, quant à la juste confiance que le chrétien doit avoir dans les

mérites de Jésus-Christ, j'aurai l'occasion d'en parler plus tard. Il est vraiment notre Sauveur, mais non pas de la manière que se l'imaginent certains chrétiens, extrêmement ingénieux à défigurer et à dénaturer les maximes les plus vraies et les plus salutaires de notre foi. Il y en a beaucoup à la vérité qui se rappellent volontiers à eux-mêmes : *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum; et ipse est propitiatio pro peccatis nostris* ; mais quelle conséquence en tirent-ils ? La conséquence aussi funeste qu'absurde de considérer leur salut éternel comme une affaire que Dieu a pris uniquement à sa charge, et par conséquent de ne point s'en inquiéter eux-mêmes ; mais de vivre dans le péché, persuadés qu'ils seront sauvés, malgré les marques les plus évidentes de réprobation.

Or, quelle folie et quelle extravagance ? Ne suffit-il pas qu'il nous ait fait renaître à une nouvelle vie, alors que notre perte éternelle était déjà résolue et décrétée ! qu'il nous ait préparé ces grâces sans lesquelles il n'y avait pour nous aucune pénitence méritoire pour le salut ! qu'il nous ait rendus, si nous le voulons, capables d'un bonheur éternel ? Est-ce là une miséricorde trop avare, faudra-t-il que vous prétendiez encore pouvoir vous décharger de tout sur lui. Défaites-vous d'une erreur si grossière et si injurieuse à Jésus-Christ. Loin de vous une illusion si monstrueuse et si funeste. La Rédemption de Jésus-Christ, quelque efficace qu'elle soit en elle-même, nous est inutile si nous n'y coopérons pas. Comprenez-le bien : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te.*

Il nous a donc mérité le pardon de nos péchés, et il nous a préparé dans les sacrements un bain qui a la vertu de nous rendre la santé et la vie. Nous ne devons donc jamais nous désespérer ; mais il faut fréquenter les sacrements et les recevoir avec les dispositions requises.

Il nous a préparé toute sorte de secours et de grâces pour nous donner la force, dans quelque état que nous soyons, d'éviter le péché et de pratiquer la vertu ; mais il faut lui demander ces grâces par une prière fréquente, et correspondre fidèlement au secours de Dieu, par la fuite des occasions, par la garde de nos sens, par la pratique fidèle et constante de la mortification chrétienne.

Enfin, il nous a mérité le ciel ; mais ce ciel qui, d'une part, est un don tout-à-fait gratuit de son amour ; de l'autre, doit aussi être le récompense et le prix des bonnes œuvres et d'une vie vraiment chrétienne. C'est à ces conditions qu'il sera notre Sauveur. Autre

ment la rédemption de Jésus-Christ serait pour nous une œuvre nuisible et funeste, puisqu'elle ne servirait qu'à favoriser notre paresse, à nous rassurer dans le péché et à nous entretenir dans l'impénitence.

Réformons donc nos idées sur ce point, et si nous voulons que Jésus-Christ soit vraiment un Sauveur pour nous, que ce beau titre ne soit pas un titre inutile pour notre salut, appliquons-nous à correspondre aux desseins de miséricorde qu'il a sur nous et qui lui ont tant coûté. C'est la reconnaissance qu'il attend de nous pour tout ce qu'il a daigné faire pour notre salut, et c'est aussi ce qu'exigent nos intérêts les plus chers.

Mais, dans cet article, au nom de Jésus qu'on donne au Fils de Dieu fait homme, on ajoute celui de Christ et de Seigneur. J'expliquerai ces deux noms dans ma prochaine instruction.

INSTRUCTION XIII.

Explication de ces paroles : Christ, notre Seigneur.

Vous avez vu quelle est la signification et l'excellence du nom de Jésus que, dans le second article du Symbole, on donne au Verbe incarné. Mais on ajoute à ce nom les titres de Christ et de Seigneur, que je ne puis laisser ici sans explication : Je vais donc vous les expliquer aujourd'hui ; après quoi je tirerai de toute cette matière une autre conclusion pratique très-utile pour chacun de nous.

Le mot Christ veut dire *Oint* ou consacré, et il nous montre la grande dignité de notre divin Sauveur. Comme dans la loi ancienne on avait coutume d'oindre avec de l'huile les rois, les prêtres et les prophètes, pour les rendre aptes à remplir dignement leurs fonctions et leur ministère; ainsi ce nom de Christ que l'on donne au Sauveur, signifie aussi que, comme homme, il a été le plus grand des prophètes, le prêtre par excellence et le roi suprême, et qu'il a été consacré en cette triple qualité, non pas de la main des hommes et avec de l'huile matérielle ; mais par son Père céleste même, avec une huile invisible, je veux dire par la vertu et la grâce du Saint-Esprit qui ont été répandus sur sa très-sainte humanité, à raison de son étroite union avec la Divinité. C'est ce que veut signifier le Psalmiste par ces paroles : *Unxit te oleo lætitiæ ;* et Isaïe : *Spi-*

ritus Domini super me ; ideo misit me evangelizare pauperibus.

Il fut donc, en premier lieu, un grand prophète, je veux dire un messager envoyé de Dieu, pour enseigner et interpréter ses divines volontés. C'est en effet pour cela qu'il est descendu du ciel, pour nous manifester la volonté de son Père céleste et nous indiquer le chemin du salut. Dès l'âge de douze ans, ayant quitté la compagnie de sa très-sainte Mère et de saint Joseph, il entra dans le temple et il étonna les docteurs de la loi en disputant avec eux. Pendant les trois dernières années de sa vie, il ne fit autre chose que de passer de ville en ville, de bourg en bourg, répandant partout sa céleste doctrine et la confirmant par ses miracles. Aussi attirait-il à sa suite les multitudes émerveillées qui s'écriaient : Vraiment cet homme est un grand prophète : *Propheta magnus surrexit in nobis.* Il était grand en effet par l'autorité vraiment divine avec laquelle il enseignait ; grand par la sagesse avec laquelle il expliquait les mystères les plus impénétrables de la divinité ; grand par la puissance de sa parole qu'il confirmait par des prodiges éclatants.

Mais cela n'est pas étonnant ; il devait en être ainsi puisqu'il était la véritable lumière du monde. Tous les prophètes qui avaient été envoyés dans la suite des âges, n'étaient que la figure de Jésus-Christ, selon la prédiction de Moïse. Tous les maîtres qui enseignent les vérités du salut ne sont que ses disciples, ses instruments ; ils parlent en son nom et ils prêchent par son autorité. Jésus-Christ est le seul maître par excellence, c'est le seul que Dieu nous ait ordonné d'écouter avec respect et docilité : *Ipsum audite.*

Jésus-Christ est en second lieu le grand prêtre et le souverain pontife de notre réconciliation. Avant lui, et sous la loi de nature et sous la loi écrite, il y a eu des prêtres destinés à prier pour le peuple et à offrir des sacrifices pour l'expiation des péchés des hommes. Mais ce sacerdoce n'avait de vertu que parce qu'il figurait le sacerdoce de Jésus-Christ, le seul prêtre par excellence. Le sang des victimes, des taureaux et des brebis ne pouvait effacer les péchés qu'autant qu'il figurait le sang de Jésus-Christ immolé pour nous. Jésus-Christ fut donc le prêtre par excellence puisqu'il offrit le sacrifice par excellence, c'est-à-dire lui-même tout entier sur l'autel de la croix, et que chaque jour encore il continue d'offrir mystiquement sur nos autels, par les mains des prêtres, son corps et son sang pour les péchés du monde. A l'autel, les prêtres n'agissent en effet et n'offrent qu'au nom de Jésus-Christ. Ainsi,

lorsque vous voyez le prêtre qui dit la messe, vous devez par la foi voir invisiblement Jésus-Christ, qui offre ce sacrifice par le moyen de son ministre. Vous devez voir la même chose lorsque le prêtre baptise, consacre, absout des péchés ou confère tout autre sacrement. C'est Jésus-Christ qui fait tout cela par l'organe de ses ministres. Ceci vous fera comprendre pourquoi les sacrements sont toujours bons, valides et saints, lors même que les prêtres qui les administrent seraient indignes et souillés de péchés. La raison en est que le principal prêtre, qui est Jésus-Christ, est très-saint et c'est principalement lui qui, par nous, consacre, baptise, absout et administre tous les sacrements ; c'est de lui seul qu'ils reçoivent toute leur valeur et leur sainteté immédiate.

Enfin, comme homme il est roi suprême et monarque souverain. Mais quel est son royaume? Ce royaume est surtout spirituel, comme il l'assure lui-même : *Regnum meum non est de hoc mundo.* Son royaume est l'Eglise, je veux dire le corps des fidèles qu'il gouverne par sa sainte loi, qu'il a pourvu de secours puissants, qu'il a enrichi de ses grâces, qu'il défend et protége contre tous les efforts de l'enfer; en un mot, c'est le règne de la grâce en cette vie qui doit conduire au règne de la gloire en l'autre. Mais son royaume fut aussi temporel ; son père lui avait donné un domaine absolu sur toutes les choses de ce monde. Conféré à Jésus-Christ au moment de son incarnation, ce domaine lui fut encore confirmé dans sa résurrection : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.*

Etant tout à la fois prophète, prêtre et roi, on a donc raison de l'appeler Christ, à cause de l'onction spirituelle et invisible par laquelle il a été consacré à ce ministère, de la même manière qu'on l'appelle Jésus, à cause du salut et de la rédemption des hommes qu'il a pleinement opérée.

Enfin nous disons qu'il est notre Seigneur ; ce titre lui appartient proprement et d'une manière absolue pour deux raisons : premièrement, parce qu'il est le vrai Fils de Dieu, son Fils par nature : vrai Dieu lui-même et le même Dieu que le Père et le Saint-Esprit. En cette qualité, il est donc notre Créateur et notre conservateur. Si le Père est le souverain Seigneur et le maître absolu de toutes choses, parce que tout a été créé par lui, le Fils l'est aussi et pour la même raison : *Omnia per ipsum facta sunt.* La souveraineté entre les personnes divines est une et indivisible comme la nature divine elle-même.

La seconde, c'est qu'il a acquis sur nous ce titre de Seigneur en nous rachetant de l'esclavage du démon.

Chacun en effet regarde, comme sa propriété, ce qu'il a acheté et payé de son argent, et il croit pouvoir s'en servir et en disposer à son gré, comme d'une chose qui lui appartient. A combien plus forte raison Jésus-Christ est-il notre maître, puisqu'il nous a achetés à un si grand prix; il ne nous a pas achetés avec de l'or ou de l'argent, mais avec sa propre substance, avec son sang précieux et sa vie même dont la valeur est sans comparaison au-dessus de tout! Ainsi raisonnait saint Pierre: *Non corruptibilibus auro elargento redempti estis; sed pretioso sanguine agni immaculati Christi.* De ce principe, saint Paul concluait que nous ne sommes plus à nous, mais à Jésus-Christ; que notre esprit, notre cœur, notre corps, tout ce que nous avons et tout ce que nous possédons, n'est plus à nous, mais à Jésus-Christ; que nous ne pouvons plus nous en servir que pour la fin qu'il nous a fixée et de la manière qu'il veut: *Empti estis pretio magno; jàm non estis vestri.*

Permettez-moi de vous faire remarquer que les deux titres *Christ* et *Notre Seigneur*, que dans cet article nous joignons au nom de Jésus, ne sont ici que pour plus de clarté. Car le nom seul de Jésus renferme en lui-même tous les titres, toutes les qualités et toutes les prérogatives. En effet, il ne peut être Jésus ou Sauveur sans être en même temps notre maître, notre prêtre et notre roi.

Après vous avoir expliqué la signification du nom de Jésus et des titres qui l'accompagnent, il me semble bien convenable de terminer cette matière en vous apprenant dans quels sentiments vous devez prononcer ce très-saint et très-adorable nom.

Trois sentiments doivent surtout nous animer en le prononçant. Nous devons le prononcer avec respect, avec amour et avec confiance. *Avec respect*, c'est un nom plein de grandeur et de majesté; c'est l'abrégé de tout ce qui appartient à Jésus-Christ, et comme Dieu et comme homme; il renferme toute la gloire du Verbe incarné: *Sanctum et terribile nomen ejus.* Comme ce nom a été pour le monde un objet de mépris et de dérision; ainsi le Père éternel a voulu qu'il devînt pour ce même monde un nom de respect et du respect le plus profond. Il s'était rendu, dit saint Paul, obéissant jusqu'à la mort de la croix: *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis;* voilà pourquoi le Père céleste, en récompense de ses humiliations et de son héroïque obéissance,

a voulu l'élever à une grandeur infinie. Il l'a exalté en lui donnant un trône au-dessus de tous les trônes, en le faisant monter à sa droite et asseoir sur son propre trône d'où il gouverne tout l'univers : *Sedet ad dexteram Patris ;* mais il l'a aussi exalté en lui donnant un nom, au-dessus de tout nom, un nom devant lequel doivent s'incliner toutes les créatures, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : *Propter quod Deus exaltavit illum, et dedit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum.*

Ne vous étonnez donc plus après cela si l'Eglise, dans ses offices, ne prononce jamais ce nom sans un signe particulier de respect, et si elle montre plus de vénération pour le nom de Jésus, que pour celui même de Dieu. Car le nom de Dieu signifie simplement Dieu, Créateur, Seigneur ; mais le nom de Jésus signifie de plus Sauveur et rédempteur.

Et nous comment le prononçons-nous ? Ce serait assurément un abus répréhensible, un abus sacrilége de le prononcer sans nécessité et sans le respect qui lui est dû, comme un nom ordinaire et profane ; et de le mêler sans attention et à tout propos à nos conversations. Que sera-ce donc de le mépriser, de le maudire et de le blasphémer, comme le font certains chrétiens au milieu des transports de leur colère et de leur fureur ? Je ne suppose pas que vous soyez de ce nombre ; mais, quoi qu'il en soit, rappelez-vous bien que Dieu le Père est très-jaloux de la gloire de ce saint nom et qu'il en punira un jour sévèrement les profanateurs. Bien plus, il a donné à son divin Fils une puissance au-dessus de toute puissance, celle de juger le monde, afin qu'au dernier jour, il se dédommage de toutes les injures qui lui auront été faites, et qu'il soit honoré et glorifié par tous les hommes, même par les impies et les blasphémateurs, malgré qu'ils en aient. Ces réflexions ne doivent-elles pas nous inspirer une sainte et salutaire crainte, et en même temps le plus profond respect pour le saint nom de Jésus.

Mais ce serait cependant bien peu de se borner à ce respect ; nous devons de plus proférer ce saint nom avec un sentiment d'amour ; car ce nom nous rappelle un tendre et délicieux souvenir.

Dites-moi, je vous prie, si une personne vous avait rendu un service signalé, pourriez-vous penser à elle et en entendre parler sans éprouver en vous-même une tendre affection et une reconnaissance particulière pour elle ? Or, lorsque nous prononçons ce nom de *Jésus*, nous nommons celui qui, par une miséricorde infinie,

nous a délivrés de l'enfer, nous a remis sur la route du salut, nous a réconciliés avec Dieu, et qui nous a acquis tous ces biens par les plus grands sacrifices. Pour cela, il a pris sur lui les peines que nous avions méritées, il s'est soumis pour nous aux douleurs, à la tristesse, à l'agonie et à la mort des malfaiteurs; et, ce qui est bien plus encore, il a souffert tout cela volontairement et avec un vif désir de souffrir encore davantage, si cela avait été nécessaire pour notre salut.

Mais un nom qui réveille en nous des souvenirs si chers, ne devons-nous pas le prononcer avec un amour particulier pour ce grand bienfaiteur? C'est avec ces sentiments que le prononçaient les saints; la foi vive qui les animait, les rendait sensibles à la grandeur de ce bienfait; ce nom leur arrachait des larmes d'amour.

A l'amour et au respect, il faut joindre enfin le sentiment d'une grande confiance; c'est en effet un nom qui, d'un côté, renferme une grande vertu et une grande puissance, et qui de l'autre exprime une bonté et une miséricorde infinie.

Une grande vertu et *une grande puissance.* C'est en ce sens que nous disons qu'il n'y a pas d'autre nom au ciel, par lequel nous puissions espérer du secours et du soulagement à nos misères: *nec aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri.* C'est-à-dire que Jésus-Christ peut tout et même qu'aucune grâce ne peut nous arriver qu'en lui et par lui. En sa qualité de médiateur, il a acquis le droit de nous donner toutes les grâces spirituelles et temporelles. Nous savons en effet que par la vertu de ce nom, les apôtres mettaient en fuite les démons: *In nomine meo dæmona ejicient*, rendaient la vue aux aveugles, la parole aux muets, la santé aux malades et la vie aux morts. Mais si ce nom opère de tels prodiges sur les corps, que n'opèrera-t-il pas sur les âmes? quels prodiges de lumière, de force, de ferveur, de conversion, de remède, de salut n'opèrera-t-il pas sur toutes nos infirmités spirituelles?

Bien plus, si les sacrements ont la vertu de nous sanctifier, c'est uniquement par le nom de Jésus-Christ. La prière qui est le moyen établi de Dieu pour obtenir toutes les grâces, n'a aucune efficacité, si elle n'est faite au nom de Jésus-Christ: *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* — *Usque modo non petistis quidquam in nomine meo.* Enfin toutes nos œuvres ne sont vraiment bonnes et dignes de la vie éternelle qu'autant qu'elles sont faites au nom de Jésus-Christ, qui est la seule cause méri-

toire et efficace de tout bien ; c'est pour cela que saint Paul nous recommande tant cette intention : *Quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi facite.* En un mot, Dieu ne nous reconnaît pour ses enfants et pour ses amis, il ne nous écoute, il n'accepte rien de nous qu'au nom de Jésus-Christ, qui nous a réconciliés avec lui et qui est notre médiateur perpétuel auprès de lui.

Or, à quoi nous serviraient la vertu et l'efficacité de ce nom, si nous ne pouvions nous l'appliquer et en profiter? Mais loin de nous une telle crainte ; ce nom, dont la vertu est toute-puissante, estaussi un nom d'une bonté et d'une miséricorde infinie.

En effet, après nous avoir rachetés par tant d'ignominies et de souffrances, pensons-nous qu'il ne sera pas toujours très-porté à nous secourir, à nous exaucer et à nous faire du bien ? Que ne sera-t-il pas disposé à faire pour nous, après nous avoir donné son sang et sa vie ? Pouvons-nous désirer une plus grande preuve et un gage plus précieux de sa charité et de sa bonté infinie et éternelle? Et si cela ne suffit pas, il nous apprend qu'assis à la droite de son Père, il remplit continuellement pour nous l'office d'avocat et d'intercesseur: *Interpellat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* ; aussi conserve-t-il dans son corps glorieux ses plaies toujours ouvertes, comme autant de bouches qui parlent et qui supplient pour nous.

Mais s'il en est ainsi, quelle confiance ne doit pas exciter dans notre cœur le saint nom de Jésus ? Cependant tenons-nous en garde contre cette présomptueuse confiance dont je vous parlais dernièrement, et qui vous promet la sécurité et l'impunité dans vos désordres, sous la fausse idée que vous vous faites de ce divin Sauveur. Du reste, confiance en lui et confiance sans bornes; notre espérance ne sera jamais trop grande; répétons, nous aussi, ce que disait l'Apôtre avec un sentiment d'ineffable consolation : *Christi Jesu spei nostræ,* Jésus est notre espérance, notre unique espérance, toute notre espérance.

Pour conclusion de ce discours, apprenons a chérir ce nom auguste et salutaire ; qu'il nous soit aussi cher que notre salut, apprenons à le vénérer, à l'aimer et à l'invoquer avec confiance.

Invoquons-le dans les tentations, et il sera pour nous un bouclier impénétrable contre tous les assauts du monde, du démon et de la chair : *In nomine tuo spernemus insurgentes in nobis.* Invoquons-le dans la tribulation et l'adversité; et, comme une huile bienfai-

faisante, il adoucira nos larmes et nos souffrances, et nous donnera le calme et la paix : *Oleum effusum nomen tuum.* Invoquons-le dans tous nos besoins et dans tous nos dangers, tant spirituels que temporels, et nous ne manquerons jamais de lumière, de secours, de force, de défense, de vraie et solide consolation.

En qualité de chrétiens, c'est-à-dire de vrais et fidèles disciples de Jésus-Christ, nous devons toujours porter ce nom imprimé dans notre âme et gravé au fond de notre cœur ; nous devons l'avoir sur nos lèvres jusqu'à notre dernier soupir : *Non recedat à mente, non recedat à linguâ, non recedat à corde.* Par ce moyen, la mort n'aura plus rien d'effrayant pour nous ; et lorsque le prêtre qui nous assistera à ce moment suprême, prononcera ce doux nom à notre oreille, en présentant à nos yeux la douloureuse image du crucifix, nous sentirons notre cœur se remplir de la plus consolante espérance : *Jesu, esto mihi Jesus, et salva me.* Il dissipera nos terreurs, il fortifiera notre confiance, il répandra dans notre âme une douce et suave affection qui sera tout à la fois pour nous espérance, force, paix et assurance. Il se montrera vraiment notre Sauveur, avant de devenir notre Juge, nous mettant ainsi à couvert de la sévérité de ses jugements et nous faisant trouver grâce et miséricorde à son propre tribunal. Oh ! heureux, si nous travaillons à nous rendre dignes d'éprouver alors la puissante efficacité de ce grand nom !

INSTRUCTION XIV.

Troisième article du Symbole. Incarnation et naissance de Jésus-Christ.

Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. Le mystère de l'Incarnation qui s'est opéré en Jésus-Christ, nous est déjà suffisamment indiqué par le nom de Jésus que le précédent article lui donne. Il n'a pas pu être Jésus, c'est-à-dire, notre Sauveur sans se charger des peines qui nous étaient dues, et il n'a pu se charger de ces peines, sans se revêtir de notre nature passible et mortelle, et sans l'unir à sa divinité pour donner aux souffrances de la nature humaine une valeur infinie.

Or, dans ce troisième article, nous allons expliquer comment le

Fils de Dieu s'est fait homme. Nous y apprendrons qu'il a été formé par le Saint-Esprit et enfanté par une femme vierge. Commençons par la première partie ; pour la bien comprendre, il faut rappeler auparavant l'histoire de ce mystère.

Le moment fixé de toute éternité pour la réconciliation de l'homme avec Dieu étant arrivé, l'archange Gabriel fut envoyé du ciel par le Seigneur dans la petite ville de Nazareth, à une femme appelée Marie, de la tribu de Juda et de la famille royale de David; mais cette femme, quoique issue de sang royal, était tombée dans la pauvreté et l'humiliation. Marie avait été choisie de Dieu parmi toutes les femmes pour être la mère du divin Sauveur ; aussi avait-elle été prévenue des bénédictions célestes dès le premier instant de son existence. Quoiqu'elle se fût consacrée à Dieu dès son bas âge par le vœu de virginité perpétuelle, elle avait cependant épousé un homme juste, appelé Joseph. Dieu, dans les profonds desseins de sa providence, avait voulu préparer dans cet époux un gardien et un protecteur à la virginité de Marie, et en même temps un tuteur et un père nourricier à son divin Fils qui devait naître d'elle.

Or, un jour que Marie était en oraison dans sa chambre, l'ange lui apparut, et plein de respect et de vénération, il lui adressa ces paroles : *Je vous salue, ô pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* A cette apparition inattendue, et au son de cette voix, l'humble et modeste Vierge se troubla, pensant en elle-même quel pouvait être le but d'une telle salutation; mais aussitôt l'ange la rassura en lui disant : « Ne craignez pas, ô Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez et que vous enfanterez un Fils ; et vous l'appellerez Jésus ; il sera grand et il s'appellera le Fils du Très-Haut. »

Un message de cette nature ne pouvait être que bien inattendu, et que causer une profonde surprise à une vierge si jalouse de sa chasteté qu'elle l'avait déjà consacrée à Dieu. Aussi elle répondit : « Comment puis-je faire ce que vous me dites, puisque je ne connais point d'homme? *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Elle ne s'attendait certainement pas à ce grand prodige qui devait s'opérer en elle, prodige unique et sans exemple dans toute la suite des siècles ; voilà pourquoi elle craignait pour sa virginité. Mais l'ange ne tarda pas à l'assurer qu'aucun homme ne contribuerait à sa maternité, et il reprit : « L'Esprit saint descendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous s'appellera et sera en effet le Fils de Dieu :

Spiritus Sanctus, etc., c'est-à-dire, vous concevrez sans atteinte à votre virginité, vous serez mère sans cesser d'être vierge; l'Esprit saint qui est la vertu de Dieu, formera miraculeusement en vous le fruit que vous devez enfanter et il rendra votre virginité encore plus parfaite. Ce que l'ange confirma par le prodige que Dieu avait déjà opéré en faveur de sa cousine Elisabeth, qui se trouvait alors enceinte de sept mois, quoiqu'elle fût arrivée à un âge où elle ne pouvait plus espérer de devenir mère. Ce prodige n'était pas comparable sans doute à celui qui devait s'opérer en Marie; mais il était suffisant pour lui prouver que rien n'était impossible à Dieu: *Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.*

Alors Marie instruite du grand mystère, sans plus rien répliquer, donna son consentement par ces paroles: *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.* « Voici la servante du Seigneur, qu'elle s'accomplisse en moi cette volonté qu'il me fait connaître par votre organe. » Elle n'eut pas fini de parler que l'ange disparut et que Marie, de servante du Seigneur, devint sa mère. A l'instant même le Saint-Esprit forma, dans le chaste sein de Marie, et de son sang virginal, et de sa propre substance, un petit corps; il créa une âme très parfaite, et l'unit à ce corps; dans le même instant le Fils de Dieu unit à sa personne divine, ce corps et cette âme par une union intime et indivisible, et ainsi celui qui auparavant n'était que le Fils de Dieu, devint aussi le Fils de Marie: *Et Verbum caro factum est.* Telle est l'histoire du mystère. Nous avons sur ce sujet deux choses à observer; 1° la vérité de la conception de Jésus-Christ; 2° la manière miraculeuse dont s'opéra cette conception.

Premièrement, le Fils de Dieu a réellement et véritablement pris notre chair; et comme nous avons été conçus dans les entrailles de nos mères et formés de leur substance; de même Jésus-Christ a été conçu dans le sein de Marie et formé de sa propre substance.

C'est en cela que consiste le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire que le Fils de Dieu, vrai Dieu de toute éternité comme le Père et le Saint-Esprit, dans le temps fixé, quatre mille ans et plus après la création du monde, prit un corps et une âme semblables aux nôtres, dans les chastes entrailles de Marie, et depuis lors il est homme et Dieu tout à la fois, ne formant qu'une seule personne appelée Jésus-Christ. Voilà en peu de mots toutes les vérités de la foi sur ce mystère. Mais il nous importe de les bien connaître en détail.

Première vérité. Il n'y a que la seconde personne de la très-

sainte Trinité qui se soit incarnée. Ni la première ni la troisième ne se sont faites homme. Il est certain que le Père et le Saint-Esprit auraient pu aussi bien que le Fils prendre la nature humaine; mais cette union merveilleuse ne s'est réellement opérée que dans le Fils seul. Et quoiqu'il ne faille pas chercher la raison des choses qui dépendent uniquement de la libre volonté de Dieu, cependant les saints Pères donnent plusieurs raisons très-solides, pour prouver qu'il était très-convenable que ce mystère s'opérât dans la seconde personne et non pas dans les deux autres. Je me bornerai à vous donner la première qui est la principale. Il fallait, disent-ils, conserver une parfaite correspondance dans les noms de Fils, de manière qu'on pût appeler Fils de l'homme celui qui était déjà Fils de Dieu; ce qui n'aurait pas eu lieu, si la première ou la troisième personne s'était incarnée. Chacune d'elles, à raison de l'Incarnation, aurait bien reçu le nom de Fils de l'homme; mais non pas celui de Fils de Dieu; *Maxime congruum videtur*, dit saint Bernard, *ut is specialiter filius fierit, qui filius erat, ne quid ambiguitatis esset in nomine.*

Seconde vérité. Le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne s'est pas dépouillé de sa divinité, il n'a pas cessé d'être Dieu. Lorsqu'un nuage épais vient se placer entre le soleil et nous, de manière à nous cacher ses rayons et sa splendeur, peut-on dire que cet astre lumineux ait perdu la moindre partie de ce trésor de lumière qu'il renferme en lui-même? De même le Verbe divin, se cachant sous les voiles de notre humanité comme sous un nuage, n'a rien perdu pour cela de sa souveraine et infinie grandeur; mais il est resté Dieu parfait, et aussi parfait qu'auparavant. Par ce mystère, dit le grand saint Léon, ce n'est pas sa divinité qui a été détruite ou abaissée, mais c'est l'humanité qui a été élevée: *Assumpsit formam servi, humuna provehens, divina non minuens;* c'est ainsi qu'un nuage est illuminé par le soleil, et que le soleil n'est ni éclipsé ni obscurci intrinsèquement par le nuage. Toutes les fois donc que nous considérons Jésus-Christ, ou renfermé dans les entrailles de Marie, ou couché dans une crèche, ou enveloppé de langes, ou exposé à toutes nos misères, ou enfin couvert de plaies, crucifié et attaché à la croix et expirant dans un océan de douleurs et d'humiliations; la foi doit toujours nous montrer en lui ce même Fils de Dieu, qui est sorti de toute éternité du sein de son Père, qui est le maître et le souverain Seigneur de toutes choses et de qui dépendent toutes les créatures.

Troisième vérité. Si le Fils de Dieu, en s'incarnant, ne cesse pas d'être Dieu, nous devons donc reconnaître et croire en lui deux natures distinctes, la divine et l'humaine. La divine, puisqu'il est Dieu ; l'humaine, puisqu'il est homme ; vrai Dieu engendré de toute éternité de la substance du Père, vrai homme engendré dans le temps de la substance de Marie ; homme parfait ayant un corps et une âme comme nous ; comme nous, une âme raisonnable, intelligente et libre ; comme nous, un corps composé de chair, de sang et d'os, un corps passible et mortel comme le nôtre, sujet à toutes les infirmités, à la faim, à la soif, au chaud, au froid, à la fatigue, à tout en un mot, excepté au péché.

Ces deux natures s'unirent étroitement en Jésus-Christ, mais sans mélange ni confusion, chacune retenant tout son être : la nature divine, l'Etre divin, et la nature humaine, l'être humain ; chacune conservant ses propriétés et ses perfections. Ainsi comme en Jésus-Christ nous distinguons deux natures, de même nous y distinguons deux intelligences, l'intelligence divine et l'intelligence humaine ; deux volontés, la volonté divine et la volonté humaine ; deux opérations, une opération divine et une opération humaine.

Quatrième vérité. Quoiqu'il y ait deux natures en Jésus-Christ, il n'y a cependant qu'une seule personne en lui. Le Fils du Père éternel et le Fils de Marie ne sont pas deux Fils, mais un seul Fils, un seul Jésus-Christ. Comment peut-il se faire, me direz-vous, que celui qui est Dieu et homme tout ensemble ne soit qu'une seule personne ? Quoique ce mystère soit impénétrable pour nous, il est pourtant certain que nous en avons en nous-mêmes une image frappante, dans une autre union inexplicable, mais très-vraie et très-réelle. L'homme n'est-il pas composé de deux substances tout-à-fait différentes qui paraissent incapables de s'unir ensemble, je veux dire l'âme et le corps ; l'âme spirituelle et le corps matériel ; l'âme raisonnable, le corps privé de raison ; l'âme immortelle, le corps mortel ? Et cependant ces deux substances s'unissent étroitement en nous, de manière à ne former qu'une seule personne, un seul homme, et non pas deux hommes ni deux personnes. Ainsi, dit le Symbole de saint Athanase, quoique l'humanité et la divinité soient deux natures infiniment différentes entre elles, cependant, unies hypostatiquement en Jésus-Christ, elles ne forment qu'un seul sujet, un seul individu, une seule personne : *Sicut anima rationalis et caro unus est homo ; ita Deus et homo unus est Christus.*

Or, de cette vérité qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule personne en deux natures, dérivent d'autres conséquences qui sont des dogmes de notre foi. On en conclut : 1° qu'on lui attribue avec raison des caractères et des qualités tout-à-fait contradictoires. Ainsi on dit qu'il est éternel et qu'il a eu un commencement, qu'il est tout-puissant et faible, passible et impassible, égal au Père et inférieur au Père. Tout cela est vrai de la même personne, à raison des deux natures : comme il est vrai de dire de nous-mêmes à raison des deux substances dont nous sommes composés, que nous sommes intelligents et privés de raison, corruptibles et incorruptibles, mortels et immortels. Si je vous demande où est maintenant saint Charles : l'un me dira il est au ciel, et l'autre il est dans cette tombe. Tous les deux disent vrai, parce que l'un et l'autre me parlent de la même personne, dont l'âme est déjà en effet dans le ciel, et dont le corps est encore dans le sépulcre.

2° Mais il y a plus : puisque Jésus-Christ est une seule personne en deux natures, il s'ensuit en second lieu qu'en parlant de lui, on attribue à Dieu ce qui n'appartient qu'à l'homme, et à l'homme ce qui n'appartient qu'à Dieu. Ainsi on dit que Dieu a souffert et qu'il est mort, parce que la personne qui a enduré la passion et la mort est vraiment divine, quoiqu'elle n'ait souffert que dans la nature humaine et non dans la nature divine qui ne pouvait souffrir. A raison de cette personnalité divine, les actions, les souffrances et les mérites de l'homme, sont les actions, les souffrances et les mérites d'un Dieu.

Voilà pourquoi les théologiens en parlant du Sauveur Jésus, disent qu'un seul acte de sa volonté, une seule larme, une seule parole de sa part aurait suffi pour la rédemption du genre humain. Et en effet, il devait en être ainsi, parce que tout en lui venait d'une personne divine et par conséquent avait une valeur infinie.

3° Puisqu'en Jésus-Chrits les deux natures ne forment qu'une seule personne, il s'ensuit qu'on a droit d'appeler Marie, vraie Mère de Dieu. En effet, quoiqu'elle n'ait ni conçu, ni enfanté la divinité ; cependant elle a conçu et enfanté un Fils qui est Dieu et homme tout ensemble, et cela suffit pour qu'elle puisse, avec raison et dans un sens naturel, être appelée Mère de Dieu ; de la même manière que les autres femmes sont réellement les vraies mères de la personne qu'elles ont conçue, et qui est composée d'un corps et d'une âme, quoique l'âme qui est la partie principale ne vienne pas d'elle, mais qu'elle soit créée immédiatement de Dieu pour être unie à ce corps.

Voilà en peu de mots les vérités que vous devez croire par rapport au mystère de l'incarnation ; vérités qui découlent clairement de la conception réelle de Jésus-Christ.

La seconde chose que nous devons considérer, c'est la manière étonnante dont s'est accomplie cette conception.

Si la conception de Jésus-Chrit fut semblable à la nôtre, en tant qu'il fut comme nous conçu dans le sein d'une femme et de la substance même de cette femme, elle fut aussi différente de la nôtre en ce qu'il fut conçu par l'opération du Saint-Esprit et non pas par l'opération d'un homme, comme tout le reste du genre humain : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* L'Esprit saint descendant sur Marie, lui communiqua une fécondité divine et la fit devenir mère, sans porter atteinte à sa virginité.

Et nous ne devons pas être étonnés de cela ; car Dieu étant tout-puissant, peut suppléer à toutes les causes efficientes. C'est ainsi que maintenant la terre ne produit du grain que lorsqu'elle est labourée, en semencée, humectée de temps en temps par la pluie et réchauffée par le soleil ; cependant au commencement du monde, la terre produisait du grain sans tout cela, et par la seule vertu du Très-Haut. C'est ainsi que le sein virginal de Marie se trouva fécond sans aucun commerce humain, et conçut le corps adorable de Jésus-Christ par la seule vertu du Très-Haut. Tel est le grand privilége qui distingue la conception de Jésus-Christ de toute autre. Etant le Saint des saints et la sainteté même, il devait aussi être saint dans sa conception ; voilà pourquoi ce ne fut pas un homme qui en fut l'auteur, mais le Saint-Esprit même, principe et source de toute sainteté.

Nous ne devons cependant pas croire pour cela que le Saint-Esprit doive être appelé le Père de Jésus-Christ en tant qu'homme. Non sans doute : car pour être père il ne suffit pas de former une chose, il faut la former de sa propre substance. Ainsi on ne peut pas dire que le sculpteur soit le père de sa statue, ni le peintre de son tableau ; or, quoique ce soit le Saint-Esprit qui a formé le corps de Jésus-Christ, il ne l'a pas formé de sa propre substance, mais de la substance de Marie. Il ne peut donc s'appeler Père de Jésus-Christ, quoique Jésus-Christ ait été conçu par sa vertu.

Du reste, quoiqu'on dise de Jésus-Christ qu'il a été conçu par l'opération du Saint-Esprit, il est certain cependant que les trois personnes divines ont concouru à ce mystère. Mais parce que l'œu-

vre de l'incarnation est très-spécialement une œuvre d'un amour infini, et que le Saint-Esprit est l'amour substantiel du Père et du Fils, voilà pourquoi on lui attribue plus particulièrement cette œuvre, comme on attribue les œuvres de la puissance au Père et celles de la sagesse au Fils.

Mais il y a une autre circonstance prodigieuse dans la conception de Jésus-Christ, c'est que depuis le premier instant de cette conception, il fut un homme parfait, sinon pour le corps, au moins pour l'âme. Les autres enfants, dans le sein de leur mère, n'ont ni intelligence, ni connaissance; mais l'âme de Jésus-Christ eut dès-lors, le parfait usage de sa raison; dès-lors il posséda tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Dès ce moment il connut pourquoi il était venu dans le monde; aussitôt il s'offrit à son Père pour nous, et il accepta avec une parfaite soumission la vie de souffrance qui lui était préparée pour notre salut. Voici, selon saint Paul, le langage qu'il adressa à son Père en entrant au monde : *Tous les autres sacrifices ne vous ont point été agréables ; voilà pourquoi vous m'avez formé un corps, seule victime qui puisse vous plaire; voici que je viens pour vous l'offrir et pour faire votre volonté : vous avez refusé les victimes et les offrandes, mais vous m'avez formé un corps*, etc. (Hébr. x, 5. — Ps. xxxix, 7.)

C'est ainsi que dès le premier moment de son existence, Jésus-Christ commença à faire pour nous l'office de Sauveur; il commença à souffrir en se tenant neuf mois renfermé dans cette horrible prison du sein maternel, quoiqu'il jouît déjà d'une connaissance parfaite. Cette considération ne devrait-elle pas être pour nous, si nous ne voulons être ingrats envers lui, un puissant motif de lui consacrer tous les instants de notre vie, sans en excepter la moindre partie. Pour aujourd'hui, retenons bien toutes les vérités que je vous ai expliquées jusqu'ici, afin qu'elles soient la règle de votre foi par rapport au mystère de l'incarnation qui est le principe et la source de tous les autres.

Pour les conclusions pratiques à en déduire, nous les verrons plus convenablement lorsque je vous aurai expliqué les autres mystères d'humiliation dont il est parlé dans les articles suivants du Symbole, et qui sont les conséquences de l'incarnation qui leur sert de fondement.

Je conclurai l'instruction d'aujourd'hui, en vous faisant remarquer que la divine conception de Jésus-Christ que je viens d'expliquer, fut pour Marie la source du grand, de l'unique et du singu-

lier privilége que Dieu lui accorda, en la préservant de la tache de péché originel, dès le premier instant de son existence, et en la rendant dès-lors, par la grâce et la sainteté, un objet de complaisance à ses yeux.

Si Dieu a voulu la distinguer entre toutes les créatures, c'est surtout parce qu'il la destinait à concevoir le Sauveur du monde dans ses chastes entrailles.

On ne peut apporter une raison plus solide et plus péremptoire pour croire ce privilége de Marie. En effet, dans la supposition contraire, l'honneur de Dieu aurait été compromis, puisqu'il aurait pris un corps d'une chair souillée de la tache du péché. Ainsi, quoique cette croyance ne soit pas un article de foi décidé par l'Eglise, cependant elle est si raisonnable, si juste et si bien fondée qu'il est impossible de la rejeter sans être téméraire. (1)

Saluons-la donc aujourd'hui par les paroles du Cantique des cantiques, dont l'Eglise lui fait l'application : *Tota pulchra es, et macula non est in te.*

Mais quelle conclusion devons-nous en tirer pour nous? qu'après Jésus-Christ notre Sauveur, nous devons regarder Marie comme notre protectrice, notre appui et notre refuge dans tous nos maux.

Adressons-nous donc à elle avec la plus tendre affection, supplions-la d'avoir compassion de nos misères, nous qui avons été conçus dans le péché, qui sommes malheureusement enclins au péché, qui tombons à chaque instant dans le péché et qui même demeurons tranquillement dans l'état du péché. La chute originelle ne fut qu'un malheur pour nous, nos propres chutes sont tout à la fois un malheur et une faute ; et la persévérance dans le péché n'est pas seulement une faute, mais c'est aveuglement, endurcissement et malice.

Prions-la donc de nous obtenir les lumières nécessaires pour bien voir le danger de notre état, le désir et la force d'en sortir par un sincère repentir de nos fautes, et pour l'avenir, la fuite soigneuse de tout péché grave et léger, enfin la persévérance dans le bien. Voilà la prière que nous devons lui adresser, maintenant et toujours ; elle ne sera certainement pas vaine, pourvu que nous y joignions, de notre côté, les efforts convenables.

Par ce moyen, Marie vous obtiendra une vie pure et la grâce de rendre votre sainte âme entre les bras de Jésus et entre les siens, comme vous le désirez tous.

(1) Aujourd'hui cette vérité est devenue un dogme de l'Eglise (*Note du Trad.*).

INSTRUCTION XV.

Naissance de Jésus-Christ.

Il est né de la Vierge Marie. Telle est la seconde partie du troisième article qui nous reste à expliquer. Cette instruction vient fort à propos au moment où nous approchons du saint jour de Noël. Puisse-t-elle exciter en vous un redoublement de foi, de piété et de dévotion, pour vous préparer à cette grande solennité.

Le grand, l'ineffable mystère de l'incarnation, arrêté de toute éternité dans les conseils de Dieu, et ensuite réalisé dans le temps, d'une manière secrète dans le sein de la Vierge Marie, se manifesta enfin visiblement au monde. Après le cours ordinaire de neuf mois, Jésus-Christ vint au jour, comme un homme ordinaire, et cependant c'était l'Homme-Dieu, cachant sa divinité sous les voiles de l'humanité.

Cette naissance divine arriva le vingt-cinq décembre, à Bethléem, petite ville de la Judée. Marie s'étant rendue dans cette ville avec Joseph, se trouva au terme de son enfantement, sans pouvoir obtenir un lieu pour s'y loger. Elle dut donc se procurer un logement hors des habitations et se retirer dans une mauvaise masure; c'est là qu'elle mit au monde le Sauveur des hommes.

Commençons à remarquer ici le lieu de sa naissance, je veux parler de Bethléem. Cette ville avait été désignée par les prophètes comme le lieu où devait naître le Messie. Quoique Marie et Joseph habitassent à Nazareth, Jésus cependant devait naître à Bethléem, selon la prédiction formelle du prophète Michée : *Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda; ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israël.*

Pour qu'une telle prophétie s'accomplît, il fallait donc que Marie et Joseph se transportassent à Bethléem, et au moment même où la sainte Vierge devait mettre au monde son enfant. Or, c'est ce qu'amena l'édit de l'empereur qui ordonnait à tous ses sujets de se faire inscrire dans la ville d'où ils étaient originaires; et comme Marie et Joseph étaient originaires de Bethléem, il s'y transportèrent pour obéir à cet édit. Voyez donc comme Dieu a su se servir de la vanité de ce prince, pour l'accomplissement des prophéties et pour nous

donner une preuve certaine de l'incarnation de son divin Fils, en le faisant naître dans le lieu même prédit par le prophète Michée.

Pour entrer maintenant dans ce mystère, toute cette instruction se réduit à la solution de deux difficultés, concernant le mode que Dieu a choisi pour faire son entrée dans le monde.

Le Fils de Dieu ayant résolu de racheter l'homme, il convenait qu'il opérât cette rédemption dans cette même nature qu'il voulait racheter. Il devait donc se faire homme, puisqu'il voulait racheter l'homme. Mais pourquoi s'humilier jusqu'à se faire enfant ? Ne pouvait-il pas prendre un corps formé et parfait comme celui d'Adam au moment de sa création ?

Voilà la première difficulté qu'on pourrait me faire.

Mais je veux bien vous accorder que Jésus-Christ eût pu se faire homme de cette manière, il n'en est pas moins vrai que ce fut de sa part un trait admirable de sagesse non moins que de bonté, de vouloir naître d'une femme comme tous les autres hommes. Premièrement de *sagesse*, et pour trois raisons :

1° Pour nous assurer davantage qu'il avait réellement pris une chair. Parmi les hérétiques qui ont attaqué le mystère de l'Incarnation, il y en a qui ont prétendu et enseigné, que dans Jésus-Christ, le corps n'était qu'apparent et fantastique, comme celui qu'ont souvent pris les anges dans leurs apparitions ; de là ils ont prétendu que Jésus-Christ n'était pas un vrai homme, mais un personnage feint, et que par conséquent tous les mystères qu'il a opérés n'étaient que prestige et illusion. Or, cette erreur qui renverse toute l'œuvre de la rédemption, aurait eu bien plus de fondement, si Jésus-Christ avait paru tout-à-coup dans le monde, à l'âge mûr. Tandis qu'ayant voulu se conformer en tout à la condition commune, être conçu comme les autres, dans le sein d'une femme, naître comme les autres, et comme les autres aussi croître et grandir peu à peu, on ne peut plus, sans folie, douter de la réalité de son corps.

2° Pour la glorification de la nature humaine, tant de l'un que de l'autre sexe. Comme la ruine du genre humain eut pour auteur un homme et une femme, ainsi l'un et l'autre sexe devaient contribuer à sa rédemption ; ce qui n'aurait pas eu lieu si Jésus-Christ était venu dans le monde d'une autre manière que par la voie de la génération temporelle. Il a donc pris le sexe masculin comme le plus noble ; mais il a exigé aussi le concours du sexe féminin en naissant d'une femme, afin que tous les deux concourussent à réparer la faute d'Adam et d'Eve.

8° Pour l'exaltation particulière de Marie, et aussi pour notre plus grand avantage à tous. Ah ! si Jésus-Christ n'était pas né temporellement de Marie, cette divine Vierge ne serait pas notre mère, nous n'aurions pas pour mère, la Mère même de Dieu. Ce fut donc par un dessein d'une profonde sagesse, que parmi tous les moyens qu'il aurait pu prendre pour se faire homme, il choisit celui de naître d'une femme.

Ce fut en second lieu un trait d'une bonté singulière. Il a pris ce moyen, pour se rendre plus accessible à l'homme, pour lui fournir un motif plus puissant de l'aimer et pour gagner plus sûrement son cœur : *Sic nasci voluit*, dit saint Bernard, *quia voluit amari.*

En effet, un Dieu fait homme est assurément une grande merveille; c'est un mystère que l'apôtre appelle un mystère d'anéantissement : *Exinanivit semetipsum*, tant est grande la distances entre ces deux termes, *homme et Dieu.* Mais un Dieu enfant, un Dieu enveloppé de langes, un Dieu pauvre et souffrant, voilà encore un degré plus profond d'anéantissement, voilà une plus forte preuve d'amour. Que peut-on imaginer de plus propre à exciter notre tendresse, à gagner notre confiance et notre amour ? Sa faiblesse enfantine, sa paille, sa crèche, ses langes, et surtout ses larmes et ses vagissements, tout cela n'est-il pas un foyer de confiance et d'amour ? Voilà pourquoi le prophète Isaïe, contemplant ce mystère de son regard prophétique, ne pouvait s'empêcher de s'écrier transporté d'un enthousiasme d'amour : *Parvulus datus est nobis, et filius datus est nobis.* Méditons bien aussi nous-mêmes ces brûlantes paroles, et nous ne serons pas aussi froids et aussi indifférents que nous sommes.

Mais me dira un autre : même en voulant naître d'une femme, pour les justes raisons que vous venez de dire, il me semble qu'il aurait au moins dû choisir une naissance plus convenable et moins indigne de son infinie grandeur. Une naissance distinguée lui aurait gagné la vénération et le respect. Mais un Dieu né dans une crèche, couché sur la paille, au milieu de vils animaux, quelle chose révoltante ! Voilà l'autre difficulté qui me reste à détruire. Il me suffira pour cela de considérer l'amour qui le fit descendre du ciel sur la terre.

Eh quoi ! Croyons-nous qu'il soit venu parmi nous pour s'y montrer avec éclat ? Je veux bien qu'une naissance plus illustre et plus glorieuse eût été plus convenable à sa grandeur ; mais elle n'était pas aussi convenable à nos besoins. Il naissait pour être notre Sau-

veur ; or en qualité de Sauveur il devait naître ainsi ; puisqu'en cette qualité, il ne devait pas seulement payer les peines dues à nos péchés, mais encore nous détromper de nos erreurs et nous tracer, par ses exemples, la route du salut. Or, par où commence-t-il ? Il commence à souffrir pour nous, mais à souffrir de manière à nous donner de lumineux enseignements. Ses souffrances sont des instructions pour nous. C'est ce que veut nous apprendre l'Apôtre lorsqu'il définit ce mystère, la bonté et la miséricorde de Dieu paraissant parmi nous pour nous ouvrir les yeux : *Apparuit benignitas Salvatoris nostri.* (Tit. III, 4.)

Mais faisons mieux ressortir cette vérité : par sa naissance il a entrepris principalement de combattre la triple concupiscence qui cause la perte et la damnation de la plupart des hommes, je veux dire l'amour excessif des richesses, des plaisirs et des honneurs : *Omne quod in mundo est, concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* (Joan. II, 16.)

Pour peu qu'on examine quels sont les travaux, les soucis et les agitations de la plus grande partie des hommes, on voit qu'ils n'ont d'autre but que de s'enrichir, de s'élever et de jouir. Or, après cela, on devra reprocher à Jésus-Christ une naissance destinée à nous délivrer de cette fatale illusion, qui nous fait perdre de vue les vrais biens, qui nous fait oublier Dieu et notre salut ? Ne voyons-nous pas éclater ici encore la sagesse de Dieu, sagesse pleine de rigueur pour lui et de bonté pour nous ?

1° Ainsi, pour détruire en nous l'amour des richesses, il veut naître pauvre, mais d'une pauvreté exemplaire, d'une pauvreté qu'il s'est en quelque sorte étudié à rendre aussi grande que possible. Remarquons-en bien ici toutes les circonstances, elles sont toutes dignes de nos réflexions. Pour naître de Marie, il attend que sa famille soit déchue de son antique splendeur, et que cette Vierge n'ait plus d'autre moyen de subsistance, que les sueurs de Joseph, dans l'humble état de charpentier. Mais cela ne suffit pas encore aux desseins de Dieu ; si Jésus fut né à Nazareth dans la maison de Joseph, quelque pauvre que vous supposiez cette maison, elle aurait encore pu lui offrir quelques commodités et sa naissance n'aurait pas été si pauvre.

Mais comme elle devait être d'une pauvreté sans exemple, Dieu se servit de l'édit de César, pour obliger Marie et Joseph à quitter leur maison et à se transporter à Bethléem, pour amener une foule d'étrangers dans cette ville, de manière à ne point laisser de

place dans les auberges ; il voulut aussi que cette circonstance se rencontrât précisément avec le terme de Marie : *Cùm essent ibi, impleti sunt dies ut pareret ;* et qu'enfin, elle fût forcée de chercher un asile dans une masure abandonnée, dans l'étable des animaux ; que là elle mît au jour son divin Fils, qu'elle dût le coucher dans une crèche et l'envelopper de son mieux de mauvais langes. Tout cela arriva par une disposition particulière de la providence. Or, d'après toutes ces circonstances ménagées par la volonté de Dieu, quelle naissance fut jamais entourée d'une pauvreté comparable à celle-là ? Mais il ne fallait rien de moins pour arracher de notre cœur l'amour des richesses que l'Apôtre appelle la source de tout mal, et nous apprendre, si nous sommes riches, à n'estimer ces richesses qu'autant qu'elles peuvent nous être une source de mérite par le bon usage que nous en faisons ; et, si nous sommes pauvres, à estimer et à aimer une pauvreté consacrée par un Dieu ; ou si nous ne sommes pas capables de tant de vertu, à ne pas au moins nous en plaindre, et à la supporter avec patience par amour pour ce Dieu qui s'est rendu volontairement pauvre pour nous. *Apparuit benignitas et humanitas erudiens nos.*

2° Pour détruire en nous l'amour des plaisirs, il nous donne, dès sa naissance, l'exemple de son estime particulière pour les souffrances. En effet, quelles souffrances ne lui occasionna pas une naissance si misérable ? point de lit, point de langes, point de feu ; couché sur un peu de paille, dans une masure exposée aux intempéries de l'air, au froid d'un hiver rigoureux, au milieu d'une nuit glacée ; méditez sur tout cela. Et sa divinité ne le préservait point du tout de ces souffrances, puisqu'il est de foi qu'en se faisant homme, il a voulu prendre toutes nos faiblesses et toutes nos infirmités, excepté le péché. Et même les souffrances lui étaient d'autant plus sensibles, qu'à la différence des autres enfants, il avait alors une parfaite connaissance, et que par conséquent il était capable de souffrir davantage. Mais ce n'était pas trop pour nous apprendre, non seulement à nous priver des plaisirs criminels et des satisfactions coupables, mais encore à embrasser généreusement la pénitence, la mortification et la croix : *Apparuit benignitas et humanitas erudiens nos.*

3° Enfin, pour détruire en nous l'amour des honneurs, il a voulu naître d'une pauvre femme, de l'épouse d'un pauvre artisan, et n'avoir pour palais qu'une crèche et pour cortége que de vils

animaux. Et en vérité il n'en fallait pas moins pour abaisser notre orgueil et nous faire estimer l'humilité, l'abjection et le mépris: *Apparuit benignitas et humanitas erudiens nos.*

En un mot, Jésus-Christ, dès son entrée dans le monde, a ouvert une grande école pour nous instruire et nous désabuser, et il a commencé à nous enseigner, par ses exemples, tout ce qu'il devait ensuite nous enseigner par ses paroles : *Cœpit facere et docere.* Que si après un si grand exemple de pauvreté, de mortification et d'humilité, le monde court encore avec tant d'avidité et d'aveuglement après les richesses, les plaisirs et les honneurs; que serait-ce si Jésus-Christ avait paru au milieu de nous dans un état de grandeur, de faste et de magnificence, venant ainsi autoriser par son exemple nos erreurs et nos mauvaises inclinations? Mais non; l'exemple du Sauveur, cet exemple diamétralement opposé à nos maximes et à notre conduite, sera toujours et notre jugement et notre condamnation.

Tout cela est très bien, me direz-vous; mais, cependant, comment reconnaître le vrai Fils de Dieu dans ce petit enfant qui naît dans un telle obscurité et un telle abjection, qu'il a besoin d'être nourri, aidé, secouru, qui souffre, pleure et ne parle pas, qui est semblable en tout aux autres enfants dont il ne se distingue que par une plus grande misère? Et si les Juifs, en le voyant dans cet état, n'ont pas voulu le reconnaître pour le Messie, ne sont-ils pas dignes d'excuse et de compassion?

Non, sans doute, ils ne sont pas excusables; car quelque vile et méprisable que fût en elle-même la naissance de Jésus-Christ, elle fut cependant accompagnée de beaucoup de merveilles, qui annonçaient dans cet enfant un personnage extraordinaire et le vrai Fils de Dieu. Ces merveilles sont l'adoration que lui rendirent, au moment de sa naissance, les anges du Seigneur qui en avertirent les bergers; la lumière éclatante qui brilla pendant cette nuit; les concerts des anges qui chantaient sur son berceau, l'étoile miraculeuse qui amena les trois mages des pays de l'Orient.

Voilà donc, dans la naissance de J.-C. un magnifique ensemble d'humiliation et de grandeur, de faiblesse et de puissance, bien capables de nous faire connaître dans le fils de Marie, le vrai Fils de Dieu. Et non-seulement la naissance, mais toute la vie de Jésus-Christ et jusqu'à sa mort ignominieuse sur la Croix, furent empreintes tout à la fois d'humiliation et de grandeur. Humiliation, parce qu'il était véritablement homme et qu'il venait nous sauver; grandeur

parce qu'il était aussi véritablement Dieu. Dieu voulut ménager ce mélange de ténèbres et de lumières, afin que d'un côté notre foi fût méritoire, et que de l'autre nous ne fussions pas excusables si nous refusions de croire.

Mais, pour me restreindre à la naissance, une des circonstances qui distingue la naissance du Fils de Dieu de toute autre, c'est qu'il est né d'une femme vierge. En naissant d'une femme, il nous montre qu'il est homme ; et en naissant d'une vierge, il nous prouve qu'il est Dieu. Voilà où est le prodige ; prodige qui ne s'est jamais vu et ne se reverra jamais, prodige infiniment glorieux et pour le Fils et pour la Mère. Il convenait qu'il fût fils d'une vierge, afin que sa conception fût exempte de péché, non-seulement à cause de son union personnelle avec la divinité, mais encore à cause de sa génération même. Il convenait qu'il naquît d'une vierge, afin que, en sa qualité d'homme différent des autres et plus excellent que tous les autres puisqu'il est Homme-Dieu, il eût aussi une conception et une naissance différentes de celles des autres hommes et plus excellentes que les leurs. En naissant d'une femme, il nous a donc fait connaître qu'il était homme, et en naissant d'une vierge, il nous a fait connaître qu'il était Dieu.

Il est bien vrai que cette glorieuse distinction était cachée sous le voile d'un mariage public entre Marie et Joseph ; mais les Hébreux n'ignoraient pas la magnifique prophétie d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet et pariet.* Cette prédiction qui leur était bien connue, comparée avec les autres prophéties déjà visiblement accomplies en Jésus-Christ, avec les prodiges dont ils furent témoins à sa naissance, ne devaient-elle pas leur montrer dans Marie cette vierge mère, préconisée par Isaïe, et dans son enfant, le Messie promis et attendu ? Ils furent donc inexcusables, je le répète, s'ils ne le reconnurent pas.

Mais laissons-les dans leur aveuglement, et considérons une autre vérité contenue dans cet article. De ce titre de vierge qui est donné ici à Marie et de beaucoup d'autres preuves qu'il est inutile de rappeler ici, tous les saints Pères de l'Eglise ont regardé comme un dogme de foi, la virginité inviolable et perpétuelle de Marie. Nous professons cette vérité en disant qu'elle est vierge, avant, pendant et après son enfantement.

Avant, puisqu'elle conçut Jésus-Christ sans aucune atteinte à son intégrité virginale, sans le concours d'aucune créature et par la seule opération du Saint-Esprit.

Pendant, parce que Jésus-Christ sortit de ses chastes entrailles, sans nuire à son intégrité et qu'il laissa sa Mère intacte, comme un rayon du soleil, dit saint Augustin, qui passe à travers une vitre sans la briser ni l'obscurcir. Bien plus, de même que ce rayon, en passant à travers cette vitre, la rend plus belle et plus resplendissante ; de même Jésus-Christ en sortant des entrailles de Marie, les sanctifia davantage. Son enfantement fut donc exempt de toute souillure, de toute douleur et de toutes les peines qui accompagnent l'enfantement des autres femmes. Aussi à peine son propre Fils fut-il né, qu'elle se trouva capable de l'assister et de lui rendre en personne les services dont il avait besoin.

Après, parce qu'elle se conserva toujours parfaitement vierge jusqu'à la mort ; aussi est-elle figurée, disent les saints Pères, par cette porte mystérieuse du sanctuaire que vit Ezéchiel, par laquelle passa le Seigneur seul et qui ensuite resta toujours fermée : *Vidi portam... solus Dominus veniet et egredietur per eam et erit semper clausa.*

Rendons gloire à Marie, qui seule parmi toutes les femmes a réuni ensemble le don de la virginité avec le don de la maternité ; mais d'une maternité qui l'a élevée au rang sublime et divin de Mère de Dieu. Rendons gloire au fruit béni de ses entrailles, Jésus-Christ ; aimons et imitons toujours, autant que nous pourrons, les exemples de détachement qu'il nous a donnés dans sa naissance. Jésus et Marie sont deux noms qu'il ne faut jamais séparer. Jésus est notre aimable rédempteur et Marie notre aimable corédemptrice. Tous les deux doivent être l'objet de notre dévotion pendant la vie, notre refuge à la mort et la source de notre joie dans le ciel. Ne les séparons donc jamais ; mais portons-les toujours tous les deux gravés dans notre cœur, et alors nous aurons tiré un très grand fruit de cette instruction.

Profitons bien de ces jours pour nous préparer avec soin à la venue prochaine de Jésus-Christ, et pour nous y exciter plus efficacement, n'oublions jamais qu'il viendra une seconde fois, à la fin des temps, non plus en qualité de Rédempteur ; mais ce qui est bien différent, en qualité de juge. Dans sa première venue, il n'est accompagné que de bonté et de miséricorde ; mais dans la seconde il ne sera environné que de justice et de terreur.

Voulons-nous donc que dans la seconde, il ne vienne pas nous apporter notre condamnation ? Profitons bien de la première. C'est la prière que l'Eglise lui adresse pour nous pendant ce temps. Elle

supplie le Seigneur de disposer et de purifier tellement nos cœurs maintenant, que dans ce grand jour, nous soyons trouvés dignes de ses éternelles récompenses : *Ut in secundo, cum venerit in majestate suâ, præmium vitæ æternæ percipiant.* Et quel est le but de tous les mystères opérés par Jesus-Christ ! il n'en a pas eu d'autre que celui-là. Malheur à nous si nous en perdons le fruit par notre faute !

Le monde charnel s'occupe de toute autre chose, le monde aveugle et incrédule ne veut pas s'occuper de ces grands mystères, il les regarde comme une folie ; mais le monde ne se sauve pas, mes très-chers frères, le monde porte en lui-même un caractère de réprobation. Pour nous, ne cessons d'en occuper notre esprit et un jour nous en recueillerons la récompense, tandis que les mondains auront le désespoir d'en être éternellement privés.

INSTRUCTION XVI.

Quatrième article du Symbole. Passion et mort de Jésus-Christ.

Il a souffert sous Ponce-Pilate, il a été crucifié, il est mort et a été enseveli. Du mystère de l'incarnation et de la naissance de Jésus-Christ, le Symbole passe immédiatement au mystère de sa passion et de sa mort, c'est-à-dire du commencement à la fin. Et les mystères de sa vie où sont-ils ? Il faut remarquer que le Symbole n'est qu'un petit abrégé des principales vérités et des principaux articles que les chrétiens sont obligés de croire de nécessité de précepte. C'est un abrégé mis à la portée de tout le monde. Assurément ce serait une chose très-désirable et très-utile, que tous les fidèles eussent une connaissance plus étendue de la vie de Jésus-Christ, qui est une source inépuisable d'instructions et de lumières ; sans doute cette vie, pour un chrétien qui sait lire, devrait être une nourriture bien plus agréable que la lecture des romans, des pièces de théâtre, et de tant d'autres ouvrages peut-être plus mauvais encore ; mais cette connaissance n'est pas à la portée de tout le monde, et d'ailleurs elle n'est pas absolument nécessaire pour le salut ; il suffit, pour se sauver, de la connaissance des vérités fondamentales (1).

(1) Le lecteur qui désirerait avoir la Vie de Jésus-Christ en concordance la trouvera chez Perisse frères libraires, par le même Auteur.

D'ailleurs l'Evangile nous dit peu de choses sur la vie de Jésus-Christ, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de trente ans. Voici ce que nous savons sur toute cette époque. Le huitième jour il fut circoncis, le treizième il fut adoré par les mages, le quarantième il fut présenté au temple ; de là sa fuite en Egypte pour se soustraire aux embûches d'Hérode ; après la mort de ce prince, son retour en Galilée, probablement vers l'âge de sept ans ; à douze ans, sa dispute avec les docteurs ; et, depuis l'âge de douze ans jusqu'à trente, l'Evangile ne nous apprend autre chose que sa continuelle soumission et son obéissance à Joseph et à Marie : *Et erat subditus illis.* A trente ans il commença sa vie publique en allant recevoir le baptême de Jean, non par besoin, mais pour notre instruction ; après son jeûne de qurante jours dans le désert, il prouva qu'il était envoyé de Dieu pour instruire les hommes ; puis il commença sa prédication qui dura trois ans, et qui eut tant de succès, que les peuples se précipitaient en foule pour l'entendre ; ce qui lui attira de la part des Scribes et des Pharisiens une telle haine qu'ils résolurent de le perdre à tout prix, Dieu le permettant ainsi pour notre rédemption et notre salut.

Après ces observations préliminaires, j'entre dans l'explication de cet article. Je n'ai pas l'intention de vous raconter en détail toute l'histoire et toutes les circonstances de la passion et de la mort de Jésus-Christ, telle que nous la trouvons dans les évangélistes. Outre que ce détail me mènerait trop loin, je n'en vois pas trop la nécessité, car l'histoire des souffrances du Sauveur est connue de tout le monde ; vous en avez souvent entendu, surtout en carême, la touchante explication. Je ne ferai que vous en donner un aperçu en vous expliquant les quatre mots qui composent cet article, puis je réfuterai les difficultés que l'on oppose à ce mystère et enfin j'établirai la vérité catholique sur ce point.

Qui a souffert sous Ponce Pilate. Pour quel motif est-il fait mention *de Ponce Pilate ?* Pour mieux prouver la vérité du fait et pour fixer l'époque précise où est arrivé la passion ; c'est-à-dire lorsque Ponce Pilate était gouverneur de la Judée, de la part de l'empereur Tibère. Ce fut ce même Pilate qui, en qualité de juge, condamna Jésus. Ces paroles nous apprennent donc que Jésus-Christ souffrit du temps de Ponce Pilate, et qu'il fut condamné par lui.

Mais que souffrit-il ? La passion considérée en elle-même renferme aussi le crucifiement et la mort ; mais ici ces mots ne com-

prennent précisément que les souffrances que Jésus-Christ endura depuis le jardin des Olives jusqu'au Calvaire, les douleurs nombreuses et cruelles soit intérieures, soit extérieures, soit spirituelles, soit corporelles, qu'il eut à supporter dans cet intervalle.

Il n'avait pas encore commencé à souffrir dans son corps, que déjà son âme était en proie à la douleur au jardin de Gethsémani, où l'ennui, la crainte et la tristesse s'emparèrent de lui et l'accablèrent tellement, qu'il éprouva une sueur de sang et d'eau et qu'il tomba en agonie. Trois causes produisirent en lui ce martyre intérieur: 1° La prévision claire et distincte des horribles traitements qui l'attendaient; 2° la prévision de l'inutilité de ses souffrances pour un grand nombre d'âmes qu'il savait devoir se perdre quoique rachetées à un si grand prix; 3° la vue de tous les péchés des hommes dont il se voyait chargé.

Mais ici se présente une pensée à l'esprit de tout le monde; ces trois considérations qui livraient alors son cœur à tant d'angoisses, n'avaient-elles pas été toujours présentes à son esprit dès le premier instant de son incarnation, et pendant tous les moments de sa vie? Oui, certainement. Pourquoi donc commence-t-il seulement alors à s'en attrister? En voici la raison: D'un côté, en qualité d'Homme-Dieu, ses passions étaient en tout soumises à sa volonté; de l'autre, c'était seulement alors qu'était arrivé pour lui le temps fixé par son Père pour souffrir pour nous; voilà pourquoi alors seulement: *Cœpit tædere, contristari et mœstus esse.*

Mais de quelle manière? N'avez-vous jamais vu la cîme d'une montagne éclairée par le soleil, tandis qu'à ses pieds il n'y a que nuages et tempêtes? Voilà comment je me représente l'état du divin Sauveur dans cette circonstance. Tous les rayons de la vision béatifique dont jouissait naturellement Jésus-Christ, comme Fils de Dieu et qui se répandaient jusque sur sa partie inférieure, avaient été rappelés et réunis dans la partie supérieure, pour laisser celle-là en proie à la crainte, à l'amertume et à la plus amère douleur.

Mais outre les souffrances de Gethsémani, trois autres circonstances contribuèrent puissamment à lui percer l'âme de douleur.

1° L'infidélité de ses disciples et de ses apôtres; l'un le trahit, l'autre le renia avec un exécrable parjure, et tous les autres l'abandonnèrent: *Omnes relicto eo fugerunt.* Quelle plaie pour son cœur, que de cette multitude de disciples qu'il aimait et qu'il avait comblés de biens, il n'y en eût pas un seul qui osât se déclarer pour lui, et que tous l'abandonnassent dans son malheur dernière lâcheté.

2° La perte totale de sa réputation aux yeux du peuple. Ce peuple même qui avait été témoin de ses miracles ; qui l'avait suivi partout avec tant d'empressement ; qui le regardait comme un grand prophète ; qui, peu de jours auparavant, l'avait reçu à Jérusalem en triomphe au milieu des hosanna ; ce même peuple changé tout-à-coup, jusqu'à le regarder comme un faux prophète et un séducteur, jusqu'à rougir d'avoir cru en lui, jusqu'à le considérer comme un hypocrite, un imposteur et un fourbe insigne, jusqu'à demander sa mort en tumulte et avec fureur !

3° Le mépris de son adorable personne dans le trajet aux divers tribunaux d'Anne, de Caïphe, de Pilate et d'Hérode. Se voir lié et enchaîné comme un impie et un scélérat, renvoyé d'un juge à un autre par amusement et par curiosité ; servir de jouet à la plus vile populace à qui on accorde la liberté sacrilége de s'en moquer et de vomir contre lui toute sorte d'injures et de blasphèmes ; bien plus, se voir habillé comme un fou, pour devenir un objet de risée par toutes les rues de Jérusalem ; se voir habillé comme un roi de théâtre, placé presque nu sur une pierre au milieu d'une soldatesque insolente ; voilà les mépris, les opprobres, les avanies qui lui furent le plus sensibles; voilà la passion la plus douloureuse de sa très-sainte âme.

Il souffrit aussi dans son corps. Ce corps fut livré au pouvoir et abandonné à la discrétion des valets, des soldats, des gardiens et de tous ceux qui voulurent le maltraiter; il devint le but de toute la rage des juifs et des gentils, et par eux de toute la rage des démons qui les animaient ; il fut couvert de crachats, souffleté et cruellement flagellé avec une barbarie sans exemple ; enfin réduit à un tel état, que depuis les pieds jusqu'à la tête ce corps n'était qu'une seule et vaste plaie, au point de ne laisser plus distinguer en lui les traits et la forme d'un homme : *A planta pedis usque ad verticem non est sanitas ; vulnus et livor et plaga tumens ; vidimus eum et non erat aspectus.* Telles furent les principales souffrances de Jésus-Christ, depuis le jardin des Olives jusqu'au Calvaire, et que nous faisons profession de croire par cette parole : *Il souffrit.*

Mais parmi toutes les souffrances de Jésus-Christ, la plus douloureuse tout à la fois et la plus humiliante, ce fut le crucifiement dont il est spécialement fait mention dans cet article par ces mots : *a été crucifié.* Non content de tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir, les Juifs voulurent arriver au dernier excès, en l'attachant à une croix. Que la croix soit le plus cruel des supplices, il suffit pour le comprendre

de considérer un corps suspendu par trois clous, un corps qui ne repose que sur ses propres plaies, sur des plaies qui doivent par là même s'élargir toujours davantage et devenir toujours plus vives.

Mais ce fut aussi le supplice le plus humiliant; car il était regardé parmi les Hébreux comme le plus infâme de tous les supplices; aussi était-il réservé aux plus vils esclaves. Pour comble d'ignominie, on voulut le crucifier entre deux voleurs, comme étant le plus coupable des trois; ajoutez à tout cela les dérisions et les moqueries d'un peuple innombrable, spectateur de sa mort, la douleur de Marie qui était aux pieds de la Croix, et enfin la privation de tout secours et de toute consolation sensible.

Ainsi Jésus-Christ souffrit toute espèce de tourments et dans l'âme et dans le corps, et il serait difficile de juger lesquelles des peines intérieures ou des peines extérieures furent plus grandes; toutes furent sans borne et sans mesure. Aussi les prophètes les ont-ils comparées à l'Océan : *Magna est velut mare contritio tua.* — *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me.*

L'article ajoute en troisième lieu; *il est mort*, c'est-à-dire qu'après être resté trois heures en agonie sur la croix, il consomma enfin son sacrifice; il but le calice amer de la mort, sa très sainte âme se sépara de son corps sacré. Quelle nécessité, direz-vous, de noter cette circonstance, étant question d'un homme attaché à une croix; il est bien évident qu'il ne peut échapper à la mort? C'est qu'il était très important de nous assurer la vérité de sa mort. La mort étant pour un Dieu la plus grande des humiliations, nous aurions pu douter s'il était réellement mort.

Il est donc de foi que Jesus-Christ mourut sur la croix d'une véritable mort, d'une mort semblable à celle par laquelle finit la vie de tous les hommes, la séparation de l'âme et du corps : *Et inclinato capite, emisit spiritum.* Il fut reconnu pour mort par ceux-là même qui l'avaient crucifié.

Les bourreaux ayant remarqué que les deux larrons respiraient encore, les achevèrent en leur rompant les os des jambes; mais ils n'en usèrent pas ainsi envers Jésus-Christ, parce qu'ils le trouvèrent déjà mort. Cependant il y eut un soldat qui voulut s'en assurer davantage en lui donnant un coup de lance dans le côté; il en sortit du sang et de l'eau, qui devaient être les deux sources mystérieuses de tous les sacrements.

Mais pour prouver encore davantage la vérité de sa mort, le Symbole ajoute enfin qu'il fut enseveli; en effet, on n'ensevelit que les

morts. Ayant rendu le dernier soupir, Joseph d'Arimathie, homme riche et distingué parmi les Juifs, demanda à Pilate le corps de Jésus, afin de lui rendre les honneurs de la sépulture, et Pilate s'étant assuré de sa mort par le témoignage du centurion, le lui accorda. Aidé de Nicodème, il le détacha de la croix et l'embauma, puis il le mit dans un tombeau neuf, taillé dans la pierre, et où personne encore n'avait été enseveli. Or, ces deux fervents disciples de Jésus purent s'assurer de la vérité de sa mort, et ils en étaient si assurés qu'ils l'ensevelirent.

Ne croyez pas cependant que dans Jésus-Christ, la divinité se soit séparée du corps et de l'âme ; non, sans doute, le Verbe divin n'a jamais laissé ce qu'il avait pris dans son incarnation : *Quod Verbum assumpsit, nunquam dimisit.* Il avait pris une âme et un corps, toute la nature humaine ; ainsi, quoique la mort ait séparé l'âme et le corps, la divinité est restée inséparablement unie à l'un et à l'autre comme auparavant.

En vertu de cette divinité qui ne fut jamais séparée de l'âme et du corps, ce corps, quoique corruptible, ne fut cependant dans le sépulcre sujet à aucune corruption ; et c'est aussi par la vertu de cette même divinité que, le troisième jour, l'âme et le corps se réunirent et reprirent une nouvelle vie comme nous le verrons dans l'article suivant.

Mais il nous reste encore plusieurs observations à faire sur celui-ci.

1° Comment Jésus-Christ qui était Dieu a-t-il pu souffrir et mourir ? Je vous répondrai que c'est précisément parce que Dieu ne peut ni souffrir ni mourir qu'il se fit homme. Ce n'est donc pas la divinité qui souffrit et qui mourut, mais l'humanité ; il mourut donc réellement. Cependant nous disons avec raison que Dieu a souffert, que Dieu est mort, parce que sa personne était vraiment une personne divine, quoique cependant elle n'eût souffert que dans la nature humaine.

Au moins, répliquerez-vous, Jésus-Christ étant Dieu aura peut-être rendu son humanité insensible ou moins sensible à la violence des douleurs et des tourments ? Erreur grossière ! sa chair fut aussi sensible et plus sensible même que la nôtre ; puisqu'il s'était fait homme pour souffrir et que le Saint-Esprit lui avait formé un corps très-propre pour cette fin, un corps, nous disent les prophètes, capable de ressentir toutes les souffrances et toutes les douleurs : *Virum dolorum et scientem infirmitatem.* Aussi était-il d'une sensibilité si délicate et si exquise que la douleur était plus vive en lui qu'en aucun d'entre nous.

Mais comment un homme pouvait-il résister si longtemps à tant de supplices ? Oh ! c'est ici que nous voyons agir la divinité, non pas pour ôter ou diminuer le sentiment de la douleur, mais pour soutenir sa vie au milieu des plus cruels supplices, afin de souffrir davantage et de nous prouver en même temps, par le prodige même de ses souffrances, qu'il était véritablement Dieu.

Laissons de côté les autres miracles par lesquels il a prouvé clairement sa divinité, les soldats venus pour le prendre, tout-à-coup renversés par terre ; la guérison de l'oreille de Malchus, et surtout, au moment de sa mort, l'éclipse miraculeuse qui au milieu du jour plongea l'univers dans les ténèbres, éclipse remarquée même par les Gentils qui en ont conservé la mémoire ; le tremblement extraordinaire de la terre, les rochers qui se fendent, les tombeaux qui s'ouvrent, le bouleversement de toute la nature, le centurion qui, à la vue de tous ses prodiges, s'écrie : *Vere Filius Dei erat iste*, et les autres qui descendaient du Calvaire en se frappant la poitrine de regret et de douleur : *Revertebantur percutientes pectora sua* ; laissons tout cela de côté, le seul prodige d'une si longue résistance à tant de douleur, n'est-il pas pour nous une preuve évidente de sa divinité ? Quel homme aurait pu survivre à la sanglante flagellation, et moins encore au douloureux couronnement d'épines ? Et cependant Jésus-Christ après un si cruel martyre ne meurt pas, il peut encore supporter le supplice du crucifiement et rester trois heures sur la croix, et enfin épuisé comme il l'était de courage, de force et de sang, jeter en mourant un cri à se faire entendre des personnes les plus éloignées. La nature humaine est-elle capable de tant de force ? Non : avouons donc que, dans ce mystère d'abjection et d'ignominie, Jésus-Christ a encore voulu se montrer Dieu, en souffrant et en mourant véritablement en Dieu.

Mais était-il nécessaire pour notre rédemption que Jésus-Christ souffrît tout ce qu'il a souffert ? Non sans doute, cela n'était pas absolument nécessaire, car toutes les actions de Jésus-Christ, étant les actions d'un Homme-Dieu, étaient d'un mérite infini à cause de l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine. Ainsi, la moindre de ses humiliations, une larme même, un soupir, une prière seule était suffisante pour apaiser Dieu, satisfaire pour nous à sa justice et racheter tout le genre humain.

Mais pourquoi une telle surabondance de souffrances et de douleurs, puisqu'il pouvait nous racheter à moins. Je vous en donnerai la raison plus tard en vous montrant les diverses fins que Dieu s'est

proposées dans ce mystère, outre la fin première et principale que nous avons déjà vue, je veux dire la rédemption et le salut de l'homme.

Je conclurai donc en vous disant, pour fruit de cette instruction, que quoique le calice de douleur que Jésus-Christ a bu pour nous fût bien surabondant à nos besoins: *Copiosa apud eum redemptio*, cela ne nous dispense pas de l'obligation de boire nous-mêmes à ce calice; nous devons plutôt en conclure l'indispensable nécessité d'imiter les souffrances de Jésus-Christ.

Ne serait-il pas en effet de la dernière inconvenance que Jésus-Christ, le seul innocent, souffrît, et que nous qui sommes les coupables nous en fussions tout-à-fait exempts. Mais ce qui est plus important encore, c'est que la satisfaction que Jésus-Christ a payée, quelque surabondante qu'elle soit, ne peut nous être fructueuse qu'à la condition de prendre notre croix et de la porter à sa suite.

Il nous le dit lui-même formellement dans l'Evangile : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* Il attend de nous, dit saint Paul, le complément de ses souffrances ; et c'est ce que l'Apôtre faisait lui-même : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* Cette vérité est un peu dure et un peu rebutante pour notre délicatesse si ennemie de la peine et des souffrances; mais n'importe, Jésus-Christ nous le répète : *Qui non bajulat crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.*

Mais cette croix que nous devons prendre, n'est plus la croix sanglante, celle qui conduit à la mort. La nôtre consiste dans le renoncement à nos passions, dans le fidèle accomplissement de nos devoirs de chrétien et d'état, devoirs qui sont toujours pénibles de leur nature ; dans la pratique de quelques pénitences et de quelques mortifications volontaires, ou au moins dans la résignation et dans la patience chrétienne au milieu des souffrances que Dieu nous envoie. Voilà notre croix; quelque pesante qu'elle nous paraisse, on ne peut la comparer avec celle que Jésus-Christ a portée. Et nous aurions la lâcheté de la refuser ? C'est une lâcheté en effet de répondre si mal à l'amour de Jésus-Christ, et de plus, pour nous, c'est une vraie folie, puisqu'en refusant de souffrir nous perdons tout le fruit de sa Passion et de sa mort, et par là nous nous perdons inévitablement nous-mêmes.

Réfléchissez bien sur cette vérité. Ou nous n'avons pas la foi, ou bien si nous l'avons, c'est un trésor enfoui qui ne nous sert de rien dans la pratique,

INSTRUCTION VII.

De la passion de Jésus-Christ.

Dans ma dernière instruction, je vous ai expliqué d'une manière succincte la passion et la mort de Jésus-Christ. Mais ce serait traiter cette matière d'une manière trop sèche et trop aride que de ne pas vous rappeler les principales vérités catholiques qui découlent de ce mystère et de ne rien vous dire en particulier de ses fruits et de son efficacité.

Je vais donc vous en entretenir aujourd'hui; je vous exposerai ces vérités dans l'ordre où elles se présenteront successivement à ma pensée.

Comme fondement de tout ce que nous allons dire, voyons d'abord quelle a été la cause de cette passion, puis nous en examinerons le but.

Si nous voulons parler des causes secondes, la passion eut autant de causes qu'il y eut de personne qui concoururent réellement à faire souffrir Jésus-Christ : Judas qui le trahit par un sordide intérêt; les Juifs qui par envie le livrèrent entre les mains de Pilate; Pilate lui-même qui, quoique convaincu de son innocence, le condamna à mort; enfin les soldats et les bourreaux, tous ceux-là furent les causes de la passion de Jésus-Christ; mais, je le répète, ils n'en furent que les causes secondes.

La première et la principale cause, ce fut le péché. Dieu voulait une juste satisfaction pour le péché, et Jésus-Christ était venu pour la lui offrir : *Traditus est propter delicta nostra.* Sans le péché, jamais Dieu n'aurait permis que son divin Fils fût traité de la sorte, et jamais Jésus-Christ ne se serait laissé mettre à mort; mais Dieu avait ainsi réglé les choses, parce qu'il s'agissait de notre rédemption et de notre salut. Sans doute ce n'est pas Dieu qui inspira à Judas l'horrible dessein de le livrer entre les mains de ses ennemis, ce ne fut pas non plus lui qui inspira à ceux-ci leur conduite sacrilége envers sa personne; car Dieu ne saurait être l'auteur du mal, mais il permit tout cela, parce que tout cela devait contribuer à l'accomplissement des desseins de miséricorde qu'il avait sur nous.

Il faut conclure de là deux choses : La première, c'est que Jésus-Christ souffrit et mourut volontairement. S'il ne s'était pas lui-même abandonné de sa propre volonté entre les mains de ses ennemis, ils n'aurient rien pu contre lui : *Oblatus est quia ipse voluit.* Nous voyons en effet dans l'Evangile que les Juifs, non pas une fois, mais mainte et mainte fois, avaient déjà conjuré sa perte ; tantôt ils voulurent le lapider, tantôt le précipiter du sommet d'une montagne ; mais quel que fût leur désir, jamais personne ne s'avisa de porter la main sur lui : *Quærebant eum apprehendere, et nemo misit in illum manus.* Et pourquoi cela ? Ecoutez-en la raison de la bouche de saint Jean : *Quia nondum venerat hora ejus.* (Joan. II, 30.) L'heure que Dieu avait fixée n'était pas encore arrivée. Mais lorsque ce moment fut venu, Dieu permit qu'ils pussent s'emparer de la personne du Sauveur et qu'ils ne trouvassent plus d'obstacles à leurs sacriléges desseins : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* (Luc. XXII, 53.)

En effet, Jésus-Christ connaissant cette heure et l'ayant prédite à ses disciples, alla lui-même au devant de ses ennemis. Après les avoir renversés par terre d'une seule parole, il ne prit pas la fuite, mais il attendit qu'ils se fussent relevés, puis il se laissa prendre et lier comme un agneau. Il lui aurait été facile de se justifier devant ses juges des imputations calomnieuses qui lui étaient faites et de prouver son innocence, il refusa de le faire. Enfin, en expirant sur la croix, il poussa un cri dont n'aurait pas été capable un homme qui rend le dernier soupir ; et par là il prouva qu'il avait la force et la puissance de vivre autant qu'il lui aurait plu. Jésus-Christ prouva donc, de plusieurs manières, que sa Passion était l'effet de sa volonté et qu'elle n'avait pas d'autre cause que notre besoin et le désir de notre salut : *Oblatus est quia ipse voluit.*

La seconde conclusion, c'est que le fruit de sa Passion et de sa mort répond parfaitement au but et au dessein de miséricorde qu'il se proposait en la souffrant.

Le but de Jésus-Christ, selon les écritures, était de dépouiller entièrement le démon de la puissance qu'il avait usurpée sur le monde : *Ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium ;* d'effacer le titre ou le décret de notre condamnation, en l'attachant à la croix : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti ;* de sauver tout ce qui avait péri : *Venit filius hominis quærere, et salvum facere quod perierat ;* de bénir en lui et par lui toutes les nations : *Ut in gentibus benedictio Abrahæ fieret in Christo Jesu.*

Ainsi notre délivrance de la servitude du péché et du démon, le ciel rouvert à tous les hommes, et enfin tous les secours nécessaires pour arriver au salut éternel : voilà le fruit de la passion et de la mort de Jésus.

De là il faut conclure encore l'universalité de la rédemption ; je veux dire que Jésus-Christ a souffert, est mort pour tous les hommes et que tous doivent le reconnaître pour leur Sauveur.

Dieu s'est exprimé sur ce point en termes si clairs et si formels, qu'on ne conçoit pas comment il peut se trouver des hommes qui, contre la vérité, non moins que contre leur intérêt, osent enseigner le contraire et avancer que Jésus-Christ n'a pas versé son sang ni souffert la mort pour le salut de tous les hommes ; doctrine impie, hérétique, injurieuse à Dieu, funeste aux âmes, tendant à détruire l'espérance chrétienne, à éteindre toute ferveur, à nous rendre lâches et paresseux, sinon désespérés ; aussi a-t-elle été justement condamnée par l'Eglise. Loin de nous donc de telles pensées et de telles maximes.

Jésus-Christ s'appelle dans les saintes Ecritures le Sauveur du monde, le Rédempteur du monde, l'Agneau qui efface les péchés du monde. Saint Paul nous dit qu'il s'est donné lui-même pour nous racheter tous : *Dedit semetipsum, pro omnibus* (I. Tim. II, 6.) Saint Jean, qu'il est la victime de propitiation, non-seulement pour nos péchés, mais encore pour ceux de tout le monde : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris et totius mundi.* (I. Joan. II, 2.) Saint Paul, qu'il est le Sauveur de tous les hommes et surtout des fidèles : *Salvator omnium, maximè fidelium* ; que comme tous meurent en Adam ; ainsi tous seront vivifiés en Jésus-Christ : *Sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur.* (I. Cor. XV. 22). Tous ces passages et une foule d'autres que j'omets pour abréger, ou n'ont point de sens, ou signifient que la rédemption a été universelle, sans restriction et sans exception. Le langage des Pères n'est ni moins clair ni moins formel. Quelle que soit donc la manière dont le prix de la rédemption est appliqué à certaines nations, il est incontestable qu'il a été payé par notre commun réparateur, pour le salut de tous. Nous devons donc tous adorer humblement ce mystère sans chercher à le comprendre, nous surtout qu'il a spécialement distingués par le don précieux de la foi.

N'écoutons donc pas ceux qui veulent restreindre ce grand bienfait à quelques âmes privilégiées. Pourquoi recourir aux impénétrables jugements de Dieu, lorsque la foi, non moins que la raison,

nous enseigne formellement le contraire? Oui, la raison aussi. Remarquez bien ceci : toute doctrine qui vous donne de Dieu une idée indigne de lui, indigne de sa bonté et de sa justice infinie ; toute doctrine qui éteint en nous la confiance en Dieu et la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres, deux choses que Dieu nous commande rigoureusement, tenez-la pour une doctrine fausse et rejetez-la. En effet, Dieu n'est pas, ou bien il est infiniment bon et infiniment juste ; il ne peut être en contradiction avec lui-même, il ne peut nous commander une chose qui serait impraticable, supposé la vérité de cette doctrine.

Mais je vois ce que quelques-uns vont m'objecter : si Jésus-Christ a souffert et est mort pour tous, pourquoi y en a-t-il tant qui se perdent? Comment concilier l'universalité et l'efficacité de la rédemption, avec ce grand nombre de réprouvés, même parmi les chrétiens ; avec ce petit nombre des élus qu'on nous prêche si souvent?

Cela est parfaitement vrai ; mais il faut en chercher la raison et voir si ce malheur vient de Dieu ou de nous. Or, un grand nombre se damnent parce qu'ils mettent obstacle aux mérites de la Passion de Jésus-Christ, et que, par leur faute et par leur malice, ils rendent inutile le sang qu'il a versé pour eux. Supposons qu'un excellent médecin préparât un remède souverain pour guérir toute espèce de maladie, il pourrait arriver, malgré ce remède, qu'il y eût encore beaucoup de malades, ou parce qu'ils ne le prendraient pas, ou parce qu'ils en useraient mal. De même, quoique Jésus-Christ ait préparé à tous les hommes un excellent remède, cela n'empêche pas que beaucoup ne se perdent, parce qu'ils négligent les moyens requis pour se le bien appliquer, et qu'ils se rendent indignes des grâces que Jésus-Christ leur a méritées et qui les conduiraient infailliblement au ciel. Pour preuve de ce que j'avance, il suffit de jeter un coup d'œil sur la conduite des hommes. Y a-t-il beaucoup de chrétiens qui travaillent sérieusement à leur sanctification et à leur salut, qui soient vigilants et ennemis du péché, attentifs à leurs devoirs, mortifiés dans leurs passions, fervents dans la pratique du bien? Le nombre en est certainement petit et très-petit ; la paresse, l'amour du péché, la satisfaction des passions : voilà ce qui domine même dans la plupart des chrétiens.

Il ne manque pas non plus de ces chrétiens ou ignorants ou présomptueux pour lesquels la passion de Jésus-Christ devient une occasion de péché et d'impénitence.

Ils répètent donc volontiers avec saint Jean : *Non misit Deus Filium suum ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum ;* jusque-là ils ont parfaitement raison ; mais le mal est qu'ils s'appuient sur cette maxime pour s'encourager à pécher et à rester dans l'inimitié de Dieu, se promettant, malgré l'indignité de leur vie, une prétendue impunité et même une heureuse fin.

Si la rédemption de Jésus-Christ avait la vertu de sauver avec de semblables dispositions, je n'hésiterais pas à affirmer qu'elle aurait été une chose mauvaise, puisqu'elle aurait été un encouragement au péché et au vice.

De ce qu'il y en a beaucoup qui se damnent, il ne faut donc pas en conclure que la rédemption est sans effet ou qu'elle n'est pas pour tous les hommes ; mais plutôt que cette rédemption, quoique d'une valeur infinie par elle-même, ne suffit cependant pas sans notre coopération ; et qui pourrait en douter ? *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te* (Saint Augustin). Excepté les enfants qui, s'ils meurent avant l'âge de raison, sont sauvés par les seuls mérites de Jésus-Christ qui leur sont appliqués dans le baptême, personne ne sera sauvé sans sa coopération. Il faut absolument pour les adultes la contrition sincère de leurs péchés, la fuite soigneuse du péché et des mauvaises occasions, la fidèle correspondance à la grâce de Dieu, la pratique de l'oraison, des sacrements et des vertus chrétiennes ; car ce sont là les moyens par lesquels nous sont appliqués les mérites et la vertu de la passion et de la mort de Jésus-Christ.

Voilà ce qui est requis de notre part, Jésus-Christ nous ayant rachetés par ses travaux et nous ayant fourni de son côté tous les secours nécessaires, nous devons de notre côté être fermement décidés à le suivre avec fidélité et à travailler de concert avec lui, Il ne s'agit plus ici de chercher à connaître les secrets de la providence sur notre sort à venir ; mais il s'agit de faire un bon usage des moyens de salut qu'il nous a donnés, de prendre ces moyens sérieusement et avec zèle, et de demander à Dieu avec humilité et persévérance la grâce d'en bien profiter.

Pour obtenir tout cela, je ne saurais vous conseiller de pratique plus salutaire, que la pensée fréquente et habituelle de la passion et de la mort de Jésus-Christ. Oui, Jésus crucifié, voilà le grand objet qui doit surtout nous occuper. Les souffrances de Jésus devraient être la nourriture la plus chère et la plus habituelle de notre âme, et non pas l'objet de quelques émotions passagères et stériles que nous nous bornons à produire le vendredi saint. Deux motifs doivent

nous porter à la méditer sans cesse : la reconnaissance et l'intérêt.

Et d'abord, la reconnaissance : c'est là le plus grand de tous les bienfaits, le dernier excès de la divine bonté. Si un Dieu a réellement versé son sang pour nous, s'il a sacrifié sa vie, si c'est sa mort qui a apaisé la colère de Dieu, qui a mis fin à nos maux, qui nous a ouvert les trésors de la divine miséricorde, source de tout bien ; ce serait assurément une ingratitude sans pareille, de ne pas y penser. En reconnaissance d'un si grand bienfait, nous devrions souffrir toutes sortes de peines pour lui ; mais il n'en demande pas tant, il nous demande seulement de penser quelquefois à lui, de penser avec amour et reconnaissance aux souffrances qu'il a endurées pour nous. Quoi de plus juste ? cependant : *Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo.* (Is. LVII, 1.)

C'est pour cela qu'il a établi le très-grand, très-saint et très-auguste sacrifice de la Messe, il a voulu qu'il fût un mémorial perpétuel de sa passion et de sa mort : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.* (Cor. XI, 26.) Aussi, est-ce surtout lorsque vous assistez à la sainte Messe que vous devez penser à la passion de Jésus-Christ, et en faire le sujet de votre dévotion.

Outre la reconnaissance que nous devons à Jésus-Christ, notre intérêt l'exige aussi; car il n'y a pas de pensée plus efficace et plus salutaire pour nous sanctifier. La vue d'un Dieu souffrant et mourant pour nous, fait connaître avec la dernière évidence, l'immensité de son amour pour nous, l'excellence et le prix de notre âme, de cette âme qu'il a rachetée à un si grand prix, l'énormité et la malice du péché que la justice divine punit en lui avec tant de rigueur, le modèle des plus sublimes vertus ; nous les voyons en effet toutes pratiquées par Jésus-Christ à un degré éminent et héroïque. Or, cette pensée est éminemment capable de produire en nous les plus salutaires impressions, d'amour pour Dieu, d'horreur pour le péché, d'estime pour la pénitence et de zèle pour imiter ses vertus.

Nous trouverons dans cette méditation la force de triompher de tous nos ennemis ; du monde, du démon et de la chair. Le démon nous tente de désespoir ou de présomption ; mais la passion de Jésus-Christ nous préserve de l'un et de l'autre, en nous faisant concevoir d'un côté une vive confiance et de l'autre une crainte salutaire. Le monde et la chair nous tentent par l'attrait des plaisirs et par la crainte des souffrances ; mais la passion de Jésus-Christ nous donne de l'horreur pour les premiers et de l'amour pour les

secondes. Enfin elle est notre plus ferme appui au milieu de toutes nos peines, puisqu'il n'y a pas de souffrance qui ne trouve son exemple et son soulagement dans les peines de Jésus. Aussi saint Pierre avertissant les fidèles de se fortifier contre les assauts des tentations et des afflictions, leur recommande surtout de s'armer de la méditation des souffrances de Jésus-Christ : *Christo igitur passo in carne . eadem cogitatione armamini et vos.*

Mais pour méditer avec fruit la passion et la mort du Sauveur Jésus, il faut la méditer de manière à en être profondément touché et pénétré. Or, les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent diverses méthodes pour la méditer de manière à en tirer des fruits solides.

1° La première consiste à la considérer non comme une chose passée, mais comme une chose présente. Les évènements passés et éloignés ne font pas ordinairement une grande impression. Il faut donc regarder les souffrances de Jésus-Christ comme si elles avaient lieu sous nos yeux. C'est ce que fait l'Eglise, elle qui dans le cours de l'année, par ses diverses solennités, nous représente tous les mystères de la religon comme s'ils s'accomplissaient dans ce our même, et qui nous dit : C'est aujourd'hui que notre Seigneur est né, qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel.

2° Considérez la passion de Jésus-Christ, non comme un bienfait général et commun à tous les hommes, mais comme une grâce accordée spécialement à nous. Il semble que pour être général, ce bienfait perde de son prix ; mais c'est une illusion ; car pour avoir souffert pour tous, il n'en a pas moins souffert avec autant d'amour pour chacun que pour tous. En souffrant il avait chacun de nous présent à la pensée, d'une manière très-particulière et très-distincte. Si vous aviez été seul sur la terre, dit saint Bernard, il aurait autant fait pour vous seul qu'il a souffert pour tous ensemble. Chacun de nous peut donc et doit même s'appliquer ce bienfait comme s'il n'avait eu que lui pour objet. C'était la pratique de saint Paul quand il s'écriait avec enthousiasme : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Gal. II, 20).

3° Après avoir médité tous ses tourments avec toutes leurs circonstances, rentrons en nous-mêmes et persuadons-nous bien que c'est nous qui sommes la cause de tout ce qu'il a souffert. C'est là une vérité de foi : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* (Isaï. LIII, 5) ; mais cette vérité suffit pour toucher de compassion les cœurs les plus insensi-

bles ; surtout si l'on s'arrête bien à considérer quel est celui qui souffre, ce qu'il souffre, pour qui il souffre et avec quel amour il souffre.

Si l'on suivait cette méthode en méditant la passion de Jésus-Christ, cette méditation ne pourrait manquer d'être fructueuse. Mais comment la méditer, lorsqu'on n'a pas même un crucifix chez soi ! Je vous avoue que je suis vraiment étonné lorsque entrant dans une maison pour voir un malade, je m'approche de son lit et que je n'y trouve pas même l'image du crucifix. Ne sont-ce pas là les vraies armoiries du chrétien ! Quelle sorte de chrétiens sommes-nous donc ? quel est notre culte et quelles sont nos espérances?

Nourrissons donc, dans notre cœur, une dévotion affectueuse et solide à Jésus crucifié. Rappelez-vous qu'un jour, arrivés à votre dernière heure, abandonnés de vos parents et de vos amis, il ne vous restera que le crucifix entre les mains. Si pendant votre vie vous l'avez reconnu avec une tendre dévotion, il vous reconnaîtra à la mort par une protection efficace, il dissipera vos craintes, il vous fortifiera cuntre les terreurs et les angoisses de ce grand passage, il répandra dans votre cœur une douce joie et une amoureuse confiance, il sera tout à la fois votre espérance, votre force, votre paix et votre refuge. Mais si le crucifix vous est indifférent et même étranger pendant votre vie ; si vous ne vous êtes jamais appliqués à lire et à méditer ce livre, quelle consolation et quelle force en retirerez-vous alors ? Pensez-y bien et prenez des résolutions en conséquence.

INSTRUCTION XVIII.

Fin de l'Incarnation et de la passion de Jésus-Christ.

En exposant le troisième article du Symbole, nous avons parlé des mystères de l'incarnation, de la naissance, de la passion, de la mort et de la sépulture de Jésus-Christ, mystères d'humiliation et d'abjection extrême. Avant de passer aux articles suivants qui renferment les mystères de son triomphe et de sa gloire, il est nécessaire de vous faire connaître plus parfaitement la fin de l'incarnation de Jésus-Christ et de ses souffrances.

Le Symbole des apôtres n'en parle pas expressément ; mais celui de la messe nous la marque d'une manière très-formelle par ces paroles : *Propter nos et propter nostram salutem descendit de cœlis et incarnatus est de Spiritu sancto :* ces paroles nous donnent pour fin de tous les mystères de la vie du Sauveur, notre rédemption et notre salut. C'est bien là en effet leur fin première et principale ; mais ce n'est pas la seule, deux raisons nous le prouvent.

1° La venue de Jesus-Christ, pour nous racheter, n'était nécessaire que dans la supposition que Dieu exigeât de nous une satisfaction rigoureuse de nos fautes ; car cette satisfaction devant être proportionnée à l'offense et par conséquent infinie comme l'offense, elle ne pouvait être offerte que par un Dieu fait homme. Mais le Seigneur ne pouvait-il pas nous accorder notre grâce et notre pardon sans exiger cette condition ? Oui, certainement. Une seule parole lui avait suffi pour nous créer ; une seule parole pouvait suffire pour nous sauver. Et même, supposé que notre rédemption ne pût s'opérer que par une satisfaction condigne, on ne voit pas encore la nécessité, pour Jésus-Christ, de se condamner à tant de souffrances.

2° En effet, toutes les actions de Jésus-Christ étant d'une valeur infinie à raison de la dignité infinie de sa personne divine, la moindre de ses humiliations était insuffisante pour notre rédemption, une prière, une larme, un soupir suffisait pour apaiser Dieu, pour satisfaire à la justice divine et racheter tout le genre humain. Pourquoi donc a-t-il voulu souffrir tant de peines et de tourments, puisqu'il pouvait nous racheter bien à moins ?

Ces deux réflexions nous conduisent forcément à reconnaître que Dieu, dans la mission et dans les travaux de Jésus-Christ, s'est proposé d'autres fins que notre rédemption et notre salut, et que c'est pour arriver à ces fins, qu'il a préféré ce moyen à tout autre. Ce sont ces fins que nous allons considérer aujourd'hui en peu de mots ; nous en prendrons occasion en finissant d'en tirer et d'établir une conclusion importante pour la pratique.

Or, je réduis à deux les autres fins que Dieu s'est proposées dans l'incarnation du Verbe divin ; je veux dire sa plus grande gloire et notre plus grand avantage. Et d'abord, la gloire extrinsèque de Dieu consiste dans la manifestation de ses divines perfections ; or rien ne donne plus d'éclat aux perfections de Dieu que le mystère de l'incarnation et les œuvres que Jésus-Christ à opérées pour nous.

C'est ici qu'éclatent d'une manière spéciale les perfections de Dieu ; surtout sa toute-puissance, sa justice, sa sainteté, la haine infinie qu'il porte au péché, sa bonté et son amour infini pour nous.

1° *Sa toute-puissance* par l'union, dans un seul sujet et dans une seule personne, de deux choses infiniment éloignées l'une de l'autre, la nature divine et la nature humaine ; c'est-à-dire par l'union de l'éternité avec le temps, de la vie avec la mort, du bonheur avec la misère, de la petitesse avec l'immensité, du tout avec le néant. Quelle merveille ! ce petit enfant qui a été conçu dans le sein de Marie, qui est né dans une étable, est le vrai fils de Dieu, il est consubstantiel à Dieu et vrai Dieu avec lui ! Dieu homme, homme Dieu, la chair est le Verbe, le Verbe est chair, quels termes contradictoires et cependant, tout étranges qu'ils sont, ils sont unis ensemble d'une manière incompréhensible.

Voila pourquoi la sainte Ecriture nous parlant de ce mystère, le regarde comme le chef-d'œuvre de la toute-puissance, comme au-dessus de l'ouvrage même de la création. Dans la création, pour former le ciel et l'étendre sur nos têtes, Dieu n'employa que la force de ses doigts : *Videbo cœlos tuos opera digitorum tuorum* (Ps. VIII, 4) ; mais dans l'incarnation il déploie toute la puissance de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo.*

2° *L'infinie sagesse de Dieu* qui a trouvé le moyen de concilier, dans ce mystère, les intérêts de la justice avec les intérêts de la miséricorde. D'un côté, la justice de Dieu exigeait une satisfaction et une vengeance pour nos péchés ; et de l'autre, sa miséricorde demandait pour nous le pardon et la paix. Comment concilier ces deux choses ? Si Dieu se venge, où sera sa miséricorde ? S'il pardonne, où sera sa justice ? Or, par le moyen de l'incarnation, il concilie ces deux extrêmes : Jésus-Christ prend en toute rigueur sur lui-même la peine due à nos péchés, et la justice divine est satisfaite; et nous, par les mérites de Jésus-Christ nous recevons gratuitement le pardon de nos fautes et la miséricorde obtient ce qu'elle demande. Ainsi se vérifie la parole du prophète : *Justitia et pax osculatæ sunt* (Ps. LXXXIV, 11), la justice et la miséricorde se sont donné le baiser de paix.

3° *Sa sainteté* et sa haine pour le péché. Si Jésus-Christ n'était venu en ce monde, s'il n'avait pas fait et souffert tout ce que nous savons, nous n'aurions qu'une faible idée de la malice du péché, nous ne comprendrions pas combien il déplaît à Dieu. Tandis qu'en

voyant traiter avec tant de rigueur le fils unique de Dieu, le saint des saints, uniquement pour avoir pris la forme des pécheurs, nous comprenons suffisamment l'énormité du péché et la haine implacable que Dieu lui porte.

Dieu ne pouvait nous en donner une plus forte preuve. Ni le déluge universel, ni le déluge particulier du feu, ni tant d'autres fléaux par lesquels il avait puni le péché, pas même l'enfer qu'il a créé pour l'expier, ni l'éternité avec tous ses tourments ne nous prouvaient la haine de Dieu pour le péché avec la même évidence que la vue de son Fils unique venu du ciel sur la terre, condamné pendant trente ans à une vie dure et laborieuse et enfin attaché à la croix pour le péché. En effet la plus petite souffrance d'un Dieu, n'a pas la moindre proportion avec la ruine de toutes les créatures.

Enfin, *la bonté de Dieu* et son amour infini pour nous. C'est de toutes les perfections divines, celle qui éclate le plus dans le mystère de l'incarnation.

1° Parce que dans ce mystère Dieu se communique tout à nous, par l'union de son être divin à notre chair. Par l'incarnation, notre chair est la chair de Jésus-Christ; notre chair est ennoblie, sanctifiée et en quelque sorte divinisée. Jésus-Christ a contracté avec nous une étroite alliance, en vertu de laquelle nous ne faisons qu'une seule et même chose avec lui. Nous sommes dans un sens très-vrai, les frères de Jésus-Christ et les enfants de Dieu, grâce et dignité qui nous élèvent au-dessus des anges mêmes. En effet, Dieu n'a pas pris la nature des anges, mais la nature humaine; ainsi nous seuls pouvons dire que Jésus-Christ est notre chair et notre frère.

2° Parce que Dieu dans l'incarnation a donné et sacrifié pour notre salut tout ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, c'est-à-dire, son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* Dites-moi, je vous prie; supposons qu'un roi de la terre, pour délivrer un malfaiteur de la potence à laquelle il a été justement condamné, lui substituât son propre Fils, l'héritier de sa couronne, quel excès de charité ne serait-ce pas! Or ce qui ne se vit jamais sur la terre, ce que l'on peut regarder comme un songe, voilà ce que Dieu a fait pour nous!

Pour nous délivrer, nous pécheurs, de la mort, il y a condamné son Fils unique, et il a épuisé sur lui ses vengeances afin d'épuiser sur nous ses miséricordes. Le Seigneur pouvait-il nous donner une plus grande preuve d'amour!

Il est donc évident que l'incarnation a manifesté d'une manière éclatante les perfections divines et que par conséquent le Seigneur, en choisissant ce moyen pour nous racheter, a choisi le plus glorieux pour lui.

Mais il faut ajouter que c'était aussi le plus avantageux pour nous; et pour deux raisons :

1° Pour faciliter notre union avec Dieu. L'homme étant tout terrestre et tout animal, il lui était difficile de s'élever à Dieu qui est un pur esprit, un esprit bien supérieur aux sens. Qu'a donc fait le Seigneur ? Voyant que nous ne pouvions nous élever jusqu'à lui, il s'est abaissé jusqu'à nous, il s'est rendu visible et palpable; il a habité parmi nous, comme un de nous, et il a voulu se faire voir et converser familièrement avec nous, afin que sa très-sainte humanité nous servît comme d'échelle pour monter et nous unir à Dieu; admirable condescendance qui nous avait été figurée par deux résurrections opérées, l'une par Elie et l'autre par Elisée. Pour ressusciter chacun un enfant mort, ces prophètes se rapetissèrent et se raccourcirent afin de s'adapter à la petite taille de ces enfants, joignant du mieux qu'ils purent membres à membres, et répandant ainsi en eux l'esprit et la vie. De même, Jésus-Christ pour nous rappeler à la vie de la grâce et nous unir à lui, s'est anéanti lui-même : *Exinanivit semetipsum*, il s'est rapetissé pour adapter sa majesté à notre bassesse, et sa souveraine grandeur à notre néant.

2° Mais ce qui est plus important, c'est que par ce moyen il nous a offert, dans sa personne, un parfait modèle de toutes les vertus. Aveuglés que nous étions par le péché et ensevelis dans des ténèbres épaisses, nous avions besoin d'un modèle pour régler notre vie, d'un modèle qui fût infaillible et non sujet à tromper et en même temps visible et exposé à nos regards. Or, ce modèle nous l'avons dans Jésus-Christ et dans toute cette vie de souffrances, de travaux et de vertus de toute espèce qu'il a menée parmi nous durant tant d'années. Il nous a enseigné la route du ciel par ses exemples encore plus que par ses paroles ; et il a voulu souffrir plus qu'il ne fallait pour nous racheter, afin de faire éclater à nos yeux sa charité aussi bien que la lumière de ses exemples. C'est en effet sur ses exemples que se sont formées tant de vertus héroïques dans le christianisme : la pauvreté volontaire, la pénitence des anachorètes, la pureté sans tache des vierges, le courage inébranlable des martyrs, le zèle et la charité brûlante des apôtres et des confesseurs. Mais si un tel

héroïsme n'est pas de précepte pour tous, il est au moins indispensablement nécessaire de se rendre semblable à Jésus-Christ par les vertus qui forment le vrai chrétien, la patience, la douceur, la charité, l'humilité, la mortification, etc. Oh! comprenez bien cette vérité.

Je vous exhortais dernièrement à la dévotion à Jésus crucifié; or, cette dévotion consiste essentiellement à l'imiter, à retracer en soi son image, à suivre ses exemples: *Donec formetur Christus in nobis.* (Gal. IV, 19.) Le culte, l'amour, la reconnaissance que nous lui devons, consiste surtout à lui ressembler.

Cette ressemblance n'est pas simplement une chose de conseil et de perfection, mais c'est un devoir formel et indipensable pour quiconque veut se sauver. La conduite et les exemples de Jésus-Christ sont pour nous une loi et une règle. Il a souffert, dit saint Pierre, non-seulement pour nous racheter, mais encore pour nous laisser un exemple que nous devons suivre: *Christus passus est vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* (I. Petr. II, 21.) « Je suis la voie, dit Jésus-Christ, et personne n'arrive à la vie que par cette voie; » or cette voie n'est autre chose, dit saint Bernard, que l'exemple: *Via in exemplo.* D'ailleurs lui-même nous le dit: *Exemplum dedi vobis, ut, quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* Enfin le Père éternel qui l'a envoyé en ce monde a formé le grand et l'immuable décret de n'admettre personne dans son royaume s'il ne trouve en lui l'image de son divin Fils: *Quos præscivit hos et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom. VIII, 29.) Regardez-le bien, nous dit-il à tous, en nous le montrant, voilà le divin modèle, le modèle nécessaire que je vous propose à imiter; il ne peut y en avoir d'autre. Il a vécu et conversé parmi vous; son image est sous vos yeux; l'histoire de ses actions et de ses vertus est retracée dans l'Evangile en caractères ineffaçables et éternels. Contemplez-le donc et faites ce qu'il a fait: *Inspice et fac secundum exemplar.*

Mais sans aller chercher d'autres raisons, le nom seul de chrétien que vous portez ne suffit-il pas pour vous convaincre de cette vérité? Qu'est-ce qu'un chrétien, sinon un disciple de Jésus-Christ? Or, pour être disciple de Jésus-Christ, il ne suffit pas d'adorer sa personne, de croire sa doctrine, de respecter ses ministres, il faut aussi imiter sa vie, se revêtir de son divin esprit et le retracer en nous trait pour trait. Sans cela nous ne sommes chrétiens que de nom; toute dévotion qui ne conduit pas à l'imitation de Jésus-Christ, n'est qu'une pure illusion.

Concluez de là combien les chrétiens s'abusent ordinairement en matière de dévotion. Aujourd'hui toute la dévotion et toute la piété chrétienne se réduit à quelques pratiques extérieures et matérielles. Ces pratiques, si elles étaient faites avec un véritable esprit de piété, pourraient bien, il est vrai, conduire à la véritable dévotion, mais par elles-mêmes elles ne constituent pas la solide vertu, elles peuvent fort bien en être séparées et même se concilier avec la vie la plus criminelle. On voit des chrétiens fréquenter les églises, assister à la messe et aux sermons, s'approcher des sacrements; mais au milieu de tout cela, vous chercherez vainement dans la plupart d'entre eux cette conformité et cette ressemblance avec Jésus-Christ qui forment le vrai caractère du chrétien. Jésus-Christ a prié sur la croix pour ses bourreaux; où trouve-t-on aujourd'hui le pardon des injures et l'amour des ennemis? Jésus-Christ a voulu naître, vivre et mourir dans l'abjection et la pauvreté; où est maintenant le détachement des biens et des dignités de la terre? Jésus-Christ a voulu que son corps fût couvert de plaies et sa tête couronnée d'épines; où est de nos jours la pénitence et la mortification? Enfin Jésus-Christ, et pendant toute sa vie et à sa mort, a obéi en tout à son Père; où est aujourd'hui la résignation à la volonté de Dieu dans les peines de la vie? Qui imite ces exemples de Jésus-Christ?

Mais si dans la pratique il y a une opposition formelle entre vos sentiments, vos affections, votre vie et celle de Jésus-Christ; si vous accordez tout aux sens et aux passions; si votre vie n'est qu'orgueil et vanité, avarice et cupidité, mollesse et sensualité, que venez-vous donc me parler de votre vertu? Quelle est donc cette vertu qui ne fait pas de vous de vrais disciples de Jésus-Christ? Ne vous faites pas illusion; la ressemblance avec Jésus est la pierre de touche pour distinguer la vraie dévotion.

Vous ne reconnaîtrez que trop votre erreur au grand jour où toutes les illusions s'évanouissent, je veux dire au dernier jour de votre vie, alors que le prêtre vous présentera l'image sacrée du crucifix. Voilà, vous diront alors votre conscience et votre foi, voilà le seul appui de tes espérances, car c'est le modèle auquel tu as dû conformer ta vie pour être sauvé. Mais si alors vous ne retrouvez en vous aucune de ses actions et aucune de ses vertus, quelle espérance de salut pourra vous rester? Oh! chrétiens, c'est alors que vous entendrez une voix secrète, mais bien intelligible, partir du crucifix, vous faire des reproches vifs et amers qui ne seront que le prélude de votre éternelle condamnation!

Pour prévenir un si grand malheur, appliquez-vous donc dès ce moment à étudier ce divin modèle ; à le bien méditer, à vous régler sur ses maximes et sur ses exemples et à vous remplir tellement de son divin esprit, que vous deveniez une véritable copie de Jésus-Christ par l'humilité, par la douceur, par la charité, par la mortification, par le détachement, par l'esprit de ferveur et de pureté : *Induimini Dominum Jesum* (Rom. XIII, 14) ; c'est l'obligation que vous avez prise dans l'heureux moment de votre baptême ; *quicumque baptizati estis, Christum induistis.* (Gal. XIII, 27.) Il n'est pas possible, il est vrai, d'atteindre sa perfection, mais nous devons nous efforcer d'en approcher autant que le comporte la mesure des grâces et des dons que nous avons reçus ; c'est ainsi que tous les saints que nous vénérons dans le ciel, l'ont tous retracé plus ou moins parfaitement.

Telle est la vraie dévotion, la seule qui nous rende vraiment chrétiens et la seule aussi qui puisse nous appliquer les grâces que Jésus-Christ est venu nous apporter sur la terre. Sa mort nous sera inutile, si sa vie ne nous a servi de règle ; nous ne tirerons aucun profit de ses mérites, si nous n'avons profité de ses exemples ; en un mot il ne sera pas notre Sauveur, s'il n'a été auparavant notre modèle.

Il vous vient quelquefois à l'esprit des craintes et des inquiétudes, si vous serez sauvés ou non, si vous serez du nombre des réprouvés ou des élus. Mais vos doutes sont faciles à éclaircir : sans aller chercher dans les décrets de Dieu, il vous suffit pour résoudre ces doutes, du texte de saint Paul : *Quos præscivit, hos et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* ; ceux-là seront sauvés, qui seront trouvés conformes à l'image de son divin Fils. Comparons-nous donc souvent à ce divin modèle, pour voir quelle ressemblance nous avons avec lui, et de là nous pourrons juger sûrement de notre sort éternel.

INSTRUCTION XIX.

Cinquième article du Symbole. Descente aux enfers et résurrection de Jésus-Christ.

Il est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité

des morts. Après avoir, dans l'article précédent, parlé des humiliations et des ignominies de Jésus-Christ, nous allons dans celui-ci, commencer à parler de sa gloire et de son triomphe. Il renferme deux parties ; je commence par la première qui traite de la descente de Jésus aux enfers.

Il est de foi que la mort de Jésus-Christ a été une mort réelle et véritable ; il est certain aussi que son âme s'est réellement séparée de son corps. Nous avons vu qu'après la mort de Jésus-Christ, son corps fut placé dans un tombeau, mais l'âme que devint-elle pendant qu'elle fut séparée du corps ? L'âme toujours unie à la divinité qui ne se sépara jamais d'elle non plus que du corps, descendit aux enfers, et y demeura tout le temps que le corps resta sans vie dans le sépulcre.

Mais que faut-il entendre par ce mot *enfer ?* c'est ce qu'il faut d'abord examiner. Le mot enfer signifie en général un lieu inférieur qui est sous nos pieds et qui est placé au centre de la terre ; mais ici il signifie spécialement les lieux souterrains dans lesquels sont renfermées les âmes qui sont privées du bonheur du ciel. Comme l'état de ces âmes est différent, il y a aussi différents lieux pour les recevoir ; le catéchisme romain en distingue trois.

Le premier et le plus profond de tous est celui où souffrent et souffriront éternellement les âmes des damnés ; il est appelé dans les Ecritures le lieu des tourments, *locus tormentorum;* c'est l'enfer proprement dit.

Le second est le purgatoire où sont détenues pour quelque temps, les âmes de ceux qui meurent en état de grâce, il est vrai, mais souillées de quelque faute vénielle qui n'est pas encore pardonnée, ou bien qui sont redevables à la justice divine de quelque satisfaction temporelle, pour les péchés graves ou légers qui leur ont été pardonnés ; mais qu'elles n'ont pas entièrement expiés en cette vie.

Le troisième est le séjour qu'habitaient les âmes des patriarches, des prophètes et des justes morts avant la venue de Jésus-Christ. Quoique ces âmes n'eussent plus rien à expier, elles ne pouvaient cependant entrer dans le ciel avant que Jésus-Christ, par sa mort et son ascension, en eût ouvert les portes qui avaient été fermées par le péché de notre premier père. Elles étaient donc là attendant leur rédemption, en hâtant le jour de toute l'ardeur de leurs désirs et de toute la ferveur de leurs prières. Ce lieu s'appelle ordinairement *les limbes des saints Pères*, et l'Ecriture le nomme *le sein d'Abraham.* Ainsi nous lisons, dans saint Luc, que l'âme du pauvre

Lazare qui toute sa vie avait été assis à la porte du mauvais riche, fut portée par les anges dans le sein d'Abraham, où elle fut vue par ce mauvais riche même qui était enseveli dans les feux de l'enfer. *Factum est ut moreretur mendicus et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ.* (Luc. XVI, 22.)

Cela posé, dans lequel de ces trois séjours descendit l'âme très-sainte de Jésus-Christ? Qu'il soit réellement descendu aux enfers, c'est une vérité incontestable, puisque cet article le dit formellement, et que cette vérité se trouve clairement exprimée dans la sainte Ecriture. Nous voyons en effet que Jésus-Christ dit à son Père par la bouche du Psalmiste qui en parle en son nom d'une manière prophétique : vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer et vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption : *non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (Ps. XV, 10.) Ce texte nous prouve clairement que pendant que le corps du Sauveur était dans le sépulcre, son âme était dans l'enfer ; mais le point essentiel est de savoir dans lequel des trois lieux dont j'ai parlé.

Pour bien comprendre ceci, il faut remarquer avec saint Thomas, qu'une personne peut être présente dans un lieu de deux manières différentes : ou par les effets de sa puissance ou bien réellement et en personne. Ainsi on dit qu'un roi est présent dans toutes les parties de ses états par son autorité, promulguant partout des lois, punissant les malfaiteurs, accordant des grâces; et ensuite on dit qu'en réalité et en personne il habite son palais ou la ville de sa résidence. Or, appliquant cette doctrine à notre cas, je dis qu'il est de foi que Jésus-Christ est réellement descendu en personne dans les limbes des saints Pères ; mais il n'est pas également certain qu'il soit descendu dans les deux autres lieux ; quoique cependant on croie communément qu'il y est descendu au moins par sa puissance ou par les effets de son pouvoir.

Il est donc croyable que Jésus-Christ est descendu ou réellement ou virtuellement dans l'enfer même, et que là il s'est montré ou fait sentir en qualité de vainqueur des démons, de juge et de vengeur sévère des réprouvés. C'est ainsi que la vue d'un monarque outragé est un sujet de confusion et de terreur pour des sujets traîtres et rebelles.

Il est encore probable qu'il est descendu ou réellement ou virtuellement dans le purgatoire, pour y consoler ces âmes justes, en les délivrant ou en abrégeant la durée de leurs supplices par la

vertu du sang qu'il venait de répandre pour elles. Mais ce point, je le répète, la foi ne nous l'assure pas.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est réellement descendu dans les limbes des saints Pères ; cette vérité est appuyée sur le témoignage constant des Pères de l'église, qui ont toujours entendu dans ce sens les textes de l'Ecriture et surtout celui de l'Ecclésiastique où, parlant en la personne de Jésus-Christ, il dit : Je pénètrerai jusqu'au plus profond de la terre ; je jetterai mes regards sur ceux qui y reposent ; et j'éclairerai tous ceux qui espèrent dans le Seigneur.

Mais qu'alla-t-il faire dans les limbes ? Il alla consoler ces âmes et leur annoncer l'heureuse nouvelle que le moment de leur délivrance était arrivé. Là se trouvaient nos premiers parents, Adam et Eve avec leur fils Abel ; là se trouvaient tant d'illustres patriarches en considération desquels Dieu avait accordé tant de faveurs à son peuple, un Abraham, un Isaac, un Jacob : là étaient les Moïse, les Isaïe, les Jérémie, les Ezéchiel, les Daniel et tant d'autres prophètes si riches en lumières célestes ; là encore un David, un Ezéchias, un Josias, un Josaphat et tant d'autres saints rois, qui avaient regardé la fidélité à Dieu comme la plus grande gloire de leur trône et de leur règne ; là étaient Judith, Esther, Débora, Anne mère de Samuel, Anne la prophétesse, Anne mère de la sainte Vierge et tant d'autres femmes illustres par leur foi et leur piété : là enfin, Joachim père de Marie, Joseph son époux, Jean-Baptiste le précurseur, et des milliers d'âmes, qui, par la foi et la grâce, appartenaient au Nouveau-Testament.

Toutes ces âmes étaient là, les unes depuis plusieurs années, les autres depuis plusieurs siècles et les unes même depuis le commencement du monde. Elles ne souffraient, il est vrai, aucune douleur sensible ; mais elles souffraient la peine qui naît de l'attente d'un grand bien, d'un bien sûr, mais encore éloigné, je veux dire du bonheur éternel qui leur était promis par les mérites de Jésus-Christ. Aussi n'avaient-elles qu'une seule occupation ; elles soupiraient sans cesse après la venue du Messie, et elles la demandaient avec ardeur: *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis. — Veni ad liberandum nos, Domine Deus virtutum, ostende faciem tuam et salvi erimus. — Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* Tous ces saints ne cessaient de répéter ces oraisons jaculatoires, dont l'Eglise se sert dans tous les offices qui précèdent Noël. Aussi Jésus-Christ s'empressa-t-il d'aller les consoler ; aussitôt après sa mort il se présenta

à ces âmes, et leur annonça que le péché était vaincu, que l'empire du démon était détruit, que l'œuvre de la rédemption était accomplie et que par conséquent le temps de leur exil était terminé.

Il ne les introduisit pas immédiatement dans le ciel, elles ne pouvaient y entrer avant son ascension ; mais en attendant il les délivra de cette prison, et il les fit jouir de son bonheur en leur donnant la vision béatifique de Dieu. C'est cette vision qui constitue proprement le paradis, comme Jésus-Christ le dit du haut de la croix au bon larron : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Mais cette descente aux limbes, qui fut pour ces saintes âmes une source de tant de bonheur, doit aussi être pour nous un motif de consolation : car ce n'est pas seulement pour elles, mais pour nous aussi que Jésus-Christ ouvrit les portes de cette obscure prison ; ou plutôt, pour nous il les ferma pour toujours de manière que personne n'y rentrât jamais, autant du moins que cela dépendait de lui. C'est là l'inappréciable avantage que nous avons sur ceux qui ont vécu avant la rédemption. Quelque chers qu'ils fussent à Dieu, quoiqu'ils fussent parfaitement purs, ils ne pouvaient cependant entrer en possession de la gloire à laquelle ils étaient destinés ; mais ils devaient rester dans un état de dure et pénible attente. Tandis que nous, nous n'avons plus besoin d'attendre la rédemption ; elle est accomplie, le prix de notre salut a été payé ; et de ce côté, notre bonheur après la mort ne sera pas retardé d'un instant ; et si nous avons le bonheur de mourir avec assez de pureté pour qu'il ne nous reste plus rien à expier, le dernier moment de notre vie sera le commencement de notre éternelle félicité.

C'est ce qui est arrivé à tant de saints que l'Eglise honore ; de leur lit de douleur, ils ont passé immédiatement au céleste séjour, et c'est ainsi que s'est vérifiée en eux cette belle parole du Psalmiste : *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini.* Il est vrai qu'elles sont bien rares les âmes qui au moment de leur mort sont exemptes de toute faute, de toute dette et parfaitement pures ; mais c'est précisément ce qui doit nous faire sentir combien nous devons avoir soin de vivre de manière à ce qu'après notre mort, rien ne puisse retarder pour nous la possession de Dieu, du moins pour longtemps. Il faut pour cela nous appliquer, autant que possible, les mérites de Jésus-Christ qui ne nous sont plus applicables après la mort.

J'ai dit *qui ne nous sont plus applicables après la mort* ; et ici il faut faire une autre réflexion qui n'est pas hors de propos. Chose

étonnante ! de tant de millions d'âmes, qui pendant quatre mille ans étaient tombées dans les suppli ces éternels, Jésus-Christ n'en délivra pas une seule. Il n'y eut que celles qui avaient été unies à la passion du Sauveur, par une foi animée d'une charité exempte de faute grave, qui eurent part au fruit de la rédemption. Concluons de là que si nous n'avons pas la charité et la grâce sanctifiante, et que la mort vienne à nous surprendre dans cet état, il n'y a plus de remède à notre malheur, et le Sauveur lui-même, quelque puissant qu'il soit, ne nous tirera pas de l'enfer. Notre sort sera décidé et notre malheureuse destinée irrévocablement fixée pour toute l'éternité. Je le répète donc, c'est maintenant qu'il faut profiter des mérites de Jésus-Christ ; c'est ici-bas qu'il faut savoir se les appliquer.

Mais combien de temps l'âme de Jésus-Christ demeura-t-elle dans les limbes ? Tout le temps que son corps adorable demeura dans le sépulcre ; je veux dire trois jours, sinon complets, du moins commencés ; une partie du vendredi, le samedi tout entier et une portion du dimanche. Après ces trois jours, son âme se réunit de nouveau à son corps pour ne s'en séparer plus jamais, lui donnant une vie glorieuse et immortelle, et c'est dans cette réunion que consiste le mystère de la résurrection, dont il est parlé dans la seconde partie de cet article du Symbole.

Jésus-Christ aurait pu ressusciter immédiatement après sa mort ; mais dans ce cas on aurait pu croire qu'il n'était pas réellement mort, et par conséquent on n'aurait pas cru non plus qu'il fût ressuscité. Aussi pour ne laisser aucun doute sur la vérité de sa mort et par conséquent de sa résurrection, il voulut ne ressusciter que le troisième jour.

Ainsi vers le matin du troisième jour, ou du dimanche, son âme glorieuse sortie des limbes et accompagnée des saints de l'Ancien-Testament, se transporta en un instant au sépulcre, et là elle reprit ce corps sans vie et gisant au milieu des ombres de la mort. Jésus-Christ redevenu vivant sortit du tombeau, et pour en sortir il n'eut pas besoin d'écarter la lourde pierre qui en fermait l'entrée ; mais par la vertu des corps glorieux, il passa à travers cette pierre, la laissant intacte, et il s'éloigna du sépulcre. Voilà pourquoi les gardes placés auprès de son tombeau, ne s'aperçurent nullement alors de sa résurrection ; mais ils en furent aussitôt avertis par un épouvantable tremblement de terre et par la présence d'un ange descendu du ciel. Cet ange avait un visage comme l'éclair, et son

vêtement était blanc comme la neige ; il renversa la pierre et s'assit dessus jetant de tout côté des regards terribles ; ce spectacle remplit les gardes d'effroi et ils restèrent comme morts d'épouvante. Telle est l'histoire de ce mystère avec toutes ces circonstances, tel qu'il est rapporté dans l'Evangile. Mais j'aurai l'occasion d'y revenir.

En attendant retenez bien, pour votre instruction, que c'est comme homme que Jésus-Christ est ressuscité, parce que c'est comme homme qu'il est mort et a été enseveli ; et qu'il est ressuscité par la seule vertu de sa divinité ; car depuis le premier instant de l'incarnation, la divinité fut toujours inséparablement unie au corps et à l'âme de Jésus, même pendant les trois jours de sa mort et de sa sépulture.

Et voilà ce qui distingue principalemeut la résurrection de Jésus-Christ de toute autre. Nous lisons dans l'Ecriture, que plusieurs personnes ont été rappelées à la vie, mais par la puissance de Dieu. Aussi nous disons qu'elles furent ressuscitées. Tandis que Jésus-Christ ressuscita par sa propre vertu, puisqu'il avait en lui-même un principe inaltérable de vie, je veux dire la personne du Verbe unie pour toujours à la nature humaine.

Une autre différence, c'est que les autres, en ressuscitant, rentrèrent dans leur première condition d'hommes sujets à la mort ; aussi après avoir encore vécu quelque temps, ils moururent de nouveau. Mais il n'en fut pas ainsi de Jésus-Christ, il ressuscita à une vie immortelle et la mort n'eut plus d'empire sur lui : *Christus resurgens à mortuis jam non moritur et mors illi ultra non dominabitur* (Rom. VI, 9). Son corps fut revêtu des quatre qualités qui font les corps bienheureux : la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la subtilité. Aussi les saints Pères ont-ils pu dire de Jésus-Christ qu'il ressuscita tout *divinisé* parce qu'il n'y eut plus en lui aucune des infirmités de la chair, on ne vit plus en lui que la vertu de sa divinité. Ce n'est pas que, par la résurrection, son corps ait été substantiellement changé ; non sans doute, c'est toujours le même corps qui a souffert, qui a été crucifié et a été mis dans le tombeau ; mais la puissance divine le dépouilla de toute faiblesse et de toute infirmité, et l'enrichit de qualités divines, de manière que tout en demeurant substantiellement le même, il sembla en quelque sorte absorbé et transformé en Dieu. Quel sujet de joie, mes très chers frères, quel sujet de joie et de bonheur pour toute âme chrétienne et éprise de l'amour de cet aimable Sauveur, de le voir ainsi glorifié et non seulement vivant, mais tout éclatant de beauté, de splen-

deur et de majesté, après les horribles traitements, après la passion et la mort ignominieuse que nous avons amèrement pleurée avec l'Eglise pendant la dernière semaine du carême !

Mais ce qu'il importe encore plus de remarquer pour notre édification, c'est que ce mystère est le plus solide fondement de notre foi, fondement qui suffit à lui seul, pour prouver victorieusement la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent la divinité de la religion chrétienne dont il est le fondateur. Il est aussi le plus ferme appui de notre espérance. En effet, la résurrection de Jésus-Christ nous donne la bienheureuse espérance que nous aussi, nous ressusciterons un jour, glorieux comme lui, et que notre corps sera aussi transformé comme le sien : *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (Philip. III, 21). Ces deux points nous offrent de belles et vastes considérations à faire, il me serait impossible de les traiter aujourd'hui, je les renverrai donc à une autre instruction.

INSTRUCTION XX.

Importance du mystère de la résurrection de Jésus-Christ.

Dans ma dernière instruction, je vous ai expliqué le mystère de la résurrection que nous professons de croire dans la seconde partie du cinquième article du Symbole : *Le troisième jour est ressuscité des morts.* Mais ce n'est pas assez de vous avoir donné l'explication toute simple et toute nue de ce mystère ; pour en retirer les fruits qu'il renferme, il faut de plus vous faire considérer les grandes conséquences de ce dogme, par rapport à la foi et à l'espérance chrétiennes.

La résurrection de Jésus-Christ est en premier lieu le fondement de notre religion, fondement tel que saint Paul n'hésite pas à s'exprimer en ces termes : *Si autem Christus non resurrexit, inanis ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra* (I Cor, XV, 14.) Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi est sans appui, et notre prédication est convaincue de fausseté. Une fois qu'il est prouvé que Jésus-Christ est le vrai Fils de Dieu, nous sommes forcés d'avouer par une conséquence nécessaire, que la loi qu'il

nous a donnée est vraie, que les mystères qu'il nous a revélés sont vrais, que l'Evangile qu'il a promulgué est vrai, enfin que l'Eglise et la religion qu'il a fondées sont vraies. Mais, par la raison des contraires, tout cela est faux si Jésus-Christ n'est pas véritablement Dieu. Or rien ne prouve plus invinciblement la divinité de Jésus-Christ, que le miracle de sa résurrection; parce que premièrement c'est de tous ses miracles le plus éclatant et le plus sensible. La résurrection d'un mort est le plus grand des miracles; mais parmi toutes les résurrections, la plus merveilleuse est la résurrection de soi-même opérée par sa propre puissance. Nul autre qu'un Dieu ne peut dire comme Jésus-Christ: *Potestatem habeo ponendi animam meam, et iterùm sumendi eam* (Joan. x, 18). De là ces prédictions réitérées par lesquelles il annonçait ce miracle. Il ne parlait presque jamais des ignominies de sa passion, sans parler en même temps de la gloire de sa résurrection: *Oportet eum occidi et tertiâ die resurgere.* (Matth. xvi, 21.)

Mais ce qui est plus frappant encore, c'est que sa résurrection était surtout le miracle auquel en appelait Jésus-Christ, lorsque ses ennemis le provoquaient et lui demandaient quelque preuve de sa divinité. Il pouvait bien en appeler aux nombreux miracles qu'il opérait chaque jour sous leurs yeux: rendant la vue aux aveugles, la parole aux muets, la santé aux malades, etc., et il le fit en effet quelquefois: *Opera quæ, ego facio testimonium peribhent de me.* (Joan. v, 36.) Mais il insistait principalement sur le miracle de sa propre résurrection, comme sur celui qui devait mettre le sceau à tous les autres, et comme s'il eût été la seule preuve vraiment décisive. Cette génération perverse me demande sans cesse des miracles et je ne lui en donnerai point d'autre que celui du prophète Jonas: comme ce prophète est resté trois jours dans le ventre de la baleine et qu'ensuite il en est sorti; ainsi le Fils de l'homme restera trois jours dans le sein de la terre et le troisième jour il ressuscitera: *Non dabitur eis signum nisi signum Jonæ prophetæ.* (Luc. iii, 29.) Et, dans un autre endroit, s'adressant aux Pharisiens, il leur dit, en parlant de son humanité: «Détruisez ce temple, ou mettez-moi à mort, et dans trois jours je le rebâtirai: *Solvite templum hoc, et in tribus diebus exutabo illud.* (Joan. ii, 19.) Il était donc bien sûr de sa puissance, puisqu'il craignait si peu de se prononcer aussi formellement en face de ses ennemis.

Or, si après une déclaration si précise, si formelle et si souvent répétée, sa résurrection ne s'était pas vérifiée, nous n'aurions plus

cette preuve directe et absolue que Jésus-Christ nous a donnée en témoignage de sa divinité ; nous pourrions justement et à bon droit le regarder comme un faux prophète et un imposteur, et refuser de croire en lui. Mais étant véritablement ressuscité dans le temps qu'il avait prédit, il est véritablement ce qu'il s'est dit, je veux dire le vrai Fils de Dieu. Ainsi quiconque croit la résurrection de Jésus-Christ doit nécessairement croire tous les articles de la religion chrétienne.

Mais est-il vrai que Jésus-Christ soit ressuscité ? C'est là un article de foi et en même temps un des faits les plus certains que nous puissions avancer ; car il repose sur le témoignage de ses ennemis eux-mêmes, sur les diverses apparitions de Jésus-Christ, sur l'opiniâtreté de ses disciples à refuser de le croire et sur leur invincible fermeté à le prêcher.

Sur le témoignage de ses ennemis mêmes. Ne pouvant ignorer ce que Jésus-Christ avait prédit de sa résurrection et craignant que ses disciples n'allassent enlever son corps, et qu'après l'avoir caché, ils n'allassent publier que leur divin Maître était ressuscité, ils n'omirent ni précaution ni vigilance pour s'en assurer. Ils commencèrent d'abord par bien s'assurer que son corps avait été mis dans le sépulcre, ils en fermèrent l'entrée par une énorme pierre ; ils la scellèrent du sceau public et ils placèrent autour une nombreuse compagnie de soldats pour le garder. Mais toutes ces précautions ne servirent qu'à rendre le fait plus certain et plus incontestable. La divine Providence voulut que les soldats fussent les témoins irréfragables de toutes les merveilles qui s'opérèrent à ce tombeau et qui prouvèrent évidemment la résurrection de Jésus-Christ; ils furent témoins, et de l'épouvantable tremblement de terre, et de l'ouverture subite du sépulcre, et ils virent l'ange assis sur ce sépulcre avec un air menaçant et terrible. Aussi, à peine furent-ils revenus de la première terreur qui les avait rendus comme morts, qu'ils coururent à la ville et racontèrent en détail, aux princes des prêtres, tout ce qu'ils avaient vu et entendu. C'est là un témoignage non suspect, puisqu'il vient de ses ennemis et que tous sont uniformes dans leur déposition, malgré leur nombre.

La vérité de ce fait est encore confirmée par les mesures contradictoires et ridicules que prirent les princes des prêtres à cette nouvelle. Que ferons-nous, dirent-ils, tout consternés ? laisserons-nous cette nouvelle se répandre dans le public ? Mais alors tout le monde croira que Jésus de Nazareth est Dieu et courra après lui :

Totus mundus post eum abiit. (Joan. XII, 19), et nous qui l'avons crucifié, nous serons couverts de honte. Ils prirent donc le parti de corrompre les gardiens à force d'argent afin qu'ils dissent et publiassent partout que, pendant qu'ils dormaient, les disciples de Jésus étaient venus enlever son corps; mais sot et misérable expédient, dit saint Augustin; car dans aucun tribunal au monde, on ne reçoit pour témoins des gens qui dormaient pendant que le fait s'est passé. S'ils dormaient, ils n'ont donc rien pu voir; et s'ils ne dormaient pas, ils auraient donc dû en empêcher l'enlèvement. Dans le premier cas, c'est un manquement coupable à leur devoir, et dans le second c'est une coupable connivence; mais dans tous les deux, ils méritent toujours d'être punis.

Nous ne voyons pas cependant qu'ils aient eu la moindre inquiétude à cet égard; nous ne voyons pas non plus que les disciples de Jésus, ces prétendus ravisseurs de son corps, aient été ni recherchés ni poursuivis pour ce fait. Cette inaction et cette indulgence du sanhédrin envers les uns et les autres n'est-elle pas une preuve évidente qu'il était persuadé de leur innocence et que le prétendu enlèvement n'était que de la poussière jetée aux yeux du public.

Mais, pour réfuter encore davantage ce mensonge, comment s'imaginer que tous les gardes fussent endormis en même temps: comment s'imaginer qu'on va soulever et rouler une grosse pierre sans faire assez de bruit pour les réveiller? Comment supposer dans ces disciples si lâches et si timides, assez de courage pour faire un enlèvement si difficile et si périlleux? Quel intérêt pouvaient-ils avoir? Ou ils espéraient que Jésus-Christ ressusciterait selon sa prédiction, ou non. S'ils l'espéraient, qu'était-il besoin d'aller enlever son corps? S'ils ne l'espéraient pas, à quoi leur servait d'avoir son corps entre les mains? S'il ne ressuscitait pas, ils ne pouvaient rien attendre de lui; et au contraire en répandant faussement le bruit de sa résurrection, ils devaient s'attendre aux persécutions, à la prison et à la mort.

L'ensemble de ces circonstances prouve évidemment qu'il n'y eut jamais de fable et d'invention plus absurde et plus insoutenable.

Je tire la seconde preuve *des diverses apparitions de Jésus-Christ.* Il se montra d'abord le premier jour à Magdeleine en l'appelant par son nom: *Maria, noli me tangere*; puis aux autres femmes venues au sépulcre pour l'embaumer; ensuite à saint Pierre et aux disciples d'Emmaüs; de là à tous les apôtres réunis et enfin

à tous ses disciples au nombre de plus de cinq cents : *plusquam quingentis fratribus.* (I. Cor. xv, 6.) Il ne se contenta pas de se laisser voir en passant une ou deux fois ; car dans ce cas on aurait pu douter de la vérité du fait et supposer de la fraude ou de l'illusion; mais il se montra pendant quarante jours en toute manière, en divers lieux, en diverses occasions, en divers temps, et avec des circonstances toujours nouvelles : *Præbuit seipsum vivum post passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis.* (Act. I. 3.) Il parla et conversa avec ses disciples, il mangea et but avec eux, il voyagea avec eux, il se laissa toucher et palper : *Videte quia spiritus carnem et ossa non habent, sicut me videtis habere.* (Luc. XXIV, 39.)

Devant une telle évidence, comment pourrait-il y avoir lieu à erreur ? S'ils doutaient encore après la première apparition, la seconde devait les rassurer ; et si après la seconde ils hésitaient encore, la troisième devait bannir toute crainte.

Mais pourquoi, me direz-vous peut-être, ne se montra-t-il qu'à ses disciples ? Pourquoi ne se montre-t-il pas à Hérode, à Pilate et à tout le sanhédrin qui l'avait condamné ? N'aurait-ce pas été un grand triomphe pour lui et une grande humiliation pour ses ennemis?

Lors même que nous ignorerions la raison de cette conduite, cela n'infirmerait en rien la vérité de la résurrection de Jésus-Christ qui est appuyée sur tant d'autres preuves solides et incontestables. Dieu aura eu pour cela des motifs et des fins toujours dignes de sa sagesse, quoique elles nous soient inconnues. Cependant, on peut dire que l'horrible déicide qu'ils avaient commis, leur insolence, leur obstination et leur perfidie les rendaient indignes que Jésus-Christ se montrât à eux après sa résurrection ; et qu'à cause de cela il les a justement abandonnés à leur aveuglement.

Il semble cependant, me direz-vous encore, que cela aurait pu servir à convaincre et à confondre leur incrédulité. Cela est encore fort incertain, c'est une pure conjecture qui très probablement ne se serait pas réalisée. On peut même avancer que cela n'aurait pas suffi pour confondre leur incrédulité ! En effet, s'ils avaient résisté à l'évidence de tant d'autres miracles opérés sous leurs yeux, les attribuant aux prestiges et à l'opération du démon, ils auraient très probablement fait la même chose dans le cas où Jésus-Christ leur aurait apparu. Malheur à celui qui veut être incrédule par un effet de sa malice et de la méchanceté de son cœur ! Il n'y a pas d'évidence capable de le convaincre.

Mais quoiqu'il en soit de ce qui serait arrivé, il faut bien nous persuader de ce grand principe, que la providence de Dieu doit bien nous donner les preuves capables de nous faire adhérer à la vérité, mais qu'elle n'est pas obligée de nous donner toutes celles qui pourraient forcer notre assentiment. Car si d'un côté il veut que notre foi soit raisonnable, il veut aussi d'un autre qu'elle soit méritoire; or, elle ne le serait pas et elle ne pourrait plus s'appeler du nom de foi, si elle était forcée par une pleine évidence.

Le fait est que la foi de la résurrection fut embrassée par une immense multitude de Juifs et de Gentils et même par le monde entier qui se fit chrétien. Elle était donc bien suffisamment fondée, autrement ce sera à nos adversaires à nous expliquer comment une chose non croyable a cependant été crue par tout le monde. D'ailleurs les apôtres qui en furent les propagateurs, en étaient tellement convaincus et persuadés, qu'ils n'hésitèrent pas à donner leur sang et leur vie pour la soutenir.

Et ce témoignage si ferme et si courageux des apôtres est une autre preuve évidente de la vérité de la résurrection. Car s'il y eut quelqu'un qui, dans les commencements, fût peu porté à la croire, ce furent sans doute les apôtres.

La relation des pieuses femmes qui, les premières, virent Jésus ressuscité, fut reçue par eux comme un songe et une imagination : *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt illis.* (Luc. XXIV, 2.)

La première fois que Jésus apparut dans le cénacle, les apôtres, qui s'y trouvaient assemblés, furent effrayés comme à la vue d'un spectre ou d'un fantôme.

Saint Thomas qui se trouvait alors absent, entendant raconter cette apparition, crut qu'on lui en imposait, et protesta qu'il ne le croirait pas avant d'avoir mis ses doigts dans les ouvertures de ses plaies : *Nisi mittam digitum meum in locum clavorum, non credam.* (Joan. XX, 25.) Il fallut donc que Jésus apparût de nouveau pour lui donner la preuve qu'il demandait.

Or je dis que si, malgré leur répugnance à croire cette résurrection dans le principe, ils devinrent ensuite si zélés et si ardents prédicateurs de ce mystère, si pour le soutenir ils allèrent jusqu'à affronter tous les tourments et même la mort, c'est une preuve que l'évidence et la force de la vérité seules les forcèrent à se rendre. Quelle folie inconcevable en effet de perdre la vie pour tromper les autres et soutenir un imposteur !

De toutes ces preuves il résulte évidemment que la résurrection de Jésus-Christ est un fait, une vérité incontestable. Or, cette vérité une fois établie, la divinité de Jésus-Christ est prouvée par là même, et par conséquent aussi la divinité de la religion chrétienne qui le reconnaît pour son auteur et son fondateur. Notre foi n'est donc pas vaine, notre prédication n'est donc pas inutile.

Je voudrais bien pouvoir omettre de pareilles démonstrations ; mais comment s'en dispenser de nos jours où il y a tant d'incrédulité, où cette incrédulité est prêchée même au peuple à qui souvent on débite des propositions qui font frémir ? Quant à vous, que je suis loin de supposer incrédules, elles serviront à vous faire respecter davantage la religion que vous professez et à vous y attacher plus fortement, puisque elle se trouve fondée sur des preuves si solides et si incontestables. Répétons-le donc avec joie et bonheur, Jésus-Christ est ressuscité, notre foi n'est donc pas vaine.

Mais après avoir considéré la résurrection de Jésus-Christ comme le plus solide fondement de notre foi, considérons-la maintenant comme le plus ferme appui de notre espérance, de cette espérance qui a pour objet notre résurrection future.

Le péché d'Adam nous avait été doublement funeste, il avait fait du mal et à notre âme et à notre corps ; à notre âme, en la privant de la vie spirituelle de la grâce ; à notre corps, en l'assujettissant à la cruelle loi de la mort. Notre divin Sauveur devait réparer ces deux maux, lui dont il est écrit : *Venit salvum facere quod perierat.* (Luc. XIX, 10.) En effet, sur le Calvaire il nous a délivrés du premier en effaçant nos fautes avec son sang divin, et en rendant à nos âmes la vie surnaturelle de la grâce. Pour nous racheter complètement il ne lui restait qu'à nous délivrer de la mort temporelle, non pas en nous en exemptant, puisqu'il s'y était soumis lui-même ; mais en détruisant l'empire qu'elle avait usurpé et en nous faisant un jour sortir vivants du tombeau. C'est ce qu'il fit à cet heureux moment où il sortit vivant du sépulcre, après avoir vaincu la mort et pour lui et pour nous. En conséquence de ce mystère, dit l'Apôtre, comme tous les hommes meurent dans le premier Adam, dans l'Adam terrestre, ainsi tous ressusciteront dans le second Adam, dans l'Adam céleste : *Per hominem mors et per hominem resurrectio mortuorum ; et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur.* (I. Cor. XV, 22.)

Distinguons cependant bien, dans cette future résurrection, ce qui est l'objet de la foi de ce qui est l'objet de l'espérance. Que

tous les hommes qui ont existé et existeront, que tous les descendants d'Adam doivent sortir de la poussière du tombeau et reprendre une nouvelle vie, c'est un dogme de foi renfermé dans le onzième article du symbole : *Carnis resurrectionem.* C'est de cette vérité que parlait saint Paul, quand il disait : *Omnes quidem resurgemus*; et qu'il en tirait la preuve invincible de la résurrection de Jésus-Christ : *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit.* (I. Cor. xv, 12-13-51.)

Mais que nos corps doivent ressusciter glorieux, semblables au corps glorifié de Jésus-Christ, ceci est l'objet de notre espérance. Cette résurrection nous est bien infailliblement assurée du côté de Jésus-Christ; mais elle exige de notre part une condition que nous ne devons pas refuser d'accomplir.

En effet, combien cette espérance n'est-elle pas efficace pour nous soutenir au milieu des maux, des infirmités et des souffrances de la vie présente, et surtout pour nous fortifier contre les terreurs si naturelles de la mort? Nous ne pouvons penser sans frémir à nous séparer, par la mort et le sépulcre, de ce corps qui nous est si cher. Mais, grâces soient rendues à Jésus-Christ, qui en ressuscitant glorieux de la mort, nous a donné un gage et une assurance que nous reprendrons un jour nos corps. Ces corps aujourd'hui si faibles et si méprisables, après avoir été consumés et réduits en poussière, seront reformés à la ressemblance de Jésus-Christ, et nous les reprendrons impassibles, lumineux et éclatants. *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* C'est cette espérance qui consolait le saint homme Job au milieu de ses malheurs et couvert de plaies; c'est cette espérance qui donna aux sept Machabées et à leur mère le courage de supporter le martyre et la mort, c'est elle qui anima les martyrs de la primitive Eglise d'une force surhumaine et les rendit saintement prodigues de leur vie. Cette même espérance ne pourra-t-elle pas opérer en nous des sacrifices bien plus faciles?

A la vue d'un si grand bien, il ne nous reste qu'à accomplir généreusement la condition que Dieu exige de nous. Quelle est cette condition? cette condition nécessaire et indispensable? La voici : *Si compatimur et conglorificabimur.* (Rom. viii, 17.)

Pour avoir part à la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, il faut auparavant avoir part à ses souffrances, porter d'abord en nous l'image de Jésus crucifié, si nous voulons porter ensuite celle de Jésus glorifié. Il faut maintenant crucifier notre chair et ses

concupiscences, faire servir notre corps, non au péché, mais à la justice et à la sainteté. A cette condition et à cette condition seule, nous aurons le bonheur de participer à l'heureuse résurrection de Jésus-Christ.

Et qui d'entre nous ne soupire pas après la gloire de Jésus-Christ ressuscité ! Qui ne la désire pas pour lui-même ? Mais tous ces désirs sont vains et inutiles, si vous refusez de mourir maintenant au péché, et de ressusciter à une nouvelle vie spirituelle ; si vous voulez flatter votre corps, contenter ses passions, et obéir à ses appétits déréglés. Dans ce cas vous ressusciterez bien aussi, mais votre résurrection sera le plus affreux des malheurs, ce sera une résurrection qui se changera en une mort éternelle dans l'enfer. Ah ! pensez y sérieusement.

Que la pensée de notre future et glorieuse résurrection nous encourage et nous excite à marcher avec ardeur dans la sainte crainte de Dieu, à tenir notre chair soumise à l'esprit, et à pratiquer constamment la mortification chrétienne. Il est vrai que tout cela est maintenant pénible à la nature ; mais à ce grand jour où notre âme se réunira de nouveau à notre corps glorifié, oh ! alors combien nous bénirons ces jours si courts passés dans la retraite, dans l'abstinence, dans la mortification et dans la vigilance, surtout lorsque nous verrons ces croix dont il nous reste à peine le souvenir, changées en une source intarissable de félicité et de gloire ! Ayons sans cesse sous les yeux ce grand jour qui arrivera infailliblement et pour tous, afin de ne pas nous laisser vaincre par la lâcheté naturelle, et assurer à tout prix, notre bonheur et spirituel et corporel.

INSTRUCTION XXI.

Sixième article du Symbole. Ascension de Jésus-Christ.

Est monté au cieux, est assis à la droite du Père tout-puissant.

Cet article nous propose à croire l'admirable ascension de Jésus-Christ au ciel, mystère qui couronne le triomphe commencé dans la résurrection. Par sa résurrection il sortit du sépulcre, vainqueur

de la mort même et de toute la rage de ses ennemis ; non-seulement il était tout vie ; mais il était encore environné de lumière et de splendeur, au point qu'à peine ses apôtres pouvaient-ils le reconnaître dans ce nouvel état. Cependant il était encore avec eux, tantôt d'une manière visible et tantôt d'une manière invisible, il habitait encore cette misérable vallée de larmes. Mais il ne convenait pas que sa très-sainte humanité glorifiée, restât plus longtemps ici-bas. D'ailleurs ayant terminé l'œuvre pour laquelle son Père l'avait envoyé, il devait retourner dans son sein et entrer en possession de la gloire que lui avaient méritée ses travaux, ses humiliations et ses souffrances; ce qu'il fit par son entrée solennelle dans le ciel. Nous verrons donc

1° Les circonstances de cette ascension ;

2° L'état actuel de Jésus-Christ dans le ciel ;

3° Les motifs et les fins de cette ascension ;

4° Les principales instructions à retirer de ce mystère.

Jésus-Christ différa quarante jours son ascension au ciel, pour deux raisons : 1° pour mieux assurer ses disciples de la vérité de sa résurrection, vérité qui devait être le fondement et la base de la religion chrétienne. Or il les convainquit de la vérité de sa résurrection, par plusieurs apparitions, et par une foule de preuves d'une telle évidence, qu'elles dissipèrent toute leur incrédulité et tous leurs doutes, et leur donnèrent une invincible conviction. 2° Pour diverses choses qu'il avait encore à régler ; ce fut en effet pendant ce temps qu'il établit saint Pierre chef visible de l'Eglise, et les apôtres prédicateurs de l'Evangile ; ce fut alors qu'il leur donna l'intelligence des Ecritures et le pouvoir de remettre les péchés ; enfin, qu'il leur prescrivit plusieurs autres choses qui ne sont pas enregistrées dans l'Evangile, mais qu'ils ont fidèlement transmises à leurs successeurs.

Jésus ayant achevé toutes ces dispositions, monta enfin au ciel ; et de quelle manière ? Il réunit pour la dernière fois ses disciples, et, après leur avoir parlé du royaume de Dieu, et les avoir assurés de son assistance, il les conduisit sur la montagne des Oliviers ; là étendant ses mains comme pour les bénir, il s'éleva doucement, à la vue de tout le monde, et monta lentement vers le ciel : *Videntibus illis elevatus est* (Act. I, 9). Ses disciples tenaient leurs yeux amoureusement fixés sur lui ; mais lorsqu'il fut parvenu à une hauteur où on pouvait à peine le distinguer, une nuée resplendissante l'enveloppa et le ravit entièrement à leurs regards. Alors Jésus-

Christ monta au plus haut des cieux et s'assit à la droite de son Père dans la plénitude de sa gloire, au milieu de la joie et des chants de triomphe de toutes les hiérarchies célestes. A l'instant même, deux anges descendus du ciel apparurent aux disciples qui se tenaient immobiles, les yeux fixés vers le ciel, et leur dirent que Jésus-Christ était entré dans le séjour de la gloire, et qu'il ne reviendrait plus sur la terre avant le jugement universel : *Hic Jesus qui assumptus est à vobis in cœlum, sic veniet, quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum.* (Act. I, 9. et seq).

Voilà l'histoire de l'ascension telle qu'elle nous est racontée par les évangélistes. Il faut cependant avertir ici les personnes ignorantes, 1° que Jésus-Christ est monté au ciel comme homme et non comme Dieu. Comme Dieu il y était déjà, car il est partout par son immensité, il n'avait donc pas besoin d'y monter. Ce fut donc l'humanité toujours unie à la divinité, qui monta au ciel, c'est-à-dire l'âme et le corps de Jésus qui n'y étaient pas encore.

2° Il est dit qu'il monta *au ciel* et non pas au paradis ; car depuis le premier instant de son incarnation, l'âme de Jésus avait toujours joui de la vision claire et intuitive de Dieu ; elle avait donc toujours été en paradis, puisque c'est dans ce bonheur qu'il consiste.

3° Il est dit qu'il *monta*, c'est-à-dire qu'il n'y fut pas transporté par un secours étranger, comme Hénoc, Elie, Habacuc, mais qu'il s'y éleva par sa propre puissance, et cela non pas seulement par la vertu de sa divinité, mais par la vertu même de son humanité, puisque son corps glorieux, et par conséquent doué d'agilité, pouvait se transporter sans peine de la terre au ciel.

Mais quel est l'état actuel de Jésus-Christ dans le ciel ? Il nous est expliqué par ces paroles : *Est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant ;* paroles qu'il ne faut pas entendre à la lettre, mais dans un sens figuré et spirituel. Elles expriment la souveraine grandeur et la dignité infinie à laquelle a été élevée la très-sainte humanité du Sauveur.

Cette parole : *il est assis*, ne signifie donc pas une situation, une posture corporelle. Que Jésus-Christ soit assis ou debout, nul ne le sait, et peu importe de le savoir. On dit qu'il est assis pour exprimer l'heureux repos dont il jouit dans le ciel, après les combats et les fatigues de sa vie mortelle, et surtout la puissance absolue que son Père lui a donnée sur toutes les créatures en l'établissant roi et juge souverain des vivants et des morts.

De même on dit *qu'il est assis à la droite de Dieu*, quoique l'on

sache parfaitement que Dieu est un esprit très-simple, infini et immense, et que par conséquent il n'a ni droite ni gauche. Mais la droite étant regardée comme la place d'honneur, le Symbole se sert de cette figure pour s'adapter à notre manière de parler et nous faire comprendre que Jésus, même comme homme, jouit du même honneur, de la même gloire et de la même majesté que son Père. Il est vrai que la nature humaine est bien inférieure à la nature divine; cependant Jésus-Christ Dieu et homme, ne formant qu'une seule personne, ne peut être à la droite du Père comme Dieu sans y être comme homme.

Mais ce qu'il y a de plus important pour nous, c'est de connaître les raisons et les motifs pour lesquels Jésus-Christ est monté au ciel. Il y en a deux : 1° Son bonheur, 2° notre intérêt.

1° Son bonheur; il y est monté pour prendre possession de la gloire éternelle qui lui était due, de cette gloire qu'il avait demandée à son Père avant de mourir : *Ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (Joan. XVII, 4); je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez chargé de faire; maintenant glorifiez-moi en vous-même de la gloire que j'ai eue éternellement en qualité de votre Fils, consubstantiel à vous; cette gloire, que je l'aie aussi dans mon humanité et dans la chair que j'ai prise, que je l'aie aussi en qualité d'homme Dieu, ne formant qu'une seule personne : *Clarifica me, Pater apud temetipsum claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te* (Joan. XVII, 5), prière, dit saint Paul, pleinement exaucée. En effet, pour le récompenser de s'être humilié jusqu'à la mort et à la mort de la croix, Dieu l'a élevé à une souveraine grandeur; il a fait éclater en lui sa vertu toute-puissante en le ressuscitant des morts, en le plaçant à sa droite et lui donnant un empire souverain sur toutes les créatures du ciel et de la terre : *Factus est obediens usque ad mortem.... propter quod et Deus exaltavit illum.* (Phil. II, 8 et seq.)

2° Tout cela est très-facile à comprendre, mais on ne comprend pas aussi facilement comment l'ascension de Jésus-Christ était dans notre intérêt. N'aurait-il pas mieux valu pour nous qu'il fût resté visiblement sur la terre? C'était la pensée de ses disciples; voilà pourquoi ils s'attristèrent tant à la nouvelle de son prochain départ. Mais Jésus leur dit : *Expedit vobis ut ego vadam.* C'était notre intérêt pour trois raisons principales.

1° Pour nous ouvrir la porte du ciel. Jésus-Christ l'avait mérité

par sa passion et par sa mort ; mais elle ne devait s'ouvrir que par son entrée solennelle dans le séjour de la gloire. Et s'il était demeuré parmi nous, cette entrée du ciel serait encore fermée, et quelque sainte que fût notre vie, la mort ne serait pas pour nous le passage à une vie meilleure. Tant de glorieux martyrs, tant de saintes vierges, tant d'illustres confesseurs que l'Eglise a produits, ne brilleraient pas encore dans le sein de Dieu, mais ils seraient encore dans un lieu de pénible attente, comme l'étaient les justes de l'Ancien-Testament que Jésus-Christ conduisit avec lui dans le ciel le jour de son ascension : *Ascendens in altum cap tivam duxit captivitatem* (Eph. IV, 8). Tandis que maintenant nous sommes assurés que, pourvu qu'il n'y ait aucun obstacle de notre part, le dernier instant de notre vie pourra être le premier de notre éternelle félicité. Car Jésus-Christ par son ascension nous en a ouvert l'entrée et nous a affranchis de tout retard, comme il le déclare lui-même par ces paroles : *Vado parare vobis locum, ut ubi sum ego, et vos sitis.* (Joan. XIV, 2.)

2° Pour envoyer l'Esprit saint. Voilà le don qui renferme tous les dons, voilà le don nécessaire et sans lequel la passion et la mort de Jésus-Christ nous seraient inutiles, puisque c'est au Saint-Esprit qu'est réservée l'œuvre de notre régénération spirituelle. Or, dans les desseins de la sagesse divine, le Saint-Esprit no devait nous être envoyé qu'après que Jésus-Christ aurait été glorifié : *Si non abiero, Paraclitus non veniet ad vos.* (Joan. XVI, 7.) Si Jésus-Christ était donc resté parmi nous, le Saint-Esprit ne serait pas venu, tout l'effet des mystères opérés par Jésus-Christ serait resté suspendu, l'Eglise n'aurait pas encore été fondée, l'Evangile n'aurait pas été prêché, et nous-mêmes, nous serions encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

3° Pour être notre avocat dans le ciel ; *introivit in cœlum, ut apparéat vultui Dei pro nobis.* Que pensons-nous que fait Jésus-Christ à la droite de son Père ? Sa présence n'est pas inutile, mais elle est souverainement fructueuse pour nous. Comme il s'est offert sur la croix pour nous, ainsi il continue à s'offrir pour nous dans le ciel, montrant à son Père ses plaies qu'il conserve dans sa chair glorifiée, comme autant de témoignages vivants et perpétuels de la passion et de la mort cruelle qu'il a souffertes pour notre salut. Il prie sans cesse pour nous, et sa prière, à raison du mérite infini de sa personne est toujours exaucée ; de sorte qu'elle verse continuellement des torrents de grâces et de bénédictions sur la terre.

Ainsi Jésus-Christ nous est bien plus utile par sa médiation dans le ciel, qu'il ne nous aurait été par sa présence personnelle sur la terre; de la même manière qu'un ambassadeur gère bien mieux nos intérêts lorsqu'il réside dans la cour d'un prince, que lorsqu'il demeure parmi nous.

C'est sur cette présence et sur cette intercession perpétuelle de Jésus-Christ dans le ciel qu'est principalement fondée notre confiance en Dieu : *Adeamus ergo cum fiduciâ ad thronum gratiæ.* De nous-mêmes nous n'avons rien qui puisse toucher Dieu en notre faveur ; mais nous sommes riches, puisque nous avons les mérites abondants et surabondants de Jésus-Christ, et Dieu ne refuse rien à un si puissant médiateur. Aussi saint Jean adressait-il aux fidèles ces paroles si consolantes : « Mes enfants, ne vous laissez jamais aller au péché ; cependant s'il arrive à quelqu'un de tomber dans une faute, qu'il ne désespère pas pour cela ; mais qu'il se rappelle qu'il a un puissant avocat auprès du Père ; cet avocat, c'est Jésus-Christ, la justice et la sainteté même, par conséquent le souverain propitiateur pour nos péchés. »

Voyez donc quels biens découlent pour nous de l'ascension, et combien Jésus-Christ a eu raison de dire : *Expedit vobis ut ego vadam.* Pendant qu'il fut sur la terre, il ne s'occupa que de notre salut et depuis son ascension dans le ciel, il ne s'occupe encore que de nous, sans cesse il intercède pour nous auprès de son Père céleste.

Mais comment les desseins miséricordieux de Jésus-Christ pourront-ils se réaliser en nous, si nous n'animons pas efficacement notre conduite des sentiments que nous prêche ce mystère. L'ascension de Jésus-Christ est pour nous une source abondante de lumières et d'instructions ; car elle nous enseigne et le terme auquel nous devons aspirer, et la route que nous devons prendre pour y parvenir.

Jésus-Christ, par son ascension au ciel, nous apprend premièrement que nous ne sommes pas faits pour demeurer sur la terre ; mais que le ciel est notre véritable patrie et qu'après avoir passé quelques années ici-bas, nous devons aller au ciel. Il avait déjà bien des fois prêché cette vérité à ses disciples ; mais pour leur donner une leçon plus persuasive que tous les discours, il voulut les rendre témoins oculaires de son ascension : *Videntibus illis elevatus est* (Act. I, 2), et spectateurs de cette faible lueur de gloire qu'il fit briller à leurs yeux au moment de les quitter et de remonter vers

son Père. Ce fut en effet cette vue qui produisit en eux ce parfait mépris des choses de ce monde ; dès ce moment ils n'eurent plus d'autre pensée et d'autre ambition, que pour cette gloire dans laquelle leur divin Maître les avait précédés.

Pour nous, nous ne l'avons pas vu de nos yeux, monter au ciel ; mais nous savons par la foi qu'il y est allé, et que là où se trouve la tête, là est l'espérance de tout le corps : *Ubi caput processet, ibi spes vocatur et corporis.* Toutes nos vues doivent donc se porter vers le ciel, et avoir pour objet l'acquisition de cette gloire qui est notre fin dernière, et qui doit faire notre béatitude pendant toute l'éternité. C'est en vain que nous cherchons cette béatitude ici-bas : *Quæ sursum sunt sapite, quæ sursum suut quærite, non quæ super terram* (Coloss. III, 1). Cependant quoique nous sachions que nous sommes destinés à régner éternellement avec Dieu, nous vivons dans l'oubli de cette grande fin, nous ne pensons qu'aux choses de ce monde, nous nous attachons avec passion aux biens de la terre, à la vanité et aux plaisirs passagers d'ici-bas ; en un mot nous ne vivons que pour ce monde, où nous n'avons ni ne pouvons avoir une demeure permanente. Or, je vous le demande, en vivant de la sorte, comment pouvez-vous espérer d'arriver au bonheur que Dieu vous a préparé ? Oh ! me direz-vous, nous ne sommes pas assez ennemis de nous-mêmes, pour ne pas désirer le bonheur éternel. C'est fort bien ; mais vouloir une fin et ne vouloir pas prendre les moyens pour y arriver, est un désir vain et illusoire.

Jésus-Christ, tout en nous montrant le terme auquel nous devons tendre, nous enseigne aussi la route par laquelle il faut marcher pour y arriver, Ce n'est pas sans raison qu'il voulut monter au ciel de la montagne des Oliviers, de cette montagne où il avait coutume de se retirer pour prier, de cette montagne située vis-à-vis du Calvaire, qui fut le théâtre de ses humiliations et de ses douleurs. Il a voulu par là nous apprendre que lui-même avait souffert pour entrer dans sa gloire : *Oportuit Christum pati et sic intrare in gloriam suam.* (Luc. XXIIII, 26.) Tout cela nous apprend que le chemin du ciel est le chemin de la pénitence, de la mortification et de la croix. Il ne faut donc pas se flatter d'avoir part à la gloire de Jésus-Christ, si auparavant on n'a pas part à ses souffrances. Pourquoi prétendrions-nous en être exempts, nous pécheurs, tandis qu'il les a embrassées, lui qui était l'innocence et la sainteté même ?

Si son Père céleste a attaché sa gloire aux souffrances, à com-

bien plus forte raison ne seront-elles pas nécessaires pour nous ? Toutes les fois donc qu'il vous arrive de le voir représenté marchant au Calvaire, courbé sous le poids de sa croix, figurez-vous bien qu'il vous rappelle cette grande sentence en vous montrant son visage défiguré : *Qui non accepit crucem suam et sequitur me, non est me dignus.* (Matth. x, 38.) En un mot, c'est par le chemin du Calvaire qu'on va au ciel ; il faut donc renoncer à ces prétentions si communes parmi les chrétiens, de vouloir être tout à la fois heureux en ce monde et en l'autre ; de jouir d'une espèce de paradis en cette vie, et d'espérer encore d'avoir le paradis de l'autre vie.

Mais pour que la vue de la croix ne vous fasse pas reculer d'épouvante, voyons ce que c'est que porter cette croix à la suite de Jésus-Christ. C'est premièrement accomplir exactement ses devoirs généraux de chrétien, et ses devoirs particuliers d'état, quelque pénibles qu'ils soient ; c'est réprimer ces inclinations déréglées et mortifier ses passions ; c'est supporter avec une résignation chrétienne les tribulations, les calamités et les misères inévitables de la vie présente; enfin c'est se tenir loin de la route agréable et délicieuse du monde qui n'est en dernière analyse que la recherche des plaisirs. Voilà quelle est la croix que vous devez porter à la suite de Jésus-Christ ; et celle-là vous suffira pour être un jour associés à sa gloire. Je comprends qu'elle vous paraît pénible et je ne nie pas qu'elle n'exige des efforts, des violences et des sacrifices ; mais enfin il ne s'agit cependant pas de répandre votre sang ; là il n'y a ni fouets, ni épines, ni clous, ni crucifiement, ni mort; il n'y a rien de tout ce que Jésus-Christ a enduré pour nous. Après un tel exemple que pourrai-je encore ajouter ?

Travaillons donc avec ardeur, par une vie vertueuse et pénitente, à nous assurer cette gloire dont Jésus-Christ est allé prendre possession en notre nom : *Vado parare vobis locum.* (Joan. xiv, 2.) C'est la vue de ce bonheur qui doit nous soutenir et nous fortifier au milieu des combats et des angoisses d'une vie chrétienne et mortifiée. Jésus-Christ lui-même, au dire de saint Paul, n'eut pas d'autre soutien que celui-là : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem.* (Hebr. xii, 2.) Au milieu de cet océan de douleurs et d'avanies, dans lequel il était plongé et comme submergé pour nous, il se représentait la gloire que son Père lui avait préparée, et cette pensée l'anima d'un tel courage, qu'elle le fit monter avec intrépidité jusqu'au sommet du Calvaire pour y consommer son

douloureux sacrifice, et mépriser même la honte et l'opprobre de la croix : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ.*

Quel effet ne produira donc pas aussi sur nous, la pensée consolante et la ferme espérance de cette gloire qui nous attend? Ne nous fera-t-elle pas triompher de toutes nos inclinations vicieuses ? Ne nous rendra-t-elle pas capables de tous les sacrifices ? Lors donc que le démon nous tente, que la chair nous sollicite, que le monde nous tend ses embûches; lorsque les tribulations et les malheurs viennent nous assaillir, jetons nos regards vers le ciel, pensons à cette récompense qui remplira éternellement tous nos désirs et répétons-nous à nous-mêmes : le temps du bonheur n'est pas encore arrivé ; souffrons encore un peu ; encore quelques jours d'abstinence, de privations, de dérisions, de moqueries, de contrariétés et de persécutions : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ.*

Heureux si nous savons toujours nous tenir en garde contre la répugnance de la nature pour les souffrances ; si nous savons nous défendre contre certains penchants perfides de notre cœur, qui nous poussent vers les jouissances d'ici-bas ; si, en un mot, nous nous tenons fortement attachés à la croix de Jésus-Christ ! Arrivés à notre dernière heure, nous pourrons nous tourner avec une humble confiance vers Dieu, et lui adresser cette prière de Jésus-Christ : *Ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti ut faciam :* Seigneur, je me suis appliqué à vous glorifier pendant les jours si courts de ma vie, à accomplir, autant que le comportait ma faiblesse, votre très-sainte volonté, dans l'état où vous m'aviez placé. J'ai eu, il est vrai, beaucoup à souffrir et à combattre ; j'ai dû me mortifier et me vaincre ; mais grâce à votre secours, j'ai triomphé ; aujourd'hui tout cela est fini pour moi ; tout cela a passé rapidement ; et maintenant j'espère de votre bonté la récompense que vous m'avez promise. *Et nunc clarifica me tu, Pater.* Oh ! chrétiens, faisons en sorte de pouvoir terminer notre vie avec ces sentiments et cette espérance si délicieuse dans le cœur ; oui, cette espérance sera le gage assuré et anticipé de ce bonheur auquel nous sentirons alors que Dieu nous appellera.

Pour cela, appliquons-nous à nous-mêmes l'ordre que Jésus-Christ donna, en ce jour, à ses apôtres, de demeurer à Jérusalem, et de se préparer à la venue de l'Esprit saint qu'il devait sous peu leur envoyer : *Vos autem sedete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto.* (Luc. XXIV, 49.)

Ce commandement s'adresse pareillement à nous, aussi bien que la promesse du Saint-Esprit, qui est le consommateur de l'œuvre de notre rédemption. Faisons donc cette neuvaine, qui a été instituée et ordonnée par Jésus-Christ même, comme la firent la très-sainte Vierge, les apôtres, les premiers disciples et les saintes femmes. Préparons-nous, comme eux, pendant ces jours, à la venue du Saint-Esprit, par le recueillement et par la prière; demandons ses dons avec ferveur. Il ne manquera pas de descendre dans nos âmes, s'il les trouve tellement préparées que nous puissions nous approcher de la sainte table dans cette grande solemnité. En descendant dans notre cœur, il y opèrera un tel changement de pensées, de sentiments et d'affections, qu'il nous inspirera le dégoût des biens terrestres et passagers, pour nous rendre saintement avides des biens célestes.

INSTRUCTION XXII.

Septième article du Symbole. Du jugement dernier.

D'où il viendra pour juger les vivants et les morts. Jésus-Christ a trois offices principaux, celui de rédempteur, celui d'avocat et celui de juge. Il a rempli le premier pendant tout le cours de sa vie mortelle, il remplit le second depuis le jour où il monta glorieusement au ciel, pour se placer à la droite de son Père : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis;* il fera l'office de juge à la fin des siècles, alors qu'il descendra du ciel d'une manière visible, pour juger tous les hommes; et c'est ce que nous professons de croire, dans les paroles du Symbole que je viens de citer. Cet article nous apprend que Jésus-Christ reviendra un jour sur la terre, mais d'une manière bien différente de la première. Il ne viendra plus alors en qualité de Sauveur, avec des desseins de miséricorde et pour opérer notre salut; mais en qualité de juge souverain de l'univers; ce ne sera plus un Dieu revêtu de nos infirmités, défiguré et attaché à une croix pour nous; mais un Dieu environné de gloire, de terreur, de majesté et de tout l'éclat de sa divine grandeur.

C'est là une vérité des plus importantes, une vérité que Jésus-Christ a spécialement inculquée à ses apôtres, afin qu'ils en instrui-

sissent le monde; une vérité infaillible que nous lisons à chaque page de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce sujet mériterait sans doute d'être sérieusement médité; mais, ne pouvant le traiter comme il le mérite, je me bornerai à en raconter l'histoire qui, je l'espère, ne sera cependant pas sans fruit pour vous. Je vous exposerai les principales circonstances de ce grand évènement, je veux dire la personne du Juge, le temps de son avènement, la matière et la forme de ce jugement qui doit être précédé d'un autre également certain, quoiqu'il n'en soit pas question dans cet article.

La personne du juge : et ici se présente de suite une difficulté : Pourquoi la puissance de juger est-elle attribuée à Jésus-Christ? cette puissance n'appartient-elle pas essentiellement à Dieu? Elle devrait donc être commune aux trois personnes de la très-sainte Trinité. En effet, elle est bien commune aux trois personnes, mais on l'attribue particulièrement à Jésus-Christ pour deux raisons :

1° Parce que juger est une œuvre qui appartient à la sagesse; or la sagesse est l'attribut particulier du Fils, comme la puissance est celui du Père, et la bonté, celui du Saint-Esprit.

2° Parce que Jésus-Christ jugera aussi comme homme. Ce pouvoir lui a été donné par le Père parce qu'il est Fils de l'homme : *Potestatem dedit ei judicium facere, quia filius hominis est.* (Joan. v, 27.) Remarquez bien cette raison qui à la première vue paraît surprenante. Pour moi, j'aurais cru que son Père lui aurait conféré ce pouvoir parce qu'il est Fils de Dieu. Chacun comprend la relation qu'il y a entre être le Fils de Dieu et le pouvoir de juger le monde; mais quel rapport y a-t-il entre être juge du monde et être Fils de l'homme? La raison et le rapport sont évidents, répond saint Augustin. Si Jésus-Christ n'avait été que Fils de Dieu, il n'aurait été ni jugé, ni condamné; mais parce qu'il avait daigné, par amour pour nous, se faire aussi fils de l'homme, voilà pourquoi il a été traité comme un homme, soumis à un jugement et condamné au supplice des plus vils scélérats. Si donc il a été jugé comme homme, il faut qu'il vienne comme homme pour juger les hommes, et qu'il soit vu de tous, assis plein de gloire sur le tribunal suprême de l'univers; il faut qu'il soit reconnu pour notre Seigneur à tous : *Quia ipse constitutus est Judex vivorum et mortuorum.*

Il est donc très à propos, soit pour Jésus-Christ, soit pour nous, que ce soit lui qui exerce cet office de juge; pour Jésus-Christ, afin qu'il y trouve un juste dédommagement et une juste réparation à ses humiliations; pour nous, car il paraît juste que ceux qui sont

jugés voient leurs juges. Mais le plus grand nombre des hommes étant pécheurs ne pourront voir leur juge comme Dieu, il faudra donc qu'ils le voient sous la forme humaine. En outre, étant homme et ayant donné sa vie pour nous, personne ne pourra taxer son jugement de trop de rigueur. Voilà pourquoi il se fera précéder du signe de notre rédemption, de l'étendard de la croix; voilà pourquoi le jugement se fera dans la vallée de Josaphat près de Jérusalem, et en face du Calvaire où il a été crucifié pour nous.

Avec de tels souvenirs et avec de tels objets sous les yeux, qui pourra réclamer contre la sentence de damnation portée par un Dieu qui avant d'être notre juge, a été notre charitable Sauveur?

Mais quand Jésus-Christ reviendra-t-il? A la fin du monde : *In consummatione seculi.* Quand arrivera cette fin? Nul ne le sait; c'est la réponse courte, précise et infaillible que le Sauveur fit à ses disciples lorsqu'ils l'interrogèrent sur ce point : *De die autem illâ vel horâ, nemo scit, neque angeli in cœlo, neque Filius, nisi Pater.* (Matth. XXIV, 36 et Marc, XVII, 32.) Comment! Jésus-Christ lui-même ne le savait pas? Certainement il le savait et il ne pouvait l'ignorer; mais en qualité d'envoyé du Père il ne le savait pas d'une science communicable aux autres. Cependant il ne laissa pas de leur faire connaître les évènements extraordinaires et les signes prodigieux qui doivent précéder ce grand jour et nous marquer que sa venue est proche. Voici les principaux :

1° La perversion générale des peuples; toute la terre inondée de péchés et de crimes, au point de porter à peine un véritable adorateur de Dieu.

2° Une réunion affreuse de malheurs qui désoleront le monde : les pestes, les famines, les guerres, les tremblements de terre.

3° Une multitude innombrable de méchants, une foule de faux prophètes qui paraîtront pour séduire le monde en prenant le nom de christ et d'envoyés de Dieu.

4° Le retour sur la terre d'Enoc et d'Elie, et la prédication de l'Evangile dans toutes les parties de l'univers.

5° La conversion des Hébreux à la religion chrétienne. « Lorsque vous verrez toutes ces choses, disait Jésus-Christ à ses disciples, pour l'instruction de la postérité, sachez que le royaume de Dieu est proche. »

Mais le signe le plus prochain, l'avant-coureur immédiat de la venue de Jésus-Christ, c'est le bouleversement de toute la nature; le soleil éclipsé, la lune en sang, les étoiles tombant du firmament,

et enfin un déluge de flammes qui descendra du ciel pour consumer et détruire toutes les choses d'ici-bas, comme aussi pour purifier et renouveler tout ce qui devra survivre. Au milieu de cette exterminationuniverselle, tous les hommes alors vivants, tous sans exception, mourront, les uns de frayeur et les autres par le feu. Par conséquent, lorsqu'on dit qu'il viendra juger les vivants et les morts, il faut entendre ce mot *vivants*,dans un sens spirituel, c'est-à-dire, vivants de la vie de la grâce, pour les distinguer des pécheurs ; ou bien de ceux qui étant alors vivants de la vie naturelle, mourront et ressusciteront immédiatement pour être aussi jugés avec les autres.

En effet, aussitôt après ces horribles préludes on entendra retentir le son de cette trompette qui rappellera tous les morts à la vie et les réunira tous dans la vallée de Josaphat. Alors les cieux s'ouvriront au milieu d'une éclatante lumière et Jésus-Christ précédé de sa croix, accompagné des légions des anges, et avec toute la majesté de sa gloire, descendra visiblement pour juger les hommes : *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multâ et majestate.* (Matth. XXIV, 30.)

Quelle sera *la matière de ce jugement?* Notre vie tout entière, cette vie sera placée sous nos yeux, et, selon le langage de l'Ecriture, éclairée par la lumière du visage de Dieu : *Posuisti seculum nostrum in illuminatione vultûs tui.*

Tout sera donc passé en revue, tous les péchés que nous avons commis dans les divers âges, dans les divers temps et dans les diverses circonstances de notre vie, et non seulement les mauvaises actions, mais encore les mauvais discours, même les paroles inutiles ; non-seulement les péchés extérieurs, mais encore les fautes purement intérieures, les pensées, les complaisances et les désirs criminels.

Nous serons encore examinés sur les péchés que nous avons fait commettre aux autres; car ce sont aussi nos propres péchés ; par conséquent on passera en revue, les ordres, les suggestions, les conseils, les permissions et les mauvais exemples de toute espèce que nous avons donnés et qui ont été pour les autres une source de scandales et de chutes.

Et combien encore d'autres péchés pour nous ! Ces négligences de nos devoirs généraux de chrétiens ou de nos devoirs particuliers d'état.

Bien plus, les œuvres même que nous avons crues bonnes et qui le paraissaient en effet, mais qui ont été intrinsèquement viciées

et gâtées, ou parce qu'elles ont été faites pour une mauvaise fin, ou parce qu'elles ont été mal faites.

Enfin les dons de Dieu et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, dont nous avons abusé : le temps, la santé, les richesses, les talents, les instructions, les avis, les corrections, les remords, les lumières, les inspirations et les grâces intérieures de toutes sortes ; tout sera examiné et pourra être péché pour nous : *Posuisti seculum nostrum in illuminatione vultûs tui.*

Oh ! quelle multitude innombrable de péchés, et quelle ample matière de jugement ! Mais, me direz-vous, un examen si minutieux sur la vie de tous les hommes qui ont existé et de tous ceux qui existeront jusqu'à la fin du monde, sera-t-il une chose possible ?

S'il sera possible ? Il sera fait dans un instant ; car le souverain Juge répandra une lumière vive et pénétrante qui manifestera à tous, les péchés de chacun ; ils apparaîtront tout-à-coup, comme les taches d'un cristal placé vis-à-vis du soleil ; ainsi il n'y aura ni excuse, ni justification ; chacun sera pleinement et invinciblement convaincu; et de là une honte accablante et une insupportable confusion pour les réprouvés, en voyant ainsi leur vie mise à nu et exposée aux regards de l'univers entier.

La manifestation des consciences achevées, le jugement général sera terminé par une double sentence, de bonheur éternel pour les uns et de malédiction éternelle pour les autres. Cette sentence sera immédiatement exécutée ; les pécheurs désespérés seront précipités dans l'enfer pour toujours, et les élus triomphants monteront au ciel pour toujours : *Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (Matth. xxv, 46.)

Voilà en abrégé l'histoire de ce grand jour et de ses circonstances particulières. Voilà comment Jésus-Christ nous en a parlé, et voilà ce qu'il nous a dit, et de sa propre bouche et par la bouche de ses disciples. Il ne reste donc à cet égard aucun sujet de doute. Toutes les autres prédictions qu'il a faites et toutes celles qui le regardent se sont parfaitement accomplies ; sa naissance, sa passion, sa mort, sa résurrection, la descente du Saint-Esprit, la ruine du temple de Jérusalem, la conversion des Gentils et tant d'autres se sont accomplies à la lettre. La seule prophétie, dit saint Augustin, qui reste à vérifier, c'est celle du jugement dernier : mais le passé nous répond de l'avenir ; et comme tout le reste s'est accompli, nul doute que ce qui regarde le grand jour du jugement universel ne se réalise avec la même infaillibilité.

Mais ne serons-nous pas jugés avant la fin du monde ? Oui, sans doute : outre ce jugement public et solennel dont je vous ai parlé jusqu'ici, il y en a un autre que chacun de nous doit subir en particulier et où notre âme sera seule avec Dieu. Ce jugement aura lieu au moment même et précisément dans le lieu où la mort nous surprendra. Notre âme séparée de notre corps, se trouvera tout-à-coup aux pieds de ce tribunal, et là elle devra rendre compte de toute sa vie, et entendre prononcer sur elle une sentence qui fixera irrévocablement son sort pour toute l'éternité. C'est encore là un article formel de notre foi : *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.* (Hebr. IX, 27.) Mais, dans le Symbole, il n'est parlé que du second jugement, du jugement général et solennel, parce que ce n'est proprement que dans celui-là que Jésus-Christ déploiera sa souveraine puissance à la face de l'univers assemblé, et qu'il se fera connaître du ciel et de la terre, comme le juge suprême des vivants et des morts.

Pourquoi donc un autre jugement, me direz-vous, puisque à peine sommes-nous sortis de la vie, que notre sort est déjà décidé pour toujours ? On n'en voit pas la nécessité absolue et indispensable ; Dieu, s'il lui avait plu, aurait pu en disposer autrement. Cependant il y a plusieurs raisons de convenance, qui montrent qu'il est très-raisonnable et très-juste qu'il y ait un jugement général.

La première, c'est, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, l'intérêt de Jésus-Christ. Il convenait qu'il fût glorifié à la face de cette terre qui avait été le théâtre de ses ignominies.

La seconde, c'est l'honneur de Dieu ; il faut un jugement universel pour justifier pleinement sa providence, sans cesse blasphémée en ce monde. Il y a toujours eu et il y aura toujours sur la terre des esprits fiers et orgueilleux, qui ont l'audace d'élever la voix contre Dieu, de censurer et de condamner sa conduite dans le gouvernement du monde ; beaucoup de chrétiens même, sans être irréligieux, se scandalisent de certaines choses qui paraissent étranges à la faiblesse de leur vue ; par exemple, de voir les biens de ce monde repartis avec tant d'inégalité, et, ce qui les étonne encore davantage, de voir tant de justes languir dans la misère, et tant d'impies triompher ici-bas. Sachant que tout vient de Dieu, et que tout dépend de lui, il leur semble, ou qu'il ne s'occupe pas de ce monde, ou qu'il le gouverne mal. Il faut donc qu'il fasse connaître à tous sa souveraine sagesse, la justice et la droiture de ses voies, afin que tous le glorifient et confessent qu'il a tout fait avec sagesse : *Om-*

nia in sapientiâ fecisti. (Ps. CIII, 21.) Or, c'est précisément en ce jour que Dieu s'est réservé de plaider sa cause et d'établir le monde juge de sa conduite.

Enfin, même pour les hommes, il est très-convenable qu'il y ait un jugement général.

Premièrement, pour la gloire des bons et la confusion des méchants. Il y a sur la terre une foule d'âmes très-saintes et très-agréables à Dieu, qui ne sont ni connues ni estimées du monde, et même qui sont persécutées, calomniés et abreuvées d'humiliations; tandis qu'il y a une foule de pécheurs couverts de crimes, qui sont estimés et applaudis, parce qu'ils savent se masquer et se couvrir de la plus fine hypocrisie. Il faut donc qu'il y ait un jugement général pour corriger et réformer tant de jugements erronés; il faut un jugement qui, d'un côté, manifeste la vertu ignorée, et rende l'honneur à tant d'innocents opprimés, et qui de l'autre, arrache le masque aux hypocrites, et les couvre de la honte et de la confusion qu'ils méritent.

Secondement, le corps qui a été l'instrument et le complice du bien et du mal, doit aussi avoir sa récompense ou son châtiment. Mais à la mort, l'âme seule est jugée et non le corps; et il arrive bien souvent que, pendant que l'âme est condamnée, comme celle du mauvais riche, le corps est porté au tombeau avec pompe et magnificence; et qu'au contraire tandis que l'âme est comme celle de Lazare, portée en triomphe par les anges dans le ciel, le corps est enseveli avec mépris et sans la moindre distinction. Or l'âme et le corps ayant travaillé de concert à servir ou à offenser Dieu, il est juste que tous les deux soient jugés.

Voilà plusieurs raisons très-solides, qui semblent exiger qu'après le jugement particulier qui se fait à la mort, il y ait un jugement public et général à la fin des siècles.

Qu'en pensez-vous maintenant, chrétiens? Ce jugement est-il une fable ou une révélation divine? La vérité que je vous ai expliquée aujourd'hui est un des articles les plus formidables de notre foi. La pensée seule du jugement dernier faisait trembler tous les solitaires dans leurs déserts et dans leurs grottes. La mort en effet n'est à craindre par elle-même, que parce qu'elle sera suivie d'un jugement toujours terrible et toujours effrayant, qu'il soit général, ou qu'il soit particulier. Le jugement particulier est effrayant, parce qu'il décidera de notre sort éternel, et le général, parce qu'il nous donnera en spectacle à l'univers entier en face du souverain juge.

Il est vrai que ce jugement est pour nous aussi éloigné que la fin du monde; mais qu'importe, nous devons le considérer comme aussi proche pour nous que la mort elle-même, puisqu'il ne sera autre chose que la ratification de la sentence, qui peut être portée d'un instant à l'autre, si nous venons à mourir. Je le répète donc, qu'en pensons-nous ?

Nous protestons que nous croyons ce jugement et nous disons même que nous le craignons; mais malgré cela que faisons-nous ? Comment nous y préparons-nous? Comment notre vie correspond-elle à cette foi et à cette crainte ? Voyez, je vous prie, s'il est possible de concilier cette foi et cette crainte, avec une vie habituelle de péché, avec une vie dissipée et irréfléchie, et par conséquent nécessairement remplie de fautes plus ou moins graves. Hélas ! tous les hommes se flattent de ne pas mourir en mauvais état, et cependant il y a fort peu de personnes qui s'appliquent à bien vivre.

Saint Paul nous apprend le secret d'éviter en quelque sorte le jugement de Dieu; non pas de nous soustraire à cette comparution que tous les hommes doivent faire à ce tribunal: *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (II. Cor. v, 10); mais d'en éloigner tout ce qu'il peut avoir de terrible pour nous. Le secret, c'est de le prévenir en nous jugeant sévèrement nous-mêmes en ce monde : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur à Domino.* (I. Cor. xi, 31.)

Si nous appelions notre vie et nos fautes à un sévère examen, si nous en faisions une humble et sincère confession aux pieds du prêtre; si nous vivions dans une vigilance continuelle pour ne pas y retomber ; si nous nous réglions toujours, non pas sur les usages, sur les maximes et sur les préjugés du monde, mais sur la loi de Dieu seule règle sur laquelle nous devrons être jugés ; si enfin nous nous efforcions de les expier par des pénitences et des mortifications volontaires, notre sort serait assuré, nos fautes seraient effacées et alors, au lieu de la confusion et des reproches, nous n'aurions à attendre qu'honneur et gloire.

Mais si nous ne pensons pas le moins du monde à une chose si nécessaire; si nous voulons marcher dans la voie large, traitant tout d'ineptie, de scrupule et de petitesse; si notre conscience est toujours douteuse et embrouillée; si nous avons toujours la conscience embarrassée, sans pouvoir raisonnablement nous tranquiliser ; si nous nous reposons mal à propos sur certaines confessions

de routine, plus propres à étouffer nos remords qu'à effacer réellement nos péchés, il est impossible que nous ne soyons pas surpris en mauvais état, et par la mort et par le jugement, et que par conséquent nous n'entendions pas prononcer contre nous la formidable et éternelle sentence : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.*

Pensons-y donc pendant que dure encore pour nous le temps propice et favorable; unissons-nous véritablement aujourd'hui à Jésus-Christ notre charitable Sauveur, afin de ne pas trouver un jour en lui un juge inexorable; efforçons-nous de lui rendre, par une vie vraiment pénitente, l'honneur que la justice divine devra revendiquer en ce grand jour.

Si son amour pour nous a été infini, son indignation et sa fureur seront aussi infinies. Mais quelle chose affreuse, s'écriait l'Apôtre, que de tomber en mauvais état, entre les mains du Dieu vivant ! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* (Hébr. x, 31.) Que faire donc, mes très-chers frères ? Si nous voulons nous sauver, il faut craindre et pleurer, embrasser et serrer les pieds de notre divin Sauveur. Il n'est pas encore notre Juge, il est encore notre Père, prions-le donc, par les peines et les amertumes qu'il a souffertes pour notre salut, d'user de miséricorde envers nous, de nous éclairer, de nous convertir et de nous sauver, et pour cela de pénétrer maintenant, non-seulement notre âme, mais encore notre chair et nos os de la crainte de ses divins jugements : *Juste judex ultionis, donum fac remissionis, ante diem rationis. Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.*

INSTRUCTION XXIII.

Huitième article du Symbole. Du Saint-Esprit.

Je crois au Saint-Esprit. Nous avons dit, en expliquant le premier article du Symbole, qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; mais que dans ce Dieu il y a trois personnes. Nous avons déjà parlé de la première et de la seconde, je veux dire du Père et du Fils, puis nous avons considéré le Fils et comme Dieu et comme Homme-Dieu ; il nous reste maintenant à parler de la troisième personne, du Saint-Esprit; c'est l'objet du huitième article. Ici commence la troisième et dernière

partie du Symbole qui comprend l'établissement de l'Eglise catholique et la multitude des biens qu'elle nous donne. Nous diviserons cet article en deux parties ; dans la première nous verrons ce que c'est que le Saint-Esprit en lui-même, et dans la seconde, ce qu'il est par rapport à nous.

Qu'est-ce donc que le Saint-Esprit? C'est la troisième personne de la très-sainte Trinité ; il est réellement distinct du Père et du Fils de qui il procède ; cependant quoiqu'il procède du Père et du Fils il est en tout égal à eux, il est vrai Dieu et un seul Dieu avec le Père et le Fils. Ce peu de mots renferme beaucoup de choses ; mais il faut les expliquer plus en détail et avec toute la clarté que comporte une matière aussi mystérieuse et aussi obscure pour nous.

Je dis premièrement que le Saint-Esprist est la troisième personne de la très-sainte Trinité ; c'est ce que nous apprennent et le signe de la croix, et la forme du baptême, et ce trisagion que l'Eglise répète si souvent : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto*. Comme la première personne se distingue des autres par le nom de Père, la seconde par celui de Fils, ainsi la troisième se distingue par le nom de Saint-Esprit. Il est bien vrai que ce nom conviendrait aussi parfaitement aux deux premières personnes ; les trois personnes n'étant qu'un seul Dieu et ce Dieu étant un esprit très-saint, il est évident que le nom d'Esprit saint peut s'appliquer aux deux premières. Malgré cela nous nous servons de ce nom pour désigner la troisième personne ; et quand nous disons le Saint-Esprit, nous n'entendons pas en nommer d'autre que la troisième.

Mais, me direz-vous, pourquoi la troisième personne n'a-t-elle pas son nom propre et exclusif comme la première qui s'appelle Père et comme la seconde qui s'appelle Fils ; pourquoi porte-t-elle un nom commun qui peut s'attribuer également aux deux autres ?

Cela ne vient pas, répond le cardinal Bellarmin, d'une imperfection ou d'un défaut dans cette divine personne, mais bien de notre ignorance. Nous ne savons et ne pouvons parler de Dieu, que conformément aux idées que nous avons des choses créées et c'est dans les créatures que nous prenons les noms que nous donnons à Dieu. Or, comme parmi nous celui qui engendre s'appelle père, et comme celui qui est engendré s'appelle fils ; ainsi les prophètes et les apôtres sachant, par la révélation, que la première personne en Dieu engendre la seconde, ont appellé la première Père et la seconde Fils. Pour la troisième comme elle n'est pas engendrée, mais qu'elle procède du Père et du Fils par voie d'amour et de volonté ; et que

nous ne voyons parmi les créatures aucune production substantielle de ce genre, ne trouvant pas de nom propre, ils se sont contentés de l'appeler Saint-Esprit, lui donnant pour nom distinctif un nom qui d'ailleurs peut être commun aux deux autres.

Mais quoique ce nom convienne aussi aux deux premières personnes, on a cependant eu raison de le donner à la troisième, parce qu'elle procède du Père et du Fils par voie de spiration. Et c'est la seconde vérité que nous devons croire sur le Saint-Esprit, je veux dire qu'il procède du Père et du Fils; c'est en effet ce qui distingue cette troisième personne des deux autres. Ce qui distingue la première personne, c'est qu'elle n'est pas engendrée, et qu'elle ne procède d'aucune autre, mais qu'elle engendre de toute éternité un fils semblable à elle; ce qui distingue la seconde, c'est qu'elle procède du Père en tant qu'elle est engendrée par lui, et ce qui distingue la troisième, c'est qu'elle procède du Père et du Fils.

Tout cela est fondé sur le langage formel et clair des divines Ecritures qui nous disent qu'il est l'esprit du Père et du Fils et qu'il fut envoyé également par le Père et le Fils aux Apôtres; voilà pourquoi le symbole de la Messe, pour plus de clarté, dit : *Qui ex Patre Filioque procedit.*

Mais, me direz-vous, de quelle manière procède-t-il? Je vous l'ai déjà dit : par voie de spiration, d'amour, de volonté. Comme le Père en se connaissant de toute éternité lui-même et ses infinies perfections, engendre le Fils par cette connaissance et cette compréhension de son être; ainsi le Père et le Fils, en s'aimant de toute éternité l'un l'autre, produisent le Saint-Esprit par cet amour réciproque. Par conséquent, de même que le Fils est engendré du Père par force d'intelligence, de même le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie de volonté et d'amour. Pareillement, comme le Fils est la connaissance substantielle du Père, et par conséquent une personne subsistante et distincte de lui, de même le Saint-Esprit est l'amour substantiel du Père et du Fils, et par conséquent une personne subsistante et distincte des deux autres. Il n'y a donc d'autre différence entre le Fils et le Saint-Esprit, sinon que le Fils procède du Père par voie de génération, et que le Saint-Esprit procède simplement du Père et du Fils.

Enfin nous devons croire que le Saint-Esprit, quoique procédant du Père et du Fils est en tout égal à eux, et qu'il est un vrai et seul Dieu avec eux. Comme le Fils procède et est engendré du Père, et que cependant il n'est qu'un seul et même Dieu avec lui, parce qu'il

a la même essence et la même nature que le Père, ainsi devons nous raisonner du Saint-Esprit. De là vient qu'il y a bien trois personnes distinctes, mais un seul Dieu.

En effet le Saint-Esprit est souvent appelé Dieu dans les divines Ecritures. On lui attribue les perfections qui ne conviennent qu'à Dieu; ainsi il est dit de lui qu'il est partout, qu'il sait tout, qu'il renferme tout, etc. On confère en son nom le baptême et les autres sacrements; or, on ne peut les donner au nom d'aucune créature. On ne peut conférer les sacrements qu'au nom de Dieu qui est le seul auteur et le seul distributeur de la grâce. Ainsi, comme dans le Symbole on dit : *Credo in Deum Patrem*, *Credo in Deum Filium;* le même on ajoute : *Credo in Spiritum Sanctum*, pour marquer que le Saint-Esprit est Dieu comme le Père et le Fils, et que par conséquent nous devons croire en lui, espérer en lui et l'aimer comme notre souverain bien; ce qui est plus clairement exprimé dans le Symbole de la Messe par ces paroles : *Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur.*

Mais s'il en est ainsi, me dira quelqu'un, ne pourrait-on pas nommer le Saint-Esprit en premier ou en second lieu et dire : *Au nom du Saint-Esprit, du Père et du Fils?*

Non sans doute, car le Saint-Esprit dans l'ordre nécessaire des émanations divines est la troisième personne. Si on le nommait en premier lieu, on donnerait par là à entendre qu'il est la personne qui engendre, ce qui ne convient qu'au Père. Si on le nommait le second, on donnerait à entendre qu'il est engendré ce qui ne convient qu'au Fils; il faut donc le nommer en troisième lieu, parce qu'il est la personne qui procède du Père et du Fils. Du reste en Dieu la paternité, ou la filiation, ou la spiration, n'emporte pas une perfection plus grande; parce que dans les trois personnes il n'y a qu'une seule nature divine, indivisible. Il y a en Dieu diversité de relation, mais non de substance; il y a distinction de personnes, mais non de nature. La paternité appartient à la première personne, la filiation à la seconde et la spiration à la troisième; mais sans qu'il y ait entre elles ni supériorité, ni infériorité, ni inégalité de temps, de dignité et de perfection.

Telles sont les vérités que la foi nous enseigne sur la personne du Saint-Esprit, et sur le mystère de la sainte Trinité. Ces mystères sont à la vérité bien au-dessus de notre faible raison; mais ils n'en sont pas moins certains, puisqu'ils nous ont été révélés. Croyons-les donc et ne cherchons pas à en savoir davantage; mais n'ayons

tous qu'un cœur et qu'une voix pour adorer le Saint-Esprit et le glorifier avec le Père et le Fils, puisque ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu et un seul Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles.

Après avoir vu ce que c'est que le Saint-Esprit en lui-même, voyons maintenant ce qu'il est par rapport à nous ; voyons pourquoi et en quel sens il s'appelle Esprit de vie, Esprit vivificateur; quel besoin nous avons de lui ; comment il descend en nous ; quels effets il produit dans nos âmes, et quels moyens il faut prendre pour le recevoir et le conserver en nous. Il est très-important de bien comprendre toutes ces questions, afin de faire une juste estime d'un semblable don et de savoir en profiter.

Et d'abord pourquoi est-il appelé *Esprit vivificateur* ? J'ai déjà fait remarquer que toutes les œuvres extérieures de Dieu sont communes aux trois personnes divines ; une personne seule ne fait rien pour les créatures sans le concours des deux autres. Cependant, de même qu'on attribue au Père les œuvres de la toute-puissance, parce qu'il est le principe des deux autres personnes; au Fils celles de la sagesse, parce qu'il est engendré par l'intelligence du Père ; de même toutes les œuvres de l'amour sont attribuées au Saint-Esprit, parce qu'il est l'amour substantiel du Père et du Fils.

La création fut une œuvre d'amour ; aussi l'Ecriture nous dit-elle de l'Esprit saint, qu'il a affermi le ciel et fécondé les eaux : *Spiritus Domini ferebatur super aquas.* (Gen. I, 2.) L'incarnation fut une œuvre d'amour ; aussi ce fut le Saint-Esprit qui fut l'auteur de la conception : *Qui conceptus est de Spiritu Sancto*, et pour en omettre une foule d'autres, la sanctification des âmes est une œuvre d'amour ; aussi l'Ecriture nous dit-elle qu'elle est l'ouvrage du Saint-Esprit : *Charitas Dei diffusa est in cordibus vestris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* (Rom. v, 5.) Il est donc appelé Esprit vivificateur, parce qu'il est l'auteur de la vie naturelle et surnaturelle, mais surtout parce qu'il communique la vie à nos ames, par l'infusion de la grâce sanctifiante.

Ce n'est pas, je le répète, que cette œuvre ne convienne pas indivisiblement aux deux autres personnes ; mais on l'attribue plus particulièrement au Saint-Esprit, pour la raison que je viens de dire. Aussi, selon notre manière de concevoir et de distinguer les choses, on voit que les trois personnes concourent à notre bien, chacune à sa manière : le Père en nous créant, le Fils en nous rachetant et le Saint-Esprit en nous sanctifiant.

Concluez de là combien nous avons besoin de ce divin Esprit. Il est proprement pour notre âme, dit saint Thomas, ce que notre âme est pour notre corps. Qu'est-ce qu'un corps sans âme ? Une masse informe privée de mouvement, de sentiment et de vie. De même une âme séparée du Saint-Esprit est privée de la vie, c'est-à-dire, entièrement incapable de faire aucune œuvre surnaturelle et méritoire. En effet, pour qu'une action soit bonne et surnaturelle, il est nécessaire qu'elle soit produite par l'impulsion et la grâce du Saint-Esprit ; et pour qu'elle soit digne de la vie éternelle, il faut de plus que l'Esprit saint, habite dans nos âmes par la grâce sanctifiante. Par conséquent, s'il n'habite en nous et s'il ne nous aide, nous ne pouvons faire aucun bien : *Sine tuo numine nihil est in homine.*

Ainsi ce don est le fruit et la consommation de tous les mystères opérés par Jésus-Christ. Il est certain que nous avons été rachetés par lui ; mais c'est par le Saint-Esprit que la grâce de la rédemption nous est appliquée. Or, il ne nous servirait de rien d'avoir été rachetés par Jésus-Christ, si le fruit de sa passion et de sa mort ne nous était appliqué par le Saint-Esprit.

Jésus-Christ, pendant sa vie sur la terre, nous avait instruit par ses prédications et par ses exemples ; il nous avait enseigné le chemin du ciel ; il nous avait appris ce que nous devons croire et pratiquer, mais cela ne suffisait pas pour nous guérir. Il fallait répandre en nous la foi, nous donner la force d'observer les commandements de Dieu, et imprimer profondément dans notre cœur la haine du péché et l'amour de Dieu. Or cette œuvre, selon la prophétie d'Ezéchiel, était réservée au Saint-Esprit. Je répandrai mon Esprit au milieu de vous ; je vous donnerai un cœur et un esprit nouveaux, j'oterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair, afin que vous marchiez dans la voie de mes commandements : *Ponam Spiritum meum in medio vestri, dabo vobis cor novum, et spiritum novum, auferam de carne vestrâ cor lapideum, et dabo vobis cor carneum, ut ambuletis in viâ mandatorum meorum.* (Ezech. XI, 19.) Voilà l'œuvre intérieure du Saint-Esprit.

Cela posé, voyons maintenant de quelle manière l'Esprit saint nous est envoyé. Il peut nous être envoyé de deux manières, selon saint Thomas : visiblement ou invisiblement. Il est descendu quatre fois d'une manière visible :

La première, au baptême de Jésus-Christ vers le Jourdain. Il

descendit alors sous la forme d'une belle colombe blanche qui alla se reposer sur lui ;

La seconde, dans le mystère de la transfiguration, en forme d'une nuée resplendissante qui rendit le corps de Jésus-Christ tout éclatant de gloire ;

La troisième, sur les Apôtres, après la résurrection du Sauveur, en forme de souffle ou de vent : *Insufflavit super eos et dixit : Accipite Spiritum sanctum.* (Joan. xx, 22.)

Enfin la quatrième, et la plus remarquable, fut la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte. Il y avait dix jours que les Apôtres étaient réunis dans le cénacle, dans l'attente du don que Jésus-Christ leur avait promis, lorsque tout-à-coup on entend venir du ciel un bruit semblable à un vent violent qui ébranle toute la maison, et aussitôt apparaît, à la vue de tous, une rangées de petites flammes en forme de langues, qui vont se reposer sur la tête de chacun d'eux. A l'instant tous les apôtres se sentent remplis du Saint-Esprit, et ils le prouvent par le don des langues qu'ils commencent à parler, selon que le Saint-Esprit le leur suggérait : *Apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque suprà singulos eorum. Et repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis* (Act. ii, 3.).

Telles furent les descentes visibles du Saint-Esprit. Sur quoi il faut bien remarquer que ces signes n'étaient pas le Saint-Esprit lui-même ; mais simplement des symboles par lesquels ce divin Esprit manifestait sa présence et ses opérations. La colombe signifiait l'innocence, la pureté et la fécondité des bonnes œuvres. La nuée marquait la protection dont Dieu entoure ses élus et les âmes qu'il chérit. Le souffle indiquait la vie spirituelle conférée par les sacrements. Les langues de feu signifient l'intelligence, la lumière, le don de la parole, l'amour de Dieu, l'ardeur de la charité.

Mais pour la descente invisible du Saint-Esprit, elle est perpétuelle et permanente dans l'Eglise. La promesse de Jésus-Christ : *Accipietis virtutem Spiritûs Sancti* (Act. i, 8) n'est pas seulement pour les apôtres, mais elle est commune à tous les fidèles, comme le fruit de sa passion et de sa mort : *Spiritum veritatis ut maneat vobiscum in æternum.* (Joan. xiv, 16.)

Ce sont surtout les sacrements qui sont les canaux par lesquels le Saint-Esprit descend dans les âmes bien préparées, pour y établir sa demeure. Le Saint-Esprit est présent partout, puisqu'il est

Dieu ; mais il est présent d'une toute autre manière dans l'âme juste. Aussi les justes sont-ils appelés les temples de Dieu et l'habitation du Saint-Esprit : *Nescitis quia templum Dei estis et Spiritus Sanctus habitat in vobis.* (I. Cor. III, 16.) Les deux autres personnes font bien aussi leur habitation dans nos cœurs : *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus ;* mais l'Esprit saint y descend d'une manière spéciale, comme cause immédiate de notre sanctification.

Mais vous comprendrez encore mieux ces vérités par les deux points qui me restent à vous expliquer. Retenez bien la nécessité extrême que nous avons d'un tel don. De deux choses l'une, chrétiens, ou c'est l'esprit de Dieu qui vous anime ou c'est l'esprit du monde ; ils ne peuvent se concilier l'un avec l'autre, puisqu'ils s'excluent mutuellement et qu'ils sont dans une formelle opposition de pensées, de désirs, d'inclinations, de goûts et de conduite.

Ces deux esprits opposés qui animent les hommes, forment cette double cité qui divise les habitants de la terre ; la cité de Dieu et la cité du monde. Dans la cité du monde, dit saint Jean, tout est sous l'empire de l'esprit d'orgueil, de l'esprit d'avarice et de l'esprit de sensualité : *Omne quod in mundo est concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ.* (Joan. II, 16.) Au contraire dans la cité de Dieu, tout est soumis à l'esprit de Dieu. Les habitants de cette cité sainte suivent les maximes et les exemples de Jésus-Christ ; ils mortifient en tout leurs passions et ils mènent une vie recueillie, mortifiée et dévote. Je le répète, ils ne peuvent s'allier l'un avec l'autre ; et ce serait assurément nous faire une grossière illusion, que de prétendre arranger les choses de manière à être, tout à la fois, amis de Dieu et amis du monde, puisque Jésus-Christ nous proteste que l'Esprit de Dieu est incompatible avec l'esprit du monde : *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere.* (Joan. XIV, 17.)

Maintenant, je vous le demande, à laquelle de ces deux cités appartenons-nous ? à celle de Dieu, ou à celle du monde ? Rentrons en nous-mêmes et voyons quel est l'esprit qui nous anime, si c'est l'Esprit céleste et divin, ou l'esprit charnel et terrestre. Si c'est le second, nous sommes évidemment dans le chemin de l'enfer ; car il ne peut y avoir de salut pour nous, si nous ne sommes pas du nombre des enfants de Dieu. Or nous ne pouvons être comptés parmi les enfants de Dieu, si nous ne sommes animés, dirigés et conduits par son divin Esprit : *Qui Spiritu Dei aguntur, hi sunt Filii Dei.* (Rom. VIII, 14.)

Voyez donc combien il nous est nécessaire d'invoquer sans cesse sur nous le Saint-Esprit, afin que par son feu divin, il consume en nous toutes les concupiscences et tous les désirs charnels; qu'il détache notre cœur de toutes les choses de la terre et de ce monde que Jésus-Christ ne connaît pas, et même qu'il abhorre puisqu'il l'a réprouvé et maudit; qu'enfin il élève notre âme vers les biens célestes et nous les fasse aimer et rechercher. Si ce feu divin s'empare de notre cœur, quels prodiges n'opèrera-t-il pas en nous? Quels prodiges n'a-t-il pas opérés et n'opère-t-il pas chaque jour en tant d'autres?

Avançons donc et voyons la vertu, la force, les dispositions et les effets précieux que le Saint-Esprit produit dans nos âmes; puis je vous indiquerai les moyens à prendre pour l'attirer en vous.

La venue du Saint-Esprit sur les apôtres ne fut pas une faveur particulière à eux seuls; mais un bienfait que Jésus-Christ avait mérité à toute l'Eglise, et par conséquent un bienfait permanent et perpétuel, comme l'Eglise elle-même: *Spiritum veritatis, ut maneat vobiscum in æternum.*

Aussi depuis le jour où le Saint-Esprit descendit pour la première fois sur l'Eglise naissante et alors renfermée dans le cénacle, il n'a jamais cessé de descendre sur elle, dans toute la suite des siècles, de l'éclairer, de l'animer et de la sanctifier, quoique d'une manière différente.

Sur les apôtres, il descendit visiblement et en forme de langue de feu; et sur les fidèles, il descend chaque jour d'une manière invisible, surtout par le moyen des sacrements dans lesquels il se communique lui-même avec ses grâces sous divers signes. Mais pour n'être ni visible ni sensible au dehors, sa descente n'en est pas moins la même quant à ses effets dans les âmes bien disposées. Voyons donc les effets qu'il opère en nous, et le moyen de nous les appliquer et de les conserver.

Le Saint-Esprit produisit dans les apôtres deux sortes d'effets, les uns intérieurs et les autres extérieurs.

Effets intérieurs: Il éclaira leur esprit, il purifia leur cœur et il les remplit de force, de courage et de générosité. Ces effets nous sont signifiés par le feu même; car le feu à ses trois qualités, il éclaire, il purifie et il brûle. Ainsi la vertu du Saint-Esprit éclaira les apôtres, et de grossiers et ignorants qu'ils étaient, elle les rendit sages et éclairés; elle les purifia en les délivrant de toutes les imperfections, et de tous ces petits attachements vicieux dont ils

n'étaient pas exempts; enfin elle les enflamma en les rendant courageux et intrépides, tandis qu'auparavant ils étaient peureux et timides à l'excès ; en un mot, elle en fit des hommes nouveaux.

Effets extérieurs. Le don de prophétie, le don de guérir les maladies, de chasser les démons, d'opérer des miracles et d'entendre les langues sans les avoir étudiées, l'intelligence des divines Ecritures et le talent de convaincre et de persuader.

Disons quelques mots de ces grâces extérieures. Elles ont duré pendant quelque temps et puis elles ont cessé, ou du moins elles sont devenues beaucoup plus rares, parce qu'elles avaient été accordées aux apôtres, pour autoriser leur prédication et affermir l'Eglise naissante. Ainsi lorsque le besoin de l'Eglise le demande, Dieu ne manque pas de susciter encore, de temps en temps, des prophètes, des docteurs et des thaumaturges. Ces grâces sont accordées, non pas tant pour le bien de celui qui les reçoit, il pourrait lui-même être pécheur, que pour la gloire et l'édification de l'Eglise et le bien spirituel du prochain.

Mais pour les effets essentiels, pour les effets intérieurs et invisibles, qui ont pour but la sanctification des âmes, ceux-là durent toujours et sont toujours les mêmes; parce qu'en tout temps ils sont nécessaires au salut; ce sont les seuls qui puissent nous rendre agréables à Dieu aux yeux de qui, dit saint Paul, le don des prophéties et le don des miracles ne sont d'aucun mérite, s'ils ne sont unis à la charité et à la grâce sanctifiante : *Si charitatem non habuero, nihil sum.* (I. Cor. XIII, 2.) Ainsi tout ce qui contribue à notre sanctification, à notre conversion, à notre renouvellement intérieur, tout cela est l'œuvre du Saint-Esprit. Esprit de vérité, il nous instruit; Esprit de grâce, il nous sanctifie; Esprit de charité, il nous unit à Dieu.

C'est cet Esprit d'amour qui dispense les divers dons qui servent à former et à perfectionner la vie spirituelle. C'est lui qui est la source de ces sept dons appelés dons du Saint-Esprit, et que le prophète Isaïe vit se reposer sur la tête du Christ, et dont il fut rempli par une propriété essentielle à sa nature divine. Esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force de science, de piété et de crainte de Dieu: *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et intellectûs, spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis et replebit eum Spiritus timoris Domini.* (Isa. XI, 2.) Ce sont là comme sept degrés par lesquels on monte de la vie du péché, jusqu'au sommet de la per-

fection. Il est donc bien important de vous en donner quelque idée.

La crainte de Dieu est le premier pas pour arriver à la sagesse, qui est le dernier degré de la perfection : *Initium sapientiæ timor Domini.* (Ps. cx. 7.) C'est le don qui nous inspire une terreur et une humiliation salutaires , en mettant sous nos yeux les épouvantables jugements de Dieu, sa puissance, sa justice, l'incertitude de l'heure de notre mort, et les châtiments éternels qui attendent le pécheur ; en un mot, il nous inspire un profond respect pour Dieu. Cette crainte est utile et aux pécheurs et aux justes. Aux pécheurs pour les décider à quitter le péché et à changer de vie. D'ordinaire les pécheurs ne sont pas touchés de l'amour de Dieu ; ce qui les porte à la pénitence, c'est la crainte des châtiments de Dieu qu'ils accumulent sur leur tête : *Propter timorem tuom, Domine, concepimus, et doluimus et peperimus Spiritum salutis tuæ.* (Isaï. xxvi, 18.) Voilà pourquoi le Concile de Trente nous dit que cette crainte est la première disposition et la première préparation à la grâce. Mais elle est aussi utile aux justes, afin de les maintenir constamment dans la pratique de la vertu, afin qu'ils ne tombent pas dans la présomption, et qu'ils ne cessent jamais de vivre dans la vigilance et l'humilité. Les martyrs eux-mêmes, dit saint Augustin, durent s'armer de la crainte de l'enfer, pour ne pas céder à la violence des tourments, pour ne pas apostasier et se perdre. Quelle grâce nous fait donc le Saint-Esprit en imprimant dans notre cœur cette crainte de Dieu ! Aussi le saint roi David la demandait-il continuellement : *Confige timore tuo carnes meas.* (Ps. cxviii.) Aussi Jésus-Christ lui-même nous l'a-t-il recommandée : *Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam* (Matth. x, 28.)

Le second est le don *de piété.* C'est ce don qui nous unit à Dieu comme à notre tendre Père, et qui nous fait observer ses préceptes, non plus seulement par un sentiment de crainte, mais par un sentiment d'amour. Lorsque l'homme est vraiment pénétré du repentir de ses péchés, Dieu lui donne une volonté généreuse pour faire le bien. Cette volonté le porte à respecter Dieu et toutes les choses de la religion ; puis elle le rend charitable pour son prochain, et lui fait trouver un certain goût dans les exercices de la piété. C'est dans cette dévotion surnaturelle, que consiste spécialement la grâce que nous demandons à Dieu, lorsque nous demandons la piété. Cette piété regarde principalement Dieu comme premier objet de notre culte, et ensuite le prochain comme image de Dieu,

Le troisième degré est la *science* qui éloigne de nous les illusions et l'ignorance, source première de tous nos péchés et de toutes nos chutes. Quelque bien disposée que soit la volonté, elle a besoin d'être bien dirigée par l'intelligence; car si celle-ci est aveugle, l'autre nous jettera sans obstacle dans le précipice. Or l'Esprit saint nous préserve de ce danger par le don de la science. Ce don nous éclaire, en nous faisant connaître tout ce que nous devons faire et éviter pour plaire à Dieu; il réveille en nous, dans le besoin, les pensées et les réflexions qui nous sont nécessaires; il présente les vérités à notre esprit avec tant de clarté, que loin de nous laisser séduire, nous sommes étonnés nous-mêmes que les autres se laissent tromper.

Voilà pourquoi on voit dans une foule de circonstances des personnes simples et bornées, mais pieuses et timorées, montrer plus de science et de sagesse pour se conduire, que les savants et les sages du monde. C'est l'effet du don de science que le Saint-Esprit a répandu en elles.

Mais nos chutes ne viennent pas seulement de l'ignorance, elles viennent aussi de la fragilité, de la timidité et de la faiblesse. Mille difficultés s'opposent à la fuite du péché et à la pratique de la vertu; il y a donc des efforts continuels à faire pendant cette vie, et de grandes peines à supporter. Une foule de chrétiens s'en effraient et abandonnent le service de Dieu! Or le Saint-Esprit nous fortifie contre cette timidité et cette faiblesse, par un quatrième don qui est le don de *force*.

La *force* est un don par lequel notre âme, divinement animée et fortifiée, devient capable de surmonter les obstacles et les difficultés qu'elle rencontre, et de faire tous les sacrifices qui se présentent. Ce don éclata d'une manière particulière dans les apôtres après la descente du Saint-Esprit. Dès ce moment, on les vit mépriser les menaces, affronter les persécutions, les supplices et même la mort la plus affreuse sans se troubler ni s'émouvoir; dès-lors on les vit triompher de joie et de bonheur, lorsqu'ils étaient trouvés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ: *Ibant gaudentes à conspectu consilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. v, 41.) Voyez aussi cette vertu et cette force surhumaine dans les martyrs, dans les tendres enfants et dans les vierges délicates, qui supportèrent la mort et les tourments les plus cruels avec intrépidité et même avec allégresse. Voilà ce que l'Esprit saint peut opérer dans des êtres aussi faibles.

Vient en cinquième lieu le don de *conseil*, qui a pour but de nous prémunir contre les artifices et les embûches du démon. Lorsque cet esprit infernal voit une âme résolue et décidée à embrasser la vertu, il recourt aux illusions et aux piéges, il la remplit de scrupules et d'inquiétudes sans fondement, il lui présente le mal sous les couleurs du bien ; voilà pourquoi le Saint-Esprit nous accorde le don de conseil, qui est un esprit de discernement, destiné à nous faire distinguer avec sûreté, dans les doutes graves et inattendus, la voie de la fausse vertu, et choisir parmi plusieurs voies trompeuses celle qui est bonne et sûre.

Le sixième est le don d'*intelligence*, qui éclaire notre âme pour lui faire bien comprendre et bien pénétrer les maximes et les vérités qui regardent le salut. Il y a une grande différence, chrétiens, entre croire et croire ; entre une foi faible et languissante, et une foi vive et profonde des vérités et des mystères de la religion. L'expérience le prouve avec évidence ; car de deux chrétiens qui protestent de croire les mêmes choses, l'un se porte facilement au bien, et l'autre éprouve une très-grande difficulté à le faire ; l'un se laisserait plutôt couper en morceaux que de commettre un péché mortel, et l'autre commet le péché à toute occasion ; d'où vient cela ? De ce que l'on ne comprend pas bien les choses qui regardent le salut, de ce qu'on croit en général et d'une manière superficielle : voilà pourquoi on n'a point d'énergie pour faire le bien. Une pareille foi suffit pour n'être pas infidèle, mais elle ne suffit pas pour vivre en bon chrétien. Or le Saint-Esprit nous délivre de cette funeste stupidité en nous donnant la grâce de pénétrer tellement les vérités de la foi, que notre croyance influe efficacement sur notre conduite ; c'est encore ici un don précieux, puisqu'il est la source de notre ferveur dans la pratique de la vertu.

Enfin le don de *sagesse*. Ce don, dans les Ecritures, est opposé à la folie. Or comme la folie consiste à juger des choses autrement qu'elles ne sont, et par conséquent à estimer beaucoup ce qui n'a point de valeur, comme les biens de la terre, et à mépriser au contraire les biens réels comme l'âme et le salut ; de même la sagese consiste à faire une juste estime de chaque chose, à mépriser les biens passagers de ce monde, et à estimer souverainement les biens éternels.

C'est ce don qui rend méprisables à nos yeux les biens de la terre et nous attache aux biens du ciel. Aussi est-il appelé sagesse,

c'est-à-dire science exquise, parce qu'il consiste dans une saveur et un goût délicieux des choses de Dieu, par lequel l'âme se repose en lui et se consacre totalement à lui comme à sa dernière fin. Heureux les chrétiens qni sont animés de cet esprit ? Ce détachement absolu des choses de la terre que nous admirons dans les saints, ce renoncement généreux aux plaisirs, aux honneurs et aux riches patrimoines pour se mettre à la suite de Jésus-Christ; cette vie de mortification habituelle ; toutes ces choses qui nous paraissent si extraordinaires, sont les effets ordinaires de cette sagesse surnaturelle répandue par le Saint-Esprit dans leurs âmes.

En voilà assez sur les dons du Saint-Esprit, au moins pour que vous en ayez une connaissance suffisante. Comme vous le voyez, ils ont pour fin de sanctifier l'homme tout entier, et dans son esprit et dans son cœur. A l'esprit appartiennent les dons de sagesse, d'intelligence, de conseil et de science; à la volonté, les dons de force, de piété et de crainte de Dieu.

Comme un arbre produit des fruits, ainsi les dons que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs, produisent certains pieux mouvements qu'on appelle *fruits* du Saint-Esprit. Ce sont certaines actions vertueuses qui, en passant dans l'âme, lui donnent des consolations spirituelles toutes particulières. L'Apôtre en compte douze, dans l'Epître aux Galates, ce sont :

La charité, la joie, la paix, la patience ;

La bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur

La foi, la modestie, la continence et la chasteté.

Sans entrer dans un détail qui ne finirait plus, je vous dirai en général que toutes les vertus, toutes les bonnes impressions, tout ce qui naît de bien, d'attrait et de consolations surnaturelles dans l'âme, tout cela est le fruit du Saint-Esprit. De là nous voyons de plus en plus combien nous avons besoin de ce don de Dieu, qui est la vie spirituelle de nos âmes. Examinons donc enfin, en peu de mots, quels sont les moyens de l'obtenir et de le conserver en nous.

Nous l'avons déjà dit, c'est par les sacrements que nous recevons le Saint-Esprit; tous ont été établis pour nous sanctifier ; or la grâce de notre sanctification nous parvient par le Saint-Esprit, qu'ils communiquent à nos âmes : *Charitas Dei diffusa est in nobis per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* (Rom. v, 5.) Il faut donc fréquenter les sacrements et les fréquenter avec les dispositions requises ; il ne faut pas se contenter des dispositions

indispensables, pour ne pas les profaner et pour en recevoir simplement la grâce ; mais il faut y apporter toute la ferveur possible, afin de recevoir cette grâce avec plus d'abondance. Quoique tous ceux qui sont bien disposés reçoivent le Saint-Esprit, tous ne reçoivent cependant pas la grâce au même degré ; cette grâce, dit le Concile de Trente, est proportionnée aux dispositions de chacun : *Secundùm propriam cujusque dispositionem et cooperationem.* Il ne faut donc pas nous contenter d'une préparation quelconque ; mais il faut y apporter les plus parfaites dispositions ; ce qui implique quatre choses : la pureté de conscience, l'humilité du cœur, la confiance en Dieu et le détachement des choses de ce monde.

Mais si vous voulez parler simplement des secours et des grâces nécessaires pour éviter le péché et pratiquer la vertu, pour se convertir à Dieu et s'affermir dans sa conversion, pour celles-là, les pécheurs peuvent les recevoir et les justes les accroître par d'autres moyens que les sacrements. La prière, la méditation, la lecture de piété, la parole de Dieu : voilà, selon l'expression du saint homme Job, les veines et les canaux par lesquels le Saint-Esprit répand dans nos cœurs ses dons les plus excellents. Et de là concluez que le dégoût et l'éloignement de ces pratiques est très-funeste à notre âme ; puisque ces moyens extérieurs sont toujours accompagnés des lumières et des grâces intérieures de l'Esprit saint. Oh ! combien de personnes sont redevables de leur conversion et de leur salut à un sermon qu'elles ont entendu !

Enfin il faut correspondre avec fidélité à ses inspirations et à ses mouvements. Car quiconque use bien d'une petite grâce en mérite par là même une plus grande ; tandis que celui qui méprise les petites grâces et qui n'en profite pas, s'attire par là même la privation et la soustraction de nouvelles grâces.

Les apôtres avaient d'abord reçu le Saint-Esprit comme un souffle léger, et ensuite il descend en eux comme un vent impétueux. Ceci doit nous apprendre que la conduite ordinaire du Saint-Esprit est de conduire graduellement les âmes de vertu en vertu, de leur en communiquer de plus spéciales, et à proportion du profit qu'elles retirent des grâces qu'elles ont déjà reçues. De même que dans le chemin de la perdition, on ne tombe pas d'un seul coup dans les derniers excès, et qu'on va progressivement d'un abîme dans un autre ; ainsi en est-il dans les voies du salut. Un bon mouvement, une sainte inspiration, une impulsion salutaire mise à profit

attire après elle un nouveau secours, un accroissement de lumière et de force. Voilà pourquoi l'Ecriture nous recommande de ne pas résister aux lumières et aux invitations de ce divin Esprit : *Nolite resistere Spiritui Sancto.—Nolite contristare Spiritum Sanctum.* (Ephes. IV, 30.) Si nous sommes fidèles à cette voix et à ces mouvements intérieurs, nous irons sans cesse en croissant et en nous fortifiant dans la grâce du Saint-Esprit.

Tels sont les moyens que nous devons employer pour attirer en nous et conserver ce précieux don, qui est appelé le don par excellence du Très-Haut, *altissimi Donum Dei*, et sans lequel, comme dit l'Eglise, il ne peut y avoir en nous que misère, imperfection et péché : *Sine tuo numine nihil est in homine, nihil est innoxium.* Oh! combien nous avons besoin de le recevoir, nous qui nous plaignons d'avoir si peu de capacité et d'intelligence dans les choses de Dieu, d'être si lâches et d'avoir tant de répugnance pour le bien et tant d'inclination au mal; nous enfin qui sommes remplis d'un esprit qui est bien loin d'être l'esprit de Dieu.

Ne cessons donc de prier le Père éternel, et son Fils bien-aimé de l'envoyer sur nous; supplions ce divin esprit lui-même d'allumer dans nos cœurs le feu céleste, qui a produit et produit encore chaque jour tant de saints dans l'Eglise. Si nous étions enflammés de ce feu divin, nous ne manquerions ni de lumière, ni de zèle, ni de courage, ni de constance, ni de ferveur. Tout devient aisé et facile à ceux qui aiment vraiment Dieu; or l'Esprit saint qui est l'amour substantiel du Père et du Fils, nous est donné pour nous embraser de charité pour Dieu, et nous unir à lui par le lien indissoluble d'un amour éternel.

Invoquons-le donc chaque jour et ne cessons de le prier de s'emparer de notre cœur et de devenir la règle unique de notre vie et de nos actions.

INSTRUCTION XXIV.

Neuvième article du Symbole. De l'Eglise catholique.

Je crois l'Eglise catholique, la communion des saints : tel est le neuvième article du Symbole, que j'entreprends de vous expliquer aujourd'hui.

Un des principaux effets de la descente du Saint-Esprit fut l'établissement et la fondation de l'Eglise chrétienne. Cette Eglise qui est aujourd'hui répandue par tout l'univers, était alors tout entière renfermée dans Jérusalem. C'est de là qu'elle sortit victorieuse pour s'étendre en peu de temps jusqu'aux extrémités de la terre. Mais par quel moyen s'opéra une diffusion si rapide ? Par le moyen des apôtres qui sortirent du cénacle, remplis de ce divin Esprit, pleins de la sagesse d'en haut et d'un courage inébranlable, pour aller annoncer aux nations et aux peuples la foi de Jésus-Christ : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.* (Ps. XVIII, 4.) Ils la prêchèrent d'abord aux juifs, et avec un tel succès que saint Pierre en convertit trois mille dans son premier sermon et cinq mille dans le second, selon qu'il est raporté dans les Actes des apôtre ; de là ils portèrent la lumière de l'Evangile aux nations et plantèrent partout la vraie foi.

Aussi, après avoir parlé du Saint-Esprit dans le huitième article du Symbole, je vais maintenant dans le neuvième vous parler de l'Eglise. C'est ici le sujet le plus important de tous, puisque c'est de cet article que dépend la foi à tous les autres ; car, sans l'autorité de l'Eglise qui nous le propose, nous pourrions rejeter le Symbole tout entier. Aussi saint Augustin disait-il qu'il ne croirait pas même à l'Evangile, s'il ne lui était offert par l'autorité de l'Eglise : *Evangelio non crederem, nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas.* Et en voici la raison :

Quoique le Symbole, l'Evangile et les autres Ecritures renferment la révélation et la parole de Dieu sur lesquelles repose en dernière analyse notre croyance ; cependant ces sources sont toujours douteuses, elle ne sont jamais sûres sans la voix et l'autorité de l'Eglise.

L'Eglise est le moyen que Jésus-Christ a choisi pour nous proposer et nous expliquer la révélation, sans péril d'erreur. Et si les souverains de la terre en donnant des lois à leurs sujets, n'en abandonnent pas l'interprétation au jugement et au caprice de chacun, mais s'ils établissent un tribunal vivant et permanent qui juge en dernier ressort du sens de ces lois ; croirons-nous que Dieu ait agi avec moins de sagesse, et qu'il ait livré ses oracles et ses révélations au jugement de chacun ; n'aura-t-il pas aussi établi un tribunal vivant et revêtu d'une autorité souveraine et infaillible pour qu'il puisse nous servir de guide sûr ? Oui, sans doute, il l'a fait.

Ce tribunal, c'est l'Eglise, et il veut que nous nous en rapportions

à sa décision pour tout ce qui regarde notre foi, sous peine d'être regardés comme des païens et des publicains : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi tanquam ethnicus et publicanus.* C'est donc d'elle seule que nous pouvons recevoir dans le Symbole, la règle de notre foi ; c'est d'elle seule que nous pouvons recevoir le code des Ecritures divinement inspirées et l'interprétation sûre de ces mêmes Ecritures.

Voilà pourquoi l'article de l'Eglise est le fondement sur lequel repose tout l'édifice de notre foi. Tout ce que nous croyons, nous le croyons uniquement sur la parole de Dieu ; mais il appartient à l'Eglise seule de nous faire connaître d'une manière infaillible cette divine parole.

Il n'est sans doute pas nécessaire de vous faire remarquer que, par ce nom d'Eglise, Jésus-Christ n'entend pas ici les temples matériels destinés aux exercices et aux cérémonies du culte ; mais bien une société, une assemblée, une réunion de personnes auprès desquelles on trouve la vraie foi, le vrai culte de Dieu, la vraie religion, et hors de laquelle il n'y a point de salut. Cet article nous propose donc à croire deux choses : 1° qu'il y a dans le monde une société dans laquelle se pratique et se conserve le vrai culte de Dieu ; 2° que cette société n'est pas celle des mahométans, ni celle des juifs, ni celle des protestants, mais celle où l'on professe la vraie foi de Jésus-Christ, la foi catholique romaine dans le sein de laquelle, par la miséricorde de Dieu, nous sommes nés et nous avons été élevés.

Et d'abord, qu'il y ait dans le monde une société dépositaire de la vraie religion, c'est une chose claire, évidente et en tout conforme à la divine Providence. Car s'il y a un Dieu, il doit aussi y avoir une religion pour le servir et l'honorer ; et s'il y a une religion, il doit aussi y avoir dans cette religion une école infaillible dans laquelle cette religion est enseignée et un corps de personnes qui la pratiquent visiblement.

Cette école, ce corps de personnes, s'appelle *Eglise* ; et ceux qui apprennent d'elle la vérité, se nomment *fidèles*. Or, comme il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, de même il ne peut y avoir qu'une seule vraie religion, une seule véritable Eglise, Secondement, que cette société soit l'Eglise catholique à l'exclusion de toutes les autres églises et de toutes les autres sociétés, cela est certain et incontestable, puisqu'elle seule possède les marques que l'Esprit saint nous a données pour distinguer la vraie Eglise de toutes les autres. Nous

expliquerons ces marques plus tard. Il faut avant tout bien comprendre ce que c'est que l'Eglise afin de bien connaître ceux qui lui appartiennent et ceux qui ne lui appartiennent pas.

L'Eglise peut se prendre en deux sens, en un sens général et plus étendu et en un sens particulier et plus restreint. Dans le sens plus général, elle est l'ensemble de tous les fidèles appelés à la connaissance du vrai Dieu et composant un corps dont Jésus-Christ est le chef. Considérée sous ce rapport, elle embrasse tous les temps et elle est aussi ancienne que le monde; puisque tous les fidèles de l'ancienne comme de la nouvelle loi ont Jésus-Christ pour chef. Sous l'Ancien-Testament on croyait à Jésus-Christ comme devant venir, et nous, nous croyons en lui comme étant déjà venu. Mais il est l'unique Sauveur de tous, de ceux qui ont existé avant lui comme de ceux qui ont vécu après lui.

Ainsi on distingue bien les temps, mais la foi, la religion, l'Eglise fut toujours la même. En outre, si l'on envisage l'Eglise comme embrassant tous les temps, elle comprend non-seulement les fidèles qui vivent maintenant sur la terre ; mais encore tous ceux qui sont morts en état de grâce. Et parmi ces fidèles on distingue trois classes, selon les états divers où se trouvent ses membres : l'Eglise triomphante, l'Eglise souffrante et l'Eglise militante. L'Eglise triomphante est cette portion de fidèles qui règnent avec Jésus-Christ dans le ciel ; l'Eglise souffrante, ce sont les fidèles qui sont détenus dans le purgatoire jusqu'à ce qu'ils aient expié leurs péchés ; enfin l'Eglise militante, ce sont les fidèles qui sont encore, sur la terre, aux prises avec l'ennemi de leur salut et incertains de leur sort éternel. Ces trois Eglises sont à proprement parler trois parties d'une seule et même société. Dans une partie de ses membres elle est déjà glorifiée, dans une autre elle souffre et se purifie, et dans l'autre enfin elle voyage et combat; mais toutes n'ont qu'un seul chef qui est Jésus-Christ.

Retenez bien ces explications, elles vous seront très-utiles surtout pour comprendre la seconde partie de cet article qui regarde la communion des Saints.

L'Eglise, considérée dans un sens plus restreint, n'est autre chose que l'Eglise militante elle-même, celle qui est maintenant sur la terre. On la définit : la société des hommes baptisés qui professent la même foi, participent aux mêmes sacrements, sont soumis à l'autorité des pasteurs légitimes et composent un seul corps dont Jésus-Christ est le chef invisible, et le souverain pontife le chef

visible. C'est de celle-là qu'il est principalement question dans ces paroles du Symbole : *Je crois la sainte Eglise catholique ;* elle commença lorsque Jésus-Christ commença à prêcher l'Evangile et à se faire des disciples qui devaient par eux-mêmes et par leurs successeurs la répandre partout et la perpétuer jusqu'à la fin du monde.

A mesure que les fidèles se multipliaient, les apôtres, par le moyen du sacrement de l'Ordre, institué par Jésus-Christ, établissaient des pasteurs et des évêques pour gouverner les fidèles, toujours cependant sous la présidence et sous la dépendance de saint Pierre que Jésus-Christ avait établi chef de son Eglise. Mais saint Pierre ne devait pas toujours vivre, et il mourut en effet à Rome où il avait établi son siége ; on lui donna donc un successeur qui avait la même prérogative de chef visible de l'Eglise ; et ainsi de suite, de pontife en pontife jusqu'à nos jours. Par conséquent l'Eglise connue aujourd'hui sous le nom de *catholique*, est la même que Jésus-Christ a fondée : elle s'est maintenue par une continuelle succession de pasteurs et ces pasteurs nous ont transmis la même foi et les mêmes pratiques religieuses. Ces notions élémentaires me paraissent suffisantes pour le commun des fidèles, et je me dispense d'entrer ici dans des discussions théologiques qui ne sont pas à la portée de tous et qui par conséquent doivent plutôt rester dans l'intérieur des écoles.

Par tout ce que je viens de dire, vous pouvez facilement connaître ceux qui appartiennent à l'Eglise et ceux qui ne lui appartiennent pas.

Pour être membre de l'Eglise que Jésus-Christ a établie, trois choses sont nécessaires : 1° le baptême, 2° la profession de la vraie foi, 3° la soumission aux pasteurs légitimes.

1° *Le baptême.* Car c'est par ce sacrement qu'on entre dans l'Eglise et qu'on lui est incorporé. Aussi l'Eglise s'appelle *assemblée*, parce que nous ne naissons pas chrétiens, mais nous le devenons par les eaux du baptême. Par défaut de ce sacrement, sont donc hors de l'Eglise tous les infidèles, c'est-à-dire les juifs, les mahométants, les idolâtres, etc.

2° *La profession de la foi.* Pour les enfants, il suffit de la foi habituelle infuse dans leur âme par le baptême ; mais pour tous les adultes, la foi actuelle est nécessaire ; pour eux, il faut une ferme adhésion d'intelligence et de cœur aux vérités enseignées par l'Eglise. Par défaut de cette condition, sont hors de l'Eglise les hérétiques et les apostats ; les premiers, parce qu'ils refusent avec opiniâtreté

de croire certaines vérités qui font partie de l'enseignement public de l'Eglise; les seconds, parce qu'ils ont totalement renoncé à Jésus-Christ et à sa religion. Tous ceux-là, quoiqu'ils aient le caractère du baptême, sont cependant hors de l'Eglise parce qu'ils s'en sont retirés par une infidélité volontaire.

3° Il faut reconnaître l'autorité des pasteurs légitimes; car Jésus-Christ a établi son Eglise sous la forme d'un gouvernement bien ordonné, dans lequel les uns doivent commander et les autres obéir, les uns doivent être soumis aux autres. Ainsi quiconque veut vivre indépendant et élever le drapeau de la révolte, rompt avec le reste du corps et cesse d'appartenir à l'Eglise; tels sont les schismatiques qui méprisent l'autorité de l'Eglise et de ses pasteurs, et qui ont renoncé à la communion avec le premier siége avec le siége fondamental de saint Pierre, centre vivant de l'unité catholique. Ceux-là encore, quoique baptisés, se séparent de l'Eglise par une désobéissance volontaire.

A ces trois conditions on en ajoute une quatrième, la participation aux sacrements et aux biens spirituels de l'Eglise ou tout au moins le droit d'y participer. De ce droit sont exclus les excommuniés, pendant que dure leur peine; ils sont donc aussi hors de l'Eglise, puisque en punition de leurs péchés, elle les a chassés de son sein et qu'elle les a retranchés de son corps, comme des membres gangrénés. En un mot, pour me résumer, il y a trois classes de personnes qui n'appartiennent pas à l'Eglise, les unes n'y sont jamais entrées, comme les infidèles; les autres y sont entrées, mais elles en sont sorties, comme les hérétiques, les apostats et les schismatiques, et les autres en ont été retranchées par elle-même, comme les excommuniés.

Mais que dirons-nous maintenant des pécheurs et de tant de mauvais chrétiens, toujours si nombreux dans l'Eglise? Pourvu que leurs péchés ne soient pas de ces péchés ou qui détruisent la foi, ou qui rompent les liens de l'unité catholique, ou qui font encourir une sentence formelle de séparation et d'excommunication, ils ne cessent pas d'être membres de l'Eglise; car tous les autres péchés, quel qu'en soit le genre ou l'énormité, ne les en retranchent pas. Il est bien vrai que l'Eglise triomphante et l'Eglise souffrante sont composées des seuls justes; mais l'Eglise militante est composée de justes et de pécheurs; aussi est-elle comparée, dans l'Evangile, à un filet qui renferme toute sorte de poissons, des bons et des mauvais, ou bien encore au champ et à l'aire où se trouve mêlé au bon grain, beau-

coup d'ivraie et de paille. Les pécheurs sont donc, généralement parlant, membres de l'Eglise; mais ils en sont des membres morts, remarquez-le bien. Il faut considérer l'Eglise comme un homme vivant, composé d'un corps et d'une âme. Le corps de l'Eglise, c'est la profession extérieure de la foi, la participation aux sacrements, la soumission aux pasteurs légitimes, en un mot, tout ce qu'il y a en elle d'extérieur et de visible; l'âme de l'Eglise, ce sont les dons intérieurs du Saint-Esprit, la foi, l'espérance et la charité. Or, pour que les pécheurs soient simplement membres de l'Eglise, il suffit qu'ils appartiennent à son corps, et ils appartiennent réellement à ce corps, par la profession de la même foi, et par leur union dans nos temples, avec les autres fidèles pour les cérémonies du culte divin; mais pour être membre vivant, il faut appartenir à l'âme de l'Eglise par l'amour de Dieu et la grâce sanctifiante. Tant qu'ils sont dans le péché, ils sont des membres morts, et par conséquent privés de la vie que Jésus-Christ répand continuellement sur l'Eglise; ce qui n'est pas un petit malheur. J'aurai l'occasion de vous le faire mieux sentir en vous expliquant la seconde partie de cet article.

Après avoir vu la nature et la constitution de l'Eglise, disons quelques mots des principales prérogatives dont Jésus-Christ l'a enrichie. Il y en a deux : la perpétuité et l'infaillibilité.

Premièrement la *perpétuité :* ce qui signifie que l'Eglise ne pourra jamais être détruite, mais qu'elle durera toujours, parce que Jésus-Christ a promis d'être toujours avec elle pour la soutenir et la défendre : *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* (Matth. XVI, 18.) L'accomplissement de cette promesse est aujourd'hui visible et manifeste. Il y a déjà dix-huit siècles que l'Eglise est fondée; pendant cet intervalle, combien de dynasties, d'empires et de monarchies ont disparu et ont été ensevelies dans le néant! Toutes les choses humaines sont sujettes à des variations et à des bouleversements continuels; mais au milieu de tant de convulsions qui ont changé plusieurs fois la face du monde, l'Eglise, qui est le royaume de Jésus-Christ, s'est toujours maintenue ferme et inébranlable dès son origine; et cela malgré les plus cruelles persécutions pour la détruire jusqu'à la racine, malgré toute la rage des hérétiques, et malgré la perversité des catholiques eux-mêmes. Certainement il n'y aurait pas d'autre preuve, cette seule considération suffirait pour nous convaincre qu'elle est l'œuvre de Dieu et qu'elle seule est la vraie Eglise de Jésus-Christ, à l'exclusion de toutes les autres eglises. Or,

le passé est pour nous un gage assuré de l'avenir, et comme l'Eglise a toujours subsisté depuis son établissement, de même elle subsistera jusqu'à la consommation des siècles.

Je ne veux pas dire pour cela que l'Eglise doive durer toujours dans tous les lieux où elle se trouve établie aujourd'hui. Il est de foi qu'elle subsistera toujours dans le monde; mais il n'est pas de foi qu'elle doive subsister au milieu de nous jusqu'à la fin des siècles. Au contraire, Jésus-Christ nous a menacé de transférer son royaume d'un lieu dans un autre où il fructifiera mieux : *Auferetur à vobis regnum, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (Matth. XXI, 43.) Ce qui est arrivé à tant d'autres nations et à tant d'autres pays, autrefois catholiques et maintenant hétérodoxes et schismatiques, peut nous arriver aussi à nous-mêmes et nous arrivera en effet, si nous ne nous appliquons à préserver notre foi de tant de maximes erronées et contagieuses, et surtout à correspondre par la sainteté de notre vie, à la sainteté de notre religion.

2° *L'infaillibilité.* Ce qui veut dire que l'Eglise ne peut tomber dans l'erreur, soit pour l'enseignement soit pour le gouvernement des fidèles; parce que Jésus-Christ a promis d'être toujours avec elle pour l'éclairer et la diriger : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi.* (Matth. XXIV, 20.) De là l'obligation rigoureuse d'être dociles à ses lois et de lui soumettre entièrement notre foi, croyant tout ce qu'elle nous propose à croire et faisant tout ce qu'elle nous ordonne.

Il est vrai que notre foi repose, en dernière analyse, sur Dieu et sur sa divine parole; aussi dans le Symbole nous ne disons pas : *Je crois en l'Eglise*, comme nous disons : *Je crois en Dieu.* Cependant l'Eglise est le moyen sûr et infaillible dont Dieu se sert pour nous faire connaître, sans péril d'erreur, quelles sont les vérités qu'il a révélées, et il veut que nous nous en rapportions en tout à son enseignement, sous peine d'être tenus pour des païens et des publicains : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (Matth. XVIII, 17.) Par conséquent si on vous demande pourquoi vous croyez, par exemple, un seul Dieu en trois personnes, vous devez répondre : « Je crois ainsi, parce que Dieu, qui est la sagesse infinie et la vérité même, l'a révélé. » Mais si on vous demande ensuite, comment vous savez que Dieu l'a révélé; alors vous devez dire : « Parce que l'Eglise, maîtresse infaillible dans l'enseignement de la vérité, me l'enseigne ainsi. » C'est en ce sens que saint Augustin disait ces paroles déjà citées : *Evangelio non crede-*

rem, etc., puisque c'est de l'Eglise seule que nous pouvons recevoir avec certitude le canon des Ecritures divinement inspirées et l'interprétation sûre de ces mêmes Ecritures.

Concluons donc : de tout ce que je viens de dire vous devez conclure combien c'est un grand bonheur d'être enfants de cette Eglise. Elle est notre tendre mère ; non contente de nous avoir, par les eaux du saint baptême, régénérés à une nouvelle vie au moment de notre naissance, elle nous a encore préparés pour tout le cours de notre vie toutes sortes de secours : les sacrements, les sacrifices, ses indulgences, ses prières, ses instructions ; bien plus, à la mort même, alors que tout le reste nous devient inutile, elle nous accompagne encore par ses recommandations jusque dans le sein de ce Dieu, entre les mains de qui nous devons remettre notre esprit ; et lorsque nous sommes tombés entre ses mains, elle ne nous oublie pas encore entièrement, mais elle pense à nous et chaque jour elle sollicite par ses suffrages notre délivrance du purgatoire ; elle se souvient toujours de nous quoiqu'elle ne conserve aucun souvenir des autres. Oh ! combien nous sommes donc redevables à cette mère si tendre et si pleine de sollicitude !

Nous devons donc nous conduire envers elle comme des enfants reconnaissants, et par conséquent la respecter, lui obéir et l'aimer.

La respecter, honorant ses ministres, ses prêtres et ses pasteurs. Que jamais on ne rencontre en vous cet air de mépris, cette aversion et cette haine qu'on n'aperçoit que trop visiblement dans certaines personnes qui ne voient rien de plus odieux qu'un habit de prêtre. C'est une marque évidente de libertinage et d'une foi qui s'éteint ou qui est complètement morte.

Lui obéir, en embrassant ses enseignements qui doivent être la règle invariable de notre croyance, et en nous soumettant à ses ordonnances et à ses lois. Les lois de l'Eglise sont toujours vénérables, puisque c'est de Dieu qu'elles reçoivent leur autorité et leur force, surtout celles qui regardent les jeûnes et les abstinences prescrites, dont on tient si peu de compte aujourd'hui.

Enfin l'aimer, désirant ardemment sa gloire, sa diffusion et son exaltation ; désir bien juste et dont cependant sont bien éloignés certains chrétiens libertins et incrédules, qui même voudraient détruire dans le monde et la religion et l'Eglise, tant est grande la dépravation des mœurs et la corruption des temps !

Mais pour vous, en qui j'aime à reconnaître de tout autres sen-

timents, car ces sortes de personnes n'assistent pas à nos instructions ; oh ! pour vous je vous rappelle avec bonheur vos devoirs envers l'Eglise, et j'espère que vous serez toujours zélés à les accomplir. Dimanche prochain je vous ferai encore mieux sentir combien c'est un grand bienfait d'être dans le sein de cette Eglise ; je vous exposerai les marques qui distinguent la vraie Eglise de Jésus-Christ, la seule où l'on puisse trouver le salut ; cette Eglise qui était représentée par l'arche de Noë, hors de laquelle il n'y eut point de salut : puisque tous ceux qui en furent exclus, furent misérablement ensevelis dans les eaux.

INSTRUCTION XXV.

Des marques de la vraie église de Jésus-Christ.

Nous avons vu dernièrement ce que c'est que l'Eglise connue sous le nom de *catholique romaine*, quelles sont les conditions requises pour en être membre, et quelles sont ses prérogatives.

Il nous reste maintenant à voir le point essentiel ; nous allons examiner si l'Eglise catholique est la seule véritable Eglise, la seule dans laquelle on puisse faire son salut, à l'exclusion de toutes les autres églises, comme nous professons de le croire dans le neuvième article du Symbole. La nature de cette vérité, m'oblige à des discussions un peu subtiles ; mais elles sont nécessaires, puisque sans cela je ne pourrais pas vous faire suffisamment comprendre cette matière. Toutefois, j'en parlerai avec toute la clarté dont je serai capable.

Vous n'ignorez pas qu'il y a dans le monde plusieurs sectes, plusieurs religions, plusieurs églises ; et comme nous prétendons que la nôtre est la véritable, de même les juifs, les mahométans, les protestants, prétendent aussi, chacun de leur côté, que c'est la leur qui est la véritable église. Mais peut-on dire qu'elles sont toutes également bonnes, puisqu'elles se condamnent mutuellement et qu'elles ont des maximes, des croyances et des pratiques diamétralement opposées ? Il n'y a qu'une vérité comme il n'y a qu'un seul Dieu ; la vérité est donc incompatible avec cette opposition de culte et de croyance.

Comment pourrons-nous donc distinguer parmi tant d'églises quelle est la véritable ? Assurément Dieu ne doit pas nous avoir laissés dans l'incertitude sur un point de cette importance, sur un point où il ne s'agit de rien moins que de notre salut éternel. Le chemin qui conduit à lui doit être un chemin ouvert à tout le monde, il doit être tel que chacun puisse le voir et le reconnaître. Or, il en est précisément ainsi : le Seigneur a voulu que son Eglise fût visible comme une ville placée au sommet d'une montagne élevée ; qu'elle fût évidente pour tout le monde, et pour cela, il l'a marquée de signes tels que tous les hommes, savants et ignorants, pussent la reconnaître et la distinguer des fausses églises qui conduisent à la perdition.

C'est de ces signes ou de ces marques que j'entreprends de vous parler aujourd'hui. Le Symbole des apôtres n'en compte que deux, *sainte et catholique*, mais celui de la messe, pour plus de clarté, en donne quatre : *Une, sainte catholique et apostolique.* Comme ces marques conviennent parfaitement et uniquement à l'Eglise romaine, à l'exclusion de toutes les autres, elle est donc la véritable Eglise de Jésus-Christ. Nous allons le voir.

Le premier caractère essentiel à la véritable Eglise, est l'unité. L'Eglise ne peut être vraie si les fidèles qui la composent ne sont pas unis et liés entre eux, de manière à former proprement une seule société, une seule assemblée, de la même manière que plusieurs membres unis ensemble ne forment qu'un seul corps, que des milliers de pierres ne forment qu'un seul édifice, et plusieurs brebis, un seul troupeau. Telles sont en effet les figures dont l'Ecriture se sert pour nous la faire reconnaître comme l'œuvre de Dieu. Son caractère est l'union, comme la discorde est le caractère du démon. Or cette merveilleuse unité convient parfaitement à notre Eglise. En effet, quoique dans le monde il y ait plusieurs corps de fidèles, et que nous distinguions nous-mêmes plusieurs Eglises particulières, comme l'Eglise de France, l'Eglise d'Italie, l'Eglise d'Allemagne, l'Eglise d'Espagne, cependant toutes ces Eglises particulières, comme tous les fidèles répandus sur toute la surface du globe, ne forment qu'un seul corps, une seule Eglise par l'unité de la foi, l'unité des sacrements et l'unité de chef.

Unité dans la foi et dans la doctrine, una fides. Tous les catholiques, quoique séparés par la distance des lieux, par la diversité des pays, n'ont tous qu'une seule et même foi. Parcourez le monde et partout où vous trouverez des catholiques, vous trouve-

rez la même croyance. En Italie, en Allemagne. en Portugal comme en France, partout les fidèles croient les mêmes vérités. Le Symbole que l'on récite est le même partout; partout on enseigne les mêmes dogmes et partout on professe la même foi : *Una fides.*

Unité de sacrements, unum baptisma. Comme il n'y a aucun lieu habité par des catholiques où l'on ait une croyance différente, par rapport au nombre et à l'essence des sacrements. de même il n'y en a aucun où ils ne soient tous également administrés et reçus : partout le même baptême qui fait renaître en Jésus-Christ, la même confirmation pour affermir dans la grâce, la même Eucharistie pour nourrir les fidèles, la même confession pour effacer leurs péchés, etc. Ce que je dis des sacrements, dites-le également du saint sacrifice de la messe, des indulgences, du culte des saints, des reliques et des images et de toutes les pratiques religieuses. Partout il y a accord et uniformité parfaite.

Enfin, *unité* de chef; puisque tous les fidèles reconnaissent un seul chef visible, qui est le Pontife romain successeur de saint Pierre, et que toutes les églises particulières sont en communion avec le premier siége de Rome; c'est pour cela que notre Eglise s'appelle romaine. Par ce nom, on n'entend pas l'église particulière de Rome, mais l'union de toutes les églises, de tous les pays et de toutes les nations, qui, toutes, ont pour chef le pontife romain et vivent dans sa communion.

Or l'union de tous les membres à un seul chef constitue l'unité du corps. Tous les fidèles d'une paroisse sont unis à un pasteur; tous les fidèles et tous les curés d'un diocèse sont unis sous un évêque; tous les fidèles, tous les curés et les évêques de l'Eglise catholique sont unis sous le pontife de Rome.

Par ce moyen les fidèles communiquent avec leurs pasteurs, et par ces pasteurs avec le premier de tous les pasteurs. Ainsi quoique le troupeau soit divisé en plusieurs portions, et que chaque portion ait son pasteur particulier; cependant toutes ces brebis appartiennent à un seul troupeau que préside un seul pasteur suprême et auquel tous les autres sont subordonnés. Et voilà l'idée d'une véritable unité, première marque de la vraie Eglise.

La seconde marque de la véritable Eglise est la *sainteté.* L'Eglise étant l'œuvre de Dieu, et Dieu étant saint dans toutes ses œuvres : *Sanctus in omnibus operibus suis*, cette Eglise doit nécessairement participer à la sainteté de son auteur.

Mais qui ne voit avec combien de raison notre Eglise s'attribue ce second caractère, elle qui a toujours été très-sainte ? Sainte dans son chef invisible, je veux dire Jésus-Christ principe et source de toute sainteté, qui la régit et la gouverne par son divin Esprit : Sainte dans ses dogmes qui tous se rapportent à la connaissance et au culte d'un seul Dieu premier principe de toutes choses, fin dernière et béatitude suprême de l'homme ; et qui tous nous donnent de ce Dieu une idée vraiment digne de lui : Sainte dans ses préceptes et dans sa morale, qui tend à sanctifier tout l'homme, et nous enseigne tous nos devoirs et envers Dieu et envers le prochain et envers nous-mêmes, sans aucun mélange d'erreur. Plût à Dieu que ces devoirs fussent bien observés ! Alors ce monde qui est plein de toutes sortes de crimes, deviendrait un véritable paradis. Sainte enfin dans beaucoup de ses membres ; à la sainteté de sa doctrine est attachée une souveraine efficacité fruit de la grâce du Saint-Esprit, pour convertir les âmes et les sanctifier. Aussi il y a toujours eu et il y aura toujours dans l'Eglise des personnes vraiment saintes, des hommes parfaitement vertueux, qui règlent toute leur vie sur l'Evangile, et dont Dieu s'est plu et se plaît encore de temps en temps à manifester au monde la sainteté par des grâces et des miracles authentiques et incontestables.

Il n'est que trop vrai que, parmi les catholiques, il y a une foule de pécheurs et même de pécheurs scandaleux ; mais je vous ai déjà fait remarquer que c'est la condition nécessaire de l'Eglise sur la terre d'être composée de justes et de pécheurs. Ce n'est que dans le ciel où elle triomphe, que tous ses membres sont saints ; ici-bas, où elle combat, il doit toujours y avoir des membres saints et des membres malades. Mais l'Eglise ne laisse pas d'être sainte quoiqu'elle contienne dans son sein beaucoup de méchants.

Je pourrais d'abord vous dire qu'un grand nombre de ceux-là vivant absolument mal, n'appartiennent plus à l'Eglise ; on les regarde comme catholiques parce qu'ils vivent dans des pays catholiques et qu'ils font encore quelques actes extérieurs de religion ; mais si on pouvait voir le fond de leur cœur, on verrait qu'ils ne sont plus catholiques parce qu'ils ont perdu la foi, ou tout au moins que leur foi est chancelante ; car ils s'arrêtent volontairement à divers doutes, sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence d'une autre vie, et sur beaucop d'autres articles de foi ; ce qui suffit pour les séparer de l'Eglise. Mais enfin supposons qu'ils soient encore catholiques par leur croyance et seulement égarés dans leur conduite,

qu'importe? Faudrait-il imputer à une mère bonne et pieuse les vices d'un fils gâté et corrompu? S'il y a dans l'Eglise des chrétiens pervertis, ils ne le sont que parce qu'ils ne suivent pas ses enseignements; et pour elle, bien loin d'approuver leur conduite, au contraire, elle la désapprouve hautement et elle ne néglige aucun moyen pour les ramener dans la bonne voie.

Cela est si vrai que ce sont les plus mauvais chrétiens qui passent du catholicisme à l'hérésie, à l'athéisme et à l'incrédulité, et s'ils sont dans la disposition ou de changer de religion ou de renoncer à toutes, c'est précisément parce que la doctrine de l'Eglise est un frein incommode pour leurs passions. L'Eglise est donc sainte quoiqu'elle renferme des pécheurs dans son sein.

La troisième marque de l'Eglise, c'est qu'elle est *catholique*, c'est-à-dire *universelle*; car elle nous est représentée dans les saintes Ecritures, sous la figure d'un royaume qui doit s'étendre sur toutes les parties de l'univers. Or ce caractère, qui en lui-même est le plus évident et le plus sensible, est tellement propre à notre Eglise, que nos ennemis eux-mêmes quand ils parlent d'elle et qu'ils veulent la nommer, ne lui donnent pas d'autre nom que celui de catholique. En effet elle n'est pas bornée à un seul lieu, à une seule province ni à une seule nation; mais elle s'étend du septentrion au midi, de l'orient au couchant. Elle ne vit pas seulement dans ces royaumes, qui se glorifient de la professer et de l'honorer publiquement, elle vit aussi dans les pays infidèles, et là aussi elle y gagne et y engendre des enfants à Dieu. Vous trouvez des catholiques au milieu des protestants, des turcs, des sauvages des Indes, dans les contrées les plus reculées de l'Afrique et de l'Amérique; tous sont unis entre eux par le lien d'une même foi et par la participation aux mêmes sacrements. Le titre de catholique lui appartient donc justement, puisqu'elle est la plus visible et la plus étendue de toutes les religions.

Mais elle n'est pas seulement catholique parce qu'elle embrasse tous les lieux; mais encore parce qu'elle embrasse tous les temps, comme je vous l'ai déjà fait remarquer. Notre foi est la même que celle d'Abraham et des anciens patriarches; eux croyaient ce qui devait arriver, et nous, nous croyons la même chose, mais déjà arrivée. *Variata sunt tempora, non fides*, dit saint Augustin. Jésus-Christ est cette pierre angulaire qui unit tous les hommes et ceux qui ont existé avant, et ceux qui ont existé après lui, l'Ancien avec le Nouveau Testament: les patriarches et les prophètes avec les

apôtres. Or pouvons-nous désirer une preuve plus infaillible de sa catholicité.

Enfin la véritable Eglise doit être apostolique, c'est-à-dire fondée sur les apôtres et descendre d'eux, soit pour son ministère soit pour sa doctrine. Or tout cela se vérifie pleinement dans l'Eglise romaine.

La succession de ses ministres descend des apôtres et elle s'est toujours continuée jusqu'à nous sans interruption. En effet, si du pape actuellement régnant, l'on remonte de degré en degré, on arrive jusqu'à saint Pierre qui a été établi chef des apôtres et de l'Eglise par Jésus-Christ lui-même. Il en est de même pour tous les évêques catholiques; en suivant la série des ordinations, tous remontent à un apôtre ou à un autre évêque consacré par un apôtre; par conséquent c'est d'un apôtre qu'en dernière analyse descend leur autorité et leur ministère.

En second lieu, c'est par cette succession des pasteurs que la doctrine des apôtres s'est conservée sans altération jusqu'à nous. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer ce que l'Eglise enseigne aujourd'hui, avec ce qu'elle a enseigné dans les siècles passés. On ne trouvera, parmi les articles de notre foi, aucun dogme qui n'ait déjà été prêché au temps des apôtres; comme on ne trouvera aucun dogme cru au temps des apôtres, qui ne soit pas cru encore actuellement. La doctrine que nous professons et que professent maintenant tous les catholiques, est la même que Jésus-Christ a enseignée aux apôtres et que les apôtres ont prêchée à toutes les nations. Cette preuve est aussi simple qu'évidente pour nous convaincre que l'Eglise de nos jours est visiblement la même que Jésus-Christ a fondée, puis qu'elle a conservé tous les caractères de son institution primitive. De sorte que si les saints qui ont existé dans les premiers temps de l'Eglise, revenaient maintenant sur la terre, ils reconnaîtraient aussitôt dans notre Eglise, la forme de celle dans laquelle ils furent élevés.

Et voilà comment les quatre marques que nous a données le Saint-Esprit pour distinguer la véritable Eglise, conviennent parfaitement à la nôtre. Les autres Eglises ou les autres sectes, peuvent-elles se vanter de posséder ces marques? Non certainement. Je ne parle pas des juifs, des infidèles et des mahométans qui, outre tant d'autres preuves évidentes de fausseté, ne croient pas même en Jésus-Christ; mais les diverses sociétés même qui portent le nom de chrétiennes, parce qu'elles croient en Jésus-Christ et qu'elles ont le

même baptême que nous, comme les protestants, ne peuvent s'arroger aucun des caractères ou aucune des marques dont je viens de parler.

Non pas l'*unité*, puisqu'elles n'ont pas la même foi et qu'elles sont en contradiction sur des points essentiels ; ne reconnaissant aucun chef, aucun juge, aucune autorité infaillible, il ne leur a jamais été possible d'arriver à avoir la même croyance entre elles. Chacun est libre de croire ce qu'il veut et de dogmatiser à sa manière. Il ne faut pas s'étonner si dès le commencement de leur réforme prétendue, ils se sont divisés et subdivisés en tant de sectes. Il y a chez eux les luthériens, les calvinistes, les zwingliens, les sociniens, les anabaptistes, les presbytériens, les anglicans qui tous se condamnent mutuellement, sans jamais pouvoir arriver à un point d'union et à un symbole commun.

Non pas la *sainteté ;* car leurs chefs furent des hommes profondément dépravés, des hommes corrompus à l'excès, des apostats qui commencèrent leur prétendue réforme, par se marier malgré les vœux solennels dont ils étaient liés. D'ailleurs ils ne peuvent produire aucun miracle que Dieu ait opéré dans leurs sectes, pour prouver la sainteté d'aucun de leurs fondateurs ou de leurs adeptes.

Ni la *catholicité* ; car leur foi change continuellement et jamais elle n'a pu s'étendre dans toutes les parties du monde. A peine leur religion est-elle pratiquée par quelques provinces ou par une nation.

Ni l'*apostolicité ;* car leurs auteurs et leurs fondateurs ne datent que de quelques jours. Avant Luther et Calvin, leur secte n'existait pas ; ce sont eux qui les fondèrent quinze siècles après les apôtres, et c'est d'eux qu'elles tirent leur nom de luthérienne et de calviniste. Ce qui indique une doctrine particulière inconnue jusque-là, inconnue de Jésus-Christ et des apôtres. Mais si elle fit de rapides progrès, c'est qu'elle favorisait les passions. Cet examen nous conduit donc à conclure que la seule véritable Eglise est l'Eglise romaine ; que hors de son sein il n'y a point de salut pour qui que ce soit ; que par conséquent nous seuls pouvons vivre tranquilles dans notre croyance, et que tous les autres ont de justes motifs de se défier de la leur ; c'est cette vérité que nous professons en disant : *Je crois la sainte Eglise catholique.*

Tout ce que nous venons de dire doit vous faire apprécier le bonheur d'appartenir à la communion catholique, et la grandeur d'un pareil bienfait.

Il y a une foule de catholiques dont on peut dire qu'ils sont catholiques par accident et uniquement parce qu'ils sont nés en pays catholique. Or, ce n'est pas la raison pour laquelle vous devez être attachés à votre religion, autrement le juif, le mahométan, le protestant aurait la même raison de suivre la sienne; il devrait aussi y rester parce qu'il y est né.

Vous devez suivre votre religion et l'aimer, parce qu'ayant eu le bonheur de naître dans son sein, vous êtes dans la vraie et la seule vraie Eglise; de sorte que si vous aviez eu le malheur de naître hors de la religion catholique, vous l'auriez embrassée dès qu'elle vous aurait été suffisamment connue. Voilà ce que c'est qu'être catholique de conviction, de sentiment et de cœur, et faire une juste estime de cette grâce.

Reconnaissons donc le prix d'un tel bienfait. C'est une grâce fondamentale, grâce qui nous a été accordée de préférence à tant d'autres, sans aucun mérite de notre part, et par un pur effet de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Ceux qui naissent dans une fausse religion peuvent embrasser la véritable, et nous en avons chaque jour des exemples; mais combien il est difficile de vaincre les préjugés de la naissance et de l'éducation! Combien il y en a peu qui y parviennent! Soyons-en donc reconnaissants à Dieu et mettons bien cette grâce à profit, sans quoi non seulement elle nous serait inutile, mais de plus elle servirait à notre malheur. Que servirait-il en effet d'être les enfants d'une Eglise sainte, si nous étions pécheurs? Pour être sauvés, il ne suffit pas d'être né et de vivre dans la vraie Eglise, il faut être animé de son esprit et mener une vie sainte et chrétienne; il ne suffit pas d'être simplement dans l'Eglise, il faut y être comme du bon froment et non pas comme de la paille.

Avez-vous remarqué que, dans les champs, le bon grain croît mêlé avec l'ivraie? Mais quoi! Le temps de la moisson étant arrivé, on bat le grain dans l'aire pour le séparer de la paille; le grain est placé dans le grenier et la paille est jetée au feu. Voilà la parabole employée par Jésus-Christ dans l'Evangile pour vous faire connaître votre état présent et futur. Maintenant bons et mauvais, nous sommes tous confondus ensemble dans le champ de l'Eglise; mais viendra le temps du jugement universel où Jésus-Christ fera la séparation: les bons seront placés à sa droite et les méchants à sa gauche: ceux-ci pour être précipités dans une fournaise de feu inextinguible; et ceux-là pour aller régner avec lui dans le ciel: *Tunc permunda-*

bit aream suam et congregabit triticum in horreum suum, paleas autem comburet igne inextinguibili. (Matth. III, 2.) Oh! alors, quels remords, quel désespoir pour les mauvais chrétiens, de se voir chassés pêle-mêle avec la foule des infidèles et des hérétiques pour devenir avec eux la proie des flammes éternelles et y être d'autant plus tourmentés qu'ils avaient été comblés de plus de grâces en cette vie! Quel désespoir lorsqu'ils verront leurs parents, leurs amis, leurs connaissances, pour avoir bien su profiter de leur vocation au christianisme, placés pour toujours parmi les fortunés habitants du ciel!

Que cette pensée ne vous quitte jamais et qu'elle serve à vous exciter puissamment à bien correspondre à la grâce que vous avez reçue, et qu'elle vous porte à mener la vie que Dieu et l'Eglise attendent de vous, une vie pure, immaculée et sans tache.

INSTRUCTION XXVI.

De la communion des Saints.

Le neuvième article du symbole est divisé en deux parties étroitement unies et liées ensemble La première traite de l'Eglise catholique dont nous avons parlé dans la précédente instruction, et la seconde de la communion des saints dont il me reste à vous parler. Cette seconde vérité découle clairement de la précédente; car l'Eglise, telle que nous l'avons considérée, étant un corps composé de plusieurs membres sous un seul chef, il s'ensuit que ces membres ont entre eux une communion, une mutuelle participation à des biens.

En parlant de l'Eglise, nous avons vu que dans son sens le plus restreint, elle est la société de tous les fidèles vivants et que, dans un sens plus large, elle comprend encore les fidèles qui sont morts dans l'amitié de Dieu; or la commnion des saints que nous professons dans cet article, s'étend aux uns et aux autres.

Et pour commencer par celle qui existe entre les fidèles qui sont sur la terre, vous comprenez parfaitement que je ne veux pas parler ici de cette communion extérieure qu'ils ont entre eux par la profession de la même foi, la participation aux mêmes sacrements, et

la soumission aux mêmes pasteurs légitimes ; en un mot, je ne veux pas parler de la communion qui regarde le corps visible de l'Eglise; mais de la communion intérieure par laquelle chaque fidèle peut participer à tous les biens spirituels qui sont dans l'Eglise. Ces biens comprennent les mérites infinis de Jésus-Christ, répandus sur tout le corps de l'Eglise; les fruits des sacrements, du saint sacrifice, des indulgences, des prières, des vertus, des mérites et des bonnes œuvres de tous nos frères, en un mot, de tout le bien public et privé.

Or, par cet article nous croyons que tout le corps des fidèles a droit à ce trésor de biens qu'il y a dans l'Eglise. En effet, la foi, l'espérance et la charité qui nous unissent ensemble, établissent entre nous un saint commerce qui fait circuler des uns aux autres ce trésor de dons, de grâces, de mérites et de biens spirituels.

Pour mieux comprendre ceci, empruntons la comparaison de saint Paul; il compare cette communion à celle qui existe entre les divers membres du corps humain. Il y a dans notre corps plusieurs membres, leurs fonctions et leurs opérations sont diverses, les unes sont plus nobles et les autres plus basses. L'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre, la langue pour parler et ainsi du reste. Cependant il y a entre eux une telle sympathie et une telle union, que tous les membres participent aux avantages qui résultent de chacun. Ainsi, quoique ce soit l'œil seul qui voie, cependant il ne voit pas seulement pour lui-même, mais encore pour tout le corps; quoique la main seule travaille, cependant elle ne travaille pas seulement pour elle-même, mais encore pour tout le corps; faites le même raisonnement pour tous les autres membres. Tous vivent du même esprit qui les anime ; tous pour chacun et chacun pour tous. Si un membre souffre, les autres souffrent aussi ; si un membre éprouve des jouissances, les autres les partagent : ainsi entre eux, tout est commun, le bien comme le mal.

Il en est parfaitement de même du corps mystique de l'Eglise. Il y a dans ce corps des membres différents ; les ministères, les ordres, les emplois et les fonctions sont aussi diverses. Cependant tout ce qui s'y fait, tout ce qui s'y opère est pour le bien commun de tous : *Unicuique datur manifestatio spiritûs ad utilitatem* (I. Cor, II, 17) ; chacun participe aux fruits des travaux, des mérites et des bonnes œuvres de tous les autres ; puisque nous sommes tous membres du même corps, et vivant du même esprit qui est l'Esprit saint que nous avons reçu dans le baptême et dans les autres sacrements, mais surtout dans l'eucharistie qui est le signe le plus sensible de

cette société et de cette union des fidèles ; nous sommes tous unis à un même chef qui est Jésus-Christ notre Sauveur, et par conséquent nous participons tous à la vie spirituelle qu'il communique à son corps mystique, c'est-à-dire, à l'Eglise.

Voilà donc ce que c'est que la communion des saints, voilà combien c'est une grande grâce pour nous, puisque par elle nous entrons en société de mérites avec tous les bons chrétiens qui sont répandus sur la terre, quelque éloignés qu'ils soient de nous. Ils ne nous connaissent nullement, nous ne les connaissons pas non plus nous-mêmes, et cependant, en vertu de cette communion, nous participons à tout le bien qu'ils font, comme eux à celui que nous faisons. Par la communion des saints, tout le bien qui se fait chaque jour dans l'Eglise nous appartient en partie. Tant de sacrements qui s'administrent, tant de sacrifices qui s'offrent, tant de prières et d'aumônes, tant d'actes d'humilité, de charité, de patience, d'amour de Dieu et du prochain que font chaque jour les âmes justes, sont tout autant de richesses qui suppléent à notre misère et à notre indigence. Pour cette raison donc, en second lieu, nous ne saurions assez remercier Dieu de nous avoir faits membres de son Eglise, et par là de nous avoir rendus capables de participer à un si riche trésor : *Particeps sum ego omnium timentium te, et custodientium mandata tua.* (Psal. CXVIII, 63.)

J'ai dit *rendus capables :* parce que cette doctrine qui en général est très-vraie, a ses bornes et ses limites, je veux dire que tous les fidèles sans distinction ne peuvent pas participer aux biens spirituels de l'Eglise, et que tous ceux qui y participent, n'y participent pas également et au même degré.

Je dis premièrement que tous les fidèles n'y participent pas. Pour y avoir part, il faut être juste, avoir la charité et la grâce sanctifiante. C'est pour cela que cette communion est appelée communion des saints; si on lui donne ce nom, ce n'est pas seulement parce que tous les fidèles sont appelés à la sainteté, mais c'est encore parce qu'il n'y a que ceux qui sont saints ou unis à Dieu par la charité qui jouissent de cet avantage.

Ce ne sont donc pas seulement les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les excommuniés qui sont exclus de cette participation aux biens et aux mérites qui circulent dans l'Eglise, pour ceux-là, personne n'en doute, puisqu'ils sont réellement séparés de son corps; mais encore les pécheurs quoiqu'ils soient unis extérieurement à elle. Pour qu'un membre participe à la vie du corps, il ne

suffit pas qu'il soit attaché à ce corps, il faut de plus qu'il soit lui-même vivant. Ainsi une main, un bras, une jambe paralysés, quoique unis au corps, ne vont recevoir de lui aucune influence vitale; puisqu'ils sont privés de sentiment, de mouvement et de tous les autres avantages dont jouissent les membres de leur état normal.

C'est ainsi que les pécheurs sont encore unis extérieurement au corps de l'Eglise ; mais ils lui sont unis en qualité de membres morts; ils ne peuvent donc avoir part au divin esprit qui anime l'Eglise.

C'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans l'Evangile, lorsqu'il se compare à une vigne, et nous aux sarments de cette vigne : *Ego sum vitis et vos palmites.* (Joan. xv, 5.) De même que les sarments, s'ils sont séparés de la vigne, ou desséchés, ne peuvent recevoir d'elle, ni sève ni vie; ainsi en est-il de nous; si nous ne sommes unis à Jésus-Christ par la charité intérieure, nous ne pouvons produire aucun fruit méritoire pour la vie éternelle. Or si dans cet état nous ne pouvons mériter pour nous, comment pourrons-nous participer aux mérites des autres ? Tant que nous conservons dans notre cœur ce venin qui tient notre âme dans un état de mort, nous ne pouvons retirer aucun profit des mérites du prochain.

Je ne nie pas que ce ne soit toujours un avantage pour les pécheurs de rester encore unis au corps de l'Eglise. En effet, tant qu'un membre est attaché au corps, il peut toujours revivre, si l'on détruit le vice qui le tient dans cet état de mort, et par conséquent il peut revenir à ses opérations vitales. De même le pécheur étant encore uni à l'Eglise par la profession de la même foi, par le droit qu'il conserve aux sacrements, par l'assistance à la messe, aux instructions, aux prières, reçoit de cette union de très grands secours intérieurs et extérieurs pour l'aider à recouvrer la vie spirituelle qu'il a perdue.

Cependant, je le répète, tant qu'il reste dans cet état de mort, il n'a aucune part à la communion des saints, si l'on excepte les prières et les sacrifices que l'Eglise offre à Dieu pour lui.

Aussi, indépendamment de tant d'autres réflexions plus effrayantes encore, tel que le danger continuel d'être surpris par la mort, cette seule considération devrait suffire pour déterminer le pécheur à se purifier promptement de son péché par une bonne confession, afin d'avoir part à ce trésor de mérites qui s'accumulent dans l'Eglise.

Mais j'ai ajouté, en second lieu, que toutes les âmes justes n'y participent pas également. La part que nous avons aux biens spirituels de l'Eglise est toujours proportionnée aux dispositions plus

ou moins parfaites de chacun : de la même manière que nos membres participent avec plus ou moins d'abondance à la vie du corps, selon qu'ils sont plus ou moins en santé. Celui qui a plus de ferveur et de charité, celui qui travaille davantage par ses bonnes œuvres à augmenter le trésor de l'Eglise, y participe aussi plus abondamment que les autres : *Habenti dabitur, et abundabit.* (Matth. xxv, 29.)

Ce serait donc une erreur de dire : il est inutile de se tant gêner pour faire le bien, puisque, par la communion des saints, tout le bien qui se fait dans l'Eglise devient commun aux autres ; sans se tant fatiguer, il vaut bien mieux s'appuyer sur les épaules des autres et profiter de leurs peines. Oui, sans doute : ce serait une grossière illusion : car si vous contribuez peu, vous retirerez peu. Il arrive ici ce qui se fait entre des négociants qui sont associés. Quand ils divisent leur gain, chacun des associés en a bien sa part, mais seulement en proportion du capital qu'il a fourni. Les théologiens enseignent en outre que dans toute bonne œuvre il y a trois sortes de fruits : le fruit général auquel tous peuvent participer ; le fruit particulier à la personne à laquelle nous avons l'intention de l'appliquer ; et le fruit très-spécial qui est tout entier pour celui qui fait l'œuvre, fruit qui a pour fin sa sanctification personnelle. Les œuvres des autres ne vous servent donc de rien, si vous ne faites rien de votre côté.

En un mot, la participation aux mérites des autres dans les desseins de Dieu, n'est pas destinée à nourrir notre paresse, mais à suppléer à notre indigence et à aider à notre faiblesse. Elle ne doit donc pas nous servir de prétexte pour nous dispenser de la pratique des bonnes œuvres, mais elle doit plutôt nous engager et nous exciter à mener une vie plus vertueuse et plus fervente.

Je vous ai parlé jusqu'ici de la communion qui se fait entre les membres de l'Eglise militante, entre les fidèles qui sont sur la terre; mais cette communion existe aussi entre nous et les saints du ciel, entre nous et les âmes du purgatoire. Disons maintenant quelques mots de ces deux communions.

La communication entre nous et les saints du ciel consiste en ce que, par le culte que nous rendons aux saints, nous jouissons de leur félicité comme si elle était en nous, et nous remercions le Seigneur des grâces qu'il leur a accordées et de la gloire dont il les a enrichis. Et les saints, comment communiquent-ils avec nous? Les saints nous regardent comme leurs frères, et ils désirent de nous

voir associés à leur gloire; ils prient donc pour nous, ils intercèdent et ils s'intéressent pour nous auprès de Dieu. Pour eux, leur bonheur est assuré; mais ils sont pleins de sollicitude pour notre salut, ils prennent part aux combats et aux périls auxquels nous sommes exposés sur cette terre. Ils aimaient leur prochain et ils priaient pour lui pendant qu'ils étaient ici-bas; combien ne l'aiment-ils pas encore plus dans le ciel où leur charité est plus pure et plus parfaite; combien ne prient-ils pas encore davantage, maintenant que leur intercession est plus puissante auprès de Dieu!

Les saints sont donc nos intercesseurs, nos protecteurs et nos avocats auprès du trône de Dieu. C'est une vérité de foi dont il n'est pas permis de douter, car elle est fondée sur les témoignages les plus formels de l'Ecriture sainte. C'est sur cette vérité qu'est fondée l'invocation des saints et la pratique de recourir à eux dans nos prières, afin qu'ils nous obtiennent la grâce et les secours de Dieu, et tous les bienfaits spirituels et temporels dont nous avons besoin. Il est bien vrai que nous pouvons toujours nous adresser directement à Dieu; car il est toujours disposé à nous écouter et à nous exaucer pourvu que nos prières soient bien faites; cependant, malgré cela, nous devons recourir aux saints qui sont plus agréables à Dieu que nous. Aussi Dieu reçoit-il leur prière avec plus de complaisance et les exauce-t-il plus facilement. Si nous adressons nos prières aux saints, ce n'est donc ni par défiance du secours de Dieu, ni par défaut de foi; mais c'est par la conviction que nous avons, que Dieu voit avec plaisir leur intercession.

Mais comme les saints qui sont dans le ciel prient pour les fidèles qui sont sur la terre; de même les fidèles qui sont sur la terre s'intéressent pour les fidèles qui sont dans le purgatoire. Par les moyens que la divine providence a mis entre nos mains, nous pouvons leur être d'un très-grand secours; nous pouvons abréger leurs peines et hâter leur entrée dans le ciel; et eux, par leur intercession, peuvent nous obtenir et nous obtiennent en effet de grandes grâces et pour le corps et pour l'âme.

Il me suffit de vous avoir rappelé ces vérités en passant, je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière.

L'existence du purgatoire et le saint et mutuel commerce que nous avons avec les âmes qui y sont détenues, sont une doctrine renfermée dans l'article de la communion des saints. Mais ce n'est pas ici un dogme que l'on puisse traiter en quelques mots; je me réserve donc de vous en parler expressément une autre fois.

Finissons donc. L'Eglise triomphante s'intéresse pour l'Eglise militante, et l'Eglise militante pour l'Eglise souffrante ; de là cette harmonie admirable du corps mystique de Jésus-Christ, je veux dire, cette communion des saints qui est un article de notre foi.

Admirons donc l'adorable providence de Dieu, qui a su unir et lier d'une manière si merveilleuse, tous les membres de l'Eglise et établir entre eux une parfaite communion de biens spirituels ; mais surtout appliquons-nous à en retirer tous les avantages qu'il a eu en vue en l'établissant. Tout le fruit de cette instruction se réduit à trois points :

Le premier, c'est de ne rien négliger pour nous conserver toujours en état de grâce afin de ne pas nous priver du mérite des bonnes œuvres qui se font dans l'église ; et si nous avons la faiblesse de tomber dans quelque faute grave, de nous hâter d'en sortir afin de rentrer aussitôt en participation de ces biens. Et pour y avoir une part plus abondante, ne nous contentons pas de nous conserver dans la grâce sanctifiante, mais animons-nous encore d'une sainte ferveur pour le bien et pour les œuvres de la piété ; ce sera le moyen de nous rendre capables de participer avec plus d'abondance aux mérites des autres.

Nous devons en second lieu honorer les saints et recourir à leur intercession ; car nous avons grand besoin de leur assistance. Si nous avons vraiment du zèle pour notre salut, si le salut de notre âme est notre affaire unique et essentielle, il est évident que nous devons employer tous les moyens que la religion nous offre pour en assurer le succès. Or, un des plus efficaces, c'est la médiation des saints. Dieu veut qu'ils prient pour nous et qu'ils nous obtiennent ses grâces ; ils veut qu'ils soient comme les agents et les coopérateurs de notre salut. Il faut donc s'efforcer de mériter leur protection ; et pour cela il faut les respecter les aimer et les invoquer.

Enfin nous devons soulager de toutes nos forces les âmes du purgatoire, afin que nous recevions plus tard aussi nous-mêmes des secours abondants. La même proportion qui est gardée sur la terre pour la participation aux mérites de l'Eglise, a encore lieu après la mort pour les suffrages en faveur des défunts. Toutes les âmes du purgatoire n'y ont pas une part égale; mais seulement une part proportionnée à la charité qu'elles ont pratiquée sur la terre : *Quâ mensurâ mensi fueritis, remetietur vobis.* (Matth. VII, 2.) Un jour, nous aussi, nous réclamerons avec ardeur les suffrages

des fidèles vivants, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous n'avons pas le malheur de terminer une mauvaise vie par une mort de réprouvé; mais en vain les attendrons-nous, si l'oubli dans lequel nous avons vécu pour les autres, nous rend à notre tour indignes de tout secours. Il faut donc être zélé aujourd'hui pour secourir ces pauvres âmes; et alors on nous rendra le même service lorsque nous serons tombés, par la mort, dans le même besoin.

Telles sont les conséquences que nous devons retirer pour notre salut, des explications que je viens de vous donner sur la communion des saints.

INSTRUCTION XXVII.

Dixième article du Symbole. La rémission des péchés.

Un autre bien infiniment précieux que nous recevons de Dieu par le moyen de l'Eglise, c'est celui dont nous allons parler aujourd'hui en expliquant le dixième article du Symbole; la *rémission* des péchés. Par ces paroles nous professons que l'Eglise catholique dont nous avons parlé dans l'article précédent, a véritablement le pouvoir de remettre les péchés, et que hors de cette Eglise on ne peut en obtenir le pardon.

Pour traiter cette matière à fond, nous examinerons successivement quatre choses: 1° A qui a été donné ce pouvoir; 2° par quels moyens il est exercé; 3° quelle est son étendue; et 4° enfin, quelle est la grandeur d'un pareil bienfait.

Et quant au premier point, il est clair que ce pouvoir ne peut venir de personne autre que de Dieu. Puisque c'est lui qui est offensé par le péché, c'est donc à lui seul de le pardonner et d'accorder, à qui bon lui semble, le pouvoir de le remettre en son nom. Or, à qui Dieu a-t-il donné un pareil pouvoir? Avant Jésus-Christ personne ne le posséda jamais, ni sous la loi de nature, ni sous la loi écrite. Il y eut une foule de patriarches d'une haute sainteté, et de prophètes pleins de l'esprit de Dieu; mais il n'y en eut aucun qui eût reçu le pouvoir de remettre les péchés.

Ce pouvoir était réservé à l'Eglise de Jésus-Christ. Lui-même, en la qualité de chef de cette Eglise, fut le premier qui l'exerça sur la

terre ; et il en usa en faveur de Magdeleine . du paralytiqne , de la femme adultère et de beaucoup d'autres. Les scribes et les pharisiens , étaient fortement scandalisés de lui voir exercer un pouvoir si inouï et qu'ils ne lui reconnaissaient pas. Cependant il lui appartenait sous tous les rapports, et comme Dieu et comme homme. Mais devant quitter ce monde , il conféra cette puissance à son Eglise. C'est pour cette fin qu'il institua les sacrements de baptême et de pénitence ; et il en confia la dispensation à ses représentants, c'est-à-dire, aux apôtres et à leurs successeurs : *Allez*, leur dit-il, *enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père , etc., comme mon Père m'a envoyé je vous envoie ; recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils serons retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (Joan. xx, 23.)

C'est donc aux évêques et aux prêtres que Dieu a conféré ce pouvoir. Il est vrai que, pour le baptême, toute sorte de personnes, même les infidèles et les hérétiques, peuvent l'administrer validement, Dieu l'ayant voulu ainsi à cause de la nécessité indispensable de ce sacrement ; mais le sacrement de pénitence , qui est proprement le moyen de pardonner les péchés , ne peut être administré que par les prêtres. En réalité , ils ne sont que les ministres et les instruments de la puissance de Dieu ; le Seigneur daigne se servir d'eux pour produire un effet si prodigieux ; mais cependant ils agissent avec autorité , leur parole a véritablement le pouvoir d'effacer les péchés , et non pas simplement de déclarer qu'ils sont pardonnés. Aussi , ne disent-ils pas comme Nathan à David , Dieu t'a pardonné ton péché : *Dominus transtulit peccatum tuum.* (II. Reg. XII, 13) ; mais ils disent de la part de Dieu, je te le remets : *Ego te absolvo à peccatis tuis.*

De cette première vérité vous devez conclure : 1° que ce pouvoir ne peut véritablement se trouver que dans l'Eglise catholique. Etant attachée à la succession légitime du ministère apostolique , il n'y a que l'Eglise dans laquelle cette succession s'est perpétuée, qui puisse l'avoir. Or nous avons déjà démontré qu'il n'y a que l'Eglise romaine dans laquelle cette succession se soit conservée, et c'est pour cela qu'elle est appelée apostolique. Elle seule a donc pu perpétuer le pouvoir de remettre les péchés. C'est donc en vain que les hérétiques se flattent qu'en suivant bien l'Evangile et en vivant honnêtement , on ne peut pas être réprouvé de Dieu. Quelle que soit l'honnêteté de leur vie , ils ne diront assurément pas qu'ils n'ont

point commis de péchés ; mais s'ils ont des péchés sur la conscience, à qui s'adresseront-ils pour en obtenir le pardon, puisque la succession du sacerdoce est interrompue chez eux et que par conséquent ils ont perdu le pouvoir de remettre les péchés ?

2° Quel respect ne devez-vous pas avoir pour le sacerdoce catholique, puisqu'il possède une autorité si étonnante et si extraordinaire ! Quelle dignité pourrait-être comparée à celle-ci ? être les dispensateurs des divines miséricordes, posséder le pouvoir d'effacer les péchés, de conférer la grâce, de fermer l'enfer et d'ouvrir le ciel ! Si la foi n'était pas si languissante parmi les chrétiens, on aurait certainement une toute autre estime pour ce caractère sacerdotal, toujours le même, quelle que soit la conduite de la personne qui en est revêtue ; et on ne le verrait pas si avili et si méprisé qu'il l'est de nos jours. Mais je m'écarte de mon sujet, je ne veux pas traiter ici cette matière ; qu'il me suffise d'avoir fait cette observation en passant.

Continuons donc et voyons maintenant par quels moyens ce pouvoir est exercé dans l'Eglise. Je l'ai déjà dit tout-à-l'heure : Dieu a établi pour cela deux moyens ordinaires : le baptême et la pénitence. Le premier remet le péché originel, et dans les adultes, il remet encore tous les péchés actuels. Mais comme une fois que le baptême a été reçu, il ne peut plus être réitéré à cause du caractère qu'il imprime, et que cependant nous sommes sujets à perdre la grâce baptismale; ainsi le Seigneur, dont les miséricordes sont infinies, nous a préparé un autre remède pour effacer les péchés commis après le baptême ; et cet autre remède est le sacrement de pénitence : *Secunda post naufragum tabula.* Voilà pourquoi ces deux sacrements s'appellent *sacrements des morts.*

J'ai dit qu'ils sont *les deux moyens ordinaires* ; car je n'ignore pas que la contrition parfaite peut remettre les péchés. Mais c'est un moyen extraordinaire destiné à suppléer à ces deux sacrements, lorsqu'on ne peut pas les recevoir ; ce n'est donc plus un moyen ordinaire. Il suit de là que toutes les fois qu'une raison quelconque vous oblige de vous mettre en état de grâce avec Dieu, et que vous pouvez vous confesser, vous êtes tenus de le faire ; vous ne devez pas vous imaginer qu'il suffise de faire un acte de contrition pour effacer à l'instant votre péché : 1° La contrition parfaite est une grâce plus rare qu'on ne pense ; ce serait donc tenter Dieu que de prétendre à une grâce extraordinaire lorsque vous avez le moyen ordinaire à votre disposition. 2° A moins d'une révélation, vous n'êtes

jamais sûrs de l'avoir. 3° Si votre contrition est véritable, elle renferme nécessairement le désir du sacrement, par conséquent la marque la plus infaillible que vous l'avez, ce sera précisément de vous présenter le plus tôt possible aux pieds du prêtre. Mais avançons.

Ce pouvoir que l'Eglise a reçu de remettre les péchés est-il restreint ou limité ? Non certainement, il n'admet ni limites ni restrictions, ni pour le nombre de fois, ni pour l'espèce des péchés. *Non pas pour le nombre de fois.* Saint Pierre demandant un jour à Jésus-Christ combien de fois il devait pardonner à celui qui pèche : *Quoties dimittam* ? Le Sauveur ne lui prescrivit ni terme, ni nombre, ni mesure : *Non dico tibi septies, sed septuagies septies.* (Matth. XVIII, 22.) Ainsi toutes les fois que vous vous présenterez avec les dispositions requises, vous serez absous. *Ni quant à l'espèce des péchés.* Figurez-vous le péché le plus monstrueux qu'il soit possible d'imaginer, l'Eglise a le pouvoir de le remettre : *Quodcumque solveritis.* Comme il n'y a pas de péché que Dieu ne puisse pardonner, ainsi il n'y en a pas non plus que l'Eglise ne puisse remettre ; puisque pour la rémission des péchés Dieu lui a conféré la même puissance qu'il possède lui-même : *Quodcumque solveritis super terram, erit solutum et in cœlis.*

Il est vrai qu'il est dit dans l'Evangile que certains péchés ne sont remis, ni en cette vie, ni en l'autre ; mais ces expressions ne doivent pas être prises à la rigueur, comme si par eux-mêmes et de leur nature ils étaient réellement irrémissibles. Cela signifie seulement qu'on en obtient difficilement le pardon, non pas par défaut de pouvoir de la part de l'Eglise, mais par défaut de dispositions dans ceux qui les commettent ; et c'est ce défaut qui rend inutile le pouvoir de l'Eglise. Elle a donc bien le pouvoir de les remettre, mais il est cependant rare qu'ils soient remis.

Oh ! la merveilleuse puissance ! Oh ! que ce dogme est consolant pour nous : *Credo remissionem peccatorum !* C'est précisément pour ranimer la confiance dans notre âme, dit saint François de Sales, que Dieu le met chaque jour dans notre bouche. Si jamais quelqu'un d'entre vous se trouvait abattu et découragé à la vue de ses péchés, et qu'il éprouvât quelque défiance d'en obtenir le pardon, qu'il répète aussitôt en lui-même : *Credo remissionem peccatorum.* Mais, direz-vous, mes péchés sont innombrables, ils sont énormes. N'importe : *Credo remissionem peccatorum.* Mais j'ai déjà reçu l'absolution maintes et maintes fois, et je suis toujours retombé dans

des fautes plus graves encore. N'importe : *Credo remissionem peccatorum.* Le Seigneur nous a fait de la rémission des péchés un article de foi, afin que nous ne doutions jamais d'obtenir le pardon de nos fautes lorsque nous recourons au sacrement qu'il a établi pour cette fin.

Il faut cependant bien remarquer ici que cette assurance ne regarde que le pouvoir de l'Eglise. En effet, ignorez-vous que ce pouvoir ne peut produire son effet, si le pénitent manque des dispositions requises? C'est sur ce point que je voudrais bien faire réfléchir certaines personnes peu instruites qui s'imaginent que la valeur de la confession ne dépend aucunement d'elles ou qu'elle consiste uniquement dans l'absolution du prêtre. Aussi pourvu qu'elles se retirent avec cette absolution, elles se tiennent assurées du pardon de leurs fautes. Erreur, chrétiens, erreur grossière. L'absolution du prêtre toute seule ne suffit pas pour vous assurer le pardon de vos péchés, il faut encore de votre part de bonnes dispositions pour assurer l'effet de l'absolution sacerdotale.

Ainsi, quoique par rapport à l'autorité conférée à l'Eglise, il ne vous reste aucun doute sur l'étendue du pouvoir qu'elle a de vous remettre vos péchés, il vous reste toujours de votre côté la crainte de n'avoir pas fait tout ce que vous deviez et pouviez faire. Il ne faut pas se tourmenter, il est vrai, il faut au contraire avoir confiance en Dieu et tout espérer de la divine miséricorde, lorsque l'on y a apporté la préparation nécessaire; mais enfin quelques efforts que l'on ait faits, quelques dispositions qu'on y ait apportées, on ne peut jamais arriver à une certitude absolue d'avoir obtenu le pardon de ses péchés.

Dieu l'a ainsi voulu et pour notre plus grand bien : 1° l'incertitude du pardon, nous inspire une sainte crainte de n'avoir pas fait tout ce que nous devions pour le mériter et nous porte en conséquence à redoubler d'efforts pour l'obtenir réellement; 2° elle nous sert de frein et de préservatif pour nous empêcher de retomber : comment en effet se jeter dans de nouvelles fautes lorsqu'on ignore encore si l'on a déjà reçu le pardon des fautes passées ; 3° elle nous porte à ne jamais cesser de détester nos péchés et à les expier par une salutaire pénitence. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous avertit de n'être jamais sans inquiétude sur les péchés que nous croyons pardonnés : *De propitiatio peccato, noli esse sine metu.* (Eccl. v, 5.)

Mais ce qu'il faut surtout admirer ici c'est la grandeur de ce bienfait. Pour en comprendre le prix, il faudrait connaître la grandeur

du péché. Pour peu que nous ayons idée du péché, dites-moi, si la foi ne nous assurait du contraire, le pardon des péchés ne nous semblerait-il pas une chose impossible? Le péché qui fait à Dieu une injure infinie, qui mérite une peine éternelle, qui n'a pas été pardonné aux anges, qui de sa nature est un mal irréparable, le péché que les larmes de tous les pénitents, le sang de tous les martyrs, les mérites de tous les saints, sont incapables d'expier, le péché qui a exigé cette satisfaction infinie qu'un Dieu a offerte sur la croix pour nous; oui, chrétiens, ce péché est remis par le prêtre, il est remis en tout temps et en tout lieu, il est remis indéfiniment et sans restriction de nombre ou d'espèce.

Et à quelles conditions est-il pardonné? C'est ici qu'éclate encore plus la bonté de Dieu. En effet, si, pour en obtenir le pardon, Dieu exigeait de nous des conditions difficiles, des jeûnes rigoureux, des mortifications sanglantes, des pèlerinages fatigants, il est clair que nous devrions nous y soumettre pour obtenir cette grâce et la regarder encore après cela comme une grande miséricorde de la part de Dieu. Mais vous savez assez que Dieu n'est pas si exigeant, il vous demande simplement une sincère douleur des fautes que vous avez commises, une ferme résolution de ne les plus commettre, et une légère honte pour les accuser. Et encore s'il vous oblige de les confesser, c'est secrètement et à un ministre qui lui-même n'est d'ailleurs pas un ange, mais un homme fragile et pécheur comme vous, à un ministre auquel il impose le secret le plus inviolable et l'obligation rigoureuse de n'en jamais rien faire connaître ni directement ni indirectement. Quel bienfait Dieu nous a donc préparé dans son Eglise! Qu'elles soient donc maudites les langues sacriléges qui osent calomnier une si précieuse institution et traiter la confession de supplice, de torture et de martyre!

Mais quel avantage retirent d'un tel bienfait tant de chrétiens qui en profitent si peu ou qui même s'en servent pour leur malheur? Quoique tous croient la rémission des péchés, je crains bien que peu d'entre eux la reçoivent. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur la vie de la plupart des chrétiens.

Les uns ne daignent pas même prendre ce remède quoiqu'ils en aient un extrême besoin. Ils savent qu'ils sont dans le péché et depuis fort longtemps, et cependant il vont en avant sans penser le moins du monde à en sortir. A ceux là, à quoi sert la rémission des péchés? Je ne veux pas dire qu'il y ait une obligation rigoureuse de se confesser aussitôt après avoir commis le péché; mais certainement diffé-

rer des semaines, des mois et même des années, n'est-ce pas un mépris manifeste de la grâce de Dieu; n'est-ce pas une conduite outrageante pour lui et extrêmement dangereuse pour vous au milieu de tant de périls auxquels votre vie est exposée?

Chose vraiment étonnante! Si quelqu'un vient à être subitement atteint d'une maladie grave qui le prive de la parole et de la connaissance, et cela n'est pas rare, on ne néglige rien pour le rappeler à la vie; on le tourmente et par le fer et par le feu, non pas pour lui rendre la santé, car il est dans un état désespéré, mais seulement pour obtenir un moment de connaissance, un intervalle lucide, afin qu'il puisse se confesser, donner quelques signes de contrition et recevoir l'absolution. Tout cela est fort bien; mais vous qui avez le sacrement à votre disposition, qui êtes en pleine connaissance, et parfaitement capables de faire ce que vous désirez tant pour cet infortuné, pourquoi ne le faites-vous pas? Pourquoi restez-vous exposés au même malheur qui vous fait trembler dans les autres? Quelle garantie avez-vous que la même chose ne vous arrivera pas?

Or sachez-le bien: le châtiment ordinaire d'une semblable négligence, c'est la privation des sacrements, au moment où on en a le plus grand besoin; tantôt c'est une raison, et tantôt c'est une autre qui occasionne ce malheur; mais en réalité c'est une juste disposition de Dieu qui punit ainsi le mépris de sa grâce qui vous a été tant de fois offerte dans ce sacrement.

D'autres se servent de ce remède, mais ils s'en servent mal. Leur confession n'est qu'une affaire de mémoire, la bouche seule y prend part, le cœur y est complètement étranger, c'est un simple récit de leurs péchés, mais sans véritable conversion, sans douleur du passé et sans bon propos pour l'avenir: de là les rechutes continuelles dans les mêmes fautes; de là aucun changement de vie. Et à ceux là, à quoi sert le pouvoir de remettre les péchés, que Jésus-Christ a donné à son Eglise? Ils voudraient bien obtenir le pardon de leurs fautes; mais, le voulant à leur manière et non selon les règles établies de Dieu, ils ne le reçoivent pas, et au lieu de l'obtenir, ils emportent du tribunal un nouveau péché.

Que résulte-t-il de là pour l'ordinaire? Que ces chrétiens aimant à se tromper pendant la vie, Dieu permet qu'ils se trompent aussi à la mort; qu'alors encore ils fassent une fausse pénitence; n'ayant jamais pratiqué la vraie pénitence pendant leur vie, ils n'ont par conséquent pas appris à la connaître; qu'ils se fient à certaines apparences spécieuses qu'il est alors facile d'avoir; mais qu'en réalité ils meurent dans leurs péchés.

Mais le plus grand abus de ce bienfait, c'est de s'en servir pour offenser plus facilement Dieu; parce que Jésus-Christ leur a préparé dans la confession un remède prompt et facile contre le péché, ils s'enhardissent à le commettre, en disant sinon de bouche, au moins de cœur, je ferai ce péché, je m'en confesserai bien ensuite: ce qui veut dire, je ferai ce péché et puis ensuite je m'en repentirai. Mais quel raisonnement?

Si je veux vous détourner d'une mauvaise démarche, il me suffit de vous persuader que vous vous en repentirez; et vous, c'est précisément par l'espérance de vous repentir plus tard que vous vous encouragez à commettre le péché? Or, quelle horreur de se faire un motif pour offenser Dieu, de ce qui devrait être un motif de l'aimer davantage, comme si sa bonté était une raison de l'outrager?

Cette instruction, mes très-chers frères, ne pouvait mieux tomber que dans la circonstance actuelle. Nous sommes au commencement du temps pascal, de ce temps où tous les fidèles sont obligés à la confession et à la communion; or, quelles sont vos intentions et vos desseins? Je ne suppose pas que vous soyez du nombre de ces chrétiens qui s'en tiennent éloignés, ce serait n'avoir plus ni foi ni conscience, et les gens de ce caractère ne viennent pas assister à nos instructions. Je suppose donc que vous êtes dans l'intention de les recevoir, mais les recevoir comment? C'est ici que je crains pour vous; car si vous n'avez d'autre motif pour vous en approcher, que l'usage et la coutume, la sainteté du temps, le respect humain, le désir de sauver, tant bien que mal, certaines apparences de christianisme auxquelles vous ne voulez pas tout-à-fait renoncer, il m'est impossible de bien augurer de votre confession et de votre communion. Vous les recevrez alors sans dispositions, et dans ce cas ce serait un moindre mal de vous en abstenir que de sceller vos péchés d'un double et horrible sacrilége.

Je dis *un moindre mal:* car ce serait toujours un péché et un péché grave. Il ne s'agit pas ici de choisir entre l'un et l'autre, mais de les éviter tous les deux; ce que vous ne pouvez faire sans une bonne confession. C'est de quoi vous devez vous occuper pendant ces jours. Alors la rémission des péchés aura véritablement lieu pour vous; vous vous réconcilierez réellement avec Dieu; vous en aurez un gage assuré, et que vous n'avez peut-être jamais eu par le passé, dans une certaine consolation intérieure, dans le calme de votre conscience, dans cette douce paix du cœur que l'on peut bien sentir, mais que l'on ne saurait expliquer. Autrement vous n'en

retirez autre chose qu'un nouveau péché sur votre conscience, un aveuglement et un endurcissement toujours plus grands, un penchant toujours plus violent pour le mal, l'abandon de Dieu, etc. Malheureux, si vous sentez votre état! plus malheureux encore, si vous ne le sentez pas, puisqu'il n'y a pas de signe plus certain de l'impénitence finale!

Mais quel est le fruit ordinaire d'un tel désordre? c'est de n'avoir pendant la vie que fort difficilement un véritable repentir; parce que, sous prétexte qu'on s'en confessera ensuite, on commet sans cesse de nouveaux péchés, et quand on s'en est confessé on ne laisse pas d'en conserver l'affection. Ce fruit, à la mort, c'est de passer à l'extrême opposé et tandis qu'auparavant on espérait témérairement le pardon de ses péchés et qu'on continuait sans remords à les commettre, alors les choses changent de face; on désespère du pardon de ses fautes et on meurt dans le désespoir; les exemples n'en sont pas rares.

Voilà le véritable portrait de la conduite des hommes relativement à la matière que j'ai traitée aujourd'hui. Pour vous, mes très-chers frères, ne soyez pas du nombre de ces chrétiens dont je viens de parler. Sachez faire une juste estime de la grâce de Dieu et du sacrement qu'il a établi; recevez-le souvent, recevez-le bien, pendant que vous pouvez le recevoir avec fruit.

La vérité que je viens de vous expliquer est une vérité bien consolante pour nous; mais il faut en user avec discrétion, comme on use du vin pour fortifier son estomac et non pour s'enivrer. L'Eglise a le pouvoir de remettre les péchés; donc, dans quelque état que vous vous trouviez, vous ne devez jamais désespérer du pardon de vos fautes pourvu que vous ayez les dispositions requises. Mais ce pouvoir a été accordé à l'Eglise pour détruire le péché et non pas pour le faire commettre et le multiplier; donc pécher par malice et dans l'espérance d'en obtenir le pardon, c'est pervertir la fin que Dieu s'est proposée, et par conséquent c'est se rendre indigne de la grâce et se fermer totalement la voie du pardon. Concluons: ainsi, confiance en Dieu, confiance toujours, mais présomption, jamais.

INSTRUCTION XXVIII.

Onzième article du Symbole. La résurrection de la chair.

Le péché d'Adam attira deux maux principalement, sur le genre humain, la mort spirituelle et la mort temporelle ; or, Jésus-Christ par sa passion et par sa mort est venu réparer complètement l'un et l'autre de ces deux maux. Il nous a délivrés de la mort spirituelle de l'âme, en nous faisant dans les sacrements, une perpétuelle application de ses mérites pour nous sanctifier; il nous a de plus délivrés de la mort corporelle, non pas en nous exemptant de cette loi qui a condamné tous les hommes à mourir, puisqu'il s'y est soumis lui-même ; mais en nous accordant la grâce de sortir un jour vivants du tombeau et de triompher de la mort même. Ainsi, comme tous meurent dans le premier Adam, de même tous ressusciteront dans le second Adam qui est Jésus-Christ : *Per hominem mors et per hominem resurrectio mortuorum ; et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivicabuntur.* (I. Cor. xv, 22.)

Aussi les apôtres, après nous avoir, dans l'article précédent, proposé de croire la résurrection spirituelle de l'âme par la rémission des péchés, nous proposent dans le onzième la résurrection matérielle des corps : *Carnis resurrectionem.* Ce qui signifie que notre corps après avoir été séparé de notre âme par la mort, sera, avant le jugement dernier, de nouveau réuni à cette âme et redeviendra vivant. Et c'est encore une autre grâce que nous recevons par le moyen de l'Eglise. En effet, quoique la resurrection par elle-même doive être commune à tous les hommes, fidèles et infidèles, bons et mauvais, cependant la résurrection glorieuse est réservée à nous seuls; et nous ressusciterons véritablement en gloire, si nous ne nous en rendons indignes par notre faute, et si, par nos péchés, nous ne méritons un genre de résurrection tout autrement terrible et funeste.

Il faut avant tout, dit le catéchisme romain, bien remarquer les paroles qui expriment cet article; elles nous découvriront une autre vérité très-importante.

Pourquoi disons-nous, *je crois la résurrection de la chair et non pas la résurrection de l'homme ?* On pourrait parfaitement le

dire, comme on dit que l'homme meurt. Cependant les apôtres nous ont appris à dire la résurrection de la chair, afin que nous n'allassions pas croire que l'homme meurt tout entier et quant au corps et quant à l'âme. L'homme est composé de deux substances, une qui lui est commune avec les bêtes, la chair et les sens; l'autre qui lui est commune avec les anges, c'est une âme spirituelle, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Or, le corps seul meurt par la séparation de l'âme, mais l'âme ne meurt point et elle ne peut mourir, car elle est immortelle de sa nature. En professant donc formellement la résurrection de la chair, nous confessons par là même implicitement que l'âme est immortelle et qu'elle n'a pas besoin de résurrection. Ainsi comme l'homme meurt quant au corps et non quant à l'âme, c'est donc le corps et non pas l'âme qui ressuscitera.

Que notre âme survive à notre corps, c'est une vérité certaine puisqu'elle est fondée sur la foi et la raison.

Sur la foi. Cette vertu nous dit que lorsque le corps retournera dans la terre d'où il a été tiré, l'âme retournera à Dieu qui l'a créée; que l'âme sera jugée au moment même où elle sortira du corps; qu'enfin nous passons du temps à l'éternité, de la vie présente et passagère, à une autre vie immortelle et sans fin. Or cela ne pouvant s'appliquer au corps qui est aussitôt jeté dans la terre, doit certainement se vérifier dans l'âme qui survit à ce cadavre.

Par la raison; car les païens eux-mêmes ont connu cette vérité par les seules lumières naturelles. En considérant que cette âme est un esprit très-simple, qui n'est pas composé de parties comme le corps, et que par conséquent elle ne peut tomber en dissolution et se corrompre; que cette âme, à la différence des bêtes, est douée de raison, d'intelligence et de liberté; qu'elle peut connaître le bien et le mal et choisir librement l'un ou l'autre; qu'elle éprouve des remords et des reproches dans les actions mauvaises, et au contraire de la joie et du plaisir dans la pratique de la vertu; qu'enfin elle a un désir invincible du bonheur, désir que tous les biens d'ici-bas ne sauraient satisfaire; en considérant, dis-je, tout cela, tous furent dans la persuasion que l'âme n'était pas sujette à la mort, mais qu'elle devait vivre éternellement.

Il est donc bien étonnant et amèrement déplorable de trouver, parmi les chrétiens qui sont éclairés par les vives lumières de la foi, des gens qui cherchent à se persuader que la mort réduit l'homme au néant dans lequel il était avant de naître, et que son

âme ne diffère pas de celle d'un cheval qui cesse de vivre et s'évanouit à la mort. Voyez à quel excès de folie conduisent le vice et la corruption des mœurs : jusqu'à désirer d'être semblable aux bêtes et d'avoir la même fin qu'elles ; et cela, afin de pouvoir se rouler sans remords dans toutes les infamies des passions. Mais en vain l'espèrent-ils ; car, malgré eux, leur âme est immortelle, et ils s'en convaincront à leurs dépens dans les flammes éternelles de l'enfer.

Non-seulement l'âme existe et existera toujours ; mais le corps lui-même, qui après la mort est tombé en corruption, ressuscitera aussi un jour pour ne plus mourir. Réuni à l'âme par la puissance de Dieu, il reprendra sa première forme avec le mouvement et la vie. C'est en cela que consiste cette résurrection de la chair dont il est parlé dans cet article du Symbole. Mystère sublime, mais mystère conforme à la raison même.

Dieu a voulu que la croyance de la résurrection se soit toujours conservée dans le monde. Sous la loi naturelle, le saint homme Job protestait en termes formels qu'à la fin des temps, il redeviendrait vivant dans sa propre chair et qu'il verrait le Sauveur de ses propres yeux : *Scio quia Redemptor meus vivit, et in novissimo die surrecturus sum, et in carne meâ videbo Deum meum.* (Job. XIX, 25.) Sous la loi écrite, Daniel disait : « Tous ceux qui dorment dans la poussière du tombeau se réveilleront, les uns pour une gloire éternelle et les autres pour un opprobre éternel. » Les sept Machabées s'animaient mutuellement au martyre par la pensée de la résurrection future. Dans le Nouveau-Testament il y a des textes sans nombre, où il est fait une mention expresse de ce dogme. Cette vérité était si connue, que lorsque Jésus-Christ, pour consoler les sœurs de Lazare de la mort de leur frère, disait à Marthe qu'il ressusciterait ; ah ! je le sais, répondit-elle, je sais qu'il ressuscitera au dernier jour pour le jugement universel : *Scio quia resurget in resurrectione in novissimo die.* (Joan. XI, 24.)

Et pour que nous n'eussions pas de la peine à croire cette vérité, le Seigneur nous a déjà donné d'avance des preuves manifestes de son pouvoir, par une foule de résurrections de morts. Nous lisons, dans l'Ancien-Testament, que les deux prophètes Elie et Elisée ressuscitèrent plusieurs personnes mortes. Et dans le Nouveau-Testament combien ne voyons-nous pas de résurrections opérées par un simple commandement de Jésus-Christ ! Le fils de la veuve, la fille de Jaïre, Lazare et tant d'autres qui ne sont pas expressément nommés. De plus les apôtres et un grand nombre d'autres saints n'ont-ils

pas opéré des résurrections. Mais comme tous ces morts après leur résurrection furent de nouveau sujets à la mort, en voici un qui est ressuscité et qui n'est plus mort ni ne peut mourir : *Christus resurgens ex mortuis, Jam non moritur.* Jésus-Christ a vaincu pour toujours la mort en lui-même pour prouver ce qu'il pouvait faire et ce qu'il avait dessein de faire un jour pour nous.

Et la raison, bien loin d'être en contradiction avec ce mystère, vient au contraire le confirmer. En effet, la dignité de l'homme même, et la pleine et parfaite félicité que Dieu lui a promise, exigent cette résurrection. En effet c'est Dieu lui-même qui a formé le corps du premier homme, de ses propres mains ; c'est Dieu qui l'a animé par le souffle de sa bouche et lui a donné une âme ; il n'est donc pas croyable que Dieu veuille laisser périr pour toujours l'ouvrage de ses mains, le chef-d'œuvre de sa puissance, le dépositaire de son divin esprit. Si la dignité de l'homme l'exige, la justice et la fidélité ne le demandent pas moins ; car il est juste que l'homme tout entier participe à la punition ou à la récompense qui correspond à ses actions, bonnes ou mauvaises.

D'ailleurs, l'âme étant destinée à animer le corps, et tendant sans cesse à s'unir à lui, même après la séparation, elle ne serait jamais parfaitement heureuse si elle n'avait, pour partager son bonheur, l'ancien compagnon de ses souffrances.

Toutes ces preuves tirées et de la foi et de la raison, établissent d'une manière invincible la certitude de la résurrection : *Carnis resurrectionem.* Mais comment se fera cette résurrection ?

Saint Paul nous dit qu'elle s'opèrera en un instant, en un clin-d'œil : *In momento, in ictu oculi.* A l'heure fixée par les décrets de Dieu, la trompette de l'ange retentira au quatre coins de la terre et fera entendre aux morts l'ordre formel de ressusciter. A cette voix qui pénètrera partout et dans les abîmes de l'océan, et dans les entrailles les plus profondes de la terre, et dans tous les tombeaux, tous les hommes se lèveront ; alors se vérifiera pleinement ce que Dieu montra en figure au prophète Ezéchiel, lorsque, transporté en esprit sur une vaste plaine toute couverte d'ossements desséchés, il vit tout-à-coup ces os arides se mouvoir, ces cendres se raffermir, les jointures se réunir aux jointures, les côtes aux côtes, puis se recouvrir de peau, et enfin se tenir debout, animés et vivants : *Resurgent, resurgent.*

Ils ressusciteront ; remarquez bien cette expression ; oui, ce sont proprement les mêmes corps que nous avons aujourd'hui. Car si ce

n'étaient pas les mêmes qui ont été dissous par la mort, ce ne serait pas une véritable résurrection, mais une nouvelle création, ce qui est évidemment contraire à l'enseignement de l'Ecriture : *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem.* (I. Cor. xv, 53.)

Chacun de nous reprendra donc la même chair qu'il avait quittée, les mêmes yeux, les mêmes mains et les mêmes membres. La providence de Dieu et la justice veulent que le même corps qui a été pour l'âme un instrument de vertu ou de péché, soit réuni à elle pour participer avec elle aux mêmes récompenses ou aux mêmes châtiments.

Il faut cependant faire ici une observation : quoiqu'il soit certain que chacun de nous doit reprendre son propre corps, il ne faudrait cependant pas croire qu'il doive ressusciter avec les défauts qui, par accident, le rendaient difforme; que par exemple un homme qui était estropié, aveugle, boiteux ou mal fait de sa personne, doive ressusciter avec ses défauts. Non, sans doute, il n'en sera pas ainsi. La résurrection est l'œuvre de Dieu; or comme les œuvres de Dieu sont parfaites, ainsi il corrigera tous nos défauts naturels et il donnera à notre corps l'intégrité parfaite qu'il exige, et qu'il lui avait donnée en le créant.

Pour la même raison, il corrigera aussi les défauts de l'âge. Il nous rendra notre corps, non pas tel qu'il était dans l'enfance ou dans la décrépitude de la vieillesse, mais tel qu'il était à l'âge mûr et parfait de trente ans, qui est l'âge de Jésus-Christ, comme dit saint Paul : *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* (Ephes. iv, 13.)

Mais comment pourront reprendre leur première forme, des corps dont les uns ont été réduits en poussière et en cendres, les autres consumés par le feu, les autres dévorés par les bêtes féroces et détruits dans leur substance même, les autres enfin déchirés, divisés et dispersés aux quatre vents ?

Tout cela, ce sont des difficultés pour nous et pour notre faible raison ; mais ce ne sont pas des difficultés pour Dieu. Ceci est l'affaire de sa toute-puissance, à qui rien n'est impossible ni même difficile. Il est vrai que nous ne pouvons concevoir cette rénovation et cette résurrection prodigieuse et instantanée de nos corps ; mais comprenons-nous mieux la création de toute chose ; concevons-nous davantage comment Dieu a fait sortir du néant cet univers ! Cependant la création est incontestable. Or si Dieu a pu

donner l'être à ce qui n'existait pas, à plus forte raison pourra-t-il restaurer ce qui existait déjà : *Idoneus est reficere qui fecit ; quantò plus est fecisse quam refecisse* ? Les vicissitudes du temps peuvent bien altérer, corrompre et transformer nos corps, mais elles ne peuvent ni le détruire ni l'anéantir ; et Dieu nous dit qu'il garde soigneusement tous nos os et jusques aux cheveux de notre tête : *Custodit omnia ossa eorum. — Capillus de capite vestro non peribit.* (Psal. XXX, 21. — Luc. XXI, 18.) Il saura donc bien recueillir les restes dispersés de notre corps, tous les débris de nos membres et de nos os, jusqu'au moindre grain de poussière, pour en rassembler toutes les parties, les revêtir et les animer d'une vie nouvelle et immortelle, en lui rendant de nouveau cette âme qui l'animait et qui ne le quittera plus jamais.

Mais cette résurrection qui sera la même pour tous, n'aura pas les mêmes qualités pour tous. Sous ce rapport, la résurrection sera différente selon l'état divers des âmes qui vont reprendre leurs corps : les unes descendent du séjour de la gloire et les autres sortent de l'abîme du désespoir.

Les corps des élus, dit saint Paul, seront faits semblables au corps glorieux de Jésus-Christ : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.* (Phil. III, 21.) D'où il faut conclure qu'ils auront quatre qualités merveilleuses; l'impassibilité, la clarté, l'agilité et la subtilité.

1° L'impassibilité ; *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione ;* c'est-à-dire que ce corps aujourd'hui si languissant, si fragile, sujet à tant d'infirmités et de douleurs, n'éprouvera plus aucune incommodité, aucune douleur, aucune altération ; il ne souffrira plus ni faim, ni soif, ni froid, ni lassitude.

2° La clarté : *Seminatur in ignobilitate, surget in gloria ;* c'est-à-dire, que ces corps aujourd'hui si obscurs et si terrestres seront alors lumineux et resplendissants comme le soleil. Jésus-Christ nous l'atteste expressément : *Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum* (Matth. XIII, 43) ; et il en donna lui-même un aperçu à ses apôtres le jour de sa transfiguration ; ayant laissé tomber sur son humanité un rayon de sa divinité, son visage devint tout-àcoup éblouissant comme le soleil et ses vêtement blancs comme la neige.

3° L'agilité : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute ;* ce corps si lourd et si grossier deviendra si céleste et si léger qu'il pourra, sans peine et en un instant, se transporter d'un lieu à un

autre, comme s'il n'était pas un corps, mais un esprit. Jésus-Christ nous donna encore un exemple de cette qualité en lui-même après sa résurrection, puisqu'en un clin d'œil il se rendait présent à ses apôtres, tantôt dans le cénacle, tantôt sur le chemin d'Emmaüs, tantôt sur les bords du lac de Tiberiade.

4° Enfin la *subtilité : Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale.* (I. Cor. xv, 42, et seq.) Ce corps sera tellement spiritualisé que, sans cesser d'être corps, il pourra cependant, à la manière des esprits, pénétrer et passer à travers les corps les plus compacts. C'est ainsi que Jésus-Christ traversa l'énorme pierre qui couvrait le sépulcre sans la briser ; c'est ainsi qu'il entrait dans le cénacle et qu'il en sortait les portes fermées.

Telles sont les qualités béatifiques qu'auront les corps des élus. Tout cela est très-vrai ; mais il y a quelque chose de plus, c'est que ces corps seront reformés et rendus conformes au corps glorieux de Jésus-Christ ; ils seront des copies vivantes de ce parfait modèle de beauté, de majesté, de grâce et de perfection qui est l'humanité sainte du Sauveur : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.*

Mais il n'en sera pas ainsi des corps des réprouvés, ils reprendront aussi leurs qualités naturelles, ils ressusciteront également avec tous leurs membres pour vivre éternellement ; mais cela ne servira qu'à les rendre plus sensibles aux tourments de l'autre vie et à le conserver toujours vivants au milieu des flammes de l'enfer. Du reste ils auront des qualités tout-à-fait contraires à celles que je viens de décrire ; ils souffriront horriblement, ils seront incapables de se mouvoir, horribles, effrayants, changés en monstres et en spectres hideux, en un mot ils seront semblables à des cadavres animés. Il suffit de dire qu'ils seront animés par des âmes sorties de l'enfer, pour se figurer toute l'horreur que ces âmes vont imprimer à ces corps auxquels elles se réunissent

Représentez-vous donc maintenant combien les sentiments des saints et des réprouvés seront différents lorsqu'ils reprendront leurs corps. Quel bonheur et quelle joie pour les élus de reprendre un corps si léger, si agile, si lumineux et si beau, après l'avoir quitté tout usé et tout consumé par les chagrins, les travaux et les maladies ! C'est alors qu'en se réunissant ils béniront les quelques jours si rapides qu'ils ont passés ensemble ici-bas, dans la mortification et la pénitence, et qui leur ont procuré un si grand bonheur. Au contraire, quelle confusion, quelle douleur, quelle rage pour les

âmes réprouvées de se voir forcées de s'unir à un corps si horrible et si repoussant, pour devenir la proie des flammes éternelles et de se voir contraintes d'habiter à tout jamais dans un semblable corps ! Elles ne pourront manquer de se maudire elles-mêmes et de maudire cette chair qui a été la cause et l'instrument de tant de péchés, qui les a trahies et perdues de la sorte. Quelle fureur, quel désespoir, quelle rage plus incroyable et plus déchirante encore lorsque, regardant autour d'elles, leurs yeux tomberont sur les corps éblouissants des élus, et qu'elles compareront la beauté des saints avec leur propre laideur et leur propre difformité !

Voilà en quelques mots l'article qui concerne notre résurrection. Sans entrer dans des détails et dans des questions minutieuses et insignifiantes pour le fond de ce dogme, je réduits cette vérité à deux points : 1° Il est certain que notre âme survit à notre corps qui va pourrir dans le tombeau ; 2° il est certain que nous reprendrons un jour ce même corps et que nous ressusciterons glorieux, à moins que nous ne nous en rendions indignes par notre faute.

C'est une des vérités les plus consolantes de notre foi. En effet l'attachement naturel que nous avons pour la vie, fait qu'il n'y a rien de plus triste et de plus douloureux pour nous, que de penser qu'il faudra que notre âme se sépare un jour de notre corps, et que ce corps, devenu un objet d'horreur, sera jeté dans la tombe pour y devenir la pâture des vers, tomber en pourriture et enfin être réduit en poussière. Mais si cette mort inévitable nous fait horreur, quoi de plus consolant et de plus conforme à notre amour naturel pour la vie, que de savoir qu'un jour nous reprendrons cette dépouille mortelle, mais dans un état bien plus parfait qu'elle n'est pas aujourd'hui ? Mais cette vérité ne nous procurera pas grande consolation si nous ne pensons pas à vivre saintement. En effet, ce dogme qui est si consolant pour un bon chrétien, n'est qu'un sujet de terreur pour les méchants qui, pour se livrer sans remords à leurs passions, désireraient qu'il n'y eût plus rien après la mort. Ils mènent la vie des bêtes, ils voudraient en avoir la nature. Laissons-leur une doctrine si triste, si humiliante et si désespérante ; nul homme de bon sens et de raison ne pourra jamais s'accommoder d'une semblable croyance. Mais pour nous, soyons plus sages et préparons-nous un meilleur sort.

Nous aussi nous reprendrons un jour le même corps que nous avons maintenant, et nous paraîtrons avec ce corps au tribunal de Dieu : *In carne meâ videbo Deum meum ;* mais en quel état le

reprendrons-nous? Voulez-vous avoir une conjecture certaine; voyez comment vous le traitez maintenant. Saint Paul vous dit qu'on ne peut recueillir que ce qu'on a semé : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Si aujourd'hui vous réprimez ses passions, si vous le mortifiez, si vous le tenez soumis et obéissant à l'esprit et à la loi de Dieu, il ne peut manquer de ressusciter dans la gloire : *Qui seminat in spiritu, de spiritu metet vitam æternam.* Mais si au contraire vous vous étudiez à le flatter, à obéir à ses désirs et à ses appétits déréglés, si vous le laissez vivre dans les plaisirs, la crapule et la volupté, vous ne pouvez attendre qu'une résurrection de réprouvé : *Qui seminat in carne, de carne metet corruptionem.*

C'est donc maintenant que vous vous préparez votre résurrection bonne ou mauvaise. Qu'importe que le terme en soit encore éloigné? Vous n'ignorez pas qu'entre semer et récolter il y a toujours un temps fort long; cependant si le laboureur ne laisse pas de bien semer dans son temps par l'espérance d'une récolte éloignée, douteuse et même incertaine, pourquoi ne ferions-nous pas de même, nous qui sommes assurés par la foi d'une récolte abondante?

Supposons d'ailleurs, ce qui n'est pas, que les bons ne reçoivent en ce monde aucune récompense de leurs mortifications et de leurs pénitences, et qu'ils n'en aient que la peine; supposons aussi, ce qui n'est pas, que les mondains ne trouvent aucune peine dans leurs plaisirs et dans leurs satisfactions criminelles et même qu'ils n'y trouvent que des jouissances, il viendra infailliblement un jour où les choses changeront pour le corps aussi bien que pour l'âme. La misère et les humiliations des bons deviendront un sujet d'admiration et d'envie; et au contraire la beauté et les charmes séduisants des pécheurs deviendront un objet d'abomination et d'horreur.

Affermissons-nous donc dans cette foi, armons-nous de cette pensée pour nous défendre contre les séductions de la chair, de la mollesse, de la sensualité qui nous est si naturelle; pour conserver nos corps et nos cœurs dans la sanctification et la pureté, et nous attacher fortement à la mortification chrétienne.

Rappelons à notre corps que si nous le traitons durement, c'est dans son intérêt éternel, puisqu'il doit être l'inséparable compagnon de notre âme et partager sa joie comme ses souffrances. Enfin, persuadons-nous bien que, comme il y a un amour déréglé de nous-mêmes, et qui est en finale une véritable haine, ainsi il y a aussi une sainte haine de nous-mêmes qui, en dernière analyse, est un véritable amour. Cette maxime est de Jésus-Christ lui même; gravez la

bien avant dans vos cœurs : *Qui amat animam suam, perdet eam; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* (Joan. XII, 25.) Quiconque aime son corps et le flatte en cette vie, le perd infailliblement pour l'éternité : *Qui amat animam suam, perdet eam.* Celui au contraire qui hait son corps et le tient soumis à la discipline le garde et le conserve pour le bonheur éternel : *Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* Cette alternative, chrétiens, est inévitable. Nous sommes donc bien insensés, ou nous avons perdu la foi, si malgré cela nous nous obstinons à préférer le temps à l'éternité.

INSTRUCTION XXIX.

Douzième article du Symbole. La vie éternelle.

La résurrection générale des morts dont nous avons parlé dernièrement, doit être suivie d'une vie immortelle qui produira le bonheur ou le malheur éternel de l'homme tout entier. Telle est la vérité que les apôtres nous proposent dans le douzième article du Symbole : *Credo vitam æternam.* Par cet article nous faisons profession de croire qu'il y a une autre vie après celle-ci, et que cette vie doit durer éternellement, que par conséquent le bonheur des élus et le malheur des réprouvés seront éternels. Cet article nous enseigne donc qu'il y a deux vies entièrement opposées entre elles : ou autrement il nous enseigne qu'il y a un paradis et un enfer.

Nous commencerons par la première vérité, c'est de celle-là que les Ecritures entendent parler lorsqu'elles nomment la vie éternelle: car pour l'autre vie que les damnés seront forcés de passer au milieu des plus affreux supplices, elle mérite plutôt le nom de mort éternelle que celui de vie éternelle.

La possession de cette vie est le plus grand de tous les biens que nous recevions par le moyen de l'Eglise ; elle est même notre dernière fin. C'est pour cette fin que le Père éternel a pensé à nous de toute éternité et qu'il nous a créés dans le temps ; c'est pour cette fin que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est fait homme et qu'il nous a rachetés ; c'est pour cette fin que le Saint-Esprit nous sanctifie continuellement par ses grâces et ses dons. De sorte

que toutes les œuvres de la sainte Trinité, dont il est parlé dans le *Credo*, n'ont pas d'autre fin que de nous conduire à la vie éternelle.

Cette vie qu'on appelle le paradis, comprend deux choses: l'exemption de tout mal et la possession parfaite de tout bien. 1° L'exemption de tout mal: c'est la partie la plus à la portée de notre intelligence; elle n'est pas du tout au-dessus de notre capacité. En effet nous ne pouvons concevoir les biens ineffables dont jouissent les saints; mais pour les maux dont ils sont exempts, nous ne les connaissons que trop par la triste et douloureuse expérience que nous en faisons chaque jour. Et qui pourrait compter les maux dont nous sommes assiégés en cette vie, et pour le corps et pour l'âme? Quant à l'âme, une lutte continuelle de la chair contre l'esprit, des passions qui nous tyrannisent, des pensées qui nous inquiètent, des désirs qui nous tourmentent, les remords du passé, le dégoût du présent, les sollicitudes pour l'avenir, les ennuis, les amertumes, les agitations. Quant au corps, les fatigues, les travaux, les douleurs, les intempéries des saisons, les infirmités qui le consument, les angoisses de la pauvreté, les malheurs inattendus, les pertes, les revers imprévus, etc. Misères du côté de nous-mêmes, par suite de notre mauvaise constitution physique et morale; misères du côté du monde au milieu duquel nous vivons, la perfidie des parents, l'infidélité des amis, les hypocrisies, les jalousies, les persécutions ouvertes et cachées, au point que nous avons coutume de dire que la méchanceté du monde est telle qu'on ne sait plus à qui se fier: *Totus mundus in maligno positus est.* (Joan. v, 19.) Toute la vie en un mot est une chaîne sans fin de malheurs, de contradictions, de souffrances et de besoins continuels, dans lesquels nous tournons sans cesse et desquels nous ne sortons que par la plus grande de toutes les misères, la mort.

Et pour les âmes pieuses, pour ces âmes qui ne respirent que la gloire de Dieu et leur propre salut, qui pourrait dire les peines et les tourments que leur font souffrir l'incertitude de leur sort éternel, les dangers d'offenser Dieu et de se voir pour toujours séparées de lui? Les saints eux-mêmes, quoiqu'ils vivaient dans la douce confiance de lui être unis par la grâce, frémissaient et tremblaient, cependant, à la pensée qu'ils pourraient la perdre et mourir en réprouvés.

Mais Dieu soit béni: le Saint-Esprit nous assure que tous ces maux seront à jamais exclus du bienheureux séjour de la gloire: *Mors non erit ultrà, neque luctus, neque clamor, neque dolor.*

erit ultrà. (Apoc. XXI, 4.) En effet, tous les maux auxquels nous sommes exposés sur la terre sont la punition du péché, ils ont été introduits dans le monde par le péché; mais comme le péché sera pour toujours banni du ciel, ainsi le deuil, la douleur, le travail en seront aussi bannis à tout jamais. Là rien ne viendra nous troubler, nous offenser ou nous ennuyer; il n'y aura plus ni besoin, ni crainte, ni désir: *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà.* Le ciel ne serait autre chose que cela, ce serait déjà un grand bonheur; et cependant ce n'en est que la moindre partie.

Le ciel n'est pas seulement l'exemption de tous les maux, mais de plus il est *la possession parfaite de tous les biens.* Ici les expressions nous manquent, car nous n'avons aucune connaissance, nous n'avons pas même idée des biens célestes; et lors même que nous en aurions quelque idée, nous serions dans l'impuissance d'en parler dignement. En effet, saint Paul qui avait été ravi jusqu'au troisième ciel, que savait-il nous en dire après cet admirable ravissement? sinon protester, dans son étonnement, que l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, que son oreille n'a jamais entendu et que son cœur n'a jamais rien goûté de comparable au bonheur que Dieu prépare à ceux qui l'aiment: *Neque oculus vidit, nec auris audivit, neque in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se.* (I. Cor. II, 9.) Il nous montre assez, par cette manière de s'exprimer, la grandeur et l'excellence de ces biens. En effet que de grandes choses n'avons-nous pas vues et entendues depuis que nous sommes sur la terre! Que ne pouvons-nous pas du moins imaginer par la pensée! Cependant, au dire de l'Apôtre, tout cela n'est rien en comparaison des biens de l'autre vie.

Mais pour en dire cependant quelque chose de particulier, nous distinguerons le bonheur du corps de celui de l'âme. Quatre choses constituent le premier: le lieu qu'il habite, la société des saints, les qualités du corps glorifié, et enfin les plaisirs sensibles et corporels.

1° *La beauté du séjour.* Saint Jean dans son Apocalypse nous fait un magnifique tableau de la cité sainte de Dieu. « Ces fondements dit-il, sont construits en pierres précieuses, les douze portes sont ciselées dans douze perles, les murs sont de beau jaspe, les rues et les places sont en or pur et transparent, elle est traversée dans le milieu par un fleuve d'eaux vives aussi limpides que le cristal, et entourée d'arbres toujours verts; enfin un astre plus brillant que le soleil répand partout la lumière de ses rayons et produit un jour

continuel, serein et sans nuages, etc. » Vous me direz qu'il ne faut pas entendre tout cela à la lettre. Vous avez parfaitement raison. Mais cette description nous prouve que ce séjour est quelque chose de bien supérieur encore, puisque la sainte Ecriture, pour nous donner quelque idée de sa grandeur, de sa majesté et de sa magnificence, emprunte les images et les couleurs de tout ce que nous avons de plus beau, de plus riche et de plus magnifique sur la terre. Quel bonheur donc d'habiter éternellement un pareil séjour !

Mais considérons en second lieu la douce présence, l'aimable société, la conversation si franche et si affectueuse de tant de saints unis ensemble par un amour mutuel qui rend commun à chacun le bonheur de tous ses frères. Tous, il est vrai, ne jouiront pas du même degré de gloire; cette gloire sera proportionnée aux mérites; cependant il n'y aura entre eux ni jalousie, ni déplaisir, ni dépit, parce que tous n'auront qu'une seule et même volonté par leur conformité parfaite à celle de Dieu. Ceux qui sont inférieurs en gloire, se réjouiront donc de l'exaltation des autres, ils en remercieront et en loueront Dieu. Chacun sera tellement content et satisfait de son état particulier, qu'il ne lui viendra pas même le désir d'être autre chose que ce qu'il est; tous s'aimeront mutuellement, de sorte que par cette approbation, cette complaisance et cette joie, la félicité de tous deviendra en quelque sorte propre à chacun, comme si chacun était dans le cœur de tous et tous dans le cœur de chacun. Oh ! quelle société délicieuse ! Quel bonheur de vivre avec de telles personnes et de leur être inséparablement associé pour toute l'éternité !

3° *Les qualités* ou la gloire dont le corps sera revêtu. Il ressemblera à un ange par la clarté, l'impassibilité, l'agilité et la subtilité. Je ne reviens pas sur ce point, je l'ai assez développé dans l'instruction précédente.

4° Enfin le *plaisir des cinq sens du corps*, qui tous seront rassasiés de toutes les satisfactions dont ils sont susceptibles. L'œil sera heureux par la vue de tant d'objets merveilleux, surtout de l'humanité sainte de Jésus-Christ, par la vue de la très-sainte Vierge et de ces légions innombrables d'élus. L'ouïe sera ravie par la douce harmonie avec laquelle les anges et les saints chanteront des hymnes de bénédiction et d'actions de grâces au Seigneur. L'odorat sera heureux par l'odeur enivrante qui s'échappera des corps glorifiés et ainsi des autres sens. Tous auront leurs plaisirs; mais d'une nature parfaitement spirituelle et conforme à une félicité toute pure et toute sainte comme celle du ciel.

Mais si les élus jouissent déjà de tant de biens pour le corps, combien ceux dont l'âme sera inondée ne seront-ils pas plus grands? Le bonheur dont je viens de parler n'est que le paradis des sens, la gloire accidentelle, très-précieuse, il est vrai, considérée en elle-même ; mais bien faible si on la compare à la gloire substantielle qui appartient à l'âme et qui consiste dans la vision intuitive de Dieu. Saint Paul, qui était inspiré de Dieu, nous assure que notre véritable félicité n'est pas dans les choses sensibles, que le royaume de Dieu n'est ni dans la boisson, ni dans la nourriture, mais uniquement dans la joie et le contentement du cœur : *Regnum Dei non est esca et potus.* (Rom. IV, 17.) Dieu lui-même veut être notre récompense et notre bonheur ; il veut verser dans notre âme cette plénitude immense de joie dont il jouit essentiellement et infiniment en lui-même : *Ego sum merces tua magna nimis.* (Gen. XV, 1.) Voilà donc essentiellement le paradis, le véritable ensemble de tous les biens. Voir Dieu, aimer Dieu, posséder Dieu et être en quelque sorte transformé en lui, tout cela répandra dans toutes les puissances de notre âme une satiété, un contentement parfait : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.* (Psal. XVI, 15.)

Premièrement voir Dieu, *videbimus.* Tant que nous sommes sur la terre, nous ne pouvons le voir avec nos yeux ; mais dans le ciel, fortifiés par la lumière surnaturelle de la gloire, nous pourrons fixer nos regards sur lui, le contempler face à face, le reconnaître et l'envisager en personne : *In lumine tuo videbimus lumen.* — *Videbimus eum sicuti est.* — *Tunc autem facie ad faciem.* (Psal. XXXIV, 10. — I. Cor. XV, 32.) Or, qu'est-ce que c'est que de voir Dieu à découvert? C'est connaître tout ce qu'il est en lui-même, l'unité de l'essence divine, la trinité des personnes, l'abîme interminable de ses infinies perfections, les trésors ineffables de sa sagesse, de sa bonté, de sa toute-puissance, de sa sainteté, etc. Bien plus, comme Dieu renferme en lui-même la perfection de toutes les choses qui ont existé, existent et existeront, et même de tous les êtres possibles, voir Dieu, ce sera donc avoir une connaissance claire et distincte de tous les secrets les plus cachés, soit dans l'ordre de la création, soit dans l'ordre de la grâce. Voilà donc notre intelligence remplie de science et de lumière, voilà donc son désir si vif et si naturel de savoir et de comprendre, pleinement satisfait. Rien ne sera plus obscur pour nous, tout nous sera dévoilé et connu : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.* Au premier coup-d'œil qu'un saint jettera sur Dieu, aurait-il été un laboureur ignorant, un simple

berger, il en saura plus que tous les philosophes et tous les docteurs du monde unis ensemble.

Mais voir Dieu, ce n'est pas simplement le connaître et, en lui, connaître toute chose ; mais c'est encore l'aimer : *Videbimus et amabimus*. En le contemplant en lui-même, nous trouverons en lui le souverain bien, le bien infini, la source et la plénitude de tous les biens, le type de toute beauté et de toute bonté, en un mot tout ce que l'on peut désirer. Il nous sera donc impossible de ne pas l'aimer, de ne pas être ravis, abîmés, entièrement absorbés en lui. De là pour notre cœur une paix et une joie infinies : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua*. La voilà donc pleinement satisfaite cette violente inclination, toujours trompée ici-bas, que nous éprouvons pour le bonheur. Là nous serons sans cesse occupés à aimer un objet infiniment aimable et qui seul peut remplir complètement l'immensité de notre cœur.

Enfin voir Dieu et l'aimer ce n'est autre chose que le posséder. *Videbimus, amabimus, possidebimus*. Notre amour sera un amour de jouissance, d'une union douce et intime par lequel nous serons entièrement plongés en Dieu et par lequel Dieu de son côté se communiquera pleinement à nous, nous fera partager son bonheur même, et nous transformera en quelque sorte en lui, en nous élevant à une vie très-semblable à la sienne : *Scimus, quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus*. (Joan. III. 2.) Comme le fer placé dans la fournaise est tellement pénétré que, sans cesser d'être du fer, on ne le distingue cependant plus du feu ; de même, le bienheureux sera si intimement uni à Dieu, il sera tellement environné, rempli et pénétré par l'essence divine, que, sans perdre la qualité de créature, il se transformera en Dieu, il deviendra semblable à Dieu, il sera en quelque sorte une seule et même chose avec Dieu, connaissant avec la sagesse de Dieu, agissant avec la puissance de Dieu, régnant avec la grandeur de Dieu, vivant éternellement avec la vie de Dieu : *Nos revelatâ facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformemur*. (II. Cor. III, 18.) Oh ! quels mystères, chrétiens !

Mais ce qui mettra le comble au bonheur des élus, ce sera la certitude infaillible de son éternelle durée. Le paradis cesserait d'être le paradis si on pouvait craindre d'en voir la fin. Cette pensée serait affreuse ; elle serait d'autant plus déchirante que le bonheur dont on y jouit est plus grand. Mais ce doute ne viendra jamais inquiéter les élus, parce qu'ils verront clairement en Dieu même

l'immuable volonté de les conserver éternellement dans la gloire qu'il leur a accordée. Ils répèteront sans cesse avec joie et avec allégresse, comme saint Paul : *Et sic semper cum Domino erimus*; nous sommes cependant heureux avec Dieu et nous le serons toujours ; notre bonheur ne cessera jamais, il ne sera jamais un seul instant interrompu, mais il sera toujours invariablement le même : *Et sic semper cum Domino erimus.*

Ne croyez cependant pas pour cela que les saints seront exposés à éprouver de l'ennui, du dégoût et de la lassitude dans cette occupation unique et invariable de voir Dieu, de l'aimer et de le posséder. La satiété est l'effet des biens de la terre, mais non pas des biens surnaturels. Les bienheureux seront toujours rassasiés, dit saint Augustin, et ils ne seront jamais rassasiés : toujours rassasiés, parce que jamais rien ne manquera à la plénitude de leur félicité ; mais ils ne seront jamais rassasiés, parce que le désir d'en jouir sera continuel et toujours renaissant en eux ; sans cesse ils trouveront en Dieu de nouvelles satisfactions et pendant toute l'éternité, sans jamais s'en dégoûter ; parce que les biens du ciel ne sont pas comme ceux de la terre que l'on désire quand on ne les possède pas, et qui ne produisent que dégoût quand on les possède,

Voilà, mes très-chers frères, un faible tableau et une description bien imparfaite des biens que la foi nous propose à croire sur cette béatitude que Dieu nous a destinée pour fin dernière de notre vie et pour récompense du bien que nous aurons fait sur la terre. Mais je dois vous ajouter que tout ce que nous en disons et tout ce que nous pourrions en dire, n'a aucune ressemblance avec la réalité. Le ciel en effet est tout autre chose que ce que nous pouvons exprimer ou concevoir.

Représentez-vous un homme qui est aveugle de naissance ; quoi que vous puissiez lui dire pour lui donner quelque idée de la beauté de ce monde, du ciel et de la terre, de l'immensité du firmament, de la splendeur du soleil, du nombre prodigieux des astres, de cette nature si variée par ses plaines, ses montagnes, ses vallées, ses fleuves et ses mers, ses fleurs, ses plantes et ses fruits de toute espèce, ses animaux, ses reptiles, ses oiseaux, ses poissons de tout genre ; je vous le demande, cet aveugle pourrait-il jamais se former de tout cela une idée qui approche tant soit peu de la vérité ? Non, certainement : et si, par miracle, ses yeux venaient à s'ouvrir tout-à-coup à la lumière, quelle ne serait pas sa surprise en admirant dans cet univers un spectacle tout autre que ce qu'il avait imaginé ? Ainsi

en sera-t-il de nous, chrétiens, si nous avons le bonheur d'aller au ciel. Nous serons saisis d'un profond étonnement et ravis en extase à la première vue de cette cour céleste au premier sentiment de cette félicité sans bornes dont nous nous trouverons tout-à-coup remplis et enivrés; nous reconnaîtrons alors qu'elle est mille fois au-dessus de toutes nos pensées et de tous nos désirs.

Voulez-vous savoir ce que c'est que le paradis, jugez-en par la fin pour laquelle Dieu l'a fait; c'est pour y étaler sa grandeur, sa magnificence et ses richesses : *Ut ostendat divitias regni sui.* Or de quoi n'est pas capable un Dieu qui a fait de rien le ciel et la terre !

Jugez-en par la beauté de ce monde si ravissant et si merveilleux; et cependant il n'est que le séjour de l'exil et de l'épreuve; si c'est l'habitation de ses amis, c'est aussi celle de ses ennemis et même des animaux.

Jugez-en, vous dirai-je encore, par l'enfer dont les châtiments sont si horribles que nous avons peine à les concilier avec la justice de Dieu. Or, selon les saints Pères, Dieu est bien plus libéral dans ses récompenses que sévère dans ses châtiments. S'il punit donc avec tant de rigueur les méchants dans l'autre vie, qui pourra comprendre la grandeur des récompenses qu'il prépare à ses fidèles serviteurs ?

Il est donc essentiel pour nous, chrétiens, de travailler avec zèle à le gagner. Je n'ignore pas que tout le monde désire le paradis; mais je sais aussi que, dans la plupart, ce désir est un désir sans effet; et pourquoi ? parce que c'est ordinairement un désir stérile, une simple velléité qui ne coûte rien, ce n'est pas un désir efficace, actif, énergique comme celui des saints, un désir qui nous fasse mettre la main à l'œuvre, surmonter les obstacles et vaincre toutes les répugnances pour accomplir fidèlement toutes les conditions auxquelles Dieu a attaché cette récompense.

Parmi les réflexions que cette matière me fournit, je me borne à une seule; mais celle-là devrait certainement faire sur vous une impression vive et profonde, s'il vous restait un peu de cœur et de sentiment.

Chacun de vous aspire à la gloire du paradis, n'est-il pas vrai ? Vous aspirez donc à voir Dieu, à posséder Dieu, et à jouir de Dieu; puisque, comme nous venons de le voir, c'est en cela que consiste le paradis : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.* (Joan. XVII, 3.) Mais si vous désirez d'être éternellement unis à Dieu, pourquoi

vivre ainsi dans l'oubli de Dieu en cette vie ? pourquoi en faire si peu de cas ? pourquoi lui préférer si facilement un caprice, une satisfaction, un plaisir, une chose de rien ? pourquoi vous séparer à tout instant de lui, par le péché et rester habituellement, avec tant d'indifférence, dans son inimitié ? Ce Dieu qui doit être pendant tous les siècles l'objet de notre félicité, ne devra-t-il pas être, pendant cette courte vie, l'objet de nos pensées, de nos désirs, de notre culte, de notre amour et de notre fidélité ?

Je vous le demande à vous-mêmes, la justice de cette obligation n'est-elle pas évidente ? et d'ailleurs, le devoir dont nous parlons est-il dans l'intérêt de Dieu ? Il n'a nul besoin de nous ; n'est-il pas notre grand et notre unique intérêt à nous-mêmes ? Tenons-nous donc dès aujourd'hui inébranlablement unis à Dieu ; servons-le avec amour, avec sincérité et avec constance ; que Dieu soit tout pour nous et que tout le reste ne soit rien ; répétons sans cesse avec le séraphique saint François : *Deus meus et omnia, Deus meus et omnia.* Enfin, travaillons de toute l'ardeur dont nous sommes capables à mériter un si grand bonheur. Rappelons-nous que si nous le perdons par notre faute, tout notre malheur ne consistera pas dans cette perte ; mais que nous nous jetons encore nécessairement dans le plus grand des malheurs, dans l'enfer et la damnation éternelle. C'est l'affreuse et épouvantable alternative qui nous menace ; nous en parlerons dans l'instruction prochaine.

INSTRUCTION XXX.

De l'Enfer.

Le Dieu d'amour qui nous a créés pour lui et qui a pour nous des entrailles de père, nous a tous fait indistinctement pour le bonheur du ciel et il nous l'accordera certainement si nous le servons fidèlement pendant cette vie. Mais si au lieu de le servir, nous l'offensons, si la mort nous surprend dans son inimitié, ce même Dieu qui devait être notre souverain bonheur, deviendra notre souverain malheur. Ici il n'y a pas de milieu ; quiconque renonce à l'acquisition du ciel, tombe nécessairement dans la dam-

nation éternelle : *Aut æternùm gaudere cum sanctis, aut æternùm torqueri cum impiis.* Effrayante alternative, chrétiens, qui doit nous faire sentir et toucher au doigt la nécessité extrême et indispensable pour nous de penser sérieusement et efficacement à notre salut éternel; car c'est cet unique nécessaire dont nous parle Jésus-Christ dans l'Evangile : *Porrò unum est necessarium.*

Je vous ai exposé dernièrement l'heureux état des justes ou le bonheur du ciel que l'on appelle avec raison vie éternelle ; je vais aujourd'hui vous exposer le malheur affreux des réprouvés, je vais vous parler de l'enfer auquel il faut proprement donner le nom de mort éternelle. Ne voulant pas traiter ce sujet en prédicateur, ni en missionnaire, mais en simple catéchiste, je ne ferai que vous proposer la série des vérités que la foi nous enseigne sur ce point. Elles pourront être pour vous un sujet de sérieuses et d'utiles méditations.

Et premièrement, devons-nous croire l'existence de l'enfer ? Pour nous catholiques, il ne devrait pas y avoir lieu à faire une semblable question ; car il s'agit d'une vérité aussi clairement révélée que toute autre. Ou nier donc tous les autres dogmes de notre foi ou admettre celui-ci. Cependant, comme parmi les catholiques mêmes on en rencontre assez souvent qui, ou par affectation de bel esprit, ou par ostentation d'esprits forts et exempts de préjugés, s'en moquent comme d'un vain épouvantail, le traitent de fable et d'invention des prêtres, il faut que je prouve à ceux-là qu'ils sont formellement en contradiction, non-seulement avec la foi, mais encore avec cette raison dont ils se glorifient tant.

On ne peut nier qu'il n'existe, dans l'autre vie, un enfer ou un lieu de supplice, sans nier par le fait même l'existence de Dieu. Si vous admettez un Dieu, et vous êtes forcés de l'admettre, ce Dieu doit nécessairement être saint, juste, sage, ennemi et vengeur du vice. Ou il est tout cela, ou il n'existe pas. Mais ou serait sa sainteté, sa justice et sa providence, s'il laissait impunis les crimes et les scélératesses ? Ne voyez-vous pas en effet que la plupart des scélérats restent impunis dans ce monde, et que même ils sont dans la prospérité et le bonheur. Il faut donc reconnaître un état de punition dans l'autre monde; autrement le gouvernement de Dieu serait pire que le gouvernement des hommes ; car les princes de la terre savent punir avec beaucoup de rigueur les délits qui nuisent au bien public de la société. Mais comme tout cela répugne essentiellement à l'idée que nous avons de Dieu, il suffit donc de croire qu'il y a un Dieu, pour croire qu'il y a un enfer.

Voilà qui suffit pour confondre et désabuser ceux qui s'en moquent ; voyons maintenant ce que l'on souffre en enfer.

L'enfer est un lieu que Dieu a creusé pour les anges rebelles et pour les hommes qui les imiteraient et mourraient en état de péché mortel. Il renferme pour tous ceux qui y tombent une double peine que l'on appelle peine des *sens* et peine du *dam*, et qui correspond au double désordre que le péché renferme en lui-même.

Que fait le chrétien qui commet un péché ? Il abandonne Dieu auquel il devrait s'attacher de toute l'ardeur de son âme et de toute l'énergie de sa volonté, et il se tourne vers les créatures, vers les biens de la terre, dans lesquels il met sa fin dernière, sa propre félicité, sans tenir aucun compte de son Dieu. Or, en punition de ce qu'il a abandonné Dieu, il sera rejeté et abandonné de lui pour toujours ; et c'est ce qu'on appelle la peine du dam, qui est proprement la peine de l'âme ; en punition de ce qu'il a cherché sa propre satisfaction dans les misérables biens de la terre, il sera brûlé par le feu ; et c'est le supplice qu'on appelle peine des sens et qui est proprement celle du corps.

Il est fait mention de l'un et de l'autre de ces supplices dans l'Evangile; surtout dans la sentence finale que Jésus-Christ prononcera contre les réprouvés : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum : discedite*, voilà la peine du dam ; *in ignem æternum*, voilà la peine des sens. Commençons par la dernière.

On ne peut révoquer en doute qu'il n'y ait en enfer du feu et un feu très-réel. Toutes les fois que l'Ecriture nous parle des supplices des damnés, elle nous parle toujours d'un véritable feu, et non pas d'un feu mystique et métaphorique. Je vous accorderai que ce feu est d'une nature différente du nôtre ; mais cela ne veut pas dire que ce ne soit pas un feu véritable ; cela veut plutôt dire que c'est un feu bien plus terrible et bien plus actif que le nôtre.

Notre feu en effet est un bienfait de la providence et de la bonté de Dieu ; il est destiné à nous réjouir, à nous éclairer, à nous réchauffer et à nous servir pour mille usages de la vie ; tandis que le feu de l'enfer a été créé par le Seigneur, pour une seule et unique fin, pour le venger de ses ennemis. Or, si notre feu est déjà si effrayant, comme chacun le sait et le voit et dans les fournaises et dans les mines et dans les fonderies, et dans les volcans et dans la foudre qui tombe du ciel ; que dirons-nous de celui que la main toute-puissante de Dieu a créé pour être l'instrument de ses vengeances ? Faut-il s'étonner qu'il renferme des qualités si prodigieu-

ses et si étonnantes ? Suivez-moi bien, et par les propriétés de ce feu, vous pourrez juger de la grandeur de cette peine.

1° Ce feu quoique matériel n'a pas besoin d'aliments comme le nôtre ; mais il subsiste et se conserve sans autre aliment que le souffle de Dieu : *Flatus Domini succendens eum.* Par conséquent, il agira éternellement avec la même ardeur et la même activité qu'il agissait dans le principe, sans jamais rien perdre de son énergie.

2° Ce feu, quoique matériel et corporel, a la propriété d'agir immédiatement sur l'âme quoique spirituelle ; il a la propriété non-seulement de dévorer les entrailles, la moëlle, les os, mais d'aller jusqu'à atteindre l'âme, jusqu'à la blesser et la transpercer. Aussi ne s'appelle-t-il pas simplement feu, mais essence, esprit et quintessence du feu : *Spiritus ardoris.* Il produit maintenant cet effet sur les âmes des réprouvés, pendant qu'elles sont encore séparées de leur corps, et il le produira également après la résurrection.

Comment cela se fait-il ? Nous l'ignorons; mais cela a certainement lieu, dit saint Augustin : *Miris, sed veris modis.* En effet, ce fait nous est assez connu ; car si Dieu fait maintenant éprouver à notre âme toutes les impressions de douleur que ressent notre corps, pensons-nous que sa puissance ne trouvera pas mille moyens de faire sentir à cette âme, quoique séparée de son corps, l'ardeur dévorante du feu de l'enfer ? Les anges rebelles n'ont point de corps, et cependant n'ont-ils pas été condamnés à brûler ?

3° Ce feu brûle, mais il ne consume pas, il ne détruit pas comme le nôtre; aussi Jésus-Christ l'a-t-il comparé au sel : *Omnis enim igne salietur, et omnis victima sale salietur.* Comme le sel pénètre la chair sur laquelle il est répandu, qu'il s'insinue dans toutes ses parties et leur communique son âcreté et en même temps les conserve, de même le feu de l'enfer pénètrera et s'insinuera partout avec des douleurs atroces ; mais il ne consumera pas, il ne détruira pas, il ne donnera pas la mort. Et si l'Ecriture l'appelle quelquefois un feu dévorant, c'est uniquement pour exprimer la fureur et l'activité avec lesquelles il agit, n'épargnant pas la moindre partie du réprouvé.

4° Ce feu renferme tous les genres de tourments, et c'est principalement pour cela que l'enfer est appelé *locus tormentorum.* Comme Dieu avait donné à la manne qui pleuvait dans le camp des Hébreux, toutes les saveurs, pour nourrir et fortifier son peuple : de même dans le feu de l'enfer il a réuni toutes les douleurs et tous

les supplices imaginables pour tourmenter ce peuple de réprouvés; il n'y aura donc ni peine, ni douleur, ni martyre, ni convulsion que l'on ne souffre dans cet abîme : *In uno igne omnia tormenta patientur. — Congregabo super eos mala. — Omnis dolor irruet super eos.* Hélas! à quelles affreuses douleurs notre corps n'est-il pas sujet en ce monde? Quels supplices n'a pas inventé la justice humaine pour punir les malfaiteurs? et la cruauté des tyrans pour tourmenter les martyrs? La seule pensée d'un de ces supplices nous fait frissonner d'horreur; que sera-ce donc de se trouver en proie à tous les supplices à la fois : *Omnis dolor?* Imaginez tout ce que vous pourrez, représentez-vous tous les maux que vous voudrez; le damné n'est exempt d'aucun, *omnis dolor.* De plus, remarquez bien ceci: Si quelquefois les prédicateurs et les auteurs ascétiques, pour vous donner quelque idée des peines de l'enfer, vous décrivent les plus cruels instruments inventés pour faire souffrir les martyrs : les hâches, les gibets, les scies, les chevalets, les ongles de fer, les grils, les roues, le plomb bouillant, etc.; tout cela vous semble des exagérations, mais non; cet effrayant appareil n'est qu'une faible image de l'enfer, c'est une manière de parler, c'est une ombre, ce n'est rien.

L'Ecriture, pour s'adapter à notre faiblesse, est obligée de se servir de ces comparaisons : ainsi elle nous rappelle et le fiel de l'aspic, et la morsure de la vipère, et la soif dévorante, et la faim canine, et le grincement des dents et autres choses semblables; mais l'enfer est plus affreux que tout cela. Autre chose est l'enfer que l'homme peut créer dans son esprit, et autre chose l'enfer que le Dieu tout-puissant a créé pour satisfaire sa justice vengeresse. Qui pourra jamais sonder les abîmes de la colère de Dieu, dit le Psalmiste : *Quis novit potestatem iræ tuæ, aut pro timore iram tuam dinumerare.* (Psal. LXXXIX, 11.) Mais il y a plus encore, ce feu en même temps qu'il renferme tous les genres de supplices, exclut toute espèce de soulagement; ainsi il est ardent et ne brille pas, il brûle et il n'éclaire pas, ou bien il a la lumière qui peut servir à tourmenter, mais il n'a pas celle qui pourrait servir à soulager.

De même tous les sens du corps seront plus ou moins tourmentés, selon l'abus plus ou moins grand qu'on en aura fait. La vue, par les ténèbres épaisses, par des spectres et des fantômes horribles, par la hideuse laideur des démons, par la fumée insupportable de ce feu; l'ouïe, par les hurlements, par les cris de rage qui retentiront sans cesse dans cette affreuse prison; l'odorat, par l'odeur in-

supportable de tant de cadavres vivants, amoncelés les uns sur les autres; le goût, par une faim et une soif dévorantes, sans jamais pouvoir obtenir une goutte d'eau; le tact et tout le corps, par l'ardeur du feu qui sera pour le damné la principale source de tous les tourments dont nous avons parlé jusqu'ici.

Une autre qualité de ce feu, c'est que ce sera un feu intelligent; il saura distinguer parfaitement un coupable d'un autre et proportionner son activité aux mérites de chacun, redoublant son ardeur sur ceux qu'il trouve plus coupables. Vous, chrétiens, si vous vous damnez, vous qui portez en vous le caractère du saint baptême, ne pensez pas de pouvoir vous cacher; ce feu saura vous distinguer parmi la foule innombrable des mahométans, des juifs et des idolâtres, il saura vous distinguer par un surcroît de rigueur. Vous verrez donc combien ils se trompent ceux qui osent dire qu'on est aussi bien damné pour un péché mortel que pour plusieurs. Si vous tombez en enfer avec deux péchés mortels, vous souffrirez deux fois plus que celui qui n'en a commis qu'un seul, votre enfer sera trois fois, dix fois, cent fois et mille fois plus terrible, selon le nombre de vos péchés : *Pro mensurâ peccati erit et plagarum modus.*

De plus, non-seulement les damnés seront distingués les uns des autres pour les supplices qu'ils endureront, mais encore dans chacun d'eux les membres du même corps qui ont plus spécialement servi d'instrument au péché seront aussi plus spécialement tourmentés; comme le cœur dans le vindicatif, dans l'avare et l'envieux; la langue dans le médisant, le blasphémateur et le parjure; le palais dans le gourmand et l'ivrogne; le tact et les yeux dans l'impudique et le sensuel, etc.

Toutes ces propriétés du feu sont vraiment miraculeuses. Cependant nous n'aurons pas de la peine à les croire, si nous voulons nous rappeler que ce feu est l'instrument employé de Dieu, pour tourmenter infiniment ses ennemis, et qu'il lui a en quelque sorte communiqué pour cela sa sagesse, sa justice et sa puissance. Représentez-vous donc quel doit être le supplice d'un damné qui se trouve au dedans et au dehors pénétré par un feu de cette nature.

Cependant, quoique la peine dont je viens de vous parler soit celle qui vous effraie le plus parce qu'elle est la plus sensible, ce n'est pas la plus grande peine des réprouvés. Il y en a une autre bien plus grande et plus inconcevable, mais aussi infiniment juste; c'est celle qui est appelée peine du *dam*, et qui consiste dans la privation de Dieu. Le pécheur a abandonné Dieu dans le temps où il devait

le servir et Dieu à son tour abandonnera le pécheur dans le temps où celui-ci devait jouir de lui. Je sais que cette perte de Dieu ne vous touche que fort peu maintenant et qu'elle vous fait bien moins d'impression que la peine du feu dont je viens de parler; mais savez-vous pourquoi ? Parce que nous savons par expérience ce que c'est que la peine des sens, tandis que pour Dieu, nous n'avons de lui qu'une idée intellectuelle, et abstraite, et très-imparfaite ; nous ne pouvons nous élever à lui, empêchés que nous sommes par le corps qui nous accable, et par ces mille objets visibles qui nous entourent, nous attirent à eux, nous distraient et nous séduisent. Voilà pourquoi, en ce monde, on ne se fait pas la moindre difficulté de perdre Dieu et sa grâce, et qu'après l'avoir perdu, on continue à vivre tranquillement, à s'amuser et à se divertir comme si on n'avait rien perdu.

Mais il en sera bien autrement dans l'autre vie, alors que toutes les séductions du monde et toutes les illusions des sens se seront évanouies. L'âme délivrée du corps, et débarrassée de tous les objets qui l'occupaient ici-bas, et placée sous la lumière du visage de Dieu, se trouvera environnée alors d'une clarté ineffable, elle aura alors une connaissance claire et distincte du bien souverain et infini qui est Dieu ; aussi elle se concentrera tout entière en lui seul et elle se sentira violemment attirée vers lui seul par l'instinct et la force même de sa nature. Qui pourrait donc exprimer quel sera son tourment, son remords et son désespoir, lorsqu'elle se verra repoussée comme son ennemie, rejetée par lui et maudite pour toujours ? Les fureurs et le désespoir d'un amant passionné qui se trouve tout-à-coup séparé de l'idole qu'il adorait, sans espérance de la revoir et de la recouvrer, ne sont qu'une faible image de la douleur et du désespoir qui s'emparent d'une âme bannie de Dieu au milieu des feux de l'enfer.

Il y a encore cette différence que la douleur que nous éprouvons ici-bas pour la perte d'une personne qui nous est chère, s'affaiblit avec le temps, s'évanouit et finit par s'effacer entièrement, tandis que le regret que le damné éprouvera de la perte de Dieu, sera toujours aussi vive qu'au premier moment de sa damnation. Cette douleur le tourmentera sans cesse par deux affections violentes et opposées, le désir et la haine. Le *désir*, car il ne pourra s'empêcher de regarder Dieu comme son souverain bien et de reconnaître toujours ses amabilités infinies. La *haine*, se voyant devenu le but incessant de ses vengeances, il ne pourra s'empêcher de le

regarder comme son persécuteur et son ennemi. En le haïssant, cet infortuné ne pourra s'empêcher de le désirer ; en le désirant, il ne pourra s'empêcher de le haïr : haine toujours opposée au désir, désir toujours opposé à la haine. Oh ! quel combat inexprimable dans cette âme toujours divisée et déchirée par deux affections violentes !

De là cette autre peine spirituelle appelée par Jésus-Christ le ver de la conscience : *Vermis eorum non moritur*, et qui consiste dans la connaissance et la pensée continuelle et déchirante d'avoir perdu sans remède, sa fin dernière qui est Dieu ; de l'avoir perdu pour une bagatelle, et uniquement parce qu'on l'a voulu. Cette pensée toujours fixée dans l'esprit sera comme la morsure aiguë d'un ver qui ronge et tourmente sans cesse toutes les puissances de l'âme. La *mémoire ;* le damné se rappellera toujours les péchés qu'il a commis pour des choses de rien, qui maintenant ont disparu ; les dangers dans lesquels il s'est imprudemment jeté ; les occasions qu'il a eues de faire le bien et de reprendre le chemin de la vertu, qu'il a négligées ; le temps propice et favorable qu'il a perdu et qui ne reviendra jamais.

L'*intelligence :* le réprouvé pensera et repensera sans cesse au bonheur infini pour lequel Dieu l'avait créé ; il verra combien il y avait peu à faire pour le gagner ; qu'il a peut-être eu plus de peine pour se damner qu'il ne lui en aurait coûté pour se sauver ; sans cesse il aura devant les yeux le fatal échange qu'il a fait, en sacrifiant un bonheur éternel contre un malheur éternel.

Enfin la volonté en lui sera comme une mer en furie, elle sera continuellement en proie aux passions les plus terribles : le remords, la tristesse, l'indignation, le dépit, la rage, le désespoir, la fureur, jusqu'à se tourner contre elle-même, selon l'expression de l'Ecriture, et se déchirer de ses propres mains, maudire le jour de sa naissance, ses parents, les saints et Dieu même. Quel horrible abîme, que cet enfer qui exclut tous les biens et réunit en lui tous les maux !

Mais ne restera-t-il pas au moins quelque espérance de voir cesser ces tourments ? Non, mes très-chers frères, le malheur des réprouvés n'aura point de fin, non plus que la félicité des saints. L'éternité des peines de l'enfer est une vérité clairement exprimée dans les divines Ecritures. Nous ne pouvons donc en douter. Saint Paul nous dit que les pécheurs chassés de devant la face du Seigneur, paieront des peines éternelles : *Dabunt pœnas in interitu æternas* (I. Thes.

I, 9,) et Jésus-Christ, que leur ver ne meurt point, que ce feu ne s'éteindra jamais, que la fumée de leurs tourments montera pendant les siècles des siècles, et autres expressions semblables. Or, cette éternité est ce qui met le comble et le sceau à leurs peines.

Le temps ne me permet pas aujourd'hui de traiter à fond tout ce qu'il y a d'effrayant dans cette vérité de notre foi, ni de réfuter les objections que lui opposent les incrédules; nous renverrons donc cette matière à la prochaine instruction. Si nous ne sommes pas insensibles, s'il nous reste quelque désir de nous sauver, pensons sérieusement à notre état. Oh! qu'il est horrible, s'écrie saint Paul, pénétré d'épouvante, qu'il est horrible de tomber en mauvais état, entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* (Hebr. x, 31.)

Considérez sérieusement si ce n'est pas être ennemi de soi-même, que de s'exposer à toute la fureur de la justice et de la vengeance de Dieu, pour quelques satisfactions passagères, pour des choses de rien. Prions Dieu de nous éclairer et de nous remplir d'une sainte et salutaire crainte, afin de prévenir, pendant qu'il en est temps et de prévenir à tout prix un si grand malheur : *Confige timore carnes meas.* (Psal. CXVIII, 120.)

INSTRUCTION XXXI.

De l'éternité des peines de l'enfer.

De tout ce que je vous ai dit, dimanche dernier, sur les peines des réprouvés dans l'enfer, rien n'est plus capable de nous pénétrer d'une crainte salutaire que leur éternelle durée. Mais c'est à peine si j'ai pu toucher en passant cet article si effrayant de notre foi. Je vais donc le traiter aujourd'hui. 1° Nous examinerons ce qu'il faut entendre par l'éternité, et combien cette peine est épouvantable. 2° Je prouverai à ceux qui l'attaquent et la nient, la vérité et la justice de cette peine. 3° Enfin, à ceux qui oublient l'éternité et qui n'y pensent point, je leur montrerai combien il importe de l'avoir sans cesse sous les yeux. Ce sujet me semble de nature à exiger de moi quelque chose de plus qu'une simple instruction.

Et d'abord qu'est-ce que c'est que cette éternité? Pouvons-nous

l'embrasser par la pensée ? non, sans doute. Nous savons tous que l'éternité est un temps qui ne doit jamais finir ; puisque, quelque nombre d'années que vous supposiez, après ce nombre écoulé il en restera encore un plus grand, et après celui-ci un autre plus grand encore, sans que jamais vous puissiez arriver à un instant qui puisse s'appeler le dernier. C'est tout ce que nous savons dire, c'est tout ce que nous disons ; mais nous ne pouvons proprement la concevoir ; notre intelligence, bornée comme elle est, se confond et se perd lorsqu'elle veut se mettre à considérer l'infini, et elle est dans l'impossibilité de le comprendre.

Il arrive alors à notre esprit, ce qui arrive à notre œil, lorsqu'il a devant lui un espace trop étendu et qu'il ne peut embrasser : par exemple, une route fort longue et parfaitement droite, ou bien l'immensité de l'océan ; il nous semble que nous voyons la fin de cette route ou les bornes de cet océan, tandis que l'un et l'autre n'ont d'autre fin que la faiblesse de notre vue qui ne peut s'étendre plus loin. Ainsi en est-il lorsque nous méditons l'éternité ; ne pouvant la comprendre à cause de la faiblesse de notre esprit, nous mettons toujours un terme et une fin, tandis que l'éternité n'a ni terme ni fin.

Concluez de là que toutes les images, tous les calculs, toutes les comparaisons que les prédicateurs et les auteurs ascétiques emploient pour l'expliquer, sont de leur nature très-imparfaites et incapables de nous en donner une idée juste. Pouvons-nous concevoir une durée plus longue qu'un nombre d'années, et de siècles et de millions même de siècles égal aux feuilles de tous les arbres de la terre, aux grains de sable qui sont sur les bords de l'océan, aux gouttes d'eau renfermées dans toutes les mers, aux atomes de l'air et aux étoiles du ciel. Oh ! voilà une succession, une quantité, un nombre qui écrase et qui confond. Cependant direz-vous qu'il ne finira jamais ; non sans doute ; car ce nombre effrayant finirait encore. Avec le mouvement continuel et incessant des siècles on arriverait nécessairement à un dernier moment auquel ce nombre prodigieux se trouverait épuisé ; et alors où en serait l'éternité ? L'éternité resterait encore tout entière comme dans le principe.

La raison en est que toutes les autres choses, lors même que nous ne pouvons pas les compter, ne sont cependant pas infinies ; mais elles sont susceptibles d'augmentation ou de diminution ; tandis que l'éternité n'a point de fin et que, par conséquent, il ne peut y avoir en elle ni plus ni moins. En vain donc cherchons-nous à réu-

nir ensemble des années et des siècles sans nombre, et à les faire écouler insensiblement les uns après les autres. Quelques suppositions et quelques calculs que nous puissions faire, nous ne cesserons jamais d'être au commencement de l'éternité. L'éternité reste invariablement la même sans se raccourcir ni s'allonger d'une minute.

Or, cette éternité que nous ne pouvons pas même mesurer par la pensée, voilà, d'après les oracles nombreux, clairs et incontestables de l'Evangile, la peine que devra réellement subir le réprouvé dans l'abîme de l'enfer. Il n'y a peut-être pas une vérité qui nous ait été révélée en termes plus précis : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (Matth. XXV, 46.) Le malheur des impies sera aussi éternel que la félicité des justes. L'enfer cesserait d'être l'enfer, si malgré ses supplices, il pouvait y avoir espérance de le voir finir un jour ; mais non, réplique saint Paul : *Dabunt pœnas in interitu æternas.* N'avais-je donc pas raison de dire que, parmi les peines des damnés, celle-ci est sans contredit la plus grande et même qu'elle est l'enfer de l'enfer ? Appliquez-vous à la bien méditer dans toutes ses circonstances et vous serez saisis de terreur.

Il y a une grande différence, chrétiens, entre une douleur qui finit et une douleur qui ne finit jamais. Pour une douleur qui finit, chaque jour de souffrance est un jour de moins qui reste à souffrir ; mais pour une douleur qui ne finit pas, plus il en passe, plus il en reste, puisqu'il reste toujours à souffrir l'éternité tout entière.

Les tourments les plus affreux sont supportables lorsqu'ils sont de courte durée ; au contraire, les moindres maux deviennent insupportables s'ils durent longtemps. Mais que dis-je, les maux ? les amusements et les plaisirs eux-mêmes, comme la musique, le jeu, les spectacles, les conversations, deviennent un martyre, s'ils sont trop prolongés. Que sera-ce donc de souffrir des tourments atroces et de les souffrir toujours ?

Judas est en enfer depuis dix-huit siècles, et Caïn, le premier des réprouvés, depuis soixante ; or, combien y a-t-il pour l'un et pour l'autre de leur éternité de passé, et combien leur en reste-t-il ? Ah ! répond saint Augustin, ce sont là des termes qui s'appliquent au temps, mais non à l'éternité : *Æternitas non habet quando.* Les infortunés ! ils en sont à commencer !

Si au moins dans cette éternité de supplices, il y avait quelque interruption, quelque trêve et quelque soulagement ; mais non,

l'éternité qui n'admet ni mesure ni fin, n'admet pas ce changement; elle est tout-à-la fois interminable et invariablement la même dans ses tourments. Rien absolument, rien ne change.

Le lieu ne change pas. Une fois en enfer on n'en sort plus et on n'en peut plus sortir. Il n'y a pas non plus dans ce lieu le moindre changement de position ni de situation; le damné reste avec immobilité cloué dans la position où il se trouvera à son entrée en enfer; aussi les Ecritures nous comparent sa chute dans l'abîme, à celle d'un arbre que l'on coupe et qui reste immobile du côté où il est tombé : *In quocumque loco ceciderit, ibi erit* (Eccl. II, 3.). Si vous voulez vous former une idée de ce supplice, essayez de vous tenir parfaitement immobile dans la même situation, non pas toute votre vie, mais pendant une seule nuit, ou pendant quelques heures dans votre lit, quoiqu'il ne soit pas un lit de feu comme celui des damnés.

Enfin, il ne peut y avoir non plus aucun changement dans les circonstances; je veux dire que dans l'enfer les tourments sont toujours les mêmes, sans diminuer ni peu ni beaucoup. Voyez donc la différence qu'il y a entre les maux de l'éternité et les maux de cette vie.

Les maux de cette vie, même les plus aigus, ont leurs déclins et leurs périodes, qui donnent au malheureux patient quelque soulagement et quelque repos; mais pour le damné, il n'y aura ni soulagement ni repos, il sera toujours également tourmenté, sa douleur sera toujours aussi intense une fois que l'autre. Toujours le feu et jamais de rafraîchissement; toujours les ténèbres et jamais la lumière; toujours une soif brûlante et jamais une goutte d'eau; toujours une faim dévorante et jamais une miette de pain.

Dans les maux de cette vie, s'il n'y a point de changement, on est au moins consolé par la compassion du prochain; mais le damné n'a pas la moindre compassion à attendre, ni du côté des compagnons de ses tourments, ni de la part des démons qui le tourmentent. Vous êtes donc des insensés lorsque vous dites: « Si je me damne, je ne serai pas seul. » Il vaudrait mieux pour vous, vous damner seul, parce que le nombre infini des autres réprouvés, au lieu d'alléger vos souffrances, ne servira qu'à les aggraver, surtout ceux que vous aurez contribués à jeter dans ses supplices.

Enfin pour les souffrances de cette vie, si elles ne sont pas de nature à s'adoucir, elles deviennent cependant plus supportables par suite d'une certaine habitude que l'on en contracte à la longue,

et qui les rend plus tolérables qu'elles n'étaient dans le principe. L'infortuné qui se voit tout-à-coup enfermé dans une horrible prison, dans les premiers jours, gémit, se désole, se désespère et pleure sur son malheur; mais ensuite il s'y habitue, il se calme, et il finit par rire, chanter et s'amuser. Il n'en est pas ainsi des maux de l'enfer; dans l'éternité il n'y a rien de tout cela; on ne s'habitue pas à ses tourments. Après des millions et des millions d'années, le malheureux réprouvé souffrira absolument la même peine qu'il a éprouvée à son entrée dans cette horrible prison.

Bien plus, non-seulement le damné souffrira éternellement ses peines sans la moindre diminution ou le moindre changement; mais encore il les souffrira toutes ensemble et toutes réunies à la fois, ou pour m'expliquer plus clairement, il souffrira à chaque instant, l'éternité tout entière qui, sans cesse, pèsera sur lui de tout son poids: *Pondus æternitatis sustinet.* De même qu'une grosse boule placée sur un terrain bien uni, roule tout entière sur ce terrain, quoiqu'elle ne le touche que par un seul point, ainsi le damné souffrira en un instant tout le poids de l'éternité: *Pondus æternitatis sustinet.* Ce tourment sera l'effet de la connaissance certaine, et de la pensé déchirante de l'éternité que Dieu fixera dans son intelligence. Ce qui fait le bonheur des saints dans le ciel, c'est la pensée que leur joie sera éternelle; de même ce qui fera le tourment des damnés dans l'enfer, c'est le sonvenir de l'éternité de leurs supplices.

Le damné ne pensera donc pas seulement aux peines qu'il endure à l'instant même, mais aussi à celles qu'il a déjà souffertes, à celles qui lui restent à souffrir; il ne pourra jamais détourner sa pensée de ces trois temps, le présent, le passé et l'avenir. Mais chacun de ses temps ne servira qu'à le tourmenter, l'inutilité du passé, la douleur du présent et l'éternité de l'avenir. De là ces transports de rage et de fureur avec lesquels il se tournera contre lui-même pour essayer de se détruire et de s'anéantir; mais en vain: *Quærent mortem et non invenient*, dit saint Jean: *Desiderabunt mortem et fugiet mors ab eis.* (Apoc. IX, 6.) Toujours rechercher la mort et toujours désespérer de pouvoir l'atteindre, quel supplice!

Oh! quel abîme donc et quel mystère que cette éternité! Interminable par la durée de ses tourments; toujours au commencement et jamais à la fin; invariable par la durée de ses tourments; toujours les mêmes, jamais le moindre changement ou le moindre adoucissement; indivisible par la durée de ses tourments, tous unis ensem-

ble et jamais séparés ; qui pourra la comprendre ? Nul ne la comprend que celui qui a le malheur d'y être condamné.

Mais ce qui me semble plus incompréhensible encore, savez-vous ce que c'est ? C'est la conduite de tant de chrétiens, malgré la croyance de cette vérité. Croire par la foi une éternité de tourments, et vivre comme vivent la plupart d'entre eux, c'est un mystère encore plus grand pour moi. Il faut donc dire ou que l'on ne croit pas réellement l'éternité, ou bien qu'on y réfléchit jamais. Oui, les uns sont incrédules et les autres irréfléchis. Je devrais maintenant m'adresser aux uns et aux autres comme je l'ai annoncé au commencement ; mais il ne me reste pas assez de temps pour cela, je terminerai donc ce sujet dans ma prochaine instruction et je finirai par quelques réflexions.

Lorsque Jésus-Christ prêchait à ses auditeurs certaines vérités plus importantes et plus terribles, il avait coutume de conclure en disant : *Intellexistis hæc omnia*, avez-vous bien compris la vérité que je viens de vous exposer, voulant par là les engager à la méditer sérieusement ? Je vous dirai la même chose aujourd'hui : *Intellexistis ?* Le tableau que je viens de vous tracer de l'enfer n'est qu'une bien faible image de la réalité ; car qui pourrait comprendre, dit le Psalmiste, les trésors de la colère de Dieu : *Quis novit polestatem iræ tuæ aut pro timore iram tuam dinumerare ?* (Ps, LXXXIX, 11.) Mais le peu que je vous en ai dit doit suffire pour vous faire trembler d'épouvante.

Qui d'entre vous en effet, vous demande le Seigneur par la bouche d'Isaïe, pourra habiter pendant l'éternité dans un feu dévorant ? *Quis poterit habitare in igne devorante?* (Isa, XXXIII, 14.) Il serait bien à désirer que chacun de vous s'adressât aussi à lui-même cette question ; comment pourrai-je, moi, si sensuel et si délicat, moi qui ne peux supporter le moindre malheur, la moindre souffrance et la moindre incommodité, pas même le froid et la chaleur, comment pourrai-je supporter les ardeurs sempiternelles du feu de l'enfer ? *Quomodo patero habitare cum igne devorante, cum ardoribus sempiternis ?*

Examinons donc attentivement l'état intérieur de notre âme, pour voir si nous n'avons point mérité un si grand châtiment, si nous ne le méritons pas peut-être encore maintenant, et voyons surtout où notre vie nous conduit. Si nous méditions bien cette vérité, quels sentiments salutaires ne produirait-elle pas en nous ?

1° Sentiments de reconnaissance pour Dieu qui nous a préservés

jusqu'ici de tomber dans cet affreux abîme ; et il nous en a préservés autant de fois que nous avons passé et que nous passons encore de minutes en inimitié avec lui : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti. — Nisi Dominus adjuvisset me, paulominùs in inferno habitásset anima mea.*

2° Sentiments de crainte des jugements de Dieu. S'il se tait aujourd'hui, s'il dissimule, s'il attend, c'est qu'il accumule sur la tête des pécheurs obstinés et impénitents, des trésors de colère qu'il répandra tout-à-coup sur eux, au moment où ils y penseront le moins : *Subito exardescet ira illius*

3° Sentiments de regret, de pénitence et de retour à Dieu, pour nous soustraire aux châtiments qui nous menacent ; pour apaiser Dieu, désarmer sa colère et nous assurer sa grâce et son amour. *Miserere mei, Deus. — Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam.* (Ps. L, 1. — Ps. XXV, 9.)

4° Sentiments de patience et de résignation dans les peines de la vie. Quelque graves qu'elles soient, elles ne sont rien en comparaison des peines éternelles que nous avons méritées et que nous pouvons mériter encore. Adressons aussi à Dieu des prières ferventes, comme le faisaient les saints, si justes appréciateurs des biens du ciel et des maux de l'éternité. Prières donc et prières incessantes à Dieu, pour qu'il nous pardonne maintenant. Qu'il nous envoie, si notre salut le demande, toutes les afflictions, toutes les souffrances et tous les malheurs en ce monde, pourvu qu'il nous rende dignes de ses éternelles miséricordes dans l'autre vie : *Hic ure, hic seca, hic mihi non parcas, ut in æternum parcas.* Ne sont-ce pas là les sentiments que devrait produire en nous la méditation sérieuse de la vérité que je viens de vous proposer ? Que ces sentiments soient la préparation à ce que j'ajouterai dans ma prochaine instruction, en vous montrant l'importance et la nécessité d'entretenir en nous cette pensée de l'éternité.

INSTRUCTION XXXII.

Vérité et justice des peines éternelles de l'enfer.

L'éternité des peines de l'enfer dont je viens de vous parler, est la plus effrayante des vérités de notre foi; aussi est-elle la plus odieuse et la plus insupportable au pécheur. Il n'est donc pas étonnant que ce dogme ait pour ennemis tous les impiés et tous les incrédules.

Un grand nombre, sans la nier formellement, laissent cependant entrer dans leur esprit des doutes qui leur sont très-funestes; car il n'y a rien de plus pernicieux, que de chanceler sur ce point, puisque, outre que c'est porter un coup mortel à sa foi, c'est en même temps ouvrir la porte à tous les désordres. D'autres ne vont pas jusqu'à douter, ni jusqu'à rejeter la foi à l'éternité des peines; mais ils en éloignent autant qu'ils peuvent la pensée, afin de ne pas s'effrayer et se tourmenter, et, comme ils disent, de ne pas troubler leur repos.

Pour compléter donc ce que j'avais à dire sur cette matière, permettez-moi d'adresser quelques réflexions aux uns et aux autres.

Commençons par les premiers et voyons ce qu'ont à nous opposer ceux qui se rient de ce dogme et quelles sont les raisons sur lesquelles ils appuient leur incrédulité.

Ils disent d'abord qu'une éternité de supplices est une peine trop grande, une peine qui répugne à la bonté et à la justice de Dieu. C'est leur langage ordinaire, c'est leur objection la plus fréquente; ils ne cessent de répéter que cet article répugne à l'idée que nous avons de Dieu et qu'une pareille croyance lui est injurieuse. Personne plus qu'eux n'exalte et ne publie la bonté du Seigneur, mais dans le but unique de vivre sans inquiétude et sans remords dans leur libertinage. Or il devrait suffire pour les refuter, de leur répondre avec saint Augustin, que cette peine n'est pas trop rigoureuse puisqu'elle a été portée par un Dieu qui est la bonté et la justice même. La même Ecriture qui nous enseigne que Dieu est infiniment bon et infiniment juste, nous dit aussi qu'il punira éternellement les réprouvés; elle ne peut pas plus nous tromper d'un côté que de l'autre. Un châtiment éternel se concilie donc parfaitement avec les attributs de Dieu. Ainsi doit raisonner tout chrétien qui a la foi, et

c'est le moyen de couper court à tous les doutes. Il ne faut pas mettre en opposition l'éternité des peines avec la bonté et avec la justice de Dieu ; mais au contraire conclure de l'une et de l'autre, combien le péché est un grand mal ; puisqu'un Dieu infiniment bon et juste le punit par des châtiments éternels.

Cependant, nous disent-ils encore, la justice n'exige-t-elle pas que la peine soit proportionnée à la faute ? Or quelle proportion peut-il y avoir entre une faute d'un moment et une éternité de supplices ? — Mais d'abord dites-moi, je vous prie, ne savez-vous pas parfaitement que Dieu menace d'une peine éternelle un acte, un consentement gravement peccamineux, quoique passager ? Pourquoi donc vous décidez-vous, sans y être forcé, à cet instant de péché qui peut vous perdre pour toujours ? D'ailleurs, qui vous a dit qu'il faille mesurer la longueur du châtiment sur la longueur du temps qu'on a mis à commettre une faute ? La justice humaine ne suit pas cette règle : un vol, un attentat, un homicide, qui se commettent dans un instant, sont punis par plusieurs années de prison, par les galères perpétuelles et même par la mort. Et cette dernière peine n'est-elle pas en quelque sorte éternelle, puisqu'elle bannit pour toujours l'homme de la société de ses semblables. Si on ne fait donc pas attention à la brièveté du temps dans lequel le péché est commis, pour en fixer la peine plus ou moins longue, il faut que cette peine soit réglée sur d'autres raisons et d'après d'autres considérations.

Cela posé, les théologiens donnent plusieurs raisons pour établir la proportion qu'il y a entre la peine éternelle et le péché mortel : je ne les rapporterai pas toutes, je me bornerai ici à la première qui est la principale.

Et d'abord vous n'ignorez pas que le temps que Dieu a destiné pour faire pénitence du péché, est la vie présente ; qu'après cette vie, il n'y a plus lieu à pénitence, et que par conséquent le péché ne peut plus être effacé. Ce péché sera donc éternel sur l'âme du pécheur qui meurt dans l'impénitence, et par conséquent la haine et les châtiments de Dieu seront pareillement éternels.

Mais cette raison qui dépend toujours de la libre volonté de Dieu, ne doit pas être séparée de cette autre plus solide et plus concluante encore qui se tire de la grièveté intrinsèque du péché. Le péché renferme en lui-même une malice, en un sens infinie, à raison de l'être qui est offensé et qui n'est autre que Dieu : *Peccatum*, dit saint Thomas, *contra Deum commissum quamdam habet infinitatem ex infinitate divinæ majestatis.* L'offense faite à Dieu par le péché

est infinie ; elle mérite donc une peine infinie. Mais pour nous, cette peine ne pouvant être infinie dans son intensité, il faut qu'elle le soit dans sa durée.

Cette malice infinie de nos fautes, nous ne voulons pas la voir, et lorsqu'on nous en parle, ce langage nous semble exagéré. Mais comprenons-nous bien ce que c'est que ce Dieu que nous offensons, ce que c'est que cette majesté souveraine que nous méprisons, que nous vilipendons et que nous attaquons, en foulant aux pieds sa sainte loi ? Comprenons-nous et la révoltante opposition de notre volonté avec la sienne, et le mépris insultant que nous faisons de ses divins commandements ; et la téméraire insouciance de ses redoutables jugements, et l'audace insensée et le délire étrange d'une vile et misérable créature qui veut se mettre en guerre avec lui; comprenons-nous bien toutes ces circonstances que renferme le péche ?

Rapportons-nous-en sur ce point, non à notre jugement, mais à celui de Dieu. N'est-il pas vrai que, pour effacer le péché et en mériter le pardon, Dieu a exigé de son Fils une satisfaction infinie ? Or, voilà la mesure juste et le juste poids que nous devons prendre entre nos mains sur cette matière. Toutes les fois que je suis aux pieds d'un crucifix et que je contemple la douloureuse image d'un Dieu cloué à la croix et mort pour nous, j'y vois écrites, en caractère de sang, la malice et la grièveté du péché, et j'y lis en même temps l'abus énorme que le pécheur fait de cette bonté et de cet amour infini, qui l'a racheté à un si grand prix. Alors je ne suis plus étonné de l'éternité des peines de l'enfer ; cette éternité n'est plus rien à mes yeux en comparaison de la vie et de la mort d'un Dieu. Faut-il être étonné en effet que la peine du péché doive être infinie dans l'autre monde, après que la satisfaction que Dieu a exigé d'un Dieu pour l'expier en celui-ci, a été infinie ; et que cette satisfaction nous est devenue inutile par notre faute ?

Vous êtes sans cesse à me demander : comment un Dieu si bon et si miséricordieux pourra-t-il supporter de voir éternellement le supplice de ses créatures ?

Mais je vous demande à mon tour : comment a-t-il pu souffrir le supplice de son Fils unique dont la vie vaut infiniment plus que la vie de toutes les créatures ensemble ? Pour nous épargner nous-mêmes, il n'a pas épargné son divin Fils, il a exigé rigoureusement de lui toutes les peines qui nous étaient dues ; mais si un tel excès d'amour nous devient inutile par notre faute, il nous attirera justement une éternelle punition.

Ainsi, au lieu d'accuser Dieu et de nous plaindre de la sévérité de ses châtiments, apprenons plutôt, de ces châtiments, à comprendre la grièveté du péché, de ce péché qui nous paraît si peu de chose, de ce mal que nous cherchons sans cesse à amoindrir à nos propres yeux, le qualifiant de légèreté, de faiblesse, en jugeant toujours selon les désirs de notre cœur et non selon les pensées de Dieu.

Apprenons à connaître que si la miséricorde de Dieu est véritablement infinie, sa justice ne l'est pas moins. Celle-ci, il est vrai, prépare des châtiments éternels à nos mauvaises actions; mais celle-là aussi prépare des récompenses éternelles à nos bonnes œuvres. Pourquoi voulons-nous de nous-mêmes renoncer aux récompenses du ciel et leur préférer les châtiments de l'enfer ? Si Dieu nous menace de l'enfer pour un moment de plaisir criminel, ne nous a-t-il pas aussi promis le ciel pour un moment de sincère pénitence ? Un simple *Memento* prononcé par le bon larron avec foi et repentir ne lui a-t-il pas mérité d'être associé pour toujours à la gloire de Jésus-Christ dans le ciel.

Personne d'ailleurs ne va en enfer sans l'avoir choisi bien librement. Dieu ne cesse de nous en prévenir tant que nous vivons; il nous avertit en père pour ne pas nous punir en juge. Si une éternité de supplices ne suffit pas pour arrêter notre malice et nous détourner du péché et de tant de crimes et d'abominations qui se commettent chaque jour, les vols, les rapines, les fornications, les adultères, les homicides, les trahisons, les injustices de tous genres; que serait-ce que le monde si Dieu infligeait une moindre peine au péché ? Quelle impression font sur nous les peines du purgatoire, quoique si sévères, précisément parce qu'elles ne sont pas éternelles? Et comment osons-nous dire que la peine éternelle est trop grande quand elle ne suffit déjà pas pour nous retenir dans le devoir ? Sachez que les damnés dans l'enfer ne se plaignent pas de Dieu, mais uniquement d'eux-mêmes. Leur conscience les force à confesser et à proclamer la parfaite justice des jugements de Dieu : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (Ps. CXVIII, 137), et cette confession forcée n'est certes pas le moindre de leurs tourments.

Telles sont les réflexions que vous devez faire pour vous désabuser, vous qui refusez de croire à l'éternité des peines; et si elles ne suffisent pas pour vous porsuader, vous devez au moins vous reprocher la plus évidente et la plus grossière imprudence. Où sont, en effet, les raisons décisives et concluantes qui puissent vous rassurer pleinement sur ce point? Vous pouvez tout au plus arriver à

douter et à dire : qui sait s'il y a un enfer ou s'il n'y en a point? peut-être oui, peut-être non. Et sur un peut-être, vous hasardez une décision de cette importance?

Votre raison même et votre intérêt ne vous disent-ils pas que, dans le doute, il faut prendre le parti le plus sûr? N'est-ce pas ce que vous faites dans des choses d'une bien moindre importance? Mais si la croyance de l'enfer vous conduit à vivre saintement, qu'auriez-vous perdu dans le cas où il n'y en aurait point? Vous auriez perdu quelques misérables plaisirs, quelques viles satisfactions, indignes d'un homme raisonnable et qui d'ailleurs n'auraient pas été sans amertume et sans remords. Au contraire, si, en ne croyant pas, vous vivez mal et que l'enfer existe réellement, ne vous précipitez-vous pas sans remède dans un abîme de maux et dans des maux infinis et éternels? En vous conduisant comme vous le faites, vous agissez non-seulement en incrédules, mais encore en imprudents et en insensés.

Mais c'est assez pour ceux là. Que dirons-nous maintenant de ces chrétiens si nombreux qui, tout en professant de croire l'enfer et l'éternité des peines, restent cependant en péché mortel et dans un danger continuel d'y tomber? Ceux-là ne sont pas incrédules, mais irréfléchis; continuellement absorbés par les affaires et les plaisirs du monde; ils ne pensent jamais à l'autre vie. Or cet oubli, quant à la pratique, produit le même effet que l'incrédulité, c'est-à-dire, une vie de péché. En effet dans la pratique, manquer de foi ou manquer de réflexion c'est parfaitement la même chose. Aussi est-ce principalement à cette cause que Dieu, dans l'Ecriture, attribue ce déluge de crimes et de désordres qui inondent la terre : *Desolatione desolata est terra quia nullus est qui recogitet corde.* (Jérem. XII, 11.)

Or, à ceux-là je leur dirai de penser à l'éternité; car il n'y a pas de pensée plus efficace pour les tirer du péché et les faire persévérer dans le bien : *Memorare novissima tua et non peccabis in æternum.* (Eccl. VII, 40.) Mais, parmi toutes nos fins dernières, celle qui est la plus capable de nous réveiller et de nous remuer, c'est l'éternité des peines de l'enfer; les autres même ne sont terribles que parce qu'elles conduisent à celle-ci. Voilà pourquoi Jésus-Christ insistait si fortement sur ce point : *Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam;* craignez celui qui peut jeter l'âme et le corps en l'enfer pour toujours.

En effet, si on y réfléchit sérieusement, qui pourra rester tran-

quille dans son péché ? Je n'ai qu'à être surpris par la mort et me voilà perdu et perdu pour toujours ! Pendant que je suis en état de péché, je suis toujours sur le bord de l'abîme, soutenu sur ce gouffre par un fil, le fil de ma vie. Or cette vie dépend de Dieu, de ce Dieu qui est maintenant mon ennemi et qui m'abhorre. Hélas ! s'il vient à couper ce fil, s'il me laisse tomber, malheur à moi ! Tout est fini : plus de secours et plus de ressource pour moi ! Si on méditait cette effrayante vérité, quelle componction ne produirait-elle pas, quel sincère et prompt retour à Dieu n'opèrerait-elle pas ? Alors on voudrait se convertir à tout prix, afin de se soustraire au danger effrayant dont on est menacé.

Faisons une supposition qui s'est déjà vérifiée et se vérifie encore en plusieurs, elle rendra ma pensée plus sensible. Pendant que vous dormez tranquillement la nuit, tout-à-coup vous êtes réveillés par ce cri : *Au feu, au feu* ! vous vous jetez précipitamment à bas de votre lit, et en ouvrant les yeux, vous trouvez votre maison déjà environnée par les flammes et cernée de toute part. Que faites-vous dans une si affreuse position ? Certainement vous pensez aussitôt à ce trésor, à ce bien, à cet argent, pour voir s'il y a moyen de sauver quelque chose. Mais quoi ! voyant que, pour peu que vous retardiez, vous risquez d'être ou étouffé par la fumée ou dévoré par les flammes, ou enseveli sous les ruines de votre maison, quelque affection que vous ayez pour tout le reste, vous abandonnez tout pour fuir et vous mettre en sûreté. Tel est l'amour que vous avez de la vie et telle est votre crainte de la perdre.

Oh ! si vous méditiez sérieusement et avec une foi vive le danger que vous courez d'être la proie, non pas d'un feu temporel, mais d'un feu éternel, de perdre, non pas seulement la vie du corps, que d'ailleurs il faudra bien perdre tôt ou tard, mais la vie de l'âme qui doit durer éternellement, hésiteriez-vous à sortir du péché et de toutes les occasions du péché ; à renoncer à cette personne, à restituer ce bien mal acquis, à déposer cette aversion, à vaincre cette mauvaise habitude et à commencer une vie régulière et chrétienne ? Ne vous verrait-on pas renouveler ces changements prodigieux qu'on a admirés et qu'on admire dans tant d'autres ? Voilà le premier effet de cette pensée : c'est de nous faire promptement sortir du danger, et de nous en faire sortir à tout prix.

Un autre effet ce serait de nous tenir en garde pour ne pas retomber dans ce danger à l'avenir. Que faut-il en effet pour y retomber ? Un seul péché grave, quel qu'il soit, ne serait-ce qu'un

péché de pensée. Et ce péché qui est si facile à commettre pourrait bien être le dernier ; c'est peut-être celui qui doit mettre le sceau à votre réprobation éternelle. Donc vigilance sur vous-même, fuite soigneuse de tout danger, éloignement du péché, même véniel, parce qu'il peut conduire insensiblement au péché mortel; résistance ferme aux tentations, prompt recours à Dieu, prières ferventes, en un mot, persévérance dans le chemin de la vertu sans jamais vous en écarter. Oh ! que la pensée des peines éternelles est utile et salutaire pour nous tirer du péché et nous affermir dans la vertu ! Je sais que l'on peut, pour cela, se servir d'autres motifs que la foi nous suggère ; mais ils ne font plus sur nous la même impression que les supplices éternels. Les martyrs eux-mêmes, quoique remplis de l'amour de Dieu, ont dû s'armer de cette pensée pour ne pas succomber à la violence des tourments et renoncer à la foi ; et le paradis ne serait pas peuplé de tant de saints, s'ils n'avaient eu à craindre une éternité de peines.

Mais vous, par une crainte mal entendue, vous vous appliquez à en éloigner le souvenir, comme si par là vous en éloigniez le danger ; c'est comme si vous teniez les yeux fermés afin de ne pas voir le précipice sur lequel vous marchez. Supposons, ce qui n'est pas, que cette pensée doive vous attrister : oh ! heureuse et mille fois heureuse la tristesse qui vous rendra sages et prudents, qui vous sanctifiera en cette vie pour vous consoler à la mort et vous mettre en possession d'une éternelle félicité !

Si donc vous avez votre salut à cœur, ayez sans cesse cette pensée devant les yeux, et commencez une bonne fois à comprendre sérieusement les choses qui doivent seules décider de notre bonheur ou de notre malheur, et en décider sans remède et pour toujours. Qu'y a-t-il dans le monde, vous demande Jésus-Christ qui puisse vous dédommager de la perte éternelle de votre âme : *Quam dabit homo commutationem pro animâ suâ* ? (Matth. XVI, 26.)

Je viens de vous expliquer l'article qui regarde la vie éternelle, cette vie se divise en deux états infiniment éloignés l'un de l'autre ; une éternité de joie dans le ciel et une éternité de souffrances en enfer. Quelle sera la nôtre ? Voyons pour laquelle nous travaillons.

Une des deux sera notre partage, pensons-y sérieusement.

Ce pourrait être le malheur des réprouvés ; il faut donc craindre, trembler et nous tenir sur nos gardes.

Mais avec le secours de Dieu il dépend de nous d'aller au ciel avec les saints; il ne faut donc rien négliger pour nous assurer ce bonheur.

Toutes les autres affaires, ces grandes affaires qui vous occupent tant en ce monde, en comparaison de celles-ci, ne sont que bagatelles et jeux d'enfants. La seule affaire importante, la seule nécessaire pour nous, c'est le salut éternel de notre âme; c'est cet unique nécessaire dont parle Jésus-Christ : *Porro unum et necessarium.* Pénétrez-vous bien de cette maxime en cette vie, pour n'avoir pas à la méditer trop tard, à la méditer sans fruit pendant les années éternelles, dans l'abîme du plus affreux et du plus irrémédiable désespoir.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

COURS

D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

Seconde Partie.

DE L'ESPÉRANCE.

INSTRUCTION I.

Nature de l'Espérance.

Après avoir terminé l'explication de la première partie de la doctrine chrétienne, qui regarde la foi et les vérités à croire, renfermées dans le Symbole, nous arrivons à la seconde, qui comprend la vertu d'espérance et les biens que nous devons attendre de Dieu et lui demander; ces choses sont renfermées dans l'Oraison Dominicale. Cette matière est aussi de la dernière importance, elle mérite toute votre attention. Je la diviserai en trois articles : dans le premier, nous parlerons de la vertu d'espérance; dans le second, de la prière en général, considérée comme moyen établi de Dieu pour obtenir les biens qu'il nous a promis; et enfin, dans le troisième, nous expliquerons le *Pater noster*, que Jésus-Christ nous a donné comme modèle de toutes les prières que nous devons faire.

L'espérance, qui est la seconde parmi les vertus théologales, est un don surnaturel et divin qui élève notre volonté, et lui fait attendre

de Dieu avec confiance, la vie éternelle et les moyens nécessaires pour y arriver.

Je dis premièrement que l'espérance est la seconde des vertus théologales; car l'espérance prend sa source dans la foi. C'est la foi en effet, qui, d'un côté, nous montrant notre dernière fin, notre indignité et notre misère, et de l'autre, la puissance et la miséricorde de Dieu, produit en nous la confiance d'arriver à cette fin. Cette confiance n'est fondée ni sur nos forces, ni sur nos mérites; mais sur la bonté et l'amour de Dieu envers nous

Je dis en second lieu que c'est une vertu théologale, parce qu'elle se rapporte immédiatement à Dieu, comme objet de notre béatitude; à Dieu dont la puissance, la bonté et la fidélité nous excitent et nous animent dans toutes nos actions.

Je dis en troisième lieu qu'elle est un don surnaturel et divin; car l'habitude en est répandue dans nos cœurs par le baptême, en même temps que la foi et la charité. Mais comme en parlant de la foi, nous avons dit que l'habitude de cette vertu ne suffit pas pour nous sauver; mais que la pratique en est requise pour les adultes, il faut en dire autant de l'espérance. L'exercice ou la pratique de cette vertu n'est pas moins nécessaire au chrétien que celle de la foi; car, comme sans la foi il est impossible de plaire à Dieu : *Sine fide impossibile est placere Deo;* de même il est écrit : « Malheur à ceux qui manquent d'espérance et qui perdent la confiance en Dieu ! » par où l'on voit que cette vertu est également nécessaire au salut, et que de même que nul ne peut se sauver sans la foi, de même nul ne peut se sauver sans l'espérance.

Il y a trois choses à savoir sur ce point; les biens qu'il faut attendre de Dieu; le motif sur lequel nous devons les espérer, et enfin la manière dont nous devons les espérer.

Or, quant au premier point, le premier et principal objet de notre espérance, c'est la gloire du paradis et la béatitude éternelle, qui n'est autre chose que la vue intuitive et la jouissance de Dieu; c'est Dieu vu et possédé éternellement. Oui, Dieu est le premier objet de notre espérance, parce qu'il est la fin dernière pour laquelle il nous a créés. Il aurait pu nous créer pour une récompense purement temporelle et pour un bonheur terrestre; mais il ne l'a pas voulu : par un pur effet de sa bonté il a voulu nous destiner à une fin plus noble et plus élevée, il nous a faits pour le bonheur dont il jouit essentiellement en lui-même.

Voilà donc le grand bien, le magnifique héritage qu'il nous a

promis et qu'il propose à notre espérance comme un héritage certain. La foi nous apprend que le ciel est la plénitude inépuisable des délices de Dieu ; et l'espérance, que ce royaume est fait pour nous, qu'il nous est offert et que nous le possèderons réellement un jour, à moins que nous ne le perdions par notre faute. Et ce royaume est promis à tous les hommes sans distinction. Tous donc, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, nous devons espérer de jouir un jour de ce bien infini. Tous les hommes ne peuvent pas en ce monde, aspirer à certaines distinctions et à certaines dignités ; mais tous peuvent et doivent aspirer au sublime bonheur de régner dans le ciel ; puisque Dieu nous ordonne de nourrir dans notre cœur cette consolante espérance, sous peine d'encourir son indignation et de le perdre.

C'est fort bien, me direz-vous ; mais pour arriver au ciel il faut tant de choses ! Il faut se vaincre, se mortifier, aimer Dieu, observer sa loi, revenir à lui si l'on est pécheur, persévérer dans son amitié si on la possède ! Comment s'assurer d'avoir accompli toutes ces conditions sans lesquelles il n'y a point de ciel à espérer ?

Vous avez raison, et c'est pour cela que j'ajoute qu'à l'espérance de jouir un jour de Dieu, il faut ajouter un autre acte qui appartient encore à l'espérance, et qui consiste à avoir la confiance que Dieu nous donnera les secours nécessaires pour nous sauver, qu'il nous donnera la force d'éviter le péché, de vaincre les tentations, d'accomplir sa sainte loi, et que si malheureusement, nous venons à tomber, sa miséricordieuse charité nous donnera la main pour nous aider à nous relever et à revenir à lui. Voilà précisément l'objet secondaire de l'espérance, ce sont là les biens de la grâce pour arriver aux biens de la gloire.

L'espérance du ciel n'appartient donc pas seulement à ceux qui ont conservé intacte l'innocence de leur baptême, ni à ceux qui, après avoir été pécheurs, sont aujourd'hui sincèrement pénitents et revenus à Dieu ; mais elle appartient aussi à ceux qui sont encore actuellement dans le péché. Il est vrai que tant qu'ils restent dans cet état, ils sont ennemis de Dieu, indignes du ciel, et qu'ils ne méritent plus que l'enfer ; mais cependant ils doivent espérer qu'en faisant ce qui dépend d'eux, ils reviendront dans la bonne voie et qu'au moyen d'une véritable conversion, ils auront aussi part au bonheur du ciel. Témoin un Pierre, un Paul apôtres, une Magdeleine, une Marie Egyptienne, une Marguerite de Cortonne, un

Augustin et mille autres qui, après avoir été pécheurs, sont devenus de grands saints et sont aujourd'hui dans le ciel.

Et pour les biens temporels, comme la nourriture, le vêtement, le logement, la santé et tout ce qui regarde l'entretien corporel et la conservation de la vie présente, devons-nous aussi les espérer de Dieu? Oui, certainement, puisqu'il est le maître absolu et le souverain dispensateur de tous les biens; tout vient de lui, et les secours surnaturels de la grâce, et les secours naturels nécessaires pour vivre et travailler. Mais l'espérance de ces sortes de biens ne serait plus un acte de vertu surnaturelle, si nous ne le rapportions pas à notre dernière fin.

Je ferai une instruction spéciale sur la confiance que nous devons avoir en Dieu par rapport à nos besoins temporels; parce que cette matière exige des explications particulières. En attendant, rappelons-nous bien que le premier objet de notre espérance, c'est Dieu et la vie éternelle, et même c'est, à proprement parler, son seul objet, puisque tout le reste doit se rapporter à cette fin. Et comme Dieu a tout fait pour notre salut, c'est aussi vers ce but que doivent tendre tous nos désirs et toutes nos espérances. Saint Augustin nous dit en effet que nous ne sommes chrétiens que pour aspirer sans cesse vers les biens de l'autre vie, et que nous ne méritons pas ce nom, si ce désir ne domine pas tous nos désirs: *Non sumus christiani nisi propter futurum seculum.*

Pensée frappante de vérité, mais qui prouve clairement aussi qu'il y a peu de vrais chrétiens; puisque nous voyons que le plus grand nombre ou n'espèrent pas le bonheur éternel, ou que ce bonheur n'est pas le premier objet de leurs espérances. S'il était le premier objet de leurs espérances, il serait aussi le premier objet de leurs désirs, car l'espérance d'un bien est toujours unie au désir de le posséder; or il y en a bien peu qui puissent affirmer avec vérité que le ciel est le principal but de leurs désirs.

Le monde, reprend le saint docteur, est plein d'espérances et de désirs; le pauvre espère d'améliorer sa condition; le riche, d'accroître sa fortune; le malade, de recouvrer la santé; chacun espère, l'un une chose et l'autre une autre. Mais pour les biens du ciel, il n'y a que froideur et indifférence. On ne pense point à l'autre vie, et on la désire encore moins. De là cet attachement excessif à la vie, cette crainte extrême de la mort, cette application incessante à se former ici-bas une espèce de paradis; de là enfin tant de soins pour se procurer une vie commode.

Or sachez, conclut le même saint, que tous ces désirs et tous ces espérances mondaines, si vous ne les rapportez pas à Dieu, si elles n'ont pas pour but de vous conduire à lui, sont tout autant de fautes contre cette vertu ; car l'espérance n'attend, ne désire, ne recherche rien autre chose que Dieu, et ce qui peut servir de moyen pour arriver à le posséder. Cette doctrine vous étonne, et elle doit étonner en effet quiconque ne voit rien au-delà de cette vie ; mais c'est une vérité fondamentale de la religion ; je m'en rapporte sur ce sujet à la doctrine, au sentiment et à la vie des saints,

Voyons maintenant quels sont les fondements et les motifs sur lesquels doit reposer notre espérance, afin de connaître jusqu'à quel point doit aller notre confiance. Si nous nous considérons nous-mêmes, nous verrons que nous ne méritons pas ce bonheur éternel ; nous ne sommes par nous-mêmes que de misérables créatures, des créatures pécheresses et indignes d'un tel bien. Toute notre espérance repose donc sur Dieu qui s'appelle le Dieu de l'espérance : *Deus spei.* Trois motifs nous engagent à mettre notre confiance en lui ; sa bonté infinie, sa parole infaillible et les mérites de Jésus-Christ.

1° *La bonté de Dieu*, qui ne nous a tirés du néant que pour cette fin, pour le servir en cette vie et jouir de lui en l'autre : *Habemus fructus in sanctificationem, finem verò vitam æternam.* Dieu n'a pas de plus grand désir et de plaisir plus vif que de nous combler de ses biens ; il désire notre bonheur bien plus ardemment et bien plus sincèrement que nous ne saurions le faire nous-mêmes. On dirait que notre perte nuit en quelque chose à sa propre félicité et qu'il ne saurait être heureux sans nous. Cette bonté divine et ineffable suffit à elle seule, pour nous inspirer une confiance inébranlable.

2° Mais nous avons de plus sa parole infaillible ; en mille endroits des Ecritures, il nous promet et nous assure de sa propre bouche, qu'il veut être lui-même dans le ciel, notre récompense : *Ego ero merces tua magna nimis.* — *Merces vestra copiosa est in cœlis.* (Gen. xv, 1. — Matth. v, 12.) Or Dieu n'est pas comme les hommes qui souvent promettent ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas donner ; et c'est pour cela que les promesses et les espérances humaines sont vaines, changeantes et toujours trompeuses et incertaines. Il n'en est pas ainsi de Dieu ; il ne peut y avoir en lui ni feinte, ni impuissance ni inconstance ; ce qu'il dit il le veut, et ce qu'il veut il le peut ; et autant il est sincère dans ses promesses, autant il est

fidèle à les accomplir ; il ne saurait y manquer sans cesser d'être Dieu : *Impossibile est mentiri Deum* (Hebr. VI, 18.) Le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera jamais : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* (Matth. XXIV, 35.)

3° Si cela ne suffit pas, Dieu nous a donné un gage de sa promesse et un gage meilleur encore que cette promesse même ; il nous a donné son Fils dans l'incarnation, il l'a immolé sur la croix afin de nous acheter l'espérance du ciel que nous avions perdue par le péché. Saint Augustin, saisi d'horreur à la vue de la mort atroce du Fils de Dieu crucifié entre deux voleurs, se demandait à lui-même : La sagesse et la puissance de Dieu n'avaient-elles pas d'autres moyens pour sauver les hommes, sans en venir à cette extrémité, de faire prendre un corps à son divin Fils, et d'exiger de ce Fils innocent, avec la justice la plus inflexible, son sang et sa vie en satisfaction de nos péchés ? Sans doute répond le saint docteur, Dieu en avait beaucoup d'autres ; mais pour bannir toute défiance de notre cœur et le remplir d'une vive espérance, le moyen le plus efficace, c'était précisément, par ce grand excès de charité, de condamner son Fils unique à une mort cruelle. Une plus grande assurance, un gage plus infaillible, Dieu ne pouvait nous les donner et nous, nous ne pouvions les demander.

Tel est donc le fondement le plus immédiat de notre espérance, les mérites infinis de Jésus-Christ notre Sauveur, qui nous a achetés à un prix infini, le bonheur du ciel et les grâces nécessaires pour y arriver ; qui nous a transféré ses droits et cédé ses mérites de manière à en faire notre propriété. Sur cet inestimable fondement, nous avons droit de tout espérer ; aussi saint Paul disait : *Christi Jesu spei nostræ ;* Jésus-Christ est la source de toutes nos espérances.

Tels sont les motifs sur lesquels nous devons nous appuyer ; ils sont tous renfermés dans l'acte d'espérance que nous récitons à notre prière : *Mon Dieu, je mets en vous toute ma confiance, parce que vous êtes bon et fidèle en vos promesses ; j'espère que vous m'accorderez par les mérites de Jésus-Christ votre Fils* etc. Tels sont aussi les motifs qui font de notre espérance *une vertu théologale ;* car en espérant sur un tel fondement, nous reconnaissons que Dieu est infiniment bon, vrai, fidèle, miséricordieux, puissant ; nous le reconnaissons donc pour ce qu'il est en lui-même, et c'est en quoi consiste l'adoration, la partie principale du culte que nous devons rendre à Dieu.

Mais si notre espérance est appuyé sur des fondements si solides, il s'ensuit en dernier lieu, qu'elle doit être inébranlable, et nous donner cette fermeté qui exclut toute défiance, toute crainte et toute inquiétude, autrement elle ne serait digne ni de Dieu, ni de sa bonté, ni de sa puissance, ni de sa fidélité, ni du prix infini que Jésus-Christ a donné pour nous l'acheter. Le Seigneur en serait justement outragé ; de la même manière qu'un ami sincère et fidèle se regarde comme offensé, lorsque nous nous défions de sa parole.

Notre espérance doit donc être aussi solide que le fondement sur lequel elle repose ; nous devons donc placer en Dieu toute notre confiance, et, bannissant de notre cœur toute inquiétude, attendre de lui avec une ferme assurance la grâce de commencer, de continuer et de persévérer jusqu'à la fin ; en un mot, nous devons espérer le ciel avec la même certitude que si nous y étions déjà.

L'acte d'espérance doit exclure tout doute et toute condition : ainsi on dit quelquefois ; je serai sauvé si je persévère jusqu'à la fin, ceci est un acte de foi et non pas un acte d'espérance ; car c'es la foi qui nous enseigne que la persévérance mène infailliblement à la gloire éternelle. L'espérance chrétienne doit dire avec un entier abandon à la miséricorde de Dieu ; oui, ô mon Dieu, je persévèrerai et je me sauverai avec le secours de votre grâce. Voilà proprement un acte d'espérance renfermant une persuasion pleine de confiance que Dieu nous conduira efficacement au salut éternel.

Mais faudra-t-il donc, avec cette assurance d'obtenir le ciel, bannir absolument toute crainte ? Comment concilier cette confiance avec ces maximes de l'Evangile, que nous devons toujours vivre dans l'incertitude et opérer notre salut avec crainte et tremblement : *Cum metu et tremore salutem vestram operamini ?*

Ces maximes sont vraies, elles sont incontestables, et je suis bien loin moi-même de les condamner et de vous dire que vous devez être exempts de toute crainte. Quelque ferme que soit votre espérance, c'est toujours une espérance, ce n'est pas une certitude, nul n'espère ce dont il est assuré ; l'espérance donc de sa nature n'exclut pas la crainte.

Nous en verrons plus tard la raison ; et même je vous montrerai la nécessité d'unir ensemble ces deux sentiments : *l'espérance et la crainte*, et de les unir de manière que l'espérance ne nuise en rien à une sainte crainte et que la crainte ne diminue en rien cette ferme confiance que nous devons avoir en Dieu.

Pour fruit de cette instruction, déplorons ici notre misère. Quel motif n'en trouvons-nous pas dans la pensée qu'ayant été créés pour le ciel et destinés au ciel, nous sommes continuellement courbés vers la terre ? Toutes nos pensées sont pour la terre, toutes nos affections pour la terre, tous nos travaux et toutes nos sollicitudes pour la terre, comme si nous avions ici-bas une demeure permanente ; c'est à peine si de temps à autre nous éprouvons pour le ciel, un de ces désirs faibles et fugitifs qui ne produisent rien de bon et de salutaire ! O quelle contradiction entre notre foi et notre vie !

Lorsque vous faites l'acte d'espérance, ne le récitez pas par habitude et par cérémonie, réfléchissez bien aux sentiments que vous exprimez à Dieu. Comment osez-vous lui dire : je soupire après vous, mon Dieu, mon souverain bien, ma félicité suprême, lorque vos affections et vos désirs sont directement opposés à vos paroles. Les richesses, les plaisirs, les douceurs de la vie, ne vous attachent-ils pas si fortement au monde, que vous regarderiez comme une grande grâce que Dieu vous permit d'y fixer éternellement votre demeure ? Méditez la sublime fin à laquelle vous êtes appelés et à laquelle vous n'êtes pas appelés en vain ; désirez-la avec l'ardeur qu'expriment les paroles que la religion place sur vos lèvres ; animez-vous de ces sentiments et faites en sorte que toute votre vie réponde parfaitement à votre langage.

INSTRUCTION II.

De la crainte de Dieu et de la confiance qu'il faut avoir en lui.

L'espérance que nous devons avoir d'obtenir de Dieu la vie éternelle et les moyens d'y arriver, doit être, comme nous l'avons dit dans la dernière instruction, très-grande, très-ferme, en un mot elle doit être inébranlable, parce qu'elle a pour fondement la bonté, la véracité et la miséricorde infinies de Dieu et les mérites infinies de Jésus-Christ notre Sauveur. Cependant elle doit toujours être jointe à une sainte et salutaire crainte.

Tel est le sujet important que je dois vous expliquer aujourd'hui, et sans lequel nous ne pouvons bien connaître la nature et le carac-

tère de l'espérance chrétienne, vertu qui consiste dans l'union de ces deux sentiments si contradictoires en apparence : *confiance et crainte*. J'entre donc de suite en matière.

Il est très-vrai que Dieu nous a promis le paradis et les secours nécessaires pour y arriver, mais cette promesse n'est pas absolue, elle est conditionnelle, elle suppose notre coopération comme l'exprime l'acte d'espérance que vous avez appris, lorsqu'il dit : *En coopérant fidèlement à vos secours.*

Il nous a donc promis le ciel, mais à la condition que nous le mériterons par la pratique du bien ; aussi le ciel est-il appelé une récompense, une couronne de justice, mais toute couronne et toute récompense supposent la peine et le mérite. Avoir été destiné à ce bonheur, c'est un bienfait totalement gratuit et tout-à-fait indépendant de nos mérites ; mais arriver réellement à le posséder, voilà qui est en même temps un don de Dieu et le fruit de nos œuvres. Aussi Jésus-Christ ne nous recommande rien tant que l'application, la ferveur, la vigilance, et pour nous persuader ces moyens, il emploie diverses paraboles très-frappantes, telles que celles du pêcheur, de l'ouvrier, du négociant, du fermier, qui tous, dans leur état, sont des travailleurs soigneux et infatigables.

Dieu nous promet aussi les secours nécessaires ; mais il exige de notre part une fidèle correspondance à sa grâce, la fuite soigneuse des dangers, une continuelle application à vaincre et à mortifier nos passions, le fréquent exercice de la prière et des bonnes œuvres ; c'est par ces bonnes œuvres qu'au dire de l'apôtre saint Pierre, nous devons assurer notre vocation et notre élection à la gloire : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* (II. Petr. I, 10.) Comme il est de foi que nous ne pouvons faire le bien sans le secours de Dieu, de même il est de foi aussi que ce secours ne suffit pas sans notre coopération.

En un mot Dieu veut que nous espérions fermement de lui le salut éternel, comme s'il dépendait uniquement de lui, et nullement de nous ; et il veut en même temps que nous travaillions à l'opérer comme s'il dépendait uniquement de nous, et nullement de lui.

Saint Paul a exprimé toute cette doctrine en deux mots : *Gratia Dei mecum*, la grâce de Dieu avec moi ; non pas simplement la grâce de Dieu *agissant en moi*, selon la fausse interprétation de quelques-uns ; mais *agissant de concert avec moi.* Ce qui signifie, selon moi, que notre salut dépend du concours simultané de Dieu et de l'homme. Dieu n'opère pas le bien en l'homme sans lui ; mais

l'homme excité, fortifié et protégé par la force de Dieu qui le prévient, l'accompagne et le suit, fait librement, avec Dieu, ce bien qui lui donne un vrai mérite et un vrai droit à de nouvelles grâces et aux récompenses célestes : *Gratia Dei mecum.* (I. Cor. xv, 10.)

D'après cette doctrine, qui est la doctrine catholique et la seule à retenir pour servir de règle à notre conduite, et sans aller nous jeter, sur cette matière, dans des questions et dans des recherches aussi obscures et aussi dangereuses qu'elles sont inutiles, d'après cette doctrine sur la nécessité de notre coopération, vous comprendrez maintenant pourquoi la fermeté de notre espérance ne peut arriver à la certitude infaillible que donne la foi. Celle-ci repose entièrement sur Dieu et sur la révélation divine, elle ne peut donc être chancelante ; tandis que la première repose tout à la fois et sur Dieu et sur nous. Nous sommes bien certains du côté de Dieu; mais non pas du nôtre. Nous sommes certains que Dieu ne manquera pas à sa parole ; mais nous ne sommes pas sûrs de notre côté de ne pas être infidèles à la grâce par notre faute. Voilà pourquoi Dieu nous dit avec raison : *Cum metu et tremore salutem vestram operamini.* (Phil. II, 12.)

Quelque ferme que doive donc être notre espérance, elle ne doit jamais exclure, de notre part, une crainte salutaire. Nous devons craindre de la part de nous-mêmes, de nos péchés, de nos mauvaises inclinations, de notre malice, de notre inconstance, de notre fragilité. Oh! que de motifs de crainte soit au dedans, soit au dehors de nous ! Au dedans de nous, à cause de notre penchant naturel au mal, fortifié encore par les mauvaises habitudes ; au dehors, à cause des occasions, des embûches, des dangers et des séductions de tout genre dont nous sommes environnés. Qui sait si nous ne résisterons pas volontairement à la grâce ; si Dieu ne se lassera pas de nous ; si, en punition de nos infidélités et de nos ingratitudes, il ne retirera pas sa main pour nous laisser périr, et s'il n'exercera pas sur nous cette justice rigoureuse qu'il a exercée et qu'il exerce encore chaque jour sur tant d'autres ?

N'est-il pas au moins vrai que notre état présent est par sa nature, un état d'obscurité et d'incertitude ? Qui pourra jamais être assuré d'avoir obtenu le pardon de ses péchés, et d'être en état de grâce avec Dieu ? Et lors même qu'il serait certain de cela, qui peut être assuré de persévérer jusqu'à la fin ? Craignons donc, nous n'avons que trop sujet de craindre.

Cette crainte est un sentiment très-agréable à Dieu, parce que si la confiance honore la puissance et la miséricorde, la crainte honore la puissance et la justice; et comme Dieu aime qu'on reconnaisse qu'il est tout-puissant et miséricordieux, il aime aussi qu'on reconnaisse qu'il est puissant et juste.

Il nous recommande lui-même dans plusieurs textes des divines Ecritures, de conserver en nous cette crainte : *Timebis Dominum Deum tuum.* (Levit. XIX, 14 et 32; c. XXV, 17 et 36.) Il veut être craint en tous temps et par tous, même par les âmes qui lui sont les plus chères : *Timete eum omnes sancti ejus.*

Enfin cette crainte est très-avantageuse pour nous : elle nous rend vigilants, circonspects et prudents, elle nous fait bien peser les choses et prendre toujours le parti le plus sûr. La crainte de perdre un procès, fait qu'un avocat n'épargne ni peine ni soin pour le gagner; la crainte de perdre une bataille, fait qu'un général prend bien toutes ses mesures pour en assurer le succès; ainsi la crainte d'offenser Dieu, de tomber dans le péché, de perdre la grâce et le ciel, porte le chrétien à se prémunir contre les dangers, à se procurer le secours de Dieu, à s'humilier, à veiller et à prier avec instance; et c'est précisément en cela que consiste cette fidèle correspondance que nous devons à Dieu. Aussi la crainte de Dieu est-elle appelée le commencement de la sagesse et le fondement du salut: *Initium sapientiæ est timor Domini;* et en effet les plus grands saints ont toujours vécu dans une défiance continuelle de leur propre faiblesse.

Tout cela est très-vrai; mais autant il est vrai que l'espérance ne doit pas exclure la crainte, autant il est vrai aussi que la crainte ne doit pas affaiblir cette ferme espérance que nous devons placer en Dieu, Nous devons donc nous défier beaucoup de nous-mêmes, mais nous devons encore plus nous confier en Dieu. Notre confiance en lui doit être d'autant plus grande que sa bonté surpasse plus notre malice et sa puissance notre faiblesse. Il faut même puiser dans notre propre misère des motifs d'espérer plus fermement en Dieu; de la même manière qu'un enfant qui ne peut se soutenir et se conduire par lui-même, s'attache et se serre plus fortement à sa mère dont il connaît parfaitement la bonté et l'empressement à le secourir.

Aussi le même saint Paul qui nous exhorte à opérer notre salut avec crainte, nous apprend d'un autre côté à nous abandonner entièrement entre les mains de Dieu : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil. IV, 13); par moi-même, je ne puis rien; mais je

puis tout en celui qui me fortifie et m'aide. Il compare l'espérance à l'ancre du navigateur : *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam.* Comme l'ancre affermit le vaisseau contre le choc des vagues et le préserve du naufrage ; de même en est-il de nous : battus en cette vie par les flots des tentations, des périls et des dangers, pour marcher avec sûreté et gagner le port, nous devons placer en Dieu toute notre espérance et avoir toujours les yeux fixés sur lui.

S'il y eut jamais un homme vivement saisi et pénétré de la crainte de Dieu, ce fut assurément le Roi-Prophète, comme nous le voyons dans les Psaumes ; cependant nous voyons dans ces mêmes Psaumes, combien en lui la confiance en Dieu était encore au-dessus de la crainte. A chaque instant il l'appelle sa lumière, sa défense, sa force, il provoque ses ennemis au combat ; le Seigneur est son secours et son escorte ; il est certain de bien terminer sa course et d'arriver un jour sûrement, à jouir de lui dans le séjour de la vraie vie : *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo ? Dominus mihi adjutor, et ego videbo super inimicos meos. — Dominus Deus virtus mea statuet pedes meos in consummatione. — Credo videre bona Domini in terrâ viventium* ; et tant d'autres textes semblables que l'on trouve à chaque pas. D'où vous devez conclure que si l'espérance ne bannit pas toute crainte, elle bannit au moins l'inquiétude et le découragement, et elle nous fait placer en Dieu toute notre confiance.

Cependant, pour vous dire toute la vérité, vous voyez bien qu'il n'y a que ceux qui coopèrent fidèlement à la grâce, qui aient droit d'exprimer les sentiments dont je viens de parler ; car saint Grégoire dit, avec beaucoup de raison, que l'espérance doit se mesurer sur les œuvres : *Unusquisque tantùm sperat, quantùm operatur.*

Si vous me demandez laquelle vaut mieux de ces affections, la confiance ou la crainte ; je vous répondrai qu'absolument parlant et à part certaines circonstances particulières, la confiance est un sentiment plus noble et plus agréable à Dieu ; mais si l'on considère l'état particulier de chacun, je dis que les uns ont plus à espérer qu'à craindre et les autres plus à craindre qu'à espérer. Ceux qui marchent généreusement dans le chemin de la vertu, qui sont fidèles à leurs devoirs, qui s'appliquent à servir Dieu, à plaire à Dieu, à glorifier Dieu, ceux-là doivent nourrir dans leur cœur une solide et ferme espérance ; et quoiqu'ils ne doivent pas être tout-à-fait sans crainte, cependant ils ont plus sujet d'espérer que de

craindre. Mais ceux qui sont négligents, lâches et tièdes dans le service de Dieu, à plus forte raison, s'ils tombent facilement dans des fautes graves, s'ils vivent dans l'habitude du péché, ceux-là ont plus sujet de craindre que d'espérer. La raison en est que l'espérance se fonde sur les secours de Dieu, et que ces secours sont toujours proportionnés à nos efforts et à notre correspondance à la grâce : ainsi quiconque fait plus d'efforts doit plus espérer et quiconque en fait moins, doit moins espérer; *Unusquisque tantùm sperat, quantâm operatur*. Nous verrons en parlant des péchés opposés à cette vertu, combien l'espérance d'une foule de chrétiens, est fausse, téméraire et présomptueuse.

Disons auparavant deux mots sur l'obligation de faire des actes de cette vertu et sur les avantages inestimables qu'elle procure.

Quoique nous ayons déjà tant et de si fortes raisons de mettre notre confiance en Dieu, le Seigneur a encore voulu nous en faire un précepte formel et rendre l'espérance indispensablement nécessaire au salut. Il n'y a rien qui soit plus fortement et plus souvent recommandé dans les livres saints que l'obligation d'ouvrir son cœur à une sainte confiance et de tout attendre de la bonté de Dieu. Les psaumes de David surtout sont pleins de ces exhortations : *Qui timetis Dominum, sperate in illum. — Sperate in eo, omnis congregatio populi*, et mille autres expressions du même genre.

Supposé donc l'obligation de faire des actes de cette vertu, en quelles circonstances ce précepte oblige-t-il ? En tant que *négatif*, c'est-à-dire, en tant qu'il défend de se défier et de désespérer, on peut et par conséquent on doit l'observer toujours et en tout temps; ainsi il n'est jamais permis de laisser entrer dans son cœur des sentiments de défiance et de désespoir, quels que soient l'état, les tentations, les péchés, les misères, les tribulations et la pauvreté dans lesquels on se trouve. En tant que positif, c'est-à-dire, en tant qu'il ordonne d'en produire des actes, il ne peut obliger en tout temps. Il n'est pas non plus très-facile de déterminer les circonstances particulières où il oblige; car c'est un de ces préceptes qui ne renferment aucune détermination du temps où il faut les produire.

Les Théologiens conviennent cependant qu'il y a obligation de faire des actes d'espérance, 1° quand on est parvenu à l'usage de raison, qu'on commence à distinguer le bien du mal et qu'on est suffisamment instruit de la fin dernière de l'homme ; 2° quand on est tenté de désespoir; 3° quand on est en danger probable de mort :

car en ce moment terrible il y a une obligation plus rigoureuse de s'unir à Dieu par de saintes affections. Il y a d'autres occasions où il oblige indirectement, par exemple quand on éprouve de fortes tentations contre d'autres vertus et qu'on ne peut les repousser par d'autres moyens; quand on est dans le cas d'accomplir d'autres préceptes que l'on ne peut accomplir sans faire un acte formel d'espérance. Hors de ces circonstances, il n'y a aucun temps déterminé pour l'accomplissement de ce précepte ; mais cependant il oblige souvent pendant la vie, afin de ne pas perdre les immenses avantages qui sont attachés à l'exercice de cette vertu. Je n'en citerai que deux.

Premier avantage. L'espérance nous gagne le cœur de Dieu, elle a une puissance très-grande pour nous obtenir toutes sortes de grâces et de bénédictions. On gagne les hommes, vous le savez, de différentes manières; tantôt en adhérant à leurs sentiments, tantôt en favorisant leurs passions, tantôt par des prévenances et des libéralités faites à propos, etc. Et Dieu comment le gagnerons-nous ? Par la confiance. On ne peut rien faire qui lui soit plus agréable que de jeter dans son sein toutes ses inquiétudes, de se reposer en tout sur lui, d'attendre tout de lui, en comptant justement sur sa puissance sur sa bonté et sur sa miséricorde. Aussi l'Ecriture nous dit-elle qu'aucun de ceux qui ont espéré dans le Seigneur n'a été confondu; *Nullus speravit in Domino et confusus est.* (Eccl. II, 11.) C'est la condition que Jésus-Christ exigeait des malades qui venaient lui demander leur guérison ; il exigeait une grande confiance de l'obtenir : Vous l'aurez si vous l'espérez : *Credite quia accipietis; omnia possibilia sunt credenti.* (Marc. II, 22.) Oh ! si dans une foule de circonstances, nous avions un peu plus de confiance en Dieu, combien nos affaires soit temporelles soit spirituelles réussiraient mieux ! Je suis bien persuadé que tant de chrétiens lâches et dégradés ne restent dans le triste état du péché, malgré l'horreur qu'ils ont d'eux-mêmes et la volonté d'en sortir que parce qu'ils n'ont pas de Dieu et de sa bonté l'idée qu'ils devraient en avoir. S'ils connaissaient le cœur de Dieu et son amour pour les pécheurs, ils ne tarderaient pas un instant de revenir à lui.

Et c'est le second avantage de l'espérance chrétienne : elle nous donne le courage et la force nécessaires pour vaincre toutes les difficultés qui se rencontrent dans le chemin du salut et elle nous excite puissamment à bien vivre. En effet, selon l'expression de l'Ecriture, elle est le principe de la force : *In spe erit fortitudo*

vestra ; — in Domino sperans non infirmabor. (Ps. xx, 1.) De quoi n'est pas capable un homme animé par l'espérance d'un bien? C'est l'espérance d'une récolte abondante qui soutient le laboureur au milieu de ses rudes travaux; c'est l'espérance du gain qui soutient le négociant; c'est l'espérance de la victoire qui donne au soldat un courage invincible. De même et à plus forte raison, l'espérance du ciel et la confiance dans le secours et la protection de Dieu, agrandit le cœur du chrétien et le remplit de générosité et de courage : *In viam mandatorum tuorum cucurri cùm dilátasti cor meum.* Elle excite les pécheurs à la conversion, les justes à la persévérance, les malades et les affligés à la patience et à la résignation.

Heureux donc, dirai-je en terminant avec le Psalmiste, heureux ceux qui se confient au Seigneur : *Beati omnes qui confidunt in Domino!* Appliquons-nous donc bien à conserver toujours dans notre cœur une grande confiance et prenons garde de ne jamais la perdre, l'Apôtre nous assure qu'elle nous procurera une grande récompense : *Nolite amittere confidentiam vestram; quæ magnam habet remunerationem.*

Le moyen de l'obtenir et de l'affermir en nous c'est : 1° de la demander très-instamment au Seigneur ; car elle est un don de Dieu et le fruit de la grâce ; 2° de méditer souvent et attentivement les motifs que nous avons d'espérer en lui : sa bonté, sa miséricorde, sa fidélité, les mérites infinis de Jésus-Christ notre médiateur, et les preuves particulières de bonté et d'amour qu'il nous a déjà données; 3° de la nourrir et de l'entretenir par la pratique des bonnes œuvres. Plus vous vous appliquerez à faire le bien, plus votre confiance en Dieu deviendra ferme ; et plus votre confiance sera vive, plus vous vous sentirez portés à bien vivre et à pratiquer toujours plus parfaitement la vertu.

Avec l'usage de ces moyens, votre confiance en Dieu ne diminuera jamais; et cette vertu vous rendra constamment l'objet de ses divines miséricordes : *Sperantes in Domino misericordia circumdabit.*

Après avoir bien compris la nature et le caractère de l'espérance chrétienne, voyons quels sont les péchés opposés à cette vertu. Il sera facile de les voir d'après la doctrine que je viens d'exposer.

INSTRUCTION III.

Du désespoir.

Nous avons vu dernièrement que l'espérance en Dieu renferme toujours notre coopération, et que par conséquent ne pouvant jamais nous fier entièrement à nous-mêmes, nous ne devons jamais séparer notre confiance d'une sainte et salutaire crainte. Mais ces deux dispositions si utiles et si nécessaires pour vivre saintement, doivent être renfermées dans de justes bornes; le moindre excès, de quelque côté qu'il ait lieu, devient très-pernicieux et très-nuisible à l'espérance chrétienne. La crainte excessive jette dans la défiance et le désespoir; la confiance excessive au contraire dégénère en présomption.

Voilà donc deux vices contraires à cette vertu et diamétralement opposés l'un à l'autre, le désespoir et la présomption. Le désespoir pèche contre l'espérance par défaut et la présomption par excès: mais l'une et l'autre quoique par des voies diverses, conduisent à la même fin, à la damnation. C'est en effet à ces deux sources que saint Augustin rapporte la perte de tous les hommes: *Duo sunt vitia humani generis, quibus homines pereunt, alii sperando nimis, alii desperando.* Appliquons-nous à bien reconnaître ces deux écueils, afin de les éviter et de nous tenir exactement dans ce juste milieu qui constitue l'espérance chrétienne. Commençons par le désespoir.

On définit ce vice, une persuasion volontaire et délibérée de ne pouvoir obtenir la vie éternelle et les moyens nécessaires pour y arriver. Je dis *volontaire et délibérée*; car il ne faut pas confondre avec le désespoir certaines imaginations sombres, certaines frayeurs excessives qui viennent quelquefois nous assaillir par rapport à notre salut, et dont ne sont pas même exemptes les âmes les plus pieuses; ce n'est là qu'une pure tentation. Cependant c'est une tentation qui attaque facilement les personnes qui joignent à une foi vive un grand désir de se sauver; elle n'a souvent pas d'autre cause que ce désir ardent de leur salut joint à l'incertitude où elles sont de pouvoir l'opérer.

Mais que ces âmes se rassurent promptement, qu'elles déposent toutes leurs inquiétudes dans le sein paternel de Dieu, qu'elles ne laissent pas, malgré leurs craintes, de se confier pleinement en Dieu, comme faisait le roi-prophète : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? Spera in Deum.* Autrement, si vous y consentez avec pleine advertence, ces tentations deviennent un péché et un péché mortel ; nous en verrons les raisons tout-à-l'heure.

Voyons auparavant les diverses manières dont on peut pécher sur cette matière, et les différentes causes qui produisent le désespoir.

Quelquefois il est produit par un vif souvenir des péchés passés ; ainsi une personne considérant le tableau horrible et désolant de sa vie, le nombre infini et l'énormité de ses fautes, se dit à elle-même : comment me sera-t-il possible de me sauver ? Je suis perdue; il n'y a plus pour moi ni miséricorde ni salut. Si elle consent réellement à une pareille pensée et si elle se juge ainsi avec réflexion, le péché est grave ; tel fut le péché de Juda, tel fut aussi celui du fratricide Caïn, quant il dit : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.* (Gen. IV, 13.) Mon péché est trop grand pour que je puisse en obtenir le pardon. Remarquez bien ici une chose ; si Caïn en parlant de la sorte avait simplement voulu dire : Seigneur, je suis un perfide, un scélérat, je ne mérite aucun pardon ; cependant je me repens, je vous demande mon pardon et je l'espère de vous : ceci aurait été un acte d'humilité et non de désespoir. En effet, il est de foi que nous ne pouvons, par nous-mêmes, mériter le pardon de nos fautes ; et si Dieu accepte notre repentir, ce n'est qu'en vertu de sa bonté et de sa miséricorde fondée sur les mérites de Jésus-Christ, qui nous sont appliqués dans les sacrements. Mais Caïn jugea que son péché était plus grand que la miséricorde de Dieu, et si grand qu'il ne pouvait plus en espérer le pardon ; ce fut donc un véritable désespoir, et cette pensée le serait aussi en vous si vous vous abandonniez à un pareil sentiment.

D'autres fois il naît de la vue de son inconstance dans ses bonnes résolutions, ou de la facilité avec laquelle on retombe dans les mêmes fautes. Bien des personnes, à la vue de cette inconstance et de ces rechutes, se croient abandonnées de Dieu, et désespèrent de pouvoir se corriger. Je me suis tant de fois repentie, disent-elles, j'ai déjà tant de fois pris la résolution de ne plus commettre ce péché ; pour obtenir cette grâce, j'ai prié, j'ai fréquenté les sacrements, je n'ai épargné ni soins ni efforts ; malgré cela je suis toujours la même, je retombe sans cesse et jamais je n'ai pu me conserver

longtemps dans la grâce de Dieu ; il n'y a donc plus rien à espérer, il n'y a donc plus de remède, je ne puis me sauver. Ceci est encore un vrai désespoir. Si à la vue de votre faiblesse, de votre inconstance et de votre fragilité, vous vous défiiez uniquement de vous et vous compreniez qu'il vous est impossible de vous soutenir sans un secours spécial de Dieu, mais que vous continuassiez d'espérer de lui votre persévérance, de la lui demander avec ardeur, jusque-là il n'y aurait pas de mal ; au contraire, ces pensées serviraient à vous humilier et à vous faire recourir à Dieu avec plus de ferveur. Mais tomber dans l'abattement, se décourager tout-à-fait et laisser par calcul les moyens de salut, c'est alors un véritable désespoir.

Enfin, il naît de la crainte excessive des difficultés que l'on rencontre nécessairement dans le chemin de la vertu, et que l'on s'imagine être beaucoup plus grandes qu'elles ne sont réellement. Qui pourra se sauver, *Quis poterit salvus esse* (Matth. XIX, 25,) disaient un jour à Jésus-Christ les apôtres, vivement effrayés en entendant, de la bouche de leur divin Maître, certaines maximes qu'ils regardaient comme impraticables à la fragilité humaine. C'est aussi ce que se disent à eux-mêmes tant de chrétiens pusillanimes en s'exagérant les difficultés des commandements, de la fuite du péché, de la victoire sur les tentations et de la pratique de l'Evangile : *Quis poterit salvus esse !* D'après cette idée ils ne font rien, ils négligent de faire ce qu'ils pourraient, sous prétexte qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils devraient. C'est là un péché auquel sont très-exposées les personnes lâches, paresseuses et ennemies de la peine, ces personnes qui ne savent pas se décider aux violences, aux mortifications et aux rigueurs qu'impose la vie chrétienne.

Telles sont les sources ordinaires du péché de désespoir. Du reste, quelle qu'en soit la cause, sachez que c'est un péché très-grave de sa nature, un de ces péchés qu'on appelle *contre le Saint-Esprit*, parce qu'il lui est spécialement opposé à raison de son opposition aux perfections divines qu'on lui attribue plus particulièrement. Ceux qui désespèrent d'obtenir le pardon de leurs péchés, font une injure évidente à la bonté et à la miséricorde divine. Quelle injure plus manifeste, en effet, que de juger Dieu moins bon et moins miséricordieux qu'il n'est, et de donner à croire que notre méchanceté est plus puissante pour nous perdre que sa miséricorde pour nous sauver ? — Ceux qui se laissent effrayer par les obstacles et les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la

vertu et qui, par là, renoncent à se sauver, font un grand outrage à la puissance de la grâce de Dieu, avec laquelle nous pouvons tout ce qui est nécessaire et utile pour opérer notre salut. Un tel péché étant donc ouvertement opposé aux attributs de Dieu, ne peut manquer de lui être très-injurieux.

Mais outre que ce péché est très-grave en lui-même, il est encore la source de beaucoup d'autres péchés. Un homme dominé par le désespoir est exposé à la tentation de tout négliger, de tout laisser et de s'abandonner aveuglément à ses passions. Bien plus un homme qui est persuadé qu'il n'y a plus pour lui de remède, et qu'il est infailliblement perdu, en tire l'horrible conséquence, qu'il doit se donner tous les plaisirs possibles en cette vie ; parce qu'il aura assez le temps de souffrir en l'autre ; de là il se livre et s'abandonne sans frein à toute sorte de péché. C'est la conséquence qui nous est marquée par saint Paul dans ces paroles : *Desperantes tradiderunt semetipsos impudicitiæ in operationem immunditiæ carnis* (Ephes. IV, 19), et qui n'est que trop confirmée par l'expérience; car il n'y a pas d'excès et de scélératesse que nous ne voyons commettre à une personne livrée au désespoir.

Quel que soit donc votre état, gardez-vous bien de laisser pénétrer le désespoir dans votre cœur. Le remède contre cette espèce de tentation, c'est la méditation continuelle des vérités les plus capables de vous donner de la confiance, de relever votre courage et de ranimer votre espérance.

Si la tentation provient de la multitude et de la grièveté des péchés que nous avons commis, tournons nos regards vers l'océan sans borne de la miséricorde divine, que jamais les péchés, quel qu'en soit le nombre, ne seront capables d'épuiser ; pensons à l'amour de Dieu pour le pécheur, aux tendres invitations par lesquelles il le presse, dans les saintes Ecritures, de revenir à lui ; aux promesses formelles de nous pardonner et de nous rendre son amitié ; à tant de pécheurs bien plus coupables que nous, qui malgré leurs péchés se sont sanctifiés et se sont sauvés. Voilà à quoi nous devons penser alors, au lieu de ne plus voir qu'un Dieu irrité, implacable, qui nous rejette loin de lui, qui est sur le point de nous foudroyer et de nous exterminer pour toujours. Servez-vous de ces pensées avant de commettre le péché, afin de vous en inspirer à vous-même une salutaire horreur et de vous en préserver ; mais une fois commis, il ne vous reste plus qu'à reconnaître avec humilité et douleur votre propre faute, et à en espérer le pardon de la divine miséricorde.

S'il y avait quelque chose qui fût capable de vous en rendre indigne, ce serait précisément le désespoir de l'obtenir. C'est là en effet un péché plus horrible que tous les autres ; c'est celui qui a fini de perdre Caïn et Judas, qui, eux aussi, auraient pu obtenir grâce, s'ils l'avaient demandée avec confiance : *Sentiamus de Domino in bonitate ;* élevons notre cœur vers Dieu avec une douce confiance en sa bonté ; que cette confiance surpasse la crainte de nos démérites.

Cependant, m'objecteront peut-être certaines personnes, j'ai entendu dire plusieurs fois, que Dieu a fixé pour chacun une certaine mesure de crimes qu'il est décidé à pardonner, mais que, cette mesure une fois comblée, il n'y a plus de pardon. Qui sait donc, si moi qui ai commis tant de péchés, je ne me trouve pas parvenu à ce terme fatal, et si je ne suis pas arrivé à ce temps que les Ecritures appellent : *Tempus iniquitatis præfinitæ* (Ezech, XXI, 21, 24 et 29), le temps de la réprobation inévitablement consommé ?

Cette vérité est incontestable : *Super tribus sceleribus, et super quatuor non convertam* (Amos. I, 3) ; mais l'application que vous vous en faites à vous-mêmes n'est pas juste. Nous devons bien craindre sans doute de combler la mesure que Dieu nous a fixée, et cette crainte doit nous préserver d'ajouter témérairement péché sur péché ; mais prenons garde de nous persuader que nous l'avons remplie, de crainte de nous jeter dans le désespoir. Si Dieu nous laisse en ce monde, si de plus il nous fait sentir des remords intérieurs, c'est une preuve qu'il est encore disposé à nous recevoir et à nous pardonner.

Lors même que la maladie viendrait vous surprendre dans le plus mauvais état, vous ne devriez pas vous abandonner au désespoir et vous croire perdu. Les terribles oracles de l'Evangile contre ceux qui renvoient leur conversion à la mort, peuvent bien nous faire trembler ; mais ils ne doivent jamais nous jeter dans le désespoir : car il n'y a pas un seul instant dans la vie où l'on ne puisse se convertir, et la pénitence n'est jamais trop tardive pourvu qu'elle soit sincère ; il est incontestable que se désespérer à la mort, serait un nouveau péché pire que tous les autres. Tant que vous avez donc un souffle de vie, vous pouvez et vous devez l'employer au salut de votre âme. Je ne dis pas ceci pour vous encourager à vivre dans le péché, par l'espérance de revenir alors à Dieu ; non, sans doute, ce serait un mauvais conseil, un conseil très-dangereux ; je veux seulement vous dire que si vous vous trouvez réduit à cette

extrémité, et Dieu vous en garde, il ne vous sera pas même permis de désespérer. Je remarque qu'on ne cesse jamais de soigner le corps, tant qu'une personne vit et respire, lors même qu'elle est à l'extrémité et que sa maladie est jugée incurable; pourquoi donc devrait-on abandonner la guérison de l'âme qui n'a jamais de maladie incurable, parce qu'elle à un médecin tout-puissant et infiniment miséricordieux; pourquoi se laisser entraîner par le démon dans l'abîme du désespoir? En voilà assez pour ceux qui se désespèrent à la vue de leurs péchés.

Si votre tentation vient de la difficulté à vaincre vos passions, à corriger vos mauvaises habitudes et à pratiquer les œuvres nécessaires au salut, souvenez-vous que vous ne combattez pas seul, mais que Dieu est avec vous, qu'il est toujours prêt à vous accorder le secours et la force que vous lui demanderez; et que, quelqu'impétueuses et violentes que soient vos passions, quelque fortes et invétérées que soient vos habitudes, quelque terribles et fréquentes que soient vos tentations, la grâce est infiniment plus puissante pour vous soutenir et vous défendre. Vous avez pour témoins et pour garants de cette vérité consolante, ces milliers d'âmes qui ont été dans les habitudes du péché, dans les rechutes et dans les tentations et qui, avec le secours de la grâce, ont fini par se conserver dans l'amitié de Dieu et par mourir saintement: ce sont ces exemples qui ont triomphé du voluptueux Augustin, l'ont arraché à ses passions et l'ont ramené pour toujours à Dieu. Eh quoi! se disait-il à lui-même en se reprochant sa lâcheté, tu ne pourras pas ce qui a été possible à tant d'autres? *Non poteris quod isti et istæ?*

Il est bien vrai que les mauvaises habitudes ne se détruisent pas en un instant: cependant, quand on les combat avec courage et constance, quoiqu'elles fassent retomber quelquefois, on finit toujours par les vaincre. Si donc on succombe quelquefois, malgré les meilleures résolutions, il ne faut jamais se décourager pour cela, jamais il ne faut poser les armes; mais il faut se relever avec courage, renouveler ses résolutions et redoubler ses efforts; de cette manière, avec le temps et le secours de Dieu, on forme en soi de bonnes habitudes et on se rend faciles la fuite du péché et la pratique de la vertu.

Je dois, avant de finir, vous donner sur cette matière un avis important; c'est de vous tenir bien en garde contre certaines doctrines, qui détruisent l'espérance chrétienne par son fondement, et jettent l'homme non-seulement dans le désespoir, mais encore dans

l'hérésie. Quelles sont ces doctrines ? Il est très-important de les bien connaître. Dire, par exemple, que Dieu ne veut pas sincèrement le salut de tous les hommes ; que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous, et que Dieu ne donne pas à tous les moyens de se sauver ; que le monde est divisé en deux classes de personnes, dont les unes sont infailliblement destinées à la gloire, et dont les autres sont laissées dans la masse de perdition : ces doctrines et autres semblables pour lesquelles certaines gens se passionnent étrangement, même contre leur intérêt particulier, sont erronées et ouvertement contraires à l'Ecriture, qui nous déclare en termes formels que Dieu veut le salut de tous les hommes, non pas d'une volonté feinte et apparente, mais sérieuse et sincère ; qu'il a préparé à tous les moyens nécessaires pour se sauver ; qu'il a envoyé son Fils sur la terre pour être le Sauveur et le rédempteur de tous ceux qui ont existé et existeront ; que tous peuvent se sauver s'ils le veulent, et que, s'ils se perdent, ils ne pourront accuser Dieu de leur perte, mais qu'ils seront forcés de se l'imputer à eux-mêmes, en reconnaissant qu'il était en leur pouvoir de se sauver, et que Dieu ne leur a pas refusé les secours nécessaires pour arriver au ciel : *Perditio tua tantummodò ex te.*

Quand vous n'auriez pas d'autre preuve de cette erreur, il vous suffirait de savoir que cette doctrine détruit l'espérance que Dieu exige de nous. Dieu nous ordonne aussi rigoureusement l'espérance que la foi et la charité. Mais comment pratiquer ce commandement, si l'on admet une telle doctrine ? Si la volonté de Dieu par rapport à notre salut est douteuse et incertaine, comment pourrons-nous espérer en lui et travailler à notre sanctification ? Que sais-je, pourra dire chacun de nous, si mes efforts, mes travaux et mes soins, me sauveront, puisque j'ignore si Dieu veut réellement me sauver ? Et la vue du crucifix, quelle confiance pourra-t-elle inspirer pendant la vie et à la mort, s'il est douteux que Jésus-Christ soit véritablement mort pour nous, et si nous sommes du nombre de ceux qui ont été rachetés ? Elles ne peuvent donc être vraies, ces maximes qui détruisent en nous tout sentiment de confiance ; aussi l'Eglise les a-t-elle condamnées comme des erreurs très-pernicieuses, et dont les conséquences sont très-funestes.

Voici la règle infaillible que vous devez suivre ; toutes les fois qu'on vous enseigne comme venant de Dieu, une doctrine qui vous inspire de la défiance de votre salut, dites tout de suite, sans crainte de vous tromper : cette doctrine est fausse. Les questions qui se dé-

battent parmi les théologiens dans les écoles, ne sont que des opinions, et comme opinions elles peuvent être vraies et elles peuvent être fausses ; mais une chose qui ne peut être fausse et qui ne le sera jamais, c'est l'obligation formelle que Dieu nous impose d'espérer en lui ; et ce qui ne pourra jamais être vrai, c'est qu'il soit permis de se défier de lui. Toute doctrine donc qui empêche l'espérance requise et qui produit une défiance coupable, porte en soi-même, par ce seul fait, un caractère évident de fausseté.

Nous devons nous appuyer fortement et inébranlablement sur la volonté que Dieu a de sauver quiconque le cherche avec sincérité, sur l'ordre qu'il nous a donné d'espérer en lui et de coopérer à sa sainte grâce. A quoi bon toutes ces recherches curieuses par rapport à notre prédestination ; à quoi bon vouloir scruter les décrets de Dieu ? Ce sont là des secrets et des mystères que nous ne pouvons comprendre, et dont Dieu ne veut pas nous donner l'intelligence. Ce que Dieu veut que nous comprenions et ce qu'il nous propose comme la règle claire et pratique de toutes nos actions, c'est la confiance en lui et notre coopération à sa grâce. Au lieu donc de demander à Dieu s'il veut nous sauver, demandons-nous à nous-mêmes si réellement nous voulons être sauvés ; car la volonté de Dieu, par rapport à notre salut, est certaine et indubitable ; mais souvent c'est la nôtre qui est fausse, comme nous allons le voir en parlant du péché de présomption, qui est l'autre péché opposé à l'espérance.

INSTRUCTION IV.

De la présomption.

Des deux péchés contraires à la vertu d'espérance, je ne vous ai encore expliqué que le premier, le *désespoir* qui s'y oppose par défaut ; il me reste à vous expliquer le second, qui s'y oppose par excès, c'est la *présomption*. Ce péché est bien plus commun que le précédent ; en effet si parmi les chrétiens il y a des âmes timides qui, à la vue de leurs péchés passés, des mauvaises habitudes qu'elles ont contractées, des obstacles et des difficultés qu'elles rencontrent dans le chemin de la vertu, perdent lâchement courage,

désespèrent d'obtenir le pardon de leurs fautes, la grâce de Dieu et la force nécessaire pour se sauver, il faut avouer qu'il y en a sans contredit un bien plus grand nombre qui, en matière de salut, prennent la voie large et sont dans une parfaite confiance là où il n'y a pas ombre de sécurité, espérant contre toute espérance; mais dans un sens tout opposé à ce que les Ecritures disent d'Abraham : *Contra spem in spem credidit.* (Rom. IV, 18.)

Appliquez-vous donc bien à connaître ce second excès, afin de découvrir la funeste illusion qui conduit dans le précipice, tant de chrétiens imprudents qui prennent cette route, bonne et sûre en apparence, mais qui en réalité conduit à la mort : *Est via quæ videtur homini recta, novissima vero ejus ducunt ad mortem.* (Prov. XVI, 25.)

La présomption est une confiance téméraire d'obtenir le bonheur du ciel et les grâces nécessaires pour y arriver. On tombe dans ce péché ou en s'appuyant trop sur soi-même et sur ses propres forces, ou en ne prenant pas les moyens que Dieu a établis, ou en comptant trop sur la bonté et sur la miséricorde du Seigneur. Remarquez bien ces trois choses, elles renferment les diverses espèces de présomption.

La première est celle qui se flatte d'éviter le mal et de faire le bien par ses propres forces, sans avoir besoin du secours de Dieu. Je ne pense pas qu'il y ait un seul chrétien, qui en théorie s'imagine de pouvoir faire tout cela sans la grâce de Dieu; ceci serait une présomption hérétique et une véritable hérésie; puisqu'il est de foi que sans le secours de Dieu, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut : *Sine me nihil potestis facere.* (Joan. XV, 5.) Mais je dis que dans la pratique, un grand nombre agissent comme si la pratique de la vertu et la fuite du péché dépendaient uniquement d'eux et absolument rien de Dieu. En effet, s'agit-il de repousser une tentation, de vaincre une habitude, d'obtenir une vraie douleur de leurs fautes, la fermeté et la persévérance dans le bien, on ne voit pas qu'ils soient soigneux et empressés de se recommander à Dieu; ils y pensent fort peu et même il n'y pensent pas du tout. Quelles que soient donc leur persuasion et leur croyance intérieure, si, dans la pratique et dans leur conduite, ils prouvent qu'ils ne sentent pas le besoin et la nécessité d'une grâce qu'ils ne se soucient pas même de demander, ils se conduisent comme s'ils se suffisaient à eux-mêmes sans le secours divin.

Cette secrète présomption est très-fréquente en nous; sans la

remarquer, nous nous appuyons sur nous-mêmes, au lieu de nous appuyer sur Dieu qui est l'unique appui de notre espérance : *Sola spes nostra misericordia tua.* Or, on ne saurait dire combien ce vice est abominable aux yeux de Dieu, lui qui exige de nous une connaissance sincère de notre néant, de notre faiblesse et de notre impuissance pour le bien, et par conséquent une sainte défiance de nos forces, une défiance qui nous porte à nous confier uniquement en lui et dans le secours de sa grâce. Aussi le punit-il ordinairement, en nous retirant son secours, et en permettant que nous tombions dans des fautes plus graves; parce que Dieu résiste aux superbes et confond les présomptueux : *Deus superbis resistit.* (Jacob. IV, 6.)

Nous en avons un exemple frappant dans la personne de saint Pierre. Vous connaissez tous l'histoire de sa chute : Jésus-Christ ayant prédit à ses disciples qu'ils l'abandonneraient tous au temps de sa passion, Pierre eut la hardiesse et même la témérité de répondre que cela pouvait être vrai pour les autres, mais que pour lui il donnerait sa vie plutôt que de l'abandonner : *Animam meam pro te ponam.* (Joan. XIII, 37.) Ce fut vraiment là une grande présomption et une excessive estime de lui-même.

Mais où aboutirent toutes ces protestations ? Ce même Pierre, peu d'heures après, renia lâchement son divin Maître, il le renia par trois fois et même avec un horrible parjure. — La même chose arrive à ces chrétiens qui pleins d'eux-mêmes, se complaisent vainement dans une certaine ferveur passagère et, oubliant leur propre faiblesse, se croient assez forts par eux-mêmes et se regardent comme sûrs de ne pas tomber. L'effet ordinaire d'une telle présomption, c'est de nous faire tomber à la première occasion, à la première tentation, dans les plus graves excès et d'anéantir en peu de temps les plus belles résolutions. C'est une punition à la vérité, mais c'est aussi un moyen excellent pour nous apprendre à nos dépens, à ne pas nous fier à nous-mêmes, à ne pas compter sur nos propres forces ni sur nos résolutions, mais à mettre toute notre confiance en Dieu, à recourir à lui et à lui demander instamment son secours et son appui en lui disant : Seigneur, de moi-même je ne puis rien, mais je me confie entièrement en vous.

La seconde classe de présomptueux, ce sont ceux qui attendent de Dieu les grâces dont ils ont besoin, sans prendre de leur côté les moyens nécessaires pour les obtenir ; par exemple ils espèrent le pardon de leur péché, sans en avoir une vraie contrition ; la

fuite du péché sans en éviter les occasions ; la victoire sur leurs passions et l'acquisition de la vertu, sans combat et sans effort ; enfin ils espèrent arriver au ciel sans en prendre la route.

Oh ! que cette présomption est commune parmi les chrétiens ! On peut dire que, si on la détruisait, on détruirait le péché lui-même. Remarquez, en effet : demandez à tous les chrétiens s'ils veulent se sauver ; vous n'en trouverez peut-être pas un seul qui ne vous réponde immédiatement que oui. Vous n'en trouverez pas un non plus qui s'aveugle au point de se promettre le ciel, sans rien faire pour le mériter. Mais malheureusement il y en a bien peu qui veuillent prendre la route qui y conduit ; la plupart cherchent des voies détournées ; les uns s'en tracent une à leur mode, les autres en prennent qui ne sont point conformes à l'Evangile. Il faut donc en conclure que l'espérance de la plupart est fausse et présomptueuse, puisqu'ils veulent arriver au ciel par une autre voie que celle que Jésus-Christ nous a enseignée.

Les uns fondent leur espérance sur le soin qu'ils mettent à éviter le mal, mais ils ne s'inquiètent pas de faire le bien qu'ils pourraient et devraient pratiquer. C'est une présomption : car pour se sauver il ne suffit pas d'une bonté négative, il faut un bien positif, il ne suffit pas de s'abstenir du péché ; il faut de plus pratiquer la vertu : *Declina a malo et fac bonum*, voilà les deux fondements de la vie chrétienne ; et nous voyons dans l'Evangile que l'arbre qui ne produit point de fruits est condamné au feu, tout aussi bien que celui qui en produit de mauvais. Comment remplissons-nous donc et nos devoirs généraux de chrétiens, et nos obligations particulières de famille et d'état ? Comment pratiquons-nous les vertus fondamentales du christianisme, l'humilité, la douceur, la charité, la mortification, la pénitence ? Il ne faut pas omettre cet examen, si vous voulez vous assurer de votre salut.

Quelques-uns, par une illusion plus grossière encore, se fondent sur ce qu'ils se voient exempts de certains excès qu'ils remarquent dans les autres, et sur ce qu'en général ils observent les commandements quoiqu'ils les transgressent en matière essentielle sur certains points particuliers. C'est encore une présomption : car, pour se damner, il n'est pas nécessaire de manquer à tous ses devoirs, de transgresser tous les commandements, de charger son âme de tous les péchés ; il suffit de manquer à un seul devoir, de transgresser un seul précepte, de commettre un seul péché mortel, même un péché de parole, de désir ou d'omission : *Quicumque*

totam legem servaverit, offendat autem in uno, est omnium reus. (Jacob. III, 10.)

Ne venez donc pas me dire avec le Pharisien de l'Evangile, que vous n'êtes ni voleurs, ni homicides, ni adultères. Je veux bien que vous ne soyez pas coupables de ces crimes; mais ne peut-il pas y avoir en vous des plaies moins révoltantes en apparence et cependant assez graves et suffisantes pour vous damner? Ne pouvez-vous pas, sous une vie extérieurement régulière, cacher des affections, des complaisances et des désirs criminels? C'est sur votre intérieur que vous devez juger si vous avez droit d'espérer.

Mais elle est encore plus funeste, l'illusion de ceux qui fondent toute leur confiance sur certaines pratiques extérieures, comme les visites des églises, l'assistance à la messe, aux bénédictions du Saint-Sacrement, actes qui ne constituent pas essentiellement le vrai chrétien; ou sur certaines dévotions qu'ils s'imposent selon leur caprice, comme le jeûne et l'abstinance à certains jours déterminés, des chapelets, des prières en l'honneur de la sainte Vierge et des saints. Parmi les chrétiens dont je parle, quelques-uns vivent dans le péché, ils sont vindicatifs, médisants, ivrognes, sensuels et lascifs à l'excès; mais appuyés sur ces pratiques ils se persuadent qu'ils ne peuvent se damner et sous ce prétexte ils se permettent tout ce qu'ils pourraient faire s'ils voulaient absolument se perdre. Et si leur conscience leur reproche leurs péchés et les épouvante, ils se rassurent aussitôt sur ces pratiques de piété, se disant à eux-mêmes qu'une personne qui fait telle et telle pratique de religion n'a rien à craindre et qu'elle ne saurait périr; elles se fortifient encore dans cette persuasion sur ce qu'elles ont lu ou entendu raconter de certaines personnes qui ont bien fini après avoir mené une mauvaise vie. Insensés! tout cela n'est que pure illusion.

Pour commencer par ces exemples qu'elles citent avec tant d'empressement, sont-ils bien certains, sont-ils reconnus et approuvés par l'Eglise? La plupart sont assez douteux; mais je suppose que quelques-uns soient véritables; car je ne veux pas contester que cette grâce de la conversion à la mort ne soit quelquefois accordée, par un privilége spécial, qui vous dit qu'il faille étendre la même faveur à tous les pécheurs et qu'il faille établir comme loi générale ce qui n'est qu'une exception? Et lors même que Dieu serait disposé à l'accorder, il ne le ferait certainement pas en faveur de celui qui a la témérité de se la promettre. Mais sans aller chercher des raisons si loin, je vous le demande, où avez-vous vu dans l'Evangile une

dévotion qui ait le privilége et la vertu de nous faire vivre sans crainte dans le péché ? Dieu n'y menace-t-il pas au contraire, à chaque page, de la mort éternelle quiconque persévère dans le mal ? Vous voyez donc qu'il n'y a rien de moins solide que la confiance que vous mettez sur ces pratiques, lorsqu'elles sont accompagnées d'une vie décidément mauvaise.

Il vaut donc mieux les laisser, me direz-vous. Ce n'est pas ce que je dis, chrétiens ; au contraire, faites-les, elles sont bonnes par elles-mêmes et elles peuvent servir à votre conversion. Le mal n'est pas dans ces pratiques, mais dans la fin que vous vous proposez en les faisant. C'est donc la fin qu'il faut changer, c'est-à-dire que vous ne devez pas vous proposer en les faisant, de vous tranquilliser dans vos péchés ; une pareille fin ne peut que les rendre agréables au démon, abominables devant Dieu, et extrêmement dangereuses pour vous-mêmes ; elles doivent au contraire être unies au désir de sortir de votre mauvais état et avoir pour but de vous obtenir de Dieu des grâces abondantes et une ferme résolution de vous détacher du péché, de changer de vie et de vivre constamment dans la grâce. En les faisant pour cette fin, elles seront agréables à Dieu et elles pourront vous être utiles à vous-mêmes.

Pour en finir sur ce point, sachez qu'en général on tombe dans le péché de présomption, toutes les fois qu'on se flatte de se sauver en se formant une religion à sa mode et des pratiques de piété qui ne sont pas selon la volonté de Dieu ; car nous ne pouvons nous sauver en suivant la voie qui nous plaît à nous-mêmes, mais uniquement en suivant celle que Dieu nous a tracée.

Mais il y a un autre genre de présomption qui est plus mauvaise que toutes celles dont je viens de parler : c'est cette présomption qui, sous prétexte que Dieu est bon et miséricordieux, se fait un titre de cette bonté pour commettre le péché et vivre dans l'impénitence.

Il n'est pas rare, il est même très-fréquent d'entendre certaines personnes ne cesser de louer et d'exalter la bonté et la miséricorde du Seigneur : elles ont raison et assurément la miséricorde de Dieu est au-dessus de tous nos éloges ; mais ce qui m'étonne, c'est de trouver ces louanges excessives dans la bouche de certains chrétiens qui ne sont pas les plus édifiants ; qui sont même assez dérangés et qui ne semblent être vraiment catholiques que sur ce point ; je voudrais donc savoir la raison d'une pareille conduite. Parlons franchement : ne serait-ce point afin de s'autoriser sur cette bonté de Dieu pour vivre dans leurs mauvaises habitudes et pour se tranquil-

liser dans leurs crimes ? Il n'est que trop évident que c'est la conséquence qu'ils prétendent en tirer. Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, je puis donc différer ma conversion, je puis donc continuer à vivre dans le péché; il me supportera, il m'attendra et me recevra bien toujours quand que ce soit que je veuille revenir à lui.

Le Seigneur, dit-on encore, sait et connaît parfaitement la boue dont nous sommes pétris, il a compassion de notre faiblesse et il pardonne facilement. Un *peccavi*, un *miserere mei* à la fin de la vie suffit pour tout réparer. C'est ainsi que l'on compte sur deux choses très-incertaines, le temps et la grâce.

O quel amas d'erreurs ! Votre raisonnement est un péché très-grave contre le Saint-Esprit, puisque vous abusez de la bonté de Dieu en la faisant servir d'occasion et de motif de l'offenser; vous vous encouragez à l'outrager par la pensée qu'il est bon et miséricordieux, c'est-à-dire par une perfection qui devrait au contraire vous porter à le respecter et à l'aimer infiniment; et ce qui est le comble de la perfidie, et je dirai même de l'ignorance et de la folie, c'est que vous lui attribuez une bonté stupide, ridicule, et tout-à-fait indigne d'un Dieu.

Croyez-vous honorer Dieu en lui supposant une pareille indulgence et une pareille bonté ! Certes vous en seriez déshonoré vous-même si on vous l'attribuait. Si on disait de vous chef de famille, que dans votre maison chacun peut violer sans crainte vos ordres, se rire de vos menaces et vous faire mille outrages, parce que vous êtes si bon et si patient que vous ne savez pas vous fâcher ou que du moins vous vous apaisez aussitôt; regarderiez-vous cela comme un éloge ou comme un blâme ? N'est-ce donc pas un blasphème d'attribuer à Dieu une bonté dont vous rougiriez vous-même !

Comprenez donc bien ceci et redressez vos idées sur ce point. La miséricorde divine, disent les théologiens, est infinie *ab intrà*, mais non *ab extrà*, c'est-à-dire, qu'elle est infinie en elle-même, de sorte qu'il n'y a point de péchés qu'elle ne puisse pardonner et que souvent elle ne pardonne en effet; mais elle n'est pas infinie en ce sens qu'elle supporte le péché un nombre infini de fois; autrement personne ne se damnerait, et tous seraient sauvés.

Dieu n'est pas seulement miséricordieux, il est encore juste; sans doute il est bon, mais en même temps il est juste et saint; or comme juste et saint, il ne peut souffrir que sa bonté serve de motif à la malice des hommes, et en cette qualité il est porté à la venger;

aussi quiconque presume de sa bonté s'en rend par la même indigne et ne mérite plus d'obtenir miséricorde.

Remarquez en effet que la miséricorde, tant louée dans les saintes Ecritures, est toujours pour celui qui s'humilie, qui se repent et qui s'efforce de revenir à Dieu; et jamais pour celui qui s'en prévaut pour commettre le péché? Aussi ne promet-il pas sa miséricorde; mais menace-t-il au contraire de toutes les rigueurs de sa justice, celui qui a la sottise de s'en faire un motif pour continuer à pécher: *Ne dicas: miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur. Misericordia enim et ira cito proximant et in peccatores respicit ira illius.* (Eccl. v, 7.) Oui, le Saint-Esprit, empruntant votre propre langage, s'exprime ainsi; ne dites pas: La miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié de mes péchés; car sa colère est bien près de sa miséricorde lorsqu'on en a longtemps abusé, et elle frappe inexorablement le pécheur. D'où le Saint-Esprit lui-même prend soin de tirer cette conclusion; ne tardez pas de vous convertir et ne différez pas de jour en jour, de peur que la colère du Seigneur ne vienne vous frapper soudain: *Ne tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem.* (Ibid.) Pouvait-il s'expliquer plus clairement pour vous tirer de la fatale illusion où vous êtes, et vous faire comprendre combien est mal fondée la présomption de ceux qui, comptant sur la miséricorde de Dieu, continuent par leurs péchés à provoquer sa justice?

Je finis par cette maxime de saint Augustin qui anéantit d'un seul coup toutes les espérances dont je viens de parler: *Nemo sibi promittat*, dit-il, *quod evangelium non promittit:* que personne n'espère ce que l'Evangile ne promet pas; ne vous figurez pas dans Dieu une autre volonté que celle qu'il nous a manifestée. Que dit l'Evangile? *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* L'observation entière et parfaite de la loi, voilà la condition requise pour le salut: or cette observation embrasse tout et la fuite du mal et la pratique du bien, et la haine du péché et l'amour de Dieu, et la fermeté et la persévérance dans les voies du Seigneur.

Espérons donc le ciel, mais prenons les moyens; mettons notre confiance en Dieu, mais faisons le bien: *Spera in Domino et fac bonitatem.* Faut-il faire quelque sacrifice? faisons-le généreusement. Faut-il prendre une forte résolution? prenons-la. Notre conscience n'est-elle pas tranquille sur le passé, faut-il faire une confession générale? faisons-la sans délai. En un mot espérer, mais agir: *Spera in Domino et fac bonitatem.* Ces deux moyens réunis vous tien-

dront également éloignés des deux excès dont je viens de parler : en faisant vos efforts et en travaillant à votre salut, vous n'aurez jamais sujet de désespérer ; vous aurez au contraire toujours un solide motif de confiance, et à la fin vous ne serez pas frustrés dans vos espérances, comme il arrive malheureusement à tant de chrétiens quand arrive l'heure qui dissipe les illusions, parce qu'ils n'ont été chrétiens qu'en apparence et non en réalité, chrétiens à moitié et non pas en entier comme Dieu l'exige.

INSTRUCTION V.

De l'espérance des biens temporels.

Nous n'avons considéré jusqu'ici l'espérance chrétienne que par rapport aux choses spirituelles et aux biens du ciel ; nous ne devons cependant pas laisser de dire quelques mots aussi des biens temporels, des biens qui regardent la vie présente : considérée sous ce rapport, l'espérance s'appelle plus spécialement *confiance* en Dieu. Je vous ai promis en commençant de la traiter à part, parce que cette matière a des règles et des difficultés particulières : car l'espérance que nous devons avoir en Dieu pour les biens de l'âme et de l'autre vie, n'est pas tout-à-fait la même chose que celle que nous devons avoir pour les biens du corps et de la vie présente. Nous ne devons pas donc en raisonner de la même manière quoiqu'elles se ressemblent sous beaucoup de points. J'en ferai donc le sujet de cette instruction et je finirai par là tout ce que j'avais à dire sur cette vertu.

Sommes-nous aussi obligés d'espérer en Dieu pour les choses temporelles? Sans doute ; puisqu'il est la source de tous les biens dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la nature. Nous devons donc le reconnaître comme tel et nous adresser avec confiance à lui dans tous les besoins de la vie présente. Et parmi les moyens qui conduisent au ciel et qui sont l'objet secondaire de notre espérance il faut nécessairement placer aussi les choses nécessaires à notre vie temporelle ; puisque Dieu nous a fait composés d'un corps et d'une âme, et qu'il a voulu que nous passassions un certain nombre d'années sur cette terre. Ainsi comme nous sommes obligés

d'attendre de Dieu les moyens de salut, de même c'est aussi pour nous une obligation formelle d'attendre de lui toutes les choses nécessaires à la conservation et à l'entretien de notre vie temporelle.

Mais sur quoi est fondée une pareille espérance ? Elle est fondée sur la Providence de Dieu ; le Seigneur prend soin de toutes les créatures même les plus viles et les plus méprisables ; à plus forte raison prendra-t-il soin de l'homme pour qui il a créé tout le reste. Elle est fondée surtout sur la promesse de Dieu qui s'est engagé à nous assister dans tous nos besoins.

Ne vous inquiétez pas tant, dit Jésus-Christ, de ce qui regarde la nourriture, le vêtement et l'entretien ; et, pour ranimer notre confiance, il nous donne les plus fortes raisons. Dieu n'est-il pas votre père et le meilleur de tous les pères ; n'est-il pas même le seul qui mérite proprement ce nom ? Mais si vous qui êtes méchants, vous aimez vos enfants, et si vous ne leur donnez pas des pierres quand ils vous demandent du pain, comment pouvez-vous penser que votre Père céleste veuille refuser quelque chose à vos besoins ?

Il est votre Père, parce qu'il vous a créés, et s'il a eu la bonté de vous créer et de vous donner la vie, n'aura-t-il pas la bonté de vous la conserver ? Votre vie n'est-elle pas plus précieuse que les aliments ? Les bêtes les plus féroces ne manquent jamais de nourriture ; et Dieu qui leur donne cet instinct pourra-t-il jamais vous oublier ?

Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment ni ne moissonnent et cependant Dieu les nourrit ; et vous, n'êtes-vous pas plus qu'eux ? Dieu qui prend soin d'eux ne prendra-t-il pas soin de vous ?

Ne vous tourmentez donc pas et ne dites pas : que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous couvrirons-nous ? Ces inquiétudes seraient pardonnables à un païen qui ne croît pas en Dieu ; mais elle sont inexcusables dans un chrétien. Votre Père céleste connaît tous vos besoins : cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît : *Quærite ergo primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* (Matth. chap. v, et 6.)

Tout cela n'est que l'Evangile à la lettre ; d'où vous devez clairement conclure que l'espérance des biens temporels, aussi bien que celle des biens éternels, est fondée sur la puissance, sur la bonté et sur la fidélité de Dieu. Il suit de là que cette espérance doit être aussi ferme et aussi inébranlable que le fondement sur lequel elle repose. Ainsi à quelque extrémité que nous soyons réduits, quel que soit le danger qui nous menace, quelles que soient les tribulations qui nous

accablent, dans tous nos besoins, dans toutes les vicissitudes de la vie, lors même que tout semblerait désespéré et perdu pour nous, ne cessons jamais d'espérer fermement en lui, ne nous laissons jamais abattre, ne perdons jamais confiance; mais abandonnons-nous pleinement à sa providence paternelle, attendons son secours en tout et partout; enfin, comptons sur Dieu plus que sur tous les moyens humains : *Omnem sollicitudinem nostram projicientes in eum; quoniam ipsi est cura de nobis.* (I. Petr. v. 7.) Laisser aller notre cœur à la défiance et à la crainte, c'est lui faire une injure positive.

Mais s'il en est ainsi, d'où vient donc, dira quelqu'un, que, malgré les promesses de Dieu et notre confiance en lui, nos espérances sont ordinairement vaines? Oh, c'est ici le point essentiel : il faut bien comprendre les réserves et les conditions sous lesquelles cette promesse nous est faite, afin de ne pas nous scandaliser et perdre confiance si nos espérances ne se réalisent pas.

1° La promesse de Dieu ne regarde que le nécessaire, elle ne regarde pas le superflu; il veut pourvoir à nos besoins et non satisfaire tous nos désirs. Voilà pourquoi il nous apprend, dans l'oraison dominicale, à ne demander que notre pain de chaque jour : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè.* Vous donc qui vous plaignez d'avoir esperé en vain, remarquez quel est le but de vos désirs et de vos espérances. D'ordinaire vous attendez de Dieu des biens vains et inutiles, pour ne pas dire dangereux : les honneurs, les richesses, la prospérité, la santé, la cessation du travail, etc.; toutes ces choses peuvent bien être des moyens de salut, mais souvent elles sont des empêchements et des obstacles. Il ne faut donc pas s'étonner si Dieu trompe votre attente. Il ne s'est pas engagé à vous donner ces biens, et, en vous les refusant, il vous prouve plus son amour qu'en vous les accordant.

2° La promesse de Dieu ne regarde pas toute espèce de personnes, elle ne regarde que ses fidèles serviteurs. Il est libéral avec tout le monde, il est vrai, même avec ses ennemis; mais il ne s'est proprement obligé qu'envers ses serviteurs : il nous a promis de pourvoir à tous nos besoins, pourvu que le service de Dieu et le salut, de notre âme soient notre première occupation : *Quærite primùm regnum Dei.* Vous donc qui vous plaignez d'avoir espéré en vain, mettez la main à la conscience, voyez un peu comment vous avez accompli cette condition et de quelle manière vous vivez. Si vous ne pensez point du tout à Dieu, comment pouvez-vous croire qu'il

pense à vous? Si vous n'avez nul zèle pour les intérêts de Dieu, comment pouvez-vous prétendre qu'il veille sur les vôtres? Au lieu de vous plaindre de lui, remerciez-le de vous avoir conservé la vie, quoique vous ne l'ayez consacrée qu'à l'offenser. Ce n'est certainement pas là un petit bienfait.

3° La promesse de Dieu n'a pas un temps déterminé; il ne vous a pas promis qu'au premier regard que vous jetterez, au premier soupir que vous pousserez vers le ciel, il en descendra de suite les secours et les grâces que vous demandez. Dieu veut vous les accorder, il est vrai, mais dans le temps le plus opportun pour vous. Vous qui vous plaignez donc d'avoir espéré en vain, plaignez-vous, plutôt, de vous être trop tôt lassés d'attendre; accusez l'impatience de vos désirs qui ne savent souffrir le moindre retard. Si vous eussiez eu la patience de vous résigner et d'attendre quelques semaines et même quelques jours, Dieu serait venu à votre secours.

Il y a sur cette matière une autre réflexion plus importante et qui fait disparaître toute difficulté. La promesse que Dieu nous a faite, par rapport aux biens d'ici-bas, n'est pas absolue, mais elle est toujours conditionnelle; il ne nous les a promis qu'autant qu'ils sont utiles à notre salut; car le corps n'est fait que pour l'âme et le temps pour l'éternité. Si donc Dieu voit que la privation de ce bien même que vous croyez nécessaire, doit être avantageuse pour vous, il peut sans manquer à sa parole vous le refuser à cause de votre fin principale qui est votre salut.

Cette vérité incontestable étant admise, nous ne devons pas nous étonner de voir quelquefois des personnes sages, vertueuses et pleines de confiance en Dieu, réduites à de dures extrémités. Nous ne devrions pas être surpris, lors même que nous en verrions quelques-unes mourir de faim. Dieu qui est le maître absolu de notre vie, est bien le maître aussi de nous l'enlever par les moyens qui lui plaisent, sans en excepter ce genre de mort, pas plus que tout autre. Et qu'importe à un chrétien de mourir de faim ou d'une chute, par le fer, par la foudre ou de maladie: pourvu qu'il meure dans le Seigneur, toute espèce de mort lui est avantageuse à lui-même et glorieuse à Dieu. Ceci soit dit en passant pour désabuser ces sortes de personnes qui se trouvant réduites à la nécessité, se croient en droit de recourir à des moyens criminels. Faites plutôt à Dieu le sacrifice de votre vie; il saura bien vous en récompenser; mais n'ayez jamais recours à de pareils moyens.

Concluez de là que l'espérance des biens temporels, pour être juste

et selon Dieu, doit toujours se rapporter au salut de notre âme : elle doit donc être, calme, résignée et soumise à la volonté de Dieu qui seul connaît ce qui nous est avantageux. Il a promis de nous secourir et de nous assister ; ayons donc une ferme confiance en lui. Mais il l'a promis dans l'ordre de notre intérêt spirituel ; mettons donc tout entre ses mains. Et quand il ne juge pas à propos de nous accorder ce que nous désirons, espérons quelque chose de mieux, je veux dire, la grâce de faire un bon usage de son refus et de tendre à notre dernière fin par des voies plus parfaites. En espérant de cette manière, quelles que soient les dispositions de Dieu sur nous, nous serons toujours contents.

Voyons maintenant quels sont les péchés que l'on commet sur cette matière. Ici encore on peut tomber dans deux excès : ou un excès de confiance ou un excès de défiance.

On tombe dans une trop grande confiance, lorsqu'on attend de Dieu des secours pour les besoins temporels, sans employer les moyens que la providence met à notre disposition. Comme notre coopération est nécessaire pour les biens de l'âme, de même elle est nécessaire aussi pour les biens du corps. Dans toutes nos affaires et dans tous nos besoins, nous devons commencer par employer tous les moyens humains licites et permis, comme si nous n'avions rien à attendre de Dieu ; et ensuite tout attendre de Dieu, comme si nous n'avions rien fait nous-mêmes. Par conséquent sommes-nous dans la pauvreté, dans les tribulations, dans les maladies, nous devons travailler, nous industrier, avoir recours aux personnes de qui nous pouvons recevoir du secours ou du soulagement.

Agir autrement, ce serait attendre tout de Dieu, sans rien faire et par conséquent ce serait tenter Dieu par une téméraire présomption.

Si Jésus-Christ nous a dit dans l'Evangile de ne pas nous inquiéter par rapport aux choses temporelles : *Nolite solliciti esse*, il a seulement voulu par là nous défendre ces soucis et ces inquiétudes excessives qui sont toujours vicieuses ; parce qu'elles renferment une secrète défiance de Dieu et un manque de soumission à sa sainte volonté ; et ce qui est pire, parce qu'elles nous détournent extraordinairement de notre affaire principale qui est le soin de notre âme et de notre salut éternel. Mais il n'a jamais entendu, par ces paroles, nous défendre de travailler ; il a voulu affermir notre confiance et non encourager notre oisiveté et notre paresse.

Cependant le désorde le plus commun pour les choses qui regar-

dent le corps et la vie présente, ce n'est pas de se confier trop en Dieu ; c'est plutôt de s'y confier trop peu ou point du tout. C'est une chose vraiment surprenante que l'opposition que je remarque sur ce point entre la foi et la pratique. En effet, vous croyez et vous avez coutume de dire que Dieu voit tout, qu'il peut tout, qu'il règle tout, qu'il préside à tout, qu'il est le maître souverain et absolu de toutes choses : ce sont là de belles paroles ; mais votre conduite y correspond-elle ? Si vous étiez bien persuadés de ces vérités, vous n'entreprendriez jamais rien de tant soit peu important, sans recourir à Dieu pour en recevoir lumière, conseil et direction et pour assurer le succès de votre entreprise ; tandis que dans vos projets et vos affaires vous comptez sur tout, excepté sur lui et sur son secours.

De même, lorsque vous vous trouvez dans des circonstances pénibles, dans la fatigue, dans les tribulations, dans l'infortune, quels sont vos premières pensées, vos premiers soins et vos premières sollicitudes ? A qui recourez-vous ? A qui vous recommandez-vous en premier lieu ? A vos amis, à vos parents, à vos protecteurs, à tous les moyens que suggère la prudence humaine. N'est-ce pas ainsi ?

Mais vous adresser à Dieu, lui exposer avec confiance votre position et vous recommander à lui, cela ne vous vient pas même en pensée. Et si vous élevez vos regards et votre cœur vers Dieu, ce n'est qu'après avoir tenté inutilement toutes les autres ressources et tous les autres moyens. Ce qui prouve que ce n'est que par désespoir de cause que vous vous adressez à lui, que vous avez recours à la prière et que vous venez aux pieds de ses autels.

A quoi sert donc la foi que vous avez l'honneur de professer, sur Dieu et sur son domaine absolu et universel, si vous la démentez ainsi dans toutes vos actions et dans toute votre conduite ? C'est là, chrétiens, une défiance et un mépris dont Dieu se tient profondément offensé. Ne semble-t-il pas qu'il ne tient pas votre sort entre ses mains, et que les autres moyens peuvent quelque chose sans son concours. Défiance et mépris que souvent Dieu punit en déjouant vos espérances même les plus sûres et les mieux fondées en apparence, en traversant vos projets, en déconcertant vos mesures, vous faisant ainsi toucher au doigt l'insuffisance des moyens et des industries sur lesquelles vous comptez, au préjudice de la confiance que vous devez placer en lui.

Apprenons-donc, mes très-chers frères, à mettre en Dieu seul

toute notre confiance; je le répète, il ne faut pas négliger les moyens humains; mais remarquez bien: autre chose est de s'en servir et autre chose de mettre en eux sa confiance. Nous devons employer ces moyens afin de ne pas avoir la prétention d'obtenir des miracles de Dieu; mais il faut en user de manière à les regarder uniquement comme des instruments dont Dieu se sert pour nous secourir, et bien nous persuader qu'ils ne produiront pour nous ni plus ni moins que ce qu'il plaira à Dieu.

Si vous en usez de cette manière, votre confiance n'aura pas d'autre fondement que Dieu, elle se reposera entièrement sur lui; on ne vous entendra plus vous attribuer avec un sot orgueil à vous-même et à votre industrie, ce qui n'est qu'un don de Dieu; et au lieu de vous en glorifier avec ostentation, vous renverrez à Dieu avec reconnaissance tout le succès de vos entreprises, conformément aux règles de la foi. Pour conclusion et pour fruit de cette instruction, retenez bien les maximes suivantes :

1° Ne comptez jamais sur vous-mêmes, ou sur les qualités que vous croyez avoir, ni sur vos richesses, vos talents, votre habileté, votre puissance, votre industrie et votre adresse. Ce sont là tout autant de vains et de fragiles appuis; l'histoire du monde nous en fournit des milliers de preuves. Combien de personnes se regardaient comme des colonnes inébranlables et éternelles, qui cependant sont tombées en débris dans la poussière et ont été réduites à néant. Lorsque Dieu veut humilier la grandeur humaine, il sait anéantir jusqu'aux rois et aux royaumes: *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam; nisi Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam.*

2° Moins encore devons-nous compter sur les amis, sur les parents et les protecteurs; c'est encore là une espérance vaine et maudite: *Maledictus homo qui confidit in homine.* (Jerem. XVII, 5.) Les hommes manquent souvent du pouvoir et plus souvent encore de la volonté de nous secourir. S'il faut pour cela se donner la moindre peine, faire le plus petit sacrifice, ils ne se dérangeront pas même. Dans le monde, chacun cherche son intérêt et lorsque cet intérêt l'exige, l'un se retire, l'autre vous trahit, nul ne vous assiste avec désintéressement et cordialité.

On peut d'autant moins se fier sur les hommes, que l'on voit même souvent tourner contre soi le secours qu'on était allé mendier auprès d'eux et qu'on était en droit d'en attendre. Aussi Jésus-Christ nous dit : *Cavete ab hominibus:* défiez-vous des gens du

monde; vous ne trouverez en eux que froideur, indifférence, égoïsme, artifice et trahison.

3° Ce serait bien pire, si vous placiez votre confiance dans le péché et si vous alliez vous servir pour vivre, vous élever et vous enrichir, de fraudes, de fourberies, d'injustices ou d'autres moyens illicites et criminels. Quel aveuglement de s'imaginer prévaloir contre Dieu, et réussir dans ses entreprises en dépit de lui, par des offenses et des outrages journaliers ? Nos affaires ne peuvent manquer de mal réussir ; et si elles réussissent par de semblables moyens, pendant le court espace de cette vie, c'est encore un plus grand malheur pour nous. Rappelez-vous le proverbe : *Dieu ne paie pas tous les samedis ;* proverbe auquel correspond ce texte de l'Ecriture : *Altissimus est patiens redditor.* (Cul. v, 4.) *Patiens*, il est vrai, mais *redditor*; tôt ou tard arrivera l'époque du payement, le temps d'une justice rigoureuse où Dieu se vengera des moyens criminels que vous avez employés.

4° Enfin confiance en Dieu : voilà le fondement de toutes nos œuvres et le plus solide appui de notre espérance. Montrez plus de zèle pour la gloire de Dieu, pour votre âme et pour votre salut que pour vos intérêts temporels : *Quærite primùm regnum Dei.* Si vous vous attachez fortement à Dieu, à sa grâce et à l'observation de sa sainte loi, vous pouvez en toute circonstance vous confier entièrement en lui ; il prendra soin de vous et de vos intérêts temporels ; car excepté quelques cas très-rares, que Dieu permet pour sa plus grande gloire et pour notre plus grand bien, généralement parlant, il accomplit toujours cette divine parole : *Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

En voilà assez ; faites-en l'épreuve et vous resterez convaincus par une intime et douce expérience que Dieu est la source, la vraie source, la source unique de tout bonheur et pour le temps et pour l'éternité.

INSTRUCTION VI.

De la prière. Sa nécessité.

Le grand moyen établi de Dieu pour obtenir les biens temporels

et spirituels, le moyen sûr, infaillible et universel, c'est la prière. En conséquence, après vous avoir parlé de la vertu d'espérance, je vais maintenant vous parler de ce puissant moyen, la prière. Il est très-important de vous former une idée bien juste d'un exercice si saint et si salutaire; car c'est la négligence de cet exercice ou le mauvais usage qu'on en fait, qui sont véritablement la source de notre indigence et de notre pauvreté spirituelle. Sans la prière fréquente et bien faite, il est moralement impossible de se sauver, comme aussi avec l'usage fréquent de la prière il est impossible de se damner.

Nous verrons donc successivement trois choses sur cette importante matière : 1° La nécessité et l'importance de la prière; 2° l'efficacité et l'extrême facilité de cet exercice; 3° enfin les conditions qui doivent l'accompagner pour qu'elle soit exaucée.

Disons d'abord ce que c'est que la prière et combien il y en a d'espèces. On la définit ordinairement : une élévation de notre âme vers Dieu, *Oratio est elevatio mentis in Deum*, pour lui demander les secours et les grâces dont nous avons besoin et nous unir à lui par de saintes affections. Remarquez bien ces deux choses; car la demande des grâces qui nous sont nécessaires est bien la partie principale de la prière; mais cependant ce n'est pas toute la prière; puisque nous pouvons aussi, élever notre cœur vers Dieu et nous unir à lui de bien d'autres manières, sans rien lui demander. Par conséquent, outre la demande des choses nécessaires, il faut comprendre dans la prière, l'adoration par laquelle prosternés et anéantis devant Dieu, nous reconnaissons la majesté infinie et la souveraine grandeur de Dieu; la louange par laquelle nous célébrons ses divines perfections, en chantant son mérite et son excellence, en le remerciant des bienfaits que nous ne cessons de recevoir de sa main libérale; l'offrande et la consécration que nous lui faisons de nous-mêmes, comme à notre Créateur et à notre souverain Maître, la détestation de nos péchés, et les actes des trois vertus théologales, de foi, d'espérance et de charité. Toutes ces nombreuses affections sont comprises dans la prière, quoique sous ce nom, on entende principalement la *demande*.

Il y a deux sortes de prière, la *mentale* et la *vocale*. Si nos demandes, nos affections se produisent purement dans notre cœur, sans être exprimées par notre bouche, la prière s'appelle *mentale*; et comme ces actes sont produits en nous par la méditation sérieuse et attentive de quelques-unes des vérités de la foi, l'oraison men-

tale s'appelle ordinairement *méditation*. Si ces affections sont exprimées extérieurement par des paroles, la prière s'appelle vocale; on lui donne ce nom parce qu'elle manifeste les sentiments de notre cœur par l'organe de la voix. Cependant il ne faudrait pas croire qu'une prière puisse être purement vocale; car la prière mentale peut bien se faire sans le secours de la parole, mais non la vocale sans le secours du cœur; ce serait un corps sans âme, un acte purement matériel, cela ne pourrait plus s'appeler prière.

Cela n'empêche pas que la prière vocale ne soit d'obligation; car Jésus-Christ nous en a fait un précepte. Il nous en a donné lui-même l'exemple, puisqu'il s'en est servi bien souvent auprès de son Père, et il nous en prescrit la forme en nous ordonnant de réciter la prière dominicale : *Vos autem sic orabitis : Pater noster qui es in cœlis*, etc. (Matth. VI, 9.). Il est est bien vrai que Dieu voit le fond de notre cœur et qu'il n'a pas besoin que nous lui découvrions nos pensées : cependant plusieurs motifs nous obligent à le faire : 1° parce qu'elle sert à rendre à Dieu un culte parfait, puisque étant composés non-seulement d'une âme, mais encore d'un corps, nous devons le louer et le glorifier, aussi par notre corps; 2° par ce qu'elle sert à exciter et à enflammer les sentiments de notre âme; 3° parce qu'enfin elle sert à édifier le prochain et à entretenir le culte extérieur et public. C'est pour cela que l'Eglise a établi la psalmodie et l'office public; et les fidèles doivent se conformer fidèlement à cette pratique, en s'imposant certaines prières surtout les plus communes, comme le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, etc., et les actes des vertus théologales. Celui donc qui se contenterait de prier de cœur et qui ne voudrait pas prier de bouche, ne serait certainement pas exempt de faute.

Après ces notions générales, voyons maintenant quelle est l'obligation et la nécessité de la prière. Cette obligation est fondée sur trois motifs : motif d'obéissance, motif de justice et motif de charité.

1° *Motif d'obéissance*, fondé sur le précepte si souvent réitéré de Jésus-Christ, et qu'il n'a pas fait seulement pour les moines et les religieux, comme le monde le prétend, mais pour tous les chrétiens sans distinction : *Dicebat ad omnes*, priez, demandez, cherchez, frappez, importunez; il faut toujours prier et persévérer dans la prière : *Petite, quærite, pulsate : oportet semper orare; orationi instate; sine intermissione orate.* On dirait qu'il ne saurait se lasser de le répéter, tant il tient à nous bien pénétrer de la rigoureuse et indispensable nécessité de prier.

2° Mais lors même que nous n'aurions pas ici un precepte spécial et formel, le culte que nous devons à Dieu, et la vertu de religion nous en feraient un devoir, et j'appelle cette seconde raison un *motif de justice.* Tout nous oblige d'adorer à tout instant la souveraine excellence de Dieu, notre premier principe et notre dernière fin, notre créateur, notre conservateur, notre maître et notre bienfaiteur.

Or c'est ce que l'on fait par les actes de cette vertu qui a pour premier et principal objet de reconnaître et de confesser la suprême excellence de Dieu, je veux dire par la vertu de religion. Parmi les actes de cette vertu, dit saint Thomas, il faut placer en première ligne la prière : *Oratio est præcipua inter actus religionis;* car en nous humiliant devant Dieu, en le remerciant, en lui exposant nos misères et nos besoins, nous l'adorons et nous le reconnaissons pour ce qu'il est, et c'est précisément en quoi consiste le culte que nous lui devons; or ce culte étant prescrit par le premier commandement, on doit dire que la prière est prescrite aussi par ce même commandement.

3° Mais enfin n'y aurait-il pas d'autre raison, la charité nous en ferait un devoir, cette charité que nous nous devons à nous-mêmes et à notre âme. Pour bien comprendre ce troisième motif, il faut bien comprendre deux choses.

La première, c'est qu'à raison de notre extrême pauvreté, de notre faiblesse et de nos mauvaises inclinations, nous ne pouvons pas faire le moindre bien; nous ne pouvons, par nos propres forces, ni pratiquer la vertu, ni fuir le péché, ni résister aux tentations, ni éviter les dangers, ni pourvoir aux besoins continuels que nous éprouvons sans cesse; nous avons donc continuellement et incessamment besoin du secours de Dieu : *Sufficientia nostra ex Deo est.*

La seconde, c'est que nous n'obtenons ordinairement de Dieu un secours si important et si nécessaire, que par le moyen de la prière; Jésus-Christ nous l'a déclaré en termes formels : *Petite et accipietis.* Je dis *ordinairement*, parce que, comme l'observe saint Thomas, Dieu accorde quelquefois certaines grâces sans qu'on les lui demande; mais c'est là une exception sur laquelle nous n'avons pas droit de compter; et puis, cette exception ne regarde que quelques secours particuliers et de moindre importance et non pas les grandes grâces ni toute la série des grâces qui nous sont nécessaires pour persévérer toute notre vie et mourir saintement. Lors même que dans cet ensemble de secours il y en aurait quelques-uns que Dieu accorde

sans qu'on les demande, il y en a beaucoup d'autres qu'il a résolu de n'accorder qu'à celui qui les demande; mais surtout la plus grande de toutes les grâces, je veux dire, le don de la persévérance. Reste donc toujours la règle que Dieu a établie, *petite et accipietis*. Mais comme la charité nous oblige de prendre tous les moyens nécessaires à notre salut, et que parmi ces moyens la prière est le plus indispensable, nous devons en conclure qu'elle est d'une nécessité absolue et d'une obligation rigoureuse.

Cela ne veut pas dire sans doute que nos prières soient nécessaires pour que Dieu connaisse nos besoins; et qu'il ne puisse les soulager sans en entendre l'exposition de notre part, il voit tout et il sait tout; mais il veut être prié et sollicité, supplié et déterminé par nos prières à nous exaucer. Maître de ses dons, il ne veut nous les accorder qu'à cette condition. Or cette condition est très-raisonnable, puisqu'elle est fondée sur la nature de Dieu et sur la nature de l'homme, je veux dire, sur le domaine souverain et absolu de Dieu et sur notre souveraine et essentielle dépendance. Cette dépendance nous fournit l'occasion de pratiquer les plus belles vertus du christianisme et ces actes nous procurent les plus grands avantages.

Voilà donc quelle est l'importance et la pratique de la prière. Pour résumer tout en quelques mots, elle est nécessaire tout à la fois de nécessité de précepte et de nécessité de moyen : de précepte, à cause du commandement de Jésus-Christ et du culte que nous devons à Dieu et qui nous est prescrit par la vertu de religion ; de moyen, parce que la grâce de Dieu est essentiellement attachée à la prière; or comme personne ne peut se sauver sans la grâce, ainsi nul ne peut se sauver sans la prière. Vous voyez donc toujours plus clairement que cet exercice n'est pas seulement pour les prêtres, mais encore pour tous les fidèles, comme c'est pour tous une obligation d'adorer Dieu et que tous aussi ont besoin d'implorer son secours pour se sauver.

Que devons-nous conclure de là ? Nous devons en tirer plusieurs conséquences très-importantes : 1° Que la prière doit être la première de nos actions et qu'elle doit faire indispensablement partie de notre vie ; qu'il ne faut pas confondre cette pratique, comme quelques-uns se l'imaginent, avec certaines pratiques de dévotion que l'on peut faire ou laisser à son gré selon les circonstances. Par exemple, si, ayant l'habitude d'assister à la messe tous les jours ouvriers, vous vous trouvez tellement occupés que vous ne puissiez l'entendre, vous ne faites pas un péché en l'omettant ; parce que

ce n'est ici qu'une œuvre de conseil et non de précepte ; mais si pour la même raison vous négligez la prière, vous manquez à un devoir rigoureux et vous faites un péché. Vous péchez contre le précepte de Jésus-Christ qui n'est pas moins clair et moins rigoureux que tout autre ; que celui, par exemple, d'aimer Dieu, de pardonner les injures, de respecter ses parents, etc. Vous péchez contre le culte que vous devez à Dieu, puisqu'en négligeant cet exercice, vous n'honorez pas Dieu, vous ne le glorifiez pas, votre vie n'est plus que celle d'un vil animal ; vous péchez enfin contre la charité que vous vous devez à vous-mêmes, puisqu'en laissant la prière, vous vous privez des secours dont vous avez besoin pour vivre saintement. Et voilà encore une seconde conclusion à tirer.

2° Que l'omission de la prière non-seulement est par elle-même un péché ; mais que de plus elle est la source d'une foule d'autres péchés ; car si nous manquons de force pour observer la loi de Dieu et en accomplir les devoirs, si nous succombons facilement aux tentations, si nous tombons dans le péché ; l'unique raison en est le défaut de prière. Nous ne pouvons donc excuser nos fautes en disant que nous manquons des secours nécessaires ; car Dieu est un maître très-sage, il ne nous commande pas l'impossible. Mais en nous ordonnant une chose, il nous avertit de faire ce que nous pouvons et de demander ce que nous ne pouvons pas : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet facere quod possis et petere quod non possis.* Ce qui signifie que si nous n'avons pas toujours la force de pratiquer tel bien et d'éviter tel mal, nous avons toujours le pouvoir de prier et d'obtenir par la prière les grâces nécessaires pour cela. C'en est assez pour anéantir toutes nos excuses ; puisque, quel que soit le secours particulier qui nous manque, il faut toujours l'attribuer à l'omission volontaire et coupable de la prière, puisque la prière est comme la monnaie avec laquelle on peut tout se procurer.

3° Enfin le plus grand de tous les malheurs pour un chrétien, c'est d'abandonner la prière, parce qu'alors il renonce au plus essentiel et au plus indispensable de tous les moyens de salut. Tous les autres moyens peuvent se suppléer de quelque manière ; ainsi dans les sacrements, le désir peut suppléer dans quelques cas au sacrement lui-même ; la contrition parfaite peut tenir lieu de la pénitence ; une bonne œuvre peut être remplacée par une autre, comme l'aumône par le jeûne et ainsi des autres. Mais la prière ne peut se suppléer, elle est le seul moyen de salut qui n'a pas de

supplément ; et si vous le négligez, votre perte est certaine et irréparable. Ceci se vérifie surtout dans les pécheurs d'habitude, dans les âmes endurcies dans le mal, l'unique moyen de salut qui leur reste, c'est la prière. Ils peuvent répéter avec le saint homme Job : *Derelicta sunt tantum labia circà dentes meos :* au milieu des ruines entassées dans leur cœur par le péché, au milieu des ténèbres de leur âme, avec une volonté asservie par les passions et les mauvaises habitudes, il ne leur reste plus que la voix pour pousser des cris et des gémissements vers Dieu et essayer de l'attendrir sur leur état. S'ils ne se servent pas de ce moyen ou s'ils ne veulent s'en servir, on peut les regarder comme perdus. Voilà encore une preuve de plus de l'importance de la prière.

Mais quand faut-il prier ? Jésus-Christ nous dit qu'il faut toujours prier et ne jamais cesser de prier : *Oportet semper orare et nunquam deficere* (Luc. XVIII, 1.) ; paroles qui, selon les saints Pères, renferment un précepte et non un simple conseil.

Mais, me direz-vous, comment est-il possible de toujours prier ? Cela est possible en un certain sens et je vous ferai voir plus tard comment on peut toujours prier. Cependant si on considère la prière dans son sens le plus restreint, et qui consiste à se mettre à genoux devant Dieu et à s'entretenir avec lui par des demandes et des affections, le précepte de Jésus-Christ ne doit pas se prendre dans la rigueur des termes ; mais il signifie au moins que cet exercice doit être très-fréquent, quoiqu'il ne soit pas facile de préciser quelle est la fréquence des actes qu'il faut faire pour ne pas violer la loi. Il est certain qu'on ne serait pas exempt de fautes graves, si on laissait passer un temps considérable sans se recommander à Dieu ; il est certain qu'il y a des occasions, des rencontres, des tentations, des dangers où l'on ne peut, sans se rendre coupable et coupable de fautes graves, omettre la prière ; il est certain enfin que l'on est obligé de prier matin et soir.

La prière du matin est d'une obligation indispensable. Si nous ouvrons les yeux à la lumière, c'est par un nouveau bienfait de Dieu qui nous a conservé pendant la nuit ; n'est-il donc pas bien juste que la première pensée de notre esprit et le premier mouvement de notre cœur soient pour Dieu ? puisqu'il est notre premier principe, le maître souverain de qui nous dépendons à tout instant, nous devons lui offrir nos premiers hommages et nous ne pouvons y manquer sans injustice. Aussi le Saint-Esprit, parmi les marques d'un homme juste et d'un bon chrétien, place celle-ci : Il offre son

cœur à Dieu dès le point du jour et il consacre ses premiers moments à l'adoration et à la prière : *Justus cor suum tradet ad vigilandum diluculò ad Deum, qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecabitur.* (Eccli. xxxix, 6.) C'est d'ailleurs notre intérêt, puisque, toute la journée, nous aurons des devoirs à remplir, des croix à supporter, des tentations à vaincre. Combien il nous importe donc de nous prémunir dès le point du jour et de mériter la protection de Dieu !

Mais la prière du soir n'est pas moins importante. Nous avons tous deux sortes de dettes à payer à Dieu, quoique à des titres bien différents; une dette de reconnaissance pour les bienfaits que nous recevons chaque jour de lui, et une dette d'outrage pour les fautes que nous commettons chaque jour. Nous devons payer l'une et l'autre avant de nous mettre au lit. Combien qui se sont perdus pour avoir négligé une pratique si salutaire ! Combien qui ont été, pendant leur sommeil, tout-à-la-fois frappés de mort subite et précipités en enfer ! Si le soir ils avaient eu la bonne habitude de faire un acte de contrition, ils auraient obtenu le pardon de leurs fautes et ils ne se seraient pas perdus pour l'éternité. Oh ! que de manquements en cette matière, combien de chrétiens vivent comme les animaux, sans jamais penser à Dieu ni le matin ni le soir ! Si ces manquements leur arrivent rarement et par exception, je ne dirai pas que ce soit une faute grave ; mais si cela leur arrive par habitude, cette omission est très-grave et on ne peut l'excuser de péché mortel.

Et ne venez pas me dire que vos affaires ne vous laissent ni le temps ni le loisir de prier ; car c'est là une excuse fondée sur des principes qui déshonorent votre foi.

Vous ne pouvez prier parce que vous êtes trop occupés ; c'est-à-dire que pour vous, les intérêts du corps vont avant les intérêts de l'âme, et que le salut n'est pas l'affaire première et essentielle. Vous êtes forcés de convenir de cela, si vous voulez donner quelque valeur à votre excuse. Or ces principes ne sont-ils pas directement opposés au christianisme que vous professez ?

Je pourrais vous donner un démenti et vous prouver que le temps ne vous manque point du tout, et que, quelque pressantes que soient vos occupations, vous savez néanmoins trouver du temps pour les nouvelles, pour les amusements, pour la curiosité, pour rester oisifs sur les places, dans les magasins et dans les boutiques. Mais sans aller chercher cette raison, il me suffit de vous dire que vous ne devez pas exclure du nombre de vos affaires, l'affaire essentielle,

telle pour laquelle Dieu vous a placés en ce monde; et que, s'il vous accorde le temps, ce n'est pas pour le consacrer tout entier aux intérêts de la terre, au détriment de votre âme. D'autant plus que Dieu sait tenir compte de la position de chacun et qu'il se contente de peu ; il vous demande seulement de lui offrir à votre lever les prémices de votre journée et de ne pas la terminer sans vous mettre sous sa protection; de renouveler quelquefois pendant le jour l'offrande de vos actions, d'assister à la messe si vous le pouvez, de faire une visite au Saint-Sacrement et enfin de ne pas vous mettre au lit sans vous prosterner devant Dieu, pour lui demander sa sainte bénédiction. Combien de personnes aussi occupées que vous, font tout cela ?

Prière donc, prière ! La prière est la nourriture de l'âme comme le pain est la nourriture du corps ; et de même que le corps qui ne prend pas de nourriture perd ses forces, languit et meurt; ainsi l'âme qui ne prie pas s'affaiblit, languit et meurt aussi.

Prions, notre bonheur même temporel l'exige. Que de malheurs imprévus peuvent nous arriver ! Combien que nous ne pouvons prévenir lors même que nous les prévoyons ? De quelle prudence n'avons-nous pas besoin pour bien nous conduire dans notre profession particulière ou dans notre emploi quel qu'il soit ! Au milieu de tant de périls et de tant de besoins nous n'avons d'autre secours qu'en Dieu.

Mais soyons exacts à prier à cause des besoins bien plus grands de notre âme, pour éviter le péché et les occasions du péché, pour vaincre les tentations, pour obtenir notre conversion si nous sommes pécheurs, notre persévérance si nous sommes justes, la ferveur si nous sommes tièdes, enfin pour obtenir la grâce inappréciable de mourir dans l'amitié de Dieu, grâce sans laquelle toutes nos peines seraient perdues, et qui n'est accordée absolument qu'à la prière : *Suppliciter tantùm mereri potest.* Nous verrons dans une autre instruction comment cette prière qui est un moyen indispensablement nécessaire, est en même temps souverainement efficace pour nous obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin.

INSTRUCTION VII.

De l'efficacité et de la facilité de la prière.

Si la prière est aussi importante et aussi nécessaire que nous l'avons vu dans la dernière instruction, il faut ajouter qu'elle est aussi toute-puissante dans ses effets et très-facile dans sa pratique. Oui sans doute, et ce sont précisément les deux points que j'espère vous prouver aujourd'hui en peu de mots. Je vous parlerai donc de l'efficacité et de la facilité de la prière, deux motifs qui serviront à confirmer toujours plus, ce que nous avons dit de sa nécessité.

Il y a une grande différence entre supplier Dieu et supplier les hommes. Lorsque nous nous adressons aux hommes, l'effet de nos prières est toujours incertain, parce que souvent ils ne peuvent pas et souvent aussi ils ne veulent pas nous exaucer, et quelquefois encore après des promesses formelles, nous n'obtenons rien, parce qu'ils sont inconstants et trompeurs. Au contraire, en recourant à Dieu, comme il faut, nous sommes certains que nos demandes ne seront pas rejetées et que nous obtiendrons sa grâce, pourvu que nous la demandions avec les conditions requises. Cette vertu et cette puissance de la prière sont fondées sur trois raisons.

1° Sur la nature même de la prière, qui a pour but de disposer l'esprit des autres à nous accorder nos demandes, et à nous les accorder par le seul motif que nous les demandons. Quiconque prie ne s'appuie pas sur son propre mérite; mais sur la puissance, sur la générosité et sur la bonté d'autrui. L'honneur de celui à qui il s'adresse est donc intéressé à l'exaucer. Si cela est vrai des hommes, à plus forte raison de Dieu qui aime à être prié, qui nous invite à prier, qui est glorifié par nos prières. Par ces prières, en effet, nous le reconnaissons comme un Père plein d'amour pour nous, comme un Maître puissant et miséricordieux qui, pour nous exaucer, ne manque ni de pouvoir ni de volonté. Il n'y aurait pas d'autre motif que celui-là, il suffirait à lui seul pour rendre nos prières efficaces.

2° Mais nous avons en outre la *parole formelle* de Jésus-Christ, qui tant de fois et de mille manières différentes, nous a assurés que

Dieu veut nous exaucer : *Quæcumque petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis; petite et accipietis ; quærite et invenietis ; pulsate et aperietur vobis.* « Tout ce que vous demanderez, dit-il, à mon Père, en mon nom, il vous l'accordera. — Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Quoi que ce soit que vous demandiez en priant, vous le demanderez avec confiance, et vous l'obtiendrez ; » et tant d'autres promesses semblables que j'omets pour abréger ; promesses qu'il a répétées et confirmées par serment : *Amen , amen dico vobis.* Nous sommes donc aussi certains d'obtenir de Dieu ce que nous demandons, qu'il est certain qu'il ne peut manquer à sa parole. Quoique le Seigneur ne nous doive rien, cependant, en vertu de sa parole, il s'est constitué notre débiteur : *Promissor Deus*, *debitor factus est*, dit saint Augustin, Il a contracté l'obligation de nous exaucer et il nous a donné un vrai droit de l'être.

3° Enfin la troisième source de l'efficacité de la prière, ce sont *les mérites* de Jésus-Christ, mérites bien supérieurs à toutes les grâces que nous pouvons demander, mérites que le Père éternel nous a transmis et qu'il regarde comme notre propriété. Ce bienfait qui, par rapport à nous est une grâce, par rapport à Jésus-Christ qui interpose pour nous sa médiation, n'est plus une grâce, mais un acte de justice. Pour nous c'est un don gratuit, pour lui c'est une récompense due, parce que son Père s'est engagé à la lui accorder. Nos prières n'auraient aucune valeur, si elles n'étaient unies aux mérites de Jésus-Christ notre médiateur ; c'est de lui qu'elles empruntent tout leur prix : *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum.* (I. Joan. II, 1.) Voilà pourquoi l'Eglise termine toutes ces prières par l'invocation de son saint nom : *Per Christum Dominum nostrum :* Ses demandes varient selon la diversité de nos besoins corporels et spirituels ; mais la conclusion est toujours la même.

Les fondements sur lesquels est appuyée la vertu de la prière, sont donc la bonté de Dieu, sa promesse et les mérites de Jésus-Christ. Il est donc aussi impossible qu'une prière bien faite n'obtienne pas son effet, qu'il est impossible à Dieu de manquer de bonté et de fidélité, et aux mérites de Jésus-Christ de manquer de vertu. D'après ces principes, les saints Pères appellent la prière, la clef qui ouvre les trésors des divines miséricordes, le canal par lequel les biens célestes nous sont transmis, la monnaie avec laquelle on achète tous les biens, et enfin une arme puissante avec laquelle on triomphe de Dieu même.

Que ces expressions ne vous semblent pas exagérées; puisque Dieu lui-même les a confirmées de sa propre bouche, lorsqu'il dit à Moïse, qui s'interposait auprès de lui en faveur du peuple hébreu que Dieu voulait exterminer à cause de son idolâtrie : *Dimitte me, ut irascatur furor meus* : Laissez-moi, laissez-moi, ne me priez pas, laissez-moi donner un libre essor à ma fureur. Mais quelle expression, dit saint Augustin, que ce *laissez-moi?* Qui donc pouvait retenir le Seigneur et lui lier les mains? Par cette expression, ajoute le saint, Dieu a voulu nous faire comprendre la force de la prière, nous montrer combien elle est puissante pour calmer son courroux et désarmer sa colère. En effet, Moïse persévérant avec instance à prier, le peuple fut préservé de l'extermination qui le menaçait.

Tout ceci confirme de plus en plus la vérité de ce que j'ai dit sur l'importance de la prière. Ces deux choses, la nécessité et l'efficacité de la prière, se fortifient mutuellement. La nécessité de la prière nous en fait connaître l'efficacité, et l'efficacité nous en fait comprendre la nécessité.

Vous comprendrez donc toujours mieux combien il est vrai de dire que nous sommes tout-à-fait inexcusables, si nous manquons parfois des secours nécessaires pour vivre saintement, pour vaincre les tentations et observer les commandements, si nous sommes faibles, sans force et continuellement sujets au péché. Tout notre malheur vient de ce que nous ne savons pas faire usage de l'arme que Dieu a placée entre nos mains; nous ne pouvons nous plaindre que de nous-mêmes: puisqu'en posant l'arme de l'oraison, nous armons toujours plus le démon contre nous.

Dieu nous a donné une figure frappante et sensible de cette vérité dans ce qui arriva au peuple hébreu; pendant que ce peuple combattait contre les Amalécites dans les plaines de Raffidim, Moïse, au sommet d'une colline qui dominait le champ de bataille, était en prière demandant à Dieu la victoire pour son peuple. Mais quoi? prodige étonnant, chrétiens, par lequel Dieu voulut nous faire connaître la force et l'efficacité de la prière; tant que Moïse tenait les mains levées vers le ciel, la victoire se déclarait pour les Israélites; pour peu qu'il laissât tomber ses mains, épuisé qu'il était de lassitude, ils pliaient et les Amalécites prenaient le dessus, et de vaincus devenaient victorieux: *Cùm levaret manus Moïses, vincebat Israël; si autem paululùm remisisset superabat Amalec.*

Il fallut donc placer deux hommes à ses côtés pour soutenir ses bras, afin que ses mains fussent continuellement élevées; et ainsi

l'ennemi fut mis en fuite et entièrement défait. L'application ici est trop claire pour que j'aie besoin de la faire. Si nos ennemis spirituels, ennemis tout autrement puissants et implacables, c'est-à-dire le monde, le démon, la chair, les passions et les mauvaises habitudes prévalent contre nous, cela ne vient que de ce que nous ne levons pas les mains vers le ciel, de ce que nous abandonnons la prière, ou tout au moins de ce que nous nous lassons trop facilement de prier. C'est notre paresse et notre tiédeur qui donnent à nos ennemis la force de nous vaincre. Voulons-nous les vaincre et les terrasser ? Voilà le moyen ; prions Dieu, implorons son secours, mais sans jamais nous lasser.

Beaucoup de chrétiens font des objections contre l'efficacité de la prière ; ils se plaignent d'avoir tant fait de prières et de n'avoir cependant pas été exaucés dans leurs demandes ; il leur semble donc que tout ce que je viens de dire de la puissance et de la force de la prière n'est qu'une pure exagération. Ceux-là se plaignent à tort. Pour que leurs plaintes fussent raisonnables, il faudrait qu'ils fussent certains d'avoir prié comme il faut et avec les conditions requises. Si notre prière reste sans effet, il ne faut pas l'attribuer à Dieu et prétendre qu'il manque à sa promesse ; mais il faut nous l'attribuer à nous-mêmes qui ne prions pas comme nous devrions. C'est saint Jacques lui-même qui nous l'assure : *Petitis et non accipitis eo quod male petatis.* (Jacob. VI, 3.) Vous demandez et vous ne recevez rien ; mais cela vient de ce que vous demandez mal.

Et ne dites pas que vous ne savez pas prier, que c'est là une chose au-dessus de vos forces et de votre capacité. Car cet exercice qui est si *nécessaire* et si *efficace* d'une part, de l'autre est une pratique très-facile, très-agréable et à la portée de tout le monde. Remarquez encore bien ce point, il servira à vous détromper de certains préjugés qui dégoûtent et détournent tant de personnes de la prière.

Dieu dans sa sagesse et dans son amour infini, a voulu que plus une chose est nécessaire à notre salut, plus elle fût facile à faire. Ainsi parmi les sacrements, le plus nécessaire de tous, c'est le baptême ; or c'est aussi le plus facile à recevoir. En effet, si on considère la matière, c'est l'eau ordinaire et commune ; or cette matière se trouve partout ; si l'on considère le ministre, toute personne, un laïque, un hérétique, un infidèle même peut l'administrer validement ; il peut être reçu en tout temps et en tous lieux sans exception. Il en est de même de la prière ; étant un moyen si indis-

pensable, Dieu a voulu qu'elle fût exempte de tout ce qui aurait pu en rendre l'usage et la pratique ennuyeuse et difficile.

Sous quelque rapport en effet que vous considériez la prière, soit en elle-même, soit dans ses circonstances, quelle difficulté y trouvez-vous ! D'abord en elle-même, pensez-vous qu'elle consiste dans des pensées sublimes, dans de beaux sentiments et dans un langage étudié ? Si cela était nécessaire, j'avoue qu'il y aurait peu de personnes capables de prier ; mais la prière ne consiste pas en cela : étant un devoir général imposé à tous les fidèles elle doit être proportionnée à la capacité de tous, même des plus grossiers et des plus ignorants.

La prière n'est autre chose qu'un bon mouvement, une pieuse aspiration de notre cœur vers Dieu, un gémissement de notre âme produit par le sentiment de ses misères et de ses besoins ; c'est un acte par lequel nous recourons à Dieu avec une humble confiance, le suppliant de nous accorder le secours de sa grâce. Or, quoi de plus facile que cela ? Quelle est la personne qui ne sache se recommander, demander et supplier ? Ne le fait-on pas tous les jours avec les hommes, avec ses amis, en déposant ses ennuis dans leur cœur ; n'est-ce pas ce que font tous les enfants avec leurs parents ?

Faites la même chose avec Dieu ; mais faites-le avec plus de confiance et de respect, et vous aurez fait une excellente prière. Allez à Dieu comme vous allez à votre père. Il veut aussi que vous lui donniez ce doux nom de Père : *Pater noster qui es in cœlis.* Dites-lui simplement ce que vous désirez, ce que vous avez sur le cœur ; dites-lui : Seigneur, délivrez-moi de cette tentation ; donnez-moi la grâce de la vaincre ; Seigneur, éclairez-moi, faites-moi bien connaître votre volonté : accordez-moi la grâce de vous aimer de tout mon cœur. Quel effort et quelle étude faut-il pour cela ? Les prières du Centurion, de la Chananéenne, de l'aveugle, du lépreux et des autres, cités dans l'Evangile, ne sont que quelques paroles de la dernière simplicité, mais exprimées avec foi et confiance, produites par le cœur et par le désir d'être délivrés de leurs infirmités, et toutes furent exaucées par Jésus-Christ.

Voulez-vous savoir la véritable raison pour laquelle nous ne savons que dire dans la prière ? C'est notre indifférence pour Dieu, pour les choses spirituelles et pour tout ce qui regarde notre sanctification ; c'est surtout le peu de sentiment que nous avons de notre misère. La bouche parle de l'abondance du cœur : *Ex abundantiâ cordis os loquitur.* Si donc notre cœur était bien pénétré de ces

grands objets, il irait à Dieu de lui-même, sans peine et sans effort. Voyez en effet les pauvres qui sentent leur indigence, ils n'ont pas besoin qu'on leur apprenne à prier et à demander ; ils savent parfaitement bien exposer leur position, en faire un tableau attendrissant et capable d'exciter la compassion et d'obtenir du secours.

Vous-mêmes lorsque vous recourez à Dieu au milieu des malheurs temporels dont vous sentez le poids, et qui vous plongent dans l'infortune et la douleur, avez-vous besoin qu'on vous apprenne à prier ? La nécessité bien sentie est une excellente maîtresse. Si vous teniez donc autant à Dieu, à votre âme et à votre salut qu'à la santé, à la vie, à l'argent, au gain, au bonheur et à la prospérité de ce monde, vous sauriez parfaitement prier, et vous ne diriez plus que la prière est par elle-même difficile à pratiquer.

Mais j'ajoute qu'elle n'est pas non plus difficile dans ses circonstances, puisqu'elle peut se faire en tout temps et en tout lieu. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il faille absolument négliger ces circonstances ; mais je dis que la vertu n'en dépend pas si essentiellement qu'on ne puisse sans cela prier encore avec fruit.

Ainsi pour m'expliquer plus clairement : le temps à observer pour la prière est surtout le matin et le soir, parce que c'est pour nous un devoir de consacrer à Dieu le commencement et la fin de la journée ; mais cela n'empêche pas que vous ne puissiez prier avec fruit à toute heure et à tout instant du jour et de la nuit.

Il est juste d'employer à nous entretenir avec Dieu un temps convenable ; mais cela n'empêche pas que nous ne puissions prier avec fruit, sans nous arrêter longtemps, et simplement par de courtes prières souvent réitérées. Une bonne pensée, une pieuse affection, des retours fréquents vers Dieu, un soupir, un regard vers le ciel, tout cela s'appelle prier, et tout cela est une bonne et excellente prière.

Le lieu le plus convenable pour prier est assurément l'Eglise qui est justement appelée *maison de prière*, *domus orationis ;* mais cela n'empêche pas que vous ne puissiez partout ailleurs vous recommander à Dieu, soit dans les rues, soit dans votre maison, soit en public, soit en particulier. En quelque lieu que vous soyez, dit saint Chrysostôme, ne pouvez-vous pas élever dans votre propre cœur, un autel de prière à Dieu qui est présent partout, et qui partout aussi est prêt à vous écouter et à vous exaucer ?

Le respect que l'on doit à Dieu, exige une attitude humble et pieuse et une posture respectueuse. Aussi la position la plus con-

venable pour prier, c'est de le faire à genoux et prosterné par terre ; mais cela n'empêche pas que vous ne puissiez prier assis dans votre maison, au milieu de vos travaux et jusque dans les recréations honnêtes que vous prenez. En un mot, observez les circonstances et les formalités requises, lorsque vous le pouvez et que le devoir l'exige ; mais à part cela, tous les temps, tous les lieux, toutes les positions et toutes les occasions sont bonnes pour la prière.

Et c'est précisément en ce sens que nous pouvons observer exactement et à la lettre le précepte de Jésus-Christ, que je vous ai cité dernièrement et qui nous dit de prier avec assiduité et de prier sans cesse : *Oportet semper orare et nunquam deficere.* Jésus-Christ n'ignorait pas que nous avons tous, chacun notre emploi, et nos occupations que Dieu lui-même nous a imposées, et que par conséquent nous ne pouvons pas passer notre vie à genoux et les mains jointes. En nous ordonnant donc de prier toujours, il n'entend pas parler de la prière rigoureuse que nous sommes obligés de faire de temps en temps, qui exige certaines formalités et qui est attachée à certaines circonstances, parce qu'une telle prière serait incompatible avec nos occupations. Il parle en général de cette prière que nous pouvons faire en toute rencontre et en tout lieu, sans nuire à nos affaires et aux obligations essentielles de notre état.

Qui vous empêche, au milieu de vos occupations, d'élever de temps en temps vos pensées vers Dieu, de vous rappeler sa sainte présence, de lui consacrer votre cœur et de lui protester de votre désir de plaire à notre Seigneur, de ne pas l'offenser et de sauver votre âme ? Qui vous empêche de faire de temps à autre quelques-unes de ces oraisons qu'on appelle jaculatoires (et qui sont ainsi appelées, parce que ce sont des paroles vives, affectueuses et comme des élans de votre âme vers Dieu), tantôt pour lui témoigner votre amour, tantôt pour le remercier de ses bienfaits, tantôt pour implorer ses miséricordes ? Voilà ce que c'est que la prière continuelle dont Jésus-Christ nous parle et que chacun peut faire. « Celui qui agit ainsi, dit saint Augustin, prie toujours et accomplit parfaitement ce précepte, autant du moins que le comporte sa faiblesse et la condition de sa vie ici-bas. »

Or, cette prière procure de très-grands avantages; elle sert à nous tenir habituellement unis à Dieu, à renouveler et à conserver en nous la ferveur de la dévotion, à sanctifier nos actions ordinaires même les plus petites et les plus viles, et à les faire avec la perfection requise ; enfin à nous obtenir de Dieu l'abondance de ses

grâces ; car nos bons désirs et nos pieuses affections ne manquent jamais de produire un échange précieux des mêmes sentiments de la part de Dieu.

Voyez donc combien la prière est facile et combien nous sommes inexcusables si nous la négligeons ; puisque d'une part elle nous coûte si peu et que de l'autre elle est si nécessaire et si efficace. Non sans doute il n'est pas question de grands efforts et de grandes fatigues pour prier ; et en priant comme il faut on peut tout obtenir, parce que la vertu de la prière est toute-puissante.

Prions donc, je le répète, prions et ne cessons jamais de prier si nous tenons fortement à notre salut. Sans l'usage fréquent de la prière, il est moralement impossible de se sauver ; et avec la prière fréquente il est moralement impossible de se perdre.

Quoi de plus décisif pour nous affectionner à cet exercice ? Si nous prions, notre salut est assuré ; si nous ne prions pas, notre perte est inévitable.

INSTRUCTION XXIII.

De la manière de prier.

Après avoir parlé de la nécessité et de l'efficacité de la prière, je vais vous dire : 1° Comment il faut prier ; 2° quelles sont les conditions requises pour bien prier et être exaucés dans ses prières.

La prière peut être défectueuse de deux manières, ou à raison de ce que l'on demande ou à raison de la manière dont on le demande. Pour bien prier il faut donc des conditions, et par rapport à ce que l'on demande, et par rapport à la manière dont on demande.

Et d'abord la prière, dit saint Jean Damascène, est une demande faite à Dieu des choses convenables et dignes de lui : *Oratio est petitio decentium facta Deo.* Ce serait faire injure à un prince que de lui demander des choses frivoles et indignes de lui ; nous devons donc en dire autant de Dieu. Or, quelles sont les choses convenables et dignes de lui ? Ce sont celles qui regardent le vrai bien de l'homme, qui n'est autre chose que le bonheur éternel, ainsi que la grâce et la vertu pour y arriver. Il n'y a rien de plus grand et de plus magnifique que le bonheur du ciel, puisqu'il n'est

autre chose que la participation à la gloire et à la félicité même de Dieu ; or, ce bonheur est la fin à laquelle Dieu nous a destinés ; il est le prix inestimable des travaux de Jésus-Christ qui nous l'a acheté par de si grands sacrifices ; le dernier terme de notre pélerinage, l'accomplissement de tous les désirs de notre cœur que rien de créé ne saurait satisfaire ; c'est un bien si nécessaire que sans lui, dit Jésus-Christ, la possession de l'univers entier ne nous servirait de rien.

Le ciel est donc notre seul vrai bien, le seul objet qui mérite notre estime ; or, il est aussi le seul qui soit vraiment digne de Dieu, qui l'a promis sans restriction à nos prières. Ce bonheur doit donc être proprement le sujet de toutes nos demandes, ainsi que toutes les choses nécessaires pour y arriver, et que l'on désigne sous le nom de biens spirituel, comme la force de vaincre les tentations, d'éviter le péché, d'observer la loi de Dieu, de pratiquer les vertus chrétiennes, d'avancer dans l'amour de Dieu, en un mot de vivre et de mourir en état de grâce.

En demandant ces biens nous sommes assurés de ne pas nous tromper dans notre demande, nous sommes assurés que notre prière sera agréable à Dieu, qu'il l'accueillera et que, si nous n'y mettons obstacle par la manière dont nous prions, elle sera infailliblement exaucée.

Quant aux biens temporels, Dieu ne s'est pas engagé à les accorder à vos prières, comme il nous a promis de nous donner les biens spirituels ; je veux dire que la promesse de Dieu par rapport à ses biens n'est jamais absolue, mais toujours conditionnelle ; c'est-à-dire qu'il nous les donnera s'ils sont utiles ou au moins s'ils ne sont pas nuisibles à notre salut.

Cependant Dieu étant le maître de tous les biens, et les biens même temporels venant de lui, il daigne souvent aussi nous accorder ces derniers ; par conséquent, lorsque nous en avons besoin, nous pouvons les demander pour reconnaître que tout vient de lui, et confesser en tout notre indigence et notre dépendance universelle. L'Eglise, dans sa liturgie, a établi des prières et des collectes pour obtenir le beau temps, la pluie, la fertilité, la paix, la santé, l'éloignement des tremblements de terre, des pestes, des grêles et des autres fléaux temporels. Les saints ont demandé beaucoup de grâces temporelles même miraculeuses ; et enfin Jésus-Christ dans le *Pater noster* nous apprend à dire : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* Cette demande par elle-même est donc juste

et louable ; mais elle ne sera bonne et convenable qu'autant que nous ferons attention à deux choses, à l'ordre et à la fin voulus de Dieu.

1° A l'ordre. L'ordre établi par Jésus-Christ veut que nous demandions d'abord les biens spirituels et ensuite les biens temporels: *Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* (Matth. VI 33.) Dieu ne nous défend pas de rechercher les choses nécessaires à la conservation et même à l'agrément de la vie présente ; mais il veut que nous commencions toujours par demander les biens de l'âme qui sont les seuls vrais biens, les seuls qu'il ait promis à la prière d'un manière absolue. Aussi, Jésus-Christ nous apprend-il à ne demander le pain matériel, qu'après avoir demandé la sanctification de son saint nom, la venue de son règne et l'accomplissement de sa volonté.

Mais c'est ici le défaut ordinaire de nos prières. Notre première inquiétude et notre premier soin sont toujours pour les choses de la terre et jamais pour les biens de l'âme ; s'il s'agit, par exemple, de malheurs temporels, d'une maladie, d'un désastre, d'une persécution ou d'un intérêt terrestre quelconque, on s'empresse de recourir à Dieu, on le prie, on le fait prier, triduum, neuvaines, bénédictions, messes, aumônes, on emploie tous les moyens ; mais s'il s'agit de se délivrer d'une tentation dangereuse qui est une source de combats continuels et de chutes fréquentes, de détruire une habitude mauvaise et tyrannique, de se décharger du péché, de recouvrer la grâce de Dieu, à peine daigne-t-on se recommander à lui. Toute la ferveur, tout le zèle et toute l'ardeur sont pour le corps; mais pour l'âme, pour le salut on n'a que froideur et indifférence. Faut-il s'étonner après cela si nos prières ne sont pas exaucées ? Un tel désordre, qui prouve que nous tenons avec excès aux biens les moins importants et que nous ne nous soucions pas de ceux qui sont seuls nécessaires, rend nos prières indignes d'être écoutées. Donnons aux choses le prix qu'elles méritent et qu'elles ont aux yeux de Dieu. Nous attachons une grande importance aux choses d'ici-bas et Dieu les méprise souverainement; il n'a formé le corps que pour l'âme et le temps que pour l'éternité.

A plus forte raison nos prières seront-elles indignes d'être exaucées, si, laissant de côté les biens spirituels, nous ne nous inquiétons que des biens temporels. Il y a des chrétiens qui à peine se souviennent qu'il y a un Dieu ; il semble qu'ils ne prennent des sentiments religieux que dans certaines occasions qui intéressent le bien-être de la vie

présente. Je vais vous en donner une preuve : comme il y a des saints auquels on attribue, auprès de Dieu, un pouvoir particulier pour nous obtenir de lui la délivrance de certains maux corporels , tels saint Blaise pour le mal de gorge, saint Luc pour le mal d'yeux, sainte Apollonie pour le mal de dents , etc., quand arrive le jour de leur fête, ils s'empressent de venir vénérer leurs reliques, de se recommander à eux, pour être préservés de ces maux. Je ne condamne pas cette pratique ; mais ce que je condamne, c'est qu'étant un ivrogne et un impudique, vous ne pensiez pas plutôt à vous recommander à saint Blaise pour obtenir par son intercession la grâce d'être délivré de l'ivrognerie qui vous conduit évidemment à l'enfer; c'est qu'étant excessivement lascif et passionné dans vos regards, ayant à toute occasion les yeux sur les objets les plus séduisants et les plus dangereux, au péril continuel de votre âme, vous ne pensiez pas à vous recommander à saint Luc, pour obtenir une exacte vigilance et une mortification continuelle de vos yeux ; c'est qu'enfin, étant un médisant, sans cesse occupé à déchirer la réputation d'autrui, vous ne pensiez pas à demander par l'intercession de sainte Apollonie, la grâce de mettre un frein à votre langue et à votre causticité. N'est-il donc pas bien vrai que la dévotion de certains chrétiens est toute humaine et toute charnelle ? Ainsi vont les choses.

Tel sera chargé de péchés et de mauvaises habitudes, et en se présentant devant Dieu, au lieu de lui demander, la contrition, le pardon de ses fautes et sa conversion, il ne dit pas un mot de tout cela, et sans penser à sa propre indignité, sans aucun sentiment de contrition, il se met à demander des faveurs temporelles, le succès de quelque affaire ou l'éloignement de quelque malheur. Mais n'est-ce pas là une véritable témérité ? Que diriez-vous d'un sujet qui sachant qu'il a gravement offensé son prince, et se trouvant dans la nécessité de recourir à lui pour une grâce, se présente à lui pour la demander, sans même lui faire la moindre excuse et lui témoigner le moindre regret de sa faute ? Une pareille demande, bien loin d'être exaucée, dit le Saint-Esprit, est abominable et provoque l'indignation de Dieu : *Qui declinat aures suas, ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis.*

Il faut conclure de là que, lorsque vous demandez à Dieu des faveurs temporelles, si vous êtes en mauvais état, vous devez auparavant demander pardon de vos péchés et ne demander qu'après le soulagement à vos misères. Pour obtenir une grâce de quelqu'un, la

meilleure de toutes les recommandations, c'est d'être ami avec lui. C'est ainsi que doivent agir non-seulement les pécheurs, mais encore tous les chrétiens; ils doivent avant tout chercher Dieu, le bien de leur âme, leur avancement dans la vertu, et ensuite les autres choses. C'est le meilleur moyen d'obtenir de Dieu les biens de la terre; car Dieu a coutume de donner ces biens par surcroît à celui qui cherche d'abord le salut de son âme, lors même qu'il ne les demande pas : *Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* Ainsi Salomon ne demande à Dieu ni une longue vie, ni les richesses, ni les honneurs, mais seulement la sagesse, pour accomplir saintement ses obligations et bien gouverner son peuple, et à cause de cela, le Seigneur non-seulement lui donne la sagesse, mais de plus il le comble d'années, de richesses et de prospérité. Il en sera de même de vous à proportion, si vos premières sollicitudes sont surtout pour les biens spirituels ; *Inquirentes Deum, non deficient omni bono.* (Ps. XXXIII, 11.)

J'ai ajouté qu'en demandant les choses temporelles, il fallait encore avoir une *bonne fin*, c'est-à-dire, ne les demander que pour la gloire de Dieu et notre salut. Telle est en effet la fin pour laquelle la Providence nous les a données; ce doit donc aussi être notre fin en les demandant. Et comme nous sommes très-bornés et que nous ne savons discerner si ce que nous demandons est utile ou nuisible à notre salut, et que souvent nous prenons le bien pour le mal et le mal pour le bien ; nous devons toujours faire ces demandes avec réserve et avec crainte, et toujours aussi avec cette condition ; si Dieu voit qu'elles soient avantageuses à notre salnt, mettant tout entre ses mains afin qu'il fasse ce qui nous sera le plus avantageux. Par conséquent, s'il ne juge pas à propos de nous exaucer, nous devons croire que ce que nous demandons n'est pas utile pour nous, nous conformer avec une entière résignation à sa sainte volonté, et considérer le refus que nous essuyons, non comme une punition, mais comme une faveur, et l'en remercier avec reconnaissance ; car, dit saint Augustin, Dieu ne nous exauce pas selon nos désirs, afin de nous exaucer selon notre salut : *Deus non exaudit ad voluntatem, ut exaudiat ad salutem;* et il éclaircit sa pensée par une belle réflexion : Saint Paul, ajoute-t-il, prie le Seigneur de le délivrer d'une tentation humiliante et il n'est pas exaucé ; le démon au contraire demande la permission de maltraiter horriblement la personne du saint homme Job et Dieu la lui accorde. Pourquoi cela ? L'un est un saint, il demande une chose bonne et il ne l'obtient pas ; l'au-

tre est un démon, il demande une chose mauvaise et il l'obtient! C'est que Dieu aime l'apôtre et hait le démon; le refus doit tourner à l'avantage du premier, et la permission à la confusion du dernier. Que de prières nous jetteraient dans l'abîme, si elles étaient exaucées! Si donc Dieu ferme l'oreille à certaines demandes imprudentes, c'est un grand bien pour nous, comme c'est un bien pour un malade que le médecin lui refuse les choses qu'il désire.

Mais une autre faute très-commune, c'est le défaut d'indifférence et de résignation. On demande les choses temporelles sans aucun rapport à la fin principale de toute prière qui est le salut; et on veut absolument que Dieu accorde ce qu'on veut; si on n'est pas exaucé, on se fâche, on s'irrite contre lui, on se laisse aller à la mauvaise humeur et au dépit. Et voilà un autre désordre qui rend nos prières vicieuses; car une pareille obstination prouve clairement qu'elles sont l'effet de la passion et de l'amour-propre; désordre que Dieu punit plus d'une fois en nous accordant nos demandes: parce que, comme souvent le refus est une faveur; souvent aussi la concession est un châtiment; comme ce serait un mal et non un bien pour un malade, si le médecin, vaincu par son impatience et son opiniâtreté, lui accordait ce qu'il désire et qu'il sait devoir être nuisible à sa santé.

Voilà donc les deux conditions à observer lorsque nous demandons des choses temporelles, pour que nos prières soient exaucées. En deux mots: les biens de ce monde peuvent être l'objet de nos prières; cependant ils n'en sont pas l'objet principal et ils n'en sont jamais l'objet essentiel. Mais avançons: si nous ne devons pas demander les biens de ce monde même bons et licites, à moins que notre prière ne soit accompagnée des conditions que je viens d'expliquer; moins encore serait-elle convenable et digne de Dieu, si elle avait pour objet des choses mauvaises, des choses qui doivent servir à fomenter l'ambition, la vanité, la sensualité; ou des choses bonnes à la vérité, mais destinées à une mauvaise fin, en un mot des choses nuisibles à notre salut. Une telle prière serait évidemment injurieuse à Dieu; car ce serait le prier de protéger nos crimes et le faire servir à contenter nos mauvaises inclinations.

Rappelons-nous d'ailleurs que nos prières n'ont aucune force si nous ne les adressons pas à Dieu au nom de Jésus-Christ, et si elles ne sont pas unies aux siennes: *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan. XIV, 13.) Mais nous, dit saint

Augustin, nous ne pouvons prier au nom de Jésus-Christ, ni invoquer sa promesse, lorsque nous demandons des choses qui sont contraires à notre salut ou qui ne s'y rapportent pas : *Non petitur in nomine salvatoris quidquid petitur contrà rationem salutis.*

En effet, prier au nom de Jésus-Christ, c'est demander à Dieu ce que lui-même demanderait pour nous s'il prenait la parole. Or, pensons-nous que Jésus-Christ demanderait des choses qui ne fussent pas parfaitement agréables à Dieu, lui qui n'a pas eu d'autre but sur la terre que de faire la volonté de son Père ? Pensons-nous qu'il demanderait les biens et les richesses de ce monde plutôt et avec plus d'ardeur que les biens spirituels et célestes, lui qui nous a laissé un si bel exemple de détachement total et généreux des biens de la terre ? Pensons-nous enfin qu'il demanderait même des choses bonnes de leur nature, mais capables d'être nuisibles à notre âme, lui qui a plus estimé notre âme que sa propre vie ?

Rappelons-nous donc que nous sommes chrétiens, enfants de Dieu, et par là même destinés à un bonheur éternel. Adressons donc à Dieu des demandes chrétiennes dignes de Dieu et de notre sublime vocation. Alors nous verrons l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ : *Petite et accipietis*

INSTRUCTION IX.

Des qualités et des conditions de la prière.

Pour que la prière soit infailliblement exaucée, il ne suffit pas de demander ce qui convient ; il faut encore le demander d'une manière convenable. C'est parce que nos prières sont mal faites que souvent elles restent sans effet. Or, elles sont bien rares les prières qui sont faites de manière à intéresser et à toucher le cœur de Dieu. Il me semble qu'on pourrait avec raison appliquer à la multitude des personnes qui prient, les paroles que Jésus-Christ adressa un jour à ses disciples au sujet d'une femme qu'il venait de guérir. Cette femme s'étant glissée parmi la foule, s'était secrètement approchée de lui et avait touché le bord de sa robe, Jésus-Christ se tournant vers ses apôtres, leur dit : *Quis me tetigit ?* Qui m'a touché ? Saint Pierre étonné d'une pareille question, lui répon-

dit : Maître, que dites-vous là ? La foule vous presse et vous pousse de toute part et vous demandez qui vous a touché ? Ah ! lui répliqua Jésus-Christ, un seul m'a vraiment touché d'un attouchement capable de faire sortir de mon corps une vertu bienfaisante et salutaire pour lui : puis se tournant vers cette femme : Allez, lui dit-il, votre foi vous a sauvée : *Fides tua te salvam fecit.* (Matth. 5.) C'est ainsi qu'une foule de chrétiens prient et semblent presser et importuner le Seigneur par leurs prières ; mais en réalité, peu d'entre eux le touchent de manière à en retirer des grâces ; parce que leurs prières sont faites sans cet esprit de foi et de piété, qui seul les rend agréables à Dieu et dignes d'être écoutés.

Après avoir vu quel doit être l'objet de la prière, je vais maintenant vous apprendre la manière de bien prier. Or il y a cinq conditions à observer pour cela : l'attention, la sincérité, l'humilité, la confiance, la persévérance, et ajoutons ces conditions qu'il faut demander pour soi.

Il faut premièrement l'*attention* de l'esprit, à ce que l'on dit, à ce que l'on demande, ou tout au moins à Dieu à qui l'on parle. Cette qualité est la plus nécessaire, la plus essentielle ; et elle s'étend à toute espèce de prière, soit de demande soit d'affection. L'attention est l'âme de la prière ; car la prière n'est pas sur la langue, elle est dans l'esprit et dans le cœur ; c'est là proprement qu'elle se forme. C'est essentiellement l'esprit et le cœur seuls qui prient, la bouche ne fait qu'exprimer les sentiments du cœur : *Oratio est ascensio mentis ad Deum.* Si donc l'esprit ne s'élève pas à Dieu, s'il se distrait et divague volontairement, quoi que l'on dise, quelque temps que l'on emploie à prier, ce n'est plus une prière. On peut dire de belles formules ; mais on ne fait pas oraison, et au lieu d'honorer Dieu, on le déshonore, parce qu'on traite avec lui et qu'on lui parle, sans seulement penser à lui, sans faire la moindre attention à lui, chose qu'on ne se permettrait pas même avec les hommes : *Populus hic labiis me honorat*, ainsi s'en plaint-il lui-même, *Cor autem eorum longè est à me.*

Or c'est là un défaut très-commun : l'exercice de la prière n'est pour l'ordinaire qu'un mouvement des lèvres purement machinal. On dit des prières, on récite des formules, on visite des églises, on entend des messes, et tout cela sans dévotion et avec un esprit presque sans cesse volontairement distrait. Or ce défaut est très-funeste, puisqu'il rend nos prières inefficaces souvent même peccamineuses. Je dis : *même peccamineuses.* Si les prières faites de la

sorte sont des prières de précepte ou d'obligation générale pour le chrétien, comme celles du matin et du soir, si elles sont imposées par un vœu, si c'est une pénitence prescrite par le confesseur, il est évident qu'elles sont peccamineuses. Mais elles seront simplement inefficaces, s'il s'agit de prières non de précepte, mais de pure dévotion. Si vous les faites, il faut les bien faire, sans quoi, comment voulez-vous qu'elles soient agréables à Dieu et profitables pour vous? Il vaut beaucoup mieux en faire peu et les réciter avec attention, que d'en réciter beaucoup et de les faire mal. Ainsi il ne faut pas se charger de beaucoup de prières vocales, parce que ordinairement on les dit par routine; on ne s'inquiète pas de les faire comme il faut, on ne s'inquiète que d'arriver à la fin.

Mais, me direz-vous, je ne suis pas maître de mon esprit; malgré moi il s'égare sur toutes sortes de choses. Tout cela est très-vrai, mais jusqu'à un certain point cependant. Distinguons bien deux sortes de distractions, les unes volontaires et les autres involontaires.

Elles sont involontaires lorsque, malgré nos efforts pour nous tenir recueillis devant Dieu, notre esprit se trouve assailli par des pensées étrangères et préoccupé par des choses extravagantes. Celles-là sont l'effet de la légèreté et de l'inconstance de notre esprit. Le démon y contribue aussi beaucoup; sachant combien une prière bien faite est salutaire et efficace, il n'épargne rien pour remplir notre imagination de mille chimères. Aussi les âmes même les plus pieuses ont souvent de la peine à se tenir recueillies. Mais ces sortes de distractions n'empêchent pas le fruit de la prière, elles la rendent même en quelque façon plus méritoire, par la patience qu'il faut pour les combattre et pour continuer à prier au milieu de tant de pensées étrangères, importunes et fatigantes.

Mais il n'en est pas de même des distractions volontaires, soit qu'elles le soient en elles-mêmes, soit qu'elles le soient seulement dans la cause. Or elles sont volontaires en elles-mêmes, lorsque l'on s'y livre à dessein, qu'on détourne avec advertance son esprit de la prière et qu'on ne fait rien pour les rejeter. Il est évident que de semblables distractions rendent la prière inutile et même mauvaise : *Oratio ejus fiat in peccatum.* (Ps. CVIII, 7.)

Celles qui sont volontaires seulement dans la cause, ne sont pas non plus tout-à-fait excusables. Ces distractions viennent de ce que l'on ne se prépare point à la prière et qu'on y porte un esprit préoccupé et rempli de pensées étrangères. Comment est-il possible en effet de s'élever de suite à Dieu, au moment même où l'on sort du

jeu, d'une conversation ou d'autres occupations qui absorbent encore toute notre attention ! Faut-il être étonné après cela, si on a des distractions ? Vouloir alors prier avec dévotion et recueillement n'est-ce pas vouloir l'impossible et tenter Dieu ? Aussi le Saint-Esprit avertit-il de préparer son âme avant la prière : *Ante orationem præpara animam tuam.* (Eccli. XVIII, 23.) De quelle manière? En se recueillant d'abord quelques instants, en se débarrassant des pensées étrangères, en élevant son esprit et son cœur vers Dieu devant qui l'on se présente. Animés de ces vifs et tendres sentiments de foi, nous ferons bien notre prière. En voilà assez sur l'attention.

En second lieu il faut prier avec *sincérité*, c'est-à-dire, qu'il faut vraiment vouloir et désirer ce que l'on demande à Dieu ; car si vous ne désirez pas réellement ce que vous demandez, votre prière n'est plus qu'hypocrisie et mensonge ; et Dieu s'est engagé à exaucer une prière vraie et non une prière fausse. C'était en effet une des conditions que Jésus-Christ exigeait des malades avant d'employer sa puissance pour les guérir : *Vis sanus fieri* ? disait-il au paralytique : *Fiat tibi sicut vis.* (Joan. v, 6.)

Mais quel est, me direz-vous, l'homme qui demande une chose sans la vouloir et la désirer ? Vous auriez raison, vous répondrai-je, si nos prières n'avaient pour objet que des grâces temporelles, parce que pour celles-là on ne manque jamais de sincérité ; mais il en est tout autrement par rapport aux biens spirituels. Quand il est question de ceux-ci, il est bien rare que le cœur soit d'accord avec la bouche ; une preuve évidente de ce que j'avance, c'est qu'on les demande avec froideur et indifférence, c'est qu'on les demande sans beaucoup s'y intéresser et surtout on donne par sa conduite un démenti à ses prières : tout cela prouve évidemment que nos prières, quand elles ont pour objet des grâces spirituelles, ne sont le plus souvent que de pures formules récitées par habitude, et que nous n'avons pas le moindre désir d'obtenir ces grâces.

Et voilà pourquoi tant de prières, très-bonnes et très-saintes de leur nature, ne sont pas exaucées. Que peut-on demander de plus parfait et de plus excellent, que la fuite du péché, la victoire sur ses tentations, l'amour de Dieu, la persévérance dans sa grâce ? Vous demandez tout cela, c'est fort bien ; mais Dieu exige que vous prouviez votre bonne foi et votre sincérité en faisant tout ce qui dépend de vous pour arriver à ce but, que vous ôtiez les obstacles et que vous preniez les moyens convenables : *Jubet Deus*, dit saint Augustin, *et facere quod possis et petere quod non possis.* Sans

cela, c'est en vain que vous prierez et que vous gémirez devant Dieu. Puisque vous ne prenez aucun des moyens qu'il faudrait prendre, votre volonté n'est pas vraie ni sincère, ou bien c'est une prière présomptueuse qui se confie sur la prière seule, comme si la prière pouvait quelque chose sans notre concours. Il faut donc se présenter devant Dieu, avec un cœur animé d'un ardent désir d'obtenir ses grâces; et en même temps, être disposé à faire tout ce que Dieu exige sans réserve et sans restriction aucune.

La trosième condition requise pour l'efficacité de la prière, c'est l'humilité, condition qui est dans l'essence même de la prière. Qu'est-ce en effet que la prière ? N'est-ce pas essentiellement l'acte d'une personne pauvre et indigente, qui recourt à la bonté et à la charité d'autrui pour obtenir du secours dans sa misère ? Comment donc concilier ensemble ces deux choses, prière et orgueil, prière et présomption ? C'est contre ce défaut que Jésus-Christ a voulu nous prémunir dans la parabole si frappante du pharisien et du publicain, laquelle nous montre clairement que l'humilité est si nécessaire à la prière, que sans elle Dieu a en horreur celui qui prie, lors même que d'ailleurs il serait plein d'autres qualités, comme était ce pharisien qui fut cependant rejeté de lui; et qu'au contraire Dieu se plaît à exaucer ceux qui prient avec humilité, lors même que d'ailleurs, ils seraient couverts de péchés, comme était le publicain qui néanmoins se retira justifié : *Quia omnis qui se humiliat exaltabitur, et qui se exaltat humiliabitur.* (Luc. XVIII, 14.)

Mais en quoi doit consister cette humilité? A commencer sa prière avec un profond sentiment de sa propre bassesse et de son néant; à se reconnaître indigne de toute grâce et même de paraître en présence du Seigneur. Quoique cette humilité ait son siége dans le cœur, elle ne laisse pas de se manifester au dehors, dans la personne, dans l'extérieur, dans l'attitude, de manière à montrer un vrai suppliant. Si nous portons donc à la prière un certain air de présomption qui semble indiquer que Dieu nous doit quelques égards et quelque estime, à cause de certains mérites, de quelque bonne œuvre que nous aurons faite, nous nous rendons, par cette vanité et cet orgueil, indignes d'être exaucés de Dieu qui nous assure qu'il n'écoute que les prières des âmes humbles : *Respexit in orationes humilium et non sprevit preces eorum.* (Ps. III, 18.)

Or c'est là un défaut dans lequel tombent assez facilement les

personnes qui mènent une vie un peu dévote et passablement régulière. Se voyant exemptes de certains vices quelles remarquent dans les autres, et s'apercevant qu'elles font certaines bonnes œuvres et qu'elles pratiquent certaines vertus qu'elles ne trouvent pas dans les autres, elles s'imaginent d'avoir par là acquis une espèce de droit aux grâces de Dieu. Ah! tenons-nous bien en garde contre ce levain de présomption qui est si odieux à Dieu; autrement quels que soient la sainteté et le mérite que nous pensions avoir, nos prières seront stériles. Ceci, en dernière analyse, n'est autre chose que s'appuyer sur soi-même, tandis que tout l'appui, tout le fondement et le motif unique de notre espérance, c'est la miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ.

Cette humilité ne doit cependant pas exclure, ni affaiblir la vive *confiance* que nous devons avoir d'obtenir de Dieu les grâces que nous lui demandons; quatrième condition requise pour la prière. Si nous ne pouvons compter en rien sur nous-mêmes, nous pouvons et nous devons compter en tout sur Dieu. Il n'y a pas contradiction entre ces deux dispositions, humilité et confiance. En effet, la première est fondée sur notre néant et sur notre misère; la seconde, sur la bonté de Dieu, sur les promesses et les mérites de Jésus-Christ, et aussi sur nos besoins. Car de même que pour le pauvre, la pauvreté est une juste raison de demander l'aumône et qu'il a d'autant plus de confiance de la recevoir que son indigence est plus profonde, de même notre misère nous donne droit de recourir avec confiance à Dieu, et d'attendre tout de lui qui est bien plus miséricordieux que les hommes. ou plutôt qui est la miséricorde même.

Il ne faut donc pas croire que Dieu soit offensé de notre confiance et que cette disposition soit un manquement au respect qui lui est dû. Au contraire elle lui est très-agréable et il s'en tient parfaitement honoré, parce qu'elle lui prouve que nous avons de lui la haute idée que nous devons en avoir, et il se trouve par là même engagé à nous exaucer. Cette confiance, Jésus-Christ l'exigeait des malades qui venaient lui demander leur guérison : *Credite quia accipietis*, leur disait-il, ayez confiance que vous serez guéris; c'est à la puissance de cette vertu qu'il attribuait ses plus grands miracles: *Fides tua te salvum fecit.* C'est une des premières conditions qui doivent accompagner nos prières; croire fermement que Dieu peut et veut les exaucer : *Postulet in fide, nihil hæsitans.* (Jac. 1, 6.)

D'où il suit que si nous nous présentons devant Dieu avec doute,

avec crainte, avec inquiétude et avec une secrète défiance, considérant, par exemple, plutôt la multitude et la grièveté de nos fautes que sa miséricorde, plutôt la force des obstacles et des difficultés à surmonter, que la puissance de sa grâce, alors encore nos prières seront sans effet; car c'est encore s'appuyer sur soi et non sur Dieu.

Il semble qu'il ne devrait rien y avoir de plus commun que cette confiance ; et cependant elle est assez rare ; mais savez-vous pourquoi ? Cela vient du sentiment que nous avons de nos infidélités et de notre mauvaise conduite envers Dieu. Dites-moi, lorsque vous vous présentez à un ami pour en obtenir quelque service, quel courage et quelle confiance pouvez-vous avoir de l'obtenir, si vous savez qu'il a de justes motifs d'être mécontent et de se plaindre de vous ? Or voilà précisément où nous en sommes ; les fautes nombreuses que nous commettons chaque jour et qui, sans être graves, sont cependant volontaires et délibérées ; ce dégoût, cette tiédeur et cette négligence dans la pratique de la vertu; cette résistance habituelle à la voix de Dieu et aux inspirations intérieures de sa grâce, qui nous demande assez clairement, tantôt un sacrifice, tantôt un autre, voilà ce qui étouffe la confiance dans notre cœur. Nous n'osons beaucoup espérer de lui, parce que nous savons que nous correspondons très-mal à ses faveurs.

Mettons-nous donc bien avec Dieu, conduisons-nous bien avec lui, ne soyons pas sourds à sa voix et la confiance ne nous manquera pas. Quoique cette disposition ne soit pas fondée sur nos mérites, mais uniquement sur ceux de Jésus-Christ, cependant, il est toujours vrai que les fautes que notre conscience nous reproche arrêtent les élans d'une généreuse confiance en Dieu; c'est en ce sens que saint Jean dit : *Si cor nostrum non nos reprehenderit, fiduciam habemus ad Deum.* (Joan. III, 21.)

Mais passons à la cinquième condition, je veux dire à la *persévérance*, et voyons combien il importe d'insister et de continuer à prier lors même que nous ne voyons pas nos prières exaucées. Quelle ne serait pas en effet notre témérité, si nous avions la prétention de prescrire à Dieu le jour et l'heure de ses miséricordes, comme Judith le reprochait aux habitants de Béthulie ? Dieu a bien promis de nous exaucer ; mais il n'a pas promis de le faire la première, ni la seconde, ni la troisième fois ; au contraire il nous a dit de ne pas nous lasser de demander, quel que soit le délai qu'il met à nous accorder sa grâce ; il nous prévient même que sa grâce

sera l œuvre et le fruit de notre persévérance a prier : *Oportet orare et nunquam deficere.* — *Sustine sustentationes Dei.* (Eccli. II. 3.)

Dieu a bien des raisons, dit saint Augustin, pour ne pas exaucer de suite nos prières ; souvent il le fait pour sa gloire ; car si nous obtenions de suite ce que nous demandons, nous serions exposés à regarder comme une dette ce qui est un pur don de sa bonté. D'autres fois il le fait à cause de ce don même, afin que nous en fassions l'estime qu'il mérite : car nous faisons ordinairement peu de cas de ce qui nous coûte peu. D'autres fois enfin il le fait pour notre plus grand bien, afin d'exciter par ce délai l'ardeur de nos désirs et par là de rendre nos prières plus ferventes ; ce qui produit pour nous une augmentation de mérite, et de sa part une récompense plus grande.

Mais quel que soit le motif pour lequel Dieu diffère de nous accorder nos demandes, ce qu'il y a de certain, c'est que sa grâce est attachée à la persévérance et il l'y a tellement attachée, que, lors même qu'il ne serait pas disposé à nous exaucer, il le ferait cependant à cause de notre importunité et de notre insistance à prier.

C'est ce que Jésus-Christ a voulu nous enseigner dans deux paraboles : la première d'une pauvre veuve qui à force d'instances, de prières et d'importunités, obtient enfin d'un juge barbare et inique, que justice lui soit faite ; et la seconde d'un ami qui va au milieu de la nuit trouver son ami, pour le prier de lui prêter quelques pains et qui, à force de battre à sa porte et de crier, le touche enfin et le décide à se lever et à les lui accorder. Dieu se conduira de la même manière, conclut Jésus-Christ, avec celui qui persévère à prier : *Si ille perseveraverit pulsans, dabit illi quotquot habet necessarios.* (Luc. XI, 8.)

Si donc nous n'obtenons rien par nos prières, c'est parce que nous nous lassons trop facilement de prier. Ne nous lassons donc jamais et plus Dieu tardera de nous exaucer, plus il nous exaucera ensuite parfaitement.

Enfin si nous voulons être assurés d'obtenir, il faut que la prière soit faite par nous et pour nous ; car Dieu ne s'est pas engagé à exaucer les prières que les autres feront pour nous, ni celles que nous ferons pour les autres ; mais seulement celles que nous ferons pour nous-mêmes : *Petite et dabitur vobis, pulsate et aperietur vobis.* (Luc. II, 9.)

Comprenez-moi bien : je ne dis pas que Dieu n'exauce pas les prières que nous faisons pour les autres : mais seulement qu'il ne

s'y est pas engagé. Quelquefois il les exauce, d'autres fois il ne les exauce pas, parce que leur malice s'oppose à nos prières. Le prophète Samuel pria pour Saül et il ne fut pas exaucé ; sainte Monique pria pour son fils Augustin et elle obtint sa conversion. Il n'est donc pas inutile de prier pour les autres et de se recommander aussi à leurs prières. Dans les prières que nous faisons pour les autres, outre l'avantage qui peut en résulter pour eux, il y a toujours un grand profit pour nous ; c'est un acte de charité, c'est une chose que Dieu exige, et Jésus-Christ lui-même nous a enseigné à prier en général pour tout le monde. C'est aussi une chose fort louable, c'est un acte d'humilité très-salutaire, de se recommander soi-même aux prières des autres.

Recommandons-nous y donc et nous nous en trouverons bien ; mais comptons bien plus encore sur les prières que nous faisons par nous-mêmes quoique pécheurs, que sur celles que les autres font pour nous, lors même que ce serait des âmes d'une grande perfection et d'une grande sainteté. Soyons bien persuadés que si nous ne prions pas nous-mêmes, nous ne retirons aucun ou presque aucun profit des prières des autres.

Telles sont les conditions nécessaires pour que nos prières soient infailliblement exaucées. S'il en manque une seule, peut-être seront-elles exaucées, peut-être ne le seront-elles pas. Mais si elles se trouvent toutes réunies, votre prière est infaillible, aussi infaillible que la parole même de Dieu.

Appliquons-nous donc à corriger et à reformer tout ce qu'il y a de défectueux dans nos prières ; et par ce seul moyen nous aurons réformé toute notre vie, puisque, au sentiment de saint Augustin : *Rectè novit vivere qui rectè novit orare :* Celui-là sait bien vivre qui sait bien prier. Demandons toujours à Dieu des choses dignes de lui et d'une manière digne aussi de lui, et nos prières seront toujours exaucées. Pour cela demandons avant tout le don de la prière : *Domine, doce nos orare; effunde super nos spiritum precum ;* prions-le de répandre dans notre cœur l'esprit de prière, et de nous affectionner à ce saint exercice qui est la source de toutes les richesse spirituelles, sans lequel il n'y a absolument point de salut pour nous ; qui est le remède à tous nos maux, notre refuge, notre soutien, notre tout. Rappelons-nous enfin que nul ne peut être bon chrétien, s'il n'est homme de prière.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

De la Foi.

Notice sur la vie et les écrits d'Ange Rainery. v
Préface du traducteur. XI
Introduction à la doctrine chrétienne. 1
Instruction première. — De la foi. Nécessité de la foi. 11
Instruction ii. — Objet de la foi. 20
Instruction iii. — Motifs et caractères de la foi. 25
Instruction iv. — Fondements et preuves de la foi. 32
Instruction v. — Obligation de professer notre foi devant Dieu. 40
Instruction vi. — Obligation de professer sa foi devant les hommes. 46
Instruction vii. — Des péchés contre la foi. 54
Instruction viii. — Moyens pour conserver et fortifier la foi. 63

Du Symbole.

Instruction Préliminaire. — Sur le symbole. 71
Instruction ii. — Premier article du symbole. Existence de Dieu. 76
Instruction iii. — Essence et perfections de Dieu. 82
Instruction iv. — Trinité de Dieu. — Sa toute-puissance. 90
Instruction v. — Création de l'univers. 97

INSTRUCTION VI. — Providence de Dieu. 104
INSTRUCTION VII. — Création des anges. 111
INSTRUCTION VIII. — Des saints anges gardiens. 118
INSTRUCTION IX. — Création de l'homme. 124
INSTRUCTION X. — De la fin pour laquelle Dieu a créé l'homme. 131
INSTRUCTION XI. — Adam innocent, puis pécheur. 139
INSTRUCTION XII. — Second article du symbole. Explication de ces paroles : *Et en Jésus-Christ son Fils unique.* 147
INSTRUCTION XIII. — Explication de ces paroles : *Christ, notre Seigneur.* 155
INSTRUCTION XIV. — Troisième article du symbole. Incarnation et naissance de Jésus-Christ. 162
INSTRUCTION XV. — Naissance de Jésus-Christ. 171
INSTRUCTION XVI. — Quatrième article du symbole. Passion et mort de Jésus-Christ. 179
INSTRUCTION XVII. — De la passion de Jésus-Christ. 187
INSTRUCTION XVIII. — Fin de l'incarnation et de la passion de Jésus-Christ. 194
INSTRUCTION XIX. — Cinquième article du symbole. Descente aux enfers et résurrection de Jésus-Christ. 201
INSTRUCTION XX. — Importance du mystère de la résurrection de Jésus-Christ. 208
INSTRUCTION XXI. — Sixième article du symbole. Ascension de Jésus-Christ. 216
INSTRUCTION XXII. — Septième article du symbole. Du jugement dernier. 225
INSTRUCTION XXIII. — Huitième article du symbole. Du Saint-Esprit. 233
INSTRUCTION XXIV. — Neuvième article du symbole. De l'Eglise catholique. 248
INSTRUCTION XXV. — Des marques de la vraie église de Jésus-Christ. 257
INSTRUCTION XXVI. — De la communion des saints. 265
INSTRUCTION XXVII. — Dixième article du symbole. La rémission des péchés. 272
INSTRUCTION XXVIII. — Onzième article du symbole. La résurrection de la chair. 281
INSTRUCTION XXIX. — Douzième article du symbole. La vie éternelle. 290
INSTRUCTION XXX. — De l'enfer. 298
INSTRUCTION XXXI. — De l'éternité des peines de l'enfer. 306
INSTRUCTION XXXII. — Vérité et justice des peines éternelles de l'enfer. 313

SECONDE PARTIE.

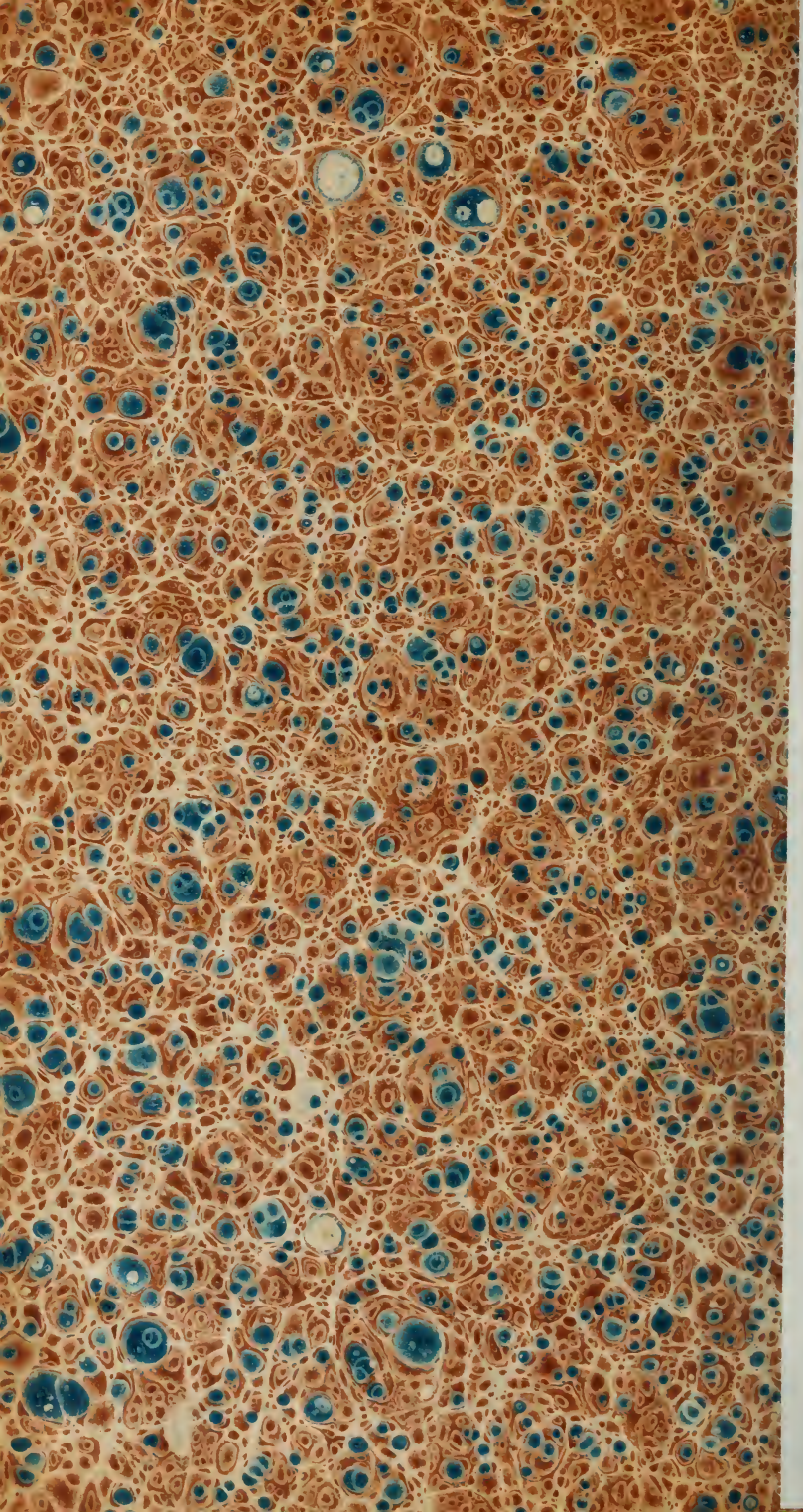
De l'Espérance.

INSTRUCTION I. — De l'espérance. Nature de l'espérance. 321
INSTRUCTION II. — De la crainte de Dieu et de la confiance qu'il faut avoir en lui. 328
INSTRUCTION III. — Du désespoir. 336
INSTRUCTION IV. — De la présomption. 343
INSTRUCTION V. — De l'espérance des biens temporels. 351
INSTRUCTION VI. — De la prière. Sa nécessité. 358
INSTRUCTION VII. — De l'efficacité et de la facilité de la prière. 367
INSTRUCTION VIII. — De la manière de prier. 374
INSTRUCTION IX. — Des qualités et des conditions de la prière. 380

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

cnfso 30/-



[redacted]

RAINERI, ANGELO,
1761-1840.
COURS D'INSTRUCTIONS
FAMILIARES PRACHIES
AKA-0176 (AB)